

Les fables égyptiennes et grecques dévoilées

et réduites au même principe

AVEC UNE EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES
ET DE LA GUERRE DE TROIE

TOME PREMIER



par

Dom Antoine-Joseph Pernety

RELIGIEUX RÉNÉDICTIN
DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR

LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit. Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous



© Arbre d'Or, Genève, mars 2006

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

LES FABLES ÉGYPTIENNES ET
GRECQUES DÉVOILÉES
et réduites au même principe,
avec une explication des hiéroglyphes
et de la guerre de Troie

Par Dom Antoine-Joseph Pernety
RELIGIEUX BÉNÉDICTIN
DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR

Populum Fabulis pascebant Sacerdotes Ægyptii ;
ipsi autem sub nomimbus
Deorum patriorum philosophabantur.
Orig. l. I. Contra Celsum.

TOME I



1786

PRÉFACE

La Philosophie considérée en général a pris naissance avec le monde, parce que de tout temps les hommes ont pensé, réfléchi, médité ; de tout temps, le grand spectacle de l'Univers a dû les frapper d'admiration, et piquer leur curiosité naturelle. Né pour la société, l'homme a cherché les moyens d'y vivre avec agrément et satisfaction ; le bon sens, l'humanité, la modestie, la politesse des mœurs, l'amour de cette société, ont donc dû être les objets de son attention. Mais quelque admirable, quelque frappant qu'ait été pour lui le spectacle de l'Univers, quelque avantage qu'il ait cru pouvoir tirer de la société, toutes ces choses n'étaient pas lui. Ne dut-il pas sentir, en se repliant sur lui-même, que la conservation de son être propre n'était pas un objet moins intéressant ; et penserait-on qu'il se soit oublié, pour ne s'occuper que de ce qui était autour de lui ? Sujet à tant de vicissitudes, en butte à tant de maux, fait d'ailleurs pour jouir de tout ce qui l'environne, il a sans doute cherché les moyens de prévenir ou de guérir ces maladies, pour conserver plus longtemps une vie toujours prête à lui échapper. Il ne lui a pas fallu méditer beaucoup pour concevoir et se convaincre que le principe qui constitue son corps et qui l'entretient, était aussi celui qui devait le conserver dans sa manière d'être.

L'appétit naturel des aliments le lui indiquait assez : mais il s'aperçut bientôt que ces aliments, aussi périssables que lui, à cause du mélange des parties hétérogènes qui les constituent, portaient dans son intérieur un principe de mort avec le principe de vie. Il fallut donc raisonner sur les êtres de l'Univers, méditer longtemps pour découvrir ce fruit de vie, capable de conduire l'homme presque à l'immortalité.

Ce n'était pas assez d'avoir aperçu ce trésor à travers l'enveloppe qui le couvre et le cache aux yeux du commun. Pour faire de ce fruit l'usage qu'on se proposait, il était indispensable de le débarrasser de son écorce, et de l'avoir dans toute sa pureté primitive. On suivit la Nature de près ; on épia les procédés qu'elle emploie dans la formation des individus, et dans leur destruction. Non seulement, on connut que ce fruit de vie était la base de toutes ses générations, mais que tout se résolvait enfin en ses propres principes.

On se mit donc en devoir d'imiter la Nature ; et sous un tel guide pouvait-on ne pas réussir ? à quelle étendue de connaissances cette découverte ne conduisit-elle pas ? Quels prodiges n'errait-on pas en état d'exécuter, quand on voyait la Nature comme dans un miroir, et qu'on l'avait à ses ordres ?

Peut-on douter que le désir de trouver un remède à tous les maux qui affligent l'humanité, et d'étendre, s'il était possible, les bornes prescrites à la durée de la vie, n'ait été le premier objet des ardues recherches

des hommes, et n'ait formé les premiers Philosophes ? Sa découverte dut flatter infiniment son inventeur, et lui faire rendre de grandes actions de grâces à la Divinité pour une faveur si signalée. Mais il dut penser en même temps que Dieu, n'ayant pas donné cette connaissance à tous les hommes, il ne voulait pas sans douce qu'elle fût divulguée. Il fallut donc n'en faire participants que quelques amis ; aussi Hermès Trismégiste, ou trois fois grand, le premier de tous les Philosophes connus avec distinction, ne le communiqua-t-il qu'à des gens d'élite, à des personnes dont il avait éprouvé la prudence et la discrétion. Ceux-ci en firent part à d'autres de la même trempe et cette découverte se répandit dans tout l'Univers. On vit les Druides chez les Gaulois, les Gymnosophistes dans les Indes, les Mages en Perse, les Chaldéens en Assyrie, Homère, Thalès, Orphée, Pythagore, et plusieurs autres Philosophes de la Grèce avoir une conformité de principes et une connaissance presque égale des plus rares secrets de la Nature. Mais cette connaissance privilégiée demeura toujours renfermée dans un cercle très étroit de personnes, et l'on ne communiqua au reste du monde que des rayons de cette source abondance de lumière.

Cet agent, cette base de la Nature une fois connue, il ne fut pas difficile de l'employer suivant les circonstances des temps et l'exigence des cas. Les métaux, les pierres précieuses entrèrent dans les arrangements de la société, les uns par le besoin qu'on en

eut, les autres pour la commodité et l'agrément. Mais comme ces derniers acquirent un prix par leur beauté et leur éclat, et devinrent précieux par leur rareté, on fit usage de ses connaissances Philosophiques pour les multiplier. On transmua les métaux imparfaits en or et en argent, on fabriqua des pierres précieuses, et l'on garda le secret de ces transmutations avec le même scrupule que celui de la panacée universelle, tant parce qu'on ne pouvait dévoiler l'un sans faire connaître l'autre, que parce qu'on sentait parfaitement qu'il résulterait, de sa divulgation, des inconvénients infinis pour la société.

Mais comment pouvoir se communiquer d'âge en âge ces secrets admirables, et les tenir en même temps cachés au Public ? Le faire par tradition orale, cela eut été risquer d'en abolir jusqu'au souvenir ; la mémoire est un meuble trop fragile pour qu'on puisse s'y fier. Les traditions de cette espèce s'obscurcissent à mesure qu'elles s'éloignent de leur source, au point qu'il est impossible de débrouiller le chaos ténébreux, où l'objet et la matière de ces traditions se trouvent ensevelis. Confier ces secrets à des tablettes en langues et en caractères familiers, c'était s'exposer à les voir publics par la négligence de ceux qui auraient pu les perdre, ou par l'indiscrétion de ceux qui auraient pu les voler. Bien plus, il fallait ôter jusqu'au moindre soupçon, sinon de l'existence, au moins de la connaissance de ces secrets. Il n'y avait donc d'autre ressource que celle des hiéroglyphes, des symboles, des

allégories, des fables, etc., qui, étant susceptibles de plusieurs explications différentes, pouvaient servir à donner le change, et à instruire les uns, pendant que les autres demeureraient dans l'ignorance. C'est le parti que prit Hermès, et après lui tous les Philosophes hermétiques du monde. Ils amusaient le Peuple par des fables, dit Origène, et ces fables, avec les noms des Dieux du pays, servaient de voile à leur Philosophie.

Ces hiéroglyphes, ces fables présentaient aux yeux des Philosophes, et de ceux qu'ils instruisaient pour être initiés dans leurs mystères, la théorie de leur Art sacerdotal, et aux autres diverses branches de la Philosophie, que les Grecs puisèrent chez les Égyptiens.

Les usages, les modes, les caractères, quelquefois même la façon de penser varient suivant les pays. Les Philosophes des Indes, ceux de l'Europe inventèrent des hiéroglyphes et des fables à leur fantaisie, toujours cependant pour le même objet. On écrivit sur cette matière dans la suite des temps, mais dans un système énigmatique ; et ces ouvrages, quoique composés en langues connues, devinrent aussi intelligibles que les hiéroglyphes mêmes. L'affectation d'y rappeler les fables anciennes, en a fait découvrir l'objet ; et c'est ce qui m'a engagé à les expliquer suivant leurs principes. On les trouve assez développés dans leurs livres, quand on veut les étudier avec une attention opiniâtre, et qu'on a assez de courage pour vouloir se donner la peine de les combiner, de

les rapprocher les uns des autres. Ils n'indiquent la matière de leur Art que par ses propriétés, jamais par le nom propre sous lequel elle est connue. Quant aux opérations requises pour la mettre en œuvre philosophiquement, ils ne les ont pas cachées sous le sceau d'un secret impénétrable ; ils n'ont point fait de mystère des couleurs ou signes démonstratifs qui se succèdent dans tout le cours des opérations. C'est ce qui leur a fourni particulièrement la matière à imaginer, à feindre les personnages des Dieux et des Héros de la Fable, et les actions qu'on leur attribue ; on en jugera par la lecture de cet Ouvrage. Chaque chapitre est une espèce de dissertation, ce qui lui ôte beaucoup d'agréments, et l'empêche d'être aussi amusant que la matière semblait le porter. Je ne me suis pas proposé d'écrire des fables, mais d'expliquer celles qui sont connues. On verra dans le discours préliminaire les raisons qui m'ont déterminé à mettre en tête des principes généraux de Physique, et un Traité de Philosophie hermétique. Il était indispensable de mettre par là le Lecteur au fait de la marche et du langage des Philosophes, dès que je me proposais de le faire entrer dans leurs idées. Il y verra les énigmes, les allégories, les métaphores dont leurs écrits fourmillent. S'il en désire une explication plus détaillée, il peut avoir recours au *Dictionnaire Mytho-Hermétique*, que j'ai mis au jour en même temps.

On demande si la Philosophie hermétique est une science, un art, ou un pur être de raison ? Le pré-

jugé tient pour ce dernier ; mais le préjugé ne fait pas preuve. Le Lecteur sans prévention se décidera après la lecture réfléchie de ce Traité, comme bon lui semblera. On peut sans honte risquer de se tromper avec tant de savants, qui dans tous les temps ont combattu ce préjugé. N'aurait-on pas plus à rougir de combattre avec mépris la Philosophie hermétique sans la connaître, que d'en admettre la possibilité si bien fondée sur la raison, et même l'existence sur les preuves rapportées par un si grand nombre d'Auteurs, dont la bonne foi n'est pas suspecte ? Au moins ne peut-on raisonnablement contester que l'idée d'une médecine universelle, et celle de la transmutation des métaux, n'aient été assez flatteuses pour échauffer l'imagination d'un homme, et lui faire enfanter des fables pour expliquer ce qu'il en pensait. Orphée, Homère, et les plus anciens Auteurs parlent d'une médecine qui guérit tous les maux ; ils en font mention d'une manière si positive qu'ils ne laissent aucun doute sur son existence. Cette idée s'est perpétuée jusqu'à nous : les circonstances des fables se combinent, s'ajustent avec les couleurs et les opérations dont parlent les Philosophes, s'expliquent même par-là d'une manière plus vraisemblable que dans aucun autre système : qu'exigera-t-on de plus ? Sans doute une démonstration ; c'est aux Philosophes hermétiques à prendre ce moyen de convaincre les incrédules ; et je ne le suis pas.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

Le grand nombre d'Auteurs qui ont écrit sur les Hiéroglyphes des Égyptiens, et sur les Fables auxquelles ils ont donné lieu, sont si contraires les uns aux autres, qu'on peut avec raison regarder leurs ouvrages comme de nouvelles Fables. Quelque bien imaginés, quelque bien concertés que soient, au moins en apparence, les systèmes qu'ils ont formé, on en voit le peu de solidité à chaque pas qu'on y fait, quand on ne se laisse pas aveugler par le préjugé. Les uns y croient trouver l'histoire réelle de ces temps éloignés, qu'ils appellent malgré cela les temps fabuleux. Les autres n'y aperçoivent que des principes de morale, et il ne faut qu'ouvrir les yeux pour y voir partout des exemples capables de corrompre les mœurs. D'autres enfin, peu satisfaits de ces explications, ont puisé les leurs dans la Physique. Je demande aux Physiciens naturalistes de nos jours, s'ils ont lieu d'en être plus contents.

Les uns et les autres n'ayant pas réussi, il est naturel de penser que le principe général sur lequel ils ont établi leurs systèmes, ne fut jamais le vrai principe de ces fictions. Il en fallait un, au moyen duquel on pût expliquer tout, et jusqu'aux moindres circonstances des faits rapportés, quelques bizarres, quelques incroyables, et quelques contradictoires

qu'ils paraissent. Ce système n'est pas nouveau, et je suis très éloigné de vouloir m'en faire honneur, je l'ai trouvé par lambeaux épars dans divers Auteurs, tant anciens que modernes ; leurs ouvrages sont peu connus ou peu lus, parce que la science qu'ils y traitent est la victime de l'ignorance et du préjugé. La plus grande grâce qu'on croie devoir accorder à ceux qui la cultivent ou qui en prennent la défense, est de les regarder comme des fous, au moins dignes des Petites-maisons. Autrefois ils passaient pour les plus sages des hommes, mais la raison, quoique de tous les temps, n'est pas toujours la maîtresse ; elle est obligée de succomber sous la tyrannie du préjugé et de la mode.

Ce système est donc l'ouvrage de ces prétendus fous, aux yeux du plus grand nombre des modernes, c'est celui que je leur présente ; mais ne dois-je pas craindre que mes preuves établies sur les paroles de ces fous, ne fassent regarder mes raisonnements comme ceux dont parle Horace ?

*...Isti tabulæfore librum Persimilem, cujus velut agri
somnia, vanæ fingentur species: ut nec pes, nec
caput uni reddatur formæ. Art. Poet.*

Je m'attends bien à ne pas avoir l'approbation de ces génies vastes, sublimes et pénétrants qui embrassent tout, qui savent tout sans avoir rien appris, qui disputent de tout, et qui décident de tout sans connaissance de cause. Ce n'est pas à de tels gens

qu'on donne des leçons ; à eux appartient proprement le nom de Sage, bien mieux qu'aux Démocrite, aux Platon, aux Pythagore et aux autres Grecs qui furent en Égypte respirer l'air hermétique, et y puisèrent la folie dont il est ici question. Ce n'est pas pour des Sages de cette trempe qu'est fait cet ouvrage : cet air contagieux d'Égypte y est répandu partout ; ils y courraient les risques d'en être infectés, comme les Geber, les Synésius, les Moriens, les Arnaud de Villeneuve, les Raymond Lulle et tant d'autres, assez bons pour vouloir donner dans cette Philosophie. À l'exemple de Diodore de Sicile, de Pline, de Suidas, et de nombre d'autres anciens, ils deviendraient peut-être assez crédules pour regarder cette science comme réelle, et pour en parler comme réelle. Ils pourraient tomber dans le ridicule des Borrichius, des Kunckel, des Beccher, des Stalh, assez fous pour faire des traités qui la prouvent, et en prennent la défense.

Mais si l'exemple de ces hommes célèbres fait quelque impression sur les esprits exempts de prévention, et vides de préjugés à cet égard, il s'en trouvera sans doute d'assez sensés pour vouloir, comme eux, s'instruire d'une science, peu connue à la vérité, mais cultivée de tous les temps. L'ignorance orgueilleuse et la fatuité sont les seules capables de mépriser et de condamner sans connaissance de cause. Il n'y a pas cent ans que le nom seul d'Algèbre éloignait de l'étude de cette science, et révoltait ; celui de Géométrie eût été capable de donner des vapeurs à nos petits

Maîtres scientifiques d'aujourd'hui. On s'est peu à peu familiarisé avec elles. Les termes barbares dont elles sont hérissées ne font plus peur ; on les étudie, on les cultive, l'honneur a succédé à la répugnance, et je pourrais dire au mépris qu'on avait pour elles.

La Philosophie hermétique est encore en disgrâce, et par là même en discrédit. Elle est pleine d'énigmes, et probablement ne sera pas de longtemps débarrassée de ces termes allégoriques et barbares dont si peu de personnes prennent le vrai sens. L'étude en est d'autant plus difficile, que les métaphores perpétuelles donnent le change à ceux qui s'imaginent entendre les Auteurs qui en traitent, à la première lecture qu'ils en font. Ces Auteurs avertissent néanmoins qu'une science telle que celle-là ne veut pas être traitée aussi clairement que les autres, à cause des conséquences funestes qui pourraient en résulter pour la vie civile. Ils en font un mystère, et un mystère qu'ils s'étudient plus à obscurcir qu'à développer. Aussi recommandent-ils sans cesse de ne pas les prendre à la lettre, d'étudier les lois et les procédés de la nature, de comparer les opérations dont ils parlent, avec les siennes, de n'admettre que celles que le Lecteur y trouvera conformes.

Aux métaphores, les Philosophes hermétiques ont ajouté les Emblèmes, les Hiéroglyphes, les Fables et les Allégories, et se sont rendus par ce moyen presque inintelligibles à ceux qu'une longue étude et un travail opiniâtre n'ont pas initiés dans leurs mystères.

Ceux qui n'ont pas voulu se donner la peine de faire les efforts nécessaires pour les développer, ou qui en ont fait d'inutiles, ont cru n'avoir rien de mieux à faire que de cacher leur ignorance à l'abri de la négative de la réalité de cette science, ils ont affecté de n'avoir pour elle que du mépris ; ils l'ont traitée de chimère et d'être de raison.

L'ambition et l'amour des richesses sont le seul ressort qui met en mouvement presque tous ceux qui travaillent à s'instruire des procédés de cette science ; elle leur présente des monts d'or en perspective, et une santé longue et solide pour en jouir. Quels appas pour des cœurs attachés aux biens de ce monde ! on s'empresse, on court pour parvenir à ce but, et comme on craint de n'y pas arriver assez tôt, on prend la première voie qui paraît y conduire plus promptement, sans vouloir se donner la peine de s'instruire suffisamment du vrai chemin par lequel on y arrive. On marche donc, on avance, on se croit au bout ; mais comme on a marché en aveugle, on y trouve un précipice, on y tombe. On croit alors cacher la honte de sa chute, en disant que ce prétendu but n'est qu'une ombre qu'on ne peut embrasser ; on traite ses guides de perfides ; on vient enfin à nier jusqu'à la possibilité même d'un effet, parce qu'on en ignore les causes. Quoi ! parce que les plus grands naturalistes ont perdu leurs veilles et leurs travaux à vouloir découvrir quels procédés la Nature emploie pour former et organiser le fœtus dans le sein de sa mère, pour faire

germer et croître une plante, pour former les métaux dans la terre, aurait-on bonne grâce à nier le fait ? regarderait-on comme sensé un homme dont l'ignorance serait le fondement de sa négative ? On ne daignerait même pas faire les frais de la moindre preuve pour l'en convaincre.

Mais des gens savants, des Artistes éclairés et habiles ont étudié toute leur vie, et ont travaillé sans cesse pour y parvenir ; ils sont morts à la peine : qu'en conclure ? que la chose n'est pas réelle ? non. Depuis environ l'an 550 de la fondation de Rome jusqu'à nos jours, les plus habiles gens avaient travaillé à imiter le fameux miroir ardent d'Archimède, avec lequel il brûla les vaisseaux des Romains dans le port de Syracuse, on n'avait pu réussir, on traitait le fait d'histoire inventée à plaisir, c'était une fable, et la fabrique même du miroir était impossible. M. de Buffon s'avise de prendre un chemin plus simple que ceux qui l'avaient précédé ; il en vient à bout, on est surpris, on avoue enfin que la chose est possible.

Concluons donc, avec plus de raison, que ces savants, ces habiles Artistes faisaient trop de fond sur leurs prétendues connaissances. Au lieu de suivre les voies droites, simples et unies de la Nature, ils lui supposaient des subtilités qu'elle n'eut jamais. L'Art hermétique est, disent les Philosophes, un mystère caché à ceux qui se fient trop en leur propre savoir : c'est un don de Dieu, qui jette un œil favorable et propice sur ceux qui sont humbles, qui le craignent, qui mettent

toute leur confiance en lui, et qui, comme Salomon, lui demandent avec instance et persévérance cette sagesse, qui tient à sa droite la santé¹, et les richesses à sa gauche, cette sagesse que les Philosophes préfèrent à tous les honneurs, à tous les royaumes du monde, parce qu'elle est l'arbre de vie à ceux qui la possèdent².

Tous les Philosophes hermétiques disent que quoique le grand Œuvre soit une chose naturelle, et dans sa matière, et dans ses opérations, il s'y passe cependant des choses si surprenantes, qu'elles élèvent infiniment l'esprit de l'homme vers l'Auteur de son être, qu'elles manifestent sa sagesse et sa gloire, qu'elles sont beaucoup au-dessus de l'intelligence humaine, et que ceux-là seuls les comprennent, à qui Dieu daigne ouvrir les yeux. La preuve en est assez évidente par les bévues et le peu de réussite de tous ces Artistes fameux dans la Chimie vulgaire, qui, malgré toute leur adresse dans la main-d'œuvre, malgré toute leur prétendue science de la Nature, ont perdu leurs peines, leur argent, et souvent leur santé dans la recherche de ce trésor inestimable.

Combien de Beccher, de Homberg, de Boherrave, de Geoffroy et tant d'autres savants Chimistes ont par leurs travaux infatigables forcé la Nature à leur découvrir quelques-uns de ses secrets ! Malgré toute leur attention à épier ses procédés, à analyser ses pro-

¹ Proverb. 3. v. 16.

² *Ibid.* v. 18

ductions, pour la prendre sur le fait, ils ont presque toujours échoué, parce qu'ils étaient les tyrans de cette Nature, et non ses véritables imitateurs. Assez éclairés dans la Chimie vulgaire, et assez instruits de ses procédés, mais aveugles dans la Chimie hermétique, et entraînés par l'usage, ils ont élevé des fourneaux sublimatoires³, calcinatoires, distillatoires ; ils ont employé une infinité de vases et de creusets inconnus à la simple Nature ; ils ont appelé à leur secours le fratricide du feu naturel, comment avec des procédés si violents auraient-ils réuni ? Ils sont absolument éloignés de ceux que suivent les Philosophes hermétiques. Si nous en croyons le Président d'Espagnet⁴, « les Chimistes vulgaires se sont accoutumés insensiblement à s'éloigner de la voie simple de la Nature, par leurs sublimations, leurs distillations, leurs solutions, leurs congélations, leurs coagulations, par leurs différentes extractions d'esprits et de teintures, et par quantité d'autres opérations plus subtiles qu'utiles. Ils sont tombés dans des erreurs, qui ont été une suite les unes des autres, ils sont devenus les bourreaux de cette Nature. Leur subtilité trop laborieuse, loin d'ouvrir leurs yeux à la lumière de la vérité, pour voir les voies de la Nature, y a été un obstacle, qui l'a empêchée de venir jusqu'à eux. Ils s'en sont éloignés de plus en plus. La seule espérance qui leur reste, est dans un guide fidèle, qui dissipe les

³ Novum lumen chemicum. Tract. I.

⁴ Arcan. Herm. Philosophiæ opus. Canone 6.

ténèbres de leur esprit et leur fasse voir le soleil dans toute sa pureté. »

« Avec un génie pénétrant, un esprit ferme et patient, un ardent désir de la Philosophie, une grande connaissance de la véritable Physique, un cœur pur, des mœurs intègres, un sincère amour de Dieu et du prochain, tout homme, quelque ignorant qu'il soit dans la pratique de la Chimie vulgaire, peut avec confiance entreprendre de devenir Philosophe imitateur de la Nature. »

« Si Hermès, le vrai père des Philosophes, dit le Cosmopolite⁵, si le subtil Geber, le profond Raymond Lulle, et tant d'autres vrais et célèbres Chimistes revenaient sur la terre, nos Chimistes vulgaires non seulement ne voudraient pas les regarder comme leurs maîtres, mais ils croiraient leur faire beaucoup de grâces et d'honneur de les avouer pour leurs disciples. Il est vrai qu'ils ne sauraient pas faire toutes ces distillations, ces circulations, ces calcinations, ces sublimations, enfin toutes ces opérations innombrables que les Chimistes ont imaginées pour avoir mal entendu les livres des Philosophes. »

Tous les vrais Adeptes parlent sur le même ton, et s'ils disent vrai, sans prendre tant de peines, sans employer tant de vases, sans consumer tant de charbons, sans ruiner sa bourse et sa santé, on peut travailler de concert avec la Nature, qui, aidée, se prê-

⁵ Nov. lum. chem. Tract. I.

tera aux désirs de l'Artiste, et lui ouvrira libéralement ses trésors. Il apprendra d'elle, non pas à détruire les corps qu'elle produit, mais comment, avec quoi elle les compose, et en quoi ils se résolvent. Elle leur montrera cette matière, ce chaos que l'Être suprême a développé, pour en former l'Univers. Ils verront la Nature comme dans un miroir, dont la réflexion leur manifestera la sagesse infinie du Créateur qui la dirige et la conduit dans toutes ses opérations par une voie simple et unique, qui fait tout le mystère du grand œuvre.

Mais cette chose appelée pierre Philosophale, Médecine universelle, Médecine dorée, existe-t-elle autant en réalité qu'en spéculation ? Comment, depuis tant de siècles, un si grand nombre de personnes, que le Ciel semblait avoir favorisés d'une science et d'une sagesse supérieure à celles du reste des hommes, l'ont-ils cherchée en vain ? Mais d'un autre côté tant d'Historiens dignes de foi, tant de savants hommes en ont attesté l'existence, et ont laissé par des écrits énigmatiques et allégoriques la manière de la faire, qu'il n'est guère possible d'en douter, quand on sait adapter ces écrits aux principes de la Nature.

Les Philosophes hermétiques diffèrent absolument des Philosophes ou Physiciens ordinaires. Ces derniers n'ont point de système assuré. Ils en inventent tous les jours, et le dernier semble n'être imaginé que pour contredire et détruire ceux qui l'ont précédé. Enfin, si l'un s'élève et s'établit, ce n'est que sur

les ruines de son prédécesseur, et il ne subsiste que jusqu'à ce qu'un nouveau vienne le culbuter, et se mettre à sa place.

Les Philosophes hermétiques au contraire sont tous d'accord entre eux : pas un ne contredit les principes de l'autre. Celui qui écrivait il y a trente ans, parle comme celui qui vivait il y a deux mille ans. Ce qu'il y a même de singulier, c'est qu'ils ne se lassent point de répéter cet axiome que l'Église⁶ adopte comme la marque la plus infaillible de la vérité dans ce qu'elle nous propose à croire : *Quod ubique, quod ab omnibus, et quod semper creditum est, id firmissime credendum puta*. Voyez, dirent-ils, lisez, méditez les choses qui ont été enseignées dans tous les temps, et par tous les Philosophes, la vérité est renfermée dans les endroits où ils sont tous d'accord.

Quelle apparence, en effet, que des gens qui ont vécu dans des siècles si éloignés, et dans des pays si différents pour la langue, et j'ose le dire, pour la façon de penser, s'accordent cependant tous dans un même point ? Quoi ! des Égyptiens, des Arabes, des Chinois, des Grecs, des Juifs, des Italiens, des Allemands, des Américains, des Français, des Anglais, etc., seraient-ils donc convenus sans se connaître, sans s'entendre, sans s'être communiqué particulièrement leurs idées, de parler et d'écrire tous conformément d'une chimère, d'un être de raison ? Sans faire entrer en

⁶ Vincent de Lerin. *Commonit.*

ligne de compte tous les ouvrages composés sur cette matière, que l'histoire⁷ nous apprend avoir été brûlés par les ordres de Dioclétien, qui croyait ôter par là aux Égyptiens les moyens de faire de l'or, et les priver de ce secours pour soutenir la guerre contre lui, il nous en reste encore un assez grand nombre dans toutes les langues du monde, pour justifier auprès des incrédules ce que je viens d'avancer. La seule Bibliothèque du Roi conserve un nombre prodigieux de manuscrits anciens et modernes, composés sur cette science dans différentes langues. Michel Maïer disait à ce sujet, dans une Épigramme que l'on trouve au commencement de son Traité, qui a pour titre *Symbola aureæ mensæ*:

*Unum opus en priscis hæc usque ad tempora seclis
confina diffusis gentibus ora dedit.*

Qu'on lise Hermès Égyptien ; Abraham, Isaac de Moïros Juifs, cités par Avicenne ; Démocrite, Orphée, Aristote⁸, Olympiodore, Héliodore⁹, Étienne¹⁰, et tant d'autres Grecs ; Synésius, Théophile, Abuga-

⁷ Postquam (inquit paulus Diac. in vita Diocletiani) Achillem Ægyptiorum Ducem octo-menses in Alexandria Ægypti obsessum prosligasset Diocletianus omnes Chymicæ artis libros diligenti studio requisitos conflagravit, ne reparatis opibus Romanis repugnarent. *Orose dit la même chose*, ch. 16. l. 7.

⁸ De Secretis Secretorum.

⁹ De rebus Chemicis ad Theodosium Imperatorem.

¹⁰ De magna et sacra scientia, ad Heraclium Cæsarem.

zal, etc. Africains ; Avicenne¹¹, Rhasis, Geber, Arté-
 phius, Alphidius, Hamuel surnommé Senior, Rosi-
 nus, Arabes ; Albert le Grand¹², Bernard Trévisan,
 Basile Valentin, Allemands ; Alain¹³, Isaac père et fils,
 Pontanus, Flamands ou Hollandais ; Arnaud de Vil-
 leneuve, Nicolas Flamel, Denis Zachaire, Christophe
 Parisien, Gui de Montanor, d'Espagnet, Français ;
 Morien, Pierre Bon de Ferrare, l'Auteur anonyme du
 mariage du Soleil et de la Lune, Italiens. Raymond
 Lulle Majorquain ; Roger Bacon¹⁴, Hortulain, Jean
 Dastin, Richard, George Riplée, Thomas Norton, Phi-
 lalèthe et le Cosmopolite Anglais ou Écossais, enfin
 beaucoup d'Auteurs anonymes¹⁵, de tous les pays et
 de divers siècles : on n'en trouvera pas un seul qui ait
 des principes différents des autres. Cette conformité
 d'idées et de principes ne forme-t-elle pas au moins
 une présomption, que ce qu'ils enseignent à quelque
 chose de réel et de vrai ? Si toutes les Fables anciennes
 d'Homère, d'Orphée et des Égyptiens ne sont que des
 allégories de cet Art, comme je prétends le prouver
 dans cet ouvrage, par le fond des Fables mêmes, par

¹¹ De re recta. Tractatulus Chemicus. Tractatus ad Assem
 Philosophum. De anima artis.

¹² De Alchymia. Concordantia Philosophorum. De composi-
 tione compositi, etc.

¹³ Liber Chemiæ.

¹⁴ Speculum Alchemiæ.

¹⁵ Turba Philosophorum, seu Codex veritatis. Clangor Buc-
 cinæ. Scala Philosophorum. Aurora consurgens. Ludus puero-
 rum. Thesaurus Philosophiæ, etc.

leur origine, et par la conformité qu'elles ont avec les allégories de presque tous les Philosophes, pourra-t-on se persuader que l'objet de cette science n'est qu'un vain fantôme, qui n'eut jamais d'existence parmi les productions réelles de la Nature ?

Mais si cette science a un objet réel, si cet Art a existé, et qu'il faille en croire les Philosophes sur les choses admirables qu'ils en rapportent, pourquoi est-elle si méprisée, pourquoi si décriée, pourquoi si discréditée ? Le voici : la pratique de cet Art n'a jamais été enseignée clairement. Tous les Auteurs tant anciens que modernes qui en traitent, ne l'ont fait que sous le voile des Hiéroglyphes, des Énigmes, des Allégories et des Fables, de manière que ceux qui ont voulu les étudier, ont communément pris le change. De là s'est formée une espèce de Secte, qui pour avoir mal entendu et mal expliqué les écrits des Philosophes, ont introduit une nouvelle Chimie, et se sont imaginé qu'il n'y en avait point de réelle que la leur. Nombre de gens se sont rendus célèbres dans cette dernière. Les uns, très habiles suivant leurs principes ; les autres, extrêmement adroits dans la pratique, et particulièrement pour le tour de main requis pour la réussite de certaines opérations, se sont réunis contre la Chimie Hermétique, ils ont écrit d'une manière plus intelligible, et plus à la portée de tout le monde. Ils ont prouvé leurs sentiments par des arguments spécieux, à force de faire souvent au hasard des mélanges de différentes matières, et de les travailler à l'aveugle,

sans savoir ce qu'il en résulterait, ils ont vu naître des monstres, et le même hasard qui les avait produits, a servi de base et de fondement aux principes établis en conséquence. Les mêmes mélanges réitérés, le même travail répété, ont donné précisément le même résultat ; mais ils n'ont pas fait attention que ce résultat était monstrueux, et qu'il n'était analogue qu'aux productions monstrueuses de la Nature, et non à celles qui résultent de ces procédés, quand elle se renferme dans les espèces particulières à chaque règne. Toutes les fois qu'un âne couvre une jument, il en vient un animal monstrueux appelé mulet ; parce que la nature agit toujours de la même manière quand on lui fournit les mêmes matières, et qu'on la met dans le même cas d'agir, soit pour produire des monstres, soit pour former des êtres conformes à leur espèce particulière. Si les mulets nous venaient de quelque île fort éloignée, où l'on garderait un secret inviolable sur leur naissance, nous serions certainement tentés de croire que ces animaux forment une espèce particulière, qui se multiplie à la manière des autres. Nous ne soupçonnerions pas que ce fussent des monstres. Nous sommes affectés de la même façon par les résultats de presque toutes les opérations Chimiques, et nous prenons des productions monstrueuses pour des productions faites dans l'ordre commun de la Nature. De sorte qu'on pourrait dire de cette espèce de Chimie, que c'est la science de détruire méthodiquement les mixtes produits par la Nature, pour en former des

monstres, qui ont à peu près la même apparence et les mêmes propriétés que les mixtes naturels. En fallait-il davantage pour se concilier les suffrages du Public ? Prévenu et frappé par ces apparences trompeuses ; inondé par des écrits subtilement raisonnés, fatigué par les invectives multipliées contre la Chimie Hermétique, inconnue même à ses agresseurs, est-il surprenant qu'il la méprise ?

Basile Valentin¹⁶ compare les Chimistes aux Phari-siens, qui étaient en honneur et en autorité parmi le Public, à cause de leur extérieur affecté de religion et de piété. C'étaient, dit-il, des hypocrites attachés uniquement à la terre et à leurs intérêts ; mais qui abusaient de la confiance et de la crédulité du peuple, qui se laisse ordinairement prendre aux apparences, parce qu'il n'a pas la vue assez perçante pour pénétrer jusqu'au-dessous de l'écorce. Qu'on ne s'imagine cependant pas que, par un tel discours, je prétende nuire à la Chimie de nos jours. On a trouvé le moyen de la rendre utile, et l'on ne peut trop louer ceux qui en font une étude assidue. Les expériences curieuses, que la plupart des Chimistes ont faites, ne peuvent que satisfaire le Public. La Médecine en retire tant d'avantages, que ce serait être ennemi du bien des Peuples, que de la décrier. Elle n'a pas peu contribué aussi aux commodités de la vie, par les méthodes qu'elle a données pour perfectionner la Métallurgie

¹⁶ Azot des Philosophes.

et quelques autres Arts. La porcelaine, la faïence, sont des fruits de la Chimie. Elle fournit des matières pour les teintures, pour les verreries, etc. Mais parce que son utilité est reconnue, doit-on en conclure qu'elle est la seule et vraie Chimie ? et faut-il pour cela rejeter et mépriser la Chimie Hermétique ? Il est vrai qu'une infinité de gens se donnent pour Philosophes et abusent de la crédulité des sots. Mais est-ce la faute de la science hermétique ? Les Philosophes ne crient-ils pas assez haut pour se faire entendre à tout le monde, et pour le prévenir contre les pièges que lui tendent ces sortes de gens ? Il n'en est pas un qui ne dise que la matière de cet Art est de vil prix, et même qu'elle ne coûte rien ; que le feu, pour la travailler, ne coûte pas davantage ; qu'il ne faut qu'un vase, ou tout au plus deux, pour tout le cours de l'œuvre. Écoutons d'Espagnet)¹⁷ : « L'œuvre Philosophique demande plus de temps et de travail que de dépenses, car il en reste très peu à faire à celui qui a la matière requise. Ceux qui demandent de grandes sommes pour le mener à sa fin ont plus de confiance dans les richesses d'autrui que dans la science de cet Art. Que celui qui en est amateur se tienne donc sur ses gardes, et qu'il ne donne pas dans les pièges que lui tendent des fripons, qui en veulent à sa bourse dans le temps même qu'ils leur promettent des monts d'or. Ils demandent le Soleil pour se conduire dans les opérations de cet Art, parce qu'ils n'y voient goutte. » Il ne faut donc pas

¹⁷ Can. 35.

s'en prendre à la Chimie Hermétique, qui n'en est pas plus responsable que la probité l'est de la friponnerie. Un ruisseau peut être sale, puant par les immondices qu'il ramasse dans son cours, sans que sa source en soit moins pure, moins belle et moins limpide.

Ce qui décrie encore la science hermétique, ce sont ces bâtards de la Chimie vulgaire, connus ordinairement sous les noms de souffleurs et de chercheurs de pierre Philosophale. Ce sont des idolâtres de la Philosophie hermétique. Toutes les recettes qu'on leur propose sont pour eux autant de Dieux, devant lesquels ils fléchissent le genou. Il se trouve un bon nombre de cette sorte de gens très bien instruits des opérations de la Chimie vulgaire ; ils ont même beaucoup d'adresse dans le tour de main, mais ils ne sont pas instruits des principes de la Philosophie hermétique et ne réussiront jamais. D'autres ignorent jusqu'aux principes mêmes de la Chimie vulgaire et ce sont proprement les souffleurs. C'est à eux qu'il faut appliquer le proverbe : *alchemia est ars, cujus initium laborare, medium mentiri, finis mendicare.*

La plupart des habiles Artistes dans la Chimie vulgaire ne nient pas la possibilité de la pierre Philosophale ; le résultat d'un grand nombre de leurs opérations la leur prouve assez clairement. Mais ils sont esclaves du respect humain ; ils n'oseraient avouer publiquement qu'ils la reconnaissent possible, parce qu'ils craignent de s'exposer à la risée des ignorants et des prétendus savants que le préjugé aveugle. En

public, ils en badinent comme bien d'autres, ou en parlent au moins avec tant d'indifférence, qu'on ne les soupçonne même pas de la regarder comme réelle, pendant que les essais qu'ils font dans le particulier tendent presque tous à sa recherche. Après avoir passé bien des années au milieu de leurs fourneaux sans avoir réussi, leur vanité s'en trouve offensée, ils ont honte d'avoir échoué, et cherchent ensuite à s'en dédommager ou à s'en venger en disant du mal de la chose donc ils n'ont pu obtenir la possession. C'étaient des gens qui n'avaient pas leurs semblables pour la théorie et la pratique de la Chimie, ils s'étaient donnés pour tels ; ils l'avaient prouvé tant bien que mal ; mais à force de le dire ou de le faire dire par d'autres, on le croyait comme eux. Que, sur la fin de leurs jours, ils s'avisent de décrier la Philosophie hermétique, on n'examinera pas s'ils le font à tort ; la réputation qu'ils s'étaient acquise répond qu'ils ont droit de le faire, et l'on n'oserait ne pas leur applaudir. Oui, dit-on, si la chose avait été faisable, elle n'eût pu échapper à la science, à la pénétration et à l'adresse d'un aussi habile homme. Ces impressions se fortifient insensiblement ; un second, ne s'y étant pas mieux pris que le premier, a été frustré de son espérance et de ses peines ; il joint sa voix à celle des autres ; il crie même plus fort s'il le peut ; il se fait entendre ; la prévention se nourrit, on vient enfin au point de dire avec eux que c'est une chimère, et qui plus est, on se le persuade sans connaissance de

cause. Ceux à qui l'expérience a prouvé le contraire, contents de leur sort, n'envient point les applaudissements du peuple ignorant. *Sapientiam et doctrinam stulti*¹⁸ *descipiunt*. Quelques-uns ont écrit pour le désabuser¹⁹ ; il n'a pas voulu secouer le joug du préjugé, ils en sont restés là.

Mais enfin en quoi consiste donc la différence qui se trouve entre la Chimie vulgaire et la Chimie Hermétique ? La voici. La première est proprement l'art de détruire les composés que la Nature a faits ; et la seconde est l'art de travailler avec la Nature pour les perfectionner. La première met en usage le tyran furieux et destructeur de la Nature ; la seconde emploie son agent doux et bénin. La Philosophie Hermétique prend pour matière de son travail les principes secondaires ou principiés des choses, pour les conduire à la perfection dont ils sont susceptibles, par des voies et des procédés conformes à ceux de la Nature. La Chimie vulgaire prend les mixtes parvenus déjà au point de leur perfection, les décompose et les détruit. Ceux qui seront curieux de voir un parallèle plus étendu de ces deux Arts, peuvent avoir recours à l'ouvrage qu'un des grands antagonistes de la Philosophie hermétique, le P. Kircher Jésuite, a composé, et que Mangée a inséré dans le premier volume de sa Bibliothèque de la chimie curieuse. Les

¹⁸ Proverbe c. I.

¹⁹ Beccher, Stalh, M. Potth, M. de Justi dans ses Mémoires, en prennent ouvertement la défense.

Philosophes hermétiques ne manquent guère de marquer dans leurs ouvrages la différence de ces deux Arts. Mais la marque la plus infailible à laquelle on puisse distinguer un Adepté d'avec un Chimiste, est que l'Adepté, suivant ce qu'en disent tous les Philosophes, ne prend qu'une seule chose, ou tout au plus deux de même nature, un seul vase ou deux au plus, et un seul fourneau, pour conduire l'œuvre à sa perfection ; le Chimiste au contraire travaille sur toutes sortes de matières indifféremment. C'est aussi la pierre de touche à laquelle il faut éprouver ces fripons de souffleurs, qui en veulent à votre bourse, qui demandent de l'or pour en faire, et qui, au lieu d'une transmutation qu'ils vous promettent, ne font en effet qu'une translation de l'or de votre bourse dans la leur. Cette remarque ne regarde pas moins les tourneurs de bonne foi et de probité, qui croient être dans la bonne voie, et qui trompent les autres en se trompant eux-mêmes. Si cet ouvrage fait assez d'impression sur les esprits pour persuader la possibilité et la réalité de la Philosophie hermétique, Dieu veuille qu'il serve aussi à désabuser ceux qui ont la manie de dépenser leurs biens à souffler du charbon, à élever des fourneaux, à calciner, à sublimer, à distiller, enfin à réduire tout à rien, c'est-à-dire en cendre et en fumée. Les Adeptes ne courent point après l'or et l'argent. Morien en donna une grande preuve au Roi Calid. Celui-ci ayant trouvé beaucoup de livres qui traitaient de la science hermétique, et ne pouvant

y rien comprendre, fit publier qu'il donnerait une grande récompense à celui qui les lui expliquerait²⁰. L'appas de cette récompense y conduisit un grand nombre de souffleurs. Morien, l'Hermitte Morien sortit alors de son désert, attiré non par la récompense promise, mais par le désir de manifester la puissance de Dieu, et combien il est admirable dans ses œuvres. Il fut trouver Calid, et demanda, comme les autres, un lieu propre à travailler, afin de prouver par ses œuvres la vérité de ses paroles. Morien ayant fini ses opérations, laissa la pierre parfaite dans un vase, autour duquel il écrivit : ceux qui ont eux-mêmes tout ce qu'il leur faut, n'ont besoin ni de récompense, ni du secours d'autrui. Il délogea ensuite sans dire mot, et retourna dans sa solitude. Calid ayant trouvé ce vase, et lu l'écriture, sentit bien ce qu'elle signifiait ; et après avoir fait l'épreuve de la poudre, il chassa ou fit mourir tous ceux qui avaient voulu le tromper.

Les Philosophes disent donc avec raison que cette pierre est comme le centre et la source des vertus, puisque ceux qui la possèdent méprisent toutes les vanités du monde, la sottise gloire, l'ambition, qu'ils ne font pas plus de cas de l'or, que du sable et de la vile poussière²¹, et l'argent n'est pour eux que de la boue. La sagesse seule fait impression sur eux, l'envie, la jalousie et les autres passions tumultueuses n'excitent point de tempêtes dans leur cœur ; ils n'ont

²⁰ Entretien du Roi Calid.

²¹ Sapiens. cap. 7.

d'autres désirs que de vivre selon Dieu, d'autre satisfaction que de se rendre en secret utile au prochain et de pénétrer de plus en plus dans l'intérieur des secrets de la Nature. La Philosophie hermétique est donc l'école de la piété et de la Religion. Ceux à qui Dieu en accorde la connaissance étaient déjà pieux, ou ils le deviennent²². Tous les Philosophes commencent leurs ouvrages par exiger de ceux qui les lisent, avec dessein de pénétrer dans le sanctuaire de la Nature, un cœur droit et un esprit craignant Dieu : *Initium sapientiæ, timor domini* ; un caractère compatissant, pour secourir les pauvres, une humilité profonde, et un dessein formel de tout faire pour la gloire du Créateur, qui cache ses secrets aux superbes et aux faux sages du monde, pour les manifester aux humbles²³.

Lorsque notre premier Père entendit prononcer l'arrêt de mort pour punition de sa désobéissance, il entendit en même temps la promesse d'un Libérateur qui devait sauver tout le genre humain. Dieu tout miséricordieux ne voulut pas permettre que le plus bel ouvrage de ses mains pérît absolument. La même sagesse qui avait disposé avec tant de bonté le remède pour l'âme, n'oublia pas sans doute d'en indiquer un contre les maux qui devaient affliger le corps. Mais comme tous les hommes ne mettent pas à profit les moyens de salut que Jésus-Christ nous a mérité et que Dieu offre à tous, de même tous les hommes ne

²² Flamel, Hiéroglyph.

²³ Matth. c. II.

savent pas user du remède propre à guérir les maux du corps, quoique la matière dont ce remède se fait soit vile, commune, et présente à leurs yeux, qu'ils la voient sans la connaître, et qu'ils l'emploient à d'autres usages qu'à celui qui lui est véritablement propre²⁴. C'est ce qui prouve bien que c'est un don de Dieu, qui en favorise celui qu'il lui plaît. *Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc*. Quoique Salomon, le plus sage des hommes, nous dise: *Altissimus de terra, creavit medicinam: et posuit deus super terram medicamentum quod sapiens non despiciet*²⁵.

C'est cette matière que Dieu employa pour manifester sa sagesse dans la composition de tous les êtres. Il l'anima du souffle de cet esprit, qui était porté sur les eaux, avant que sa toute-puissance eût débrouillé le chaos de l'Univers. C'est elle qui est susceptible de toutes les formes, et qui n'en a proprement aucune qui lui soit propre²⁶. Aussi la plupart des Philosophes comparent-ils la confection de leur pierre à la création de l'Univers. Il y avait, dit l'Écriture²⁷, un chaos confus, duquel aucun individu n'était distingué. Le globe terrestre était submergé dans les eaux: elles semblaient contenir le Ciel, et renfermer dans leur sein les semences de toutes choses. Il n'y avait point de lumière, tout était dans les ténèbres. La lumière

²⁴ Basile Valentin, Azot des Phil., et le Cosmopol.

²⁵ Eccl. c. 38.

²⁶ Bas. Val.

²⁷ Genes. c. I.

parut, elle les dissipa, et les astres furent placés au firmament. L'œuvre Philosophique est précisément la même chose. D'abord, c'est un chaos ténébreux, tout y paraît tellement confus qu'on ne peut rien distinguer séparément des principes qui composent la matière de la pierre. Le Ciel des Philosophes est plongé dans les eaux, les ténèbres en couvrent toute la surface ; la lumière enfin s'en sépare ; la Lune et le Soleil se manifestent, et viennent répandre la joie dans le cœur de l'Artiste et la vie dans la matière.

Ce chaos consiste dans le sec et l'humide. Le sec constitue la terre, l'humide est l'eau. Les ténèbres sont la couleur noire, que les Philosophes appellent le noir plus noir que le noir même, *nigrum nigro nigrius*. C'est la nuit Philosophique, et les ténèbres palpables. La lumière dans la création du monde parut avant le Soleil, c'est cette blancheur tant désirée de la matière qui succède à la couleur noire. Le Soleil paraît enfin de couleur orangée, dont le rouge se fortifie peu à peu jusqu'à la couleur rouge de pourpre : ce qui fait le complément du premier œuvre.

Le Créateur voulut ensuite mettre le sceau à son ouvrage : il forma l'homme en le pétrissant de terre, et d'une terre qui paraissait inanimée : il lui inspira un souffle de vie. Ce que Dieu fit alors à l'égard de l'homme, l'agent de la Nature, que quelques-uns nomment son *Archée*²⁸, le fait sur la terre ou limon

²⁸ Paracelse, Van Helmont.

Philosophique. Il la travaille par son action intérieure, et l'anime de manière qu'elle commence à vivre, et à se fortifier de jour en jour jusqu'à sa perfection. Morien²⁹ ayant remarqué cette analogie, a expliqué la confection du Magistère par une comparaison prise de la création et de la génération de l'homme. Quelques-uns même prétendent qu'Hermès parle de la résurrection des corps, dans son Pymandre, parce qu'il la conclut de ce qu'il voyait se passer dans le progrès du Magistère. La même matière qui avait été poussée à un certain degré de perfection dans le premier œuvre, se dissout et se putréfie ; ce qu'on peut très bien appeler une mort, puisque notre Sauveur l'a dit du grain que l'on sème³⁰, *nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet*. Dans cette putréfaction, la matière Philosophique devient une terre noire volatile, plus subtile qu'aucune autre poudre. Les Adeptes l'appellent même cadavre lorsqu'elle est dans cet état, et disent qu'elle en a l'odeur : non, dit Flamel, que l'Artiste sente une odeur puante, puisqu'elle se fait dans un vase scellé ; mais il juge qu'elle est telle par l'analogie de sa corruption avec celle des corps morts. Cette poudre ou cendre, que Morien dit qu'il ne faut pas mépriser, parce qu'elle doit revivre et qu'elle renferme le diadème du Roi Philosophe, reprend en effet vigueur peu à peu, à mesure qu'elle sort des bras de la mort,

²⁹ *Loc. cit.*

³⁰ Flamel.

c'est-à-dire de la noirceur : elle se revivifie et prend un éclat plus brillant, un état d'incorruptibilité bien plus noble que celui qu'elle avait avant sa putréfaction.

Lorsque les Égyptiens observèrent cette métamorphose, ils en prirent occasion de feindre l'existence du Phénix, qu'ils disaient être un oiseau de couleur de pourpre, qui renaissait de ses propres cendres. Mais cet oiseau absolument fabuleux, n'est autre que la pierre des Philosophes parvenue à la couleur de pourpre après sa putréfaction.

Plusieurs anciens Philosophes éclairés par ces effets admirables de la Nature en ont conclu avec Hermès, dont ils avaient puisé les principes en Égypte, qu'il y avait une nouvelle vie après que la mort nous avait ravi celle-ci. C'est ce qu'ils ont voulu prouver, quand ils ont parlé de la résurrection des plantes de leurs propres cendres en d'autres plantes de même espèce. On n'en trouve point qui ait parlé de Dieu et de l'homme avec tant d'élévation et de noblesse. Il explique même comment on peut dire des hommes qu'ils sont des Dieux. *Ego dixi dii estis, et filii excelsi omnes*, dit David, et Hermès³¹ : « L'âme, ô Tat, est de la propre essence de Dieu. Car Dieu a une essence, et telle qu'elle puisse être, lui seul se connaît. L'âme n'est pas une partie séparée de cette essence divine, comme on sépare une partie d'un tout matériel, mais elle en est comme une effusion ; à peu près comme la

³¹ Pymand. c. II.

clarté du Soleil n'est pas le Soleil même. Cette âme est un Dieu dans les hommes, c'est pourquoi l'on dit des hommes qu'ils sont des Dieux, parce que ce qui constitue proprement l'humanité confine avec la Divinité.»

Quelles doivent donc être les connaissances de l'homme ? est-il surprenant qu'éclairé par le Père des lumières, il pénètre jusque dans les replis les plus sombres et les plus cachés de la Nature ? qu'il en connaisse les propriétés, et qu'il sache les mettre en usage ?

Mais Dieu est maître de distribuer ses dons comme il lui plaît. S'il a été assez bon pour établir un remède contre les maladies qui affligent l'humanité, il n'a pas jugé à propos de le faire connaître à tout le monde. Morien dit, en conséquence³², « que le Magistère n'est autre que le secret des secrets du Dieu très-haut, grand, sage et créateur de tout ce qui existe, et que lui-même a révélé ce secret à ses saints Prophètes, dont il a placé les âmes dans son saint Paradis. »

Si ce secret est un don de Dieu, dira quelqu'un, il doit sans doute être mis dans la classe des talents que Dieu confie et que l'on ne doit pas enfouir. Si les Philosophes sont des gens si pieux, si charitables, pourquoi voit-on si peu de bonnes œuvres de leur part ? Un seul Nicolas Flamel en France a bâti et doté des Églises et des Hôpitaux. Ces monuments subsistent

³² Entret. de Calid. et de Morien.

encore aujourd'hui au milieu et à la vue de tout Paris. S'il y a d'autres Philosophes, pourquoi ne suivent-ils pas un si bon exemple ? pourquoi ne guérissent-ils pas les malades ? pourquoi ne relèvent-ils pas des familles d'honnêtes gens que la misère accable ? Je réponds à cela qu'on ne sait pas tout le bien qui se fait en secret. On ne doit pas le faire en le publiant à son de trompe, la main gauche, selon le précepte de Jésus-Christ notre Sauveur, ne doit pas savoir le bien que la droite fait. On a même ignoré jusqu'après la mort de Flamel qu'il était l'auteur unique de ces bonnes œuvres. Les figures hiéroglyphes qu'il fit placer dans les Charniers des Saints Innocents, ne présentaient rien que de pieux et de conforme à la Religion. Il vivait lui-même dans l'humilité, sans faste, et sans donner le moindre soupçon du secret dont il était possesseur. D'ailleurs, il pouvait avoir dans ce temps-là des facilités que l'on n'a pas eues depuis longtemps pour faire ces bonnes œuvres.

Les Philosophes ne sont pas si communs que les Médecins. Ils sont en très petit nombre. Ils possèdent le secret pour guérir toutes les maladies, ils ne manquent pas de bonne volonté pour faire du bien à tout le monde ; mais ce monde est si pervers, qu'il est dangereux pour eux de le faire. Ils ne le peuvent sans courir risque de leur vie. Guériront-ils quelqu'un comme par miracle ? on entendra s'élever un murmure parmi les Médecins et le Peuple, et ceux mêmes qui doutaient le plus de l'existence du remède Philo-

sophique le soupçonneront alors existant. On suivra cet homme, on observera ses démarches, le bruit s'en répandra ; des avarés, des ambitieux le poursuivront pour avoir son secret. Que pourra-t-il donc espérer, que des persécutions, ou l'exil volontaire de sa patrie ?

Les exemples du Cosmopolite et de Philalèthe en sont une preuve bien convaincante. « Nous sommes, dit ce dernier³³ comme enveloppés dans la malédiction et les opprobres : nous ne pouvons jouir tranquillement de la société de nos amis ; quiconque nous découvrira pour ce que nous sommes, voudra ou extorquer notre secret, ou machiner notre perte, si nous le lui refusons. Le monde est si méchant et si pervers aujourd'hui, l'intérêt et l'ambition dominant tellement les hommes, que toutes leurs actions n'ont d'autre but. Voulons-nous, comme les Apôtres, opérer des œuvres de miséricorde ? on nous rend le mal pour le bien. J'en ai fait l'épreuve depuis peu dans quelques lieux éloignés. J'ai guéri comme par miracle quelques moribonds abandonnés des Médecins, et pour éviter la persécution, je me suis vu obligé, plus d'une fois en pareil cas, de changer de nom, d'habit, de me faire raser les cheveux et la barbe, et de m'enfuir à la faveur de la nuit ». À quels dangers encore plus pressants ne s'exposerait pas un Philosophe qui ferait la transmutation ? Quoique son dessein ne fût que d'en faire usage pour une vie fort simple, et pour

³³ Introit. Apert, c. 13.

en faire-part à ceux qui sont dans le besoin. Cet or plus fin, et plus beau que l'or vulgaire, suivant ce qu'ils en disent, sera bientôt reconnu. Sur cet indice seul, on soupçonnera le porteur, et peut-être de faire la fausse monnaie. Quelles affreuses conséquences n'aurait pas à craindre pour lui un Philosophe chargé d'un tel soupçon ?

Je sais qu'un bon nombre de Médecins n'exercent pas leur profession, tant par des vues d'intérêt, que par envie de rendre service au Public, mais tous ne sont pas dans ce cas là. Les uns se réjouiront de voir faire du bien à leur prochain, d'autres seront mortifiés de ce qu'on les prive de l'occasion de grossir leurs revenus. La jalousie ne manquerait pas de s'emparer de leur cœur, et la vengeance tarderait-elle à faire sentir ses effets ? La science hermétique ne s'apprend pas dans les écoles de Médecine, quoiqu'on ne puisse guère douter qu'Hippocrate ne l'ait sue, lorsqu'on pèse bien les expressions éparses dans ses ouvrages, et l'éloge qu'il fit de Démocrite aux Abdéritains, qui regardaient ce Philosophe comme devenu insensé, parce qu'au retour d'Égypte, il leur distribua presque tous les biens de patrimoine qui lui restaient, afin de vivre en Philosophe dans une petite maison de campagne éloignée du tumulte.

Cette preuve serait cependant bien insuffisante pour l'antiquité de la science hermétique, mais il y en a tant d'autres, qu'il faut n'avoir pas lu les Auteurs

anciens pour la nier. Que veut dire³⁴ Pindare, lorsqu'il débite que le plus grand des Dieux fit tomber dans la ville de Rhodes une neige d'or, faite par l'art de Vulcain ? Zosime Panopolite, Eusèbe, et Synésius nous apprennent que cette science fut longtemps cultivée à Memphis en Égypte. Les uns et les autres citent les ouvrages d'Hermès.

Plutarque³⁵ dit que l'ancienne Théologie des Grecs et des Barbares n'était qu'un discours de Physique caché sous le voile des Fables. Il essaye même de l'expliquer, en disant que par Latone ils entendaient, la nuit ; par Junon, la terre ; par Apollon, le soleil ; et par Jupiter, la chaleur.

Il ajoute peu après que les Égyptiens disaient qu'Osiris était le Soleil, Isis la Lune, Jupiter l'esprit universel répandu dans toute la Nature, et Vulcain le feu, etc. Manéthon s'étend beaucoup là-dessus.

Origène³⁶ dit que les Égyptiens amusaient le peuple par des fables, et qu'ils cachaient leur Philosophie sous le voile des noms des Dieux du pays. Coringius³⁷, malgré tout ce qu'il a écrit contre la Philosophie hermétique, s'est vu contraint par des preuves solides d'avouer que les Prêtres d'Égypte exerçaient

³⁴ Olymp. 6.

³⁵ Théolog. Physico Græcor.

³⁶ L. I. Contre Celse.

³⁷ *Omino tatem, et ipse et existimo Ægyptiorum Hierophantas, ominum mortalium principes κρυσω οησιν jactisasse, et ab in chimia profluxisse exordia.*

l'art de faire de l'or, et que la Chimie y a pris naissance. Saint Clément d'Alexandrie fait dans ses *Stromates* un grand éloge de six ouvrages d'Hermès sur la Médecine. Diodore de Sicile parle assez au long³⁸ d'un secret qu'avaient les Rois d'Égypte pour tirer de l'or d'un marbre blanc qui se trouvait sur les frontières de leur Empire. Strabon³⁹ fait aussi mention d'une pierre noire dont on faisait beaucoup de mortiers à Memphis. On verra dans la suite de cet ouvrage, que cette pierre noire, ce marbre blanc et cet or n'étaient qu'allégoriques, pour signifier la pierre des Philosophes parvenue à la couleur noire, que les mêmes Philosophes ont appelée *mortier*, parce que la matière se broie et se dissout. Le marbre blanc était cette même matière parvenue à la blancheur, appelée marbre, à cause de sa fixité. L'or était l'or Philosophique qui se tire et naît de cette blancheur, ou la pierre fixée au rouge : on trouvera ces explications plus détaillées dans le cours de cet ouvrage.

Philon Juif⁴⁰ rapporte que Moïse avait appris en Égypte l'Arithmétique, la Géométrie, la Musique, et la *Philosophie symbolique*, qui ne s'y écrivait jamais que par des caractères sacrés, l'Astronomie et les Mathématiques. S. Clément d'Alexandrie s'exprime dans les mêmes termes que Philon, mais il ajoute la Médecine et la connaissance des Hiéroglyphes, que les Prêtres

³⁸ Antiq. l. 4. c. 2.

³⁹ Geogr. l. 17.

⁴⁰ Lib. I. de vita Mosis.

n'enseignaient qu'aux enfants des Rois du pays et aux leurs propres⁴¹.

Hermès fut le premier qui enseigna toutes ces sciences aux Égyptiens, suivant Diodore de Sicile⁴², et Strabon⁴³. Le P. Kircher, quoique fort déchaîné contre la Philosophie hermétique, a prouvé lui-même⁴⁴ qu'elle était exercée en Égypte. On peut voir aussi Diodore (*Antiq.* I. c. 11.) et Julius Maternus Firmicus (*Lib.* 3. c. I.). S. Clément d'Alexandrie⁴⁵ s'exprime ainsi à ce sujet : Nous avons encore quarante-deux ouvrages d'Hermès très utiles et très nécessaires. Trente-six de ces livres renferment toute la Philosophie des Égyptiens ; et les autres six regardent la Médecine en particulier : l'on traite de la construction du corps ou anatomie ; le second, des maladies ; le troisième, des instruments ; le quatrième, des médi-

⁴¹ *Cum autem Moses jam esset ætate grandior, Arithmetica et Geometria, Rhythmica et Harmonica, et præterea medicina et musica ab iis (Ægyptiis) edoctus est, qui inter Ægyptios erant insigniores ; præterea eam, quæ traditur per symbola et signa Philosophiam, quam in litteris ostendunt hieroglyphicis Aliam autem doctrinæ orbem tanquam puerum regium Græci eum docere in ægypto, ut dicit Philo in vita Mosis. Ditiorem, et rerum cælestium scientiam à Chaldeis et ab Ægyptiis. Unde in ejus gestis dicitur eruditus fuisse in omni scientia Ægyptiorum. Clemens Alexand. L. I. Strom.*

⁴² Lib. 2. c. I.

⁴³ Lib. 17.

⁴⁴ Œdyp. Ægypt, T. 2. p. 2.

⁴⁵ Strom. l. 6.

caments ; le cinquième, des yeux ; et le sixième, des maladies des femmes.

Homère avait voyagé en Égypte⁴⁶ et y avait appris bien des choses dans la fréquentation qu'il eut avec les Prêtres de ce pays-là. On peut même dire que c'est là qu'il puisa ses Fables. Il en donne de grandes preuves dans plusieurs endroits de ses ouvrages, et en particulier dans son Hymne III à Mercure, où il dit que ce Dieu fut le premier qui inventa l'art $\delta\upsilon\ \phi\epsilon\upsilon.\ \pi\upsilon\rho\acute{o}\varsigma\ \delta'\ \acute{\epsilon}\omega\ \epsilon\mu\acute{\alpha}\iota\epsilon\tau\omicron\ \tau\acute{\epsilon}\kappa\upsilon\eta\eta\nu.$ α. 108 ετ α. 111. Ἐβμῆς τοι πρότισα πόφκία, πῦρ τ' ἀνέδωκε. Homère parle même d'Hermès comme de l'auteur des richesses, et le nomme en conséquence. χρουσόββαωις, δᾶτορ ἑάαν. (*Ibid.* v. 149.) C'est pour cela qu'il dit⁴⁷ qu'Apolon ayant été trouver Hermès pour avoir des nouvelles des bœufs qu'on lui avait volés, il le vit couché dans son antre obscur, plein de nectar, d'ambroisie, d'or et d'argent, et d'habits de Nymphes rouges et blancs. Ce nectar, cette ambroisie et ces habits de Nymphes seront expliqués dans le cours de cet ouvrage.

Esdras, dans son quatrième liv. chap. 8. s'exprime ainsi: *Quomodo interrogabis terram, et dicet tibi quoniam dabit terram multam magis, unde fiat sictile, parvum autem pulverem unde aurum sit.*

Étienne de Byzance était si persuadé qu'Hermès était l'auteur de la Chimie, et en avait une si grande

⁴⁶ Diod. de Sic. l. I. c. 2.

⁴⁷ *Ibid.* v. 249.

idée, qu'il n'a pas fait difficulté de nommer l'Égypte même Ἐρμoκύμιος, et Vossius (de Idol.) a cru devoir corriger ce mot par celui "Ἐρμoκήμιος. C'est sans doute ce qui avait aussi engagé Homère à feindre que ces plantes *Moly* et *Nepenthes*, qui avaient tant de vertus, venaient d'Égypte. Pline⁴⁸ en rend témoignage en ces termes : *Homerus quidem primus doctrinarum et antiquitatis parens, multus alias in admiratione circes, gloriam herbarum Ægypto tribuit. Herbas certe Ægyptias a regis uxore traditas suæ Helenæ plurimas narrat, ac nobile illud nepenthes, oblivionem tristitiæ veniamque afferens, ab Helena utique omnibus mortilibus propinandum.*

Il est donc hors de doute que l'Art Chimique d'Hermès était connu chez les Égyptiens. Il n'est guère moins constant que les Grecs qui voyagèrent en Égypte, l'y apprirent, au moins quelques-uns, et que l'ayant appris sous des hiéroglyphes, ils l'enseignèrent ensuite sous le voile des fables. Eustathius nous le donne assez à entendre dans son commentaire sur l'Iliade.

L'idée de faire de l'or par le secours de l'Art n'est donc pas nouvelle ; outre les preuves que nous en avons donné, Pline⁴⁹ le confirme par ce qu'il rapporte de Caligula. « L'amour et l'avidité que Caius Caligula avait pour l'or, engagèrent ce Prince à travailler pour s'en procurer. Il fit donc cuire, dit cet Auteur,

⁴⁸ Lib. 13. c. 2.

⁴⁹ Lib. 33. c. 4.

une grande quantité d'orpiment, et réussit en effet à faire de l'or excellent, mais en si petite quantité, qu'il y avait beaucoup plus de perte que de profit.» Caligula savait donc qu'on pouvait faire de l'or artificiellement, la Philosophie hermétique était donc connue.

Quant aux Arabes, personne ne doute que la Chimie Hermétique et la vulgaire n'aient été toujours en vigueur parmi eux. Outre qu'Albusaraius nous apprend⁵⁰ que les Arabes nous ont conservé un grand nombre d'ouvrages des Chaldéens, des Égyptiens et des Grecs par les traductions qu'ils en avaient faites en leur langue, nous avons encore les écrits de Geber, d'Avicenne, d'Abudali, d'Alphidius, d'Alchindis et de beaucoup d'autres sur ces matières. On peut même dire que la Chimie s'est répandue dans toute l'Europe par leur moyen. Albert le Grand, Archevêque de Ratisbonne, est un des premiers connus depuis les Arabes. Entre les autres ouvrages pleins de science et d'érudition sur la Dialectique, les Mathématiques, la Physique, la Métaphysique, la Théologie et la Médecine, on en trouve plusieurs sur la Chimie, dont l'un porte pour titre de *Alchymia* : on l'a farci dans la suite d'une infinité d'additions et de sophistications. Le second est intitulé, de *concordantia Philosophorum*, le troisième, de *compositione compositi*. Il a fait aussi un traité des minéraux, à la fin duquel il met un article

⁵⁰ Dynastiâ nonâ.

particulier de la matière des Philosophes sous le nom de *electrum minerale*.

Dans le premier de ces Traités il dit : « L'envie de m'instruire dans la Chimie Hermétique, m'a fait parcourir bien des Villes et des Provinces, visiter les gens savants pour me mettre au fait de cette science. J'ai transcrit, et étudié avec beaucoup de soins et d'attention les livres qui en traitent, mais pendant longtemps je n'ai point reconnu pour vrai ce qu'ils avancent. J'étudiai de nouveau les livres pour et contre, et je n'en pus tirer ni bien ni profit. J'ai rencontré beaucoup de Chanoines, tant savants qu'ignorants dans la Physique, qui se mêlaient de cet Art, et qui y avaient fait des dépenses énormes ; malgré leurs peines, leurs travaux et leur argent, ils n'avaient point réussi. Mais tout cela ne me rebuta point ; je me mis moi-même à travailler ; je fis de la dépense, je lisais, je veillais ; j'allais d'un lieu à un autre, et je méditais sans cesse sur ces paroles d'Avicenne : *Si la chose est, comment est-elle ? Si elle n'est pas, comment n'est-elle pas ?* Je travaillais donc, j'étudiai avec persévérance, jusqu'à ce que je trouvai ce que je cherchais. J'en ai l'obligation à la grâce du Saint-Esprit qui m'éclaira, et non à ma science ». Il dit aussi dans son Traité des minéraux⁵¹ : « Il n'appartient pas aux Physiciens de déterminer et de juger de la transmutation des corps métalliques, et du changement de l'un dans l'autre : c'est là le fait

⁵¹ Lib. 3. c. I.

de l'Art, appelé Alchimie. Ce genre de science est très bon et très certain, parce qu'elle apprend à connaître chaque chose par sa propre cause ; et il ne lui est pas difficile de distinguer des choses mêmes les parties accidentelles qui ne sont pas de sa nature ». Il ajoute ensuite dans le chapitre second du même livre : « La première matière des métaux est un humide onctueux, subtil, incorporé, et mêlé fortement avec une matière terrestre. » C'est parler en Philosophe, et conformément à ce qu'ils en disent tous, comme on le verra dans la suite.

Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle son disciple, et Flamel parurent peu de temps après ; le nombre augmenta peu à peu, et cette science se répandit dans tous les Royaumes de l'Europe. Dans le siècle dernier, on vit le Cosmopolite, d'Espagnet, et le Philalèthe, sans doute qu'il y en avait bien d'autres, et qu'il en existe encore aujourd'hui ; mais le nombre en est si petit ou ils se trouvent tellement cachés, qu'on ne saurait les découvrir. C'est une grande preuve qu'ils ne cherchent pas la gloire du monde, ou du moins qu'ils craignent les effets de sa perversité. Ils se tiennent même dans le silence, tant du côté de la parole, que du côté des écrits. Ce n'est pas qu'il ne paraisse de temps en temps quelques ouvrages sur cette matière ; mais il suffit d'avoir lu et médité ceux des vrais Philosophes, pour s'apercevoir bientôt qu'ils ne leur ressemblent que par les termes barbares et le style énigmatique, mais nullement pour le fond. Leurs Auteurs avaient

lu de bons livres ; ils les citent assez souvent, mais ils le font si mal à propos qu'ils prouvent clairement, ou qu'ils ne les ont point médités, ou qu'ils l'ont fait de manière à adapter les expressions des Philosophes aux idées fausses que la prévention leur avait mises dans l'esprit à l'égard des opérations et de la matière, et non point en cherchant à rectifier leurs idées sur celle des Auteurs qu'ils lisaient. Ces ouvrages des faux Philosophes sont en grand nombre ; tout le monde a voulu se mêler d'écrire, et la plupart sans doute pour trouver dans la bourse du Libraire une ressource qui leur manquait d'ailleurs, ou du moins pour se faire un nom qu'ils ne méritent certainement pas. Un Auteur souhaitait autrefois que quelque vrai Philosophe eût assez de charité envers le Public pour publier une liste de bons Auteurs dans ce genre de sciences, afin d'ôter à un grand nombre de personnes la confiance avec laquelle ils lisent les mauvais qui les induisent en erreur. Olaus Borrichius, Danois, fit imprimer en conséquence, sur la fin du siècle dernier, un ouvrage qui a pour titre : *Conspectus Chymicorum celebriorum*. Il fait des articles séparés de chacun, et dit assez prudemment ce qu'il en pense. Il exclut un grand nombre d'Auteurs de la classe des vrais Philosophes : mais tous ceux qu'ils donnent pour vrais le sont-ils en effet ? D'ailleurs, le nombre en est si grand, qu'on ne sait lesquels choisir préférentiellement à d'autres. On doit être par conséquent fort embarrassé quand on veut s'adonner à cette étude. J'aimerais donc mieux

m'en tenir au sage conseil de d'Espagnet, qu'il donne en ces termes dans son *Arcanum Hermeticæ Philosophiæ opus*, can. 9. « Celui qui aime la vérité de cette science doit lire peu d'Auteurs ; mais marqués au bon coin. » Et can. 10 : « Entre les bons Auteurs qui traitent de cette Philosophie abstraite et de ce secret Physique, ceux qui en ont parlé avec le plus d'esprit, de solidité et de vérité sont, entre les anciens, Hermès⁵² et Morien Romain⁵³, entre les modernes, Raymond Lulle, que j'estime et que je considère plus que tous les autres, et Bernard, Comte de la Marche Trévisanne, connu sous le nom du bon Trévisan⁵⁴. Ce que le subtil Raymond Lulle a omis, les autres n'en ont point fait mention. Il est donc bon de lire, relire et méditer sérieusement son testament ancien et son codicille, comme un legs, d'un prix inestimable, dont il nous a fait présent ; à ces deux ouvrages, on joindra la lecture de ses deux pratiques⁵⁵. On y trouve tout ce qu'on peut désirer, particulièrement la vérité de la matière, les degrés du feu, le régime au moyen duquel on parfait l'œuvre ; toutes choses que les Anciens se sont étudiés de cacher avec plus de soins. Aucun autre n'a parlé si clairement et si fidèlement des causes cachées des choses, et des mouvements secrets de la

⁵² Table d'Émeraude et les sept chapitres.

⁵³ Entretien du Roi Calid et de Morien.

⁵⁴ La Philosophie des Métaux, et sa Lettre à Thomas de Boulogne.

⁵⁵ La plupart des autres livres de Raymond Lulle qui ne sont pas cités ici sont plus qu'inutiles.

Nature. Il n'a presque rien dit de l'eau première et mystérieuse des Philosophes ; mais ce qu'il en dit est très significatif. »

« Quant à cette eau limpide⁵⁶ recherchée de tant de personnes, et trouvée de si peu, quoiqu'elle soit présente à tout le monde et qu'il en fait usage. Un noble Polonais⁵⁷ homme d'esprit et savant, a fait mention de cette eau qui est la base de l'œuvre, assez au long dans ses Traités qui ont pour titre : *Novum lumen, chemicum ; Parabola ; enigma ; de Sulfure*. Il en a parlé avec tant de clarté, que celui qui en demanderait davantage, ne serait pas capable d'être contenté par d'autres. »

« Les Philosophes, continue le même Auteur⁵⁸, s'expliquent plus volontiers et avec plus d'énergie par un discours muet, c'est-à-dire, par des figures allégoriques et énigmatiques, que par des écrits ; tels sont, par exemple, la table de Senior ; les peintures allégoriques du Rosaire ; celles d'Abraham Juif, rapportées par Flamel, et celles de Flamel même. De ce nombre sont aussi les emblèmes de Michel Maïer, qui y a renfermé, et comme expliqué si clairement les mystères

⁵⁶ Can. II.

⁵⁷ Le Cosmopolite. Lorsque d'Espagnet écrivait cela, le Public n'était pas encore détrompé de son erreur au sujet de l'Auteur de ce livre que Michel Sendivogius Polonais mit au jour sous son nom, par anagramme ; mais on a reconnu depuis qu'il l'avait eu en manuscrit de la veuve du Cosmopolite.

⁵⁸ Can. 12.

des Anciens, qu'il n'est guère possible de mettre la vérité devant les yeux avec plus de clarté. »

Tels font les seuls Auteurs loués par d'Espagnet, comme suffisants sans doute pour mettre au fait de la Philosophie hermétique, un homme qui veut s'y appliquer. Il dit qu'il ne faut pas se contenter de les lire une ou deux fois, mais six fois et davantage sans se rebuter ; qu'il faut le faire avec un cœur pur et détaché des embarras fatigants du siècle, avec un véritable et ferme propos de n'user de la connaissance de cette science que pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain, afin que Dieu puisse répandre ses lumières et sa sagesse dans l'esprit et le cœur ; parce que la sagesse, suivant que dit le Sage, n'habitera jamais dans un cœur impur et souillé de péchés.

D'Espagnet exige encore une grande connaissance de la Physique ; et c'est pour cet effet que j'en mettrai à la suite de ce Discours un traité abrégé qui en renfermera les principes généraux tirés des Philosophes hermétiques, que d'Espagnet a recueillis dans son enchyridion. Le traité hermétique qui est à la suite est absolument nécessaire pour disposer le Lecteur à l'intelligence de cet ouvrage. J'y joindrai les citations des Philosophes, pour faire voir qu'ils sont tous d'accord sur les mêmes points.

On ne saurait trop recommander l'étude de la Physique, parce qu'on y apprend à connaître les principes que la Nature emploie dans la composition et la formation des individus des trois règnes animal, végétal

et minéral. Sans cette connaissance, on travaillerait à l'aveugle, et l'on prendrait pour former un corps, ce qui ne serait propre qu'à en former un d'un genre ou d'une espèce tout à fait différente de celui qu'on se propose. Car l'homme vient de l'homme, le bœuf du bœuf, la plante de sa propre semence, et le métal de la sienne. Celui qui chercherait donc, hors de la nature métallique, l'art et le moyen de multiplier ou de perfectionner les métaux, serait certainement dans l'erreur. Il faut cependant avouer que la Nature ne saurait par elle seule multiplier les métaux, comme le fait l'art hermétique. Il est vrai que les métaux renferment dans leur centre cette propriété multiplicative, mais ce sont des pommes cueillies avant leur maturité, suivant ce qu'en dit Flamel. Les corps ou métaux parfaits (Philosophiques) contiennent cette semence plus parfaite et plus abondante ; mais elle y est si opiniâtrement attachée, qu'il n'y a que la solution hermétique qui puisse l'en tirer. Celui qui en a le secret a celui du grand œuvre, si l'on en croit tous les Philosophes. Il faut, pour y parvenir, connaître les agents que la Nature emploie pour réduire les mixtes à leurs principes ; parce que chaque corps est composé de ce en quoi il se résout naturellement. Les principes de Physique détaillés ci-après sont très propres à servir de flambeau pour éclairer les pas de celui qui voudra pénétrer dans le puits de Démocrite, et y découvrir la vérité cachée dans les ténèbres les plus épaisses. Car ce puits n'est autre que les énigmes, les allégories, et

les obscurités répandues dans les ouvrages des Philosophes, qui ont appris des Égyptiens, comme Démocrite, à ne point dévoiler les secrets de la sagesse, dont il avait été instruit par les successeurs du père de la vraie Philosophie.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE PHYSIQUE, SUIVANT LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE

Il n'est pas donné à tous de pénétrer jusqu'au sanctuaire des secrets de la Nature: très peu de gens savent le chemin qui y conduit. Les uns, impatientes, s'égarerent en prenant des sentiers qui semblent en abrégier la route; les autres trouvent presque à chaque pas des carrefours qui les embarrassent, prennent à gauche, et vont au Tartare, au lieu de tenir la droite qui mène aux champs Élysées, parce qu'ils n'ont pas, comme Énée⁵⁹, une Sibylle pour guide. D'autres enfin ne pensent pas se tromper en suivant le chemin le plus battu et le plus fréquenté. Tous s'aperçoivent néanmoins, après de longues fatigues, que, loin d'être arrivés au but, ils ont ou passé à côté, ou lui ont tourné le dos.

Les erreurs ont leur source dans le préjugé, comme dans le défaut de lumières et de solides instructions. La véritable route ne peut être que très simple, puisqu'il n'y a rien de plus simple que les opérations de la Nature. Mais, quoique tracée par cette même Nature, elle est peu fréquentée, et ceux mêmes qui y passent se font un devoir jaloux de cacher leurs traces

⁵⁹ Éneid. l. VI.

avec des ronces et des épines. On n'y marche qu'à travers l'obscurité des fables et des énigmes, il est très difficile de ne pas s'égarer, si un Ange tutélaire ne porte le flambeau devant nous.

Il faut donc connaître la Nature avant que de se mettre en devoir de l'imiter, et d'entreprendre de perfectionner ce qu'elle a laissé dans le chemin de la perfection. L'étude de la Physique nous donne cette connaissance, non de cette Physique des Écoles, qui n'apprend que la spéculation, et qui ne meuble la mémoire que de termes plus obscurs, et moins intelligibles que la chose même que l'on veut expliquer. Physique, qui prétendant nous définir clairement un corps, nous dit que c'est un composé de points ou de parties, de points qui menés d'un endroit à un autre formeront des lignes, ces lignes rapprochées, une surface ; de là l'étendue et les autres dimensions. De la réunion des parties résultera un corps, et de leur désunion, la divisibilité à l'infini, ou, si l'on veut, à l'indéfini. Enfin, tant d'autres raisonnements de cette espèce, peu capables de satisfaire un esprit curieux de parvenir à une connaissance palpable et pratique des individus qui composent ce vaste Univers. C'est à la Physique Chimique qu'il faut avoir recours. Elle est une science pratique, fondée sur une théorie, dont l'expérience prouve la vérité. Mais cette expérience est malheureusement si rare, que bien des gens en prennent occasion de douter de son existence.

En vain des Auteurs, gens d'esprit, de génie, et très

savants dans d'autres parties, ont-ils voulu inventer des systèmes, pour nous représenter, par une description fleurie, la formation et la naissance du monde. L'un s'est embarrassé dans des tourbillons, donc le mouvement trop rapide l'a emporté : il s'est perdu avec eux. Sa première matière, divisée en matière subtile, rameuse et globuleuse, ne nous a laissé qu'une vaine matière à raisonnements subtils, sans nous apprendre ce que c'est que l'essence des corps. Un autre, non moins ingénieux, s'est avisé de soumettre tout au calcul, et a imaginé une attraction réciproque, qui pourrait tout au plus nous aider à rendre raison du mouvement actuel des corps, sans nous donner aucune lumière sur les principes dont ils sont composés. Il sentait très bien que c'était faire revivre, sous un nouveau nom, les qualités occultes des Péripatéticiens, bannies de l'école depuis longtemps ; aussi n'a-t-il débité son attraction que comme une conjecture, que ses sectateurs se font fait un devoir de soutenir comme une chose réelle.

La tête du troisième, frappée du même coup dont sa prétendue comète heurta le Soleil, a laissé prendre à ses idées des routes aussi peu régulières que celles qu'il fixe aux planètes, formées, selon lui, des parties séparées par ce choc du corps igné de l'Astre qui préside au jour.

Les imaginations d'un Telliamed, et celles d'autres Écrivains semblables sont des rêveries qui ne méritent que du mépris ou de l'indignation. Tous ceux enfin

qui ont voulu s'écarter de ce que Moïse nous a laissé dans la Genèse, se sont perdus dans leurs vains raisonnements.

Qu'on ne nous dise pas que Moïse n'a voulu faire que des Chrétiens, et non des Philosophes. Instruit par la révélation de l'Auteur même de la Nature ; versé d'ailleurs très parfaitement dans toutes les sciences des Égyptiens, les plus instruits et les plus éclairés dans toutes celles que nous cultivons, qui, mieux que lui, était en état de nous apprendre quelque chose de certain sur l'histoire de l'Univers ?

Son système, il est vrai, est très propre à faire des Chrétiens, mais cette qualité, qui manque à la plupart des autres, est-elle donc incompatible avec la vérité ? Tout y annonce la grandeur, la toute-puissance, et la sagesse du Créateur ; mais tout en même temps y manifeste à nos yeux la créature telle qu'elle est. Dieu parla, et tout fut fait, *dixit, et facta sunt*⁶⁰. C'était assez pour des Chrétiens, mais ce n'était pas assez pour des Philosophes. Moïse ajoute d'où ce monde a été tiré, quel ordre il a plu à l'Être suprême de mettre dans la formation de chaque règne de la Nature. Il fait plus : il déclare positivement quel est le principe de tout ce qui existe, et ce qui donne la vie et le mouvement à chaque individu. Pouvait-il en dire davantage en si peu de paroles ? Exigerait-on de lui qu'il eût décrit l'anatomie de toutes les parties de

⁶⁰ Gen. I.

ces individus ? et quand il l'aurait fait, s'en serait-on mieux rapporté à lui ? On veut examiner ; on le veut, parce qu'on doute ; on doute par ignorance, et sur un tel fondement, quel système peut-on élever, qui ne tombe bientôt en ruine ?

Le Sage ne pouvait mieux désigner cette espèce d'Architectes, ces fabricateurs de systèmes, qu'en disant que Dieu a livré l'Univers à leurs vains raisonnements⁶¹. Disons mieux : il n'est personne, versé dans la science de la Nature, qui ne reconnaisse Moïse pour un homme inspiré de Dieu, pour un grand Philosophe, et un vrai Physicien. Il a décrit la création du monde et de l'homme avec autant de vérité que s'il y avait assisté en personne. Mais avouons en même temps que ses écrits sont si sublimes, qu'ils ne sont pas à la portée de tout le monde, et que ceux qui le combattent, ne le font que parce qu'ils ne l'entendent pas, que les ténèbres de leur ignorance les aveuglent, et que leurs systèmes ne sont que des délires mal combinés d'une tête bouffie de vanité, et malade de trop de présomption.

Rien de plus simple que la Physique. Son objet, quoique très composé aux yeux des ignorants, n'a qu'un seul principe, mais divisé en parties les unes plus subtiles que les autres. Les différentes proportions employées dans le mélange, la réunion et les combinaisons des parties plus subtiles avec celles qui

⁶¹ Eccles. c. 3. v. II.

le sont moins, forment tous les individus de la Nature. Et comme ces combinaisons sont presque infinies, le nombre des mixtes l'est aussi.

Dieu est un Être éternel, une unité infinie, principe radical de tout : son essence est une immense lumière, sa puissance une toute-puissance, son désir un bien parfait, sa volonté absolue un ouvrage accompli. À qui voudrait en savoir davantage, il ne reste que l'étonnement, l'admiration, le silence, et un abîme impénétrable de gloire.

Avant la création il était comme replié en lui-même et se suffisait. Dans la création il accoucha, pour ainsi dire, et mit au jour ce grand ouvrage qu'il avait conçu de toute éternité. Il se développa par une extension manifeste de lui-même, et rendit actuellement matériel ce monde idéal, comme s'il eût voulu rendre palpable l'image de sa Divinité. C'est ce qu'Hermès a voulu nous faire entendre lorsqu'il dit que Dieu changea de forme ; qu'alors le monde fut manifesté et changé en lumière⁶².

Il paraît vraisemblable que les Anciens entendaient quelque chose d'approchant, par la naissance de Pallas, sortie du cerveau de Jupiter avec le secours de Vulcain ou de la lumière.

Non moins sage dans ses combinaisons que puissant dans ses opérations, le Créateur a mis un si bel ordre dans la masse organique de l'Univers, que les

⁶² Pymand. c. I.

choses supérieures sont mêlées sans confusion avec les inférieures, et deviennent semblables par une certaine analogie. Les extrêmes se trouvent liés très étroitement par un milieu insensible, ou un nœud secret de cet adorable ouvrier, de manière que tout obéit de concert à la direction du Modérateur suprême, sans que le lien des différentes parties puisse être rompu que par celui qui en a fait l'assemblage. Hermès avait donc raison de dire⁶³ que ce qui est en bas est semblable à ce qui est en haut, pour parfaire toutes les choses admirables que nous voyons.

De la première matière

Quelques Philosophes ont supposé une matière préexistante aux éléments, mais comme ils ne la connaissaient pas, ils n'en ont parlé que d'une manière obscure et très embrouillée. Aristote, qui paraît avoir cru le monde éternel, parle cependant d'une première matière universelle, sans oser néanmoins s'engager dans les détours ténébreux des idées qu'il en avait. Il ne s'est exprimé à cet égard que d'une manière fort ambiguë. Il la regardait comme le principe de toutes les choses sensibles, et semble vouloir insinuer que les éléments se sont formés par une espèce d'antipathie ou de répugnance qui se trouvait entre les parties de

⁶³ Tab. Smarag.

cette matière⁶⁴. Il eût mieux philosophé s'il n'y avait vu qu'une sympathie et un accord parfait, puisqu'on ne voit aucune contrariété dans les éléments mêmes, quoiqu'on pense ordinairement que le feu est opposé à l'eau. On ne s'y tromperait pas, si l'on faisait attention que cette opposition prétendue ne vient que de l'intention de leurs qualités, et de la différence de subtilité de leurs parties, puisqu'il n'y a point d'eau sans feu.

Thalès, Héraclite, Hésiode ont regardé l'eau comme la première matière des choses. Moïse paraît dans la Genèse⁶⁵ favoriser ce sentiment, en donnant les noms d'abîme et d'eau à cette première matière, non qu'il entendît l'eau, élément que nous buvons, mais une espèce de fumée, une vapeur humide, épaisse et ténébreuse, qui se condense dans la suite plus ou moins, selon les choses plus ou moins compactes qu'il a plu au Créateur d'en former. Ce brouillard, cette vapeur immense se concentra, s'épaissît, ou se raréfia en une eau universelle et chaotique, qui devint par là le principe de tout pour le présent et pour la suite⁶⁶.

Dans son commencement, cette eau était volatile, telle qu'un brouillard, la condensation en fit une matière plus ou moins fixe. Mais quelle que puisse être cette matière, premier principe des choses, elle fut créée dans des ténèbres trop épaisses et trop obs-

⁶⁴ De ortu et interitu, l. 2. c. I. et 2.

⁶⁵ Gen. c. I.

⁶⁶ Cosmop. Tract. 4.

cures pour que l'esprit humain puisse y voir clairement. L'Auteur seul de la Nature la connaît, et en vain les Théologiens et les Philosophes voudraient-ils déterminer ce qu'elle était.

Il est cependant très vraisemblable que cet abîme ténébreux, ce chaos était une matière aqueuse ou humide, comme plus propre et plus disposée à être atténuée, raréfiée, condensée, et servir par ces qualités à la construction des Cieux et de la Terre.

L'Écriture sainte nomme cette masse informe tantôt terre vide, et tantôt eau, quoiqu'elle ne fût actuellement ni l'une ni l'autre, mais seulement en puissance. Il serait donc permis de conjecturer qu'elle pouvait être à peu près comme une fumée, ou une vapeur épaisse et ténébreuse, stupide et sans mouvement, engourdie par une espèce de froid, et sans action ; jusqu'à ce que la même parole qui créa cette vapeur, y infusa un esprit vivifiant, qui devint comme visible et palpable par les effets qu'il y produisit.

La séparation des eaux supérieures d'avec les inférieures, dont il est fait mention dans la Genèse, semble s'être faite par une espèce de sublimation des parties les plus subtiles, et les plus ténues, d'avec celles qui l'étaient moins, à peu près comme dans une distillation où les esprits montent et se séparent des parties les plus pesantes, plus terrestres, et occupent le haut du vase, pendant que les plus grossières demeurent au fond.

Cette opération ne put se faire que par le secours de

cet esprit lumineux qui fut infusé dans cette masse. Car la lumière est un esprit igné, qui, en agissant sur cette vapeur, et dans elle, rendit quelques parties plus pesantes en les condensant, et devenues opaques par leur adhésion plus étroite ; cet esprit les chassa vers la région inférieure, où elles conservent les ténèbres dans lesquelles elles étaient premièrement ensevelies. Les parties plus ténues, et devenues homogènes de plus en plus par l'uniformité de leur ténuité et de leur pureté, furent élevées et poussées vers la région supérieure, où, moins condensées, elles laissèrent un passage plus libre à la lumière qui s'y manifesta dans toute sa splendeur.

Ce qui prouve que l'abîme ténébreux, le chaos, ou la première matière du monde, était une masse aqueuse et humide, c'est qu'outre les raisons que nous avons rapportées, nous en avons une preuve assez palpable sous nos yeux. Le propre de l'eau est de couler, de fluer tant que la chaleur l'anime et l'entretient dans son état de fluidité. La continuité des corps, l'adhésion de leurs parties est due à l'humeur aqueuse. Elle est comme la colle ou la soudure qui réunit et lie les parties élémentaires des corps. Tant qu'elle n'en est point séparée entièrement, ils conservent la solidité de leur masse. Mais si le feu vient à échauffer ces corps au-delà du degré nécessaire pour leur conservation dans leur manière d'être actuelle, il chasse, raréfie cette humeur, la fait évaporer, et le corps se réduit

en poudre, parce que le lien qui en réunissait les parties n'y est plus.

La chaleur est le moyen et l'instrument que le feu emploie dans ses opérations ; il produit même par son moyen deux effets qui paraissent opposés, mais qui sont très conformes aux lois de la Nature, et qui nous représentent ce qui s'est passé dans le débrouillement du chaos. En séparant la partie la plus ténue et la plus humide de la plus terrestre, la chaleur raréfie la première, et condense la seconde. Ainsi par la séparation des hétérogènes se fait la réunion des homogènes.

Nous ne voyons en effet dans le monde qu'une eau plus ou moins condensée. Entre le Ciel et la Terre, tout est fumée, brouillards, vapeurs poussées du centre et de l'intérieur de la terre, et élevées au-dessus de sa circonférence dans la partie que nous appelons air. La faiblesse des organes de nos sens ne nous permet pas de voir les vapeurs subtiles, ou émanations des corps célestes, que nous nommons influences, et se mêlent avec les vapeurs qui se subliment des corps sublunaires. Il faut que les yeux de l'esprit viennent au secours de la faiblesse des yeux du corps.

En tout temps les corps transpirent une vapeur subtile, qui se manifeste plus clairement en Été. L'air échauffé sublime les eaux en vapeurs, les pompe, les attire à lui. Lorsqu'après une pluie les rayons du Soleil dardent sur la terre, on la voit fumer et s'exhaler en vapeurs. Ces vapeurs voltigent dans l'air en forme de brouillards, lorsqu'elles ne s'élèvent pas beaucoup

au-dessus de la superficie de la terre : mais quand elles montent jusqu'à la moyenne région, on les voit courir ci et là sous la forme de nuées. Alors, elles se résolvent en pluie, en neige, en grêle, etc., et tombent pour retourner à leur origine.

L'ouvrier le sent à sa grande incommodité, quand il travaille avec action. L'homme oisif même l'éprouve dans les grandes chaleurs. Le corps transpire toujours, et les sueurs qui ruissellent souvent le long du corps le manifestent assez.

Ceux qui ont donné dans les idées creuses des Rabbins, ont cru qu'il avait existé, avant cette première matière, un certain principe plus ancien qu'elle, auquel ils ont donné fort improprement le nom d'*Hylé*. C'était moins un corps qu'une ombre immense, moins une chose, qu'une image très obscure de la chose, que l'on devrait plutôt nommer un fantôme ténébreux de l'Être, une nuit très noire, et la retraite ou le centre des ténèbres, enfin une chose qui n'existe qu'en puissance, et telle seulement qu'il serait possible à l'esprit humain de se l'imaginer dans un songe. Mais l'imagination même ne saurait nous le représenter autrement que comme un aveugle-né se représente la lumière du Soleil. Ces sectateurs du Rabbanisme ont jugé à propos de dire que Dieu tira de ce premier principe un abîme ténébreux, informe comme la matière prochaine des éléments et du monde. Mais enfin, tout de concert nous annonce l'eau comme première matière des choses.

L'esprit de Dieu qui était porté sur les eaux⁶⁷, fut l'instrument dont le suprême Architecte du monde se servit pour donner la forme à l'Univers. Il répandit à l'instant la lumière, réduisit de puissance en acte les semences des choses auparavant confuses dans le chaos, et par une altération constante de coagulations et de résolutions, il entretint tous les individus. Répandu dans toute la masse, il en anime chaque partie et, par une continuelle et secrète opération, il donne le mouvement à chaque individu, selon le genre et l'espèce auquel il l'a déterminé. C'est proprement l'âme du monde, et qui l'ignore ou le nie, ignore les lois de l'Univers.

De la Nature

À ce premier moteur ou principe de génération et d'altération, s'en joint un second corporifié, auquel nous donnons le nom de Nature. L'œil de Dieu, toujours attentif à son ouvrage, est proprement la Nature même, et les lois qu'il a posées pour sa conservation, sont les causes de tout ce qui s'opère dans l'Univers. La Nature que nous venons d'appeler un second moteur corporifié, est une Nature secondaire, un serviteur fidèle qui obéit exactement aux ordres de

⁶⁷ Gen. I.

son maître⁶⁸, ou un instrument conduit par la main d'un ouvrier incapable de se tromper. Cette Nature ou cause seconde est un esprit universel, qui a une propriété vivifiante et fécondante de la lumière créée dans le commencement, et communiquée à toutes les parties du macrocosme. Zoroastre avec Héraclite l'ont appelé un esprit igné, un feu invisible, et l'âme du monde. C'est de lui que parle Virgile, lorsqu'il dit⁶⁹ : Dès le commencement un certain esprit igné fut infusé dans le ciel, la terre et la mer, la lune, et les astres Titaniens ou terrestres⁷⁰. Cet esprit leur donne la vie et les conserve. Âme répandue dans tout le corps, elle donne le mouvement à toute la masse, et à chacune de ses parties. De là sont venues toutes les espèces d'êtres vivants, quadrupèdes, oiseaux, poissons. Cet esprit igné est le principe de leur vigueur : son origine est céleste, et il leur est communiqué par la semence qui les produit.

L'ordre qui règne dans l'Univers n'est qu'une suite développée des lois éternelles. Tous les mouvements des différentes parties de sa masse en dépendent. La Nature forme, altère et corrompt sans cesse, et son modérateur, présent partout, répare continuellement les altérations de l'ouvrage.

On peut partager le monde en trois régions, la supé-

⁶⁸ Cosmopol. Tract. 2.

⁶⁹ Éneid. l. vi.

⁷⁰ C'est-à-dire les minéraux et les métaux auxquels on a donné les noms de planètes.

rieure, la moyenne et l'inférieure. Les Philosophes hermétiques donnent à la première le nom d'*intelligible*, et disent qu'elle est spirituelle, immortelle ou inaltérable ; c'est la plus parfaite.

La moyenne est appelée *céleste*. Elle renferme les corps les moins imparfaits et une quantité d'esprits⁷¹. Cette région étant au milieu participe de la supérieure et de l'inférieure. Elle sert comme de milieu pour réunir ces deux extrêmes, et comme de canal par où se communiquent sans cesse à l'intérieur les esprits vivifiants qui en animent toutes les parties. Elle n'est sujette qu'à des changements périodiques.

L'inférieure ou élémentaire comprend tous les corps sublunaires. Elle ne reçoit des deux autres les esprits vivifiants que pour les leur rendre. C'est pourquoi tout s'y altère, tout s'y corrompt, tout y meurt ; il ne s'y fait point de génération qui ne soit précédée de corruption ; et point de naissance, que la mort ne s'ensuive.

Chaque région est soumise, et dépend de celle qui lui est supérieure, mais elles agissent de concert. Le Créateur seul a le pouvoir d'anéantir les êtres, comme lui seul a eu le pouvoir de les tirer du néant. Les lois de la Nature ne permettent pas que ce qui porte le

⁷¹ Il faut remarquer que les Philosophes n'entendent pas par ces esprits, des esprits immatériels ou esprits angéliques, mais seulement des esprits physiques, tels que l'esprit igné répandu dans l'univers. Telle est aussi la spiritualité de leur région supérieure.

caractère d'être ou de substance soit assujetti à l'anéantissement. Ce qui a fait dire à Hermès⁷² que rien ne meurt dans ce monde, mais que tout passe d'une manière d'être à une autre. Tout mixte est composé d'éléments, et se résout enfin dans ces mêmes éléments, par une rotation continuelle de la Nature, comme l'a dit Lucrèce :

*Huic accedit uti quicque in sua corpora rursum
Dissolvat natura ; neque ad nihilum interimat res.*

Il y eut donc dès le commencement deux principes, l'un lumineux, approchant beaucoup de la Nature spirituelle ; l'autre tout corporel et ténébreux. Le premier pour être le principe de la lumière, du mouvement et de la chaleur ; le second comme principe des ténèbres, d'engourdissement et de froid⁷³. Celui-là actif et masculin, celui-ci passif et féminin. Du premier vient le mouvement pour la génération dans notre monde élémentaire, et de la part du second procède l'altération, d'où la mort a pris commencement.

Tout mouvement se fait par raréfaction et condensation⁷⁴. La chaleur, effet de la lumière sensible ou insensible, est la cause de la raréfaction, et le froid produit le resserrement ou la condensation. Toutes les générations, végétations et accrétions ne se font que par ces deux moyens ; parce que ce sont les deux pre-

⁷² Pymand.

⁷³ Cosmop. Tract. I.

⁷⁴ Beccher. Phys. subt.

mières dispositions dont les corps aient été affectés. La lumière ne s'est répandue que par la raréfaction ; et la condensation, qui produit la densité des corps, a seule arrêté le progrès de la lumière, et conservé les ténèbres.

Lorsque Moïse dit que Dieu créa le ciel et la terre, il semble avoir voulu parler des deux principes formel et matériel, ou actif et passif que nous avons expliqués, et il ne paraît pas avoir entendu par la terre, cette masse aride qui parut après que les eaux s'en furent séparées. Celle dont parle Moïse est le principe matériel de tout ce qui existe, et comprend le globe terra-aque-aérien. L'autre n'a pris proprement son nom que de sa sécheresse ; et pour la distinguer de l'amas des eaux, *et vocavit Deus aridam terram, congregationesque aquarum maris*⁷⁵

L'air, l'eau et la terre ne sont qu'une même matière plus ou moins ténue et subtilisée, selon qu'elle est plus ou moins raréfiée. L'air, comme le plus proche du principe de raréfaction, est le plus subtil ; l'eau vient ensuite, et puis la terre.

Comme l'objet que je me propose, en donnant ces principes abrégés de Physique, est seulement d'instruire sur ce qui peut éclairer les amateurs de la Philosophie hermétique, je n'entrerai point dans le détail de la formation des astres et de leurs mouvements.

⁷⁵ Gen. c. I.

De la lumière, et de ses effets

La lumière, après avoir agi sur les parties de la masse ténébreuse qui lui étaient plus voisines, et les avoir raréfiées plus ou moins à proportion de leur éloignement, pénétra enfin jusqu'au centre, pour l'animer dans son tout, le féconder, et lui faire produire tout ce que l'Univers présente à nos yeux. Il plut alors à Dieu d'en fixer la source naturelle dans le Soleil, sans cependant l'y ramasser tout entière. Il semble que Dieu l'en ait voulu établir comme l'unique dispensateur, afin que la lumière créée de Dieu unique, lumière incréée, elle fût communiquée aux créatures par un seul, comme pour nous indiquer sa première origine.

De ce flambeau lumineux tous les autres empruntent leur lumière et l'éclat qu'ils réfléchissent sur nous ; parce que leur matière compacte produit à notre égard le même effet qu'une masse sphérique polie, ou un miroir sur lequel tombent les rayons du Soleil. Nous devons juger des corps célestes comme de la Lune, dans laquelle la vue seule nous découvre de la solidité, et une propriété commune aux corps terrestres d'intercepter les rayons du Soleil, et de produire de l'ombre, ce qui ne convient qu'aux corps opaques. On ne doit pas en conclure que les Astres et les Planètes ne sont pas des corps diaphanes ; puisque les nuages, qui ne sont que des vapeurs ou de l'eau,

font également de l'ombre en interceptant les rayons solaires.

Quelques Philosophes ont appelé le Soleil âme du monde, et l'ont supposé placé au milieu de l'univers, afin que comme d'un centre il lui fût plus facile de communiquer partout ses bénignes influences. Avant que de les avoir reçues, la terre était comme dans une espèce d'oisiveté, ou comme une femelle sans mâle. Sitôt qu'elle en fut imprégnée, elle produisit aussitôt, non des simples végétaux comme auparavant, mais des êtres animés et vivants, des animaux de toutes sortes d'espèces.

Les éléments furent donc aussi le fruit de la lumière; et ayant tous un même principe, comment pourraient-ils, suivant l'opinion vulgaire, avoir entre eux de l'antipathie et de la contrariété? C'est de leurs unions que sont formés tous les corps selon leurs espèces différentes; et leur diversité ne vient que du plus ou du moins de ce que chaque élément fournit pour la composition de chaque mixte.

La première lumière avait jeté les semences des choses dans les matrices qui étaient propres à chacune; celle du Soleil les a comme fécondées, et fait germer. Chaque individu conserve dans son intérieur une étincelle de cette lumière qui réduit les semences de puissance en acte. Les esprits des êtres vivants sont des rayons de cette lumière, et l'âme seule de l'homme est un rayon ou comme une émanation de la lumière incréée. Dieu, cette lumière éternelle, infinie,

incompréhensible, pouvait-il se manifester au monde autrement que par la lumière ; et faut-il s'étonner s'il a infusé tant de beautés et de vertus dans son image, qu'il a formée lui-même, et dans laquelle il a établi son trône : *In sole posuit tabernaculum suum*⁷⁶.

De l'Homme

Dieu en se corporifiant, pour ainsi dire, par la création du monde, ne crut pas que c'était assez d'avoir fait de si belles choses, il voulut y mettre le sceau de sa Divinité, et se manifester encore plus parfaitement par la formation de l'homme. Il le fit pour cet effet à son image et à celle du monde. Il lui donna une âme, un esprit et un corps, et de ces trois choses réunies dans un même sujet, il en constitua l'humanité.

Il composa ce corps d'un limon extrait de la plus pure substance de tous les corps créés. Il tira son esprit de tout ce qu'il y avait de plus parfait dans la Nature, et il lui donna une âme faite par une espèce d'extension de lui-même. C'est Hermès qui parle⁷⁷.

⁷⁶ Psal. 18.

⁷⁷ Mens ô Tat, ex propria essentia Dei est aliqua siquidem est Dei essentia. Qualicumque tamen ille sit, hæc ipsum sola absolute novit. Mens itaque ab essentiæ Dei habitu non est precisa. Quin etiam velut diffusa, solis splendoris instar. Hæc autem mens in hominibus quidem Deus est ; ea de causa homines dii sunt, ac ipsorum humanitas divinitati est confinis. Pymand.

Le corps représente le monde sublunaire, composé de terre et d'eau ; c'est pour cela qu'il est composé de sec et d'humide, ou d'os, de chair et de sang.

L'esprit infiniment plus subtil, tient comme le milieu entre l'âme et le corps, et leur sert comme de lien pour les unir, parce qu'on ne peut joindre deux extrêmes que par un milieu. C'est lui qui, par sa vertu ignée, vivifie et meut le corps sous la conduite de l'âme dont il est le ministre, quelquefois rebelle à ses ordres, il suit ses propres fantaisies et son penchant. Il représente le firmament, dont les parties constituantes sont infiniment plus subtiles que celles de la terre et de l'eau. L'âme enfin est l'image de Dieu même, et le flambeau de l'homme.

Le corps tire sa nourriture de la plus pure substance des trois règnes de la Nature, qui passent successivement de l'un dans l'autre pour aboutir à l'homme, qui en est la fin, le complément et l'abrégé. Ayant été fait de terre et d'eau, il ne peut se nourrir que d'une manière analogue, c'est-à-dire d'eau et de terre, et ne saurait manquer de s'y résoudre.

L'esprit se nourrit de l'esprit de l'Univers, et de la quintessence de tout ce qui le constitue, parce qu'il en a été fait. L'âme enfin de l'homme s'entretient de la lumière divine dont elle tire son origine.

La conservation du corps est confiée à l'esprit. Il travaille les aliments grossiers que nous prenons des

végétaux et des animaux, dans les laboratoires pratiqués dans l'intérieur du corps. Il y sépare le pur de l'impur, il garde et distribue dans les vaisseaux défectueux la quintessence analogue à celle dont le corps a été fait, soit pour en augmenter le volume, soit pour l'entretenir, renvoie et rejette l'impur et l'hétérogène par les voies destinées à cet usage.

C'est là le véritable archée de la Nature, que Van Helmont⁷⁸ suppose placé à l'orifice de l'estomac ; mais dont il ne paraît pas avoir eu une idée nette, puisqu'il en a parlé d'une manière si embrouillée qu'il s'est rendu presque inintelligible.

Cet archée est un principe igné, principe de chaleur, de mouvement et de vie, qui anime le corps, et conserve sa manière d'être autant de temps que la faiblesse de ses organes le permet. Il se nourrit des principes analogues à lui-même qu'il attire sans cesse par la respiration : c'est pourquoi la mort succède à la vie, presque aussitôt que la respiration est interceptée.

Le corps est par lui-même un principe de mort, analogue à cette masse informe, froide et ténébreuse de laquelle Dieu forma le monde. Il représente les ténèbres. L'esprit tient et participe de cette matière animée par l'esprit de Dieu, qui au commencement était porté sur les eaux, et qui, par la lumière qu'il répandit, infusa dans la masse cette chaleur qui donne le mouvement et la vie à toute la nature, et

⁷⁸ Traité des Mal.

cette vertu fécondante, principe de génération, qui fournit à chaque individu l'envie et le moyen de multiplier son espèce.

Infusé dans la matrice avec la semence même qu'il anime, il y travaille à former et à perfectionner la demeure et le logement qu'il doit habiter, suivant l'espèce et la qualité des matériaux fournis, suivant la disposition des lieux et la spécification de la matière. Si les matériaux sont de bonnes qualités, le bâtiment en sera plus solide, le tempérament plus fort et plus vigoureux. S'ils sont mauvais, le corps en sera plus faible et moins propre à résister aux assauts perpétuels qu'il aura à soutenir tant qu'il subsistera. Si la matière est susceptible d'une organisation plus déliée, plus combinée et plus parfaite, l'esprit la fera de manière qu'il puisse y exercer dans la suite son action avec toute la liberté et l'aisance possible. Alors, l'enfant qui en viendra sera plus alerte, plus vif, et l'esprit se manifestera dans les actions de la vie avec plus de brillant et d'éclat. Mais s'il manque quelque chose ; si la matière est grossière et terrestre, si cet esprit est faible par lui-même, par son peu de force ou de quantité, les organes seront défectueux ou viciés, l'esprit ne pourra travailler à sa demeure que faiblement ; l'enfant sera plus ou moins pesant, stupide. L'âme qui y sera infusée n'en sera pas moins parfaite, mais son ministre n'y pouvant alors exercer ses fonctions que difficilement, à cause des obstacles qu'il rencontre à chaque pas, elle ne paraîtra pas avec

toute sa splendeur, et ne pourra se manifester telle qu'elle est. Une cabane de paysan, une maison même bourgeoise n'annoncerait pas la demeure d'un Roi, quoiqu'un Roi y fit son séjour. En vain aura-t-il toutes les qualités requises pour régner glorieusement ; en vain son Ministre sera-t-il entendu et capable de seconder son Souverain, si la constitution de l'État est mauvaise, s'ils ne peuvent pas se faire obéir, s'il n'y a aucun remède, l'État ne sera point brillant, tout ira mal, tout languira ; il tendra à sa perte sans qu'on puisse nier l'existence du Souverain, ou rejeter sur lui le défaut de gloire et de splendeur. On rendra même au Roi et à son Ministre la justice qui leur est due.

On voit par là pourquoi la raison ne se manifeste dans les enfants qu'à un certain âge, et dans les uns plutôt que dans les autres ; pourquoi, à mesure que les organes s'affaiblissent, la raison paraît aussi s'affaiblir. *Corpus quod corrumpitur aggravat animam, et terrena inhabitatio deprimit sensum multa, cogitantem*⁷⁹. Il faut un certain temps aux organes pour se fortifier et se perfectionner. Ils s'usent enfin ; ils tombent en décadence et se détruisent. L'État fût-il au plus haut degré de gloire, s'il commence à décliner, si sa perte est inévitable, le Roi et son Ministre avec toute l'attention et toute la capacité possible, ne pourront tout au plus que faire, de temps en temps, quelques efforts qui manifesteront leurs talents, mais

⁷⁹ Sap. 9.

faiblement, de manière à ne pouvoir arrêter la ruine de l'État.

Si peu qu'un homme sensé se replie sur lui-même, et qu'il fasse l'anatomie de son composé, il y reconnaîtra bientôt ces trois principes de son humanité réellement distincts, mais réunis dans un seul individu⁸⁰.

Que les prétendus esprits forts, que les Matérialistes ignorants, et peu accoutumés à réfléchir sérieusement, rentrent de bonne foi en eux-mêmes, et suivent pas à pas ce petit détail de l'homme, ils reconnaîtront bientôt leur égarement et la faiblesse de leurs principes. Ils y verront que leur ignorance leur fait confondre le Roi avec le Ministre et les Sujets, l'âme avec l'esprit et le corps. Enfin qu'un Prince est responsable et de ses propres actions et de celles de son Ministre, lorsque celui-ci les fait par son ordre, ou de son consentement et avec son approbation.

Salomon confond l'erreur des Matérialistes de son temps, et nous apprend en même temps qu'ils raisonnaient aussi follement que ceux de nos jours. « Ils ont, dit-il⁸¹, parlé en insensés, qui pensent mal, et ont dit : Le temps de la vie est court et ennuyeux ; nous n'avons ni biens ni plaisirs à espérer après notre mort ; personne n'est revenu de l'autre monde pour nous apprendre ce qu'on dit qui s'y passe, parce que nous sommes nés de rien, et qu'après notre mort nous

⁸⁰ Nicolas Flamel. Explic. des figures, chap. 7.

⁸¹ Sap. c. 2.

serons comme si nous n'avions pas existé ; c'est une fumée que nous respirons, et une étincelle qui donne le mouvement à notre cœur : cette étincelle une fois éteinte, notre esprit se dissipera dans les airs, et notre corps ne sera plus qu'une cendre et une poussière... Venez donc, mes amis ; profitons des biens présents ; jouissons des créatures, divertissons-nous pendant que nous sommes jeunes... C'est ainsi qu'ils ont pensé, et qu'ils sont tombés dans l'erreur, parce que leurs passions et la malice de leur cœur les ont aveuglés. Ils ont ignoré les promesses fermes et stables de Dieu ; ils n'ont point espéré la récompense promise à la justice, et n'ont pas eu assez de bon sens et de jugement pour reconnaître l'honneur et la gloire qui est réservée aux âmes saintes et pieuses, puisque Dieu a créé l'homme à son image, et l'a fait *inexterminable*. »

On voit clairement dans ce chapitre la distinction de l'esprit et de l'âme. Le premier est une vapeur ignée, une étincelle, un feu qui donne la vie animale et le mouvement au corps, et qui se dissipe dans l'air quand les organes se détruisent. L'âme est le principe des actions volontaires et réfléchies, et survit à la destruction du corps, et à la dissipation de l'esprit.

Ce chapitre détermine par conséquent le sens de ces paroles du même Auteur⁸² : « La condition de l'homme est la même que celle des bêtes : les uns et

⁸² Ecclesiast. c. . v. I. et suiv.

les autres respirent, et la mort des bêtes est la même que celle de l'homme. ».

Cette vapeur ignée, cette parcelle de lumière anime donc le corps de l'homme et en fait jouer tous les ressorts. En vain cherche-t-on le lieu particulier où l'âme fait sa résidence, où elle commande en maître. C'est le séjour particulier de cet esprit qu'il faudrait chercher ; mais inutilement voudrait-on le déterminer. Toutes les parties du corps sont animées ; il est répandu partout. Si la pression de la glande pinéale ou du corps calleux arrête l'action de cet esprit, ce n'est pas qu'il y habite en particulier ; c'est que les ressorts que l'esprit emploie pour faire jouer la machine, aboutissent là médiatement ou immédiatement. Leur jeu est empêché par cette pression : et l'esprit, quoique répandu partout, ne peut plus les faire agir.

La ténuité de cette vapeur ignée est trop grande pour être aperçue des sens, autrement que par ses effets. Ministre de Dieu et de l'âme dans les hommes, elle fuit uniquement dans les animaux les impressions et les lois que le Créateur lui a imposées pour les animer, leur donner le mouvement conforme à leurs espèces. Il se fait tout à tout, et se spécifie dans l'homme et les animaux, suivant leurs organes. De là vient la conformité qui se remarque dans un très grand nombre des actions des hommes et des bêtes. Dieu s'en sert comme d'un instrument au moyen duquel les animaux voient, goûtent, flairent, entendent. Il l'a constitué sous ses ordres le guide de

leurs actions. Il le spécifie dans chacun d'eux, selon la différente spécification qu'il lui a plu de donner à leurs organes. De là la différence de leurs caractères, et leurs manières d'agir différentes, mais néanmoins toujours uniformes quant à chacun en particulier, prenant toujours le même chemin pour parvenir au même but, quand il ne s'y trouve pas d'obstacles.

Cet esprit, que l'on appelle ordinairement instinct, quand il s'agit des animaux, déterminé et presque absolument spécifié dans chaque animal, ne l'est pas dans l'homme, parce que celui de l'homme est l'abrégé et la quintessence de tous les esprits des animaux. Aussi l'homme n'a-t-il pas un caractère particulier qui lui soit propre, comme l'a chaque animal. Tout chien est fidèle ; tout agneau est doux ; tout lion est hardi, entreprenant ; tout chat est traître, sensuel ; mais l'homme est tout ensemble, fidèle, indiscret, traître, gourmand, sobre, doux, furieux, hardi, timide, courageux ; les circonstances ou la raison décident toujours de ce qu'il est à chaque instant de la vie, et l'on ne voit jamais dans aucun animal ces variétés que l'on trouve dans l'homme, parce qu'il possède lui seul le germe de tout cela. Chaque homme le verrait développer, et le réduirait de puissance en acte comme les animaux, toutes les fois que l'occasion s'en présente, si cet esprit n'était subordonné à une autre substance fort supérieure à la sienne. L'âme, purement spirituelle, tient les rênes : elle le guide et le conduit dans toutes les actions réfléchies. Quelquefois, il ne

lui laisse pas le temps de donner ses ordres et d'exercer son empire. Il agit de lui-même ; il met les ressorts du corps en mouvement, et l'homme alors fait des actions purement animales. Telles sont celles que l'on appelle *premier mouvement*, et celles que l'on fait sans réflexion, comme aller, venir, manger, lorsqu'on a la tête pleine de quelque affaire sérieuse qui l'occupe tout entière.

L'animal obéit toujours infailliblement à son penchant naturel, parce qu'il tend uniquement à la conservation de son être mortel et passager, dans laquelle gisent tout son bonheur et sa félicité. Mais l'homme ne suit pas toujours cette pente ; parce que, s'il est porté à conserver ce qu'il y a en lui de mortel, il sent aussi un autre penchant qui le porte à travailler pour la félicité de sa partie immortelle, à laquelle il est très persuadé qu'il doit la préférence.

Dieu a donc créé l'homme à son image, et l'a formé comme l'abrégé de tous ses ouvrages, et le plus parfait des êtres corporels. On l'appelle avec raison *Microcosme*. Il est le centre où tout aboutit : il renferme la quintessence de tout l'Univers. Il participe aux vertus et aux propriétés de tous les individus. Il a la fixité des métaux et des minéraux, la végétabilité des plantes, la faculté sensitive des animaux et, de plus, une âme intelligente et immortelle. Le Créateur a renfermé dans lui, comme dans une boîte de Pandore, tous les dons et les vertus des choses supérieures et inférieures. Il finit son ouvrage de la créa-

tion par la formation de l'homme, parce qu'il fallait créer tout l'Univers en grand avant d'en faire l'abrégé. Et comme l'Être Suprême n'ayant point eu de commencement, était néanmoins le commencement de tout, il voulut mettre le sceau à son ouvrage par un individu, qui, ne pouvant être sans commencement, fût au moins sans fin comme lui-même.

Que l'homme ne déshonore donc point le modèle dont il est l'image. Il doit penser qu'il n'a pas été fait pour vivre seulement suivant son animalité, mais suivant son humanité proprement dite. Qu'il boive, qu'il mange ; mais qu'il prie, qu'il modère ses passions, qu'il travaille pour la vie éternelle, c'est en quoi il différera des animaux, et sera proprement homme.

Le corps de l'homme est sujet à l'altération et à la dissolution entière, comme les autres mixtes. L'action de la chaleur produit ce changement dans la manière d'être de tous les individus sublunaires, parce que leur masse étant un composé de parties plus grossières, moins pures, moins liées, et plus hétérogènes entre elles que celles des Astres ou des Planètes, elle est plus susceptible des effets de la raréfaction.

Cette altération est dans son progrès une vraie corruption qui se fait successivement, et qui, par degrés, dispose à une nouvelle génération, ou nouvelle manière d'être ; car l'harmonie de l'Univers consiste dans une diverse et graduée information de la matière qui le constitue.

Ce changement de forme n'arrive qu'aux corps de

ce bas monde. La cause n'est pas, comme plusieurs l'ont pensé, la contrariété ou l'opposition des qualités de la matière, mais sa propre essence ténébreuse, et purement passive, qui n'ayant pas d'elle-même de quoi se donner une forme permanente, est obligée de recevoir ces formes différentes et passagères du principe qui l'anime, toujours selon la détermination qu'il a plu à Dieu de donner aux genres et aux espèces.

Pour suppléer à ce défaut originel de la matière, dont le corps même de l'homme a été formé, Dieu mit Adam dans le Paradis terrestre, afin qu'il pût combattre et vaincre cette caducité par l'usage du fruit de l'arbre de vie, dont il fut privé en punition de sa désobéissance, et condamné à subir le sort des autres individus que Dieu n'avoit pas favorisés de ce secours.

La première matière dont tout a été fait, celle qui sert de base à tous les mixtes semble avoir été tellement fondue et identifiée dans eux, après qu'elle eut reçu sa forme de la lumière, qu'on ne saurait l'en séparer sans les détruire.

La Nature nous a laissé un échantillon de cette masse confuse et informe dans cette eau sèche, qui ne mouille point, que l'on voit sortir des montagnes, ou qui s'exhale de quelques lacs, imprégnée de la semence des choses, et qui s'évapore à la moindre chaleur. Cette eau sèche est celle qui fait la base du grand œuvre, suivant tous les Philosophes. Qui saurait marier cette matière toute volatile avec son mâle, en extraire les éléments, et les séparer philosophique-

ment, pourrait se flatter, dit d'Espagnet⁸³, d'avoir en sa possession le plus précieux secret de la Nature, et même l'abrégé de l'essence des cieux.

Des Éléments

La Nature n'employa donc dès le commencement que deux principes simples, dont tout ce qui existe fut formé ; savoir, la matière première passive, et l'agent lumineux qui lui donna la forme. Les éléments sortirent de leur action, comme principes secondaires, du mélange desquels se forma une matière seconde, sujette aux vicissitudes de la génération et de la corruption.

En vain s'imaginera-t-on pouvoir, par le secours de l'art Chimique, acquérir et séparer les éléments absolument simples et distincts les uns des autres. L'esprit humain ne les connaît même pas. Ceux à qui le vulgaire donne le nom d'éléments, ne sont point réellement simples et homogènes : ils sont tellement mêlés et unis ensemble, qu'ils sont inséparables.

Les corps sensibles de la terre, de l'eau, de l'air, qui dans leurs sphères sont réellement distincts, ne sont pas les premiers et simples éléments que la Nature emploie dans ses diverses générations. Ils semblent n'être que la matrice des autres. Les éléments simples

⁸³ Enchirid. Phys restit. can. 49.

sont imperceptibles et insensibles, jusqu'à ce que leur réunion constitue une matière dense, que nous appelons corps, à laquelle se joignent les éléments grossiers comme parties intégrantes. *Ex insensibilibus namque omnia confiteare principiis constare*⁸⁴. Les éléments qui constituent notre globe sont trop crus, impurs et indigestes pour former une parfaite génération. Mal à propos aussi les Chimistes et les Physiciens leur attribuent-ils les propriétés des vrais éléments principes. Ceux-ci sont comme l'âme des mixtes, ceux-là n'en sont que les corps. L'art ignore les premiers, et travaillerait en vain à y réduire les mixtes : c'est l'ouvrage de la Nature seule.

Sur ces principes, les anciens Philosophes distinguèrent les éléments en trois seulement, et feignirent l'Univers gouverné par trois frères, enfants de Saturne, qu'ils dirent fils du ciel et de la terre. Les Égyptiens, chez qui les anciens Philosophes Grecs avaient puisé leur philosophie, regardaient Vulcain comme père de Saturne, si nous en croyons Diodore de Sicile. C'est sans doute la raison qui put les déterminer à ne pas mettre le feu au nombre des éléments. Mais comme ils supposaient que le feu de la Nature, principe du feu élémentaire, avait sa source dans le Ciel, ils en donnèrent l'empire à Jupiter ; et pour sceptre et marque distinctive, ils l'armèrent d'une foudre à trois pointes, et lui associèrent pour femme

⁸⁴ Lucret. lib. 2.

sa sœur Junon, qu'ils feignirent présider à l'air. Neptune fut constitué sur la mer, et Pluton sur les enfers. Les Poètes adoptèrent ces idées des Philosophes qui, connaissant parfaitement la Nature, jugèrent à propos de la distinguer seulement en trois, persuadés que les accidents, qui distinguent la basse région de l'air de la supérieure, ne fournissaient pas une raison suffisante pour en faire une distinction réelle. Ils n'y remarquaient qu'une différence de sec et d'humide, de chaud et de froid mariés ensemble ; ce qui leur fit imaginer les deux sexes dans le même élément.

Chacun des trois frères avait un sceptre à trois pointes pour marque de son empire, et pour donner à entendre que chaque élément, tel que nous le voyons, est un composé des trois. Ils étaient proprement frères, puisqu'ils étaient sortis du même principe, fils du ciel et de la terre, c'est-à-dire la première matière animée dont tout a été fait.

Pluton est appelé le Dieu des richesses et le Maître des enfers, parce que la terre est la source des richesses, et que rien ne tourmente les hommes comme la soif des richesses et l'ambition.

Il n'est pas plus difficile d'appliquer le reste de la Fable à la Physique. Plusieurs Auteurs se sont exercés sur cette matière, et ont comme démontré que les Anciens ne se proposaient que d'instruire par l'invention de ces fables. Les Philosophes hermétiques, qui se flattent d'être les vrais disciples et les imitateurs de la Nature, firent une double application de ces

principes, voyant dans les procédés et les progrès du grand œuvre les opérations de la Nature, comme dans un miroir ; ils ne se distinguèrent plus les uns des autres, et les expliquèrent de la même manière. Ils comparèrent alors tout ce qui se passe dans l'œuvre aux progrès successifs de la création de l'Univers, par une certaine analogie qu'ils crurent y remarquer. Est-il surprenant que toutes leurs fictions aient eu ces deux choses pour objet ? Si l'on y faisait réflexion, on ne trouverait pas tant de ridicule dans leurs Fables. S'ils personnifiaient tout, c'était pour rendre leurs idées plus sensibles ; et l'on reconnaîtrait bientôt que les actions ridicules et licencieuses qu'ils attribuaient à ces prétendus Dieux, n'étaient que les opérations de la Nature que nous voyons tous les jours sans y faire assez d'attention. Voulant ne s'expliquer que par allégories, pouvaient-ils supposer les choses autrement faites et par d'autres acteurs ? Notre ignorance dans la Physique ne nous donne-t-elle point le sot privilège de nous moquer d'eux, et de leur imputer le ridicule, qu'ils feraient peut-être aisément retomber sur nous s'ils étaient sur la terre, pour s'expliquer dans le goût du siècle présent ?

L'analyse des mixtes ne nous donne que le sec, et l'humide ; d'où l'on doit conclure qu'il n'y a que deux éléments sensibles dans le composé des corps ; savoir, la terre et l'eau. Mais la même expérience nous montre que les deux autres y sont cachés. L'air est trop subtil pour frapper nos yeux : l'ouïe et le toucher

sont les seuls sens qui nous démontrent son existence. Quant au feu de la Nature, il est impossible à l'art de le manifester autrement que par ses effets.

De la Terre

La terre est froide de sa nature, parce qu'elle participe plus de la première matière opaque et ténébreuse. Cette froideur en fait le corps le plus pesant, comme le plus dense ; et cette densité la rend moins pénétrable à la lumière, qui est le principe de la chaleur. Elle a été créée au milieu des eaux, avec lesquels elle est toujours mêlée ; et le Créateur semble ne l'avoir rendue aride dans sa superficie, que pour la rendre propre au séjour des végétaux et des animaux.

Le Créateur a fait la terre spongieuse, afin que l'air, l'eau et le feu y eussent un accès plus libre, et que le feu interne, qui lui fut infusé par l'esprit de Dieu avant la formation du Soleil⁸⁵, pût du centre à la superficie pousser par ses pores les vertus des éléments, et exhaler ces vapeurs humides qui corrompent les semences des choses par une légère putréfaction et les préparent à la génération. Ces semences ainsi disposées reçoivent alors la chaleur céleste et vivifiante, l'attirent même par un amour magnétique ; le germe se développe et la semence produit son fruit.

⁸⁵ Cosmop. Tract. 4.

La chaleur propre au sein de la terre n'est propre qu'à la corruption. Son humidité l'affaiblit et ne saurait rien produire, si elle n'est aidée de la chaleur céleste, pure et sans mélange, qui mène à la génération, en excitant l'action du feu interne, en le développant, en le dilatant, et en le tirant, pour ainsi dire, du centre des semences, où il est comme engourdi et caché. Ces deux chaleurs, par leur homogénéité, travaillent de concert à la génération et à la conservation des mixtes.

Tout froid est contraire à la génération. Lorsqu'une matière est de cette nature, elle devient passive, et n'y est propre qu'autant qu'elle est aidée et corrigée par un secours étranger. L'Auteur de la Nature, voulant que la terre fût la matrice des mixtes, l'échauffe en conséquence continuellement par la chaleur des feux célestes et central, et y joint la nature humide de l'eau ; afin qu'aidée des deux principes de la génération, le chaud et l'humide, elle ne soit pas stérile, et devienne le vase où se font toutes les générations⁸⁶. On dit, par cette raison, que la terre contient les autres éléments.

Elle peut être divisée en terre pure et terre impure. La première est la base de tous les mixtes et produit tout par le mélange de l'eau et l'action du feu. La seconde est comme l'habit de la première ; elle entre comme partie intégrante dans la composition

⁸⁶ Cosmop. *Ibid.*

des individus. La pure est animée d'un feu qui vivifie les mixtes, et les conserve dans leur manière d'être, autant de temps que le froid de l'impure ne le domine point, ou qu'il n'est point trop excité et tyrannisé par le feu artificiel et élémentaire son fratricide. Ce qui est visible dans la terre est fixe, et ce qui est invisible est volatil.

De l'Eau

L'eau est d'une nature de densité qui tient le milieu entre celle de l'air et celle de la terre. Elle est le menstrue de la Nature et le véhicule des semences. C'est un corps volatil qui semble fuir les atteintes du feu et s'exhale en vapeurs à la chaleur la plus légère. Il est susceptible de toutes les figures, et plus changeant que Prothée. L'eau est un mercure, qui prenant tantôt la nature d'un corps terra-aqueux, tantôt celle d'un corps aqua-aérien, attire et va chercher les vertus des choses supérieures et inférieures. Il devient par ce moyen le messager des Dieux et leur médiateur ; c'est par lui que s'entretient le commerce entre le ciel et la terre.

Un phlegme onctueux est répandu dans l'eau⁸⁷. M. Eller l'a fort bien reconnu dans ses observations. Une eau, dit-il, très purifiée et très dégagée de toutes

⁸⁷ Mém. de l'Acad. de Berlin.

les parties hétérogènes (à la manière des Chimistes vulgaires) peut suffire à la végétation. Elle fournit la terre, base de la solidité des plantes : elle répand même dans elle cette partie inflammable, huileuse ou résineuse qu'on y trouve.

Que l'on prenne une terre, après avoir été lessivée et desséchée au feu, dans laquelle on sera assuré qu'il n'y a aucune semence de plantes ; qu'on l'expose à l'air dans un vase, et que l'on ait soin de l'arroser d'eau de pluie, elle produira des petites plantes en grand nombre ; preuve qu'elle est le véhicule des semences.

Comme l'eau est d'une nature plus approchante de la nature de la première matière du monde, elle en devient aisément l'image. Le chaos, d'où tout est sorti, était comme une vapeur, ou une substance humide. Semblable à une fumée subtile. La lumière l'ayant raréfiée, les cieux se formèrent de la portion la plus subtilisée ; l'air, de celle qui l'était un peu moins ; l'eau élémentaire, de celle qui était un peu plus grossière ; et la terre, de la plus dense, et comme des fèces⁸⁸. L'eau, participant donc de la nature de l'air et de la terre, se trouve placée au milieu. Plus légère que la terre et moins légère que l'air, elle est toujours mêlée avec l'un et l'autre. À la moindre raréfaction, elle semble abandonner la terre pour prendre

⁸⁸ Raymond Lulle, Testam. Anc. Théor.

la nature de l'air ; est-elle condensée par le moindre froid, elle quitte l'air, et va se réunir à la terre.

La nature de l'eau est plutôt humide que froide, parce qu'elle est plus rare et plus ouverte à la lumière que n'est la terre. L'eau a conservé l'humidité de la matière première et du chaos : la terre en a retenu la froideur.

La siccité est un effet du froid comme de la chaleur, et l'humide est le principal sujet sur lequel le chaud et le froid agissent. Lorsque celui-ci est vif, il condense, il dessèche l'humide ; nous le voyons dans la neige, la glace, la grêle : de là vient la chute des feuilles en automne. Le froid augmente-t-il, l'hiver succède, l'humide se coagule dans les plantes, les pores se resserrent, la tige devient faible faute de nourriture : elles sèchent enfin. Si l'hiver est rigoureux, il porte la siccité jusque dans les racines : il attaque l'humide vital, les plantes périclent. Comment peut-on dire après cela que le froid est une qualité de l'eau, puisqu'il est son ennemi, et que la Nature ne souffre pas qu'un élément agisse sur lui-même ? On parle, ce semble, un peu plus correctement, quand on dit que le froid a brûlé les plantes. Le froid et le chaud brûlent également, mais d'une manière différente ; la chaleur en dilatant, et le froid en resserrant les parties du mixte.

Ce que l'eau nous présente de visible est volatil, son intérieur est fixe. L'air tempère son humidité. Ce que l'air reçoit du feu, il le communique à l'eau ; celle-ci à la terre.

On peut diviser cet élément en trois parties ; le pur, le plus pur et le très pur⁸⁹ ; de celui-ci les cieux ont été faits ; du plus pur l'air, et le simplement pur est demeuré dans sa sphère : c'est l'eau ordinaire, qui ne forme qu'un même globe avec la terre. Ces deux éléments réunis sont tout, parce qu'ils contiennent les deux autres. De leur union naît un limon, dont la Nature se sert pour former tous les corps. Ce limon est la matière prochaine de toutes les générations. C'est une espèce de chaos où les éléments sont comme confondus. Notre premier père a été formé de limon, de même que toutes les générations qui s'en sont suivies. Du sperme et du menstrue se forme un limon, et de ce limon un animal.

Dans la production des végétaux, les semences se putréfient et se changent en limon avant de germer. Il se consolide ensuite et se raffermi en corps végétal. Dans la génération des métaux, le soufre et mercure se résolvent en une eau visqueuse, qui est un vrai limon. La décoction coagule cette eau, la fixe plus ou moins, et il en résulte des minéraux et des métaux. Dans l'œuvre philosophique, on forme d'abord un limon de deux substances ou principes, après les avoir bien purifiés. Comme les quatre éléments s'y trouvent, le feu préserve la terre de submersion et de dissolution entière ; l'air entretient le feu, l'eau conserve la terre contre les atteintes vio-

⁸⁹ Cosmopol., De l'eau.

lentes de ce dernier ; et agissant ainsi les uns sur les autres de concert, il en résulte un tout harmonique, qui compose ce qu'ils appellent la pierre Philosophale et le Microcosme.

De l'air

L'air est léger et n'est point visible, mais il contient une matière qui se corporifie, qui devient fixe. Il est d'une nature moyenne entre ce qui est au-dessus et au-dessous de lui ; c'est pourquoi il prend facilement les qualités de ses voisins. De là viennent les changements que nous éprouvons dans la basse région, tant du froid que de la chaleur.

L'air est le réceptacle des semences de tout, le crible de la Nature, par lequel les vertus et les influences des autres corps nous sont transmises. Il pénètre tout. C'est une fumée très subtile, le sujet propre de la lumière et des ténèbres, du jour et de la nuit ; un corps toujours plein, diaphane, et le plus susceptible des qualités étrangères, comme le plus facile à les abandonner. Les Philosophes l'appellent esprit, quand ils traitent du grand œuvre. Il contient les esprits vitaux de tous les corps ; il est l'aliment du feu, des végétaux et des animaux, qui meurent quand on le leur soustrait. Rien ne naîtrait dans le monde sans

sa force pénétrante et altérante, et rien ne peut résister à sa raréfaction.

La région supérieure de l'air, voisine de la Lune, est pure sans être ignée, comme on l'a longtemps enseigné dans les écoles, sur l'opinion de quelques Anciens. Sa pureté n'est souillée par aucune des vapeurs qui s'élèvent de la basse.

La moyenne reçoit les exhalaisons sulfureuses les plus subtiles, débarrassées des vapeurs grossières. Elles y errent, et s'y allument de temps en temps par leurs mouvements et les différents chocs qu'elles subissent entre elles. Ce sont les divers météores que nous y apercevons.

Dans la basse région s'élèvent et se ramassent les vapeurs de la terre. Elles s'y condensent par le froid et retombent par leur propre poids. La Nature rectifie ainsi, l'eau, et la purifie, pour la rendre propre à ses générations. C'est pourquoi on distingue les eaux en supérieures et en inférieures. Celles-ci sont contiguës à la terre, y sont appuyées comme sur leur base, et ne forment qu'un même globe avec elle. Les supérieures occupent la basse région de l'air où elles se sont élevées en forme de vapeurs et de nuages, et où elles errent au gré des vents. L'air en est rempli en tout temps ; mais elles ne se manifestent à notre vue qu'en partie, lorsqu'elles se condensent en nuées. C'est une suite de la création. Dieu répara les eaux du firmament de celles qui étaient au-dessous. Il ne doit pas être surprenant que toutes ces eaux rassemblées

aient pu couvrir toute la surface de la terre, et former un déluge universel, puisqu'elles la couvraient avant que Dieu les en eût séparées⁹⁰. Ces masses humides, qui volent sur nos têtes, sont comme des voyageurs qui vont recueillir les richesses de tous les pays, et reviennent en gratifier leur patrie.

Du Feu

Quelques Anciens plaçaient le feu comme quatrième élément, dans la plus haute région de l'air, parce qu'ils le regardaient comme le plus léger et le plus subtil. Mais le feu de la Nature ne diffère point du feu céleste; c'est pourquoi Moïse n'en fait aucune mention dans la Genèse, parce qu'il avait dit que la lumière fut créée le premier jour.

Le feu dont on use communément est en partie naturel et artificiel en partie. Le Créateur a ramassé dans le Soleil un esprit igné, principe de mouvement et d'une chaleur douce, telle qu'il la faut à la Nature pour ses opérations. Il la communique à tous les corps, et en excitant et développant le feu qui leur est inné, il conserve le principe de la génération et de la vie. Chaque individu y participe plus ou moins. Qui cherche dans la Nature un autre élément du feu, ignore ce que c'est que le Soleil et la lumière.

⁹⁰ Gen. c. 5.

Il est logé dans l'humide radical, comme dans le siège qui lui est propre. Chez les animaux, il semble avoir établi son domicile principal dans le cœur, qui le communique à toutes les parties, comme le Soleil le fait à tout l'Univers.

Le feu de la nature est son premier agent. Il réduit les semences de puissance en acte. Sitôt qu'il n'agit plus, tout mouvement apparent cesse, et toute action vitale. Le mouvement a la lumière pour principe, et le mouvement est la cause de la chaleur. C'est pourquoi l'absence du Soleil et de la lumière font de si grands effets sur les corps. La chaleur pénètre dans l'intérieur des plus opaques et des plus durs, et y anime la nature cachée et engourdie. La lumière ne pénètre que les corps diaphanes, et son propre est de manifester les accidents sensibles des mixtes. Le Soleil est donc le premier agent naturel et universel.

En partant du Soleil, la lumière frappe les corps denses, tant célestes que terrestres ; elle met leurs facultés en mouvement, les emporte, les réfléchit avec elle, et les répand tant dans l'air supérieur que dans l'inférieur. L'air, ayant une disposition à se mêler avec l'eau et la terre, devient le véhicule de ces facultés, et les communique aux corps qui en sont formés, ou qui en sont susceptibles par l'analogie qu'ils ont avec elles. Ce sont ces facultés que l'on appelle influences. Nombre de Physiciens en nient l'existence, parce qu'ils ne les connaissent pas.

On divise le feu en trois, le céleste, le terrestre ou

central, et l'artificiel. Le premier est le principe des deux autres et se distingue en feu universel, et feu particulier. L'universel répandu partout excite et met en mouvement les vertus des corps ; il échauffe et conserve les semences des choses infusées dans notre globe, destiné à leur servir de matrice. Il développe le feu particulier ; il mêle les éléments, et donne la forme à la matière.

Le feu particulier est inné et implanté dans chaque mixte avec sa semence. Il n'agit guère que lorsqu'il est excité ; il fait alors, dans la partie de l'Univers, ce que le Soleil, son père, fait dans le tout.

Partout où il y a génération, il y a nécessairement du feu, comme cause efficiente. Les Anciens le pensaient comme nous⁹¹. Mais il est surprenant qu'ils aient admis une contrariété et une opposition entre le feu et l'eau, puisqu'il n'y a point d'eau sans feu, et qu'ils agissent toujours de concert dans les générations des individus.

Tout œil un peu clairvoyant doit au contraire remarquer un amour, une sympathie qui fait la conservation de l'Univers, le cube de la Nature, et le lien le plus solide pour unir les éléments, et les choses supérieures avec les inférieures. Cet amour même est, pour ainsi dire, ce que l'on devrait appe-

⁹¹ Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
 Quæ marmoreo sert monstra sub æquore pontus.
 Igneus est illis vigor, et cœlestis origo
 Seminibus. *Virg. Æneid.* l. 6.

ler la Nature, le ministre du Créateur, qui emploie les éléments pour exécuter ses volontés, selon les lois qu'il lui a imposées. Tout se fait dans le monde en paix et en union, ce qui ne peut être un effet de la haine et de la contrariété. La Nature ne serait pas si semblable à elle-même dans la formation des individus de même espèce, si tout chez elle ne se faisait pas de concert. Nous ne verrions que des monstres sortir de la semence hétérogène de pères perpétuellement ennemis, et qui se combattraient sans cesse. Voyons-nous les animaux travailler par haine et par contrariété à la propagation de leurs espèces? Jugeons des autres opérations de la Nature par celle-là : ses lois sont simples et uniformes.

Que la Philosophie cesse donc d'attribuer l'altération, la corruption, la caducité, la décadence des mixtes à la contrariété prétendue entre les éléments : elle se trouve dans la pénurie et la faiblesse propre à la matière première ; car dans le chaos, *Frigida non pugnabant calidis, humentia siccis*. Tout y était froid et humide, qualités qui conviennent à la matière, comme femelle. Le chaud et le sec, qualités masculines et formelles, lui sont venus de la lumière, dont elle a reçu la forme. Aussi n'est-ce qu'après la retraite des eaux que la terre fût appelée aride ou sèche.

Nous voyons sans cesse que le chaud et le sec donnent la forme à tout. Un Potier ne réussirait jamais à faire un vase, si la sécheresse ne donne à sa terre un certain degré de liaison et de solidité. La terre

est-elle trop mouillée, trop molle, c'est de la boue, c'est un limon qui n'a aucune forme déterminée.

Tel était le chaos, avant que la chaleur de la lumière l'eût raréfié, et fait évaporer une partie de l'humidité. Les parties se rapprochèrent, le limon du chaos devint terre, et une terre d'une consistance propre à servir de matière à la formation de tous les mixtes de la Nature.

Le chaud et le sec ne sont donc que des qualités accidentelles à la première matière ; elle n'en a été douée qu'en recevant sa forme⁹². Aussi n'est-il point dit dans la Genèse, que Dieu trouva le chaos très bon, comme il l'assure de la lumière et des autres choses. L'abîme semble n'avoir acquis un degré de perfection que lorsqu'il commença à produire. La confusion, la difformité, une densité opaque, une froideur, une humidité indigeste et une impuissance étaient son apanage, qualités qui indiquent un corps languissant, malade, disposé à la corruption. Il a conservé quelque chose de cette tache originelle et primitive, et en a infecté tous les corps qui en sont sortis pour être placé dans cette basse région. C'est pourquoi tous les mixtes y ont une manière d'être passagère, quant à la détermination de leur forme individuelle et spécifiée.

Quelque opposées que semblent être la lumière et les ténèbres, depuis qu'elles ont concouru, l'une comme agent, l'autre comme patient, à la formation

⁹² Genes. ch. I.

de l'Univers, elles ont fait, dans ce concours de leurs qualités contraires, un traité de paix presque inaltérable, qui a passé dans la famille homogène des éléments, d'où s'en est suivi la génération paisible de tous les individus. La Nature se plaît dans la combinaison, et fait tout par proportion, poids et mesure, et non par contrariété.

*Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.*

HOR. ART. POËT.

Chaque élément a en propre une des qualités dont nous parlons. Le chaud, le sec, le froid et l'humide sont les quatre roues que la Nature emploie pour produire le mouvement lent, gradué et circulaire qu'elle semble affecter dans la formation de tous ses ouvrages.

Le feu, son agent universel, est le principe du feu élémentaire. Celui-ci se nourrit de toutes les choses grasses, parce que tout ce qui est gras est de la nature humide et aérienne. Quoiqu'à l'extérieur il nous paraisse sec, tel que le soufre, la poudre à canon, etc., l'expérience nous apprend que cet extérieur cache un humide gras, onctueux, huileux, qui se résout à la chaleur.

Ceux qui ont imaginé qu'il se formait dans l'air des corps durs, tels que les pierres de foudre, se sont trompés, s'ils les ont regardés comme des corps proprement terrestres. C'est une matière qui appartient

à l'élément grossier de l'eau : une humeur grasse, visqueuse, renfermée dans les nuages comme dans un fourneau, où elle se condense en se mêlant avec des exhalaisons sulfureuses, par conséquent chaudes et très aisées à s'enflammer. L'air, qui s'y trouve renfermé et trop resserré par la condensation, s'y raréfie par la chaleur et y fait le même effet que la poudre à canon dans une bombe : le vaisseau éclate, le feu répandu dans l'air, débarrassé de ses liens par le mouvement, produit cette lumière et ce bruit qui étonnent souvent les plus intrépides.

Notre feu artificiel et commun a des propriétés tout à fait contraires au feu de la Nature, quoiqu'il l'ait pour père. Il est ennemi de toute génération ; il ne s'entretient que de la ruine des corps ; il ne se nourrit que de rapine ; il réduit tout en cendre et détruit tout ce que l'autre compose. C'est un parricide, le plus grand ennemi de la Nature ; et si l'on ne savait opposer des digues à sa fureur, il ravagerait tout. Est-il surprenant que les souffleurs voient périr tout entre ses mains, leurs biens et leur santé s'évanouir en fumée, et une cendre inutile pour toute ressource ?

M. Stahl n'est pas le premier, comme le veut M. Pott, qui ait donné des idées raisonnables et liées sur la substance du feu qui se trouve dans les corps ; mais il est le premier qui en a raisonné sous le nom de Phlogistique. On a vu ci-devant le sentiment des Philosophes hermétiques à ce sujet. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour être convaincu qu'ils connaissaient

parfaitement cet agent de la Nature ; et que M. Pott avance mal à propos que les Auteurs antérieurs à M. Stahl se perdaient dans des obscurités continues et des contradictions innombrables. Peut-être ne parle-t-il que des Chimistes et des Physiciens vulgaires ; mais, dans ce cas, il aurait dû faire une exception des Chimistes Hermétiques, qu'il a sans doute lus, et avec lesquels il s'est du moins si heureusement rencontré, dans son *Traité du feu et de la lumière*, imprimé avec la Traduction française de sa *Lithogéognosie*. M. Stahl les avait étudiés avec beaucoup d'attention. Il en fournit une grande preuve, non seulement pour avoir raisonné comme eux sur cette matière, mais par le grand nombre de citations qu'il en fait dans son *Traité* qui a pour titre : *Fundamenta chemiæ dogmaticæ et experimentalis*. Il y donne au mercure le nom d'*eau sèche*, nom que les Philosophes hermétiques donnent au leur. Basile Valentin, Philalèthe et plusieurs autres sont cités à cet égard. Il distingue même les Chimistes vulgaires des Chimistes Hermétiques (part. I. p. 124) en nommant les premiers *Physici communes*, et les Seconds *chymici alii*. Dans la même partie du même ouvrage (pag. 2), il dit qu'Isaac Hollandais, Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle, Basile Valentin, Trithème, Paracelse, etc. se sont rendus recommandables dans l'Art Chimique.

Loin de mépriser, comme tant d'autres, et de rejeter comme faux ce que ces Auteurs disent, cet habile homme se contente de parler comme eux, et dit

(p. 183) qu'ils se sont exprimés par énigmes, allégories, etc., pour cacher leur secret au Peuple, et semblent n'avoir affecté des contradictions que pour donner le change aux Lecteurs ignorants. Il s'étend encore davantage sur cette matière (p. 219 et suiv.) où il appelle les Chimistes Hermétiques du nom de *Philosophes*. On peut, après un si grand homme, employer cette dénomination. Nous aurons occasion de parler encore de M. Pott, en traitant de la lumière et de ses effets.

La proximité de l'eau et de la terre fait qu'ils sont presque toujours mêlés. L'eau délaye la terre ; celle-ci épaissit l'eau ; il s'en forme du limon. Si l'on expose ce mélange à une chaleur vive, chaque élément visible retourne à sa sphère et la forme du corps se détruit.

Placée entre la terre et l'air, l'eau est proprement la cause des révolutions, du désordre, du trouble, de l'agitation et du renversement que l'on remarque dans l'air et la terre. Elle obscurcit l'air par de noires et dangereuses vapeurs, elle inonde la terre : elle porte la corruption dans l'un et dans l'autre, et, par son abondance ou sa disette, elle trouble l'ordre des saisons et de la Nature. Elle fait enfin autant de maux que de biens.

Quelques Anciens disaient que le Soleil présidait particulièrement au feu, et la Lune à l'eau, parce qu'ils regardaient le Soleil comme la source du feu de la Nature, et la Lune comme le principe de l'humide.

Ce qui a fait dire à Hippocrate⁹³ que les éléments du feu et de l'eau pouvaient tout, parce qu'ils renfermaient tout.

Des opérations de la Nature

La sublimation, la descension et la coction sont trois instruments ou manières d'opérer que la Nature emploie pour parfaire ses ouvrages. Par la première, elle évacue l'humidité superflue, qui suffoquerait le feu, et empêcherait son action dans la terre sa matrice.

Par la descension, elle rend à la terre l'humidité dont les végétaux ou la chaleur l'ont privée. La sublimation se fait par l'élévation des vapeurs dans l'air, où elles se condensent en nuages. La seconde se fait par la pluie et la rosée. Le beau temps succède à la pluie, et la pluie au beau temps à l'alternative; une pluie continuelle inonderait tout, un beau temps perpétué dessécherait tout. La pluie tombe gouttes à gouttes, parce que, versée trop abondamment, elle perdrait tout, comme un Jardinier qui arroserait ses graines à pleins seaux. C'est ainsi que la Nature distribue ses bienfaits avec poids, mesure et proportion.

La coction est une digestion de l'humeur crue instillée dans le sein de la terre, une maturation, et une

⁹³ Lib. I°. De Diœta.

conversion de cet humeur en aliment, au moyen de son feu secret.

Ces trois opérations sont tellement liées ensemble que la fin de l'une est le commencement de l'autre. La sublimation a pour objet de convertir une chose pesante en une légère ; une exhalaison en vapeurs ; d'atténuer le corps crasse et impur et de le dépouiller de ses fèces ; de faire prendre à ces vapeurs les vertus et propriétés des choses supérieures, et enfin de débarrasser la terre d'une humeur superflue qui empêcherait ses productions.

À peine ces vapeurs sont-elles sublimées, qu'elles se condensent en pluie, et de spiritueuses et invisibles qu'elles étaient, elles deviennent, un instant après, un corps dense et aqueux, pour retomber sur la terre, et l'imbiber du nectar céleste dont il a été imprégné pendant son séjour dans les airs. Sitôt que la terre l'a reçu, la Nature travaille à le digérer et le cuire.

Chaque animal, le plus vil vermisseau est un petit monde où toutes ces choses se font. Si l'homme cherche le monde hors de lui-même, il le trouvera partout.

Le Créateur en a fabriqué une infinité de la même matière ; la forme seule en est différente. L'humilité donc convient parfaitement à l'homme, et la gloire à Dieu seul.

L'eau contient un ferment, un esprit vivifiant, qui découle des natures supérieures sur les inférieures

dont elle s'est imprégnée en errant dans les airs, et qu'elle dépose ensuite dans le sein de la terre. Ce ferment est une semence de vie, sans laquelle l'homme, les animaux et les végétaux ne vivraient et n'engendreraient point. Tout respire dans la Nature ; et l'homme ne vit pas de pain seul, mais de cet esprit aérien qu'il aspire sans cesse.

Dieu seul, et la Nature son ministre, savent se faire obéir des éléments matériels principes des corps. L'art n'y saurait atteindre ; mais les trois qui en résultent, deviennent sensibles dans la résolution des mixtes. Les Chimistes les nomment soufre, sel et mercure. Ce sont les éléments principiés. Le mercure se forme par le mélange de l'eau et de la terre ; le soufre, de la terre et de l'air ; le sel, de l'air et de l'eau condensés. Le feu de la Nature s'y joint comme principe formel. Le mercure est composé d'une terre grasse visqueuse et d'une eau limpide. Le soufre, d'une terre très sèche, très subtile, mêlée avec l'humide de l'air. Le sel, enfin d'une eau crasse, pontique, et d'un air cru qui s'y trouve embarrassé⁹⁴.

Démocrite a dit que tous les mixtes étaient composés d'arômes, ce sentiment ne paraît point éloigné de la vérité, quand on fait attention à ce que la raison nous dicte, et à ce que l'expérience nous démontre. Ce Philosophe a voilé, comme les autres, sous cette manière obscure de s'expliquer, le vrai mélange des

⁹⁴ Voyez la Physique souterraine de Beccher.

éléments, qui, pour être conforme aux opérations de la Nature, doit se faire intimement, ou, comme on dit, *per minima, et actu indivisibilia corpuscula*. Sans cela les parties ne seraient pas un tout continu. Les mixtes se résolvent en une vapeur très subtile par la distillation artificielle; et la Nature n'est-elle pas une ouvrière bien plus adroite que l'homme le plus expérimenté? C'est tout ce que Démocrite a voulu dire.

Des manières d'être générales des Mixtes

On remarque trois façons d'être⁹⁵, qui constituent trois genres, ou trois classes appelées règnes, l'animal, le végétal, et le minéral. Les minéraux s'engendrent dans la terre seulement, les végétaux ont leurs racines dans la terre, et s'élèvent dans l'eau et l'air; les animaux prennent naissance dans l'air, l'eau et la terre; et l'air est pour tous un principe de vie.

Quelque différence que les mixtes paraissent avoir quant à leurs formes extérieures, ils ne diffèrent point de principes⁹⁶; la terre et l'eau leur servent de base à tous, et l'air n'entre presque dans leur composition que comme instrument, de même que le feu. La lumière agit sur l'air, l'air sur l'eau, l'eau sur la terre. L'eau devient souvent l'instrument du mélange

⁹⁵ Cosmop. Nov. lum. Chem. Tr. 7.

⁹⁶ *Cosmop. Tract. 2.*

dans les ouvrages de l'art, mais ce mélange n'est que superficiel, comme nous le voyons dans le pain, la brique, etc. Il y a une autre mixtion intime que Beccher appelle *centrale*⁹⁷. C'est celle par laquelle l'eau est tellement mêlée avec la terre, qu'on ne peut les séparer sans détruire la forme du mixte. Nous n'entrerons point dans le détail des différents degrés de cette cohésion, afin d'être plus court. On peut voir tout cela dans l'ouvrage que nous venons de citer.

De la différence qui se trouve entre ces trois Règnes

Le Minéral

On dit communément des minéraux qu'ils existent, et non pas qu'ils vivent, comme on le dit des animaux et des végétaux ; quoiqu'on puisse dire que les métaux tirent en quelque façon leur vie des minéraux, soit parce que dans leur génération il y a comme une jonction du mâle et de la femelle sous les noms de soufre et de mercure, qui par une fermentation, une circulation, et une cuisson continuée, se purifient avec le secours de sel de nature, se cuisent et se forment enfin en une masse que nous appelons métal, soit parce que les métaux parfaits contiennent

⁹⁷ Phys. sub. sect. I. c. 4.

un principe de vie, ou feu inné, qui devenu languissant, et comme sans mouvement sous la dure écorce qui le renferme, y est caché comme un trésor, jusqu'à ce qu'étant mis en liberté par une solution philosophique de cette écorce, il se développe et s'exalte par un mouvement végétatif, au plus haut degré de perfection que l'art puisse lui donner.

Le Végétal

Une âme ou esprit végétatif anime les plantes, c'est par lui qu'elles croissent et se multiplient ; mais elles sont privées du sentiment et du mouvement des animaux. Leurs semences sont hermaphrodites, quoique les Naturalistes aient remarqué les deux sexes dans presque tous les végétaux. L'esprit végétatif et incorruptible se développe dans la fermentation et la putréfaction des semences. Quand le grain pourrit en terre sans germer, cet esprit va rejoindre sa sphère.

L'animal

Les animaux ont, de plus que les minéraux et les végétaux, une âme sensitive, principe de leur vie et de leurs mouvements. Ils sont comme le complément de la Nature quant aux êtres sublunaires. Dieu a distingué et séparé les deux sexes dans ce règne, afin que de deux il en vînt un troisième. Ainsi dans les choses les

plus parfaites se manifeste plus parfaitement l'image de la Trinité.

L'homme est le Prince souverain de ce bas monde. Toutes ses facultés sont admirables. Les troubles qui s'élèvent dans son esprit, ses agitations, ses inquiétudes, sont comme des vents, des éclairs, des tonnerres, des tourbillons, et des météores qui s'élèvent dans le grand monde. Son cœur, son sang, tout son corps même en sont quelquefois agités, mais ce sont comme des tremblements de terre, et tout prouve en lui qu'il est véritablement l'abrégé de l'Univers. David n'avait-il donc pas raison de s'écrier que Dieu est infiniment admirable dans ses ouvrages⁹⁸ ?

De l'âme des Mixtes

Tous les mixtes parfaits qui ont vie, ont une âme, un esprit, et un corps. Le corps est composé de limon, ou de terre et d'eau, l'âme qui donne la forme au mixte, est une étincelle du feu de la Nature, ou un rayon imperceptible de la lumière, qui agit dans les mixtes, suivant la disposition actuelle de la matière, et la perfection des organes spécifiés dans chacun d'eux. Si les bêtes ont une âme, elle ne diffère guère de leur esprit que du plus au moins.

⁹⁸ *Psal. 91. 6. et 138. 14.*

Les formes spécifiques des mixtes, ou, si l'on veut, leur âme, conserve une je ne sais quelle connaissance de leur origine. L'âme de l'homme se réfléchit souvent sur la lumière divine par la contemplation. Elle semble vouloir pénétrer dans ce sanctuaire accessible à Dieu Seul : elle y tend sans cesse, et y retourne enfin. Les âmes des animaux, sorties du secret des Cieux et des trésors du Soleil, semblent avoir une sympathie avec cet Astre, par les différents présages de son lever, de son coucher, du mouvement même des cieux, et des changements de température de l'air, que les mouvements des animaux nous annoncent.

Fournies par l'air, et presque entièrement aériennes, les âmes des végétaux poussent tant qu'elles peuvent la tête de leur tige en haut, comme empressées de retourner à leur patrie.

Les rochers, les pierres, formés d'eau et de terre, se cuisent dans la terre comme un ouvrage de poterie, c'est pourquoi ils tendent à la terre, comme en faisant partie. Mais les pierres précieuses et les métaux sont plus favorisés des influences célestes ; les premières sont comme des larmes du Ciel, et une rosée céleste congelée, c'est pourquoi les Anciens leur attribuaient tant de vertus. Le Soleil et les Astres semblent avoir aussi une attention particulière pour les métaux, et l'on dirait que la Nature leur laisse le soin de leur imprimer la forme. L'âme des métaux est comme emprisonnée dans leur matière ; le feu des Philosophes sait l'en tirer pour lui faire produire un fils

digne du Soleil, et une quintessence admirable, qui rapproche le Ciel de nous.

La lumière est le principe de la vie, et les ténèbres sont celui de la mort. Les âmes des mixtes sont des rayons de lumière, et leurs corps sont des abîmes de ténèbres. Tout vit par la lumière, et tout ce qui meurt en est privé. C'est de ce principe, auquel on fait si peu d'attention, qu'on dit communément d'un homme mort, qu'il a perdu le jour, la lumière; et que Saint Jean dit⁹⁹, *la lumière est la vie des hommes*.

Chaque mixte a des connaissances qui lui sont propres. Quant aux animaux, il suffit de réfléchir sur leurs actions pour en être convaincu. Le temps de s'accoupler qui leur est si bien connu; la juste distribution des parties dans les petits qui en viennent; l'usage qu'ils font de chaque membre; l'attention et le soin qu'ils se donnent, tant pour la nourriture de leurs petits que pour leur défense; leurs différentes affections de plaisir, de crainte, de bienveillance envers leurs maîtres, leurs dispositions à en recevoir les instructions; leur adresse à se procurer les besoins de la vie; leur prudence à éviter ce qui peut leur nuire, et tant d'autres choses qu'un observateur peut remarquer, prouvent que leur âme est douée d'une espèce de raisonnement.

Les végétaux ont aussi une faculté vitale, et une manière de connaître et de prévoir. Les facultés vitales

⁹⁹ Évang. c. I.

sont chez eux le soin d'engendrer leurs semblables, les vertus multiplicatives, nutritives, augmentatives, sensitives et autres. Leur notion se manifeste dans le présage du temps et la connaissance de la température qui leur est favorable pour germer et pousser leurs tiges. Leurs observations strictes des changements, comme lois de la Nature dans le choix de l'aspect du Ciel qui leur est propre ; dans la manière d'enfoncer leurs racines, d'élever leurs tiges, d'étendre leurs brandies, de développer leurs feuilles, de configurer et de colorer leurs fruits, de transmuier les éléments en nourriture, d'infuser dans leurs semences une vertu prolifique.

Pourquoi certaines plantes ne poussent-elles que dans certaines saisons, quoiqu'elles se sèment d'elles-mêmes par la chute naturelle de leurs graines, ou qu'on les sème sitôt qu'elles sont en maturité ? Elles ont dès lors leur principe végétatif, et néanmoins elles ne le développeront que dans un temps marqué, à moins que l'art ne leur fournisse ce qu'elles trouveraient dans la saison qui leur est propre. Pourquoi une plante semée dans une mauvaise terre tout joignant une bonne, poussera-t-elle ses racines du côté de cette dernière ? Qu'est-ce qui apprend à un oignon mis en terre le germe en bas, à le diriger vers l'air ? Comment le lierre, et autres plantes de telle espèce, dirigent-elles leurs faibles branches vers les arbres qui peuvent les soutenir ? Pourquoi la citrouille allonget-elle son fruit de tout son possible vers un vase plein

d'eau, placé auprès ? Qu'est-ce qui enseigne aux plantes dans lesquelles on remarque les deux sexes, à se placer communément le mâle auprès de la femelle, et même assez souvent inclinés l'un vers l'autre ? Avouons que tout cela passe notre entendement ; que la Nature n'est pas aveugle, et qu'elle est gouvernée par la sagesse même.

De la génération et de la corruption des Mixtes

Tout retourne à son principe. Chaque individu est en puissance dans le monde matériel avant que de paraître au jour sous sa forme individuelle, et retournera dans son temps, et à son rang au même point d'où il est sorti, comme les fleuves dans la mer, pour renaître à leur tour¹⁰⁰. C'était peut-être ainsi que Pythagore entendait sa métempsycose, que l'on n'a pas comprise.

Lorsque le mixte se dissout, par le vice des éléments corruptibles qui le composent, la partie éthérée l'abandonne, et va rejoindre sa patrie.

Il se fait alors un dérangement, un désordre et une confusion dans les parties du cadavre, par l'absence de celui qui y conservait l'ordre. La mort, la corruption s'en emparent, jusqu'à ce que cette matière reçoive de nouveau les influences célestes qui, réunissant les

¹⁰⁰ Eccles. I. 7.

éléments épars et errants, les rendra propres à une nouvelle génération.

Cet esprit vivifiant ne se sépare pas de la matière pendant la putréfaction générative, parce qu'elle n'est pas une corruption entière et parfaite, comme celle qui produit la destruction du mixte. C'est une corruption combinée, et causée par cet esprit même, pour donner à la matière la forme qui convient à l'individu qu'il doit animer. Il y est quelquefois dans l'inaction, tel qu'on le voit dans les semences ; mais il n'attend que d'être excité. Sitôt qu'il l'est, il met la matière en mouvement, et plus il agit, plus il acquiert de nouvelles forces jusqu'à ce qu'il ait achevé de perfectionner le mixte.

Que les Matérialistes, les partisans ridicules du hasard dans la formation des mixtes et leur conservation, examinent et réfléchissent un peu sérieusement et sans préjugés sur tout ce que nous avons dit, et qu'ils me disent ensuite comment un être imaginaire peut être la cause efficiente de quelque chose de réel et de si bien combiné. Qu'ils suivent cette Nature pas à pas. Ses procédés, les moyens qu'elle emploie, et ce qui en résulte. Ils verront, s'ils ne veulent pas fermer les yeux à la lumière, que la génération des mixtes a un temps déterminé ; que tout se fait dans l'Univers par poids et mesure, et qu'il n'y a qu'une sagesse infinie qui puisse y présider.

Les éléments commencent la génération par la putréfaction, comme les aliments la nutrition. Ils se

résolvent en nature humide ou première matière ; le chaos se fait alors, et de ce chaos la génération. C'est donc avec raison que les Physiiciens disent que la conservation est une création continuée, puisque la génération de chaque individu répond analogiquement à la création et à la conservation du macrocosme. La Nature est toujours semblable à elle-même ; elle n'a qu'une voie droite, donc elle ne s'écarte que par des obstacles insurmontables, alors elle fait des monstres.

La vie est le résultat harmonique de l'union de la matière avec la forme, ce qui constitue la perfection de l'individu. La mort est le terme préfixe où se fait la désunion, et la séparation de la forme et de la matière. On commence à mourir dès que cette désunion commence, et la dissolution du mixte en est le complément.

Tout ce qui vit, soit végétal soit animal, a besoin de nourriture pour sa conservation, et ces aliments sont de deux sortes. Les végétaux ne se nourrissent pas moins d'air que d'eau et de terre. Les mamelles mêmes de celle-ci tariraient bientôt, si elles n'étaient continuellement abreuvées du lait éthéréen. C'est ce que Moïse nous exprime parfaitement par les termes de la bénédiction qu'il donna aux fils de Joseph : *De benedictione domini terra ejus ; de pomis cœli et rore atque abyssu subjacente ; de pomis fructuum Solis et Lunæ ; de pomis collium æternorum ; de vertice antiquo-*

*rum montium; et de frugibus terræ, et de plenitudine ejus, etc.*¹⁰¹.

Serait-ce seulement pour rafraîchir le cœur, que la Nature aurait pris soin de placer auprès de lui les poumons, ces admirables et infatigables soufflets ? Non, ils ont un usage plus essentiel : c'est pour aspirer et lui transmettre continuellement cet esprit éthéréen qui vient au secours des esprits vitaux, et répare leur perte et les multiplie quelquefois. C'est pourquoi l'on respire plus souvent quand on se donne beaucoup d'agitation, parce qu'il se fait alors une plus grande déperdition d'esprits, que la Nature cherche à remplacer.

Les Philosophes donnent le nom d'*esprits*, ou *natures spirituelles*, non seulement aux êtres créés sans être matière, et qui ne peuvent être connues que par l'intellect, telles que les Anges, les Démons ; mais celles-là mêmes qui, quoique matérielles, ne peuvent être aperçues des sens, à cause de leur grande ténuité. L'air pur ou Éther est de cette nature, les influences des corps célestes, le feu inné, les esprits séminaux, vitaux, végétaux, etc. Ils sont les ministres de la Nature, qui semble n'agir sur la matière que par leur moyen.

Le feu de la Nature ne se manifeste dans les animaux que par la chaleur qu'il excite. Lorsqu'il se retire, la mort prend sa place, le corps élémentaire ou

¹⁰¹ Deuter. 33.

le cadavre reste entier jusqu'à ce qu'il commence à se résoudre. Ce feu est trop faible dans les végétaux, pour y devenir sensible au sens même du toucher.

On ne sait pas quelle est la nature du feu commun ; sa matière est si ténue, qu'elle ne se manifeste que par les autres corps auxquels elle s'attache. Le charbon n'est pas feu, ni le bois qui brûle, ni la flamme, qui n'est qu'une fumée enflammée. Il paraît s'éteindre et s'évanouir quand l'aliment lui manque. Il faut qu'il soit un effet de la lumière sur les corps combustibles.

De la Lumière

L'origine de la lumière nous prouve sa nature spirituelle. Avant que la matière commençât à recevoir sa forme, Dieu forma la lumière ; elle se répandit aussitôt dans la matière, qui lui servit comme de mèche pour son entretien. La manifestation de la lumière fut donc comme le premier acte que Dieu exerça sur la matière ; le premier mariage du créateur avec la création, et celui de l'esprit avec le corps.

Répondue d'abord partout, la lumière sembla se réunir dans le Soleil, comme plusieurs rayons se réunissent dans un point. La lumière du Soleil est par conséquent un esprit lumineux, attaché inséparablement à cet Astre, dont les rayons se revêtent des parties de l'Éther pour devenir sensibles à nos yeux.

Ce sont des ruisseaux qui coulent sans cesse d'une source inépuisable, et qui se répandent dans la vaste étendue de tout l'Univers.

Il ne faut cependant pas en conclure que ces rayons sont purement spirituels. Ils se corporifient avec l'Éther comme la flamme avec la fumée. Fournissons dans nos foyers un aliment perpétuellement fumeux, nous aurons une flamme perpétuelle.

La nature de la lumière est de fluer sans cesse ; et nous sommes convenus d'appeler rayons ces éfluxions du Soleil mêlées avec l'Éther. Il ne faut donc pas confondre la lumière avec le rayon, ou la lumière avec la splendeur et la clarté. La lumière est la cause, la clarté est l'effet.

Quand une bougie allumée s'éteint, l'esprit igné et lumineux qui enflamme la mèche, ne se perd pas, comme on le croit communément. Son action seule disparaît quand l'aliment lui manque, ou qu'on l'en retire. Il se répand dans l'air, qui est le réceptacle de la lumière et des natures spirituelles du monde matériel.

De même que les corps retournent, par la résolution, à la matière d'où ils tirent leur origine ; de même aussi les formes naturelles des individus retournent à la forme universelle, ou à la lumière, qui est l'esprit vivifiant de l'Univers. On ne doit pas confondre cet esprit avec les rayons du Soleil, puisqu'ils n'en sont que le véhicule. Il pénètre jusqu'au centre même de la terre, lorsque le Soleil n'est pas sur notre horizon.

La lumière est pour nous une vive image de la Divinité. L'amour Divin ne pouvant, pour ainsi dire, se contenir dans lui-même, s'est comme répandu hors de lui, et multiplié dans la création. La lumière ne se renferme pas non plus dans le corps lumineux : elle se répand, elle se multiplie, elle est comme Dieu une source inépuisable de biens. Elle se communique sans cesse sans aucune diminution ; elle semble même prendre de nouvelles forces par cette communication, comme un maître qui enseigne à ses disciples les connaissances qu'il a, sans les perdre, et même en les imprimant davantage dans son esprit.

Cet esprit igné porté dans les corps par les rayons, s'en distingue fort aisément. Ceux-ci ne se communiquent qu'autant qu'ils ne trouvent dans leur chemin point de corps opaques qui en arrêtent le cours. Celui-là pénètre même les corps les plus denses, puisqu'on sent la chaleur au côté d'un mur opposé au côté où tombent les rayons, quoiqu'ils n'y aient pu pénétrer. Cette chaleur subsiste même encore après que les rayons sont disparus avec le corps lumineux.

Tout corps diaphane, le verre particulièrement, transmet cet esprit igné et lumineux sans transmettre les rayons : c'est pourquoi l'air qui est derrière, en fournissant un nouveau corps à cet esprit, devient illuminé et forme des rayons nouveaux, qui se répandent comme les premiers. D'ailleurs, tout corps diaphane, en servant de milieu pour transmettre cet esprit, se trouve non seulement éclairé, mais devient

lumineux ; et cette augmentation de clarté se manifeste aisément à ceux qui y font un peu d'attention. Cette augmentation de splendeur n'arriverait pas si le corps diaphane transmettait les rayons tels qu'il les a reçus.

M. Pott paraît avoir adopté ces idées des Philosophes hermétiques sur la lumière, dans son essai d'observations chimiques et Physiques sur les propriétés et les effets de la lumière et du feu. Il s'est parfaitement rencontré avec d'Espagnet, dont j'analyse ici les sentiments, et qui vivait il y a près d'un siècle et demi. Les observations que ce savant Professeur de Berlin rapporte, concourent toutes à prouver la vérité de ce que nous avons dit jusqu'ici. Il appelle la lumière *le grand et merveilleux agent de la Nature*. Il dit que sa substance, à cause de la ténuité de ses parties, ne peut être examinée par le nombre, par la mesure ni par le poids, que la Chimie ne peut exposer sa forme extérieure, parce que dans aucune substance elle ne peut être conçue, encore moins exprimée ; que sa dignité et son excellence sont annoncées dans l'Écriture sainte, où Dieu se fait appeler du nom de lumière et de feu : puisqu'il y est dit que Dieu est une lumière, qu'il demeure dans la lumière ; que la lumière est son habit ; que la vie est dans la lumière, qu'il fait ses Anges flammes de feu, etc., et enfin que plusieurs personnes regardent la lumière plutôt comme un être spirituel que comme une substance corporelle.

En réfléchissant sur la lumière, la première chose, dit cet Auteur, qui se présente à mes yeux et à mon esprit, c'est la lumière du Soleil ; et je présume que le Soleil est la source de toute la lumière qui se trouve dans la Nature ; que toute la lumière y rentre comme dans son cercle de révolution, et que de là elle est de nouveau renvoyée sur notre globe.

Je ne pense pas, ajoute-t-il, que le Soleil contienne un feu brûlant, destructif, mais il renferme une substance lumineuse, pure, simple et concentrée, qui éclaire tout. Je regarde la lumière comme une substance qui réjouit, qui anime, et qui produit la clarté ; en un mot, je la regarde comme le premier instrument que Dieu mit et met encore en œuvre dans la Nature. De là vient le culte que quelques Païens ont rendu au Soleil ; de là la fable de Prométhée qui déroba le feu dans le Ciel, pour le communiquer à la terre.

M. Pott n'approuve cependant pas en apparence, mais il le fait en réalité, le sentiment de ceux qui font de l'Éther un véhicule de la matière de la lumière, parce qu'ils multiplient, dit-il, les êtres sans nécessité. Mais si la lumière est un être si simple qu'il l'avoue, pourra-t-elle le manifester autrement que par quelque substance sensible ? Elle a la propriété de pénétrer très subtilement les corps par sa ténuité, supérieure à celle de l'air, et par son mouvement progressif, le plus rapide qu'on puisse imaginer, mais il n'ose déterminer s'il est dû à une substance spiri-

tuelle, quoiqu'il soit certain que le principe moteur est aussi ancien que cette substance même.

Le mouvement, comme mouvement, ne produit pas la lumière, mais il la manifeste dans les matières convenables. Elle ne se montre que dans les corps mobiles, c'est-à-dire dans une matière extrêmement subtile, fine et propre au mouvement précipité, soit que cette matière s'écoule immédiatement du Soleil, ou de son atmosphère et qu'elle pénètre jusqu'à nous ; soit, ce qui paraît, dit-il, plus vraisemblable, que le Soleil mette en mouvement ces matières extrêmement subtiles dont notre atmosphère est remplie.

Voilà donc un véhicule de la lumière, et un véhicule qui ne diffère point de l'Éther ; puisque ce Savant ajoute plus bas : *c'est donc aussi là la cause du mouvement de la lumière qui agit sur notre éther, et qui nous vient principalement, et plus efficacement, du Soleil.* Ce véhicule n'est donc pas, même selon lui, un être multiplié sans nécessité.

Il distingue très bien le feu de la lumière et marque la différence de l'un et de l'autre ; mais, après avoir dit que la lumière produit la clarté, il confond ici cette dernière avec le principe lumineux, comme on peut le conclure des expériences qu'il rapporte. J'en aurais conclu qu'il y a un feu et une lumière qui ne brûlent pas, c'est-à-dire qui ne détruisent pas les corps auxquels ils sont adhérents ; mais non pas qu'il y a une lumière sans feu. Le défaut de distinction entre le principe ou la cause de la splendeur et de la clarté et

l'effet de cette cause est la source d'une infinité d'erreurs sur cette matière.

Peut-être n'est-ce que la faute du Traducteur qui aura employé indifféremment les termes de lumière et clarté comme synonymes. Je serais assez porté à le croire, puisque M. Pott, immédiatement après avoir rapporté divers phénomènes des matières phosphoriques, le bois pourri, les vers lumineux, l'argile calcinée et frottée, etc., dit que la matière de la lumière, dans sa pureté ou séparée de tout autre corps, ne se laisse pas apercevoir, que nous ne la traitons qu'entourée d'une enveloppe, et que nous ne connaissons sa présence que par induction. C'est distinguer proprement la lumière de la clarté qui en est l'effet. Avec cette distinction, il est aisé de rendre raison d'une infinité de phénomènes très difficiles à expliquer sans cela.

La chaleur, quoiqu'effet du mouvement, est comme identifiée avec lui. La lumière, étant le principe du feu, l'est du mouvement et de la chaleur. Celle-ci n'étant qu'un moindre degré de feu, ou le mouvement produit par un feu plus modéré, ou plus éloigné du corps affecté. C'est à ce mouvement que l'eau doit sa fluidité, puisque sans cette cause elle devient glace.

On ne doit donc pas confondre le feu élémentaire avec le feu des cuisines ; et observer que le premier ne devient un feu actuel brûlant que lorsqu'il est combiné avec des substances combustibles ; il ne donne par lui-même ni flamme, ni lumière. Ainsi, le phlo-

gistique ou substance huileuse, sulfureuse, résineuse n'est pas le principe du feu, mais la matière propre à l'entretenir, à le nourrir et à le manifester.

Les raisonnements de M. Pott prouvent que le sentiment de d'Espagnet et des autres Philosophes hermétiques sur le feu et la lumière est un sentiment raisonné, et très conforme aux observations Physico-chimiques les plus exactes, puisqu'ils sont d'accord avec ce savant Professeur de Chimie dans l'Académie des Sciences et Belles Lettres de Berlin. Ces Philosophes connaissaient donc la Nature; et, s'ils la connaissaient, pourquoi ne pas plutôt essayer de lever le voile obscur sous lequel ils ont caché ses procédés par leurs discours énigmatiques, allégoriques, fabuleux, que de mépriser leurs raisonnements, parce qu'ils paraissent intelligibles; ou de les accuser d'ignorance et de mensonge?

De la conservation des Mixtes

L'esprit igné, le principe vivifiant donne la vie et la vigueur aux mixtes; mais ce feu les consumerait bientôt, si son activité n'était modérée par l'humeur aqueuse qui les lie. Cet humide circule perpétuellement dans tous. Il s'en fait une révolution dans l'Univers, au moyen de laquelle les uns se forment, se nourrissent, augmentent même de volume pendant

que son évaporation et son absence font dessécher et périr les autres.

Toute la machine du monde ne compose qu'un corps, dont toutes les parties sont liées par des milieux qui participent des extrêmes. Ce lien est caché, ce nœud est secret; mais il n'en est pas moins réel, et c'est par son moyen que toutes ces parties se prêtent un secours mutuel, puisqu'il y a un rapport et un vrai commerce entre elles. Les esprits émissaires des natures supérieures sont et entretiennent cette communication; les uns s'en vont quand les autres viennent; ceux-ci retournent à leur source quand ceux-là en descendent; les derniers venus prennent la place, ceux-ci partent à leur tour, d'autres leur succèdent; et, par ce flux et reflux continuels, la Nature se renouvelle et s'entretient. Ce sont les ailes de Mercure, à l'aide desquelles le messager des Dieux rendait de si fréquentes visites aux habitants du Ciel et de la Terre.

Cette succession circulaire d'esprits se fait par deux moyens, la raréfaction et la condensation, que la Nature emploie pour spiritualiser les corps et corporifier les esprits; ou, si l'on veut, pour atténuer les éléments grossiers, les ouvrir, les élever même à la nature subtile des matières spirituelles, et les faire ensuite retourner à la nature des éléments grossiers et corporels. Ils éprouvent sans cesse de telles métamorphoses. L'air fournit à l'eau une substance tenue éthérée qui commence à s'y corporifier; l'eau la

communiquée à la terre où elle se corporifie encore plus. Elle devient alors un aliment pour les minéraux et les végétaux. Dans ceux-ci, elle se fait tige, écorce, feuilles, fleurs, fruit ; en un mot, une substance corporelle, palpable.

Dans les animaux, la Nature sépare le plus subtil, le plus spirituel du boire et du manger pour le tourner en aliment. Elle change et spécifie la plus pure substance en semence, en chair, en os, etc., et laisse la plus grossière et la plus hétérogène pour les excréments. L'art imite la Nature dans ses résolutions et ses compositions.

De l'humide radical

La vie et la conservation des individus consiste dans l'union étroite de la forme et de la matière. Le nœud, le lien qui forme cette union consiste dans celle du feu inné avec l'humide radical. Cet humide est la portion la plus pure, la plus digérée de la matière et comme une huile extrêmement rectifiée par les alambics de la Nature. Les semences des choses contiennent beaucoup de cet humide radical, dans lequel une étincelle de feu céleste se nourrit ; et, mis dans une matrice convenable, il opère, quand il est aidé constamment, tout ce qui est nécessaire à la génération.

On trouve quelque chose d'immortel dans cet

humide radical ; la mort des mixtes ne le fait évaporer ni disparaître. Il résiste même au feu le plus violent, puisqu'on le trouve encore dans les cendres des cadavres brûlés.

Chaque mixte contient deux humides, celui donc nous venons de parler, et un humide élémentaire, en partie aqueux, aérien en partie. Celui-ci cède à la violence du feu ; il s'envole en fumée, en vapeurs, et lorsqu'il est tout à fait évaporé, le corps n'est plus que cendres, ou parties séparées les unes des autres.

Il n'en est pas ainsi de l'humide radical ; comme il constitue la base des mixtes, il affronte la tyrannie du feu, il souffre le martyr avec un courage insurmontable, et demeure attaché opiniâtrement aux cendres du mixte ; ce qui indique manifestement sa grande pureté.

L'expérience a montré aux Verriers, gens communément très ignorants dans la connaissance de la Nature, que cet humide est caché dans les cendres. Ils ont trouvé à force de feu le secret de le manifester autant que l'art et la violence du feu artificiel en sont capables. Pour faire le verre, il faut nécessairement mettre les cendres en fusion, et il ne saurait y avoir de fusion où il n'y a pas d'humide.

Sans savoir que les sels extraits des cendres contiennent la plus grande vertu des mixtes, les laboureurs brûlent les chaumes et les herbes pour augmenter la fertilité de leurs champs : preuve que cet humide radical est inaccessible aux atteintes du

feu ; qu'il est le principe de la génération, la base des mixtes, et que sa vertu, son feu actif ne demeurent engourdis que jusqu'à ce que la terre, matrice commune des principes, en développe les facultés, ce qui se voit journellement dans les semences.

Ce baume radical est le serment de la Nature, qui se répand dans toute la masse des individus. C'est une teinture ineffaçable, qui a la propriété de multiplier, et qui pénètre même jusque dans les plus sales excréments, puisqu'on les emploie avec succès pour fumer les terres et augmenter leur fertilité.

On peut conjecturer avec raison que cette base, cette racine des mixtes, qui survit à leur destruction, est une partie de la première matière, la portion la plus pure, et indestructible, marquée au coin de la lumière dont elle reçut la forme. Car le mariage de cette première matière avec sa forme est indissoluble, et tous les éléments incorporifiés en individus tirent d'elle leur origine. Ne fallait-il pas en effet une telle matière pour servir de base incorruptible, et comme de racine cubique aux mixtes corruptibles, pour pouvoir en être un principe constant, perpétuel, et néanmoins matériel, autour duquel tourneraient sans cesse les vicissitudes et les changements que les êtres matériels éprouvent tous les jours ?

S'il était permis de porter ses conjectures dans l'obscurité de l'avenir, ne pourrait-on pas dire que cette substance inaltérable est le fondement du monde matériel et le ferment de son immortalité, au

moyen duquel il subsistera même après sa destruction, après avoir passé par la tyrannie du feu et avoir été purgé de sa tache originelle, pour être renouvelé et devenir incorruptible et inaltérable pendant toute l'éternité ?

Il semble que la lumière n'a encore opéré que sur lui, et qu'elle a laissé le reste dans les ténèbres ; aussi en conservent-ils toujours une étincelle, qui n'a besoin que d'être excitée.

Mais le feu inné est bien différent de l'humide. Il tient de la spiritualité de la lumière, et l'humide radical est d'une nature moyenne entre la matière extrêmement subtile et spirituelle de la lumière, et la matière grossière, élémentaire, corporelle. Il participe des deux et lie ces deux extrêmes. C'est le sceau du traité visible et palpable de la lumière et des ténèbres et le point de réunion et de commerce entre le Ciel et la Terre.

On ne peut donc confondre sans erreur cet humide radical avec le feu inné. Celui-ci est l'habitant, celui-là l'habitation, la demeure. Il est dans tous les mixtes le laboratoire de Vulcain ; le foyer où se conserve ce feu immortel, premier moteur créé de toutes les facultés des individus ; le baume universel, l'élixir le plus précieux de la Nature, le mercure de vie parfaitement sublimé et travaillé, que la Nature distribue par poids et par mesure à tous les mixtes. Qui saura extraire ce trésor du cœur et du centre caché des productions de ce bas monde, le dépouiller de l'écorce épaisse, élé-

mentaire, qui le cache à nos yeux, et le tirer de la prison ténébreuse où il est renfermé et dans l'inaction, pourra se glorifier de savoir-faire la plus précieuse médecine pour soulager le corps humain.

De l'harmonie de l'Univers

Les corps supérieurs et les inférieurs du monde, ayant une même source et une même matière pour principe, ont conservé entre eux une sympathie qui fait que les plus purs, les plus nobles, les plus forts, communiquent à ceux qui le sont moins toute la perfection dont ils sont susceptibles. Mais lorsque les organes des mixtes se trouvent mal disposés naturellement ou par accident, cette communication est troublée ou empêchée, l'ordre établi pour ce commerce se déränge; le faible moins secouru s'affaiblit, succombe, et devient le principe de sa propre ruine, *mole ruit sua*.

Les quatre qualités des éléments, le froid, le chaud, le sec et l'humide, sont comme les tons harmoniques de la Nature¹⁰². Ils ne sont pas plus contraires entre eux que le ton grave dans la musique l'est à l'aigu; mais ils sont différents, et comme séparés par des intervalles, ou tous moyens, qui rapprochent les deux extrêmes. De même que, par ces tons moyens, on

¹⁰² Cosmop. Tract. 2.

compose une très belle harmonie, la Nature sait aussi combiner les qualités des éléments, de manière qu'il en résulte un tempérament qui constitue celui des mixtes.

Du Mouvement

Il n'y a point de repos réel et proprement dit dans la Nature¹⁰³. Elle ne peut rester oisive ; et, si elle laissait succéder le repos réel au mouvement pendant un seul instant, toute la machine de l'Univers tomberait en ruine. Le mouvement l'a comme tiré du néant ; le repos l'y replongerait. Ce à quoi nous donnons le nom de repos n'est qu'un mouvement moins accéléré, moins sensible. Le mouvement est donc continu dans chaque partie comme dans le tout. La Nature agit toujours dans l'intérieur des mixtes : les cadavres mêmes ne sont point en repos, puisqu'ils se corrompent, et que la corruption ne peut se faire sans mouvement.

L'ordre et l'uniformité règnent dans la manière de mouvoir la machine du monde ; mais il y a divers degrés dans ce mouvement, qui est inégal, et différent dans les choses différentes et inégales. La Géométrie exige même cette loi d'inégalité, et l'on peut dire que les corps célestes ont un mouvement égal en

¹⁰³ *Ibid.* Tr. 4.

raison géométrique ; savoir, eu égard à la différence de leur grandeur, de leur distance et de leur nature.

Nous apercevons aisément dans le cours des saisons, que les voies que la Nature emploie ne diffèrent entre elles qu'en apparence. Pendant l'hiver, elle paraît sans mouvement, morte, ou du moins engourdie. C'est cependant durant cette morte saison qu'elle prépare, digère, couve les semences, et les dispose à la génération. Elle accouche pour ainsi dire au printemps ; elle nourrit et élève en été, elle mûrit même certains fruits, elle en réserve d'autres pour l'automne, quand ils ont besoin d'une plus longue digestion. À la fin de cette saison, tout devient caduque, pour se disposer à une nouvelle génération.

L'homme éprouve dans cette vie les changements de ces quatre saisons. Son hiver n'est pas le temps de la vieillesse, comme on le dit communément, c'est celui qu'il passe dans le ventre de sa mère sans action, et comme dans les ténèbres, parce qu'il n'a pas encore joui des bienfaits de la lumière Solaire. À peine a-t-il vu le jour, qu'il commence à croître : il entre dans son printemps, qui dure jusqu'à ce qu'il soit capable de mûrir ses fruits. Son été succède alors ; il se fortifie, il digère, il cuit le principe de vie qui doit la donner à d'autres. Son fruit est-il mûr l'automne s'en empare, il devient sec, il flétrit, il penche vers le principe où sa nature l'entraîne ; il y tombe, il meurt, il n'est plus.

De la distance inégale et variée du Soleil procède particulièrement la variété des saisons. Le Philosophe

qui veut s'appliquer à imiter les procédés de la Nature dans les opérations du grand œuvre, doit les méditer très sérieusement.

Je n'entrerai point ici dans le détail des différents mouvements des corps célestes. Moïse n'a presque expliqué que ce qui regarde le globe que nous habitons. Il n'a presque rien dit des autres créatures. Sans doute afin que la curiosité humaine trouvât plutôt matière à l'admiration, qu'à former des arguments pour la dispute. L'envie désordonnée de tout savoir tyrannise cependant encore le faible esprit de l'homme. Il ne sait pas se conduire, et il est assez fou pour prescrire au Créateur des règles pour conduire l'Univers. Il forge des systèmes, et parle avec un ton si décisif, qu'on dirait que Dieu l'a consulté pour tirer le monde du néant, et qu'il a suggéré au Créateur les lois qui conservent l'harmonie de son mouvement général et particulier. Heureusement, les raisonnements de ces prétendus Philosophes n'influent en rien sur cette harmonie. Nous aurions lieu d'en craindre des conséquences aussi fâcheuses pour nous, que celles qu'on tire de leurs principes sont ridicules. Tranquillons-nous : le monde ira son train autant de temps qu'il plaira à son Auteur de le conserver. Ne perdons pas le temps d'une vie aussi courte que la nôtre à disputer des choses que nous ignorons. Appliquons-nous plutôt à chercher le remède aux maux qui nous accablent ; à prier celui qui a créé la médecine de la terre de nous la faire connaître ; et qu'après nous

avoir favorisé de cette admirable connaissance, nous n'en usons que pour l'utilité de notre prochain, par amour pour le souverain Être, à qui seul soit rendu gloire dans tous les siècles des siècles.

TRAITÉ DE L'ŒUVRE HERMÉTIQUE

La source de la santé et des richesses, deux bases sur lesquelles est appuyé le bonheur de cette vie, sont l'objet de cet art. Il fut toujours un mystère ; et ceux qui en ont traité, en ont parlé dans tous les temps comme d'une science dont la pratique a quelque chose de surprenant, et dont le résultat tient du miracle, dans lui-même et dans ses effets. Dieu auteur de la Nature que le Philosophe se propose d'imiter, peut seul éclairer et guider l'esprit humain dans la recherche de ce trésor inestimable et dans le labyrinthe des opérations de cet art. Aussi tous ces Auteurs recommandent-ils de recourir au Créateur, et de lui demander cette grâce avec beaucoup de ferveur et de persévérance.

Doit-on être surpris que les possesseurs d'un si beau secret l'aient voilé des ombres des hiéroglyphes, des fables, des allégories, des métaphores, des énigmes, pour en ôter la connaissance au commun des hommes ? Ils n'ont écrit que pour ceux à qui Dieu daignerait en accorder l'intelligence. Les décrier, déclamer forcément contre la science même, parce qu'on a fait d'inutiles efforts pour l'obtenir, c'est une vengeance basse ; c'est faire tort à sa propre réputation, c'est afficher son ignorance, et l'impuissance où l'on est d'y parvenir. Que l'on élève sa voix contre les

souffleurs, contre ces brûleurs de charbons, qui, après avoir été dupes de leur propre ignorance, cherchent à faire d'autres dupes, à la bonne heure. Je me joindrais volontiers à ces sortes de critiques ; je voudrais même avoir une voix de stentor pour me faire mieux entendre. Mais qui sont ceux qui se mêlent de parler et d'écrire contre la Philosophie hermétique ? Des gens qui en ignorent, je gagerais, jusqu'à la définition ; gens dont la mauvaise humeur n'est excitée que par le préjugé. J'en appelle à la bonne foi ; qu'ils examinent sérieusement s'ils sont au fait de ce qu'ils critiquent ; ont-ils lu et relu vingt fois et davantage les bons Auteurs qui traitent cette matière ? qui d'entre eux peut se flatter de savoir les opérations et les procédés de cet art ? quel Œdipe leur a donné l'intelligence de ses énigmes et de ses allégories ? quelle est la Sibylle qui les a introduits dans son sanctuaire ? qu'ils demeurent donc dans l'étroite sphère de leurs connaissances : *ne sutor ultra crepidam*. Ou, puisque c'est la mode, qu'il leur soit permis d'aboyer après un si grand trésor dont ils désespèrent la possession. Faible consolation, mais la seule qui leur reste ! Et plût à Dieu que leurs cris se fassent entendre de tous ceux qui dépensent mal à propos leurs biens dans la poursuite de celui-ci qui leur échappe, faute de connaître les procédés simples de la Nature.

Monsieur de Maupertuis en pense bien autrement (Lettres) : « Sous quelque aspect qu'on considère la pierre Philosophale, on ne peut, dit ce célèbre Aca-

démicien, en prouver l'impossibilité ; mais son prix, ajoute-t-il, ne suffit pas pour balancer le peu d'espérance de la trouver. » M. de Justi, Directeur général des mines de l'Impératrice Reine de Hongrie, en prouve non seulement la possibilité, mais l'existence actuelle, dans un discours qu'il a donné au public, et dont les arguments sont fondés sur sa propre expérience.

Conseils Philosophiques

Adorez Dieu seul ; aimez-le de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même. Proposez-vous toujours la gloire de Dieu pour fin de toutes vos actions ; invoquez-le, il vous exaucera ; glorifiez-le, il vous exaltera.

Soyez tardif dans vos paroles et dans vos actions. Ne vous appuyez pas sur votre prudence, sur vos connaissances, ni sur la parole et les richesses des hommes, principalement des Grands. Ne mettez votre confiance qu'en Dieu. Faites valoir le talent qu'il vous a confié. Soyez avare du temps ; il est infiniment court pour un homme qui sait l'employer. Ne remettez pas au lendemain, qui n'est pas à vous, une chose nécessaire que vous pouvez faire aujourd'hui. Fréquentez les bons et les savants. L'homme est né pour apprendre ; sa curiosité naturelle en est une preuve bien palpable, et c'est dégrader l'humanité que de

croupir dans l'oisiveté et l'ignorance. Plus un homme a de connaissances, plus il approche de l'Auteur de son être, qui sait tout. Profitez donc des lumières des savants ; recevez leurs instructions avec douceur, et leurs corrections toujours en bonne part. Fuyez le commerce des méchants, la multiplicité des affaires, et la quantité d'amis.

Les Sciences ne s'acquièrent qu'en étudiant, en méditant, et non dans la dispute. Apprenez peu à la fois : répétez souvent la même étude ; l'esprit peut tout quand il est à peu, et ne peut rien quand il est en même temps à tout.

La Science jointe à l'expérience forme la vraie sagesse. On est contraint, à son défaut, de recourir à l'opinion, au doute, à la conjecture, et à l'autorité.

Les sujets de la science sont Dieu, le grand monde, et l'homme. L'homme a été fait pour Dieu, la femme pour Dieu et l'homme, et les autres créatures pour l'homme et la femme¹⁰⁴, afin qu'ils fissent usage pour leurs occupations, leur propre conservation, et la gloire de leur Auteur commun. Après tout, faites en sorte que vous soyez toujours bien avec Dieu et votre prochain. La vengeance est une faiblesse dans les hommes. Ne vous faites jamais aucun ennemi ; et si quelqu'un veut vous faire du mal, ou vous en a fait, vous ne sauriez mieux et plus noblement vous venger qu'en lui faisant du bien.

¹⁰⁴ Sap. 9. v. 2. et suiv.

Aphorisme de la vérité des sciences

Deux sortes de sciences, et non plus. La Religion et la Physique, c'est-à-dire la Science de Dieu et celle de la Nature : tout le reste n'en est que les branches. Il y en a même de bâtardes ; mais elles sont plutôt des erreurs que des sciences.

Dieu donne la première dans sa perfection aux Saints et aux enfants du Ciel. Il éclaire l'esprit de l'homme pour acquérir la seconde, et le Démon y jette des nuages pour insinuer les bâtardes.

La Religion vient du Ciel, c'est la vraie science, parce que Dieu, source de toute vérité, en est l'auteur. La Physique est la connaissance de la Nature ; avec elle l'homme fait des choses surprenantes. *Mens humana mirabilium effectrix.*

La puissance de l'homme est plus grande qu'on ne saurait l'imaginer. Il peut tout par Dieu, rien sans lui, excepté le mal.

La clef des Sciences

Le premier pas à la sagesse est la crainte de Dieu, le second la connaissance de la Nature. Par elle on monte jusqu'à la connaissance de son Auteur¹⁰⁵. La

¹⁰⁵ S. Paul. Rom. I. 20.

Nature enseigne aux clairvoyants la Physique hermétique. L'ouvrage long est toujours de la Nature; elle opère simplement, successivement, et toujours par les mêmes voies pour produire les mêmes choses. L'ouvrage de l'art est moins long; il avance beaucoup les démarches de la Nature. Celui de Dieu se fait en un instant. L'Alchimie proprement dite est une opération de la Nature, aidée par l'art. Elle nous met en main la clef de la magie naturelle ou de la Physique, et nous rend admirables aux hommes, en nous élevant au-dessus du commun.

Du Secret

La statue d'Harpocrates, qui avait une main sur sa bouche, était chez les anciens sages l'emblème du secret, qui se fortifie par le silence, s'affaiblit et s'évanouit par la révélation. Jésus-Christ notre Sauveur ne révélait nos mystères qu'à ses Disciples, et parlait toujours au peuple par allégories et par paraboles. *Vobis datum est noscere mysteria regni cœlorum... sine parabolis non loquebatur eis*¹⁰⁶.

Les Prêtres chez les Égyptiens, les Mages chez les Persans, les Mécubales et les Cabalistes chez les Hébreux, les Brahmanes aux Indes, les Gymnosophistes en Éthiopie, les Orphées, les Homères, les

¹⁰⁶ Mat. 13. v. II. Marc. 4. v. II. Matth. 13. v. 34.

Pythagores, les Platons, les Porphyres parmi les Grecs, les Druides parmi les Occidentaux, n'ont parlé des sciences secrètes que par énigmes et par allégories ; s'ils avaient dit quel en était le véritable objet, il n'y aurait plus eu de mystères et le sacré aurait été mêlé avec le profane.

Des moyens pour parvenir au Secret

Les dispositions pour arriver au secret sont : la connaissance de la Nature et de soi-même. L'on ne peut avoir parfaitement la première et même la seconde que par l'aide de l'Alchimie, l'amour de la sagesse, l'horreur du crime, du mensonge, la fuite des Cacochimistes, la fréquentation des sages, l'invocation du Saint-Esprit, ne pas ajouter secret sur secret, ne s'attacher qu'à une chose, parce que Dieu et la Nature se plaisent dans l'unité et la simplicité.

L'homme étant l'abrégé de toute la Nature, il doit apprendre à se connaître comme le précis et le raccourci d'icelle. Par sa partie spirituelle, il participe à toutes les créatures immortelles ; et par sa partie matérielle, à tout ce qui est caduc dans l'Univers.

Des clefs de la Nature

De toutes choses matérielles, il se fait de la cendre ; de la cendre, on fait du sel, du sel on sépare l'eau et le mercure, du mercure on compose un élixir ou une quintessence. Le corps se met en cendres pour être nettoyé de ses parties combustibles, en sel pour être séparé de ses terrestrités, en eau pour pourrir et se putréfier, et en esprit pour devenir quintessence.

Les sels sont donc les clefs de l'Art et de la Nature ; sans leur connaissance, il est impossible de l'imiter dans ses opérations. Il faut savoir leur sympathie et leur antipathie avec les métaux et avec eux-mêmes. Il n'y a proprement qu'un sel de nature, mais il se divise en trois sortes pour former les principes des corps. Ces trois sont : le nitre, le tartre et le vitriol ; tous les autres en sont composés.

Le nitre est fait du premier sel par atténuation, subtilisation, et purgation des terrestrités crues et froides qui s'y trouvent mélangées. Le Soleil le cuit, le digère en toutes ses parties, y fait l'union des éléments, et l'imprègne des vertus séminales qu'il porte ensuite avec la pluie dans la terre qui est la matrice commune.

Le Sel de tartre est ce même nitre plus cuit, plus digéré par la chaleur de la matrice où il avait été déposé, parce que cette matrice sert de fourneau à la Nature. Ainsi, du nitre et du tartre se forment

les végétaux. Ce sel se trouve partout où le nitre a été déposé, mais particulièrement sur la superficie de la terre, où la rosée et la pluie le fournissent abondamment.

Le vitriol est le même sel nitre, qui ayant passé par la nature du tartre, devient sel minéral par une cuisson plus longue, et dans des fourneaux plus ardents. Il se trouve en abondance dans les entrailles, les concavités et les porosités de la terre, où il se réunit avec une humeur visqueuse qui le rend métallique.

Des Principes métalliques

Des sels dont nous venons de parler et de leurs vapeurs se fait le mercure que les Anciens ont appelé semence minérale. De ce mercure et du soufre, soit pur soit impur, sont faits tous les métaux dans les entrailles de la terre et à sa superficie.

Lorsque les éléments corporifiés par leur union prennent la forme de salpêtre, de tartre et de vitriol, le feu de la Nature, excité par la chaleur Solaire, digère l'humidité que la sécheresse de ces sels attire et, séparant le pur de l'impur, le sel de la terre, les parties homogènes des hétérogènes, elle l'épaissit en argent-vif, puis en métal pur ou impur, suivant le mélange et la qualité de la matrice.

La diversité du soufre et du mercure plus ou moins

purs, et plus ou moins digérés, leur union et leurs différentes combinaisons forment la nombreuse famille du règne minéral. Les pierres, les marcassites, les minéraux diffèrent encore entre eux, suivant la différence de leurs matrices, et le plus ou moins de cuisson.

De la matière du grand œuvre en général

Les Philosophes n'ont, ce semble, parlé de la matière que pour la cacher, au moins quand il s'est agi de la désigner en particulier. Mais quand ils en parlent en général, ils s'étendent beaucoup sur ses qualités et ses propriétés ; ils lui donnent tous les noms des individus de l'Univers, parce qu'ils disent qu'elle en est le principe et la base. « Examinez, dit le Cosmopolite¹⁰⁷, si ce que vous vous proposez de faire, est conforme à ce que peut faire la Nature. Voyez quels sont les matériaux qu'elle emploie et de quel vase elle se sert. Si vous ne voulez que faire ce qu'elle fait, suivez-la pas à pas. Si vous voulez faire quelque chose de mieux, voyez ce qui peut servir à cet effet ; mais demeurez toujours dans les natures de même genre. Si, par exemple, vous voulez pousser un métal au-delà de la perfection qu'il a reçue de la Nature, il faut prendre vos matériaux dans le genre métallique,

¹⁰⁷ Tract. I.

et toujours un mâle et une femelle. Sans quoi vous ne réussirez pas. Car en vain vous proposeriez-vous de faire un métal avec de l'herbe, ou une nature animale, comme d'un chien ou de toute autre bête, vous ne sauriez produire un arbre... »

Cette première matière est appelée plus communément soufre et argent-vif. Raymond Lulle¹⁰⁸ les nomme les deux extrêmes de la pierre et de tous les métaux. D'autres disent en général que le Soleil est son père et la Lune sa mère ; qu'elle est mâle et femelle ; qu'elle est composée de quatre, de trois, de deux et d'un, et tout cela pour la cacher. Elle se trouve partout, sur terre et sur mer, dans les plaines, sur les montagnes, etc. Le même Auteur dit que leur matière est unique, et dit ensuite que la pierre est composée de plusieurs principes individuels. Toutes ces contradictions ne sont cependant qu'apparentes, parce qu'ils ne parlent pas de la matière dans un seul point de vue, mais quant à ses principes généraux, ou aux différents états où elle se trouve dans les opérations.

Il est certain qu'il n'y a qu'un seul principe dans toute la Nature, et qu'il l'est de la pierre comme des autres choses. Il faut donc savoir distinguer ce que les Philosophes disent de la matière en général, d'avec ce qu'ils en disent en particulier. Il n'y a aussi qu'un seul esprit fixe, composé d'un sel très pur, et incombustible, qui fait sa demeure dans l'humide radical

¹⁰⁸ Codicil. c. 9.

des mixtes. Il est plus parfait dans l'or que dans toute autre chose, et le seul mercure des Philosophes a la propriété et la vertu de le tirer de sa prison, de le corrompre et de le disposer à la génération. L'argent-vif est le principe de la volatilité, de la malléabilité, et de la minéralité; l'esprit fixe de l'or ne peut rien sans lui. L'or est humecté, réincrudé, volatilisé et soumis à la putréfaction par l'opération du mercure: et celui-ci est digéré, cuit, épaissi, desséché et fixé par l'opération de l'or philosophique, qui le rend par ce moyen une teinture métallique.

L'un et l'autre sont le mercure et le soufre philosophique. Mais ce n'est pas assez qu'on fasse entrer dans l'œuvre un soufre métallique comme levain; il en faut aussi un comme sperme ou semence de nature sulfureuse, pour s'unir à la semence de substance mercurielle. Ce soufre et ce mercure ont été sagement représentés chez les Anciens par deux serpents, l'un mâle et l'autre femelle, entortillés autour de la verge d'or de Mercure. La verge d'or est l'esprit fixe où ils doivent être attachés. Ce sont les mêmes que Junon envoya contre Hercule, dans le temps que ce héros était encore au berceau.

Ce soufre est l'âme des corps, et le principe de l'exubération de leur teinture, le mercure vulgaire en est privé; l'or et l'argent vulgaires n'en ont que pour eux. Le mercure propre à l'œuvre doit donc premiè-

rement être imprégné d'un soufre invisible¹⁰⁹, afin qu'il soit plus disposé à recevoir la teinture visible des corps parfaits, et qu'il puisse ensuite la communiquer avec usure.

Nombre de Chimistes suent sang et eau pour extraire la teinture de l'or vulgaire ; ils s'imaginent qu'à force de lui donner la torture, ils la lui feront dégorger, et qu'ensuite ils trouveront le secret de l'augmenter et de la multiplier, mais *Spes tandem agricolas vanis eludit aristis*. Virg. Georg.

Car il est impossible que la teinture solaire puisse être entièrement séparée de son corps. L'art ne saurait défaire dans ce genre ce que la Nature a si bien uni. S'ils réussissent à tirer de l'or une liqueur colorée et permanente, par la force du feu ou par la corrosion des eaux fortes, il faut la regarder seulement comme une portion du corps, mais non comme sa teinture ; car ce qui constitue proprement la teinture ne peut être séparé de l'or. C'est ce terme de teinture qui fait illusion à la plupart des Artistes. Je veux bien encore que ce soit une teinture, au moins conviendront-ils qu'elle est altérée par la force du feu, ou les eaux fortes, qu'elle ne peut être utile à l'œuvre, et qu'elle ne saurait donner aux corps volatils la fixité de l'or dont elle aurait été séparée. C'est pour ces raisons que d'Espagnet¹¹⁰ leur conseille de ne pas dépen-

¹⁰⁹ D'Espagnet, Can. 30.

¹¹⁰ D'Espagnet, Can. 34.

ser leur argent et leur or dans un travail si pénible et dont ils ne pourraient tirer aucun fruit.

***Des noms que les anciens Philosophes
ont donnés à la matière***

Les anciens Philosophes cachaient le vrai nom de la matière du grand œuvre avec autant de soins que les modernes. Ils n'en parlaient que par allégories et par symboles. Les Égyptiens la représentaient dans leurs hiéroglyphes sous la forme d'un bœuf, qui était en même temps le symbole d'Osiris et d'Isis, qu'on supposait avoir été frère et sœur, l'époux et l'épouse, l'un et l'autre petits-fils du Ciel et de la Terre. D'autres lui ont donné le nom de Vénus. Ils l'ont aussi appelé Androgyne, Andromède, femme de Saturne, fille du Dieu Neptune ; Latone, Maïa, Sémélé, Lédà, Cérès, et Homère l'a honorée plus d'une fois du titre de mère des Dieux. Elle était aussi connue sous les noms de Rée ἀπὸ τῆς ρεῖν, terre coulante, fusible, et enfin d'une infinité d'autres noms de femmes, suivant les différences circonstances où elle se trouve dans les diverses et successives opérations de l'œuvre. Ils la personnifiaient, et chaque circonstance leur fournissait un sujet pour je ne sais combien de fables allégoriques, qu'ils inventaient comme bon leur semblait :

on en verra des preuves dans tout le cours de cet ouvrage.

Le Philosophe Hermétique veut que le Laiton (nom qu'il lui a plu aussi de donner à leur matière) soit composé d'un or et d'un argent crus, volatils, immûrs, et plein de noirceur pendant la putréfaction, qui est appelé ventre de Saturne, dont Vénus fut engendrée. C'est pourquoi elle est regardée comme née de la mer Philosophique. Le Sel, qui en était produit, était représenté par Cupidon, fils de Vénus et de Mercure ; parce qu'alors Vénus signifiait le soufre, et Mercure argent-vif, ou le mercure philosophique.

Nicolas Flamel a représenté la première matière dans ses figures hiéroglyphiques sous la figure de deux Dragons, l'un ailé, l'autre sans ailes, pour signifier, dit-il¹¹¹, « le principe fixe, ou le mâle, ou le soufre ; et par celui qui a des ailes, le principe volatil, ou l'humidité, ou la femelle, ou l'argent-vif. Ce sont, ajoute-t-il, le Soleil et la Lune de source mercurielle. Ce sont ces Serpents et Dragons que les anciens Égyptiens ont peints en cercle, à la tête mordant la queue, pour dire qu'ils étaient sortis d'une même chose, et qu'elle seule était suffisante à elle-même, et qu'en son contour et circulation elle se par faisait. Ce sont ces Dragons que les anciens Philosophes Poètes ont mis à garder sans dormir les pommes dorées des jardins des Vierges Hespérides. Ce sont ceux sur les-

¹¹¹ Explicat. des fig. ch. 4.

quels Jason, en l'aventure de la Toison d'or, versa le jus préparé par la belle Médée ; des discours desquels les livres des Philosophes sont si remplis, qu'il n'y a point de Philosophe qui n'en ait écrit depuis le véridique Hermès Trismégiste, Orphée, Pythagore, Artéphius, Morienus et les autres suivants jusqu'à moi. »

« Ce sont ces deux serpents envoyés par Junon, qui est la nature métallique, que le fort Hercule, c'est-à-dire le Sage doit étrangler en son berceau : je veux dire vaincre et tuer, pour les faire pourrir, corrompre et engendrer au commencement de son œuvre. Ce sont les deux Serpents attachés autour du caducée de Mercure, avec lesquels il exerce sa grande puissance, et se transfigure et se change comme il lui plaît. »

La Tortue était aussi chez les Anciens le symbole de la matière, parce qu'elle porte sur son écaille une espèce de représentation de cette figure de ♄ Saturne. C'est pourquoi Vénus était quelquefois représentée¹¹² assise sur un Bouc dont la tête, comme celle du Bélier, présente à peu près cette figure ♀ de Mercure, et le pied droit appuyé sur une Tortue. On voit aussi dans un emblème Philosophique un Artiste faisant une sauce à une Tortue avec des raisins. Et un Philosophe interrogé quelle était la matière, répondit *testudo solis cum pinguedine vitis*.

Chez les Aborigènes, la figure ♄ de Saturne était en grande vénération ; ils la mettaient sur leurs médailles,

¹¹² Plutarchus in præceptis connub.

sur leurs colonnes, obélisques, etc. Ils représentaient Saturne sous la figure d'un vieillard, ayant cependant un air mâle et vigoureux, qui laissait couler son urine en forme de jet d'eau ; c'était dans cette eau qu'ils faisaient consister la meilleure partie de leur médecine et de leurs richesses. D'autres y joignaient la plante appelée *Molybdenos*, ou plante Saturnienne, dont ils disaient que la racine était de plomb, la tige d'argent et les fleurs d'or. C'est la même dont il est fait mention dans Homère¹¹³ sous le nom de Moly. Nous en parlerons fort au long dans les explications que nous donnerons de la descente d'Énée aux enfers, à la fin de cet ouvrage.

Les Grecs inventèrent aussi une infinité de fables à cette occasion, et formèrent en conséquence le nom de *Mercure* de Μηρός, *inguin* et de Κᾶως *puer* , parce que le Mercure philosophique est une eau, que plusieurs Auteurs, et particulièrement Raymond Lulle¹¹⁴ ont appelé *urine d'enfant* . De-là aussi la fable d'Orion, engendré de l'urine de Jupiter, de Neptune et de Mercure.

La matière est une et toute chose

Les Philosophes, toujours attentifs à cacher tant

¹¹³ Odyss. I. 10. v. 302, et suiv.

¹¹⁴ Lib. Secretorum et alii.

leur matière que leurs procédés, appellent indifféremment leur matière, cette même matière dans tous les états où elle se trouve dans le cours des opérations. Ils lui donnent pour cet effet bien des noms en particulier qui ne lui conviennent qu'en général, et jamais mixte n'a eu tant de noms. Elle est une et toutes choses, disent-ils, parce qu'elle est le principe radical de tous les mixtes. Elle est en tout et semblable à tout, parce qu'elle est susceptible de toutes les formes, mais avant qu'elle soit spécifiée à quelque espèce des individus des trois règnes de la Nature. Lorsqu'elle est spécifiée au genre minéral, ils disent qu'elle est semblable à l'or, parce qu'elle en est la base, le principe et la mère. C'est pourquoi ils l'appellent or cru, or volatil, or immûr, or lépreux. Elle est analogue aux métaux, étant le mercure dont ils sont composés. L'esprit de ce mercure est si congelant qu'on le nomme le père des pierres tant précieuses que vulgaires. Il est la mère qui les conçoit, l'humide qui les nourrit, et la matière qui les fait.

Les minéraux, en sont aussi formés ; et comme l'antimoine est le Prothée de la Chimie, et le minéral qui a le plus de propriétés et de vertus, Artéphius a nommé la matière du grand œuvre, *Antimoine des parties de Saturne*. Mais quoiqu'elle donne un vrai mercure, il ne faut pas s'imaginer que ce mercure se tire de l'antimoine vulgaire, ni que ce soit le mercure commun.

Philalèthe nous assure¹¹⁵ que de quelque façon qu'on traite le mercure vulgaire, on n'en fera jamais le mercure Philosophique. Le Cosmopolite dit que celui-ci est le vrai mercure, et que le mercure commun n'est que son frère bâtard¹¹⁶. Lorsque le mercure des Sages est mêlé avec l'argent et l'or, il est appelé l'électre des Philosophes, leur airain, leur laiton, leur cuivre, leur acier ; et dans les opérations, leur venin, leur arsenic, leur orpiment, leur plomb, leur laiton qu'il faut blanchir, Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, la Lune et le Soleil.

Ce mercure est une eau ardente, qui a la vertu de dissoudre tous les mixtes, les minéraux, les pierres ; et tout ce que les autres menstrues ou eaux fortes ne sauraient faire, la faux du vieillard Saturne en vient à bout, ce qui lui a fait donner le nom de dissolvant universel.

Paracelse, en parlant de Saturne, s'exprime ainsi¹¹⁷ : « Il ne serait pas à propos que l'on se persuadât, encore moins que l'on fût instruit des propriétés cachées dans l'intérieur de Saturne et tout ce qu'on peut faire avec lui et par lui. Si les hommes le savaient, tous les Alchimistes abandonneraient toute autre matière pour ne travailler que sur celle-là. »

Je finirai ce que j'ai à dire sur la matière du grand œuvre, par l'exclusion que quelques Philo-

¹¹⁵ Introitus apertus, etc.

¹¹⁶ Dialog. Mercur. Alkemistæ et Naturæ.

¹¹⁷ Cœluro Philosoph. Can. de Saturno.

sophes donnent à certaine matière que les Souffleurs prennent communément pour faire la médecine dorée, ou pierre Philosophale. « J'ai, dit Riplée, fait beaucoup d'expériences sur toutes les choses que les Philosophes nomment dans leurs écrits, pour faire de l'or et de l'argent, et je veux vous les raconter. J'ai travaillé sur le cinabre, mais il ne valait rien, et sur le mercure sublimé qui me coûtait bien cher. J'ai fait beaucoup de sublimations d'esprits, de ferments, des sels du fer, de l'acier et de leur écume, croyant par ce moyen et ces matières parvenir à faire la pierre; mais je vis bien enfin que j'avais perdu mon temps, mes frais et mes peines. Je suivais pourtant exactement tout ce qui m'était prescrit par les Auteurs; et je trouvais que tous les procédés qu'ils enseignaient étaient faux. Je fis ensuite des eaux fortes, des eaux corrosives, des eaux ardentes, avec lesquelles j'opérais de diverses manières, mais toujours à pure perte. J'eus recours, après cela, aux coques d'œufs, au soufre, au vitriol, que les Artistes insensés prennent pour le Lion vert des Philosophes, à l'arsenic, à l'orpiment, au sel ammoniac, au sel de verre, au sel alkali, au sel commun, au sel gemme, au salpêtre, au sel de soude, au sel attincar, au sel de tartre, au sel alembroth; mais, croyez-moi, donnez-vous de garde de toutes ces matières. Fuyez les métaux imparfaits rubéfiés, l'odeur du mercure, le mercure sublimé ou précipité, vous y seriez trompé comme moi. J'ai éprouvé tout, le sang, les cheveux, l'âme de Saturne, les marcassites,

l'æs ustum, le safran de Mars, les écailles et l'écume du fer, la litharge, l'antimoine ; tout cela ne vaut pas une figue pourrie. J'ai travaillé beaucoup pour avoir l'huile et l'eau de l'argent ; j'ai calciné ce métal avec un sel préparé, et sans sel, avec de l'eau-de-vie ; j'ai tiré des huiles corrosives ; mais tout cela était inutile. J'ai employé les huiles, le lait, le vin, la présure, le sperme des étoiles qui tombe sur la terre, la chélideine, les secondines, et une infinité d'autres choses, et je n'en ai tiré aucun profit. J'ai mélangé le mercure avec des métaux, je les ai réduits en cristaux, m'imaginant faire quelque chose de bon, j'ai cherché dans les cendres mêmes : mais, croyez-moi, pour Dieu, fuyez, fuyez de telles sottises. Je n'ai trouvé qu'un seul œuvre véritable.»

Le Trévisan¹¹⁸ s'explique à peu près dans le même sens. « Et par ainsi, dit-il, nous en avons vu et connu plusieurs et infinis besognant en ces amalgamations et multiplications au blanc et au rouge, avec toutes les matières que vous sauriez imaginer, et toutes peines, continuations et constances que je crois qu'il est possible ; mais jamais nous ne trouvions notre or ni notre argent multiplié ni du tiers, ni de moitié, ni de nulle partie. Et si nous avons vu tant de blanchissements et rubifications, de recettes, de sophistications par tant de pays, tant en Rome, Navarre, Espagne, Turquie, Grèce, Alexandrie, Barbarie,

¹¹⁸ Philosoph. des Métaux.

Perse, Messine ; en Rhodes, en France, en Écosse, en la Terre Sainte et ses environs ; en toute l'Italie, en Allemagne, en Angleterre, et quasi circulant tout le monde. Mais jamais nous ne trouvions que gens besognant de choses sophistiquées et matières herbales, animales, végétales et plantables, et pierres minérales, sels, aluns et eaux fortes, distillations et séparations des éléments, et sublimations, calcinations, congélations d'argent-vif par herbes, pierres, eaux, huiles, fumiers, et feu et vaisseaux très étranges, et jamais nous ne trouvions labourants sur matière due. Nous en trouvions bien en ces pays qui savaient bien la pierre, mais jamais ne pouvions avoir leur accointance... et je me mis donc à lire les livres savants que de besogner davantage, pensant bien en moi-même que par homme je n'y pouvais parvenir ; partant que s'ils le savaient, jamais ne le voudraient dire... ainsi, je regardai là où plus les livres s'accordaient ; alors, je pensais que c'était là la vérité ; car ils ne peuvent dire vérité qu'en une chose. Et par ainsi, je trouvais la vérité. Car, où plus ils s'accordent, cela était la vérité ; combien que l'un le nomme en une manière et l'autre en une autre ; toutefois, *c'est toute une substance* en leurs paroles. Mais je connus que la fausseté était en diversité, et non point en accordance ; car, si c'était vérité, *ils n'y mettraient qu'une matière*, quelques noms et quelques figures qu'ils baillassent... Et en mon Dieu, je crois que ceux qui ont écrit paraboliquement et figurativement leurs livres, en parlant

de cheveux, d'urine, de sang, de sperme, d'herbes, de végétales, d'animaux, de plantes, et des pierres et des minéraux, comme sont sels, aluns et couperose, atraments, vitriols, borax et magnésie, et pierres quelconques, et eaux, je crois, dis-je, qu'oncques il ne leur coûta guère, ou qu'ils n'y ont pris guère de peines, ou qu'ils sont trop cruels... Car, sachez que nul livre ne déclare en paroles vraies, sinon par paraboles, comme figure. Mais l'homme y doit aviser et réviser souvent le possible de ce qu'ils disent, et regarder les opérations que Nature adresse en ses ouvrages. »

« Par quoi je conclus, et me croyez. Laissez sophistications et tous ceux qui y croient : fuyez leurs sublimations, conjonctions, séparations, congélations, préparations, disjonctions, connexions, et autres déceptions... Et se taisent ceux qui afferment autre teinture que la nôtre, non vraie, ne portant quelque profit. Et se taisent ceux qui vont disant et sermonnant autre soufre que le nôtre, qui est caché dedans la magnésie (Philosophique), et qui veulent tirer autre argent-vif que du serviteur rouge, et autre eau que la nôtre, qui est permanente, qui nullement ne se conjoint qu'à sa nature, et qui ne mouille autre chose sinon chose qui soit la propre unité de sa nature... »

« Laissez aluns, vitriols, sels et tous atraments, borax, eaux fortes quelconques, animaux, bêtes, et tout ce que d'eux peut sortir ; cheveux, sang, urine, spermes, chairs, œufs, pierres et tous minéraux. Laissez tous métaux seules : car combien que d'eux soit

l'entrée, et que notre matière, par tous les dits des Philosophes, doit être composée de vif-argent ; et vif-argent n'est en autres choses qu'ès métaux, comme il appert par Geber, par le grand Rosaire, par le code de toute vérité, par Morien, par Haly, par Calib, par Avicenne, par Bendegid, Esid, Serapion, par Sarne, qui fit le livre appelé Liliun, par Euclide en son septantième chapitre des Rétractations, et par le Philosophe (Aristote) au troisième des météores... et pour ce disent Aristote et Démocrite au livre de la Physique, chapitre troisième des Météores : fassent grande chère les Alchimistes ; car ils ne mueront jamais la forme des métaux, s'il n'y a réduction faite à leur première matière... Or sachez, comme le dit Noscus, en la Tourbe, lequel fut Roi d'Albanie, que d'homme ne vient qu'homme ; de volatil que volatil, ni de bête brute que bête brute, et que Nature ne s'amende qu'en sa propre nature, et non point en autre. »

Ce que nous venons de rapporter de ces deux Auteurs est une leçon pour les Souffleurs. Elle leur indique clairement qu'ils ne sont pas dans la bonne voie, et pourra servir en même temps de préservatif à ceux qu'ils auraient envie de duper, parce que toutes les fois qu'un homme promettra de faire la pierre avec les matières ci-dessus exclues, on peut en conclure que c'est ou un ignorant, ou un fripon. Il est clair aussi, par tout ce raisonnement du Trévisan, que la matière du grand œuvre doit être de nature miné-

rable et métallique ; mais quelle est cette matière en particulier ? aucun ne la dit précisément.

La clef de l'Œuvre

Basile Valentin¹¹⁹ dit que celui qui a de la farine fera bientôt de la pâte, et que celui qui a de la pâte trouvera bientôt un four pour la cuire. C'est comme s'il disait que l'Artiste qui aurait la véritable matière philosophique, ne sera pas embarrassé pour la mettre en œuvre : il est vrai, si l'on en croit les Philosophes, que la confection de l'œuvre est une chose très aisée, et qu'il faut plus de temps et de patience que de frais ; mais cela ne doit sans doute s'entendre que de certaines circonstances de l'œuvre, et lorsqu'on est parvenu à un certain point. Flamel¹²⁰ dit, que *la préparation des agents est une chose difficile sur toute autre au monde*. Augurelle¹²¹ nous assure qu'il faut un travail d'Hercule :

*Alter inauratam nota de vertice pellem
Principium velut ostendit, quod sumere possis :
Alter onus quantum subeas.*

Et d'Espagnet ne fait pas difficulté de dire qu'il y a

¹¹⁹ Addition aux Douze Clefs.

¹²⁰ Explicat. des fig. hiéroglyph.

¹²¹ Chrysop. l. 2.

beaucoup d'ouvrage à faire¹²². « Dans la sublimation philosophique du mercure, ou la première préparation, il faut un travail d'Hercule, car sans lui Jason n'aurait jamais osé entreprendre la conquête de la Toison d'or. » Il ne faut pas cependant s'imaginer que cette sublimation se fasse à la manière des sublimations chimiques, aussi a-t-il eu soin de l'appeler Philosophique. Il fait entendre, par ce qu'il dit après, qu'elle consiste dans la dissolution et la putréfaction de la matière ; parce que cette sublimation n'est autre chose qu'une séparation du pur de l'impur, ou une purification de la matière, qui est de nature à ne pouvoir être sublimée que par la putréfaction. D'Espagne cite en conséquence les paroles suivantes de Virgile. Le Poète, dit-il, semble avoir touché quelque chose de la nature, de la qualité, et de la culture de la terre philosophique par ces termes :

*Pingue solum primis extemplo a mensibus anni
Fortes invertant Tauri :
...Tunc zephyro putris se gleba resolvit.*

GEORG. I.

C'est donc la solution qui est la clef de l'œuvre. Tous les Philosophes en conviennent, et tous parlent de la même manière à ce sujet. Mais il y a deux travaux dans l'œuvre, l'un pour faire la pierre, l'autre pour faire l'élixir. Il faut d'abord commencer à pré-

¹²² Can. 42.

parer les agents ; et c'est de cette préparation que les Philosophes n'ont point parlé, parce que tout dépend d'elle, et que le second œuvre n'est, suivant leurs dires, qu'un jeu d'enfant et un amusement de femmes. Il ne faut donc pas confondre les opérations du second œuvre avec celles du premier, quoique Morien¹²³ nous assure que le second œuvre, qu'il appelle disposition, n'est qu'une répétition du premier.

Il est à croire cependant que ce n'est pas une chose si pénible et si difficile, puisqu'ils n'en disent mot, ou n'en parlent que pour la cacher. Telle que puisse être cette préparation, il est certain qu'elle doit se commencer par la dissolution de la matière, quoique plusieurs lui aient donné le nom de calcination ou de sublimation ; et puisqu'ils n'en ont pas voulu parler clairement, on peut au moins, des opérations de la seconde disposition, tirer des introductions pour nous éclairer sur les opérations de la première.

Il s'agit d'abord de faire le mercure philosophique ou le dissolvant avec une matière qui renferme en elle deux qualités, et qui soit en partie volatile, et fixe en partie. Ce qui prouve qu'il faut une dissolution, c'est que le Cosmopolite nous dit de chercher une matière de laquelle nous puissions faire une eau qui dissolve l'or naturellement et sans violence. Or une matière ne peut se réduire en eau que par la dissolution, quand

¹²³ Entretien du Roi Calid.

on n'emploie pas la distillation de la Chimie vulgaire, qui est exclue de l'œuvre.

Il est bon de remarquer ici que tous les termes de la Chimie vulgaire, que les Philosophes emploient dans leurs livres, ne doivent pas être pris dans le sens ordinaire, mais dans le sens philosophique. C'est pour-quoi le Philalèthe nous avertit¹²⁴ que les termes de distillation, sublimation, calcination, assation, réverbération, dissolution, descension, coagulation, ne sont qu'une et même opération, faite dans un même vase, c'est-à-dire une cuisson de la matière ; nous en ferons voir les différences dans la suite, lorsque nous parlerons de chacune en particulier.

Il faut encore remarquer que les signes démonstratifs de l'œuvre, desquels les Philosophes font mention, regardent particulièrement le second œuvre. On observera aussi que le plus grand nombre des Auteurs hermétiques commencent leurs traités à cette seconde opération, et qu'ils supposent leur mercure et leur soufre déjà fait, que les descriptions qu'ils en font dans leurs énigmes, leurs allégories, leurs fables, etc. sont presque toutes tirées de ce qui se passe dans cette seconde disposition de Morien ; et que de là viennent les contradictions apparentes qui se trouvent dans leurs ouvrages, où l'un dit qu'il faut deux matières, l'autre une seulement, l'autre trois, l'autre quatre, etc.

¹²⁴ Enarratio method. trium Gebri medicin. 12 Loco cit.

Ainsi, pour s'exprimer conformément aux idées des Philosophes, il faut donc les suivre pas à pas ; et comme je ne veux point m'éloigner en rien de leurs principes, ni de leur manière de les déduire, je les copierai mot pour mot, afin que le Lecteur ne regarde pas les explications que je donnerai des fables, comme une pure production de mon imagination. Basile Valentin est un de ceux qui en fait le plus d'applications, dans son Traité des 12 Clefs ; mais il les emploie pour former ses allégories, et non pour faire voir quelle était l'intention de leurs Auteurs, Flamel au contraire en cite de temps en temps quelques-unes dans le sens de leurs Auteurs ; c'est pourquoi je le citerai ici plus souvent que les autres ; et ce traité sera dans la suite composé, pour la plus grande partie, de ses propres paroles.

Les deux Dragons, qu'il a pris pour symbole hiéroglyphique de la matière, sont, dit-il¹²⁵, « les deux Serpents envoyés par Junon, qui est la nature métallique, que le fort Hercule, c'est-à-dire le Sage, doit étrangler en son berceau : je veux dire vaincre et tuer pour les faire pourrir, corrompre et engendrer *au commencement de son œuvre* ». Voilà la clef de l'œuvre ou la dissolution annoncée ; les Serpents, les Dragons, la Chimère, le Sphinx, les Harpies et les autres montres de la fable que l'on doit tuer ; et comme la putréfaction succède à la mort, « Flamel dit qu'il faut les faire

¹²⁵ Loco. cit

pourrir et corrompre. Étant donc mis ensemble dans le vaisseau du sépulcre, ils se mordent tous deux cruellement, et par leur grand poison et rage furieuse, ne se laissent jamais depuis le moment qu'ils se sont pris et entre-saisis (si le froid ne les empêche) que tous deux, de leur bavant venin et mortelles blessures, ne se soient ensanglantés par toutes les parties de leur corps, et finalement s'entre tuant, ne se soient étouffés dans leur venin propre, qui les change, après leur mort, en eau vive et permanente. Cette eau est proprement le mercure des Philosophes. Ce sont, ajoute-t-il, ces deux spermes masculins et féminins, décrits au commencement de mon sommaire philosophique, qui sont engendrés (dit Rasis, Avicenne, et Abraham Juif) dans les reins, entrailles, et des opérations des quatre éléments. Ce sont l'humide radical des métaux, soufre et argent-vif; non les vulgaires, et qui se vendent par les Marchands droguistes; mais ce sont ceux que nous donnent ces deux beaux et chers corps que nous aimons tant. Ces deux spermes, disait Démocrite, ne se trouvent point sur la terre des vivants. Avicenne le dit aussi, mais il ajoute qu'ils se recueillent de la fiente, ordure et pourriture du Soleil et de la Lune. »

La putréfaction est déclarée par les termes suivants : « La cause pourquoi j'ai peint ces deux spermes en forme de Dragons, c'est parce que leur puanteur est très grande, comme est celle des Dragons, et les exhalaisons qui montent dans le matras, sont obs-

cures, noires, bleues et jaunâtres... le Philosophe ne sent jamais cette puanteur, s'il ne casse ses vaisseaux ; mais seulement, il la juge telle par la vue et le changement des couleurs qui proviennent de la pourriture de ses confectons. » Que les Chimistes ou Souffleurs qui cherchent la pierre philosophale dans leurs calcinations et leurs creusets, jugent, de ces paroles de Flamel, si leurs opérations sont conformes aux siennes, et s'ils ont raison de s'exposer à respirer les vapeurs des matières puantes et arsenicales sur lesquelles ils opèrent.

La putréfaction de la matière dans le vase est donc le principe et la cause des couleurs qui se manifestent, et la première un peu permanente ou de durée qui doit paraître, est la couleur noire, qu'ils appellent simplement le noir, et d'une infinité d'autres noms que l'on verra ci-après dans le cours de cet ouvrage, ou dans le dictionnaire des termes propres à la Philosophie Hermétique, qui le suit immédiatement.

Cette couleur signifie donc la putréfaction et la génération qui s'ensuit, et qui nous est donnée par la *dissolution* de nos corps parfaits. Ces dernières paroles indiquent que Flamel parle de la seconde opération, et non de la première. « Cette dissolution vient de la chaleur externe, qui aide, et de l'ignéité politique, et vertu aigre admirable du poison de notre mercure, qui met et résout en pure poussière, même en poudre impalpable, ce qu'il trouve qui lui résiste. Ainsi, la chaleur agissant sur et contre l'humidité radicale

métallique, visqueuse et oléagineuse, engendre sur le sujet la noirceur. » Elle est ce voile noir avec lequel le navire de Thésée revint victorieux de Crète, et qui fut cause de la mort de son père. Aussi faut-il que le père meure afin que, des cendres de ce Phœnix, il en renaisse un autre, et que le fils soit Roi. »

La véritable clef de l'œuvre est cette noirceur au commencement de ses opérations ; et s'il paraît une autre couleur rouge ou blanche avant celle-là, c'est une preuve qu'on n'a pas réussi, ou, comme le dit notre Auteur, « on doit toujours souhaiter cette noirceur, et certes, qui ne la voit durant les jours de la pierre, quelle autre couleur qu'il voie, il manque entièrement au magistère, et ne le peut plus parfaire avec ce chaos... Et véritablement, je te dis derechef que quand même tu besognerais sur les vraies matières, si au commencement, après avoir mis les confections dans l'œuf philosophique, c'est-à-dire, quelque temps après que le feu les a irritées, si tu ne vois cette tête de corbeau, noire du noir très noir, il te faut recommencer ; car cette faute est irréparable. Surtout on doit craindre une couleur orangée ou demi-rouge, parce que si, dans ce commencement, tu la vois dans ton œuf, sans doute tu brûles, ou as brûlé la verdeur et la vivacité de la pierre. »

La couleur bleuâtre et jaunâtre indiquent que la putréfaction et la dissolution n'est point encore achevée. La noirceur est le vrai signe d'une parfaite solution. Alors, la matière se dissout en poudre plus

menue, pour ainsi dire, que les atomes qui voltigent aux rayons du Soleil, et ces atomes se changent en eau permanente. les Philosophes ont donné à cette dissolution les noms *de mort, destruction et perdition, enfer, tartare, ténèbres, nuit, veste ténébreuse, sépulcre, tombeau, eau venimeuse, charbon, fumier, terre noire, voile noir, terre sulfureuse, mélancolie, magnésie noire, boue, menstrue puant, fumée, noir de fumée, feu venimeux, nuée, plomb, plomb noir, plomb des Philosophes, Saturne, poudre noire, chose méprisable, chose vile, sceau d'Hermès, esprit puant, esprit sublime, soleil éclipsé, ou éclipse du soleil et de la lune, fiente de cheval, corruption, écorce noire, écume de la mer, couverture du vase, chapiteaux de l'alambic, naphte, immondice du mort, cadavre, huile de Saturne, noir plus noir que le noir même*. Ils l'ont enfin désignée par tous les noms qui peuvent exprimer ou désigner la corruption, la dissolution et la noirceur. C'est elle qui a fourni aux Philosophes la matière à tant d'allégories sur les morts et les tombeaux. Quelques-uns l'ont même nommée calcination, dénudation, séparation, trituration, assation, à cause de la réduction des matières en poudre très menues. D'autres, *réduction en première matière, mollification, extraction, commixtion, liquéfaction, conversion des éléments, subtilisation, division, humation, impastation et distillation*. Les autres *xir, ombres cimmériennes, gouffre, génération, ingestion, submersion, complexion, conjonction, imprégnation*. Lorsque la chaleur agit sur ces matières, elles se

changent d'abord en poudre, et eau grasse et gluante, qui monte en vapeur au haut du vase, et redescend en rosée ou pluie, au fond du vase¹²⁶, où elle devient à peu près comme un bouillon noir un peu gras. C'est pourquoi on l'a appelée sublimation, et volatilisation, ascension et descension. L'eau se coagulant ensuite davantage devient comme de la poix noire, ce qui la fait nommer terre fétide et puante. Elle donne une odeur de relent, de sépulcres et de tombeaux. Hermès l'a appelée la terre des feuilles. « Mais son vrai nom, dit Flamel, est le *laiton ou laton, qu'il faut blanchir*. Les anciens Sages, ajoute-t-il, l'ont décrite sous l'histoire du Serpent de Mars, qui avait dévoré les compagnons de Cadmus, lequel le tua en le perçant de sa lance contre un chêne creux. » Remarques ce chêne.

Mais pour parvenir à cette putréfaction, il faut un agent ou dissolvant analogue au corps qu'il doit dissoudre. Celui-ci est le corps dissoluble, appelé semence masculine ; l'autre est l'esprit dissolvant, nommé semence féminine. Quand ils sont réunis dans le vase, les Philosophes leur donnent le nom de *Rebis* ; c'est pourquoi Merlin, a dit :

Res rebis est bina conjuncta, sed tamen una.

Philalèthe¹²⁷ s'exprime ainsi au sujet de ce dissolvant. « Cette semence féminine est un des principaux principes de notre magistère ; il faut donc méditer

¹²⁶ Artéphius.

¹²⁷ Vera confect. lapid. Philosop. p. 13. et suiv.

profondément dessus, comme sur une matière sans laquelle on ne peut réussir, puisque quoiqu'argent-vif, il n'est pas en effet un argent-vif naturel dans sa propre nature, mais un certain autre mercure propre à une nouvelle génération, et qui, outre sa pureté, demande une longue et admirable préparation, qui lui laisse sa qualité minérale, homogène, saine et sauve. Car si l'on ôte à cet esprit dissolvant sa fluidité et sa mercurialité, il devient inutile à l'œuvre philosophique, parce qu'il a perdu par là sa nature dissolvante; et s'il était changé en poudre, de quelque espèce qu'elle puisse être, si elle n'est pas de la nature du corps dissoluble, il le perd; il n'a plus de relation ni de proportion avec lui, et doit être rejeté de notre œuvre. Ceux-là pensent donc follement et fausement qui altèrent l'argent-vif, avant qu'il soit uni avec les espèces métalliques. Car cet argent-vif, qui n'est pas le vulgaire, est la matière de tous les métaux, et comme leur eau, à cause de son homogénéité avec eux. Il se revêt de leur nature dans son mélange avec eux, et prend toutes leurs qualités, parce qu'il ressemble au mercure céleste, qui devient semblable aux qualités des planètes avec lesquelles il est en conjonction.»

Aucune eau ne peut dissoudre radicalement et naturellement les espèces métalliques, si elle n'est de leur nature, et si elle ne peut être congelée avec elles. Il faut qu'elle passe dans les métaux comme un aliment qui s'incorpore avec eux, et ne fasse plus qu'une et même substance. Celui qui ôtera donc à

l'argent-vif son humidité avec les sels, les vitriols, ou autres choses corrosives, agit en insensé. Ceux-là ne se trompent pas moins, qui s'imaginent extraire du mercure naturel une eau limpide et transparente, avec laquelle ils puissent faire des choses admirables. Quand même ils viendraient à bout de faire une telle eau, elle ne vaudrait rien pour l'œuvre.

Définitions et propriétés de ce Mercure

Le mercure est une chose qui dissout les métaux d'une dissolution naturelle, qui conduit leurs esprits de puissance en acte.

Le mercure est cette chose qui rend la matière des métaux lucide, claire et sans ombre, c'est-à-dire qui les nettoie de leurs impuretés, et tire de l'intérieur des métaux parfaits leurs nature et semence qui y est cachée.

Le mercure dissolvant est une vapeur sèche, nullement visqueuse, ayant beaucoup d'acidité, très subtile, très volatile au feu, ayant une grande propriété de pénétrer et de dissoudre les métaux en le préparant ; et, en faisant cette dissolution, outre la longueur du travail, on court un très grand danger, dit Philalèthe. Il recommande en conséquence de préserver ses yeux, ses oreilles et son nez.

La confection de ce mercure, ajoute le même

Auteur, est le plus grand des secrets de la Nature ; on ne peut guère l'apprendre que par la révélation de Dieu, ou d'un ami ; car on n'en viendra presque jamais à bout par les instructions des livres.

Le mercure dissolvant n'est point mercure des Philosophes avant sa préparation, mais seulement après, et il est le commencement de la Médecine du troisième ordre. Voyez ce qu'on entend par ces médecines, dans le Dictionnaire ci-joint.

Ceux qui, à la place de ce mercure, emploient pour l'œuvre philosophique le mercure naturel, ou sublimé, ou en poudre calcinée ou précipitée, se trompent lourdement.

Le mercure dissolvant est un élément de la terre, dans lequel il faut semer le grain de l'or. Il corrompt le Soleil, le putréfie, le résout en mercure, et le rend volatil, et semblable à lui-même. Il se change en Soleil et Lune, et devient comme les mercures des métaux. Il tire au dehors les âmes des corps, les enlève et les cuit. C'est ce qui a donné lieu aux anciens Sages de dire que le Dieu Mercure tirait les âmes des corps vivants et les conduisait au Royaume de Pluton. C'est pourquoi Homère nomme très souvent mercure Ἀργειφόντης *Argicida*.

Le mercure dissolvant ne doit pas être sec, car s'il est tel, tous les Philosophes nous assurent qu'il ne sera pas propre à la dissolution, il faut donc prendre une semence féminine en forme semblable et prochaine à celle des métaux. L'art le rend menstrue des métaux ;

et, par les opérations de la première médecine, ou de sa préparation imparfaite, il passe par toutes les qualités des métaux, jusqu'à celles du Soleil. Le soufre des métaux imparfaits le coagule, et il prend les qualités du métal dont le soufre l'a coagulé ; si le mercure dissolvant n'est point animé, en vain l'emploiera-t-on pour l'œuvre universelle, ni pour le particulier.

Le mercure dissolvant est le vase unique des Philosophes, dans lequel s'accomplit tout le magistère. Les Philosophes lui ont donné divers noms, dont voici les plus usités. *Vinaigre des Philosophes, champ, aludel, eau, eau de l'art, eau ardente, eau divine, eau de fontaine, eau purifiante, eau permanente, eau première, eau simple, bain, ciel, prison, paupière supérieure, crible, fumée, humidité, feu, feu artificiel, feu corrodant, feu contre nature, feu humide, jourdain, liqueur, liqueur végétale crue, lune, matière, matière lunaire, première vertu, mère, mercure cru, mercure préparant, ministre premier, serviteur fugitif, nymphes, bacchantes, muses, femme ; mer, esprit cru, esprit cuit, sépulcre, sperme de mercure, eau stygienne, estomac d'autruche, vase, vase des Philosophes, inspecteur de choses cachées, argent-vif cru tiré simplement de sa minière, mais on ne doit point oublier que ce n'est pas celui qui se vend dans les boutiques des Apothicaires ou Droguistes.*

Lorsque la conjonction du mercure est faite avec le corps dissoluble, les Philosophes ne parlent des deux que comme d'une seule chose ; et alors, ils disent que les Sages trouvent dans le mercure tout ce qu'il

leur faut. On ne doit donc pas se laisser tromper à la diversité des noms ; et pour prévenir les erreurs en ce genre, en voici quelques-uns des principaux. *Eau épaisse, notre eau, eau seconde, arcane, argent-vif, bien, bien qui a plusieurs noms, chaos, hylé, notre compost ; notre confection, corps confus, corps mixte, cuivre, Æs des Philosophes, laiton, fumier, fumée aqueuse, humidité brûlante, feu étranger, feu innaturel, pierre, pierre minérale, pierre unique, matière unique, matière confuse des métaux, menstrue, menstrue second, minière, notre minière, minière des métaux, mercure, mercure épaissi, pièce de monnaie, œuf, œuf des Philosophes, racine, racine unique, pierre connue dans les chapitres des livres.* C'est enfin à ce mélange ou mercure que la plupart des Auteurs commencent leurs livres et leurs traités sur l'œuvre.

Du vase de l'Art, et de celui de la Nature

Trois sortes de matrices, la première est la terre, la matrice universelle du monde, le réceptacle des éléments, le grand vase de la Nature, le lieu où se fait la corruption des semences, le sépulcre et le tombeau vivant de toutes les créatures. Elle est en particulier la matrice du végétal et du minéral.

La seconde matrice est celle de l'utérus dans l'animal ; celle des volatiles est l'œuf ; et le seul rocher, celle de l'or et de l'argent.

La troisième, celle du métal, est connue de peu de personnes ; la matrice étant, avec le sperme, la cause de la spécification du métal.

La connaissance de ce vase précieux, et de l'esprit fixe et saxifique implanté dans lui, était un des plus grands secrets de la cabale des Égyptiens. Il a donc fallu chercher un vase analogue à celui que la Nature emploie pour la formation des métaux ; un vase qui devînt la matrice de l'arbre doré des Philosophes ; et l'on n'en a point trouvé de meilleur que le verre. Ils y ont ajouté la manière de le sceller, à l'imitation de la Nature, afin qu'il ne s'en exhalât aucun des principes. Car, comme dit Raymond Lulle, la composition qui se fait de la substance des vapeurs exhalées, et rabattues sur la matière qui se corrompt, pour l'humecter, la dissoudre, est la putréfaction. Ce vase doit donc avoir une forme propre à faciliter la circulation des esprits, et doit être d'une épaisseur et d'une consistance capable de résister à leur impétuosité.

Noms donnés à ce vase par les Anciens

Les Philosophes faisaient en sorte de faire entrer ce vase dans leurs allégories, de manière qu'on n'eût pas le moindre soupçon sur l'idée qu'ils en avaient. Tantôt c'était une tour, tantôt un navire ; ici un coffre ; là une corbeille. Telle fut la tour de Danaé ; le coffre de

Deucalion, et le tombeau d'Osiris ; la corbeille, l'outre de Bacchus et sa bouteille ; l'amphore d'or ou vase de Vulcain ; la coupe que Junon présenta à Thétis, le vaisseau de Jason, le marais de Lerne, qui fut ainsi appelé *λάρναξ*, *capsa*, *loculus* ; le panier d'Erichthonius ; la cassette dans laquelle fut enfermé Tennis Triodite avec sa sœur Hémithée ; la chambre de Léda, les œufs d'où naquirent Castor, Pollux, Clytemnestre et Hélène ; la ville de Troie ; les cavernes des monstres ; les vases dont Vulcain fit présent à Jupiter. La cassette que Thétis donna à Achille, dans laquelle on mit les os de Patrocle, et ceux de son ami. La coupe avec laquelle Hercule passa la mer pour aller enlever les bœufs de Géryon. La caverne du mont Hélicon, qui servait de demeure aux Muses et à Phœbus ; tant d'autres choses enfin accommodées aux fables que l'on inventait au sujet du grand œuvre. Le lit où Vénus fut trouvée avec Mars ; la peau dans laquelle Orion fut engendré ; le clepsydre ou corne d'Amalthée de *κλέπτω*, je cache, *ὔδωρ*, eau. Les Égyptiens enfin n'entendaient autre chose par leurs puits, leurs sépulcres, leurs urnes, leurs mausolées en forme de pyramide.

Mais ce qui a trompé davantage ceux qui ont étudié la Philosophie hermétique dans les livres, c'est que le vase de l'Art et celui de la Nature n'y sont pas communément distingués. Ils parlent tantôt de l'un, tantôt de l'autre, suivant que le sujet les amène. Sans qu'aucun en fasse la distinction. Ils font mention

pour l'ordinaire d'un triple vaisseau. Flamel l'a représenté dans ses Hiéroglyphes, sous la figure d'une écritoire. « Ce vaisseau de terre, en forme d'écritoire dans une niche, est appelé, dit-il, le triple vaisseau ; car dans son milieu il y a un étage, sur lequel il y a une écuelle pleine de cendres tièdes, dans lesquelles est posé l'œuf Philosophique, qui est un matras de verre, que tu vois peint en forme d'écritoire, et qui est plein de confection de l'art, *c'est-à-dire de l'écume de la mer rouge et de la graisse du vent mercuriel.* » Mais il paraît, par sa description qu'il donne de ce triple vaisseau, qu'il parle non seulement du vase, mais du fourneau.

Il est absolument nécessaire de connaître le vase et sa forme pour réussir dans l'œuvre. Quant à celui de l'art, il doit être de verre, de forme ovale ; mais pour celui de la Nature, les Philosophes nous disent qu'il faut être instruit parfaitement de sa quantité et de sa qualité. C'est la terre de la pierre, ou la femelle, ou la matrice dans laquelle la semence du mâle est reçue, se putréfie et se dispose à la génération. Morien parle de celui-ci en ces termes : « Vous devez savoir, ô bon Roi, que ce magistère est le Secret des Secrets de Dieu très grand ; il l'a confié et recommandé à ses Prophètes, dont il a mis les âmes dans son paradis. Que si les Sages, leurs successeurs, n'eussent compris ce qu'ils avaient dit de la *qualité* du vaisseau dans lequel se fait le Magistère, ils n'auraient jamais pu faire l'œuvre. » Ce vase, dit Philalèthe « est un aludel, non de verre, mais de terre ; il est le réceptacle des teintures ; et res-

pectivement à la pierre, il doit contenir (la première année des Chaldéens) vingt-quatre pleines mesures de Florence, ni plus, ni moins. »

Les Philosophes ont parlé de différents vases pour tromper les ignorants. Ils ont même cherché à en faire un mystère comme de tout le reste. C'est pourquoi ils lui ont donné divers noms, suivant les différences dénominations qu'il leur a plu donner aux divers états de la matière. Ainsi ils ont fait mention d'alambic, de cucurbite, de vases sublimatoires, calcinatoires, etc. Mais il n'y a qu'un vase de l'art que d'Espagnet¹²⁸ décrit ainsi : « Pour dire la vérité, et parler avec ingénuité, on n'a besoin que d'un seul vase pour perfectionner les deux soufres ; il en faut un second pour l'élixir. La diversité des digestions ne demande pas un changement de vase ; il est même nécessaire de ne point l'ouvrir, ni le changer jusqu'à la fin du premier œuvre. Ce vase sera de verre, ayant le fond rond ou ovale, et un cou long au moins d'une palme, mais étroit comme celui d'une bouteille ; il faut que le verre soit épais également dans toutes ses parties, sans nœuds ni fêlures, afin qu'il puisse résister à un feu long et quelquefois vif. »

« Le second vase de l'art sera fait de deux hémisphères creux de chêne, dans lesquelles on mettra l'œuf, pour le faire couvrir. » Le Trévisan fait aussi mention de ce tronc de chêne, en ces termes¹²⁹ :

¹²⁸ Can. 112. et suiv.

¹²⁹ Philosoph. des métaux. 4. part.

« Après, afin que la fontaine fût plus forte, et que les chevaux n'y marchassent, ni autres bêtes brutes, il y éleva un creux de chêne tranché par le milieu, qui garde le Soleil et l'ombre de lui. »

Le troisième vase, enfin est le fourneau qui renferme et conserve les deux autres vases et la matière qu'ils contiennent. Flamel dit qu'il n'aurait jamais pu deviner sa forme, si Abraham Juif ne l'avait dépeint avec le feu proportionné, dans ses figures hiéroglyphiques. En effet, les Philosophes l'ont mis au nombre de leurs secrets, et l'ont nommé Athanor à cause du feu qu'on y entretient continuellement, quoiqu'inégalement quelquefois, parce que la capacité du fourneau et la quantité de la matière demandent un feu proportionné. Quant à sa construction, on peut voir ce qu'en dit d'Espagnet.

Du Feu en général

Quoique nous ayons parlé du feu assez au long dans les principes de Physique qui précèdent ce traité, il est à propos d'en dire encore deux mots, pour ce qui regarde l'œuvre. Nous connaissons trois sortes de feux, le céleste, le feu de nos cuisines, et le feu central. Le premier est très pur, simple, et non brûlant par lui-même ; le second est impur, épais, et brûlant ; le central est pur en lui-même, mais il est mélangé

et tempéré. Le premier est ingénérant, et luit sans brûler ; le second est destructif, et brûle en luisant, au lieu d'engendrer ; le troisième engendre et éclaire quelquefois sans brûler et brûle quelquefois sans éclairer. Le premier est doux, le second âcre et corrosif, le troisième est salé et doux. Le premier est par lui-même sans couleur et sans odeur ; le second, puant et coloré, suivant son aliment ; le troisième est invisible, quoique de toutes couleurs et de toutes odeurs. Le céleste n'est connu que par ses opérations ; le second par les sens, et le central par ses qualités.

Le feu est très vif dans l'animal, stupide et lié dans le métal, tempéré dans le végétal, bouillant et très brûlant dans les vapeurs minérales.

Le feu céleste a pour sa sphère la région éthérée, d'où il se fait sentir jusqu'à nous. Le feu élémentaire a pour demeure la superficie de la terre et notre atmosphère ; le feu central est logé dans le centre de la matière. Ce dernier est tenace, visqueux, glutineux, et est inné dans la matière ; il est digérant, mûrissant, ni chaud, ni brûlant au toucher ; il se dissipe et consume très peu, parce que sa chaleur est tempérée par le froid.

Le feu céleste est sensible, vital, actif dans l'animal, plus chaud au toucher, moins digérant, et s'exhale sensiblement.

L'élémentaire est destructif, d'une voracité incroyable ; il blesse les sens, il brûle ; il ne digère, ne cuit, et n'engendre rien. Il est dans l'animal ce que les

Médecins appellent *chaleur fébrile* et contre nature, il consume ou divise l'humeur radicale de notre vie.

Le céleste passe en la nature du feu central; il devient interne, engendrant; le second est externe et séparant; le central est interne, unissant et homogénant.

La lumière ou le feu du Soleil habillé des rayons de l'Éther, concentrés et réverbérés sur la superficie de la terre, prend la nature du feu élémentaire, ou de nos cuisines. Celui-ci passe en la nature du feu céleste à force de se dilater, et devient central à force de se concentrer dans la matière. Nous avons un exemple de ces trois feux dans une bougie allumée; sa lumière dans son expression représente le feu céleste; sa flamme le feu élémentaire, et la mèche le feu central.

Comme le feu de l'animal est d'une dissipation incroyable, dont la plus grande se fait par la transpiration insensible, les Philosophes se sont étudiés à chercher quelque moyen de réparer cette perte; et sentant bien que cette réparation ne pouvait se faire par ce qui est impur et corruptible comme l'animal même, ils ont eu recours à une matière, où cette chaleur requise fût concentrée abondamment. L'art de la Médecine ne pouvant empêcher cette perte, et ignorant les moyens abrégés de la réparer, s'est contentée d'aller aux accidents qui détruisent notre substance, qui viennent ou des vices des organes, ou de l'intempérie du sang, des esprits, des humeurs, de leur abondance ou disette, d'où suit infailliblement la

mort, si l'on n'y apporte un remède efficace, que les Médecins avouent eux-mêmes ne connaître que très imparfaitement.

Du Feu Philosophique

La raison, qui engageait les anciens sages à faire un mystère de leur vase, était le peu de connaissance que l'on avait, dans ces temps reculés, de la fabrique du verre. On a découvert dans la suite la manière de le faire ; c'est pourquoi les Philosophes n'ont plus tant caché la matière et la forme de leur vase. Il n'en est pas ainsi de leur feu secret ; c'est un labyrinthe dont le plus avisé ne saurait se tirer.

Le feu du Soleil ne peut être ce feu secret ; il est interrompu, inégal ; il ne peut soutenir une chaleur en tout semblable dans ses degrés, sa mesure et sa durée. Sa chaleur ne saurait pénétrer l'épaisseur des montagnes, ni échauffer la froideur des marbres et des rochers, qui reçoivent les vapeurs minérales dont l'or et l'argent sont formés.

Le feu de nos cuisines empêche l'union des miscibles, et consume ou fait évaporer le lien des parties constituantes des corps ; il en est le tyran.

Le feu central ou inné dans la matière a la propriété de mêler les substances, et d'engendrer ; mais il ne peut être cette chaleur Philosophique tant vantée,

qui fait la corruption des semences métalliques ; parce que ce qui est de soi-même principe de corruption, et ne le peut être de génération que par accident : je dis par accident ; car la chaleur qui engendre est interne et innée à la matière, et celle qui corrompt est externe et étrangère.

Cette chaleur est fort différente dans la génération des individus des trois règnes. L'animal l'emporte de beaucoup en activité au-dessus de la plante. La chaleur du vase dans la génération du métal doit répondre et être proportionné à la qualité de la semence dont la corruption est très difficile. Il faut donc conclure que n'y ayant point de génération sans corruption, et point de corruption sans chaleur, il faut proportionner la chaleur à la semence que l'on emploie pour la génération.

Il y a donc deux chaleurs, une putrédinale externe, et une vitale, ou générative interne. Le feu interne obéit à la chaleur du vase jusqu'à ce que, délié et délivré de sa prison, il s'en rend le maître. La chaleur putrédinale vient à son secours, elle passe en la nature de la chaleur vitale, et toutes deux travaillent ensuite de concert.

C'est donc le vase qui administre la chaleur propre à corrompre, et la semence qui fournit le feu propre à la génération ; mais comme la chaleur de ce vase n'est pas si connue pour le métal comme elle l'est pour l'animal et la plante, il faut réfléchir sur ce que nous avons dit du feu en général pour trouver cette cha-

leur. La Nature l'a si proportionnellement mesurée dans sa matrice quant aux animaux, qu'elle ne peut guère être augmentée ni diminuée ; la matrice est dans ce cas un véritable Athanor.

Quant à la chaleur du vase pour la corruption de la graine des végétaux, il la faut très petite ; le Soleil la lui fournit suffisamment ; mais il n'en est pas de même dans l'art hermétique. La matrice, étant de l'invention de l'Artiste, veut un feu artistement inventé et proportionné à celui que la Nature implante au vase pour la génération des matières minérales. Un Auteur anonyme dit que pour connaître la matière de ce feu, il suffit de savoir comment le feu élémentaire prend la forme du feu céleste, et que, pour sa forme, tout le secret consiste dans la forme et la structure de l'athanor par le moyen duquel ce feu devient égal, doux, continu, et tellement proportionné que la matière puisse se corrompre, après quoi la génération du soufre doit se faire, qui prendra la domination pour quelque temps et régira le reste de l'œuvre. C'est pourquoi les Philosophes disent que la femelle domine pendant la corruption, et le mâle chaud et sec pendant la génération.

Artéphius est un de ceux qui a traité le plus au long du feu Philosophique ; et Pontanus avoue avoir été redressé, et reconnu son erreur dans la lecture du traité de ce Philosophe. Voici ce qu'il en dit : « Notre feu est minéral, il est égal, il est continu, il ne s'évapore point, s'il n'est trop fortement excité ; il participe

du soufre ; il est pris d'autre chose que de la matière, il détruit tout, il dissout, congèle et calcine ; il y a de l'artifice à le trouver et à le faire ; il ne coûte rien, ou du moins fort peu. De plus, il est humide, vaporeux, digérant, altérant, pénétrant, subtil, aérien, non violent, incomburant, ou qui ne brûle point, environnant, contenant et unique. Il est aussi la fontaine d'eau vive, qui environne et contient le lieu où se baignent et se lavent le Roi et la Reine. Ce feu humide suffit en toute l'œuvre au commencement, au milieu et à la fin ; parce que tout l'art consiste en ce feu. Il y a encore un feu naturel, un feu contre nature, et un feu innaturel, et qui ne brûle point, enfin, pour complément, il y a un feu chaud, sec, humide, froid. Pensez bien à ce que je viens de dire, et travaillez droitement, sans vous servir d'aucune matière étrangère. » Ce que le même Auteur ajoute ensuite est dans le fond une véritable explication de ces trois feux ; mais comme il les appelle *feu de lampes, feu de cendres, et jeu naturel de notre eau* ; on voit bien qu'il a voulu donner le change ; ceux qui voudront voir un détail plus circonstancié du feu Philosophique, peuvent avoir recours au Testament de Raymond Lulle et à son Codicille ; d'Espagnet en parle aussi fort au long depuis le 98^e Canon jusqu'au cent huitième. Les autres Philosophes n'en ont presque fait mention que pour le cacher, ou ne l'ont indiqué que par ses propriétés. Mais quand il s'est agi d'allégories ou de fables, ils ont donné à ce feu les noms d'épée, de lance, de flèches, de jave-

lot, de hache, etc., telle fut celle dont Vulcain frappa Jupiter pour le faire accoucher de Pallas ; l'épée que le même Vulcain donna à Pelée père d'Achille ; la mas-sue dont il fit présent à Hercule ; l'arc que ce héros reçut d'Apollon ; le cimenterre de Persée ; la lance de Bellerophon, etc. C'est le feu que Prométhée vola au Ciel ; celui que Vulcain employait pour fabriquer les foudres de Jupiter et les armes des Dieux, la ceinture de Vénus, le trône d'or du Souverain des Cieux, etc. C'est enfin le feu de Vesta, entretenu si scrupuleusement à Rome, qu'on punissait de mort les Vierges vestales auxquelles on avait confié le soin de l'entretenir, lorsque par négligence ou autrement elles le laissaient éteindre.

Principes opératifs

La préparation est composée de quatre parties. La première est la solution de la matière en eau mercurielle ; la seconde est la préparation du mercure des Philosophes ; la troisième est la corruption ; la quatrième, la génération et la création du soufre Philosophique. La première se fait par la semence minérale de la terre ; la seconde volatilise et spermatise les corps ; la troisième fait la séparation des substances et leur rectification ; la quatrième les unit et les fixe, ce qui est la création de la pierre. Les Philosophes ont comparé la préparation à la création du monde,

qui fut d'abord une masse, un chaos, une terre vide, informe et ténébreuse qui n'était rien en particulier, mais tout en général ; la seconde est une forme d'eau pondéreuse et visqueuse, pleine de l'esprit occulte de son soufre ; et la troisième est la figure de la terre qui parut aride après la séparation des eaux.

Dieu dit, la lumière fut faite ; elle sortit de son limbe et se plaça dans la région la plus élevée. Alors, les ténèbres disparurent devant elle ; le chaos et la confusion firent place à l'ordre, la nuit au jour, et pour ainsi dire, le néant à l'être.

Dieu parla une seconde fois ; les éléments confus se séparèrent, les plus légers se logèrent en haut et les plus pesants en bas ; alors la terre dégagée de ses moites abîmes parut, et parut capable de tout produire.

Cette séparation d'eau de la terre, où l'air se trouva et le feu se répandit, n'est qu'un changement successif de la matière sous cette double forme ; ce qui a fait dire aux Philosophes que l'eau est tout le fondement de l'œuvre, sans laquelle la terre ne pouvait être dissoute, pourrie, préparée, et que la terre est le corps où les éléments humides se terminent, se congèlent, et s'ensevelissent en quelque façon, pour reprendre une plus noble vie.

Il se fait alors une circulation, dont le premier mouvement sublime la matière en la raréfiant, le second l'abaisse en la congelant ; et le tout se termine enfin en une espèce de repos, ou plutôt un mouvement interne, une coction insensible de la matière.

La première roue de cette rotation d'éléments, comme l'appelle d'Espagnet, consiste dans la réduction de la matière en eau, où la génération commence ; l'éclipse du Soleil et de la Lune se fait ensuite. La seconde est une évacuation de l'humidité superflue, et une coagulation de la matière sous forme d'une terre visqueuse et métallique, la troisième roue opère la séparation et la rectification des substances ; les eaux se séparent des eaux. Tout se spiritualise ou se volatilise ; le Soleil et la Lune reprennent leur clarté et la lumière commence à paraître sur la terre. La quatrième est la création du soufre.

« Par la première digestion, dit l'Auteur que je viens de citer¹³⁰, le corps se dissout ; la conjonction du mâle et de la femelle, et le mélange de leurs semences se font, la putréfaction succède, et les éléments se résolvent en une eau homogène. Le Soleil et la Lune s'éclipsent à la tête du Dragon ; et tout le monde enfin retourne et rentre dans le chaos antique et dans l'abîme ténébreux. Cette première digestion se fait, comme celle de l'estomac, par une chaleur pépantique et faible, plus propre à la corruption qu'à la génération. »

« Dans la seconde digestion, l'esprit de Dieu est porté sur les eaux ; la lumière commence à paraître et les eaux se séparent des eaux ; la Lune et le Soleil reparaisent, les éléments ressortent du chaos pour constituer un nouveau monde, un nouveau ciel, et une terre nouvelle. Les petits corbeaux changent de

¹³⁰ Can. 68. et suiv.

plumes, et deviennent des colombes ; l'aigle et le lion, se réunissent par un lien indissoluble. »

« Cette régénération se fait par l'esprit igné qui descend, sous la forme d'eau, pour laver la matière de son péché originel, et y porter la semence aurifique, car l'eau des Philosophes est un feu. Mais donnez toute votre attention pour que la séparation des eaux se fasse par poids et mesure, de crainte que celles qui sont sous le ciel n'inondent la terre, ou que, s'élevant en trop grande quantité, elles ne laissent la terre trop sèche et trop aride. »

« La troisième digestion fournit à la terre naissante un lait chaud, et y infuse toutes les vertus spirituelles d'une quintessence qui lie l'âme avec le corps au moyen de l'esprit. La terre alors cache un grand trésor dans son sein et devient premièrement semblable à la Lune, puis au Soleil. La première se nomme terre de la Lune, la seconde terre du Soleil, et sont nées pour être liées par un mariage indissoluble ; car l'une et l'autre ne craignent plus les atteintes du feu. »

« La quatrième digestion achève tous les mystères du monde ; la terre devient, par son moyen, un ferment précieux, qui fermente tout en corps parfaits, comme le levain change toute pâte en sa nature : elle avait acquis cette propriété en devenant quintessence céleste. Sa vertu, émanée de l'esprit universel du monde, est une panacée ou médecine universelle à toutes les maladies des créatures qui peuvent être guéries. Le fourneau secret des Philosophes vous

donnera ce miracle de l'Art et de la Nature, en répétant les opérations du premier œuvre. »

Tout le procédé Philosophique consiste dans la solution du corps et la congélation de l'esprit, et tout se fait par une même opération. Le fixe et le volatil se mêlent intimement, mais cela ne peut se faire si le fixe n'est auparavant volatilisé. L'un et l'autre s'embrassent enfin, et par la réduction ils deviennent absolument fixes.

Les principes opératifs, que l'on appelle aussi les clefs de l'œuvre, ou le régime, sont donc au nombre de quatre : le premier est la solution ou liquéfaction ; le second l'ablution ; le troisième la réduction ; et le quatrième la fixation. Par la solution, les corps retournent en leur première matière, et se réincruent par la coction. Alors, le mariage se fait entre le mâle et la femelle, et il en naît le corbeau. La pierre se résout en quatre éléments confondus ensemble ; le ciel et la terre s'unissent pour mettre Saturne au monde. L'ablution apprend à blanchir le corbeau, et à faire naître Jupiter de Saturne : cela se fait par le changement du corps en esprit. L'office de la réduction est de rendre au corps son esprit que la volatilisation lui avait enlevé, et de le nourrir ensuite d'un lait spirituel, en forme de rosée, jusqu'à ce que le petit Jupiter ait acquis une force parfaite.

« Pendant ces deux dernières opérations, dit d'Espagnet, le Dragon descendu du ciel, devient furieux contre lui-même ; il dévore sa queue et s'engloutit

peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin il se métamorphose en pierre.» Tel fut le Dragon dont parle Homère¹³¹ : il est la véritable image ou le vrai symbole de ces deux opérations. « Pendant que nous étions assemblés sous un beau platane, disait Ulysse aux Grecs, et que nous étions là pour faire des hécatombes, auprès d'une fontaine qui sourdait de cet arbre, il apparut un prodige merveilleux. Un horrible Dragon dont le dos était tacheté, envoyé par Jupiter même, sortit du fond de l'autel, et courut au platane. Au haut de cet arbre étaient huit petits moineaux avec leur mère qui volait autour d'eux. Le Dragon les saisit avec fureur, et même la mère qui pleurait la perte de ses petits. Après cette action le même Dieu qui l'avait envoyé, le rendit beau, brillant, et le changea en pierre à nos yeux étonnés.» Je laisse au Lecteur à en faire l'application.

Principes opératifs en particulier

La calcination

La calcination vulgaire n'est autre chose que la mort et la mortification du mixte, par la séparation de l'esprit, ou de l'humide, qui liait ses parties. C'est, à proprement parler, une pulvérisation par le feu

¹³¹ Iliad. l. 2. v. 306. et suiv.

et une réduction du corps en chaux, cendre, terre, fleurs, etc.

La Philosophique est une extraction de la substance de l'eau, du sel, de l'huile, de l'esprit, et le reste de la terre, et un changement d'accidents, une altération de la quantité, une corruption de la substance, de manière cependant que toutes ces choses séparées puissent se réunir pour qu'il en vienne un corps plus parfait. La calcination vulgaire se fait par l'action du feu de nos cuisines, ou des rayons concentrés du Soleil ; la Philosophique a l'eau pour agent, ce qui a fait dire aux Philosophes : *Les chimistes brûlent avec le feu, et nous brûlons avec l'eau* ; d'où l'on doit conclure que la Chimie vulgaire est aussi différente de la Chimie Hermétique, que le feu diffère de l'eau.

Solution

La solution, chimiquement parlant, est une atténuation ou liquéfaction de la matière sous forme d'eau, d'huile, d'esprit ou d'humeur. Mais la Philosophique est une réduction du corps en sa première matière ou une désunion naturelle des parties du composé, et une coagulation des parties spirituelles. C'est pourquoi les Philosophes l'appellent une solution du corps et une congélation de l'esprit. Son effet est d'aquéfier, dissoudre, ouvrir, réincruder, décuire et évacuer les substances de leur terrestréités, de décorporifier le mixte pour le réduire en sperme.

Putréfaction

La putréfaction est en quelque façon la clef de toutes les opérations, quoiqu'elle ne soit pas proprement la première. Elle nous découvre l'intérieur du mixte : elle est l'outil qui rompt les liens des parties ; elle fait, comme le disent les Philosophes, l'occulte manifeste. Elle est le principe du changement des formes, la mort des accidentelles, le premier pas à la génération, le commencement et le terme de la vie ; le milieu entre le non-être et l'être.

Le Philosophe veut qu'elle se fasse, quand le corps dissous par une résolution naturelle, est soumis à l'action de la chaleur putrédinale. La distillation et la sublimation n'ont été inventées qu'à l'imitation de celles de la Nature à l'égard des éléments, dont l'inclination ou la disposition à se raréfier et s'élever, à se condenser et à descendre, sont tout le mélange et les productions de la Nature.

La distillation diffère de la sublimation, en ce que la première se fait par l'élévation des choses humides, qui distillent ensuite goutte à goutte, au lieu que la sublimation et l'élévation d'une matière sèche s'attache au vaisseau. L'une et l'autre sont vulgaires.

La distillation et la sublimation, philosophiquement parlant, sont une purgation, subtilisation, rectification de la matière.

La coagulation et la fixation sont les deux grands instruments de la Nature et de l'Art.

Fermentation

Le ferment est dans l'œuvre ce que le levain est dans la fabrique du pain. On ne peut faire du pain sans levain et l'on ne peut faire de l'or sans or. L'or est donc l'âme et ce qui détermine la forme intrinsèque de la pierre. Ne rougissons pas d'apprendre à faire de l'or et de l'argent, comme le boulanger fait le pain, qui n'est qu'un composé d'eau et de farine pétrie, fermentée, qui ne diffère l'un de l'autre que par la cuisson. De même, la médecine dorée n'est qu'une composition de terre et d'eau, c'est-à-dire de soufre et de mercure fermentés avec l'or ; mais avec un or réincrudé. Car, comme on ne peut faire du levain avec du pain cuit, on ne peut en faire un avec l'or vulgaire, tant qu'il demeure or vulgaire,

Le mercure ou eau mercurielle est cette eau, le soufre cette farine, qui par une longue fermentation s'aigrissent et sont faits levain, avec lequel l'or et l'argent sont faits. Et comme le levain se multiplie éternellement, et sert toujours de matière à faire du pain, la médecine Philosophique se multiplie aussi, et sert éternellement de levain pour faire de l'or.

Signes ou principes démonstratifs

Les couleurs qui surviennent à la matière Philoso-

phique pendant le cours des opérations de l'œuvre sont des signes démonstratifs qui font connaître à l'Artiste qu'il a procédé de manière à réussir. Elles se succèdent immédiatement et par ordre, si cet ordre est dérangé, c'est une preuve qu'on a mal opéré. Il y a trois couleurs principales; la première est la noire, appelée tête de corbeau, et de beaucoup d'autres noms que nous avons rapportés ci-devant dans l'article intitulé *Clef de l'œuvre*.

Le commencement de cette noirceur indique que le feu de la Nature commencé à opérer et que la matière est en voie de solution; lorsque cette couleur noire est parfaite, la solution l'est aussi et les éléments sont confondus. Le grain se pourrit pour se disposer à la génération. «Celui qui ne noircira point, ne saurait blanchir, dit Artéphius; parce que la noirceur est le commencement de la blancheur, et c'est la marque de la putréfaction et de l'altération. Voici comment cela se fait. En la putréfaction qui se fait dans notre eau, il paraît premièrement une noirceur qui ressemble à du bouillon gras sur lequel on a jeté du poivre. Cette liqueur s'étant ensuite épaissie, devient comme une terre noire; elle se blanchit en continuant de la cuire... et de même que la chaleur, agissant sur l'humide, produit la noirceur, laquelle est la première couleur qui paraît; de même la chaleur continuant toujours son action, elle produit la blancheur qui est la seconde principale de l'œuvre.»

Cette action du feu sur l'humide fait tout dans

l'œuvre, comme il fait tout dans la Nature, pour la génération des mixtes. Ovide l'avait dit :

*...Ubi temperiem sumpsere humorque calorque
Conciptunt : et ab his oriuntur cuncta duobus.*

MÉTAM. L. I.

Pendant cette putréfaction, le mâle Philosophique ou le soufre est confondu avec la femelle, de manière qu'ils ne font plus qu'un seul et même corps, que les Philosophes nomment Hermaphrodite : « C'est, dit Flamel¹³², l'androgynie des Anciens, la tête du corbeau, et les déments convertis. En cette façon, je te peins ici que tu as deux natures réconciliées, qui peuvent former un embryon en la matrice du vaisseau, et puis t'enfanter un Roi très puissant, invincible, et incorruptible... Notre matière dans cet état est le Serpent Python, qui ayant pris son être de la corruption du limon de la terre, doit être mis à mort, et vaincu par les flèches du Dieu Apollon, par le blond Soleil ; c'est-à-dire par notre feu, égal à celui du Soleil. Celui qui lave ou plutôt ces lavements qu'il faut continuer avec l'autre moitié, ce sont les dents de ce serpent que le Sage opérateur, le prudent Cadmus, sèmera dans la même terre, d'où naîtront des soldats, qui se détruiront eux-mêmes, se laissant résoudre en la même nature de terre... Les Philosophes envieux ont appelé cette confection, Rebis, et encore *Numus, ethelia*,

¹³² Loco cit.

arene, Boritis, corsufle, cambar, albar æres, duenech, Bauderce, Kukul, Thabitris, ebisemeth, Ixir, etc., c'est ce qu'ils ont commandé de blanchir. » J'ai parlé assez au long de cette noirceur dans l'article des principes opératifs : le Lecteur pourra y avoir recours.

Le second signe démonstratif ou la deuxième couleur principale est le blanc. Hermès¹³³ dit : Sachez, fils de la science, que le vautour crie du haut de la montagne : « Je suis le blanc du noir » ; parce que la blancheur succède à la noirceur. Morien appelle cette blancheur la fumée blanche. Alphidius nous apprend que cette matière ou cette fumée blanche est la racine de l'art et l'argent-vif des Sages. Philalèthe¹³⁴ nous assure que cet argent-vif est le vrai mercure des Philosophes. « Cet argent-vif, dit-il, extrait de cette noirceur très subtile, est le mercure tingeant Philosophique avec son soufre blanc et rouge naturellement mêlé ensemble dans leur minière. »

Les Philosophes lui ont entre autres noms donné ceux qui suivent. *Cuivre blanc, agneau, agneau sans tache, aibathest, blancheur, aiborach, eau bénite, eau pesante, talc, argent-vif animé, mercure coagulé, mercure purifié, argent, zoticon, arsenic, orpiment, or, or blanc, azoch, baurach, borax, bœuf, cambar, caspa, céruse, cire, chaia, comerisson, corps blanc, corps improprement dit, Décembre, E, électre, essence, essence blanche, Euphrate, Ève, sada, savonius, le fondement*

¹³³ Sept. chap.

¹³⁴ Narrat. method. p. 36.

de l'art, pierre précieuse de givinis, diamant, chaux, gomme blanche, hermaphrodite, hæ, hypostase, hylé, ennemi, insipide, lait, lait de vierge, pierre connue, pierre minérale, pierre unique, lune, lune dans son plan, magnésie blanche, alun, mère, matière unique des métaux, moyen dispositif, menstrue, mercure dans son couchant, huile, huile vive, légume, œuf, phlegme, plomb blanc, point, racine, racine de l'art, racine unique, rebis, sel, sel alkali, sel alerot, sel alembrot, sel fusible, sel de nature, sel gemme, sel des métaux, savon des sages, seb, secondine, sedine, vieillesse, seth, serinech, serf fugitif, main gauche, compagnon, sœur, sperme des métaux, esprit, étain, sublimé, suc, soufre, soufre blanc, soufre onctueux, terre, terre feuillée, terre féconde, terre en puissance, champ dans le quel il faut semer l'or, tevos, tincar, vapeur, étoile du soir, vent, virago, verre, verre de Pharaon, vingt-un, urine d'enfant, vautour, zibach, ziva, voile, voile blanc, narcisse, lys, rose blanche, os calciné, coque d'œuf, etc.

Artéphius dit que la blancheur vient de ce que l'âme du corps surnage au-dessus de l'eau comme une crème blanche ; et que les esprits s'unissent alors si fortement qu'ils ne peuvent plus s'enfuir, parce qu'ils ont perdu leur volatilité.

Le grand secret de l'œuvre est donc de blanchir le laiton, et laisser là tous les livres, afin de ne point s'embarrasser par leur lecture, qui pourrait faire naître des idées de quelque travail inutile et dispendieux. Cette blancheur est la pierre parfaite au blanc ;

c'est un corps précieux, qui, quand il est fermenté, et devenu élixir au blanc, est plein d'une teinture exubérante, qu'il a la propriété de communiquer à tous les autres métaux. Les esprits volatils auparavant sont alors fixes. Le nouveau corps ressuscite beau, blanc, immortel, victorieux. C'est pourquoi on l'a appelé *résurrection, lumière, jour*, et de tous les noms qui peuvent indiquer la blancheur, la fixité et l'incorruptibilité.

Flamel a représenté cette couleur dans ses figures Hiéroglyphiques, par une femme environnée d'un rouleau blanc, « pour te montrer, » dit-il, « que Rebis commencera de se blanchir de cette même façon, blanchissant premièrement aux extrémités tout à l'entour de ce cercle blanc. L'échelle des Philosophes¹³⁵ dit : « Le signe de la première partie de la blancheur, est quand l'on voit un certain petit cercle capillaire ; c'est-à-dire, passant sur la tête, qui apparaîtra à l'entour de la matière aux côtés du vaisseau, en couleur tirant sur l'orangé. »

Les Philosophes, suivant le même Flamel, ont représenté aussi cette blancheur sous la figure d'une épée nue brillante. « Quand tu auras blanchi, » ajoute le même Auteur, « tu as vaincu les Taureaux enchantés qui jetaient feu et fumée par les narines. Hercule a nettoyé l'étable pleine d'ordure, de pourriture et de noirceur. Jason a versé le jus sur les Dragons de

¹³⁵ Scala Philosop.

Colchos, et tu as en ta puissance la corne d'Amalthée, qui, encore qu'elle ne soit que blanche, te peut combler tout le reste de ta vie, de gloire, d'honneur et de richesses. Pour l'avoir, il t'a fallu combattre vaillamment et comme un Hercule. Car cet Achéloüs, ce fleuve humide (qui est la noirceur, l'eau noire du fleuve Esep) est doué d'une force très puissante, outre qu'il se change très souvent d'une forme en une autre. »

Comme le noir et le blanc sont, pour ainsi dire, deux extrêmes, et que deux extrêmes ne peuvent s'unir que par un milieu, la matière, en quittant la couleur noire, ne devient pas blanche tout à coup; la couleur grise se trouve intermédiaire, parce qu'elle participe des deux.

Les Philosophes lui ont donné le nom de Jupiter, parce qu'elle succède au noir, qu'ils ont appelé Saturne. C'est ce qui a fait dire à d'Espagnet, que l'air succède à l'eau après qu'elle a achevé ses sept révolutions, que Flamel a nommées inhibitions. La matière, ajoute d'Espagnet, s'étant fixée au bas du vase, Jupiter, après avoir chassé Saturne, s'empare du Royaume, et en prend le gouvernement. À son avènement l'enfant Philosophique se forme, se nourrit dans la matrice, et vient enfin au jour avec un visage beau, brillant, et blanc comme la Lune. Cette matière au blanc est dès lors un remède universel à toutes les maladies du corps humain.

Enfin, la troisième couleur principale est la rouge :

elle est le complément et la perfection de la pierre. On obtient cette rougeur par la seule continuation de la cuisson de la matière. Après le premier œuvre, on l'appelle *sperme masculin, or philosophique, feu de la pierre, couronne royale, fils du Soleil, minière de feu céleste*.

Nous avons déjà dit que la plupart des Philosophes commencent leurs traités de l'œuvre à la pierre au rouge. Ceux qui lisent ces ouvrages ne sauraient faire trop d'attention à cela. Car c'est une source d'erreurs pour eux, tant parce qu'ils ne sauraient deviner de quelle matière parlent alors les Philosophes, qu'à cause des opérations, des proportions des matières qui sont dans le second œuvre, ou la fabrique de l'élixir, bien différentes de celles du premier. Quoique Morien nous assure que cette seconde opération n'est qu'une répétition de la première, il est bon cependant de remarquer que ce qu'ils appellent feu, air, terre et eau dans l'un, ne sont pas les mêmes choses que celles auxquelles ils donnent les mêmes noms dans l'autre. Leur mercure est appelé mercure, tant sous la forme liquide que sous la forme sèche. Ceux, par exemple, qui lisent Alphidius, s'imaginent, quand il appelle la matière de l'œuvre, minière rouge, qu'il faut chercher, pour le premier commencement des opérations, une matière rouge ; les uns en conséquence travaillent sur le cinabre, d'autres sur le minium, d'autres sur l'orpiment, d'autres sur la rouille de fer ; parce qu'ils ne savent pas que cette minière rouge est la pierre

parfaite au rouge, et qu'Alphidius ne commence son ouvrage que de là. Mais afin que ceux qui liront cet ouvrage, et qui voudront travailler, n'y soient pas trompés, voici un grand nombre des noms donnés à la pierre au rouge. *Acide, aigu, adam, aduma, almagra, altum ou élevé, azernard, âme, bélier, or, or vif, or altéré, cancer, cadmie, camereth, bile, chibur, cendre, cendre de tartre, corsufte, corps, corps proprement dit, corps rouge, droite, deeb, déhab, Été, fer, forme, forme de l'homme, frère, fruit, coq, crête de coq, gabricius, gabrius, gophrith, grain d'éthiopie, gomme, gomme rouge, hageralzarnard, homme, feu, feu de nature, infini, jeunesse, hebrit, pierre, pierre indienne, pierre indradême, pierre lasule, pierre rouge, litharge d'or, litharge rouge, lumière, matin, Mars, marteck, mâle, magnésie rouge, mètres, minière, neusi, huile de Mars, huile incombustible, huile rouge, olive, olive perpétuelle, orient, père, une partie, pierre étoilée, phison, roi, réezon, résidence, rougeur, rubis, sel, sel rouge, semence, sericon, soleil, soufre, soufre rouge, soufre vif, tamne, troisième, treizième, terre rouge, thériaque, thelima, thion, thita, toarech, vare, veine, sang, pavot, vin rouge, vin, virago, jaune d'œuf, vitriol rouge, chalcitis, colchotar, cochenille, verre, zaaph, zahau, zit, zumech, zume-lazuli, sel d'urine, etc.*

Mais tous ces noms ne lui ont pas été donnés pour la même raison ; les Auteurs dans ces différentes dénominations n'ont eu égard qu'à la manière de l'envisager, tantôt par rapport à sa couleur, tantôt à ses quali-

tés. Ceux, par exemple, qui ont nommé cette matière ou pierre au rouge, acide, adam, Été, almagra, âme, bélier, or, cancer, camereth, cendre de tartre, corsufle, déeb, frère, fruit, coq, jeunesse, kibrit, pierre indradême, marteck, mâle, père, soleil, troisième, neusis, olive, thion, verre, zaaph, ne l'ont nommée ainsi qu'à cause de l'altération de sa complexion. Ceux qui n'ont eu en vue que sa couleur, l'ont appelée gomme rouge, huile rouge, rubis, séricon, soufre rouge, jaune d'œuf, vitriol rouge, etc. « En cette opération de rubifiement, dit Flamel, encore que tu imbibes, tu n'auras guère de noir, mais bien du violet, bleu, et de la couleur de la queue du paon : car notre pierre est si triomphante en siccité, qu'incontinent que ton mercure la touche, la nature se réjouissant de sa nature, se joint à elle, et la boit avidement ; et partant le noir qui vient de l'humidité ne se peut montrer qu'un peu sous ces couleurs violettes et bleues, d'autant que la siccité gouverne maintenant absolument... Or souviens-toi de commencer la rubification par l'apposition du mercure orangé rouge, mais il n'en faut guère verser, et seulement une ou deux fois, selon que tu verras : car cette opération se doit faire par feu sec, sublimation et calcination sèche. Et vraiment je te dis ici un secret que tu trouveras bien rarement écrit. »

Dans cette opération le corps fixe se volatilise ; il monte et descend en circulant dans le vase, jusqu'à ce que le fixe ayant vaincu le volatil, il le précipite au fond avec lui pour ne plus faire qu'un corps de nature

absolument fixe. Ce que nous avons rapporté de Flamel doit s'entendre de l'élixir donc nous parlerons ci-après ; mais, quant aux opérations du premier œuvre, ou de la manière de faire le soufre Philosophique, d'Espagnet la décrit ainsi¹³⁶ : « Choisissez un Dragon rouge, comateux, qui n'ait rien perdu de sa force naturelle : ensuite sept ou neuf Aigles vierges, hardies, dont les rayons du Soleil ne soient pas capables d'éblouir les yeux : menez-les avec le Dragon dans une prison claire transparente, bien close, et par-dessus un bain chaud, pour les exciter au combat. Ils ne tarderont pas à en venir aux prises ; le combat sera long et très pénible jusqu'au quarante-cinquième ou cinquantième jour, que les Aigles commenceront à dévorer le Dragon. Celui-ci en mourant infectera toute la prison de son sang corrompu, et d'un venin très noir, à la violence duquel les Aigles ne pouvant résister, expireront aussi. De la putréfaction de leurs cadavres naîtra un corbeau, qui élèvera peu à peu sa tête ; et par l'augmentation du bain, il déploiera ses ailes, et commencera à voler ; le vent, les nuages l'emporteront çà et là ; fatigué d'être ainsi tourmenté, il cherchera à s'échapper : ayez donc soin qu'il ne trouve aucune issue. Enfin lavé et blanchi par une pluie constante, de longue durée, et une rosée céleste, on le verra métamorphosé en cygne. La naissance du corbeau vous indiquera la mort du Dragon. »

¹³⁶ Lum. 109.

« Si vous êtes curieux de pousser jusqu'au rouge, ajoutez l'élément du feu qui manque à la blancheur : sans toucher ni remuer le vase, mais en tonifiant le feu par degrés, poussez son action sur la matière jusqu'à ce que l'occulte devienne manifeste, l'indice sera la couleur citrine. Gouvernez alors le feu du quatrième degré toujours par les degrés requis, jusqu'à ce que par l'aide de Vulcain, vous voyiez éclore des roses rouges qui se changeront en amarantes, couleur de sang. Mais ne cessez de faire agir le feu par le feu, que vous ne voyiez le tout réduit en cendres très rouges et impalpables. »

Ce soufre Philosophique est une terre d'une ténuité, d'une ignéité et d'une sécheresse extrêmes. Elle contient un feu de nature très abondant, c'est pourquoi on l'a nommé *feu de la pierre*. Il a la propriété d'ouvrir, de pénétrer les corps des métaux et de les changer en sa propre nature : on le nomme en conséquence père et semence masculine.

Les trois couleurs noire, blanche et rouge doivent nécessairement se succéder dans l'ordre que nous les avons décrites ; mais elles ne sont pas les seules qui se manifestent. Elles indiquent les changements essentiels qui surviennent à la matière : au lieu que les autres couleurs presque infinies et semblables à celles de l'arc-en-ciel, ne sont que passagères et d'une durée très courte. Ce sont des espèces de vapeurs qui affectent plutôt l'air que la terre, qui se chassent les

unes et les autres et qui se dissipent pour faire place aux trois principales donc nous avons parlé.

Ces couleurs étrangères sont cependant quelquefois des signes d'un mauvais régime, et d'une opération mal conduite ; la noirceur répétée en est une marque certaine : car les petits corbeaux, dit d'Espagnet¹³⁷, ne doivent point retourner dans le nid après l'avoir quitté. La rougeur prématurée est encore de ce nombre ; car elle ne doit paraître qu'à la fin, comme preuve de la maturité du grain et du temps de la moisson.

De l'Élixir

Ce n'est pas assez d'être parvenu au soufre Philosophique que nous venons de décrire ; la plupart y ont été trompés, et ont abandonné l'œuvre dans cet état-là, croyant l'avoir poussé à sa perfection. L'ignorance des procédés de la Nature et de l'Art sont la cause de cette erreur. En vain voudrait-on tenter de faire la projection avec ce soufre ou pierre au rouge. La pierre Philosophale ne peut être parfaite qu'à la fin du second œuvre qu'on appelle *Élixir*.

De ce premier soufre on en fait un second, que l'on peut ensuite multiplier à l'infini. On doit donc

¹³⁷ Can. 66.

conserver précieusement cette première minière de feu céleste pour l'usage requis.

L'élixir, suivant d'Espagnet, est composé d'une matière triple ; savoir, d'une eau métallique, ou du mercure sublimé philosophiquement, du ferment blanc, si l'on veut faire l'élixir au blanc, ou du ferment rouge pour l'élixir au rouge, et enfin du second soufre ; le tout selon les poids et proportions Philosophiques. L'élixir doit avoir cinq qualités, il doit être fusible, permanent, pénétrant, *tingeant* et *multipliant* ; il tire sa teinture et sa fixation du ferment ; sa fusibilité de l'argent-vif, qui sert de moyen pour réunir les teintures du ferment et du soufre ; et sa propriété multiplicative lui vient de l'esprit de la quintessence qu'il a naturellement.

Les deux métaux parfaits donnent une teinture parfaite, parce qu'ils tiennent la leur du soufre pur de la Nature ; il ne faut donc point chercher son ferment ailleurs que dans ces deux corps. Teignez donc votre élixir blanc avec la Lune, et le rouge avec le Soleil. Le mercure reçoit d'abord cette teinture et la communique ensuite. Prenez garde à vous tromper dans le mélange des ferments, et ne prenez pas l'un pour l'autre, vous perdriez tout. Ce second œuvre se fait dans le même vase, ou dans un vase semblable au premier, dans le même fourneau, et avec les mêmes degrés de feu ; mais il est beaucoup plus court.

La perfection de l'élixir consiste dans le mariage et l'union parfaite du sec et de l'humide, de manière

qu'ils soient inséparables, et que l'humide donne au sec la propriété d'être fusible à la moindre chaleur. On en fait l'épreuve en en mettant un peu sur une lame de cuivre ou de fer échauffée, s'il fond d'abord sans fumée, on a ce qu'on souhaite.

Pratique de l'élixir suivant d'Espagnet

« Terre rouge ou ferment rouge trois parties, eau et air pris ensemble six parties ; mêlez le tout, et broyez pour en faire un amalgame, ou pâte métallique, de consistance de beurre, de manière que la terre soit impalpable, ou insensible au tact ; ajoutez-y une partie et demie de feu, et mettez le tout dans un vase, que vous scellerez parfaitement. Donnez-lui un feu du premier degré, pour la digestion ; vous ferez ensuite l'extraction des éléments par les degrés de feu qui leur sont propres, jusqu'à ce qu'ils soient tous réduits en terre fixe. La matière deviendra comme une pierre brillante, transparente, rouge, et sera pour lors dans sa perfection. Prenez-en à volonté, mettez-le dans un creuset sur un feu léger, et imbinez cette partie avec son huile rouge, en l'incérant goutte à goutte jusqu'à ce qu'elle se fonde et coule sans fumée. » Ne craignez pas que votre mercure s'évapore, car la terre boira avec plaisir et avidité cette humeur qui est de sa nature. Vous avez alors en possession votre élixir parfait. Remerciez Dieu de la faveur qu'il vous a faite, faites en usage pour sa gloire, et gardez le secret. »

L'élixir blanc se fait de même que le rouge ; mais avec des ferments blancs, et de l'huile blanche.

Quintessence

La quintessence est une extraction de la plus spiritueuse et radicale substance de la matière ; elle se fait par la séparation des éléments qui se terminent en une céleste et incorruptible essence dégagée de toutes les hétérogénéité. Aristote la nomme une substance très pure, incorporée en certaine matière non mélangée d'accidents. Héraclite l'appelle une essence céleste, qui prend le nom du lieu d'où elle tire son origine. Paracelse la dit : l'être de notre ciel centrique ; Pline, une essence corporelle, séparée néanmoins de toute matérialité et dégagée du commerce de la matière. Elle a été nommée en conséquence un corps spirituel, ou un esprit corporel, fait d'une substance éthérée. Toutes ces qualités lui ont fait donner le nom de quintessence, c'est-à-dire une cinquième substance, qui résulte de l'union des parties les plus pures des éléments.

Le Secret Philosophique consiste à séparer les éléments des mixtes, à les rectifier et, par la réunion de leurs parties pures, homogènes et spiritualisées, faire cette quintessence, qui en renferme toutes les propriétés, sans être sujette à leur altération.

La Teinture

Lorsque les ignorants dans la Philosophie hermétique lisent le terme de teinture dans les ouvrages qui traitent de cette Science, ils s'imaginent qu'on doit l'entendre seulement de la couleur des métaux, telle que l'orangée pour l'or, et la blanche pour l'argent. Et, comme il est dit, dans ces mêmes ouvrages, que le soufre est le principe de la teinture, on travaille à extraire ce soufre par des eaux fortes, des eaux régales, par la calcination et les autres opérations de la Chimie vulgaire. Ce n'est pas là proprement l'idée des Philosophes, non seulement pour les opérations, mais pour la teinture prise en elle-même. La teinture de l'or ne peut être séparée de son corps, parce qu'elle en est l'âme ; et qu'on ne pourrait l'en extraire sans détruire le corps ; ce qui n'est pas possible à la Chimie vulgaire, comme le savent très bien tous ceux qui ont voulu tenter cette expérience.

La teinture, dans le sens Philosophique, est l'élixir même, rendu fixe, fusible, pénétrant et tingeant, par la corruption et les autres opérations dont nous avons parlé. Cette teinture ne consiste donc pas dans la couleur externe, mais dans la substance même qui donne la teinture avec la forme métallique. Elle agit comme le safran dans l'eau ; elle pénètre même plus que l'huile ne fait sur le papier ; elle se mêle intimement comme la cire avec la cire, comme l'eau avec l'eau, parce que l'union se fait entre deux choses de

même nature. C'est de cette propriété que lui vient celle d'être une panacée admirable pour les maladies des trois règnes de la Nature ; elle va chercher dans eux le principe radical et vital, qu'elle débarrasse, par son action, des hétérogènes qui l'embarrassent, et le tiennent en prison ; elle vient à son aide, et se joint à lui pour combattre ses ennemis. Ils agissent alors de concert, et remportent une victoire parfaite. Cette quintessence chasse l'impureté des corps, comme le feu fait évaporer l'humidité du bois ; elle conserve la santé, en donnant des forces au principe de la vie pour résister aux attaques des maladies, et faire la séparation de la substance véritablement nutritive des aliments d'avec celle qui n'en est que le véhicule.

La Multiplication

On entend par la multiplication Philosophique, une augmentation en quantité et en qualités, et l'une et l'autre au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer. Celle de la qualité est une multiplication de la teinture par une corruption, une volatilisation et une fixation répétées autant de fois qu'il plaît à l'Artiste. La seconde augmente seulement, la quantité de la teinture, sans accroître ses vertus.

Le second soufre se multiplie avec la même matière dont il a été fait, en y ajoutant une petite partie du premier, selon les poids et mesures requises. Il y a

néanmoins trois manières de faire la multiplication si nous en croyons d'Espagne, qui les décrit de la manière suivante. La première est de prendre une partie de l'élixir parfait rouge que l'on mêle avec neuf parties de son eau rouge ; on met le vase au bain pour faire dissoudre le tout en eau. Après la solution on cuit cette eau jusqu'à ce qu'elle se coagule en une matière semblable à un rubis ; on insère ensuite cette matière à la manière de l'élixir ; et, dès cette première opération, la médecine acquiert dix fois plus de vertu qu'elle n'en avait. Si l'on réitère ce même procédé une seconde fois, elle augmentera de cent ; une troisième fois de mille, et ainsi de suite, toujours par dix.

La seconde manière est de mêler la quantité que l'on veut d'élixir avec son eau, en gardant cependant les proportions entre l'un et l'autre et, après avoir mis le tout dans un vase de réduction bien scellé, le dissoudre au bain, et suivre tout le régime du second en distillant successivement les éléments par leurs propres feux, jusqu'à ce que le tout devienne pierre. On insère ensuite, comme dans l'autre, et la vertu de l'élixir augmente de cent dès la première fois, mais cette voie est plus longue. On la réitère, comme la première, pour accroître sa force de plus en plus.

La troisième enfin est proprement la multiplication en quantité. On projette une once de l'élixir multiplié en qualité sur cent onces de mercure commun purifié ; ce mercure, mis sur un petit feu, se changera bientôt en élixir. Si on jette une once de ce nouvel

élixir sur cent onces d'autre mercure commun purifié, il deviendra or très fin. La multiplication de l'élixir au blanc se fait de la même manière, en prenant l'élixir blanc et son eau, au lieu de l'élixir rouge.

Plus on réitérera la multiplication en qualité, plus elle aura d'effet dans la projection ; mais non pas de la troisième manière de multiplier dont nous avons parlé ; car sa force diminue à chaque projection. On ne peut cependant pousser cette réitération que jusqu'à la quatrième ou cinquième fois, parce que la médecine serait alors si active et si ignée que les opérations deviendraient instantanées ; puisque leur durée s'abrège à chaque réitération ; sa vertu d'ailleurs est assez grande à la quatrième ou cinquième fois pour combler les désirs de l'Artiste, puisque dès la première un grain peut convertir cent grains de mercure en or, à la seconde mille, à la troisième dix mille, à la quatrième cent mille, etc. On doit juger de cette médecine comme du grain, qui multiplie à chaque fois qu'on le sème.

Des poids dans l'Œuvre

Rien de plus embrouillé que les poids et les proportions requis dans l'œuvre Philosophique. Tous les Auteurs en parlent, et pas un ne les explique clairement. L'un dit qu'il faut mesurer son feu clibanique-

memt¹³⁸ ; l'autre géométriquement¹³⁹. Celui-là, suivant la chaleur du Soleil depuis le printemps jusqu'en automne ; celui-ci, qu'il faut une chaleur fébrile, etc. Mais le Trévisan nous conseille de donner un feu lent et faible plutôt que fort, parce qu'on ne risque alors que de finir l'œuvre plus tard, au lieu qu'en forçant le feu, on est dans un danger évident de tout perdre.

Le composé des mixtes et leur vie ne subsistent que par la mesure et le poids des éléments combinés et proportionnés de manière que l'un ne domine point sur les autres en tyran. S'il y a trop de feu, le germe se brûle ; si trop d'eau, l'esprit séminal et radical se trouve suffoqué, si trop d'air et de terre, le composé aura ou trop, ou trop peu de consistance, et chaque élément n'aura pas son action libre.

Cette difficulté n'est pas cependant si grande qu'elle le paraît d'abord à la première lecture des Philosophes ; quelques-uns nous avertissent¹⁴⁰ que la Nature a toujours la balance à la main pour peser ces éléments et en faire ses mélanges tellement proportionnés qu'il en résulte toujours les mixtes qu'elle se propose de faire, à moins qu'elle ne soit empêchée dans ses opérations par le défaut de la matrice où elle fait ses opérations, ou par celui des semences qu'on lui fournit, ou enfin par d'autres accidents. Nous voyons même, dans la Chimie vulgaire, que deux corps hété-

¹³⁸ Flamel.

¹³⁹ D'Espagnet et Artéphius.

¹⁴⁰ Le Trévisan.

rogènes ne se mêlent point ensemble, ou ne peuvent rester longtemps unis, que lorsque l'eau a dissous une certaine quantité de sel, elle n'en dissout pas davantage ; que plus les corps ont d'affinité ensemble, plus ils semblent se chercher, et quitter même ceux qui en ont le moins pour se réunir à ceux qui en ont le plus. Ces expériences sont connues, particulièrement entre les minéraux et les métaux.

L'Artiste du grand œuvre se propose la Nature pour modèle ; il faut donc qu'il étudie cette Nature pour pouvoir l'imiter. Mais comment trouver ses poids et ses combinaisons ? Quand elle veut faire quelque mixte, elle ne nous appelle pas à son conseil, ni à ses opérations, tant pour voir ses matières constituantes, que son travail dans l'emploi qu'elle en fait. Les Philosophes hermétiques ne se lassent point de nous recommander de suivre la Nature ; sans doute qu'ils la connaissent, puisqu'ils se flattent d'être ses disciples. Ce serait donc dans leurs ouvrages qu'on pourrait apprendre à l'imiter. Mais l'un¹⁴¹ dit « qu'il ne faut qu'une seule chose pour parfaire l'œuvre, qu'il n'y a qu'une pierre, qu'une médecine, qu'un vaisseau, qu'un régime, et qu'une seule disposition ou manière pour faire successivement le blanc et le rouge. Ainsi, quoi que nous disions, ajoute le même Auteur, mets ceci, mets cela, nous n'entendons pas qu'il faille prendre plus d'une chose, la mettre une seule fois

¹⁴¹ Artéphius.

dans le vaisseau, et le fermer ensuite jusqu'à ce que l'œuvre soit parfaite et accomplie... que l'Artiste n'a autre chose à faire qu'à préparer extérieurement la matière comme il faut, parce que d'elle-même elle fait intérieurement tout ce qui est nécessaire pour se rendre parfaite... ainsi prépare et dispose seulement la matière, et la Nature fera tout le reste. »

Raymond Lulle nous avertit que cette chose unique n'est pas une seule chose prise individuellement, mais deux choses de même nature, qui n'en font qu'une ; s'il y a deux ou plusieurs choses à mêler, il faut le faire avec proportion, poids et mesure. Nous en avons parlé dans l'article des signes démonstratifs, sous les noms d'Aigle et de Dragon ; et nous avons aussi donné les proportions des matières requises pour la multiplication. On doit voir par là que les proportions des matières ne sont pas les mêmes dans le premier et le second œuvre.

Règles générales très instructives

Il ne faut presque jamais prendre les paroles des Philosophes à la lettre, parce que tous leurs termes ont double entente, et qu'ils affectent d'employer ceux qui sont équivoques. Ou s'ils font usage des termes connus et usités dans le langage ordinaire (Geber, d'Espagnet, et plusieurs autres), plus ce qu'ils disent

paraît simple, clair et naturel, plus il faut y soupçonner de l'artifice. *Timeo danaos, et dona ferentes*. Dans les endroits au contraire où ils paraissent embrouillés, enveloppés, et presque inintelligibles, c'est ce qu'il faut étudier avec plus d'attention. La vérité y est cachée.

Pour mieux découvrir cette vérité, il faut les comparer les uns avec les autres, faire une concordance de leurs expressions et de leurs dires, parce que l'un laisse échapper quelquefois ce qu'un autre a omis à dessein¹⁴². Mais, dans ce recueil de textes, on doit bien prendre garde à ne pas confondre ce que l'un dit de la première préparation, avec ce qu'un autre dit de la troisième.

Avant de mettre la main à l'œuvre, on doit avoir tellement combiné tout, que l'on ne trouve plus dans les livres des Philosophes¹⁴³ aucune chose qu'on ne soit en état d'expliquer par les opérations qu'on se propose d'entreprendre. Il faut, pour cet effet, être assuré de la matière que l'on doit employer; voir si elle a véritablement toutes les qualités et les propriétés par lesquelles les Philosophes la désignent, puisqu'ils avouent qu'ils ne l'ont point nommée par le nom sous lequel elle est connue ordinairement. On doit observer que cette matière ne coûte rien, ou peu de chose; que la médecine, que le Philalèthe¹⁴⁴, après

¹⁴² Philalèthe.

¹⁴³ Zachaire.

¹⁴⁴ Enarr. Meth. Trium. Gebr. medic.

Geber, appelle médecine du premier ordre, ou la première préparation, se parfait sans beaucoup de frais, en tous lieux, en tout temps, par toutes sortes de personnes, pourvu qu'on ait une quantité suffisante de matière.

La Nature ne perfectionne les mixtes que par des choses qui sont de même nature¹⁴⁵; on ne doit donc pas prendre du bois pour perfectionner le métal. L'animal engendre l'animal, la plante produit la plante, et la nature métallique les métaux. Les principes radicaux du métal sont un soufre et un argent-vif, mais non les vulgaires; ceux-ci entrent comme complément, comme principes même constituants, mais comme principes combustibles, accidentels et séparables du vrai principe radical, qui est fixe et inaltérable. On peut voir sur la matière ce que j'en ai rapporté dans son article, conformément à ce qu'en disent les Philosophes.

Toute altération d'un mixte se fait par dissolution en eau ou en poudre, et il ne peut être perfectionné que par la séparation du pur d'avec l'impur. Toute conversion d'un état à un autre se fait par un agent, et dans un temps déterminé. La nature n'agit que successivement; l'Artiste doit faire de même.

Les termes de conversion, dessiccation, mortification, inspissation, préparation, altération, ne signifient que la même chose dans l'Art Hermétique. La

¹⁴⁵ Cosmopolite.

sublimation, descension, distillation, putréfaction, calcination, congélation, fixation, cération, sont, quant à elles-mêmes, des choses différentes ; mais elles ne constituent dans l'œuvre qu'une même opération continuée dans le même vase. Les Philosophes n'ont donné tous ces noms qu'aux différentes choses ou changements qu'ils ont vus se passer dans le vase. Lorsqu'ils ont aperçu la matière s'exhaler en fumée subtile et monter au haut du vase, ils ont nommé cette ascension, *sublimation*. Voyant ensuite cette vapeur descendre au fond du vase, ils l'ont appelée *descension*, *distillation*. Morien dit en conséquence : toute notre opération consiste à extraire l'eau de sa terre et à l'y remettre jusqu'à ce que la terre pourrisse et se purifie. Lorsqu'ils ont aperçu que cette eau, mêlée avec sa terre, se coagulait ou s'épaississait, qu'elle devenait noire et puante, ils ont dit que c'était la putréfaction, principe de génération. Cette putréfaction dure jusqu'à ce que la matière soit devenue blanche.

Cette matière, étant noire, se réduit en poudre lorsqu'elle commence à devenir grise ; cette apparence de cendre a fait naître l'idée de la calcination, incération, incinération, déalbation ; et, lorsqu'elle est parvenue à une grande blancheur, ils l'ont nommée calcination parfaite. Voyant que la matière prenait une consistance solide, qu'elle ne fluait plus, elle a formé leur *congélation*, leur *induration* ; c'est pour-

quoi ils ont dit que tout le magistère consiste à dissoudre et à coaguler naturellement.

Cette même matière, congelée et endurcie de manière qu'elle ne se résolve plus en eau, leur a fait dire qu'il fallait la sécher et la fixer ; ils ont donc donné à cette prétendue opération, les noms de *desiccation*, *fixation*, *cération*, parce qu'ils expliquent ce terme d'une union parfaite de la partie volatile avec la fixe sous la forme d'une poudre ou pierre blanche.

Il faut donc regarder cette opération comme unique, mais exprimée en termes différents. On saura encore que toutes les expressions suivantes ne signifient aussi que la même chose. Distiller à l'alambic, séparer l'âme du corps ; brûler ; aquéfier, calciner ; cérer ; donner à boire ; adapter ensemble ; faire manger ; assembler ; corriger ; cribler ; couper avec des tenailles ; diviser ; unir les éléments ; les extraire ; les exalter ; les convertir ; les changer l'un dans l'autre ; couper avec le couteau ; frapper du glaive, de la hache, du cimenterre ; percer avec la lance, le javelot, la flèche ; assommer ; écraser ; lier ; délier ; corrompre ; folier ; fondre ; engendrer ; concevoir ; mettre au monde ; puiser ; humecter ; arroser ; imbiber ; empâter ; amalgamer ; enterrer ; incérer ; laver ; laver avec le feu ; adoucir ; polir ; limer ; battre avec le marteau ; mortifier ; noircir ; putréfier ; tourner au tour ; circuler ; rubéfier ; dissoudre ; sublimer ; lessiver ; inhumer, ressusciter, réverbérer, broyer ; mettre en poudre ; piler dans le mortier ; pulvériser sur le marbre, et tant

d'autres expressions semblables : tout cela ne veut dire que cuire par un même régime, jusqu'au rouge foncé. On doit donc se donner de garde de remuer le vase, et de l'ôter du feu ; car si la matière se refroidissait, tout serait perdu.

Des vertus de la Médecine

Elle est, suivant le dire de tous les Philosophes, la source des richesses et de la santé ; puisqu'avec elle on peut faire l'or et l'argent en abondance, et qu'on se guérit non seulement de toutes les maladies qui peuvent être guéries, mais que, par son usage modéré, on peut les prévenir.

Un grain seul de cette médecine ou élixir rouge, donné aux paralytiques, hydropiques, goutteux, lépreux, les guérira, pourvu qu'ils en prennent la même quantité pendant quelques jours seulement. L'épilepsie, les coliques, les rhumes, fluxions, phrénésie et toute autre maladie interne ne peuvent tenir contre ce principe de vie.

Quelques Adeptes ont dit qu'elle donnait l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles ; qu'elle est un remède assuré contre toutes sortes de maladies des yeux, tous apostèmes, ulcères, blessures, cancers, fistule, nolimetangere, et toutes maladies de la peau, en en faisant dissoudre un grain dans un verre de vin ou

d'eau, dont l'on bassine les maux extérieurs, qu'elle fond peu à peu la pierre dans la vessie ; qu'elle chasse tout venin et poison en en buvant comme ci-dessus.

Raymond Lulle¹⁴⁶ assure qu'elle est en général un remède souverain contre tous les maux qui affligent l'humanité, depuis les pieds jusqu'à la tête ; qu'elle les guérit en un jour, s'ils ont duré un mois, en douze jours, s'ils sont d'une année ; et en un mois, quelque vieux qu'ils soient.

Arnaud de Villeneuve¹⁴⁷ dit que son efficacité est infiniment supérieure à celle de tous les remèdes d'Hippocrate, de Galien, d'Alexandre, d'Avicenne et de toute la Médecine ordinaire ; qu'elle réjouit le cœur, donne de la vigueur et de la force, conserve la jeunesse, et fait reverdir la vieillesse. En général, qu'elle guérit toutes les maladies tant chaudes que froides, tant sèches qu'humides.

Geber¹⁴⁸, sans faire l'énumération des maladies que cette médecine guérit, se contente de dire qu'elle surmonte toutes celles que les Médecins ordinaires regardent comme incurables. Qu'elle rajeunit la vieillesse et l'entretient en santé pendant de longues années, même au-delà du cours ordinaire, en prenant seulement gros comme un grain de moutarde deux ou trois fois la semaine à jeun.

¹⁴⁶ Testam. antiq.

¹⁴⁷ Rosari.

¹⁴⁸ Summâ.

Philalèthe¹⁴⁹ ajoute à cela qu'elle nettoie la peau de toutes caches, rides, etc. ; qu'elle délivre la femme en travail d'enfant, fût-il mort, en tenant seulement la poudre au nez de la mère ; et cite Hermès pour son garant. Il assure avoir lui-même tiré des bras de la mort bien des malades abandonnés des Médecins. On trouve la manière de s'en servir particulièrement dans les ouvrages de Raymond Lulle et d'Arnaud de Villeneuve.

Des maladies des Métaux

Le premier vice des métaux vient du premier mélange des principes avec l'argent-vif, et le second se trouve dans l'union des soufres et du mercure. Plus les éléments sont épurés, plus ils sont proportionnellement mêlés et homogènes, plus ils ont de poids, de malléabilité, de fusion, d'extension, de fulgidité, et d'incorruptibilité permanente.

Il y a donc deux sortes de maladies dans les métaux, la première est appelée originelle et incurable, la seconde vient de la diversité du soufre, qui fait leur imperfection et leurs maladies, savoir, la lèpre de Saturne, la jaunisse de Vénus, l'enrhument de Jupiter, l'hydropisie de Mercure, et la galle de Mars.

L'hydropisie du mercure ne lui arrive que de trop

¹⁴⁹ Introit. Apert. et Enarrat. Method.

d'aquosité et de crudité qui trouvent leur cause dans la froideur de la matrice où il est engendré, et de défaut de temps pour se cuire. Ce vice est un péché originel dont tous les autres métaux participent. Cette froideur, cette crudité, cette aquosité ne peuvent être guéries que par la chaleur et l'ignéité d'un soufre bien puissant.

Outre cette maladie, les autres métaux ont de plus celle qui leur vient de leur soufre tant interne qu'externe. Ce dernier n'étant qu'accidentel peut être aisément séparé, parce qu'il n'est pas du premier mélange des éléments. Il est noir, impur, puant, il ne se mêle point avec le soufre radical, parce qu'il lui est hétérogène. Il n'est point susceptible d'une décoction qui puisse le rendre radical et parfait.

Le soufre radical purge, épaissit, fixe en corps parfait le mercure radical ; au lieu que le second le suffoque, l'absorbe et le coagule avec ses propres impuretés et ses crudités ; il produit alors les métaux imparfaits. On en voit une preuve dans la coagulation du mercure vulgaire fait par la vapeur du soufre de Saturne, éteint par celle de Jupiter.

Ce soufre impur fait toute la différence des métaux imparfaits. La maladie des métaux n'est donc qu'accidentelle ; il y a donc un remède pour les guérir, et ce remède est la poudre Philosophique, ou pierre Philosophale, appelée pour cette raison *poudre de projection*. Son usage est pour les métaux, d'en enfermer dans un peu de cire proportionnellement à la quantité

du métal que l'on veut transmuier, et de la jeter sur du mercure mis dans un creuset sur le feu, lorsque le mercure est sur le point de fumer. Il faut que les autres métaux soient en fonte et purifiés. On laisse le creuset au feu jusqu'après la détonation, et puis on le retire, ou on le laisse refroidir dans le feu.

Des temps de la Pierre

« Les temps de la pierre sont indiqués, dit d'Espagne, par l'eau Philosophique et Astronomique. Le premier œuvre au blanc doit être terminé dans la maison de la Lune, le second, dans la seconde maison de Mercure. Le premier œuvre au rouge, dans le second domicile de Vénus ; et le Second ou le dernier, dans la maison d'exaltation de Jupiter ; car c'est de lui que notre Roi doit recevoir son sceptre et sa couronne ornée de précieux rubis. »

Philalèthe¹⁵⁰ ne se lasse point de recommander à l'Artiste de bien s'instruire du poids, de la mesure du temps et du feu ; qu'il ne réussira jamais s'il ignore, quant à la médecine du troisième ordre, les cinq choses suivantes.

Les Philosophes réduisent les années en mois, les mois en semaines, et les semaines en jours.

¹⁵⁰ Loco cit. p. 156.

Toute chose sèche boit avidement l'humidité de son espèce.

Elle agit sur cette humidité, après qu'elle en est imbibée, avec beaucoup plus de force et d'activité qu'auparavant.

Plus il y aura de terre, et moins d'eau, la Solution sera plus parfaite. La vraie solution naturelle ne peut se faire qu'avec des choses de même nature ; et ce qui dissout la Lune, dissout aussi le Soleil.

Quant au temps déterminé et à sa durée pour la perfection de l'œuvre, on ne peut rien conclure de certain de ce qu'en disent les Philosophes, parce que les uns, en le déterminant, ne parlent point de celui qu'il faut employer dans la préparation des agents : les autres ne traitent que de l'élixir ; d'autres mêlent les deux œuvres ; ceux qui font mention de l'œuvre au rouge ne parlent point toujours de la multiplication ; d'autres ne parlent que de l'œuvre au blanc ; d'autres ont leur intention particulière. C'est pourquoi on trouve tant de différence dans les ouvrages sur cette matière. L'un dit qu'il faut douze ans, l'autre dix, sept, trois, un et demi, quinze mois ; tantôt c'est un tel nombre de semaines, un Philosophe a intitulé son ouvrage : *L'œuvre de trois jours*. Un autre a dit qu'il n'en fallait que quatre. Pline le Naturaliste dit que le mois Philosophique est de quarante jours. Enfin, tout est un mystère dans les Philosophes.

Conclusion

Tout ce traité est tiré des Auteurs ; je me suis servi presque toujours de leurs propres expressions. J'en ai cité de temps en temps quelques-uns, afin de mieux persuader que je n'y parle que d'après eux. Quand je n'ai point cité leurs ouvrages, c'est que je ne les avais pas alors sous ma main. On a dû y remarquer un accord parfait, quoiqu'ils ne parlent que par énigmes et par allégories. J'avais d'abord dessein de rapporter beaucoup de traits tirés des douze clefs de Basile Valentin, parce qu'il a plus souvent que les autres employé les allégories des Dieux de la Fable, et qu'elles auraient eu en conséquence un rapport plus immédiat avec le traité suivant ; mais des énigmes n'expliquent pas des énigmes ; d'ailleurs, cet ouvrage est assez commun ; il n'en est pas de même des autres.

Pour entendre plus aisément les explications que je donne dans le traité des Hiéroglyphes, on saura que les Philosophes donnent ordinairement le nom de mâle ou père, au principe sulfureux, et le nom de femelle au principe mercuriel. Le fixe est aussi mâle ou agent, le volatil est femelle ou parient. Le résultat de la réunion des deux, est l'enfant Philosophique, communément mâle, quelquefois femelle, quand la matière n'est parvenue qu'au blanc, parce qu'elle n'a pas encore toute la fixité dont elle est susceptible ; aussi les Philosophes l'ont nommée Lune, Diane ; et le rouge, Soleil, Apollon, Phœbus. L'eau mercurielle et

la terre volatile sont toujours femelle, souvent mère, comme Cérès, Latone, Sémélé, Europe, etc. L'eau est ordinairement désignée sous des noms de filles, Nymphes, Naiïades, etc. Le feu interne est toujours masculin, et dans l'action. Les impuretés sont indiquées par des monstres.

Basile Valentin, que j'ai cité ci-devant, introduit les Dieux de la Fable, ou les Planètes, comme interlocuteurs, dans la pratique abrégée qu'il donne au commencement de son Traité des douze clefs. En voici la substance.

Dissous du bon or comme la Nature l'enseigne, dit cet Auteur, tu trouveras une semence qui est le commencement, le milieu et la fin de l'œuvre, de laquelle notre or et sa femme sont produits ; savoir, un subtil et pénétrant esprit, une âme délicate, nette et pure, et un corps ou sel qui est un baume des Astres.

Ces trois choses sont réunies dans notre eau mercurielle. On mena cette eau au Dieu Mercure son père, qui l'épousa ; il en vint une huile incombustible. Mercure jeta ses ailes d'aigle, dévora sa queue de dragon et attaqua Mars, qui le fit prisonnier, et constitua Vulcain pour son Geôlier. Saturne se présenta, et conjura les autres Dieux de le venger des maux que Mercure lui avait faits. Jupiter approuva les plaintes de Saturne, et donna ses ordres, qui furent exécutés. Mars alors parut avec une épée flamboyante, variée de couleurs admirables, et la donna à Vulcain pour

qu'il exécutât la sentence prononcée contre Mercure, et qu'il réduisît en poudre les os de ce Dieu.

Diane ou la Lune se plaignit que Mercure tenait son frère en prison avec lui, et qu'il fallait l'en retirer ; Vulcain n'écoula point sa prière, et ne se rendit même pas à celle de la belle Vénus qui se présenta avec tous ses appas. Mais enfin, le Soleil parut couvert de son manteau de pourpre et dans tout son éclat.

Je finis ce traité par la même allégorie que d'Espagne. La Toison d'or est gardée par un Dragon à trois têtes ; la première vient de l'eau, la seconde de la terre, la troisième de l'air.

Ces trois têtes doivent enfin, par les opérations, se réunir en une seule, qui sera assez forte et assez puissante pour dévorer tous les autres Dragons. Invoquez Dieu pour qu'il vous éclaire ; s'il vous accorde cette Toison d'or, n'en usez que pour sa gloire, l'utilité du prochain, et votre salut.

LES FABLES ET LES HIÉROGLYPHES DES ÉGYPTIENS

LIVRE PREMIER

Introduction

Tout chez les Égyptiens avait un air de mystère, suivant le témoignage de Saint Clément d'Alexandrie¹⁵¹. Leurs maisons, leurs temples, leurs instruments, les habits qu'ils portaient tant dans les cérémonies de leur culte que dans les pompes et les fêtes publiques, leurs gestes mêmes étaient des symboles et des représentations de quelque chose de grand. Ils avaient puisé ce goût dans les instructions du plus grand homme qui ait jamais paru. Il était Égyptien lui-même, nommé *Thoth* ou *Phtath* par ses compatriotes, *Taut* par les Phéniciens¹⁵², et *Hermès Trismégiste* par les Grecs. La Nature semblait l'avoir choisi pour son favori et lui avait en conséquence prodigué toutes les qualités nécessaires pour l'étudier et la connaître parfaitement ; Dieu lui avait, pour ainsi dire, infusé les

¹⁵¹ Stromat. 1. 6.

¹⁵² Euseb. l. I. c. 7.

arts et les sciences, afin qu'il en instruisît le monde entier.

Voyant la superstition introduite en Égypte, et qu'elle avait obscurci les idées que leurs pères leur avaient données de Dieu, il pensa sérieusement à prévenir l'idolâtrie, qui menaçait de se glisser insensiblement dans le culte Divin. Mais il sentit bien qu'il n'était pas à propos de découvrir les mystères trop sublimes de la Nature et de son Auteur à un peuple aussi peu capable d'être frappé de leur grandeur qu'il était peu susceptible de leur connaissance. Persuadé que tôt ou tard ce peuple les tournerait en abus, il s'avisa d'inventer des symboles si subtils, et si difficiles à entendre que les Sages ou les génies les plus pénétrants seraient les seuls qui pourraient y voir clair, pendant que le commun des hommes n'y trouverait qu'un sujet d'admiration. Ayant cependant dessein de transmettre ses idées claires et pures à la postérité, il ne voulut pas les laisser deviner, sans déterminer leur signification, et sans les communiquer à quelques personnes. Il fit choix pour cet effet d'un certain nombre d'hommes qu'il reconnut les plus propres à être les dépositaires de son secret, et seulement entre ceux qui pouvaient aspirer au trône. Il les établit Prêtres du Dieu vivant, après les avoir rassemblés, et les instruisit de toutes les sciences et les arts, en leur expliquant ce que signifiaient les symboles et les hiéroglyphes qu'il avait imaginés. L'Auteur Hébreu du livre qui a pour titre *la Maison*

de *Melchisedech*, parle d'Hermès en ces termes : « La maison de Canaan vit sortir de son sein un homme d'une sagesse consommée, nommé *Adris* ou Hermès. Il institua le premier des écoles, inventa les lettres et les sciences Mathématiques, il apprit aux hommes l'ordre des temps ; il leur donna des lois, il leur montra la manière de vivre en société, et de mener une vie douce et gracieuse, ils apprirent de lui le culte Divin et tout ce qui pouvait contribuer à les faire vivre heureusement ; de manière que tous ceux, qui après lui se rendirent recommandables dans les arts et les sciences, ambitionnaient de porter le même nom d'*Adris*. »

Dans le nombre de ces arts et sciences, il y en avait un qu'il ne communiqua à ces Prêtres qu'à condition qu'ils le garderaient pour eux avec un secret inviolable. Il les obligea par serment à ne le divulguer qu'à ceux qui, après une longue épreuve, auraient été trouvés dignes de leur succéder : les Rois leur défendirent même de le révéler, sous peine de la vie. Cet art était appelé l'*Art des Prêtres*, comme nous l'apprenons de Salamas¹⁵³, de Mahumet Ben Almaschaudi dans Gelaldinus¹⁵⁴, d'Ismaël Sciachinscia, et de Gelaldinus lui-même¹⁵⁵. Alkandi fait mention d'Hermès dans

¹⁵³ De mirabil. Mundi.

¹⁵⁴ *Fuit autem Nacraus artis sacerdotalis et magiaeperitus ; fecit autem ope magia mirabilia multa et magna.... Et cum Nacraus fuisset mortuus, successit filius ejus Nathras ; fuitque sicut pater artis sacerdotalis et magiaeperitus.* Hist. Ægypt.

¹⁵⁵ *Et cum mortuus esset Natharas, regnavit post eum frater*

les termes suivants : « Du temps d'Abraham vivait en Égypte Hermès ou Idris second ; que la paix soit sur lui ; et il fut surnommé Trismégiste, parce qu'il était Prophète, Roi et Philosophe. Il enseigna l'Art des métaux, l'Alchimie, l'Astrologie, la Magie, la science des Esprits... Pythagore, Bentecele (Empédocle), Archélaüs le Prêtre ; Socrate, Orateur et Philosophe ; Platon Auteur politique, et Aristote le Logicien, puisèrent leur science dans les écrits d'Hermès. » Eusèbe déclare expressément, d'après Manéthon, qu'Hermès fut l'instituteur des Hiéroglyphes ; qu'il les réduisit en ordre, et les dévoila aux Prêtres ; que Manéthon, Grand Prêtre des Idoles, les expliqua en Langue grecque à Ptolémée Philadelphie. Ces Hiéroglyphes étaient regardés comme sacrés ; on les tenait cachés dans les lieux les plus secrets des Temples¹⁵⁶.

Le grand secret qu'observèrent les Prêtres, et les hautes sciences qu'ils professaient, les firent consi-

ejus Mesram, fuitque sicut cæteri peritus artis sacerdotalis et magia, ibid.

¹⁵⁶ Ex scriptis Manethonis sebennitæ, qui tempore Ptolomœi Philadelphi Archisacerdos idolorum, quæ sunt in Ægypto, oraculo doctus imaginum jacentium in terris Syradica, sacra dialecto inscriptorum, sacrisque litteri insculptorum à Thoyt primo Hermete, quas interpretatus est post Catalysmum ex sacra dialecto in linguam Grœcam litteris hieroglyphicis, et posuit eas in libro Agatho dæmon secundus Hermès, pater Tat, in adystis templorum Ægyptiorum, quas pronunciavit ipsi Philadelpho Regi secundo Ptolomœo, qui in libros sothios, ita scribit : Regi magno Ptolomœo, etc. Euseb. In Sozomenis.

dérer et respecter de toute l'Égypte, tant pendant les longues années qu'ils n'eurent point de communication avec les étrangers, qu'après qu'ils leur eurent laissé la liberté du commerce. L'Égypte fut toujours regardée comme le séminaire des sciences et des arts. Le mystère que les Prêtres en faisaient irritait encore davantage la curiosité. Pythagore¹⁵⁷, toujours envieux d'apprendre, consentit même à souffrir la circoncision, pour être du nombre des initiés. Il était en effet flatteur pour un homme de se trouver distingué du commun, non par un secret dont l'objet n'aurait été que chimérique, mais par des sciences réelles, qu'on ne pouvait apprendre sans cela, puisqu'elles ne se communiquaient que dans le fond du sanctuaire¹⁵⁸, et seulement à ceux que l'on en trouvait dignes par l'étendue de leur génie et par leur probité.

Mais comme les lois les plus sages trouvent toujours des prévaricateurs, et que les choses les mieux instituées sont sujettes à ne pas durer toujours dans le même état, les figures hiéroglyphiques, qui devaient servir de fondement inébranlable pour appuyer la véritable Religion et la soutenir dans toute sa pureté, furent une occasion de chute pour le peuple ignorant. Les Prêtres, obligés au secret pour ce qui concernait certaines sciences, craignirent de le violer en expliquant ces Hiéroglyphes quant à la Religion, parce qu'ils s'imaginèrent sans doute, qu'il se trouverait

¹⁵⁷ Clém. d'Alexand. l. I. Strom.

¹⁵⁸ Justin. Quæst. ad orthod.

des gens du commun assez clairvoyants pour soupçonner que ces mêmes Hiéroglyphes servaient en même temps de voile à quelques autres mystères et qu'ils viendraient enfin à bout d'y pénétrer. Il fallut donc quelquefois leur donner le change, et ces explications forcées tournèrent en abus. Ils ajoutèrent même quelques symboles arbitraires à ceux qu'Hermès avait inventés ; ils fabriquèrent des fables qui se multiplièrent dans la suite, et l'on s'accoutuma insensiblement à regarder comme Dieux les choses qu'on ne présentait au peuple que pour lui rappeler l'idée du seul et unique Dieu vivant.

Il n'est pas surprenant que le peuple ait donné aveuglément dans des idées aussi bizarres. Peu accoutumé à réfléchir sur les choses qui ne tendent pas à la ruine de ses intérêts ou au risque de sa vie, il laisse à ceux qui ont plus de loisir, le soin de penser et de l'instruire. Les Prêtres ne raisonnaient guère avec lui que symboliquement, et le peuple prenait tout à la lettre. Il eut, dans les commencements, les idées qu'il devait avoir de Dieu et de la Nature ; il est même vraisemblable que le plus grand nombre les conservèrent toujours. Les Égyptiens, qui passaient pour les plus spirituels et les plus éclairés de tous les hommes, auraient-ils pu donner dans des absurdités aussi grossières et dans des puérités aussi ridicules que celles qu'on leur attribue ? On ne doit pas même le croire de ceux d'entre les Grecs qui furent en Égypte pour se mettre au fait de ces sciences qu'on n'apprenait que

par hiéroglyphes. Si les Prêtres ne leur dévoilèrent pas à tous le Secret de l'Art *sacerdotal*, au moins ne leur cachèrent-ils pas ce qui regardait la Théologie et la Physique. Orphée se métamorphosa, pour ainsi dire, en Égypte, et s'appropriâ leurs idées et leurs raisonnements, au point que les hymnes, et ce qu'elles renferment¹⁵⁹, annoncent plutôt un Prêtre d'Égypte qu'un Poète grec. Il fut le premier qui transporta dans la Grèce les fables des Égyptiens ; mais il n'est pas probable qu'un homme, que Diodore de Sicile appelle *le plus savant des Grecs*, recommandable par son esprit et ses connaissances, ait voulu débiter dans sa patrie ces fables pour des réalités. Les autres Poètes, Homère, Hésiode, auraient-ils voulu de sang-froid tromper les peuples, en leur donnant, pour de véritables histoires, des faits controuvés et des acteurs qui n'existèrent jamais en effet ?

Un disciple, devenu maître, donne communément ses leçons et ses instructions de la manière et suivant la méthode qu'il les a reçues. Ils avaient été instruits, par des fables, des hiéroglyphes, des allégories, des énigmes, ils en ont usé de même. Il s'agissait de mystères ; ils ont écrit mystérieusement. Il n'était pas nécessaire d'en avertir les Lecteurs ; les moins clair-

¹⁵⁹ *Quod vel inde patet, quod Orphei Hymni nescio quid Ægyptiacum oleant ; imo hieroglyphicam doctrinam mysteriosis suis allegoriis ita exactè exhibeant ; ut non à Græco sed Ægyptio sacerdote compositi videantur.* Kircher. Ob Pamph. L. 2. c. 3. Ce témoignage du P. Kircher n'a pu persuader les savants, qui regardent les ouvrages d'Orphée comme supposés.

voyants pouvaient s'en apercevoir. Qu'on fasse seulement attention aux titres des ouvrages d'Eumolpe, de Ménandre, de Melanthius, de Jamblique, d'Evanthe, et de tant d'autres qui sont remplis de fables, on sera bientôt convaincu qu'ils avaient dessein de cacher les mystères sous le voile de ces fictions, et que leurs écrits renferment bien des choses qui ne se manifestent pas au premier coup d'œil, même à une lecture faite avec attention.

Jamblique s'en explique ainsi au commencement de son ouvrage : « Les Écrivains d'Égypte, pensant que Mercure avait tout inventé, lui attribuaient tous leurs ouvrages. Mercure préside à la sagesse et à l'éloquence ; Pythagore, Platon, Démocrite, Eudoxe et plusieurs autres se rendirent en Égypte pour s'instruire par la fréquentation des savants Prêtres de ce pays-là. Les livres des Assyriens et des Égyptiens sont remplis des différentes sciences de Mercure et les colonnes les présentent aux yeux du public. Elles sont pleines d'une doctrine profonde ; Pythagore et Platon y puisèrent leur Philosophie. »

La destruction de plusieurs villes, et la ruine de presque toute l'Égypte par Cambyse, Roi de Perse, dispersa beaucoup de Prêtres dans les pays voisins et dans la Grèce. Ils y portèrent leurs sciences ; mais ils continuèrent sans doute à les enseigner à la manière usitée parmi eux, c'est-à-dire mystérieusement. Ne voulant pas les prodiguer à tout le monde, ils les enveloppèrent encore dans les ténèbres des fables et

des hiéroglyphes, afin que le commun, en voyant, ne vît rien, et en entendant, ne comprît rien. Tous puisèrent dans cette source ; mais les uns n'en prenaient que l'eau pure et nette, pendant qu'ils la troublaient pour les autres, qui n'y trouvèrent que de la boue.

De là cette source d'absurdités qui ont inondé la terre pendant tant de siècles. Ces mystères cachés sous tant d'enveloppes, mal entendus, mal expliqués, se répandirent dans la Grèce, et de là par toute la terre.

Ces ténèbres, dans le sein desquelles l'idolâtrie prit naissance, s'épaissirent de plus en plus. La plupart des Poètes, peu au fait de ces mystères quant au fond, enchérèrent encore sur les fables des Égyptiens, et le mal s'accrut jusqu'à la venue de Jésus-Christ notre Sauveur, qui détrompa les peuples des erreurs où ces fables les avaient jetés.

Hermès avait prévu cette décadence du culte Divin, et les erreurs des fables qui devaient prendre sa place¹⁶⁰ : « Le temps viendra, dit-il, où les Égyptiens paraîtront avoir inutilement adoré la Divinité avec la piété requise, et avoir observé en vain son culte avec tout le zèle et l'exactitude qu'ils devaient... O Égypte ! ô Égypte ! il ne restera de ta Religion que les fables ; elles deviendront même incroyables à nos descendants ; les pierres gravées et sculptées seront les seuls monuments de ta piété. » Il est certain qu'Hermès ni

¹⁶⁰ In Asclepio.

les Prêtres d'Égypte ne reconnaissaient point la pluralité des Dieux.

Qu'on lise attentivement les Hymnes d'Orphée, particulièrement celle de Saturne, où il dit que ce Dieu est répandu dans toutes les parties qui composent l'Univers, et qu'il n'a point été engendré ; qu'on réfléchisse sur l'Asclépius d'Hermès, sur les paroles de Parménide le Pythagoricien, sur les ouvrages de Pythagore même, on y trouvera partout des expressions qui manifestent leur sentiment sur l'unité d'un Dieu, principe de tout, sans principe lui-même ; et que tous les autres Dieux dont ils font mention ne sont que des différentes dénominations, soit de ses attributs, soit des opérations de la Nature.

Jamblique¹⁶¹ seul est capable de nous en convaincre,

¹⁶¹ *Ego vero causam inrimis tibi dicam, ob quam sacri et antiqui Ægyptiorum scriptores de his varia senserint, et insuper hujus sæculi sapientes non eadem de his ratione loquantur. Cum enim multæ in universo sint essentiæ, ac simul multifariam inter se diffeant, merito earum, et multa erum tradita sunt principia habentia ordines differentes... Mercurius ipse tradit 20000, voluminibus, vel sicut Manethon refert 30000, et in his perfectè omnia demonstravit. Oportet igitur de his omnibus veritatem breviter declarare, atque primum quad primo quæritis. Primus Deus ante ens et solus, pater est primi Dei, quem gignit manens in unitate sua solitaria, atque id est superintelligibile, atq. Exemplar illius, quod dicitur sui pater, sui filius, unipater et Deus vere bonus ; ille enim major et primus, et fons omnium, et radix eorum quæ prima intelliguntur et intelligunt, scilicet idearum. Ab hoc utique unus Deus per se sufficiens, sui pater, sui princeps. Est enim hic principium, Deus Deorum, unitas ex uno super essentiam essentiæ principium, ab eo enim essentia, propterea pater*

par ce qu'il dit des mystères des Égyptiens, lorsque ses disciples lui demandèrent quelle il pensait que fût la première cause et le premier principe de tout.

Hermès et les autres Sages ne présentèrent donc aux peuples les figures des choses comme des Dieux, que pour leur manifester un seul et unique Dieu dans toutes choses ; car celui qui voit la Sagesse¹⁶², la providence et l'amour de Dieu manifestés dans ce monde, voit Dieu même ; puisque toutes les créatures ne sont que des miroirs qui réfléchissent sur nous les rayons de la Sagesse divine. On peut voir là-dessus l'ouvrage de M. Paul Ernest Jablonski, où il justifie parfaitement les Égyptiens de l'idolâtrie ridicule qu'on leur impute¹⁶³.

Les Égyptiens et les Grecs ne prirent pas toujours ces hiéroglyphes pour de purs symboles d'un seul Dieu ; les Prêtres, les Philosophes de la Grèce, les Mages de la Perse, etc., furent les seuls qui conservèrent cette idée ; mais celle de la pluralité des Dieux s'accrédita tellement parmi le peuple que les principes de la Sagesse et de la Philosophie ne furent pas toujours assez forts pour vaincre la timidité de la faiblesse humaine dans ceux qui auraient pu désabuser ce peuple et lui faire connaître son erreur. Les Phi-

essentiæ nominatur. Ipsa enim est ens intelligibilium principium ; hæc sunt principia omnium antiquissima ; quæ Mercurius proponit de Diis Æthæreis, etc.

¹⁶² S. Denis l'Aréopag.

¹⁶³ Panthéon Ægyptiorum. Francofurti, 1751.

losophes paraissaient même en public adopter les absurdités des fables, ce qui fit qu'un Prêtre d'Égypte, gémissant sur la puérole crédulité des Grecs, dit un jour à quelques-uns : *Les Grecs sont des enfants et seront toujours enfants*¹⁶⁴.

Cette manière d'exprimer Dieu, ses attributs, la nature, ses principes et ses opérations, fut usitée de toute l'Antiquité et dans tous les Pays. On ne croyait pas qu'il fût convenable de divulguer au peuple des mystères si relevés et si sublimes. La nature de le hiéroglyphe et du symbole, est de conduire à la connaissance d'une chose, par la représentation d'une autre tout à fait différente. Pythagore, selon Plutarque¹⁶⁵, fut tellement saisi d'admiration, quand il vit la manière dont les Prêtres d'Égypte enseignaient les sciences, qu'il se proposa de les imiter ; il y réussit si bien que ses ouvrages sont pleins d'équivoques ; et ses sentences sont voilées sous des détours et des façons de s'exprimer très mystérieuses. Moïse, si nous en voulions croire Rambam¹⁶⁶, écrivit ses livres d'une manière énigmatique : « Tout ce qui est contenu dans la loi des Hébreux, dit cet Auteur, est écrit dans un sens allégorique ou littéral, par des termes qui résultent de quelques calculs arithmétiques, ou de quelques figures géométriques, des caractères changés, ou transposés, ou rangés harmoniquement sui-

¹⁶⁴ Plato, in Timæo.

¹⁶⁵ De Osir. et Isid.

¹⁶⁶ In exordio Geneseos.

vant leur valeur. Tout cela résulte des formes des caractères, de leurs jonctions, de leurs séparations, de leur inflexion, de leur courbure, de leur droiture, de ce qui leur manque, de ce qu'ils ont de trop, de leur grandeur, de leur petitesse, de leur ouverture, etc. »

Salomon regardait les hiéroglyphes, les proverbes et les énigmes comme un objet digne de l'étude d'un homme sage ; on peut voir les louanges qu'il leur donne dans tous ses ouvrages. *Le Sage s'adonnera¹⁶⁷ à l'étude des paraboles, il s'appliquera à interpréter les expressions, les sentences et les énigmes des anciens Sages. Il pénétrera¹⁶⁸ dans les détours et les subtilisés des paraboles ; il discutera les proverbes pour y découvrir ce qu'il y a de plus caché, etc.*

Les Égyptiens ne s'exprimaient pas toujours par des hiéroglyphes ou des énigmes ; ils ne le faisaient que quand il s'agissait de parler de Dieu ou de ce qui se passa de plus secret dans les opérations de la Nature ; et les hiéroglyphes de l'un n'étaient pas toujours les hiéroglyphes de l'autre. Hermès inventa l'écriture des Égyptiens ; on n'est pas d'accord sur l'espèce de caractère qu'il mit d'abord en usage ; mais on sait qu'il y en avait de quatre sortes : la¹⁶⁹ première était les caractères de l'écriture vulgaire, connue de tout le monde, et employés dans le commerce de la vie. La seconde n'était en usage que parmi les Sages,

¹⁶⁷ Prov. c. I.

¹⁶⁸ Abenephi.

¹⁶⁹ Eccles. c. 39.

pour parler des mystères de la Nature ; la troisième était un mélange de caractères et de symboles ; et la quatrième était le caractère sacré, connu des Prêtres, qui ne s'en servaient que pour écrire sur la Divinité et ses attributs. Il ne faut donc pas confondre toutes ces différentes façons que les Égyptiens avaient pour peindre et corporifier leurs pensées. Ce défaut de distinction a occasionné les erreurs où sont tombés nombre d'Antiquaires, qui n'ayant qu'un objet en vue, expliquaient tous les monuments antiques conformément à cet objet. De là les dissertations multipliées faites par différents Auteurs qui ne sont point d'accord entre eux. Il faudrait, pour réussir parfaitement, avoir des modèles de tous ces différents caractères. Ce qui serait écrit dans les Antiques d'une espèce de caractère, serait expliqué des choses que l'on exprimait par ce caractère. Si c'était le premier des Égyptiens, on pourrait assurer que les choses déduites regarderaient le commerce de la vie, l'histoire, etc. ; si c'était le second, les choses de la Nature ; le quatrième ce qui concerne Dieu, son culte, ou les fables. On ne se trouverait pas alors dans le cas de recourir à la conjecture, et d'expliquer un monument antique d'une chose, pendant qu'il avait un tout autre objet. Mais il ne nous reste proprement de certain sur tout cela que les fables, comme l'avait prévu Hermès dans l'Asclépius d'Apulée que nous avons cité à ce sujet.

Tout homme sensé qui veut de bonne foi faire réflexion sur les absurdités des fables, ne saurait

s'empêcher de regarder les Dieux comme des êtres imaginaires ; puisque les Divinités Païennes tirent leur origine de celles que les Égyptiens avaient inventées. Mais Orphée et ceux qui transportèrent ces fables dans la Grèce, les y débitèrent de la manière et dans le sens qu'ils les avaient apprises en Égypte. Si, dans ce dernier pays, elles ne furent imaginées que pour expliquer symboliquement ce qui se passe dans la Nature, ses principes, ses procédés, ses productions, et même quelque opération secrète d'un art qui imiterait la Nature pour parvenir au même but, on doit sans contredit expliquer les fables Grecques, au moins les anciennes, celles qui ont été divulguées par Orphée, Méléampe, Lin, Homère, Hésiode, etc., dans le même sens, et conformément à l'intention de leurs Auteurs, qui se proposaient les Égyptiens pour modèle. La plupart des ouvrages fabuleux sont parvenus jusqu'à nous, on peut en faire une analyse réfléchie, et voir s'ils n'y ont point glissé quelques traits particuliers qui démasquent l'objet qu'ils avaient en vue. Toutes les puérités, les absurdités qui frappent dans ces fables, montrent que le dessein de leurs Auteurs n'était pas de parler de la Divinité réelle. Ils avaient puisé dans les ouvrages d'Hermès et dans la fréquentation des Prêtres d'Égypte, des idées trop pures et trop relevées de Dieu et de ses attributs, pour en parler d'une manière en apparence si indécente et si ridicule. Lorsqu'il s'agit de traiter les hauts mystères de Dieu, ils le font avec beaucoup d'éléva-

tion d'idées, de sentiments et d'expressions, comme il convient. Il n'est point alors question d'incestes, d'adultères, de parricides, etc. Ils ne pouvaient donc avoir que la Nature en vue ; ils ont personnifié, à la manière des Égyptiens, les principes qu'elle emploie et ses opérations ; ils les ont représentés sous différentes faces, et enveloppés sous différents voiles, quoiqu'ils n'entendissent que la même chose. Ils ont eu l'adresse d'y mêler des leçons de politique, de morale, des traits généraux de Physique, ils ont quelquefois pris occasion d'un fait historique pour former leurs allégories ; mais toutes ces choses ne sont qu'accidentelles et n'en faisaient pas la base et l'objet. En vain se mettra-t-on donc en frais pour expliquer ces hiéroglyphes fabuleux par leur moyen. Ceux qui ont cru devoir le faire par l'histoire ont été dans la nécessité d'admettre la réalité de ces Dieux, Déesses, Héros et Héroïnes, au moins comme des Rois, Reines et des gens dont on raconte les actions. Mais la difficulté de ranger le tout suivant les règles de la saine chronologie, présente à leur travail un obstacle invincible : c'est un labyrinthe dont ils ne se tireront jamais. L'objet de l'histoire fut dans tous les temps de proposer des modèles de vertu à suivre et des exemples pour former les mœurs ; on ne peut guère penser que les Auteurs de ces fables se soient proposé cet objet ; puisqu'elles sont remplies de tant d'absurdités et de traits si licencieux qu'elles sont infiniment plus propres à corrompre les mœurs qu'à les former. Il

serait donc pour le moins aussi inutile de se donner la torture pour leur trouver un sens moral.

On peut cependant probablement distinguer quatre sortes de sens donnés à ces hiéroglyphes, tant par les Égyptiens, que par les Grecs et les autres Nations où ils furent en usage. Les ignorants, dont le commun du peuple est composé, prenaient l'histoire des Dieux à la lettre, de même que les fables qui avaient été imaginées en conséquence : voilà la source des superstitions auxquelles le peuple est si enclin. La seconde classe était de ceux qui, sentant bien que ces histoires n'étaient que des fictions, pénétraient dans les sens cachés et mystérieux des fables et des hiéroglyphes, et les expliquaient des causes, des effets et des opérations de la Nature. Et comme ils en avaient acquis une connaissance parfaite, par les instructions secrètes qu'ils se donnaient les uns aux autres successivement, suivant celles qu'ils avaient reçues d'Hermès, ils opérèrent des choses surprenantes en faisant jouer les seuls ressorts de la Nature, dont ils se proposèrent d'imiter les procédés pour parvenir au même but. Ce sont ces effets qui formaient l'objet de l'art sacerdotal ; cet Art sur lequel ils s'obligeaient par serment de garder le secret, et qu'il leur était défendu, sous peine de mort, de divulguer en aucune manière à d'autres qu'à ceux qu'ils jugeraient dignes d'être initiés dans l'Ordre Sacerdotal, d'où les Rois étaient tirés. Cet Art n'était autre que celui de faire une chose qui put être la source du bonheur et de la félicité de l'homme

dans cette vie, c'est-à-dire la source de la santé et des richesses et de la connaissance de toute la, Nature. Ce secret si recommandé ne pouvoir pas avoir d'autres objets. Hermès, en instituant les hiéroglyphes, n'avait pas dessein d'introduire l'idolâtrie, ni de tenir secrètes les idées que l'on devait avoir de la Divinité, son but était même de faire connaître Dieu, comme l'unique Dieu, et d'empêcher que le peuple n'en adorât d'autres ; il s'efforça de le faire connaître dans tous les individus, en faisant remarquer dans chacun des traits de la sagesse divine. S'il voila, sous l'ombre des hiéroglyphes, quelques mystères sublimes, ce n'était pas tant pour les cacher au peuple que parce que ces mystères n'étaient pas à sa portée, et que, ne pouvant les contenir dans les bornes d'une connaissance prudente et sage, il ne manquerait pas d'abuser des instructions qu'on leur donnerait à cet égard. Les Prêtres étaient les seuls à qui cette connaissance était confiée après une épreuve de plusieurs années. Il fallait donc que ce secret eût un autre objet. Plusieurs Anciens nous ont dit qu'il consistait dans la connaissance de ce qu'avaient été Osiris, Isis, Horus et les autres prétendus Dieux ; et qu'il était défendu, sous peine de perdre la vie, de dire qu'ils avaient été des hommes. Mais ces Auteurs étaient-ils bien certains de ce qu'ils avançaient ? et quand même ce qu'ils disent serait vrai, ce secret n'aurait pas pour objet Dieu, les mystères de la Divinité, et son culte ; puisqu'Hermès, qui obligea les Prêtres à ce secret, savait bien qu'Osir-

ris, Isis, etc., n'étaient pas des Dieux, et il ne les eût pas donnés comme tels aux Prêtres, qu'il aurait instruits de la vérité, en même temps qu'il aurait induit le peuple en erreur. On ne peut pas soupçonner un si grand homme d'une conduite si condamnable, et qui ne s'accorde en aucune façon avec le portrait qu'on nous en fait.

Le troisième sens dont ces hiéroglyphes étaient susceptibles, fut celui de la morale ou des règles de conduite. Et le quatrième enfin était proprement celui de la haute sagesse. On expliquait, par ces prétendues histoires des Dieux, tout ce qu'il y avait de sublime dans la Religion, dans Dieu, et dans l'Univers. C'est là où les Philosophes puisèrent tout ce qu'ils ont dit de la Divinité. Ils n'en faisaient pas un secret à ceux qui pouvaient le comprendre. Les Philosophes grecs en furent instruits dans la fréquentation qu'ils eurent avec les Prêtres, et l'on en a de grandes preuves dans tous leurs ouvrages. Tous les Auteurs en conviennent ; on nomme même ceux de qui ces Philosophes prirent des leçons. Eudoxe eut, dit-on, pour maître Conophée de Memphis ; Solon, Sonchis de Saïs ; Pythagore, Cœnuphée d'Héliopolis, etc. Mais, quoiqu'ils n'eurent rien de caché pour la plupart de ces Philosophes, quant à ce qui regardait la Divinité et la Philosophie tant morale que physique, ils ne leur apprirent cependant pas à tous cet *Art sacerdotal* donc nous avons parlé. Qui dit *Art*, dit une chose pratique. La connaissance de Dieu n'est pas un art, non plus que la connaissance

de la morale, ni même de la Philosophie. Les anciens Auteurs nous apprennent qu'Hermès enseigna aux Égyptiens l'Art des métaux et l'*Alchimie*. Le P. Kircher avoue lui-même, sur le témoignage de l'Histoire et de toute l'Antiquité, qu'Hermès avait voilé l'art de faire de l'or sous l'ombre des énigmes et des hiéroglyphes ; et des mêmes hiéroglyphes qui servaient à ôter au peuple la connaissance des mystères de Dieu et de la Nature. « Il est si constant, dit cet Auteur¹⁷⁰, que ces premiers hommes possédaient l'art de faire l'or, soit en le tirant de toutes sortes de matières, soit en transmuant les métaux, que celui qui en douterait, ou qui voudrait le nier, se montrerait parfaitement ignorant dans l'histoire. Les Prêtres, les Rois et les Chefs de famille en étaient les seuls instruits. Cet Art fut toujours conservé dans un grand secret, et ceux qui en étaient possesseurs gardèrent toujours un profond silence à cet égard, de peur que les laboratoires et le sanctuaire les plus cachés de la Nature, étant découverts au peuple ignorant, il ne tournât cette connaissance au détriment et à la ruine de la République. L'ingénieux et prudent Hermès, prévoyant ce danger qui menaçait l'État, eut donc raison de cacher cet Art de faire de l'or sous les mêmes voiles et les mêmes obscurités hiéroglyphiques dont il se servait pour cacher au peuple profane la partie de la Philosophie qui concernait Dieu, les Anges et l'Univers. » Le P. Kircher n'est point suspect sur cet article, puisqu'il

¹⁷⁰ Œdypus. Egypt. T. II. p. 2. De Alchym. c. I.

a combattu la pierre Philosophale dans toutes les circonstances où il a eu occasion d'en parler. Il faut donc que l'évidence et la force de la vérité lui aient arraché de tels aveux ; sans cela il est assez difficile de le concilier avec lui-même. Il dit dans sa Préface sur l'Alchimie des Égyptiens : « Quelque Aristarque s'élèvera sans doute contre moi de ce que j'entreprends de parler d'un Art que bien des gens regardent comme odieux, trompeur, sophistique, plein de supercheries, pendant que beaucoup d'autres personnes en ont une idée comme d'une science qui manifeste le plus haut degré de la sagesse divine et humaine. Mais qu'il sache que m'étant proposé d'expliquer, en qualité d'Œdipe, tout ce que les Égyptiens ont voilé sous leurs hiéroglyphes, je dois traiter de cette science qu'ils avaient ensevelie dans les mêmes ténèbres des symboles. Ce n'est pas que je l'approuve, ou que je pense qu'on puisse tirer de cette science aucune utilité quant à la partie qui concerne l'art de faire de l'or ; mais parce que toute la respectable Antiquité en parle, et nous l'a transmise sous le sceau d'une infinité de hiéroglyphes et de figures symboliques. Il est certain que de tous les arts et de toutes les sciences qui irritent la curiosité humaine, et auxquelles l'homme s'applique, je n'en connais point qui aie été attaquée avec plus de force, et qui ait été mieux défendue. » Il rapporte dans le cours de l'ouvrage un grand nombre de témoignages d'Auteurs anciens, pour prouver que cette science était connue chez les Égyptiens ; qu'Hermès

l'enseigna aux Prêtres ; et qu'elle était tellement en honneur dans ce pays-là, que c'était un crime digne de mort¹⁷¹ de la divulguer à d'autres qu'aux Prêtres, aux Rois et aux Philosophes de l'Égypte.

Le même Auteur conclut, malgré tous ces témoignages¹⁷², que les Égyptiens ne connaissaient point la pierre Philosophale, et que leurs hiéroglyphes n'avaient point sa pratique pour objet. Il est surprenant que s'étant donné la peine de lire les Auteurs qui en traitent, pour expliquer par eux le hiéroglyphe hermétique dont il donne la figure, et que les copiant, pour ainsi dire, mot pour mot à cet effet, tels que sont les douze traités du Cosmopolite, et l'*Arcanum Hermeticæ Philosophiæ opus* de d'Espagnet, etc., le

¹⁷¹ *Major hujus arcanæ scientiæ honor habebatur Ægyptiis, qui præter Reges, Sacerdotes et Philosophos summo et acuto ingenio præditos homines, nullum alium hominum eam callere, crimen rebantur non nisi mortè piandum ; unde non fine ratione to tac tantis abstrusis symbolorum notis candem obvelabant, ne in plebeicæ insipientiæ abusum eam cum notabili regni Præjudico, imo ruinâ, verti contingerent.* Kirch. Loc. cit.

Fuit autem datâ operâ summo silentio à possessoribus ideo suppressa, ne arcaniora naturæ gazophilacia ignaræ plebi aperta in conclamatum Reipublicæ pzniciem, regnoque ultimam merito ruinam adducerent. Unde non sine ratione ingeniosissimus Mercurius tanta damna prævidens, sicut diviniorem de Deo, Angelis, Mundo, Philosophiæ portionem, reconditidimis symbolis, ne communi usui paterent, obvelavit ; sic et hanc artem auriferam inter eas scientias quæ sublunaris subterraneique mundi œconomiam contemplantur, arcanissimam, divinissimamque merito iisdem hieroglyphicarum notarum obscuritatibus à profanorum lectione longe semotissimam obtexit. Ibid. cap. I.

¹⁷² De Alchym. Ægypt. c. 7.

P. Kircher ose soutenir que cette figure et les autres hiéroglyphes ne regardent pas la pierre Philosophale, dont les Auteurs que je viens de citer traitent, comme on dit, *ex professo*. Puisque tout ce que ces Auteurs disent concerne la pierre Philosophale, le P. Kircher n'a dû employer leurs raisonnements que pour cet objet. « Les Égyptiens, dit-il¹⁷³, n'avaient point en vue la pratique de cette pierre ; et s'ils touchent quelque chose de la préparation des métaux, et qu'ils dévoilent les trésors les plus secrets des minéraux ; ils n'entendaient pas pour cela ce que les Alchimistes anciens et modernes entendent ; mais ils indiquaient une certaine substance du monde inférieur analogue au Soleil ; douée d'excellentes vertus, et de propriétés si surprenantes, qu'elles sont fort au-dessus de l'intelligence humaine, c'est-à-dire une quintessence cachée dans tous les mixtes, imprégnée de la vertu de l'esprit universel du monde, que celui qui, inspiré de Dieu et éclairé de ses divines lumières, trouverait le moyen d'extraire, deviendrait par son moyen exempt de toutes infirmités, et mènerait une vie pleine de douceur et de satisfactions. Ce n'était donc pas de la pierre Philosophale qu'ils parlaient, mais de l'élixir dont je viens de parler. »

Si ce que nous venons de rapporter du Père Kircher n'est pas précisément la pierre Philosophale, je ne sais pas en quoi elle consiste. Si l'idée qu'il en avait

¹⁷³ *Loc. cit.*

n'était pas conforme à celle que nous en donnent les Auteurs, tout ce qu'il dit contre elle ne la regarde pas. On peut en juger, tant par ce que nous avons dit jusqu'ici, que par ce que nous en dirons dans la suite. L'objet des Philosophes hermétiques anciens ou modernes, fut toujours d'extraire d'un certain sujet, par des voies naturelles, cet élixir ou cette quintessence dont parle le P. Kircher ; et d'opérer, en suivant les lois de la Nature, de manière à le séparer des parties hétérogènes dans lesquelles il est enveloppé, afin de le mettre en état d'agir sans obstacles, pour délivrer les trois règnes de la nature de leurs infirmités ; ce qu'on ne saurait guère nier être possible ; puisque cet esprit universel, étant l'âme de la Nature et la base de tous les mixtes, il leur est parfaitement analogue, comme il l'est par ses effets et ses propriétés avec le Soleil ; c'est pourquoi les Philosophes disent que le Soleil est son père et la Lune sa mère.

Il ne faut pas confondre les Philosophes hermétiques ou les vrais Alchimistes avec les Souffleurs : ceux-ci cherchent à faire de l'or immédiatement avec les matières qu'ils emploient ; et les autres cherchent à faire une quintessence, qui puisse servir de panacée universelle pour guérir toutes les infirmités du corps humain, et un élixir pour transmuier les métaux imparfaits en or. C'est proprement les deux objets que se proposaient les Égyptiens, suivant tous les Auteurs tant anciens que modernes. C'est cet Art sacerdotal dont ils faisaient un si grand mystère ; et que les Phi-

losophes tiendront toujours enveloppé dans l'obscurité des symboles et les ténèbres des hiéroglyphes. Ils se contenteront de dire avec Haled¹⁷⁴ : « Qu'il y a une essence radicale, primordiale, inaltérable dans tous les mixtes, qu'elle se trouve dans toutes les choses et en tous lieux ; heureux celui qui peut comprendre et découvrir cette secrète essence et la travailler comme il faut ! Hermès dit aussi que l'eau est le secret de cette chose, et l'eau reçoit sa nourriture des hommes. Marcunes ne fait pas de difficulté d'assurer que tout ce qui est dans le monde se vend plus cher que cette eau ; car tout le monde la possède, tout le monde en a besoin. Abuamil dit, en parlant de cette eau, qu'on la trouve en tous lieux, dans les plaines, les vallées, sur les montagnes ; chez le riche et le pauvre, chez le fort et le faible. Telle est la parabole d'Hermès et des Sages, touchant leur pierre ; c'est une eau, un esprit humide, dont Hermès a enveloppé la connaissance sous des figures symboliques les plus obscures, et les plus difficiles à interpréter. »

La matière d'où se tire cette essence renferme un feu caché et un esprit humide ; il n'est donc pas surprenant qu'Hermès nous l'ait représentée sous l'emblème hiéroglyphique d'Osiris, qui veut dire *feu caché*¹⁷⁵, et d'Isis, qui, étant prise pour la Lune, signifie une nature humide. Diodore de Sicile confirme cette vérité, en disant que les Égyptiens qui regardent Osi-

¹⁷⁴ Comment. in Hermet.

¹⁷⁵ Kirch. Œdip. Ægypt. T. I. p.176.

ris et Isis comme des Dieux, disent qu'ils parcourent le monde sans cesse ; qu'ils nourrissent et font croître tout, pendant les trois saisons de l'année, le Printemps, Été et Hiver ; et que la nature de ces Dieux contribue infiniment à la génération des animaux, parce que l'un est igné et spirituel, l'autre humide et froid ; que l'air est commun à tous deux ; enfin que tous les corps en sont engendrés, et que le Soleil et la Lune perfectionnent la nature des choses¹⁷⁶. Plutarque¹⁷⁷ nous assure, de son côté, que tout ce que les Grecs nous chantent et nous débitent des Géants, des Titans, des crimes de Saturne et des autres Dieux, du combat d'Apollon avec Python, des courses de Bacchus, des recherches et des voyages de Cérès, ne diffèrent point de ce qui regarde Osiris et Isis ; et que tout ce qu'on a inventé de semblable avec assez de liberté dans les fables que l'on divulgue, doit être entendu

¹⁷⁶ *Hos Deos arbitrati (Ægyptii) dicunt eos universum circum ire orbem, aut nutrite augereque corpora tribus anni temporibus motu continuo persicientes orbem, Vere, Æstate ac Hyeme ; quorum Deorum natura plurimum conferat ad omnium animantium generationem ; cum alter igneus ac spiritalis existat, altera humida et frigida, aër utique communis : ab eis itaq, generari, atque nutriri corpora omnia, rerumque naturam à Sole et Luna perfici.* Diodor. l. I. c. I.

¹⁷⁷ *Quæ de Gigantibus et Titanibus apud Græcos cantantur, et Saturni scelera, Pythonis certamen cum Apolline, exilia Bacchi, Cereris errores, non absunt ab Osidiris et Isidis eventu, aliisq. similibus, quæ ab hominibus sunt licitiosè conficta ; eadem quoque earum ratio, quæ in mysticis sacris odultè aguntur, et efferi ad vulgus, aut ab eo videri nefas dicitur.* Plutarchus de Iside.

de la même manière, comme ce qui s'observe dans les mystères sacrés, et que l'on dit être un crime de le dévoiler au peuple.

Tout étant dans la Nature engendré du chaud et de l'humide, les Égyptiens donnèrent à l'un le nom d'Osiris, à l'autre celui d'Isis, et dirent qu'ils étaient frère et sœur, époux et épouse. On les prit toujours pour la Nature même, comme nous le verrons dans la suite.

Quand on voudra ne pas recourir à des subtilités, il sera aisé de découvrir ce que les Égyptiens, les Grecs, etc., entendaient par leurs hiéroglyphes et leurs fables. Ils les avaient si ingénieusement imaginés qu'ils cachaient plusieurs choses sous la même représentation, comme ils n'entendaient aussi qu'une même chose par divers hiéroglyphes et divers symboles : les noms, les figures, les histoires mêmes étaient variés ; mais le fond et l'objet n'étaient point différents.

On sait, et il ne faut qu'ouvrir les ouvrages des Philosophes hermétiques, pour voir au premier coup d'œil qu'ils ont, dans tous les temps, non seulement suivi la méthode des Égyptiens pour traiter de la pierre Philosophale, mais qu'ils ont aussi employé les mêmes hiéroglyphes et les mêmes fables en tout ou en partie, suivant la manière dont ils étaient affectés. Les Arabes ont imité de plus près les Égyptiens, parce qu'ils traduisirent dans leur langue un grand nombre des traités Hermétiques et autres, écrits en langue et

style Égyptiens. La proximité du pays, et, par conséquent, la fréquentation et le commerce plus particulier des deux Nations peut aussi y avoir beaucoup contribué. Cette unanimité d'idées, et cet usage non interrompu depuis tant de siècles forment, sinon une preuve sans réplique, du moins une présomption que les hiéroglyphes des Égyptiens et les fables avaient été imaginés en vue du grand œuvre, et inventés pour instruire de sa théorie et de sa pratique quelques personnes seulement, pendant qu'à cause des abus et des inconvénients qui en résulteraient, on tiendrait l'une et l'autre cachées au peuple et à ceux qu'on n'en jugerait pas dignes.

Je ne suis donc pas le premier qui ait eu l'idée d'expliquer ces hiéroglyphes et ces fables par les principes, les opérations et le résultat du grand œuvre, appelé aussi pierre Philosophale et Médecine dorée. On les voit répandus presque dans tous les ouvrages qui traitent de cet Art mystérieux. Quelques Chimistes ont même fait des traités dans la même vue que moi. Fabri de Castelnau donna dans le siècle dernier quelque chose sur les travaux d'Hercule, sous le titre d'*Hercules Philochymicus*; Jacques Tolle voulut embrasser toute la fable dans un petit ouvrage intitulé: *fortuita*. Il n'est pas surprenant que l'un et l'autre n'aient pas réussi parfaitement. Le premier paraît avoir lu les Philosophes Hermétiques, mais assez superficiellement, pour n'avoir pas été en état d'en faire une concordance judicieuse et de pénétrer

dans leurs véritables principes. Le second trop entêté de la Chimie vulgaire ne jurait que par Basile Valentin, qu'il n'en entendait sans doute pas, puisqu'il l'explique presque toujours à la lettre, quoique suivant Olaus Borrichius¹⁷⁸, Basile Valentin soit un des Auteurs hermétiques des plus difficiles à entendre, tant à cause des altérations qu'on a mises dans ses traités, que par le voile obscur des énigmes, des équivoques, et des figures hiéroglyphiques dont il les a farcis.

Michel Maïer a fait un grand nombre d'ouvrages sur cette matière ; on peut en voir l'énumération dans le Catalogue des Auteurs Chimistes, métallurgistes, et Philosophes hermétiques que M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy a inséré dans son Histoire de la Philosophie hermétique. D'Espagnet estimait entre autres ouvrages de Maïer son Traité des emblèmes, parce qu'ils représentent, dit-il, avec assez de clarté aux yeux des clairvoyants ce que le grand œuvre a de plus secret, et de plus caché. J'ai lu avec attention plusieurs des traités de Michel Maïer, et ils m'ont été d'un si grand secours, que celui qui a pour titre *Arcana Arcanissima*, a servi de canevas à mon ouvrage, au moins pour sa distribution, car je n'ai pas toujours suivi ses idées. Cet Auteur embrouillait ses raisonnements quand il ne voulait ou ne pouvait pas expliquer certains traits de la fable, soit que le secret

¹⁷⁸ Prospect. Chym. Celebr.

si recommandé aux Philosophes lui tint fort à cœur, et qu'il craignît d'être indiscret, soit (comme on pourrait le croire) que sa discrétion fût forcée.

Les Philosophes hermétiques qui ont employé les allégories de la fable, sont pour le moins aussi obscurs que la fable même, pour ceux qui ne sont pas Adeptes ; ils n'ont répandu de lumière sur elle qu'autant qu'il en fallait pour nous faire comprendre que ses mystères n'étaient pas des mystères pour eux. « Souvenez-vous bien de ceci, dit Basile Valentin¹⁷⁹ : travaillez de manière que Pâris puisse défendre la belle et noble Hélène ; empêchez que la ville de Troie ne soit ravagée de nouveau par les Grecs ; faites en sorte que Priam et Ménélas ne soient plus en guerre et en affliction ; Hector et Achille seront bientôt d'accord ; ils ne combattront plus pour le sang royal ; ils auront alors une Monarchie qu'ils laisseront même en paix à tous leurs descendants. » Cet Auteur introduit tous les principaux Dieux de la fable dans ses douze clefs. Raymond Lulle parle souvent de l'Égypte et de l'Éthiopie. L'un enfin emploie une fable, l'autre une autre ; mais toujours allégoriquement.

Toutes les explications que je donnerai sont prises de ces Auteurs, ou appuyées sur leurs textes et leurs raisonnements ; elles seront si naturelles qu'il sera aisé d'en conclure que la véritable Chimie fut la source des fables, qu'elles en renferment tous les principes et

¹⁷⁹ Traité du Vitriol.

les opérations, et qu'en vain se donne-t-on la torture pour les expliquer nettement par d'autres moyens. Je ne pense pas que tout le monde en convienne ; l'usage s'est introduit d'expliquer les Antiquités par l'histoire et la morale ; cet usage a même prévalu, et s'est accrédité au point que le préjugé fait regarder toute autre application comme des rêveries. On regardera celles-ci dans tel point de vue qu'on voudra, peu m'importe. J'écris pour ceux qui voudront me lire, pour ceux qui, ne pouvant sortir du labyrinthe où ils se trouvent engagés en suivant les systèmes ci-dessus, chercheront ici un fil d'Ariane, qu'ils y trouveront certainement ; pour ceux qui, versés dans la lecture assidue des Philosophes hermétiques, sont plus en état de porter un jugement sain et désintéressé. Ils y trouveront de quoi fixer leurs idées vagues et indéterminées sur la matière du grand œuvre et sur la manière de la travailler. Quant à ceux qui, aveuglés par le préjugé ou par de mauvaises raisons, prêtent aux Égyptiens, aux Pythagore, aux Platon, aux Socrate et aux autres grands hommes des idées aussi absurdes que celles de la pluralité des Dieux, je les prie seulement de concilier, avec ce sentiment, l'idée de la haute Sagesse que l'on remarque dans tous leurs écrits et qu'on leur accorde avec raison. Je les renverrai à une lecture de leurs ouvrages plus sérieuse et plus réfléchie pour y trouver ce qui leur avait échappé. Je n'ai garde d'ambitionner les applaudissements de ceux à qui la Philosophie hermétique est tout à fait inconnue. Ils ne

pourraient guère juger de cet ouvrage que comme un aveugle juge des couleurs.

Chapitre I : Des hiéroglyphes des Égyptiens

Lorsqu'on prend à la lettre les fables d'Égypte, et qu'on les explique de la Divinité, rien de plus bizarre, rien de plus ridicule, rien de plus extravagant. Les Antiquaires ont suivi communément ce système dans leurs explications des monuments qui nous restent. J'avoue que ce sont très souvent des marques de la superstition, qui prévalut parmi le peuple dans les temps postérieurs à celui où Hermès imagina les hiéroglyphes ; mais pour dévoiler ce qu'ils ont d'obscur, il faut nécessairement remonter à leur institution et le mettre au fait de l'intention de ceux qui les ont inventés. Ni les idées que le peuple y attachent, ni celles qu'en avaient même des Auteurs grecs ou latins, quoique très savants sur d'autres choses, ne doivent nous servir de guide dans ces occasions-là. S'ils n'ont fréquenté que le peuple, ils n'ont pu avoir à cet égard que des idées populaires. Il faut être assuré qu'ils avaient été initiés dans les mystères d'Osiris, d'Isis, etc., et instruits par les Prêtres à qui l'intelligence de ces hiéroglyphes avait été confiée. Hermès dit plus d'une fois, dans son dialogue avec Asclépius, que Dieu ne peut être représenté par aucune figure ; qu'on ne peut lui donner de nom, parce qu'étant seul,

il n'a pas besoin d'un nom distinctif; qu'il n'a point de mouvement parce qu'il est partout, qu'il est enfin son propre principe, et son père à lui-même. Il n'y a, donc pas d'apparence qu'il ait prétendu le représenter par des figures, ni le faire adorer sous les noms d'Osiris, d'Isis, etc.

Plusieurs Anciens, peu au fait des vrais sentiments d'Hermès et des Prêtres ses successeurs, ont donné occasion à ces fausses idées, en débitant que les Égyptiens disaient de la Divinité, ce qu'ils ne disaient en effet que de la Nature. Hermès voulant instruire les Prêtres qu'il avait choisis, leur disait qu'il y avait deux principes des choses, l'un bon, et l'autre mauvais; et si nous en croyons Plutarque, toute la Religion des Égyptiens était fondée là-dessus. Nombre d'autres Auteurs ont pensé comme Plutarque, sans trop examiner si ce sentiment était fondé sur une erreur populaire, et si les Prêtres, chargés d'instruire le peuple, pensaient réellement ainsi de la Divinité, ou des principes des mixtes, l'un principe de vie, l'autre principe de mort. Sur ce sentiment de Plutarque, appuyé par d'autres Auteurs, des Antiquaires ont hasardé des explications de plusieurs monuments que le temps a épargnés, et l'on a adopté leurs idées parce qu'on n'en trouvait pas de plus vraisemblables. Il est cependant vrai que bien des Antiquaires ont assez de discrétion pour avouer qu'ils ne parlent dans plusieurs cas que par conjectures, et qu'on ne peut expliquer certains

monuments qu'en devinant¹⁸⁰. Le premier qui se présente dans l'antiquité expliquée de D. de Montfaucon en est un exemple, suivant le système reçu : ce savant nous avertit qu'il s'en trouve bien d'autres de cette espèce dans le cours de son ouvrage. Il n'y a cependant dans ce monument rien de difficile à entendre, et il en est très peu qui présentent les choses plus au naturel. Tout homme, un peu versé dans la Science hermétique, l'aurait compris au premier coup d'œil ; et n'aurait pas eu besoin de recourir à un Œdipe, ou à la conjecture pour en donner l'explication. On en jugera, en comparant l'explication que D. de Montfaucon en a donnée, avec celle que je donnerai. « Ce monument, dit notre Auteur, est une pierre sépulcrale, qu'on appelait *Ara*, que A. Herennuleius Hermès a fait pour sa femme, pour lui, pour ses enfants, et pour sa postérité. Il est représenté lui-même au milieu de l'inscription, sacrifiant aux mânes. De l'autre côté de la pierre sont deux serpents, dressés sur leur queue, et mis de face l'un contre l'autre, dont un tient un œuf dans sa bouche, et l'autre semble vouloir le lui ôter. »

M. Fabreti, à qui ce monument appartenait, avait voulu expliquer ce symbole ; mais comme il ne satisfaisait pas D. de Montfaucon, celui-ci l'explique dans les termes suivants. « Avant que d'avancer ma conjecture sur ce monument, il faut remarquer qu'on trouve

¹⁸⁰ A. p. du T. II. pag. 271. Planche 105.

à Rome et dans l'Italie quantité de ces marques des superstitions égyptiennes que les Romains avaient adoptées. Celle-ci est du nombre : c'est une image dont la signification ne peut être que symbolique. Les anciens Égyptiens reconnaissaient un bon principe qui avait fait le monde ; ce qu'ils exprimaient allégoriquement par un serpent qui tient un œuf à la bouche ; cet œuf signifiait le monde créé. Ce serpent donc qui tient l'œuf à la bouche sera le bon principe qui a créé le monde et qui le soutient. Mais, comme les Égyptiens admettaient deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, il faudra dire que l'autre serpent qui dressé sur sa queue, est opposé au premier, sera l'image du mauvais principe qui veut ôter le monde à l'autre. »

Pour mettre le Lecteur en état de juger si mon explication sera plus naturelle que celle de D. de Montfaucon, je vais donner une description de cette pierre prétendue sépulcrale. Les deux serpents sont dressés sur leur queue repliée en cercle ; l'un tient l'œuf entre ses dents, l'autre a la tête appuyée dessus, la bouche un peu ouverte, comme s'il voulait mordre l'autre, et lui disputer cet œuf. Tous deux ont une crête à peu près carrée. Sur l'autre côté de la pierre, est la figure d'un homme debout, en habit long, les manches retroussées jusqu'au coude ; il tient le bras droit étendu, et une espèce de cerceau à la main, au centre duquel paraît un autre petit cercle, ou un poing. De la main gauche, il relève sa robe, en la tenant appuyée sur la hanche. Autour de cette figure

sont gravées les paroles suivantes : *A Herennuleius Hermès fecit conjugii bene merenti Juliae L. F. Latinae sibi et suis posterque eor.*

Il n'est pas nécessaire de recourir à la Religion des Égyptiens pour expliquer ce monument. Les deux principes qu'admettaient les Prêtres d'Égypte ne doivent s'entendre que des deux principes bons et mauvais de la Nature, qui se trouvent toujours mêlés dans ses mixtes, et qui concourent à leur composition ; c'est pourquoi ils disaient qu'Osiris et Typhon étaient frères, et que ce dernier faisait toujours la guerre au premier. Osiris était le bon principe, ou l'humeur radicale, la base du mixte, et la partie pure et homogène, Typhon était le mauvais principe, ou les parties hétérogènes, accidentelles, et principe de destruction et de mort, comme Osiris l'était de vie et de conservation.

Les deux serpents du monument dont il s'agit, représentent à la vérité deux principes, mais les deux principes que la Nature emploie dans la production des individus : on les appelle, par analogie, l'un mâle et l'autre femelle ; tels sont les deux serpents entortillés autour du caducée de Mercure, l'un mâle et l'autre femelle, qui sont aussi représentés tournés l'un contre l'autre, et entre leurs deux têtes une espèce de globe ailé qu'ils semblent vouloir mordre. Les crêtes carrées des deux serpents du monument dont nous parlons, sont un symbole des éléments, dont le grand et le petit monde sont formés, et l'œuf est le résul-

tat de la réunion de ces deux principes de la Nature. Mais comme dans la composition des mixtes il y a des principes purs et homogènes, et des principes impurs et hétérogènes, il se trouve une espèce d'inimitié entre eux ; l'impur tend toujours à vouloir corrompre le pur : c'est ce qui se voit représenté par le serpent qui semble vouloir disputer l'œuf à celui qui en est en possession. La destruction des individus n'est produite que par ce combat mutuel.

Voilà ce qu'on peut dire pour expliquer en général cette partie du monument dont nous parlons. Mais son Auteur avait sans doute une intention moins générale ; il est certain qu'il voulait signifier quelque chose de particulier. Rapprochons toutes les parties symboliques de ce monument : le rapport qu'elles ont entre elles nous dévoilera cette intention particulière.

Celui qui fait faire ce monument se nomme *Herennuleius Hermès*, et il porte un habit long comme les Philosophes ; il y a donc grande apparence que cet Herennuleius était un de ces savants initiés dans les mystères hermétiques ; (ce qui est désigné par son surnom d'Hermès), qui, comme je l'ai dit ci-devant, étant instruit de ces mystères, prenait le nom d'Aris ou Hermès. Il tient à la main droite une espèce de cerceau, que D. de Montfaucon a pris sans doute pour une *patère* ou tasse, et a décidé, en conséquence de cette erreur, qu'Herennuleius faisait un sacrifice aux mânes ; rien autre ne peut y désigner cette action. Ce cerceau n'est point une patère ; c'est le signe symbo-

lique de l'or, ou du Soleil terrestre et hermétique, que les Chimistes mêmes vulgaires représentent encore aujourd'hui de cette manière ☉. C'est à cette face du monument qu'il faut rapporter en particulier le hiéroglyphe des deux serpents et de l'œuf, qui se trouvent sur la face opposée, pour n'en faire qu'un tout, dont le résultat consiste dans cet or Philosophique que présente Herennuleius. Voici donc comment il faut expliquer ce monument en particulier.

Les deux serpents sont les deux principes de l'art sacerdotal ou hermétique, l'un mâle ou feu, terre fixe, et soufre; l'autre femelle, eau volatile et mercurielle, qui concourent tous deux à la formation et génération de la pierre hermétique, que les Philosophes appelaient œuf et petit monde, qui est composé des quatre éléments, représentés par les deux crêtes carrées, mais dont deux seulement sont visibles, la terre et l'eau. On peut aussi expliquer l'œuf du vase, dans lequel l'œuf se forme, par le combat du fixe et du volatil, qui se réunissent enfin l'un et l'autre et ne font plus qu'un tout fixe, appelé or Philosophique, ou soleil Hermétique. C'est cet or qu'Herennuleius montre au spectateur comme le résultat de son art. Le plus grand nombre des Philosophes qui ont traité de cette science, ont représenté ses deux principes sous le symbole de deux serpents. On en trouve une infinité de preuves dans cet ouvrage. L'inscription de ce monument nous apprend seulement qu'Herennuleius a fait cet or comme une source de santé et de

richesses, pour lui, pour son épouse qu'il aimait tendrement, pour ses enfants et sa postérité.

J'ai apporté cet exemple pour faire voir combien il est aisé d'expliquer les hiéroglyphes de certains monuments Égyptiens, Grecs, etc. quand on les rappelle à la Philosophie hermétique, sans les lumières de laquelle ils deviennent inintelligibles et inexplicables. Je ne prétends cependant pas qu'on puisse par son moyen les expliquer tous. Quoiqu'elle ait été la source, la base et le fondement des hiéroglyphes, elle n'a pas été l'objet de tous les monuments hiéroglyphiques qui nous restent. La plupart sont historiques, ou représentent quelques traits de la fable, souvent ajustés suivant la fantaisie de celui qui les commandait à l'Artiste, ou celle de l'Artiste même, qui n'étant pas initiés dans les mystères des Égyptiens, des Grecs, des Romains, etc., conservaient seulement le fond, selon les instructions fort défectueuses et peu éclairées qu'ils en avaient; ils suivaient pour le reste leur goût et leur imagination.

... Pictoribus atque Poëtis

Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

HORAT, IN ART. POËT.

Et Cicéron dans son Traité de Natura deorum, dit que les Dieux nous présentent les figures qu'il a plu aux Peintres et aux Sculpteurs de leur donner. *Nos deos omnes ea facie novimus, qua pictores fictoresque voluerunt.* Lib. 2, de Nat. Deor.

Il nous reste donc des monuments hiéroglyphiques de toutes les espèces ; et ceux des Égyptiens ont ordinairement pour fondement Osiris, Isis, Horus et Typhon, avec quelques traits de leur histoire fabuleuse. Les uns sont défigurés par les Artistes ignorants, les autres conservent la pureté de leur invention, quand ils ont été faits ou conduits par des Philosophes ou des personnes bien instruites. Nous avons encore aujourd'hui sous nos yeux des exemples de cela. Un Sculpteur fait un groupe de statues, un Peintre fait un tableau ; l'un et l'autre a un sujet déterminé ; mais pourvu qu'ils représentent ce sujet de manière à le faire reconnaître au premier coup d'œil, et qu'ils gardent le costume, quant à tout ce qui est nécessaire pour les figures et l'action, combien se trouve-t-il d'Artistes qui y ajoutent des figures inutiles, et pour le dire en termes de l'Art, *figures à louer* ? combien y mettent-ils des ornements arbitraires et de fantaisies, des coquillages, des fleurs, quelquefois des animaux, des rochers, etc. ? Si les Artistes instruits tombent quelquefois dans ce défaut, que doit-on penser des ignorants qui n'ont souvent qu'une bonne main et une fougue d'imagination qui enfante tout ce qu'ils mettent au jour ? Folie que vouloir se mettre en tête d'expliquer toutes leurs productions. Y en a-t-il moins à faire des dissertations pleines de recherches et d'érudition sur des bagatelles et des choses très peu intéressantes, qui se rencontrent dans beaucoup de monuments antiques ?

Il est constant que les hiéroglyphes ont pris naissance en Égypte ; et la plus commune opinion en regarde Hermès comme l'inventeur, quoique les plus anciens Écrivains de l'histoire d'Égypte ne nous apprennent rien d'absolument certain sur l'origine des caractères de l'écriture et des sciences. On ne trouve même rien de positif, sur les premiers Rois du monde, qui ne soit susceptible de contradiction. Des Auteurs ont été assez peu sensés pour dire que les premiers hommes sont sortis de la terre comme des champignons, d'autres se sont imaginé que les hommes avaient été formés en Égypte, conjecturant sans doute qu'ils sont venus de la terre, comme ces rats que l'on voit sortir en grand nombre des crevasses du limon du Nil, après que le Soleil en a desséché l'humidité. Diodore de Sicile¹⁸¹, après avoir parcouru la plus grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Égypte, avoue qu'il n'a pu découvrir rien de certain sur les premiers Rois de tous ces pays. Ce qui nous reste de plus constant, sont les hiéroglyphes Égyptiens, pour ce qui regarde l'écriture ; mais pour ce qui concerne leurs Rois, nous n'avons que des fables. Le même Diodore dit¹⁸² que les premiers hommes ont adoré le Soleil et la Lune comme des Dieux éternels ; qu'ils ont appelé le Soleil Osiris et la Lune Isis, ce qui convient parfaitement aux idées qu'on nous donne du peuple d'Égypte. Pour nous qui avons appris plus cer-

¹⁸¹ L. I. c. I.

¹⁸² Ch. 2.

tainement, de l'Écriture Sainte, quel est l'unique vrai Dieu des autres Dieux ; quel fut le premier homme et la terre qu'il habita, nous gémissons sur la vanité des Égyptiens, qui leur faisait pousser l'antiquité de leur Nation et la généalogie de leurs Rois jusqu'au-delà de vingt mille ans.

Ce n'est pas que les Savants d'Égypte adoptassent ce sentiment ; ils savaient trop bien qu'il n'y avait qu'un Dieu unique. D'ailleurs, comment auraient-ils pu accorder l'éternité d'Osiris et d'Isis avec la paternité de Saturne ou de Vulcain, desquels, selon eux, Osiris et Isis étaient fils ? Preuve trop évidente que Diodore n'était instruit que des idées populaires. Les Égyptiens entendaient toute autre chose par ces fils de Saturne ; nous avons des indices sans nombre, qui démontrent que l'on cultivait en Égypte la Science de la Nature ; que la Philosophie hermétique y était connue et pratiquée par les Prêtres et les plus anciens Rois de ce pays-là ; et l'on ne doute plus que pour la communiquer aux Sages leurs successeurs, à l'insu du peuple, ils n'aient inventé les hiéroglyphes pris des animaux, des hommes, etc. et qu'enfin pour expliquer ce que signifiaient ces caractères, ils imaginèrent des allégories et des fables, prises de personnes feintes, et des actions prétendues de ces personnes.

Nous parlerons plus au long de ces hiéroglyphes dans la suite de cet Ouvrage.

Chapitre II : Des dieux de L'Égypte

On ne peut révoquer en doute que la pluralité des Dieux n'aie été admise par le peuple d'Égypte. Les plus anciens Historiens nous assurent même que les Grecs et les autres Nations n'avaient d'autres Dieux que ceux des Égyptiens ; mais sous des noms différents. Hérodote¹⁸³ comptait douze principaux Dieux que les Grecs avaient pris des Égyptiens avec leurs noms mêmes, et ajoute que ces derniers Peuples dressèrent les premiers des autels, et élevèrent des temples aux Dieux. Mais il n'est pas moins constant que quelque superstitieuse que fût cette Nation, on y voyait bien des traces de la véritable Religion. Une partie même considérable de l'Égypte, la Thébaïde, dit Plutarque, ne reconnaissait point de Dieu mortel ; mais un Dieu sans commencement et immortel, qui en la langue du pays s'appelait *Cneph*, et selon Strabon *Knuphis*. Ce que nous avons rapporté d'Hermès, de Jamblique, etc., prouve encore plus clairement que les mystères des Égyptiens n'avaient point pour objet les Dieux comme Dieu, et leur culte comme culte de la Divinité.

Isis et Osiris, sur lesquels roule presque toute la Théologie égyptienne, étaient, à recueillir les sentiments de divers Auteurs, tous les Dieux du paganisme. Isis, selon eux, était Cérès, Junon, la Lune, la

¹⁸³ Lib. 2.

Terre, Minerve, Proserpine, Thétis, la mère des Dieux ou Cybèle, Vénus, Diane, Bellone, Hécate, Rhamnusia, la Nature même : en un mot, toutes les Déesses. C'est ce qui a donné lieu de l'appeler *Myrionyme*, ou la Déesse à mille noms. De même qu'Isis se prenait pour toutes les Déesses, on prenait aussi Osiris pour tous les Dieux ; les uns disent qu'Osiris était Bacchus ; d'autres le font le même que Sérapis, le Soleil, Pluton, Jupiter, Ammon, Pan ; d'autres¹⁸⁴ font d'Osiris : Attis, Adonis, Apis, Titan, Apollon, Phœbus, Mithras, l'Océan, etc. Je n'entrerai point dans un détail qu'on peut voir dans beaucoup d'autres Auteurs. Les interprétations mal entendues des hiéroglyphes inventés par les Philosophes et les Prêtres, ont donné lieu à cette multitude de Dieux, qu'Hésiode¹⁸⁵ fait monter à 30 000. Trismégiste, Jamblique, Psellus et plusieurs autres n'en ont point déterminé le nombre ; mais ils ont dit que les cieux, l'air et la terre en étaient remplis. Maxime de Tyr disait, en parlant d'Homère, que ce Poète ne reconnaissait aucun endroit de la terre qui n'eût son Dieu. La plupart des Païens regardaient même la Divinité comme ayant les deux sexes, et la nommaient Hermaphrodite ; ce qui a fait dire à Valerius Soranus :

*Jupiter omnipotens, regum, rerumque deumque
Progenitor, genitrixque deum, deus unus et omnis.*

¹⁸⁴ Hésychius.

¹⁸⁵ Théogon.

Cette confusion, tant dans les noms que dans les Dieux mêmes, doit nous convaincre que ceux qui les ont inventés, ne pouvaient avoir en vue que la Nature, ses opérations et ses productions. Et comme le grand œuvre est un de ses plus admirables effets, les premiers qui le trouvèrent ayant considéré sa matière, sa forme, les divers changements qui lui survenaient pendant les opérations, ses effets surprenants ; et qu'en tout cela elle participait en quelque sorte avec les principales parties de l'Univers¹⁸⁶ telles que le Soleil, la Lune, les étoiles, le feu, l'air, la terre, l'eau, ils en prirent occasion de lui donner tous ces noms. Tout ce qui se forme dans la Nature, ne se faisant que par l'action de deux, l'un agent, l'autre patient, qui sont analogues au mâle et à la femelle dans les animaux ; le premier chaud, sec, igné ; le second froid et humide. Les Prêtres d'Égypte personnifièrent la matière de leur art sacerdotal, et appelèrent Osiris, ou feu caché, le principe actif qui fait les fonctions de mâle, et Isis le principe passif qui tient lieu de femelle. Ils désignèrent l'un par le Soleil, à cause du principe de chaleur et de vie que cet astre répand dans toute la Nature ; et l'autre par la Lune, parce qu'ils la regardaient comme d'une nature froide et humide. Le fixe et le volatil, le chaud et l'humide étant les parties constituantes des mixtes, avec certaines parties hétérogènes qui s'y trouvent toujours mêlées, et qui sont la cause de la destruction des indi-

¹⁸⁶ Maïer. Arcana Arcaniss.

vidus, ils y joignirent un troisième, à qui ils donnèrent le nom de Typhon, ou mauvais principe. Mercure fut donné pour adjoint à Osiris et à Isis, pour les secourir contre les entreprises de Typhon, parce que Mercure est comme le lien et le milieu qui réunit le chaud et le froid, l'humide et le sec, qu'il est comme le nœud au moyen duquel le subtil et l'épais, le pur et l'impur se trouvent associés ; et qu'enfin il ne se fait point de conjonction du Soleil avec la Lune, sans que Mercure, voisin du Soleil, y soit présent.

Osiris et Isis furent donc regardés comme l'époux et l'épouse, le frère et la sœur, enfants de Saturne, selon les uns¹⁸⁷, fils de Cœlus selon d'autres¹⁸⁸ ; Typhon passait seulement pour leur frère utérin, parce que la liaison des parties homogènes, inaltérables et radicales avec les parties hétérogènes, impures et accidentelles des mixtes se fait dans la même matrice, ou dans les entrailles de la terre. Toutes les mauvaises qualités qu'on attribuait à Typhon, nous découvrent parfaitement ce que l'on avait dessein de signifier par lui. Nous en dirons quelque chose de plus détaillé dans la suite.

Ces quatre personnes, Osiris, Isis, Mercure et Typhon, étaient chez les Égyptiens les principales et les plus célèbres, trois passaient pour des Dieux, et Typhon pour un esprit malin. Mais pour des Dieux de la nature de ceux dont Hermès parle à Asclépius, je

¹⁸⁷ Diodor. de Sicile.

¹⁸⁸ Kirch. p. 179.

veux dire des Dieux fabriqués artistement par la main des hommes¹⁸⁹. À ces quatre, ils joignirent Vulcain, inventeur du feu, que Diodore fait père de Saturne, parce que le feu Philosophique est absolument nécessaire dans l'œuvre hermétique. Ils leur associèrent aussi Pallas ou la sagesse, la prudence et l'adresse dans la conduite du régime pour les opérations. L'Océan, père des Dieux, et Thétis leur mère vinrent ensuite avec le Nil, c'est-à-dire l'eau, et enfin la Terre, mère de toutes choses ; parce que suivant Orphée, la terre nous fournit les richesses. Saturne, Jupiter, Vénus, Apollon, et quelques autres Dieux furent enfin admis, et Horus, comme fils d'Osiris et d'Isis.

Non seulement les choses, mais leurs vertus et propriétés physiques devinrent des Dieux dans l'esprit du peuple, à mesure qu'on s'efforçait de lui en démontrer l'excellence. S. Augustin¹⁹⁰, Lactance, Eusèbe et beaucoup d'autres Auteurs Chrétiens et Païens nous le disent dans différents endroits ; Cicéron¹⁹¹, Denis d'Halicarnasse¹⁹², pensent que la variété et la multitude des Dieux du Paganisme ont pris naissance dans les observations qu'avaient faites les savants sur les propriétés du Ciel, les essences des Éléments, les

¹⁸⁹ *Asclépius, et horum, ô Trismegiste, Deorum, qui terreni habentur, cujusmodi est qualitas ? Trism. Constat, o Asclepi, de herbis, de lapidibus, et aromatibus vim Divinitatis naturalem habentibus in se.* Hermès in Asclepio.

¹⁹⁰ De Civit. Dei. 4.

¹⁹¹ L. 2. de Nat. Deor.

¹⁹² L. 2. Antiquit, Rom.

influences des Astres, les vertus des mixtes, etc. Ils s'imaginèrent qu'il n'y avait pas une plante, un animal, un métal ou une pierre spécifiée sur terre, qui n'eût son étoile ou son génie dominant¹⁹³.

Outre les Dieux donc nous avons parlé ci-devant, qu'Hérodote¹⁹⁴ appelle les *grands dieux*, et que les Égyptiens regardaient comme célestes suivant Diodore, « ils avaient encore, dit cet Auteur¹⁹⁵, des Génies, qui ont été des hommes; mais qui, pendant leur vie, ont excellé en sagesse et se sont rendus recommandables par leurs bienfaits envers l'humanité. Quelques-uns d'entre eux, disent-ils, ont été leurs Rois, et se nommaient comme les Dieux célestes; d'autres avaient des noms qui leur étaient propres. Le Soleil, Saturne, Rhée, Jupiter, appelé Ammon, Junon, Vulcain, Vesta, et enfin Mercure. Le premier se nommait Soleil, de même que l'astre qui nous éclaire. Mais plusieurs de leurs Prêtres soutenaient que c'était Vulcain l'inventeur du feu; et que cette invention avait engagé les Égyptiens à le faire leur Roi. » Le même Auteur ajoute qu'après Vulcain, Saturne régna; qu'il

¹⁹³ *Videtur ne igitur ut à Physicis rebus benè et utiliter inventis, ratio sit tracta ad commentios Deos? quæ res genuit falsas opiniones, erroresque turbulentos, et superstitiones penè anites.* Eusebius. *Non est tibi ulla herba, aut planta, aut aliud inferius, cui non sit stella in firmamento, qui sulciat eam, et dicat ei cresce.* Rab. Mos. Ou Rambam in Moreh Nebuchim. Cité par Kircher Obelisc. de Pamph. p. 187.

¹⁹⁴ L. 2.

¹⁹⁵ L. I. c. 2.

épousa sa sœur Rhée ; qu'il fut père d'Osiris, d'Isis, de Jupiter et de Junon ; que ces deux derniers obtinrent l'empire du monde par leur prudence et leur valeur.

Jupiter et Junon, si nous en croyons Plutarque¹⁹⁶, engendrèrent cinq Dieux, suivant les cinq jours intercalaires des Égyptiens ; savoir, Osiris, Isis, Typhon, Apollon et Vénus. Osiris fut surnommé Denis, et Isis Cérés. Presque tous les Auteurs conviennent qu'Osiris était frère et mari d'Isis, comme Jupiter était frère et mari de Junon ; mais Lactance et Minutius Félix disent qu'il était fils d'Isis ; Eusèbe l'appelle son mari, son frère et son fils.

S'il est difficile de concilier toutes ces qualités et tous ces titres dans une même personne, il ne l'est pas moins d'expliquer comment, suivant les Égyptiens, Osiris et Isis contractèrent mariage dans le ventre de leur mère, et qu'Isis en sortit enceinte d'Arueris¹⁹⁷, ou l'ancien Horus, qui a passé pour leur fils. De quelque manière qu'on puisse interpréter cette fiction, elle paraîtra toujours extravagante à tout homme qui ne la verra que par les yeux des Mythologues, qui voudront l'expliquer historiquement, politiquement ou moralement : elle ne peut convenir à aucun de ces systèmes ; et celui de la Philosophie hermétique la développe très clairement, comme nous le verrons dans la suite.

Les Égyptiens, selon le même Plutarque, racon-

¹⁹⁶ De Isid. et Osir.

¹⁹⁷ Manethon, apud Plutar.

taient beaucoup d'autres histoires qui sont marquées au même coin d'obscurité et de puérilité ; que Rhée, après avoir connu Saturne en cachette, eut ensuite affaire au Soleil, puis à Mercure ; et qu'elle mit au monde Osiris ; que l'on entendit au moment de sa naissance¹⁹⁸ une voix qui disait : *Le Seigneur de tout est né*. Le lendemain naquit Arueris, ou Apollon, ou Horus l'ancien. Le troisième jour, Typhon, qui ne vint pas au monde par les voies ordinaires, mais par une côte de sa mère arrachée par violence, Isis parut la quatrième, et Néphré le cinquième.

Quoi qu'il en soit de toutes ces fables, Hérodote nous apprend qu'Isis et Osiris étaient les Dieux les plus respectables de l'Égypte, et qu'ils étaient honorés dans tous les pays ; au lieu que beaucoup d'autres ne l'étaient que dans des Nomes particuliers¹⁹⁹. Ce qui jette beaucoup d'embarras et d'obscurité sur leur histoire, c'est que dans les temps postérieurs à ceux qui imaginèrent ces Dieux, et ce qu'on leur attribue, des savants, mais peu instruits des intentions et des idées de Mercure Trismégiste, regardèrent ces Dieux comme des personnes qui avaient autrefois gouverné l'Égypte avec beaucoup de sagesse et de prudence ; et d'autres, comme des Êtres immortels de leur nature, qui avaient formé le monde et arrangé la matière dans la forme qu'elle conserve aujourd'hui.

¹⁹⁸ Diodore de Sicile.

¹⁹⁹ Ce mot signifie les différentes Préfectures, ou les différents Gouvernements de l'Égypte.

Cette variété de sentiments fit perdre de vue l'objet qu'avait eu l'inventeur de ces fictions, qui les avait d'ailleurs tellement ensevelies dans l'obscurité et les ténèbres des hiéroglyphes, qu'elles étaient intelligibles et inexplicables, dans leur vrai sens, pour tout autre que pour les Prêtres, seuls confidents du secret de l'Art sacerdotal. Quelque crédule que soit le peuple, il faut cependant lui présenter les choses d'une manière vraisemblable. Il s'agissait pour cela de fabriquer une histoire suivie : on le fit ; et ce qu'on y mêla de peu conforme à ce qui se passe communément dans la Nature, ne fut pour le peuple qu'un motif d'admiration.

Cette histoire mystérieuse, ou plutôt cette fiction, devint dans la suite le fondement de la Théologie égyptienne, qui se trouvait cachée sous les symboles de ces deux Divinités, pendant que les Philosophes et les Prêtres y voyaient les plus grands secrets de la Nature. Osiris était pour les ignorants le Soleil ou l'Astre du jour, et Isis la Lune ; les Prêtres y voyaient les deux principes de la Nature et de l'art hermétique. Les étymologies de ces deux noms concouraient même à donner le change. Les uns, comme Plutarque, prétendaient qu'Osiris signifiait *très Saint* ; d'autres, avec Diodore, Horus-Apollô, Eusèbe, Macrobe, disaient qu'il voulait dire, *qui a beaucoup d'yeux, celui qui voit clair* ; on prenait en conséquence Osiris pour le Soleil. Mais les Philosophes voyaient dans le nom de ce Dieu, le Soleil terrestre, le feu caché de la Nature, le prin-

cipe igné, fixe et radical qui anime tout. Isis pour le commun n'était que l'ancienne ou la Lune ; pour les Prêtres, elle était la Nature même, le principe matériel et passif de tout. C'est pourquoi Apulée²⁰⁰ fait parler ainsi cette Déesse : *Je suis la Nature, mère de toutes choses, maîtresse des éléments, le commencement des siècles, la Souveraine des dieux, la reine des Mânes, etc.* Mais Hérodote nous apprend que les Égyptiens prenaient aussi Isis pour Cérès, et croyait qu'Apollon et Diane étaient ses enfants. Il dit ailleurs qu'Apollon et Orus, Diane ou Bubastis, et Cérès ne sont pas différences d'Isis ; preuve que le secret des Prêtres avait un peu transpiré dans le public ; puisque, malgré cette contradiction apparente, tout cela se voit en effet dans l'œuvre hermétique, ou la mère, le fils, le frère et la sœur, l'époux et l'épouse sont réunis dans un même sujet. C'est ainsi que les Prêtres avaient trouvé l'art de voiler leurs mystères, soit en présentant Osiris comme un homme mortel dont ils racontaient l'histoire, soit en disant que c'était, non un homme mortel, mais un astre qui comblait tout l'Univers, et l'Égypte en particulier, de tant de bienfaits, par la fécondité et l'abondance qu'il procure. Ils savaient même donner le change à ceux qui, soupçonnant quelque chose de mystérieux, cherchaient à s'en instruire, et à y pénétrer. Comme les principes théoriques et pratiques de l'art sacerdotal ou hermétique pouvaient s'appliquer à la connaissance générale de la Nature et de ses pro-

²⁰⁰ Métam. l. I.

ductions, que cet art se propose pour modèle ; ils donnaient à ces gens curieux, des leçons de Physique ; et bien des Philosophes grecs puisèrent leur Philosophie dans ces sortes d'instructions.

Chapitre III : Histoire d'Osiris

Osiris et Isis devenus époux, donnèrent tous leurs soins à faire le bonheur de leurs sujets. Comme ils vivaient dans une parfaite union, ils y travaillèrent de concert ; ils s'appliquèrent à polir leur peuple, à leur enseigner l'agriculture, à leur donner des lois, et à leur apprendre les arts nécessaires à la vie²⁰¹, ils leur apprirent entre autres l'usage des instruments et la mécanique, la fabrique des armes, la culture de la vigne et de l'olivier, les caractères de l'écriture, dont Mercure, ou Hermès, ou Thaut les avait instruits. Isis bâtit, en l'honneur de ses pères Jupiter et Junon, un Temple célèbre par sa grandeur et sa magnificence. Elle en fit construire deux autres petits d'or, l'un en l'honneur de Jupiter le céleste, l'autre moindre en l'honneur de Jupiter le terrestre, ou Roi son père, que quelques-uns ont appelé Ammon. Vulcain était trop recommandable pour être oublié : il eut aussi un Temple superbe, et chaque Dieu, continue Diodore,

²⁰¹ Diodore de Sicile, l. I. c. I. et Plutarque, de Iside et Osiride.

eut son Temple, son culte, ses Prêtres, ses sacrifices. Isis et Osiris instruisirent aussi leurs sujets de la vénération qu'ils doivent avoir pour les Dieux, et l'estime qu'ils devaient faire de ceux qui avaient inventé les arts, ou qui les avaient perfectionnés. On vit dans la Thébaïde des ouvriers en toutes sortes de métaux. Les uns forgeaient les armes pour la chasse des bêtes ; les instruments et les outils propres à la culture des terres et aux autres arts ; des Orfèvres firent des petits Temples d'or, et y placèrent des statues des Dieux, composées de même métal. Les Égyptiens prétendent même, ajoute notre Auteur, qu'Osiris honora et révéra particulièrement Hermès, comme l'inventeur de beaucoup de choses utiles à la vie. C'est Hermès, disent-ils, qui le premier a montré aux hommes la manière de coucher par écrit leurs pensées, et de mettre leurs expressions en ordre, pour qu'il en résultât un discours suivi. Il donna des noms convenables à beaucoup de choses ; il institua les cérémonies que l'on devait observer dans le culte de chaque Dieu. Il observa le cours des astres, inventa la musique, les différents exercices du corps, l'arithmétique, la médecine, l'art des métaux, la lyre à trois cordes ; il régla les trois tons de la voix, l'aigu pris de l'Été ; le grave pris de l'Hiver, et le moyen du Printemps. Le même apprit aux Grecs la manière d'interpréter les termes, d'où ils lui donnèrent le nom d'*Hermès*, qui signifie *interprète*. Tous ceux enfin qui du temps d'Osiris firent usage des lettres sacrées, l'apprirent de Mercure.

Osiris ayant ainsi disposé tout avec sagesse, et rendu ses États florissants, conçut le dessein de rendre tout l'Univers participant du même bonheur. Il assembla pour cet effet une grande armée, moins pour conquérir le monde par la force des armes, que par la douceur et l'humanité, persuadé qu'en civilisant les hommes, et leur apprenant la culture des terres, l'éducation des animaux domestiques, et tant d'autres choses utiles, il lui en resterait une gloire éternelle.

Avant que de partir pour son expédition, il régla tout dans son Royaume. Il en donna la régence à Isis, et laissa près d'elle Mercure pour son conseil, avec Hercule, qu'il constitua intendant des Provinces. Il partagea ensuite son Royaume en divers gouvernements. La Phénicie et les côtes maritimes échurent à Busiris ; la Lybie, l'Éthiopie, et quelques pays circonvoisins à Anthée. Il partit ensuite, et fut si heureux dans son expédition, que tous les pays où il alla se soumirent à son empire.

Osiris emmena avec lui son frère que les Grecs appellent Apollon, l'inventeur du laurier. Anubis et Macédon, fils d'Osiris, mais d'une valeur bien différente, suivirent leur père ; le premier avait un chien pour enseigne, le second un loup. Les Égyptiens prirent de là occasion de représenter l'un avec une tête de chien, l'autre avec une tête de loup ; et d'avoir beaucoup de respect et de vénération pour ces animaux. Osiris se fit aussi accompagner de Pan,

en l'honneur duquel les Égyptiens bâtirent dans la suite une ville dans la Thébaïde, à laquelle ils donnèrent le nom de *Chemnim*, ou *Ville du pain*. Maron et Triptolême furent encore de la partie ; l'un pour apprendre aux peuples la culture de la vigne, l'autre, celle des grains.

Osiris partit donc, et l'on a soin de faire remarquer qu'il eut une attention particulière pour l'entretien de sa chevelure, jusqu'à son retour. Il prit son chemin par l'Éthiopie, où il trouva des Satyres dont les cheveux descendaient jusqu'à la ceinture. Comme il aimait beaucoup la musique et la danse, il mena avec lui un grand nombre de musiciens ; mais on remarquait particulièrement neuf jeunes filles sous la conduite d'Apollon, que les Grecs appelèrent les neuf Muses, et disaient qu'Apollon avait été leur maître ; d'où ils lui donnèrent le nom de musicien et d'inventeur de la musique.

Dans ce temps-là, disent les Auteurs, le Nil à la naissance du Chien Syrius, c'est-à-dire au commencement de la canicule, inonda la plus grande partie de l'Égypte, et celle en particulier à laquelle Prométhée présidait. Ce sage Gouverneur, outré de douleur à la vue de la désolation de son pays et de ses habitants, voulait de désespoir se donner la mort. Hercule vint heureusement au secours, et fit tant par ses conseils et ses travaux, qu'il fit rentrer le Nil dans son lit. La rapidité de ce fleuve, et la profondeur de ses eaux, lui firent donner le nom d'*Aigle*.

Osiris était alors en Éthiopie, où voyant que le danger d'une telle inondation menaçait tout ce pays, il fit élever des digues sur les deux rives du fleuve, de manière qu'en contenant les eaux dans leur lit, ces digues laissaient néanmoins échapper autant d'eau qu'il en fallait pour féconder le terrain. De là il traversa l'Arabie, et parvint jusqu'aux extrémités des Indes, où il bâtit plusieurs villes, à l'une desquelles il donna le nom de *Nysa*, en mémoire de celle où il avait été élevé, et y planta le lierre, le seul arbrisseau qu'on élève dans ces deux villes. Il parcourut beaucoup d'autres pays de l'Asie et vint ensuite en Europe par l'Hellespont. En traversant la Thrace, il tua Lycurge, Roi barbare, qui s'opposait à son passage, et mit le vieillard Maron à sa place. Il établit Macédon le fils Roi de Macédoine, et envoya Triptolème dans l'Attique pour y enseigner l'agriculture. Osiris laissa partout des marques de ses bienfaits, ramena les hommes, alors entièrement sauvages, aux douceurs de la société civile ; leur apprit à bâtir des villes et des bourgs, et revint enfin en Égypte par la mer Rouge, comblé de gloire, après avoir fait élever dans les lieux où il avait passé, des colonnes et d'autres monuments sur lesquels étaient gravés ses exploits. Ce grand Prince quitta enfin les hommes pour aller jouir de la société des Dieux. Isis et Mercure lui en décernèrent les honneurs et instituèrent des cérémonies mystérieuses dans le culte qu'on devait lui rendre pour donner une grande idée du pouvoir Osiris.

Telle est l'histoire de l'expédition de ce prétendu Roi d'Égypte, suivant ce qu'en rapporte Diodore de Sicile, qui la raconte sans doute de la manière qu'on la débitait dans le pays. Le genre de la mort de ce Prince n'est pas moins intéressant ; nous en ferons mention ci-après, lorsque nous aurons fait quelques remarques sur les principales circonstances de sa vie.

Il n'est pas surprenant que l'on ait supposé Osiris²⁰² très religieux et plein de vénération envers Vulcain et Mercure ; il tenait de ces Dieux tout ce qu'il était. Suivant l'Auteur cité, Vulcain était son aïeul, inventeur du feu, et le principal agent de la Nature, pendant qu'Osiris était lui-même un feu caché. Mais de quel feu Vulcain était-il supposé l'inventeur ? Pense-t-on que ce soit celui dont Diodore parle en ces termes ? « La foudre ayant mis le feu à un arbre pendant l'hiver, la flamme se communiqua aux arbres voisins. Vulcain y accourut, et se sentant réchauffé, recréé et ranimé par la chaleur, fournit au feu de nouvelles matières combustibles, et l'ayant entretenu par ce moyen, il fit venir d'autres hommes pour être témoins de ce spectacle, et s'en préconisa l'inventeur. » Je ne crois pas qu'on adopte ce sentiment de Diodore. Ce feu n'est autre que celui de nos cuisines, qui était très connu même avant le Déluge. Caïn et Abel l'employèrent dans leurs sacrifices ; Tubalcain en fit usage dans les ouvrages de fer, de cuivre et autres métaux. On ne

²⁰² Diod. *Loc. cit.*

saurait dire que par Vulcain, Diodore ou les Égyptiens aient eu en vue Caïn ou Abel. Ce feu, dont on attribue l'invention à Vulcain, était donc différent de celui de nos forges, quoiqu'on regarde communément Vulcain comme le Dieu des Forgerons. Ce feu, suivant les idées d'Hermès, était le feu dont les Philosophes font un si grand mystère ; ce feu dont l'invention, selon Artéphius, demande un homme adroit, ingénieux et savant dans la Science de la Nature ; ce feu qui doit être administré géométriquement suivant le même Artéphius et d'Espagnet ; clibaniquement, si nous en croyons Flamel, et par poids et mesure au rapport de Raymond Lulle. On peut dire d'un tel feu qu'il a été inventé, et non de celui de nos cuisines, qui est connu de tous, et qui, selon toutes les apparences, le fut dès le commencement du monde. Le peuple d'Égypte, duquel Diodore avait sans doute emprunté ce qu'il disait de Vulcain, ne connaissait pas d'autre feu que le commun ; il ne pouvait donc parler que de celui-là. Les Prêtres, les Philosophes instruits par Hermès, connaissaient cet autre feu qui est le principal agent de l'Art sacerdotal ou hermétique ; mais il se donnait bien de garde de s'expliquer à son sujet, parce qu'il faisait partie du secret qui leur était confié. Vulcain était ce feu-là même, personnifié par eux, et se trouvait en effet par ce moyen aïeul d'Osiris, ou du feu caché dans la pierre des Philosophes, que d'Espagnet appelle *minièrre de feu*.

Pour concilier toutes les contradictions appa-

rentes des Auteurs sur la généalogie d'Osiris, il faut se mettre devant les yeux ce qui se passe dans l'œuvre hermétique, et les noms que les Philosophes ont donnés dans tous les temps aux différents états et aux diverses couleurs principales de la matière dans le cours des opérations. Cette matière est composée d'une chose qui contient deux substances, l'une fixe et l'autre volatile, ou eau et terre. Ils ont appelé l'un mâle, l'autre femelle, de ces deux réunis naît un troisième, qui se trouve leur fils, sans différer de son père et de sa mère, qu'il renferme en lui, quant à la substance radicale. Le second œuvre est semblable au premier.

Cette matière mise dans le vase au feu Philosophique appelé Vulcain, ou inventé, dit-on, par Vulcain, se dissout, se putréfie et devient noire par l'action de ce feu. Elle est alors le Saturne des Philosophes, ou Hermétique, qui devient en conséquence fils de Vulcain, comme l'appelle Diodore. Cette couleur noire disparaît, la blanche et la rouge prennent la place successivement, la matière se fixe, et forme la pierre de feu de Basile Valentin²⁰³, la minière de feu de d'Espagnet, *le feu caché* signifié par Osiris. Voilà donc Osiris fils de Saturne. Il n'est pas moins aisé d'expliquer le sentiment de ceux qui le font fils de Jupiter, et voici comment. Lorsque la couleur noire s'évanouit, la matière passe par la grise avant d'arriver à la blanche,

²⁰³ Char. triomph. de l'Antim.

et les Philosophes ont donné le nom de Jupiter à cette couleur grise. Si l'on réfléchit un peu sérieusement sur ce que je viens de dire, on ne trouvera point d'embarras ni de difficultés à concevoir comment Osiris et Isis pouvaient être frère et sœur, mari et femme, fils de Saturne, fils de Vulcain, fils de Jupiter, comment même Osiris a pu être père d'Isis, puisqu'Osiris étant le feu caché de la matière, c'est lui qui lui donne la forme, la consistance et la fixité qu'elle acquière dans la suite. En deux mots, les Égyptiens entendaient par Isis et Osiris tant la substance volatile et la substance fixe de la matière de l'œuvre, que la couleur blanche et la rouge qu'elle prend dans les opérations.

Ces explications, dira quelqu'un, ne s'accordent point avec la fable, qui fait Vulcain fils de Jupiter et de Junon, et qui par conséquent ne saurait être père de Saturne. Je réponds à cela que ces contradictions ne sont qu'apparentes ; on en sera convaincu lorsqu'on aura lu le chapitre qui regarde Vulcain en particulier, auquel je renvoie le Lecteur, pour retourner à Osiris et à son expédition.

Au seul récit de cette histoire, il n'est point d'homme sensé qui ne la reconnaisse pour une fiction. Former le dessein d'aller conquérir toute la terre, assembler pour cela une armée composée d'hommes et de femmes, de satyres, de musiciens, de danseuses ; se mettre en tête d'apprendre aux hommes ce qu'ils savaient déjà : cela n'est pas déjà trop bien concerté. Mais supposer qu'un Roi, avec une armée de cette

espèce, ait parcouru l'Afrique, l'Asie, l'Europe jusqu'à leurs extrémités ; qu'il n'y ait même pas un endroit où il n'ait été, suivant cette inscription : *Je suis le fils aîné de Saturne, sorti d'une tige illustre, et d'un sang généreux ; cousin du jour : il n'est point de lieu où je n'aie été, et j'ai libéralement répandu mes bienfaits sur tout le genre humain*²⁰⁴.

Le fait n'est pas vraisemblable, et l'on ne concevrait pas comment M. l'Abbé Banier²⁰⁵ peut l'avoir raconté d'un aussi grand sang froid, si l'on ne savait pas qu'il adopte volontiers, sans beaucoup de critique, tout ce qui est favorable à son système, et même ce que rapportent des Auteurs dont il dit en plus d'un endroit qu'il ne faut pas faire beaucoup de cas.

Il est au moins inutile de recourir à l'expédition d'Osiris pour fixer le temps où l'on a commencé à cultiver les terres dans l'Attique, et les autres pays de l'Asie et de l'Europe. Les saintes Écritures, le livre le plus ancien et le plus vrai de toutes les histoires, nous apprennent que l'agriculture était connue avant le Déluge même. Sans relever le faux et le ridicule d'une telle histoire prise à la lettre, il suffit de la présenter à un homme un peu versé dans la lecture des Philosophes hermétiques, pour qu'il décide, au premier récit, qu'elle en est un symbole palpable. Mais comme je dois supposer que bien des lecteurs n'ont pas toutes les opérations de cet art assez présentes, je

²⁰⁴ Diodore de Sicile.

²⁰⁵ Mytholog. T. I.

vais passer en revue toutes les circonstances principales de cette histoire.

Isis et Osiris sont, comme nous l'avons dit, l'agent et le patient dans un même sujet. Osiris part pour son expédition, et dirige sa route d'abord par l'Éthiopie, pour parvenir à la mer Rouge, qui bordait l'Égypte, de même que l'Éthiopie. Ce n'était pas le chemin le plus court, mais c'est la route qu'il est nécessaire de tenir dans les opérations du grand œuvre, où la couleur noire et la couleur rouge sont les deux extrêmes. La noirceur se manifeste d'abord dans le commencement des opérations signifiées par le voyage d'Osiris dans les Indes ; car, soit que d'Espagnet, Raymond Lulle, Philalèthe, etc., aient fait allusion à ce voyage d'Osiris, ou à celui de Bacchus, soit pour d'autres raisons, ils nous disent qu'on ne peut réussir dans l'œuvre, si l'on ne parcourt les Indes. Il faut donc passer d'abord en Éthiopie, c'est-à-dire voir la couleur noire, parce qu'elle est l'entrée et la clef de l'art hermétique. « Ces choses sont créées dans notre terre d'Éthiopie, disent Flamel²⁰⁶ et Rasis²⁰⁷, blanchissez votre corbeau ; si vous voulez le faire avec le Nil d'Égypte, il prendra, après avoir passé par l'Éthiopie, une couleur blanche ; puis le conduisant par les secrets de la Perse avec cela et avec cela, la couleur rouge se manifestera telle qu'est celle du pavot dans le désert. »

Osiris étant en Éthiopie, fit élever des digues pour

²⁰⁶ Désir désiré.

²⁰⁷ Liv. des lumières.

préserver le pays, non pas du débordement du Nil, mais d'une inondation capable de ravager le pays : car l'eau de ce fleuve est absolument nécessaire pour rendre le pays fertile. D'Espagnet dit à ce sujet²⁰⁸ : « Le mouvement de ce second cercle (de la circulation des éléments, qui se fait pendant la solution et la noirceur) doit être lent particulièrement au commencement de sa révolution, de peur que les petits corbeaux ne se trouvent inondés et submergés dans leur nid, et que le monde naissant ne soit détruit par le déluge. » Ce cercle doit distribuer l'eau sur le terrain par poids, par mesure et en proportion géométrique²⁰⁹. Il faut donc élever des digues, soit pour faire rentrer le fleuve dans son lit, comme fit Hercule dans le territoire de Prométhée, soit pour l'empêcher d'inonder, comme fit Osiris en Éthiopie.

L'Auteur de l'histoire feinte d'Osiris n'a rien oublié de ce qui était nécessaire pour donner hiéroglyphiquement une idée tant de ce qui compose l'œuvre, que des opérations requises et des signes démonstratifs. Il fait d'abord remarquer que pendant le séjour d'Osiris en Éthiopie, le Nil déborda, et que ce Prince fit élever des digues pour garantir le pays des dégâts que son inondation aurait occasionnés. Cet Auteur a voulu désigner par là la résolution de la matière

²⁰⁸ Can. 88.

²⁰⁹ *Hic circulus aquæ ponderator et mensurarum explorator ; aquam enim ex geometricarum rationum præceptis distribuit.* D'Espagnet, *idid.*

en eau, de même que par le débordement du Nil en Égypte, dans le territoire duquel Prométhée était Roi ou Gouverneur. L'Artiste du grand œuvre doit faire attention que l'Éthiopie ne fût point inondée, et que le Gouvernement de Prométhée le fut. C'est que la partie de la matière terrestre qui se putréfie et noircit, surnage la dissolution ; au lieu que la fixe qui renferme le feu inné, que Prométhée vola au ciel pour en faire part aux hommes, demeure dans le fond du vase, et se trouve submergée. Les attentions que doit avoir dans cette occasion l'Artiste signifié par Hercule sont très bien exprimées dans la note ci-dessous²¹⁰. Nous expliquerons dans le chapitre de Bacchus (liv. 5.) ce qu'on doit entendre par les Satyres ; et l'on trouvera dans celui d'Oreste ce qui concerne la chevelure d'Osiris. Les neuf Nymphes ou Muses, et les Musiciens qui sont à la suite d'Osiris, sont les parties volatiles, ou les neuf Aigles que Senior dit être requises avec une partie fixe désignée par Apollon. Nous en

²¹⁰ *Leges motus hujus circuli sunt ut lente et paulatim decurrat, ac parce effundat, ne festinando a mensura cadat, et aquis obrutus ignis insitus, operis architectus hebescat, aut etiam extinguatur : ut alternis vicibus cibus et potus administrentur quo melior fiat digestio, ac optimum sicci et humidi temperamentum ; indissolubilis enim utriusque colligatio finis ac scopus est operis ; propterea vide ut tantum irrigando adjicias, quantum assando defecerit, quo restauratio corroborando deperditarum virium tantum restituat, quantum evacuatio debilitando abstulerit. D'Espagnet, Can. 89.*

parlerons plus au long dans le chapitre de Persée, où nous expliquerons leur généalogie, et leurs actions.

Triprolême préside à la semence des grains ; il est chargé par Osiris d'instruire les peuples de tout ce qui concerne l'Agriculture. Il n'est point d'allégories plus communes dans les ouvrages qui traitent de l'art hermétique, que celle de l'Agriculture. Ils parlent sans cesse du grain, du choix qu'il faut en faire, de la terre où il faut le semer et de la manière de s'y prendre. On en verra des exemples lorsque nous parlerons de l'éducation de Triptolême par Cérès dans le quatrième livre. Raymond Lulle²¹¹, Riplée et beaucoup d'autres Philosophes appellent leur eau mercurielle, *vin blanc* et *vin rouge*.

Quoiqu'Osiris connût parfaitement la prudence et la capacité d'Isis pour gouverner ses États pendant son expédition, il laissa cependant Mercure auprès d'elle pour son conseil. Il sentait la nécessité d'un tel conseiller, puisque Mercure est le mercure des Philosophes, sans lequel on ne peut rien faire au commencement, au milieu et à la fin de l'œuvre ; c'est lui qui, de concert avec Hercule ou l'Artiste constitué Gouverneur général de tout l'empire, doit tout diriger, tout conduire et tout faire. Le mercure est le principal agent intérieur de l'œuvre ; il est chaud et humide ; il dissout, il putréfie, il dispose à la génération ; et l'Artiste est l'agent extérieur. On trouvera ceci expliqué

²¹¹ Testam. Codic. liv. de la quintess. et ailleurs.

en détail dans tout le cours de cet ouvrage, particulièrement dans le chapitre de Mercure, livre troisième, et dans le cinquième où nous traiterons des travaux d'Hercule.

Si l'on examine avec soin toutes les particularités de l'expédition d'Osiris, on verra clairement qu'il n'en est pas une seule qui n'ait été placée à propos et à dessein, jusqu'aux cérémonies mêmes du culte rendu à Osiris, instituées, dit-on, par Isis, aidée des conseils d'Hermès. On aurait dit plus vrai, si l'on n'avait attribué cette institution qu'à Hermès seul, puisqu'il y a toute apparence qu'il fut l'inventeur et de l'histoire d'Isis et d'Osiris et du culte mystérieux qu'on leur rendait en Égypte. Mais à quoi bon ce mystère, s'il ne s'agissait que de raconter une histoire réelle et d'instituer des cérémonies pour en rappeler le souvenir ? Le simple récit des faits, les fêtes, les triomphes auraient plus que suffi pour immortaliser l'un et l'autre. Il eût été bien plus naturel d'en rappeler la mémoire par des représentations prises du fond de la chose même. Puisqu'on voulait que tout le peuple en fût instruit, il fallait mettre tout à sa portée et ne pas inventer des hiéroglyphes dont les seuls Prêtres auraient la clef. Ce mystère devait donc faire soupçonner quelque secret caché sous ces hiéroglyphes, qu'on ne dévoilait qu'aux initiés, ou à ceux que l'on voulait initier dans l'Art sacerdotal.

Les deux œuvres qui sont l'objet de cet Art sont compris, le premier dans l'expédition d'Osiris ; le

second dans sa mort et son apothéose. Par le premier, on fait la pierre ; par le second, on forme l'élixir. Osiris dans son voyage parcourut l'Éthiopie, puis les Indes, l'Europe, et retourna en Égypte par la mer Rouge, pour jouir de la gloire qu'il s'était acquise ; mais il y trouva la mort. C'est comme si l'on disait : dans le premier œuvre, la matière passe d'abord par la couleur noire, ensuite par des couleurs variées, la grise, la blanche, et enfin survient la rouge, qui est la perfection du premier œuvre, et celle de la pierre ou du soufre Philosophique. Ces couleurs variées ont été déclarées plus ouvertement, et désignées plus clairement par les Léopards et les Tigres que la Fable suppose avoir accompagné Bacchus dans un voyage semblable à celui d'Osiris ; car tout le monde convient qu'Osiris et Bacchus ne sont qu'une même personne, ou, pour mieux dire, deux symboles d'une même chose.

Le second œuvre est très bien représenté par le genre de mort d'Osiris et les honneurs qu'on lui rendit. Écoutons Diodore à ce sujet. On a, dit-il, découvert dans les anciens écrits secrets des Prêtres qui vivaient du temps d'Osiris, que ce Prince régnait avec justice et équité sur l'Égypte ; que son frère impie et scélérat, nommé Typhon, l'ayant assassiné, l'avait coupé en 26 parties, qu'il avait distribuées à ses complices, afin de les rendre plus coupables, se les attacher davantage et les avoir pour détenteurs et pour soutiens dans son usurpation. Qu'Isis, sœur et femme

d'Osiris, pour venger la mort de son mari, appela à son secours son fils Horus ; tua dans un combat Typhon et ses complices et se mit avec son fils en possession de la couronne. La bataille se donna le long d'un fleuve, dans la partie de l'Arabie où est située la ville qui prit le nom d'Anthée, après qu'Hercule, du temps d'Osiris, y eût tué un Prince tyran qui portait le nom de cette ville. Isis ayant trouvé les membres épars du corps de son époux, les ramassa avec soin, mais ayant cherché inutilement certaines parties, elle en consacra les représentations ; de là l'usage du Phallus devenu si célèbre dans les cérémonies religieuses des Égyptiens. De chaque membre Isis forma une figure humaine, en y ajoutant des aromates et de la cire. Elle assembla les Prêtres d'Égypte et leur confia à chacun en particulier un de ces dépôts, en les assurant que chacun avait le corps entier d'Osiris ; leur recommandant expressément de ne jamais découvrir à personne qu'ils possédaient ce trésor, et de lui rendre et faire rendre le culte et les honneurs qu'on leur prescrivait. Afin de les y engager plus sûrement, elle leur accorda la troisième partie des champs cultivés de l'Égypte.

Soit que les Prêtres, convaincus des mérites d'Osiris (c'est toujours Diodore qui parle), soit que ces bienfaits d'Isis les y eussent engagés, ils firent tout ce qu'elle leur avait recommandé ; et chacun d'eux se flatte encore aujourd'hui d'être le possesseur du tombeau d'Osiris. Ils honorent les animaux qu'on avait consacrés à ce Prince dès le commencement ; et

lorsque ces animaux meurent, les Prêtres renouvellent les pleurs et le deuil que l'on fit à la mort d'Osiris. Ils lui sacrifient les Taureaux sacrés, donc l'un porte le nom d'Apis, l'autre celui de Mnevis ; le premier était entretenu à Memphis, le second à Héliopolis : tout le peuple révère ces animaux comme des Dieux.

Isis, suivant la tradition des Prêtres, jura, après la mort de son mari, qu'elle ne se remarierait pas. Elle tint parole, et régna si glorieusement qu'aucun de ceux qui portèrent la couronne après elle ne l'a surpassé. Après sa mort, on lui décerna les honneurs des Dieux, et elle fut enterrée à Memphis, dans la forêt de Vulcain, où l'on montre encore son tombeau. Bien des gens, ajoute Diodore, pensent que les corps de ces Dieux ne sont pas dans les lieux où l'on débite au peuple qu'ils sont ; mais qu'ils ont été déposés sur les montagnes d'Égypte et d'Éthiopie, auprès de l'île qu'on appelle *les portes du Nil*, à cause du champ consacré à ces Dieux. Quelques monuments favorisent cette opinion ; on voit dans cette île un Mausolée élevé en l'honneur d'Osiris, et tous les jours les Prêtres de ce lieu remplissent de lait trois cent soixante urnes, et rappellent le deuil de la mort de ce Roi et de cette Reine, en leur donnant les titres de Dieu et de Déesse. C'est pour cela qu'il n'est permis à aucun étranger d'aborder dans cette île. Les habitants de Thèbes, qui passe pour la plus ancienne ville d'Égypte, regardent comme le plus grand serment celui qu'ils font par Osiris qui habite dans les nues ;

prétendant avoir en possession tous les membres du corps de ce Roi qu'Isis avait ramassés. Ils comptent plus de dix mille ans, quelques-uns disent près de vingt-trois mille, depuis le règne d'Osiris et d'Isis, jusqu'à celui d'Alexandre de Macédoine, qui bâtit en Égypte une ville de son nom.

Plutarque²¹² nous apprend de quelle manière Typhon fit perdre la vie à Osiris. Typhon, dit-il, l'ayant invité à un superbe festin, proposa après le repas aux conviés, de se mesurer dans un coffre d'un travail exquis, promettant de le donner à celui qui serait de même grandeur. Osiris s'y étant mis à son tour, les conjurés se levèrent de table, fermèrent le coffre et le jetèrent dans le Nil.

Isis, informée de la fin tragique de son époux, se mit en devoir de chercher son corps ; et ayant appris qu'il était dans la Phénicie, caché sous un tamarin où les flots l'avaient jeté, elle alla à la Cour de Byblos, où elle se mit au service d'Astarté, pour avoir plus de commodité de le découvrir. Elle le trouva enfin, et fit de si grandes lamentations que le fils du Roi de Byblos en mourut de regret ; ce qui toucha si fort le Roi son père, qu'il permit à Isis d'enlever ce corps, et de se retirer en Égypte. Typhon, informé du deuil de sa belle-sœur, se saisit du coffre, l'ouvrit, mit en pièces le corps d'Osiris, et en fit porter les membres en différents endroits de l'Égypte. Isis ramassa avec soin

²¹² De Iside et Osir.

ces membres épars, les enferma dans des cercueils, et consacra la représentation des parties qu'elle n'avait pu trouver. Enfin, après avoir répandu bien des larmes, elle le fit enterrer à Abyde, ville située à l'occident du Nil. Que si les Anciens placent le tombeau d'Osiris en d'autres endroits, c'est qu'Isis en fit élever un pour chaque partie du corps de son mari, dans le lieu même où elle l'avait trouvé.

Je n'ai rapporté ceci d'après Plutarque, que pour faire voir que les Auteurs sont d'accord sur le fond, quoiqu'ils varient sur les circonstances. Cette servitude d'Isis chez le Roi de Byblos pourrait bien avoir donné lieu à celle de Cérès chez le père de Triptolème à Eleusis ; puisqu'on convient qu'Isis et Cérès ne sont qu'une même personne.

Avouons-le de bonne foi : quand même l'Écriture sainte et les Historiens ne nous convaintraient pas de la fausseté du calcul chronologique des Égyptiens, le reste de cette histoire a-t-il un air de vraisemblance ? Y a-t-il apparence qu'une Reine aussi illustre et aussi connue qu'Isis, eût été se mettre en service chez un Roi son voisin ? Que le fils de ce Roi meurt de regret de la voir se lamenter sur le corps de son mari perdu ? Qu'enfin elle le trouve sous un tamarin, et le reporte en Égypte, etc. ? De semblables histoires ne méritent pas d'être réfutées ; leur absurdité est si palpable, qu'il est surprenant que Plutarque ait daigné nous la conserver, et encore plus étonnant que de savants Auteurs la soutiennent. Mais loin que ces

circonstances de la mort d'Osiris, et ce qui la suivit, présentent rien d'absurde, si on les prend dans le sens allégorique de l'Art sacerdotal, elles renferment au contraire de très grandes vérités. En voici la preuve, par la simple exposition de ce qui se passe dans l'opération de l'élixir.

Cette seconde opération étant semblable à la première, sa clef est la solution de la matière, ou la division des membres d'Osiris en beaucoup de parties. Le coffre où ce Prince est enfermé est le vase Philosophique scellé hermétiquement. Typhon et ses complices sont les agents de la dissolution ; nous verrons pourquoi ci-après dans l'histoire de Typhon. La dispersion des membres du corps d'Osiris est la volatilisation de l'or Philosophique, la réunion de ces membres indique la fixation. Elle se fait par les soins d'Isis, ou la Terre, qui, comme un aimant, disent les Philosophes, attire à elles les parties volatilisées ; alors, Isis, avec le secours de son fils Horus, combat Typhon, le tue, règne glorieusement, et se réunit enfin à son cher époux dans le même tombeau ; c'est-à-dire que la matière dissout, se coagule et se fixe dans le même vase, parce qu'un axiome des Philosophes est : *solutio corporis est coagulatio spiritus*.

Horus, fils d'Osiris et d'Isis, est reconnu de tous les Auteurs pour être le même qu'Apollon ; on sait aussi qu'Apollon tua le serpent Python à coup de flèches, Python n'est que l'anagramme de Typhon. Mais cet Apollon doit s'entendre du Soleil ou or Philosophique,

qui est la cause de la coagulation et de la fixation. On trouvera ceci expliqué plus en détail dans le troisième livre de cet Ouvrage, chapitre d'Apollon.

Osiris fut enfin mis au rang des Dieux par Isis son épouse, et par Mercure qui institua les cérémonies de son culte. Il faut remarquer deux choses à cet égard :

1. Que les Dieux, au rang desquels Osiris fut mis, ne peuvent être que des Dieux fabriqués par la main des hommes ; c'est-à-dire les Dieux Chimiques ou Hermétiques. Mercure Trismégiste le dit positivement²¹³ ; nous avons déjà rapporté ses paroles à ce sujet.

2. Que *Mercure* est également le nom du Mercure des Philosophes, et d'Hermès Trismégiste.

L'un et l'autre ont travaillé avec Isis à la déification d'Osiris ; le Philosophique en agissant dans le vase de concert avec Isis, et le Philosophe en conduisant extérieurement les opérations ; c'est ce qui a fait donner à l'un et à l'autre le titre de Conseiller d'Isis qui n'entreprenait rien sans eux. Ce fut donc Trismégiste qui déterminait son culte, et qui institua les cérémonies mystérieuses, pour être des symboles et des allégories permanentes tant de la matière que des opérations de l'Art Hermétique ou Sacerdotal, comme nous le verrons dans la suite.

²¹³ In Asclepio.

Chapitre IV : Histoire d'Isis

Quand on fait la généalogie d'Osiris, on est au fait de celle d'Isis son épouse, puisqu'elle était sa sœur. On pense communément qu'elle était le symbole de la Lune, comme Osiris était celui du Soleil ; mais on la prenait aussi pour la Nature en général, et pour la Terre, suivant Macrobe. Delà vient, dit cet Auteur, qu'on représentait cette Déesse ayant le corps tout couvert de mamelles. Apulée est du même sentiment que Macrobe, et en fait la peinture suivante²¹⁴, « Une chevelure longue et bien fournie tombait par ondes sur son cou divin : elle avait en tête une couronne variée par sa forme et par les fleurs donc elle était ornée. Au milieu sur le devant paraissait une espèce de globe, en forme presque de miroir, qui jetait une lumière brillante et argentine, comme celle de la Lune. À droite et à gauche de ce globe s'élevaient deux ondoyantes vipères, comme pour l'enchâsser et le soutenir ; et de la base de la couronne sortaient des épis de blé. Une robe de fin lin la couvrait tout entière. Cette robe était si éclatante, tantôt par sa grande blancheur, tantôt par son jaune safrané, enfin par une couleur de feu si vive, que mes yeux en étaient éblouis. Une simarre remarquable par sa grande noirceur passait de l'épaule gauche au-dessous du bras droit et flottait à plusieurs plis en descendant jusqu'aux pieds ; elle

²¹⁴ Métam. l. II.

était bordée de nœuds et de fleurs variées, et parsemée d'étoiles dans toute son étendue. Au milieu de ces étoiles se montrait la Lune avec des rayons ressemblant à des flammes. Cette Déesse avait un cistre à la main droite, qui, par le mouvement qu'elle lui donnait, rendait un son aigu, mais très agréable ; de la gauche elle portait un vase d'or dont l'anse était formée par un aspic, qui élevait la tête d'un air menaçant ; la chaussure qui couvrait ses pieds exhalant l'ambrosie, était faite d'un tissu de feuilles de palme victorieuse. Cette grande Déesse dont la douceur de l'haleine surpasse tous les parfums de l'Arabie heureuse, daigna me parler en ces termes : Je suis la Nature, mère des choses, maîtresse des éléments ; le commencement des siècles, la Souveraine des Dieux, la Reine des mânes, la première des natures célestes, la face uniforme des Dieux et des Déeses : c'est moi qui gouverne la sublimité lumineuse des cieux, les vents salutaires des mers, le silence lugubre des enfers. Ma divinité unique est honorée par tout l'Univers, mais sous différentes formes, sous divers noms, et par différentes cérémonies. Les Phrygiens, les premiers-nés des hommes m'appellent la Pessinontienne mère des Dieux, les Athéniens, Minerve Cécropienne ; ceux de Chypre, Vénus Paphienne, ceux de Crète, Diane Dicitynne ; les Siciliens qui parlent trois langues, Proserpine Scygienne ; les Eléusiniens, l'ancienne Déesse Cérès, d'autres, Junon ; d'autres, Bellone ; quelques-uns, Hécate ; quelques autres, Rhamnusie. Mais les

Égyptiens, qui sont instruits de l'ancienne doctrine, m'honorent avec des cérémonies qui me sont propres et convenables, et m'appellent de mon véritable nom, la Reine Isis. »

Isis était plus connue sous son propre nom dans les pays hors de l'Égypte que ne l'était Osiris, parce qu'on la regardait comme la mère et la nature des choses. Ce sentiment universel aurait dû faire ouvrir les yeux à ceux qui la regardent comme une véritable Reine d'Égypte, et qui prétendent en conséquence adapter son histoire feinte à l'histoire réelle des Rois de ce pays-là. Les Prêtres d'Égypte comptaient, suivant le témoignage de Diodore, vingt mille ans depuis le règne du Soleil jusqu'au temps où Alexandre le Grand passa en Asie. Ils disaient aussi que leurs anciens Dieux régnèrent chacun plus de douze cents ans, et que leurs successeurs n'en régnèrent pas moins de trois cents : ce que quelques-uns entendent du cours de la Lune, et non de celui du Soleil, en comptant même les mois pour des années. Eusèbe, qui fait mention de la chronologie des Rois d'Égypte, place Océan, le premier de tous, vers l'an du monde 1802, temps auquel Nemrod commença le premier à s'arroger la supériorité sur les autres hommes. Eusèbe donne à Océan pour successeurs, Osiris et Isis. Les Pasteurs régnèrent ensuite pendant 103 ans, puis la Dynastie des Polytans pendant 348 ans, dont le dernier fut Miris ou Pharaon, dit Menophis, environ l'an du monde 2550. À cette Dynastie succéda celle des

Larthes, qui dura 194 ans ; puis celle des Diapolytans qui fut de 177 ans.

Mais, si nous ôtons mille et vingt ans des années du monde jusqu'au règne d'Alexandre, le règne du Soleil ou d'Horus qui succéda à Isis, tombera à l'an du monde environ 2608, temps auquel, selon Eusèbe, régnait Zérus, successeur immédiat de Miris. Ainsi, par ce calcul, on ne trouve aucune place pour mettre les règnes d'Osiris, d'Isis, du Soleil, de Mercure, de Vulcain, de Saturne, de Jupiter, du Nil et d'Océan. Je sais cependant, dit Diodore, que quelques Écrivains placent les tombeaux de ces Rois Dieux dans la ville de Nysa en Arabie, d'où ils ont donné à Denys le surnom de Nisée. Comme la chronologie des Rois d'Égypte n'entre point dans le dessein de cet Ouvrage, je laisse à d'autres le soin de lever toutes ces difficultés de chronologie ; et je retourne à Isis, comme principe général de la Nature, et principe matériel de l'art hermétique.

Le portrait d'Isis, que nous avons donné d'après Apulée, est une allégorie de l'œuvre, palpable à ceux qui ont lu attentivement les ouvrages qui en traitent. Sa couronne et les couleurs de ses habits indiquent tout en général et en particulier. Isis passait pour la Lune, pour la Terre et pour la Nature. Sa couronne, formée par un globe brillant comme la Lune, l'annonce à tout le monde. Les deux serpents qui soutiennent ce globe sont les mêmes que ceux dont nous avons parlé dans le chapitre premier de ce livre, en

expliquant le monument d'A. Herennuleius Hermès. Le globe est aussi la même chose que l'œuf du même monument. Les deux épis qui en sortent marquent que la matière de l'art hermétique est la même que celle que la Nature emploie pour faire tout végéter dans l'Univers. Les couleurs qui surviennent à cette matière pendant les opérations, ne sont-elles pas expressément nommées dans l'énumération de celles des vêtements d'Isis ? Une simarre ou longue robe frappante par sa grande noirceur, *palla nigerrima splendescens atro nitore*, couvre tellement le corps d'Isis, qu'elle laisse seulement apercevoir par le haut une autre robe de fin lin, d'abord blanche, puis safranée, enfin de couleur de feu. *Multicolor bysso tenui prætexta, nunc albo candore lucida, nunc croceo flore lutea, nunc roseo rubore flammaea*. Apulée avait sans doute copié cette description d'après quelque Philosophe ; car ils s'expriment tous de la même manière à ce sujet. Ils appellent la couleur noire, le noir plus noir que le noir même, *nigrum nigro nigrius*. Homère en donne un semblable à Thétis, lorsqu'elle se dispose à aller solliciter les faveurs et la protection de Jupiter pour son fils Achille²¹⁵. Il n'y avait point dans le monde, dit ce Poète, d'habillement plus noir que le sien. La couleur blanche succède à la noire, la safranée à la blanche, et la rouge à la safranée, précisé-

²¹⁵ *Sic fata velum accepit augustissima Dearum
Atrum, eoque nullum nigrius erat vestimentum
Perrexit autem ire. Iliad. l. 24. v. 93.*

ment comme le rapporte Apulée. On peut consulter là-dessus le traité de l'œuvre que j'ai donné ci-devant. D'Espagnet en particulier est parfaitement conforme à cette description d'Apulée, et nomme ces quatre couleurs les moyens démonstratifs de l'œuvre²¹⁶. Il semble qu'Apulée ait voulu nous dire que toutes ces couleurs naissent les unes des autres ; que le blanc est contenu dans le noir, le jaune dans le blanc, et le rouge dans le jaune ; c'est pour cela que le noir couvre les autres. On pourrait peut-être m'objecter que cette robe noire est le symbole de la nuit ; et que la chose est assez indiquée par le croissant de la Lune placé au milieu avec les étoiles dont elle est toute parsemée ; mais les autres accompagnements n'y conviennent point du tout. Il n'est pas étonnant qu'on ait mis sur la robe d'Isis un croissant, puisqu'on la prenait pour la Lune, mais comme la nuit empêche de distinguer la couleur des objets, Apulée aurait dit fort mal à propos que les quatre couleurs du vêtement d'Isis le distinguaient et jetaient, chacune en particulier, un si grand éclat qu'il en était ébloui. D'ailleurs, cet Auteur ne fait aucune mention de la nuit ni de la Lune, mais

²¹⁶ Media sive signa demonstrativa sunt colores successivè ex ordine materiam afficientes, ejusque affectiones et passiones demonstrantes... Primus est niger... nox autem illa nigrerrima perfectionem liquefactionis, et confusionis elementorum indicat... nigro colori succedit albus... tertius color est citrimus... est que veluti croceis aurora capillis solis prænumcia. Quartus color rubeus sive sanguineus ab albo solo ingne extrahitur. *Arcanum Hermeticæ Philosop. Opus. Can. 64.*

seulement d'Isis comme principe de tout ce que la Nature produit ; ce qui ne saurait convenir à la Lune céleste, mais seulement à la Lune Philosophique ; puisqu'on ne remarque dans la céleste que la couleur blanche et non la safranée et la rouge.

Les épis de blé prouvent qu'Isis et Cérès n'étaient qu'un même symbole ; le cistre et le vase ou petit sceau sont les deux choses requises pour l'œuvre, c'est-à-dire le laiton Philosophique et l'eau mercurielle ; car le cistre était communément un instrument de cuivre, et les verges qui le traversaient étaient aussi de cuivre, quelquefois de fer.

Les Grecs inventèrent ensuite la fable d'Hercule, qui chasse les oiseaux du lac Stymphale, en faisant du bruit avec un instrument de cuivre. L'un et l'autre doivent s'expliquer de la même manière.

Nous en parlerons dans les travaux d'Hercule, au cinquième livre.

On représentait ordinairement Isis non seulement tenant un cistre, mais avec un sceau ou autre vase à la main, ou auprès d'elle, pour marquer qu'elle ne pouvait rien faire sans l'eau mercurielle, ou le mercure qu'on lui avait donné pour conseil.

Elle est la terre ou le *laiton* des Philosophes ; mais le laiton ne peut rien par lui-même, disent-ils, s'il n'est purifié et blanchi par l'azot ou l'eau mercurielle. Par la même raison, Isis était très souvent représentée avec une cruche sur la tête ; souvent aussi avec

une corne d'abondance à la main, pour signifier en général la Nature qui fournit tout abondamment, et en particulier la source du bonheur, de la santé et des richesses, que l'on trouve dans l'œuvre hermétique. Dans les monuments Grecs²¹⁷, on la voit quelquefois environnée d'un serpent, ou accompagnée de ce reptile, parce que le serpent était le symbole d'Esculape, Dieu de la Médecine, dont les Égyptiens attribuaient l'invention à Isis. Mais nous avons plus de raisons de la regarder comme la matière même de la Médecine Philosophique ou universelle, qu'employaient les Prêtres d'Égypte, pour guérir toutes sortes de maladies, sans que le peuple sût comment²¹⁸ ni avec quoi ; parce que la manière de faire ce remède était contenue dans les livres d'Hermès, que les seuls Prêtres avaient droit de lire, et pouvaient seuls entendre, à cause que tout y était voilé sous les ténèbres des hiéroglyphes. Trismégiste nous apprend lui-même²¹⁹, qu'Isis ne fut pas l'inventrice de la Médecine, mais que ce fut l'aïeul d'Asclépius ou Hermès donc il portait le nom.

²¹⁷ Ce que je dis ici des attributs d'Isis se prouve par les monuments antiques rapportés dans l'Antiquité expliquée de D. Bernard de Montfaucon.

²¹⁸ Qui quidem libri (Medici) nonnisi ab iis qui sacerdotalis ordinis erant legebantur ; unde et hieroglyphicis variis obvelati, morbo quidem oppressis applicati ad salutem ita conferebant, ut ration tamen eorum ipsam plebem lateret ut insequentibus probaturi sumus. Kircher, *Œdyp. Ægypt.* T. II. 2. Part. cl. ix. p. 347.

²¹⁹ In Asclepio.

Il ne faut donc pas en croire Diodore, ni la tradition populaire d'Égypte, d'après laquelle il dit qu'Isis inventa non seulement beaucoup de remèdes pour la cure des maladies ; mais qu'elle contribua infiniment à la perfection de la Médecine, et qu'elle trouva même un remède capable de procurer l'immoralité dont elle usa pour son fils Horus, lorsqu'il fut mis à mort par les Titans, et le rendit en effet immortel. On conviendra avec moi que tout cela doit s'expliquer allégoriquement ; et que, suivant l'explication que nous fournit l'art hermétique, Isis contribua beaucoup à la perfection de la Médecine, puisqu'elle était la matière dont on faisait le plus excellent remède qui fût jamais dans la Nature. Mais il ne serait point tel si Isis était seule ; il faut nécessairement qu'elle soit mariée avec Osiris, parce que les deux principes doivent être réunis dans un seul tout, comme dès le commencement de l'œuvre ils ne formaient qu'un même sujet, dans lequel étaient contenues deux substances, l'une mâle, l'autre femelle.

Le voyage d'Isis en Phénicie pour y aller chercher le corps de son mari ; les pleurs qu'elle verse avant de le trouver, l'arbre sous lequel il était caché, tout est marqué au coin de l'Art sacerdotal. En effet, Osiris étant mort, est jeté dans la mer, c'est-à-dire submergé dans l'eau mercurielle, ou la mer des Philosophes ; Isis verse, dit-on, des larmes, parce que la matière qui est encore volatile, représentée par Isis, monte en forme de vapeurs, se condense et retombe

en gouttes. Cette tendre épouse cherche son mari avec inquiétude, avec des pleurs et des gémissements, et ne peut le trouver que sous un tamarin ; c'est que la partie volatile ne se réunit avec la fixe que lorsque la blancheur survient ; [s'ensuit] alors, la rougeur où Osiris est caché sous le tamarin, parce que les fleurs de cet arbre sont blanches et les racines rouges. Cette dernière couleur est même indiquée plus précisément par le nom même de Phénicie, qui vient de foenix, rouge, couleur de pourpre.

Isis survécut à son mari, et après avoir régné glorieusement, elle fut mise au nombre des Dieux. Mercure déterminâ son culte, comme il avait fait celui d'Osiris ; parce que dans la seconde opération appelée le second œuvre, ou la seconde disposition par Morien²²⁰, la Lune des Philosophes, ou leur Diane, ou la matière au blanc, signifiée aussi par Isis, paraît encore après la solution ou la mort d'Osiris ; elle se trouve par-là mise au rang des Dieux, mais des Dieux Philosophiques, puisqu'elle est leur Diane ou la Lune, une des principales Déesses de l'Égypte ; on voit bien pourquoi on attribue cette déification à Mercure.

Mais si toute cette histoire n'est pas une fiction, comme le prétend M. l'Abbé Banier²²¹, puisqu'il dit qu'il croit qu'Osiris est le même que Mesraïm, fils de Cham, qui peupla l'Égypte quelque temps après le Déluge. Il ajoute même que, malgré l'obscurité qui

²²⁰ Entr. du Roi Calid.

²²¹ Mythol. T. I. p.483. 484. et ailleurs.

règne dans l'histoire d'Osiris, les savants sont obligés de convenir qu'il a été un des premiers descendants de Noé par Cham, et qu'il gouverna l'Égypte où son père s'était retiré... que Diodore de Sicile nous assure que ce Prince est le même que Menès, le premier Roi d'Égypte, et que c'est là qu'il faut s'en tenir ; je prierais tous ces savants de me dire pourquoi tous les Auteurs anciens qui ont parlé de Mesraïm et de Menès, n'ont fait aucune mention, en parlant d'eux, du fameux voyage ou célèbre expédition que le prétendu Osiris fit en Afrique, en Asie et par tout le monde, suivant cette inscription trouvée sur d'anciens monuments, rapportée par Diodore et tous les Auteurs qui depuis lui ont parlé d'Osiris, et par M. l'Abbé Banier lui-même, mais qui ne l'a pas rapportée exactement.

Saturne, le plus jeune de tous les dieux, était mon père, je suis Osiris, Roi ; j'ai parcouru tout l'univers, jusqu'aux extrémités des déserts de l'Inde, de là vers le septentrion jusqu'aux sources de l'Ister ; ensuite d'autres parties du monde jusqu'à l'Océan :

Je suis le fils aîné de Saturne, sorti d'une tige illustre, et d'un sang généreux, qui n'avait point de semence. Il n'est point de lieu ou je n'aie été. J'ai visité toutes les nations pour leur apprendre tout ce dont j'ai été l'inventeur.

Je ne crois pas qu'on puisse attribuer à aucun Roi d'Égypte tout ce que porte cette inscription, particulièrement la génération sans semence, au lieu que ce

dernier article même se trouve dans l'œuvre hermétique, où l'on entend par Saturne la couleur noire, de laquelle naissent la blanche ou Isis, et la rouge ou Osiris : la première appelée *Lune*, la seconde *Soleil* ou *Apollon*.

Il n'est pas moins difficile, ou plutôt il est impossible de pouvoir appliquer à une Reine, l'inscription suivante tirée d'une colonne d'Isis, et rapportée par les mêmes Auteurs.

Moi, Isis, suis la reine de ce pays d'Égypte, et j'ai eu Mercure pour premier ministre. Personne ne pourra révoquer les lois que j'ai faites, et empêcher l'exécution de ce que j'ai ordonné.

Je suis la fille aînée de Saturne, le plus jeune des dieux.

Je suis la sœur et la femme d'Osiris.

Je suis la mère du roi Orus.

Je suis la première inventrice de l'agriculture.

Je suis le chien brillant parmi les astres.

La ville de Bubaste a été bâtie en mon honneur.

Réjouis-toi, ô Égypte ! qui m'as nourrie.

Mais si on explique cela de la matière de l'Art sacerdotal ; si l'on compare ces expressions avec celles des Philosophes hermétiques, on les trouvera tellement conformes qu'on sera, pour ainsi dire, obligé de convenir que l'Auteur de ces Inscriptions a eu en vue le même objet que les Philosophes. Diodore dit qu'on ne pouvait lire de son temps que ce que nous avons

rapporté, parce que le reste était effacé de vétusté. Il n'est même pas possible, ajoute-t-il, d'avoir aucun éclaircissement là-dessus ; car les Prêtres gardent inviolablement le secret sur ce qui leur a été confié, aimant mieux que la vérité soit ignorée du peuple que de courir les risques de subir les peines imposées à ceux qui divulgueraient ces secrets. Mais encore une fois, quels étaient donc ces secrets si fort recommandés ? Ceux qui, avec Cicéron, disent qu'il consistait à ne pas dire qu'Osiris avait été un homme, pensent-ils bien à ce qu'ils disent ? La conduite prétendue d'Isis à l'égard des Prêtres était seule capable de trahir ces secrets ; celle des Prêtres envers le peuple le découvrirait encore davantage. Quoi ! on voudra me faire croire qu'Osiris ne fut jamais un homme et l'on me montre son tombeau ? Crainte même que je ne doute de sa mort, et comme si l'on voulait ne pas me la faire perdre de vue, on multiplie ce tombeau ? Chaque Prêtre me dit qu'il en est le possesseur ? Avouons que ce secret serait bien mal concerté. Et à quoi bon, après tout, ce secret inviolable au sujet du tombeau d'un Roi ardemment aimé de ses sujets ? Quel intérêt de cacher le tombeau d'Osiris ? Si l'on disait qu'Hermès eût conseillé à Isis de cacher le tombeau de son mari, afin d'ôter au peuple une occasion d'idolâtrie, parce qu'il sentait bien que le grand amour qu'avait conçu le peuple pour Osiris, à cause des bienfaits qu'il en avait reçus, pourrait le conduire à l'adorer par reconnaissance ; ce sentiment serait très conforme aux

idées que nous devons avoir de la vraie piété d'Hermès. Mais loin de cacher ce tombeau, Isis en faisant un pour chaque membre, et voulant persuader que tout le corps d'Osiris était dans chacun de ces tombeaux, cela eût été au contraire multiplier la pierre de scandale et d'achoppement. L'Écriture sainte nous apprend que Josué tint une tout autre conduite à l'égard des Israélites, lorsque Moïse mourut²²², pour empêcher sans doute que les Hébreux n'imitassent encore les Égyptiens en ce genre d'idolâtrie.

Ce n'était donc pas pour cacher au peuple l'humanité prétendue d'Osiris que l'on faisait un secret de son tombeau ; si l'on défendait sous des peines rigoureuses de dire qu'Isis et son mari avaient été des hommes, c'est qu'ils ne le furent jamais en effet. Cette défense qui ne s'accordait nullement avec la démonstration publique de leur tombeau, aurait dû faire soupçonner quelque mystère caché sous cette contradiction ; le grand secret qu'observaient les Prêtres aurait encore dû irriter la curiosité. Mais le peuple ne s'avise pas de sonder si scrupuleusement les choses ; il les prend telles qu'on les lui donne sans beaucoup d'examen. Et de quel secret d'ailleurs qui puisse avoir rapport à un tombeau et à ce qu'il renferme ? Prenons la chose allégoriquement ; lisons les Philosophes, et nous y verrons des tombeaux aussi mystérieux. Basile Valentin²²³ emploie cette allégo-

²²² Deuter. 34.

²²³ Douze Clefs.

rie deux ou trois fois : Norton²²⁴ dit qu'il faut faire mourir le Roi et l'ensevelir. Raymond Lulle, Flamel, le Trévisan, Aristée, dans la Tourbe, et tant d'autres s'expriment à peu près dans ce sens-là ; mais tous cachent avec beaucoup de soin le tombeau et ce qu'il renferme ; c'est-à-dire le vase et la matière qui y est contenue. Trévisan dit²²⁵, que le Roi vient se baigner dans l'eau d'une fontaine ; qu'il aime beaucoup cette eau, et qu'il en est aimé, parce qu'il en est sorti, qu'il y meurt, et qu'elle lui sert de tombeau. Il serait trop long de rapporter toutes les allégories des Auteurs qui prouvent à ceux qui ne se laissent pas aveugler par le préjugé, que ce secret était celui de l'Art sacerdotal, si fort recommandé à tous les Adeptes.

Les Prêches instruits par Hermès avaient donc un autre but en vue que celui de l'histoire, avec laquelle ne pouvaient pas s'accorder toutes les qualités différentes de mère et de fils, d'époux et d'épouse, de frère et sœur, de père et fille, que l'on trouve dans les diverses histoires d'Osiris et d'Isis ; mais qui conviennent très bien à l'œuvre hermétique, quand on prend son unique matière sous différents points de vue. Qu'on réfléchisse un peu sur certains traits de cette histoire. Pourquoi Isis ramasse-t-elle tous les membres du corps d'Osiris, excepté les parties naturelles ? Pourquoi, après la mort de son mari, jure-t-elle de ne pas en épouser d'autres ? Pourquoi se fait-

²²⁴ Ordinale.

²²⁵ Philosoph. des Métaux.

elle enterrer dans la forêt de Vulcain ? Quelles sont ces parties naturelles, sinon les terrestres noires et féculentes de la matière philosophique dans lesquelles elle s'est formée, où elle a pris naissance, qu'il faut rejeter comme inutiles, et avec lesquelles elle ne peut se réunir, parce qu'elles lui sont hétérogènes ? Si Isis tient le serment, c'est qu'après la solution parfaite, désignée par la mort, elle ne peut plus, par aucun artifice, être séparée d'Osiris. Nous verrons dans la suite pourquoi l'on dit qu'elle fut inhumée dans la forêt de Vulcain. On saura, en attendant, que²²⁶ l'inhumation philosophique n'est autre chose que la fixation, ou le retour des parties volatilisées, et leur réunion avec les parties fixes et ignées desquelles elles avaient été séparées ; c'est pour cela qu'Isis et Osiris sont dits petits-fils de Vulcain.

Est-il surprenant, après ce que nous avons dit jusqu'ici, qu'on ait supposé qu'Osiris et Isis avaient Vulcain et Mercure en grande vénération ? On regarde Mercure comme inventeur des arts et des caractères hiéroglyphiques, parce qu'Hermès les a inventés au sujet du mercure philosophique. Il a enseigné la Rhétorique, l'Astronomie, la Géométrie, l'Arithmétique et la Musique, parce qu'il a montré la manière de parler de l'œuvre, les astres qui y sont contenus, les proportions, les poids et les mesures qu'il faut y observer pour imiter ceux de la Nature. Ce qui a fait

²²⁶ Voyez là-dessus Philalèthe, *Enarratio methodica*, et d'Espagnet cité si souvent.

dire à Raymond Lulle²²⁷ : « La Nature renferme en elle-même la Philosophie et la Science des sept arts libéraux, elle contient toutes les formes géométriques et leurs proportions ; elle termine toutes choses par le calcul arithmétique, par l'égalité d'un nombre certain ; et, par une connaissance raisonnée et rhétorique, elle conduit l'intellect de puissance en acte. »

Voilà comment Mercure fut l'interprète de tout, et servait de conseil à Isis. Elle ne pouvait rien faire sans Mercure, parce qu'il est la base de l'œuvre, et que sans lui on ne peut rien faire. On ne peut pas raisonnablement attribuer à Mercure ou Hermès l'invention de tout dans un autre sens, puisqu'on sait que les arts étaient connus avant le Déluge ; et, après le Déluge, la Tour de Babel en est une nouvelle preuve.

Isis, suivant Diodore, bâtit des Temples tout d'or, *delubra aurea*, en l'honneur de Jupiter et des autres Dieux. En quel lieu du monde, et en quel siècle l'histoire nous apprend-elle qu'on en ait élevé un seul de semblable ? Jamais l'or de mine ne fut si commun qu'il l'est aujourd'hui ; et, malgré cette abondance, quel est le peuple qui pût y suffire ? N'a-t-on pas voulu dire que ces Temples étaient de même nature que les Dieux qu'ils renfermaient ? Et n'est-il pas à croire qu'ils n'étaient autres que des Temples et des Dieux hermétiques, c'est-à-dire la matière aurifique et les couleurs de l'œuvre qu'Isis bâtit en effet, puisqu'elle

²²⁷ Théor. Métam. c. 50.

en est la matière même ? Par cette même raison on dit qu'Isis considérait infiniment les Artistes en or et en autres métaux. Elle était une Déesse d'or, la Vénus dorée de toute l'Asie.

Quant à la Chronologie des Égyptiens, elle est également mystérieuse. Ils ne paraissent pas d'accord entre eux, non qu'ils ne le soient pas en effet, mais parce qu'ils l'ont voulu cacher et embarrasser à dessein ; et non pas, comme plusieurs ignorants le prétendent, parce qu'ils voulaient établir l'éternité du monde. Il en est d'eux comme il en a été des Adeptes dans tous les temps, parce que ceux-ci ont toujours suivi les errements des premiers. L'un dit qu'il ne faut que quatre jours pour faire l'œuvre ; l'autre assure qu'il faut un an ; celui-là un an et demi, celui-ci fixe ce temps à trois ans, un autre pousse jusqu'à sept, un autre jusqu'à dix ans ; à les entendre parler si différemment, ne croirait-on pas qu'ils sont tous contraires ? Mais celui qui est au fait saura bien les accorder, dit Maïer. Qu'on fasse seulement attention que l'un parle d'une opération, l'autre traite d'une autre ; que dans certaines circonstances les années des Philosophes se réduisent en mois. Suivant Philalèthe²²⁸, les mois en semaines, les semaines en jours, etc. ; que les Philosophes comptent les jours tantôt à la manière vulgaire, tantôt à la leur : qu'il y a quatre saisons dans l'année commune, et quatre dans l'année

²²⁸ Enarrat. method. 3. Médecin. Gebri.

philosophique : qu'il y a trois opérations pour pousser l'œuvre à sa fin ; savoir, l'opération de la pierre ou du soufre, celle de l'élixir, et la multiplication ; que ces trois ont chacune leurs saisons ; qu'elles composent chacune une année ; et que les trois réunies ne font aussi qu'un an, qui finit par l'automne, parce que c'est le temps de cueillir les fruits et de jouir de ses travaux.

Chapitre V : Histoire d'Horus

Plusieurs Auteurs ont confondu Horus ou Orus avec Harpocrates ; mais je ne discuterai pas ici les raisons qui ont pu les y déterminer. Le sentiment le plus reçu est qu'Horus était fils d'Osiris et d'Isis, et le dernier des Dieux d'Égypte, non qu'il le fût en mérite, mais pour la détermination de son culte, et parce qu'il est en effet le dernier des Dieux Chimiques, étant l'or hermétique, ou le résultat de l'œuvre. C'est cet Orus ou Apollon, pour lequel Osiris entreprit un si grand voyage, et essuya tant de travaux et de fatigues. C'est le trésor des Philosophes, des Prêtres et des Rois d'Égypte ; l'enfant Philosophique né d'Isis et d'Osiris, ou si mieux aimé, Apollon né de Jupiter et de Latone. Mais des Auteurs, dira-t-on, ont regardé Apollon, Osiris et Isis comme enfants de Jupiter et de Junon ; Apollon ne peut donc pas être fils d'Isis et d'Osiris. Quelques Auteurs disent même que le Soleil

fut le premier Roi d'Égypte, ensuite Vulcain, puis Saturne, enfin Osiris et Horus. Tout cela, je l'avoue, pourrait causer de l'embarras, et présenter des difficultés insurmontables dans un système historique ; mais quant à l'œuvre hermétique, il ne s'en trouve aucune ; nouvelle preuve qu'elle était l'objet de toutes ces fictions. L'agent et le patient dans l'œuvre étant homogènes, se réunissent pour produire un troisième semblable à eux, procédant des deux ; le Soleil et la Lune sont ses père et mère, dit Hermès, et les autres Philosophes après lui. Ces noms de Soleil et de Lune donnés à plusieurs choses, causent une équivoque qui occasionne toutes ces difficultés ; c'est de cette source que sont sorties toutes les qualités de père, de mère, fils, fille, aïeul, frère, sœur, oncle, époux et épouse ; et tant d'autres noms semblables, qui servent à expliquer les prétendus incestes, et les adultères si souvent répétés dans les Fables anciennes, il faudrait être Philosophe hermétique ou Prêtre d'Égypte pour développer tout cela ; mais Harpocrates recommande le secret, et l'on ne doit pas espérer qu'il soit violé au moins clairement. Ce qu'on peut conclure de la bonne foi et de l'ingénuité plutôt que de l'indiscrétion de quelques Adeptes, est que la matière de l'œuvre est le principe radical de tout ; mais qu'elle est en particulier le principe actif et formel de l'or ; c'est pourquoi elle devient or Philosophique par les opérations de l'œuvre imitées de celles de la Nature. Cette matière se forme dans les entrailles de la terre,

et y est portée par l'eau des pluies animées de l'Esprit universel, répandu dans l'air, et cet esprit tire sa fécondité des influences du Soleil et de la Lune, qui par ce moyen deviennent le père et la mère de cette matière. La terre est la matrice où cette semence est déposée, et se trouve par là sa nourrice. L'or qui s'en forme est le Soleil terrestre. Cette matière ou le sujet de l'œuvre est composée de deux substances, l'une fixe, l'autre volatile : la première ignée et active ; la seconde humide et passive, auxquelles on a donné les noms de Ciel et Terre, Saturne et Rhée ; Osiris et Isis ; Jupiter et Junon ; et le principe igné ou feu de nature qui y est renfermé, a été nommé Vulcain, Prométhée, Vesta, etc. De cette manière, Vulcain et Vesta, qui est le feu de la partie humide et volatile, sont proprement les père et mère de Saturne, de même que le ciel et la terre, parce que les noms de ces Dieux ne se donnent pas seulement à la matière encore crue et indigeste prise avant la préparation que lui donne l'Artiste de concert avec la Nature ; mais encore pendant la préparation et les opérations qui la suivent. Toutes les fois que cette matière devient noire, elle est le Saturne Philosophique, fils de Vulcain et de Vesta, qui sont eux-mêmes enfants du Soleil, par les raisons que nous avons dites. Quand la matière devient grise après le noir, c'est Jupiter : devient-elle blanche, c'est la Lune, Isis, Diane ; et lorsqu'elle est parvenue au rouge, c'est Apollon, Phœbus, le Soleil, Osiris. Jupiter est donc fils de Saturne, Isis et Osiris fils de Jupiter.

Mais comme la couleur grise n'est pas une des principales de l'œuvre, la plupart des Philosophes n'en font pas mention, et passant tout d'un coup de la noire à la blanche, Isis et Osiris sont rapprochés de Saturne, et deviennent naturellement ses enfants premiers-nés ; conformément aux inscriptions que nous avons rapportées, Isis et Osiris sont donc frère et sœur, soit qu'on les regarde comme principes de l'œuvre, soit qu'on les considère comme enfants de Saturne ou de Jupiter. Isis se trouve même mère d'Osiris, puisque la couleur rouge naît de la blanche. Mais, dira-t-on, comment sont-ils époux et épouse ? Si on fait attention à tout ce que nous avons dit, on verra qu'ils le sont tous sous les points de vue où l'on peut les considérer ; mais ils le sont plus ouvertement dans la production du Soleil philosophique appelé Horus, Apollon, ou Soufre des Sages ; puisqu'il est formé de ces deux substances fixe et volatile, réunies en un tout fixe et nommé Orus.

Lorsqu'on fait abstraction de la préparation, ou première opération de l'œuvre, (ce qui est assez d'usage parmi les Philosophes, qui ne commencent leurs traités de l'Art sacerdotal, ou hermétique, qu'à la seconde opération) comme l'or philosophique est déjà fait, et qu'il faut l'employer pour base du second œuvre ; alors, le Soleil se trouve premier Roi d'Égypte ; il contient le feu de nature dans son sein : et ce feu, agissant sur les matières, produit la putréfaction et la noirceur, voilà de nouveau Vulcain fils du Soleil,

et Saturne fils de Vulcain. Osiris et Isis viendront ensuite ; enfin Orus, pour la réunion de son père et de sa mère.

C'est à cette seconde opération qu'il faut appliquer ces expressions des Philosophes : *il faut marier la mère avec le fils* ; c'est-à-dire, qu'après la première coction on doit le mêler avec la matière crue donc il est sorti, et le cuire de nouveau jusqu'à ce qu'ils soient réunis et ne fassent qu'un. Pendant cette opération, la matière crue dissout et putréfie la matière digérée : c'est la mère qui tue son enfant et le met dans son ventre pour renaître et ressusciter. Pendant cette dissolution, les Titans tuent Orus, et sa mère le ramène ensuite de la mort à la vie. Le fils alors moins affectionné envers sa mère, qu'elle ne l'était envers lui, disent les Philosophes²²⁹, fait mourir sa mère, et règne en sa place. c'est-à-dire que le fixe ou Orus fixe le volatil ou Isis qui l'avait volatilisé ; car tuer, lier, fermer, inhumer, congeler, coaguler ou fixer, sont des termes synonymes dans le langage des Philosophes ; de même que donner la vie, ressusciter, ouvrir, délier, voyager, signifient la même chose que volatiliser.

Isis et Osiris sont donc à juste titre réputés les principaux Dieux de l'Égypte avec Horus qui règne en effet le dernier, puisqu'il est le résultat de tout l'Art sacerdotal. C'est peut-être ce qui l'a fait confondre par quelques-uns avec Harpocrate, Dieu du secret,

²²⁹ La Tourbe.

parce que l'objet de ce secret n'était autre qu'Orus, qu'on avait aussi raison d'appeler le Soleil ou Apollon, puisqu'il est le Soleil ou l'Apollon des Philosophes. Si les Antiquaires avaient étudié la Philosophie hermétique, ils n'auraient pas été embarrassés pour trouver la raison qui engageait les Égyptiens à représenter Horus sous la figure d'un enfant, souvent même emmailloté. Ils y auraient appris qu'Orus est l'enfant Philosophique né d'Isis et d'Osiris, ou de la femme blanche et de l'homme rouge²³⁰ ; c'est pour cela qu'on le voit souvent dans les monuments entre les bras d'Isis qui l'allaite.

Ces explications, serviront de flambeaux aux Mythologues, pour pénétrer dans l'obscurité des Fables qui font mention d'adultères, d'incestes du père avec sa fille, tel que celui de Cynire avec Myrrha ; du fils avec sa mère, tel qu'on le rapporte d'Œdipe ; du frère avec la sœur, comme celui de Jupiter et Junon, etc. Les parricides, matricides, etc., ne seront plus que des allégories intelligibles et dévoilées, et non des actions qui font horreur à l'humanité, et qui n'auraient point dû trouver place dans l'histoire. Les amateurs de la Philosophie hermétique y trouveront comment il faut entendre les textes suivants des Adeptes. « Faites les noces, dit Geber, mettez l'époux avec l'épouse au lit nuptial ; répandez sur eux une rosée céleste : l'épouse concevra un fils qu'elle allaitera ;

²³⁰ Le code de vérité.

quand il sera devenu grand, il vaincra ses ennemis, et sera couronné d'un diadème rouge ». « Venez, fils de la Sagesse, dit Hermès²³¹, et réjouissons-nous dès ce moment, la mort est vaincue, notre fils est devenu Roi, il a un habit rouge, et il a pris sa teinture du feu. » « Un monstre disperse mes membres²³² après les avoir séparés, mais ma mère les réunit. Je suis le flambeau des miens ; je manifeste en chemin la lumière de mon père Saturne. » « J'avoue la vérité, dit l'Auteur du Grand secret, je suis un grand pécheur ; j'ai coutume de courtiser et de m'amuser avec ma mère qui m'a porté dans son sein ; je l'embrasse avec amour ; elle conçoit et multiplie le nombre de mes enfants, elle augmente mes semblables, suivant ce que dit Hermès ; mon père est le Soleil, et ma mère est la Lune. » « Il faut, dit Raymond Lulle²³³, que la mère qui avait engendré un fils soit ensevelie dans le ventre de ce fils, et qu'elle en soit engendrée à son tour. »

Si Osiris se flatte d'une excellence bien supérieure à celle des autres hommes, parce qu'il a été engendré d'un père sans semence, l'enfant Philosophique a la même prérogative, et sa mère, malgré sa conception et son enfantement, demeure toujours vierge, suivant ce témoignage de d'Espagnet²³⁴ : « Prenez, dit-il, une vierge ailée, engrossée de la semence spirituelle

²³¹ Sept. chap.

²³² Belin, dans la Tourbe.

²³³ Codic. 4.

²³⁴ Can. 58.

du premier mâle, conservant néanmoins la gloire de sa virginité intacte, malgré sa grossesse. » Je ne finirais pas, si je voulais donner tous les textes des Philosophes qui ont un rapport palpable avec les particularités de l'histoire d'Osiris, d'Isis et d'Horus. Ceux-ci suffiront à ceux qui voudront se donner la peine de les comparer et d'en faire l'application.

Chapitre VI : Histoire de Typhon

Diodore²³⁵ fait naître Typhon des Titans. Plutarque²³⁶ le dit frère d'Osiris et d'Isis : quelques autres avancent qu'il naquit de la Terre, lorsque Junon irritée la frappa du pied ; que la crainte qu'il eut de Jupiter, le fit sauver en Égypte, où ne pouvant supporter la chaleur du climat, il se précipita dans un lac où il périt. Hésiode nous en fait une peinture des plus affreuses²³⁷, qu'Appollodore semble avoir copiée. La Terre, disent-ils, outrée de fureur de ce que Jupiter avait foudroyé les Titans, se joignit avec le Tartare, et faisant un dernier effort, elle enfanta Typhon. Ce monstre épouvantable avait une grandeur et une force supérieure à tous les autres ensemble. Sa hauteur était si énorme, qu'il surpassait de beaucoup les

²³⁵ L. I. c. 2.

²³⁶ De Iside et Osiride.

²³⁷ Theog.

plus hautes montagnes et sa tête pénétrait jusqu'aux astres. Ses bras étendus touchaient de l'orient à l'occident, et, de ses mains, sortaient cent dragons furieux, qui dardaient sans cesse leur langue à trois pointes. Des vipères sans nombre sortaient de ses jambes et de ses cuisses, et se repliant par différentes circonvolutions, s'étendaient sur toute la longueur de son corps avec des sifflements si horribles qu'ils étonnaient les plus intrépides. Sa bouche n'exhalait que des flammes ; ses yeux étaient des charbons ardents, avec une voix plus terrible que le tonnerre ; tantôt il meuglait comme un taureau, tantôt il mugissait comme un lion et quelquefois il aboyait comme un chien. Tout le haut de son corps était hérissé de plumes et la partie inférieure était couverte d'écailles. Tel était ce Typhon, redoutable aux Dieux mêmes, qui osa lancer contre le Ciel des rochers et des montagnes en faisant des hurlements affreux ; les Dieux en furent tellement épouvantés que, ne se croyant pas en sûreté dans le Ciel, ils se sauvèrent en Égypte et se mirent à l'abri des poursuites de ce monstre en s'y cachant sous la forme de divers animaux.

On a cherché à expliquer moralement, historiquement et physiquement ce que les anciens Auteurs ont dit de Typhon. Les applications qu'on en a faites ont été quelquefois assez heureuses ; mais il n'a jamais été possible aux Mythologues d'expliquer sa fable en entier dans le même système. Son mariage avec Echidna, le rendit père de divers monstres, dignes de

leur origine, tels que la Gorgone, le Cerbère, l'Hydre de Lerne, le Sphinx, l'Aigle qui dévorait le malheureux Prométhée, les Dragons gardiens de la Toison d'or et du Jardin des Hespérides, etc.

Les Mythologues, pour se tirer de l'embarras où les jetait cette fable, qui devenait pour eux un des mystères des plus obscurs de la Mythologie²³⁸, se sont avisés de dire que les Grecs et les Latins ignorants l'origine de cette fable, n'ont fait que l'obscurcir davantage, en voulant la transporter, selon leur coutume, de l'histoire d'Égypte dans la leur. Fondés sur les traditions qu'ils avaient apprises par leur commerce avec les Égyptiens, ils firent de Typhon un monstre également horrible et bizarre que la jalouse Junon avait fait sortir de terre pour se venger de Latone sa rivale.

Ce que nous en rapportent Diodore²³⁹ et Plutarque²⁴⁰ n'est pas du goût de M. l'Abbé Banier; sans doute parce qu'ils ne sont point en cela favorables à son système. Ces deux Auteurs, dit-il²⁴¹, « n'ont pas laissé, selon le génie de leur nation, de mêler dans ce qu'ils rapportent plusieurs fictions ridicules; et d'ailleurs peu exacts dans la chronologie, et ne sachant que fort confusément les premières histoires du monde renouvelé après le Déluge, au nombre desquelles est

²³⁸ M. l'Abbé Banier, *Mythol.* T. I. p. 468.

²³⁹ *Liv.* I.

²⁴⁰ *In Iside.*

²⁴¹ T. I. p. 468.

sans doute celle que j'explique (de Typhon), ce sont des guides qu'il ne faut suivre qu'avec de grands ménagements. » Quoique M. l'Abbé Banier ait raison de penser que ces Auteurs n'étaient pas au fait du fond de l'histoire de Typhon, il n'en est pas moins vrai qu'ils avaient recueilli ce qu'ils en disent de la tradition conservée chez les Égyptiens. S'ils y ont mêlé quelques circonstances pour l'adapter aux fables de leur pays, ils en ont conservé le fond, qui se trouve également fabuleux. En vain Gérard Vossius²⁴² prétend-il qu'Og, Roi de Basan, est le même que Typhon, sur la ressemblance des deux noms ; car, dit-il, celui de Typhon vient de Τύφω, *uro, accendo*, et celui de Og, signifie *ussit, ustulavit*. En vain M. Huet²⁴³ en fait-il le législateur des Hébreux, devenu odieux aux Égyptiens, par la perte de leurs fils aînés : M. l'Abbé Sevin n'a pas plus raison de le mettre à la place de Chus ; ni M. l'Abbé Banier à celle de Sebon, en suivant dans cette occasion le sentiment de Plutarque, qui s'appuie de l'autorité de Manéthon. Il ne serait pas possible de concilier Plutarque avec lui-même. Bochart a mieux réussi²⁴⁴ que tous les Auteurs ci-dessus, en pensant que Typhon est le même qu'Encelade ; mais il a deviné sans savoir pourquoi, puisqu'il ignorait la raison qui engageait les Poètes à les nommer indifféremment l'un pour l'autre, et à les faire périr tous deux de la

²⁴² De Idol. l. I. 26.

²⁴³ Demonst. Ev. prop. 4.

²⁴⁴ Chan.

même manière. Les Poètes, bien mieux que les Historiens, nous ont conservé le vrai fond des fables, et les ont, à proprement parler, moins défigurées que les Historiens, parce qu'ils se contentaient de les rapporter, en les embellissant, à la vérité quelquefois, mais sans s'embarrasser de discuter pourquoi, comment et dans quel temps ces choses avaient pu se faire ; au lieu que les Historiens, cherchant à les accommoder à l'histoire, en ont supprimé des traits, y ont mêlé leurs conjectures, ont quelquefois substitué d'autres noms, etc.

Mais enfin que conclure de tant de sentiments différents ? Qu'il faut chercher ce que nous devons penser de Typhon dans les traits dont les Historiens, les Poètes et les Mythologues sont d'accord, ou dans lesquels ils diffèrent peu. Les Poètes et les Mythologues disent tous de concert que Typhon fut précipité sous le mont Etna, et les Anciens qui n'ont pas placé là son tombeau ont choisi pour cela des lieux sulfureux, et connus par les feux souterrains, comme dans la Campanie, ou près du mont Vésuve, ainsi que le prétend Diodore²⁴⁵, ou dans les champs Phlégéens, comme le raconte Strabon²⁴⁶, ou dans un lieu de l'Asie, d'où il sort de terre quelquefois de l'eau, d'autres fois du feu, au rapport de Pausanias²⁴⁷. En un mot, dans toutes les montagnes, et tous les autres lieux où il y avait des

²⁴⁵ L. 4.

²⁴⁶ L. 5.

²⁴⁷ In Arcad.

exhalaisons sulfureuses. Les Égyptiens racontaient enfin qu'il avait été foudroyé, et qu'il était péri dans un tourbillon de feu.

Rapprochons tout cela avec quelques circonstances de la vie de Typhon ; et, à moins que de vouloir fermer opiniâtrement les yeux à la lumière, on sera obligé de convenir que toute l'histoire de ce prétendu Monstre n'est qu'une allégorie, qui fait partie de celles que les Prêtres Égyptiens, ou Hermès lui-même, avaient inventées pour voiler l'Art sacerdotal ; puisque, suivant M. l'Abbé Banier même²⁴⁸, les Poètes et les Historiens grecs et latins nous ont conservé, parmi leurs fables les plus absurdes, les traditions de l'Égypte, c'est à ces traditions primitives qu'il faut nous en tenir. Elles nous apprennent que Typhon était frère d'Osiris ; qu'il le persécuta jusqu'à le faire mourir de la façon dont nous l'avons dit ; qu'il fut ensuite vaincu par Isis, secourue par Horus ; et qu'il périt enfin par le feu. Les Historiens rapportent aussi que les Égyptiens avaient la Mer en abomination, parce qu'ils croyaient qu'elle était elle-même Typhon, et l'appelaient *écume ou salive de Typhon*²⁴⁹, noms qu'ils donnaient aussi au sel marin. Pythagore, instruit par les Égyptiens, disait que la Mer était une larme de Saturne. La raison qu'ils en avaient, était que la Mer, selon eux, était un principe de corruption, puisque le Nil qui leur procurait tant de biens, se viciait par son mélange avec elle.

²⁴⁸ Mythol. T. I. p. 478.

²⁴⁹ Kirch. Obelis. Pamph. p. 155.

Ces traditions nous apprennent encore que Typhon fit périr Orus dans la Mer où il le précipita, et qu'Isis sa mère le ressuscita après l'en avoir retiré.

Nous avons dit qu'Osiris était le principe igné, doux et génératif que la Nature emploie dans la formation des mixtes et qu'Isis en était l'humide radical ; car il ne faut pas confondre l'un avec l'autre, puisqu'ils diffèrent entre eux comme la fumée et la flamme, la lumière et l'air, le soufre et le mercure. L'humeur radicale est, dans les mixtes, le siège et la nourriture du chaud inné, ou feu naturel et céleste, et devient comme le lien qui l'unit avec le corps élémentaire ; cette vertu ignée est comme la forme et l'âme du mixte. C'est pourquoi elle fait l'office de mâle, et l'humeur radicale fait, en tant qu'humide, la fonction de femelle ; ils sont donc comme frère et sœur, et leur réunion constitue la base du mixte. Mais ces mixtes ne sont pas composés de la seule humeur radicale ; dans leur formation, des parties homogènes, impures et terrestres se joignent à lui pour compléter le corps des mixtes ; et ces impuretés grossières et terrestres sont le principe de sa corruption, à cause de leur soufre combustible, âcre et corrosif, qui agit sans cesse sur le soufre pur et incombustible. Ces deux soufres ou feux sont donc deux frères, mais des frères ennemis ; et par la destruction journalière des individus, on a lieu de se convaincre que l'impur l'emporte sur le pur. Ce sont les deux principes bons et mauvais

dont nous avons parlé dans les chapitres premier et second de ce livre.

Cela posé, il n'est pas difficile de concevoir pourquoi on faisait de Typhon un monstre effroyable, toujours disposé à faire du mal, et qui avait l'audace même de faire la guerre aux Dieux. Les métaux abondent en ce soufre impur et combustible, qui les ronge en les faisant tourner en rouille chacun dans son espèce. Les Dieux avaient donné leurs noms aux métaux ; et c'est pourquoi Hérodote²⁵⁰ dit que les Égyptiens ne comptaient d'abord que huit grands Dieux, c'est-à-dire les sept métaux, et le principe dont ils étaient composés. Typhon était né de la terre, mais de la terre grossière, étant le principe de la corruption. Il fut la cause de la mort d'Osiris, parce que la corruption ne se fait que par la solution que nous avons expliquée en parlant de la mort de ce Prince. Les plumes qui couvraient la partie supérieure du corps de Typhon, et sa hauteur qui portait sa tête jusqu'aux nues, indiquent sa volatilité et sa sublimation en vapeurs. Ses cuisses, ses jambes couvertes d'écailles et les serpents qui en sortent de tous côtés, sont le symbole de son aquosité corrompante et putréfactive. Le feu qu'il jette par la bouche, marque son adustibilité corrosive, et désigne sa fraternité prétendue avec Osiris, parce que celui-ci est un feu caché naturel et vivifiant, l'autre est un feu tyrannique et destructif. C'est pourquoi d'Espa-

²⁵⁰ In Euterpe.

gnet l'appelle *le tyran de la Nature*, et le *fratricide* du feu naturel, ce qui convient parfaitement à Typhon. Les serpents sont chez les Philosophes le hiéroglyphe ordinaire de la dissolution et de la putréfaction, aussi convient-on que Typhon ne diffère point du serpent Python, tué par Apollon. On sait aussi qu'Apollon et Horus étaient pris pour le même Dieu.

Ce Monstre ne se contenta pas d'avoir fait mourir son frère Osiris, il précipita aussi son neveu Horus dans la mer, après s'en être saisi par le secours d'une Reine d'Éthiopie. On ne pouvait désigner plus clairement la résolution en eau de l'Horus ou l'Apollon philosophique, qu'en le disant précipité dans la mer ; la noirceur qui est la marque de la solution parfaite, et de la putréfaction appelée mort par les Adeptes, se voit dans cette Reine d'Éthiopie. Cette matière corrompue et putréfiée est précisément cette écume ou salive de Typhon, dans laquelle Orus fut précipité et submergé. Elle est véritablement une larme de Saturne, puisque la couleur noire est le Saturne Philosophique. Isis ressuscita enfin Horus ; c'est-à-dire que l'Apollon philosophique, après avoir été dissous, putréfié et devenu noir, passa de la noirceur à la blancheur appelée résurrection et vie, dans le style hermétique. Le père et la mère se réunirent alors ensemble pour combattre Typhon, ou la corruption, et après l'avoir vaincu ils régnèrent glorieusement, d'abord la mère ou Isis, c'est-à-dire la blancheur, et après elle Orus son fils, ou la rougeur. Sans recourir à tant d'ex-

plications, les seuls tombeaux supposés de Typhon nous font entendre ce qu'on pensait de ce Monstre, père de tant d'autres, que nous expliquerons dans les chapitres qui les concernent. Les uns disent que Typhon se jeta dans un marais où il périt ; d'autres qu'il fut foudroyé par Jupiter, et qu'il périt par le feu. Ces deux genres de mort sont bien différents ; et il n'y a que la Chimie Hermétique qui puisse accorder cette contradiction ; Typhon y périt en effet, et par l'eau et par le feu en même temps : car l'eau philosophique, ou le menstrue fétide, ou la mer des Philosophes, qui n'est qu'une même eau formée par la dissolution de la matière, est aussi un marais, puisqu'étant enfermée dans le vase elle n'a point de cours. Cette eau est un vrai feu, disent presque tous les Philosophes, puisqu'elle brûle avec bien plus de force et d'activité que ne fait le feu élémentaire. *Les chimistes brûlent avec le feu, et nous brûlons avec l'eau*, disent Raymond Lulle et Riplée. *Notre eau est un feu*, ajoute ce dernier²⁵¹, *qui brûle et tourmente les corps bien plus que le feu d'enfer*. Quand on dit que Jupiter le foudroya, c'est que la couleur grise ou le Jupiter des Philosophes est le premier Dieu Chimique qui triomphe des Titans, ou qui sort victorieux de la noirceur et de la corruption. Alors, le feu naturel de la pierre commence à dominer. Horus vient au secours de sa mère, et Typhon demeure vaincu. Il suffit de comparer l'histoire, ou plutôt, la fable de Python avec celle de Typhon, pour

²⁵¹ Douze Port.

voir clairement que les explications que je viens de donner expriment la véritable intention de celui qui a inventé ces allégories. En effet, le Serpent Python naît dans la boue et le limon, et Typhon naquit de la terre ; le premier périt dans la fange même qui le vit naître, après avoir combattu contre Apollon ; le second meurt, dit-on, dans un marais, après avoir fait la guerre aux Dieux, et particulièrement à Horus qui est le même qu'Apollon, et par lequel il fut vaincu. Ces faits ne demandent point d'explications.

Chapitre VII : Harpocrate

Il n'y a qu'un sentiment dans tous les Auteurs au Sujet d'Harpocrate pris pour le Dieu du silence ; il est vrai que dans tous les monuments où il est représenté, son attitude est de porter le doigt sur la bouche, pour marquer, dit Plutarque²⁵² que les hommes qui connaissaient les Dieux, dans les temples desquels Harpocrate était placé, ne devaient pas en parler témérairement. Cette attitude le distingue de tous les autres Dieux de l'Égypte, avec lesquels il a souvent quelque rapport par les symboles dont il est accompagné. De là vient que beaucoup d'Auteurs l'ont confondu avec Horus, et l'ont dit fils d'Isis et d'Osiris. Dans tous les temples d'Isis et de Sérapis on voyait une autre idole

²⁵² De Isid. et Osir.

portant le doigt sur la bouche, et cette idole est sans doute celle dont parle S. Augustin²⁵³ d'après Varron, qui disait qu'il y avait une loi en Égypte pour défendre sous peine de la vie, de dire que ces Dieux avaient été des hommes. Cette idole ne pouvait être qu'Harpocrate, qu'Ausone appelle Σιγαλεον ἄωο τᾶ σιγάω καί λεῶς.

En confondant Horus avec Harpocrate, on s'est trouvé dans la nécessité de dire qu'ils étaient l'un et l'autre des symboles du Soleil; et, à dire le vrai, quelques figures d'Harpocrate ornées de rayons, ou assises sur le lotus, ou qui portent un arc et une trousse ou carquois, ont donné lieu à cette erreur. Dans ce cas-là, il faudrait dire que les Égyptiens avaient de la discrétion du Soleil une tout autre idée que n'en avaient les Grecs. Si Harpocrate était le Dieu du silence, et était en même temps le symbole du Soleil chez les premiers, il ne pouvait être l'un et l'autre chez les seconds; puisqu'Apollon ou le Soleil, selon les Grecs, ne put garder le secret sur l'adultère de Mars et de Vénus. Ils avaient cependant les uns et les autres la même idée d'Harpocrate, et le regardaient comme le Dieu du secret qui se conserve dans le silence et s'évanouit par la révélation. Harpocrate par conséquent n'était pas le symbole du Soleil, mais les hiéroglyphes, dont on accompagnait sa figure, avaient un rapport symbolique avec le Soleil; c'est-à-

²⁵³ De Civ. Dei. l. 18. c. 5.

dire le Soleil philosophique dont Horus était aussi un hiéroglyphe.

Les Auteurs qui nous apprennent qu'Harpocrate était fils d'Isis et d'Osiris, disent vrai, parce qu'ils le tenaient des Prêtres d'Égypte ; mais ces Auteurs prenaient cette génération dans le sens naturel, au lieu que les Prêtres Philosophes le disaient dans un sens allégorique. Puisque tous les Grecs et les Latins étaient convaincus que ces Prêtres mêlaient toujours du mystérieux dans leurs paroles, leurs gestes, leurs actions, leurs histoires et leurs figures, qu'on regardait toutes comme des symboles, il est surprenant que ces Auteurs aient pris à la lettre tant de choses qu'ils nous rapportent des Égyptiens. Leurs témoignages propres les condamnent à cet égard. Nos Mythologues et nos Antiquaires auraient dû faire cette attention. Le secret dont Harpocrate était le Dieu, était à la vérité le secret en général que l'on doit garder sur tout ce qui nous est confié. Mais les attributs d'Harpocrate nous indiquent l'objet du secret particulier dont il était question chez les Prêtres d'Égypte. Isis, Osiris, Horus, ou plutôt ce qu'ils représentaient symboliquement, étaient l'objet de ce secret. Ils en furent la matière ; ils en fournirent le sujet, ils le firent naître ; il tirait donc son existence d'eux ; et l'on pouvait dire par conséquent qu'Harpocrate était fils d'Isis et d'Osiris.

Si, comme l'a prétendu prouver l'illustre M. Cuper dans son *Traité sur Harpocrate*, on ne doit regarder

ce Dieu que comme une même personne avec Orus, pourquoi tous les Anciens les distinguaient-ils ? Pourquoi Orus n'a-t-il jamais passé pour Dieu du silence ? Et pourquoi ne le voit-on dans aucun monument représenté de la même manière et avec les mêmes symboles ? Je n'y vois qu'une seule ressemblance ; c'est que l'un et l'autre se trouvent sous la figure d'un enfant ; mais encore différent-ils, en ce qu'Orus est presque toujours emmailloté, ou sur les genoux d'Isis qui l'allaitte ; au lieu qu'Harpocrate est très souvent un jeune homme, et même un homme fait.

Le chat-huant, le chien, le serpent ne furent jamais des symboles donnés à Orus ; et tout ce qu'ils pourraient avoir de commun sont les rayons qu'on a mis autour de la tête d'Harpocrate, et la corne d'abondance, tels qu'on en voit plusieurs dans l'Antiquité expliquée de Dom Bernard de Montfaucon. Mais il est bon de remarquer que jamais Harpocrate ne se trouve représenté la tête rayonnante, sans qu'on y ait joint quelque autre symbole. Quoi qu'il en soit, le serpent, le chat-huant et le chien sont tous des symboles qui conviennent parfaitement au Dieu du secret, et nullement à Orus pris pour le Soleil. Le chat-huant était l'oiseau de Minerve, Déesse de la sagesse : le serpent fut toujours un symbole de prudence, et le chien un symbole de fidélité. Je laisse au Lecteur à en faire l'application.

Les autres symboles donnés à Harpocrate, signifiaient l'objet même du secret qu'il recommandait en

mettant le doigt sur la bouche ; c'est-à-dire l'or ou le Soleil hermétique, par la fleur de lotus sur lequel on le trouve quelquefois assis, ou qu'il porte sur la tête, par les rayons dont sa tête est environnée, et enfin par la corne d'abondance qu'il tient ; puisque le résultat du grand œuvre ou l'élixir philosophique est la vraie corne d'Amalthée, étant la source des richesses et de la santé.

Plutarque a raison de dire qu'Harpocrate était placé à l'entrée des temples, pour avertir ceux qui connaissaient quels étaient ces Dieux, de n'en pas parler témérairement ; cela ne regardait donc pas le peuple, qui prenait à la lettre ce que l'on racontait de ces Dieux et qui ignorait par conséquent de quoi il s'agissait. Les Prêtres avaient toujours le Dieu du silence devant les yeux, pour leur rappeler qu'il fallait se donner de garde de divulguer le secret qui leur était confié. On les y obligeait d'ailleurs sous peine de la vie, et il y avait de la prudence à faire cette loi. L'Égypte aurait couru de grands dangers si les autres Nations avaient été informées avec certitude que les Prêtres égyptiens possédaient le secret de faire de l'or, et de guérir toutes les maladies qui affligent le corps humain. Ils auraient eu des guerres sanglantes à soutenir. Jamais la paix n'y aurait fait sentir ses douceurs. Les Prêtres même auraient été exposés à perdre la vie de la part des Rois en divulguant le secret, et de la part de ceux du peuple à qui ils auraient refusé de le dire, quand on les aurait pressés de le faire. On sen-

tait d'ailleurs les conséquences d'une semblable révélation qui seraient devenues extrêmement fâcheuses pour l'État même.

Il n'y aurait plus eu de subordination, plus de société ; tout l'ordre aurait été bouleversé. Ces raisons bien réfléchies ont, dans tous les temps, fait une si grande impression sur les Philosophes hermétiques que tous les Anciens n'ont pas même voulu déclarer quel était l'objet de leurs allégories et des fables qu'ils inventaient. Nous avons encore une grande quantité d'ouvrages où le grand œuvre est décrit énigmatiquement ou allégoriquement ; ces ouvrages sont entre les mains de tout le monde, et les seuls Philosophes hermétiques y lisent dans le sens de l'Auteur, pendant que les autres ne s'avisent même pas de le soupçonner. De là, tant de Saumaises ont épuisé leur érudition pour y faire des commentaires qui ne satisfont point les gens sensés, parce qu'ils sentent bien que tous les sens qu'on leur présente sont forcés. Il faut juger de même de presque tous les anciens Auteurs qui nous parlent du culte des Dieux de l'Égypte. Ils ne nous parlent que d'après le peuple qui n'était pas au fait. Ceux même, comme Hérodote et Diodore de Sicile, qui avaient interrogé les Prêtres, et qui parlent d'après leurs réponses, ne nous donnent pas plus d'éclaircissements. Les Prêtres leur donnaient le change, comme ils le donnaient au peuple ; on rapporte même qu'un Prêtre égyptien, nommé Léon, en

usa de cette manière envers Alexandre qui voulait se faire expliquer la Religion d'Égypte.

Il répondit que les Dieux que le peuple adorait n'étaient que des anciens Rois d'Égypte, hommes mortels comme les autres hommes. Alexandre le crut comme on le lui disait, et le manda, dit-on, à sa mère Olympias, en lui recommandant de jeter sa lettre au feu, afin que le peuple de la Grèce, qui adorait les mêmes Dieux, n'en fût pas instruit, et que la crainte qu'on lui avait inculquée de ces Dieux, le retînt dans l'ordre et la subordination.

Ceux qui avaient fait les lois pour la succession au trône, avaient eu par toutes les raisons que nous avons déduites, la sage précaution d'obvier à tous ces désordres en ordonnant que les Rois seraient pris du nombre des Prêtres, qui ne communiquaient ce secret qu'à ceux de leurs enfants, et aux autres seulement,

Prêtres comme eux, ou qui en seraient jugés dignes après une longue épreuve. C'est encore ce qui les engageait à défendre l'entrée de l'Égypte aux étrangers pendant si longtemps, ou à les obliger par affronts et par les dangers qu'ils couraient pour leur vie, d'en sortir, lorsqu'ils y avaient pénétré.

Psammetichus fut le premier Roi qui permit le commerce de ses sujets avec les étrangers; et dès ce temps-là quelques Grecs, désireux de s'instruire, se transportèrent en Égypte, où après les épreuves requises ils furent initiés dans les mystères d'Isis, et

les portèrent dans leur patrie sous l'ombre des fables et des allégories imitées de celles des Égyptiens.

C'est ce que firent aussi quelques Prêtres d'Égypte, qui à la tête de plusieurs colonies furent s'établir hors de leur pays ; mais tous gardèrent scrupuleusement le secret qui leur était confié, et sans en changer l'objet, ils varièrent les histoires sous lesquelles ils le voilaient. De là sont venues toutes les fables de la Grèce et d'ailleurs, comme nous le ferons voir dans les livres suivants.

Le secret fut toujours l'apanage du sage, et Salomon nous apprend qu'on ne doit pas révéler la sagesse à ceux qui en peuvent faire un mauvais usage, ou qui ne sont pas propres à la garder avec prudence et discrétion²⁵⁴. C'est pourquoi tous les Anciens ne parlaient que par énigmes, par paraboles, par symboles, par hiéroglyphes, etc., afin que les Sages seuls pussent y comprendre quelque chose.

²⁵⁴ Sapientes abscondunt scientiam. *Prov.* 10. v. 14.

Homo versutus celat scientiam. *Ib.* c. 12. v. 23.

Secretum extraneo ne reveles. *Ib.* c. 25. v. 2.

Qui revelat mysteria ambulat fraudulenter. *Ib.* c. 20. v. 19.

Gloria Dei est celare verbum, et gloria Regum investigare sermonem. *Ib.* c. 25. v. 2.

Chapitre VIII : Anubis

Diodore de Sicile²⁵⁵ dit qu'Anubis fut un de ceux qui accompagnèrent Osiris dans son expédition des Indes ; qu'il était fils de ce même Osiris ; qu'il portait pour habillement de guerre une peau de chien, et qu'il était, suivant l'interprétation de M. l'Abbé Banier²⁵⁶, Capitaine des Gardes de ce Prince. Le premier de ces Auteurs rapporte ce qu'il avait appris en Égypte, et dit vrai ; mais le second a tort d'accuser la Mythologie grecque d'avoir confondu *Anubis* avec *Mercure Trismégiste*, si célèbre en Égypte par ces belles découvertes, par l'invention des caractères, et par le nombre prodigieux de livres qu'il composa sur toutes sortes de sciences. Ceux qui transportent la Mythologie des Égyptiens chez les Grecs, tels que Musée, Orphée, Mélampe, Eumolpe, Homère, etc., ne s'écartèrent point des idées des Égyptiens, et ne confondirent jamais Anubis avec Trismégiste, mais avec un autre Mercure inconnu à M. l'Abbé Banier, au moins dans le sens que ces promulgateurs de la Mythologie en avaient. Le peu de connaissance qu'on avait de ce Mercure, qui accompagna en effet Osiris dans son voyage, a occasionné les faux raisonnements que la plupart des Auteurs ont faits sur Anubis ; ce n'est donc pas sur leur témoignage qu'il faut établir ses

²⁵⁵ Lib. I.

²⁵⁶ Mythol. T. I. p. 496.

conjectures et fonder ses jugements. Le P. Kircher²⁵⁷, est un de ceux qui a mal à propos confondu, avec le ton décisif qui lui est ordinaire, Mercure Trismégiste avec Anubis, et qui s'est persuadé faussement que les Égyptiens le représentaient sous la figure d'Anubis. *Unde posterī virum tam admiranda scientia præditum inter deos relatum divinis honoribus coluerunt, eum anubin vocantes, hoc est, canem, ob admirabilem hujus in rebus, qua inveniendis, qua investigandis sagacitatem*: il a été sans doute trompé par les explications des hiéroglyphes égyptiens, données par Horapollo²⁵⁸, qui dit que le chien était le symbole d'un Ministre, d'un Conseiller, d'un Secrétaire d'État, d'un Prophète, d'un Savant, etc. Plutarque peut aussi avoir contribué à tromper nos Mythologues, en donnant à ce Dieu le nom d'*Herm-Anubis*, qui signifie Mercure Anubis. Apulée aurait cependant pu les tirer d'erreur, s'ils avaient fait réflexion sur la description qu'il en fait en ces termes: « Anubis est l'interprète des Dieux du Ciel, et de ceux de l'enfer. Il a la face tantôt noire, tantôt de couleur d'or. Il tient élevée sa grande tête de chien, portant de la main gauche un caducée, et de la droite une palme verte, qu'il semble agiter. » Un Antique, que Boissard nous a conservé, que l'on trouve aussi dans le P. Kircher²⁵⁹, dans l'antiquité expliquée de Dom de Montfaucon (T. II. p. II. p. 314

²⁵⁷ Lib. I. 2_6 Mythol. T. I. p. 496. 2_7 Obelisc. Pamph. p. 292.

²⁵⁸ Liv. I. Explicat. 39.

²⁵⁹ *Loc. cit.* p. 294.

et ailleurs.), et, suivant l'inscription, dédiée par un grand Prêtre, nommé Isias, montre clairement ce que les Égyptiens entendaient par Anubis. Cet Isias dédie ce hiéroglyphe *aux dieux frères*, Θεοὶ ἀδελφοὶ, et dit que ces Dieux, c'est-à-dire Sérapis ou Osiris, Apis et Anubis sont les *Dieux synthrônes de l'Égypte*, ou participants au même trône en Égypte. Isias montre par cette inscription qu'il était plus au fait de la nature de ces Dieux et de leur généalogie que ne l'étaient beaucoup d'anciens Auteurs grecs et latins, et que ne le sont encore aujourd'hui nos Mythologues. La fraternité de ces trois Dieux sape les fondements de toutes leurs explications; elle contredit Plutarque, qui croit qu'Anubis était fils de Nephté, qui en accoucha, selon lui, avant terme, par la terreur qu'elle eut de Typhon son mari, et que ce fut lui qui, quoiqu'encore fort jeune, apprit à Isis sa tante la première nouvelle de la mort d'Osiris. Elle ne s'accorde pas avec Diodore, qui fait Anubis fils d'Osiris. Mais si nos Mythologues pénétraient dans les idées d'Isias, ils verraient bientôt que ces contradictions ne sont qu'apparentes et que ces trois Auteurs parlent réellement d'un seul et unique sujet, quoiqu'ils s'expriment diversement. Diodore et Plutarque rapportent les traditions égyptiennes, telles qu'ils les avaient apprises sans savoir ce qu'elles signifiaient, au lieu qu'Isias était instruit des mystères qu'elles renfermaient. On en jugera par l'explication suivante.

Il y avait deux Mercures en Égypte, l'un surnommé

Trismégiste, inventeur des hiéroglyphes des Dieux de l'Égypte, c'est-à-dire des Dieux fabriqués par les hommes, et qui faisaient l'objet de l'Art Sacerdotal; l'autre Mercure appelé Anubis, qui était un de ces Dieux, en vue desquels ces hiéroglyphes furent inventés. L'un et l'autre de ces Mercures furent donnés pour conseil à Isis; Trismégiste pour gouverner extérieurement, et Anubis pour le gouvernement intérieur. Mais comment cela put-il se faire, dirait-on, puisque Diodore rapporte qu'Anubis accompagna Osiris dans son expédition? Voici le moyen d'accorder ces contradictions; et l'on verra qu'Anubis est fils, de même que frère d'Osiris.

Nous avons dit qu'Osiris et Isis étaient le symbole de la matière de l'Art hermétique; que l'un représentait le feu de la Nature, le principe igné et générant, le mâle et l'agent; que l'autre ou Isis signifiait l'humeur radicale, la terre, ou la matrice et le siège de ce feu, le principe passif ou la femelle; et que tous deux ne formaient qu'un même sujet composé de ces deux substances. Osiris était le même que Sérapis ou, Amun, que quelques-uns disent Amon et Ammon, représenté par une tête de Bélier, ou avec des cornes de Bélier; parce que cet animal, suivant les Auteurs²⁶⁰ cités par le P. Kircher, est d'une nature chaude et humide. On voyait Isis avec une tête de Taureau, parce qu'elle était prise pour la Lune, dont le croissant est repré-

²⁶⁰ Kirch. Obél. Pamph. p. 295.

senté par les cornes de cet animal ; et que d'ailleurs il est pesant et terrestre. Anubis dans l'antique de Boissart, se trouve placé entre Sérapis et Apis, pour faire entendre qu'il est composé des deux, ou qu'il en vient ; il est donc fils d'Osiris et d'Isis, et voici comment. Cette matière de l'Art sacerdotal, mise dans le vase, se dissout en eau mercurielle ; cette eau forme le Mercure Philosophique ou Anubis. Plutarque dit que, quoique fort jeune, il fut le premier qui annonça à Isis la mort d'Osiris, parce que ce Mercure ne paraît qu'après la dissolution et la putréfaction désignées par la mort de ce Prince. Et comme Typhon et Nephté sont les principes de destruction et les causes de cette dissolution, on dit qu'Anubis est fils de ce monstre et de sa femme. Voilà donc Anubis fils d'Osiris et d'Isis en réalité, et né d'eux générativement. Typhon et Nephté sont aussi ses père et mère, mais seulement comme causes occasionnelles. Raymond Lulle s'exprime dans ce sens-là²⁶¹, lorsqu'il dit : *Mon fils, notre enfant a deux pères et deux mères. Cette eau est appelée eau de la sagesse, parce qu'elle est toute or et argent, et en elle réside l'esprit de la quintessence qui fait tout, et sans elle on ne peut rien faire.* Ce feu, cette terre et cette eau qui se trouvent dans cette même matière de l'œuvre, sont frères comme les éléments le sont entre eux, ce qui fait qu'Isis les appelle de ce nom. Il dit aussi qu'ils sont Dieux synthrônes de l'Égypte, ou des Dieux également révéérés par les Égyptiens, partici-

²⁶¹ Vade mecum.

pants au même trône et au même honneur, pour nous faire entendre que les trois ne sont qu'un, et qu'ils ne signifient que la même chose, quoiqu'ils aient différents noms. Cette unité ou ces trois principes qui se réunissent pour ne faire qu'un tout, est déclaré palpablement par le triangle qui se voit dans ce monument.

Ayant dit ce que c'est qu'Anubis, on devine aisément comment il put accompagner Osiris dans son voyage, puisque le Mercure Philosophique est toujours dans le vase ; qu'il passe par le noir ou l'Éthiopie, le blanc, etc. ; on a vu le reste dans le chapitre d'Osiris. Quant à la tête de chien qu'on donne à Anubis, nous avons vu que les Égyptiens prenaient le chien pour symbole d'un Ministre d'État ; ce qui convient très bien au Mercure des Philosophes, puisque c'est lui qui conduit tout l'intérieur de l'œuvre. Le caducée seul le fait connaître pour Mercure ; la face tantôt noire, tantôt de couleur d'or que lui donne Apulée, n'indique-t-elle pas clairement les couleurs de l'œuvre ? Le texte de Raymond Lulle que nous avons cité, fait voir qu'Osiris, Isis et Anubis, ou Sérapis, Apis et Anubis sont renfermés dans un même sujet, puisqu'Osiris, symbole du Soleil, et Isis, symbole de la Lune, se trouvent dans l'eau mercurielle ; car les Philosophes appellent indifféremment Soleil ou or leur soufre parfait au rouge, et Lune ou argent, leur matière fixée à blancheur. Le crocodile, animal amphibie, sur lequel Isias a fait représenter Anubis debout, désigne que Mercure ou le Dieu Anubis est

composé ou naît de la terre et de l'eau ; et, afin qu'on ne s'y méprît pas, il a fait mettre auprès un préséticule et une patère, qui sont des vases où l'on met de l'eau ou d'autres liqueurs. Le ballot que le P. Kircher n'a pas expliqué, et que D. de Montfaucon prend pour un *coussin bandé*, en avouant qu'il n'en sait pas l'usage, signifie le commerce qui se fait par le moyen de l'or, dont le globe qu'Anubis porte à la main droite est le symbole. On voit assez souvent le globe dans les hiéroglyphes égyptiens, parce qu'ils avaient l'Art sacerdotal pour objet. Lorsque ce globe est joint à une croix, c'est pour faire voir que l'or est composé des quatre éléments si bien combinés qu'ils ne se détruisent point l'un et l'autre. Quand le globe est ailé, c'est l'or qu'il faut volatiliser pour parvenir à lui donner la vertu transmutative. Un globe environné d'un serpent, ou un serpent appuyé sur un globe, est un signe de la putréfaction par laquelle il doit passer avant d'être volatilité. On le trouve même quelquefois ailé, avec un serpent attaché au-dessous²⁶², et alors il désigne la putréfaction et la volatilisation qui en est une suite. Mais il faut faire attention que je parle de l'or philosophique, ou Soleil hermétique, je crois devoir faire cette observation, crainte que quelque souffleur n'en prenne occasion de chercher par les eaux fortes ou quelques dissolvants semblables, le moyen de distiller l'or commun, et ne s'imagine avoir

²⁶² Kirch. Obel. Pamph. p. 399.

touché au but quand il fera parvenu à les faire passer ensemble dans le récipient.

Chapitre IX : Canope

Les Mythologues ont hasardé bien des conjectures physiques, astronomiques et morales sur les Canopes ; il s'en trouve même d'assez ingénieuses : mais on n'est pas plus éclairci après cela, et chacun a tourné l'allégorie du côté qui frappait le plus son imagination, sans néanmoins qu'aucun ait touché le but que s'étaient proposé les Égyptiens dans l'invention et les représentations du Dieu Canope. S'ils avaient suivi mon système, ils n'auraient pas eu besoin de se mettre l'esprit si fort à la torture, pour deviner ce que pouvait signifier ce Dieu cruche. Il ne leur aurait fallu que des yeux, et ils n'auraient pas perdu leur temps à subtiliser en vain. Qu'on montre à un Philosophe Hermétique un Canope, il n'hésitera pas à dire ce que c'est, n'eût-il jamais entendu parler du Canope d'Égypte, ni des hiéroglyphes donc ils sont couverts ; parce qu'il y reconnaîtra une représentation symbolique de tout ce qui est nécessaire à l'œuvre des Sages. En effet, ce Dieu n'est-il pas toujours représenté dans les monuments Égyptiens sous la forme d'un vase surmonté d'une tête d'homme ou de femme, toujours coiffée, et la coiffure serrée d'un bandeau, à peu près comme on coiffe une bouteille, pour empêcher

la liqueur de s'éventer ou de s'évaporer ? Faut-il donc être un Œdipe pour deviner une chose qui se manifeste par elle-même ? Un Canope n'est autre chose que la représentation du vase dans lequel on met la matière de l'Art sacerdotal ; le col du vase est désigné par celui de la figure humaine ; la tête et la coiffure montrent la manière dont il doit être scellé, et les hiéroglyphes, dont sa superficie est remplie, annoncent aux spectateurs les choses que ce vase contient, et les différents changements de formes, de couleurs et de manières d'être de la matière. « Le vase de l'Art, dit d'Espagnet²⁶³, doit être de forme ronde ou ovale, ayant un col de la hauteur d'une palme ou davantage, l'entrée sera étroite. Les Philosophes en ont fait un mystère et lui ont donné divers noms. Ils l'ont appelé cucurbite, ou vase aveugle, parce qu'on lui ferme l'œil avec le sceau hermétique, pour empêcher que rien d'étranger ne s'y introduise, et que les esprits ne s'en évaporent. »

Les Mythologues se sont persuadé mal à propos que le Dieu Canope était uniquement le hiéroglyphe de l'élément de l'eau. Ceux qui sont percés de petits trous, ou qui ont des mamelles par lesquels l'eau s'écoule, ont été faits à l'imitation des Canopes, non pour représenter simplement l'élément de l'eau, mais pour indiquer que l'eau mercurielle des Philosophes, contenue dans les Canopes, est le principe humide et

²⁶³ Can. 113.

fécondant de la Nature. C'est de cette eau que l'on parlait, quand on dit à Plutarque que Canope avait été le pilote du vaisseau d'Osiris ; parce que l'eau mercurielle conduit et gouverne tout ce qui se passe dans l'intérieur du vase. La morsure d'un serpent, dont Canope fut atteint, marque la putréfaction du mercure et la mort qui s'ensuivit indique la fixation de cette substance volatile. Tout cela est très bien signifié par les hiéroglyphes des Canopes. Comme je les ai déjà expliqués pour la plupart dans les chapitres précédents, le Lecteur pourra y avoir recours. Quant aux animaux, nous en parlerons dans la suite.

À une des embouchures du Nil était une ville du nom Canope, où ce Dieu avait un temple superbe. S. Clément d'Alexandrie²⁶⁴ dit qu'il y avait dans cette ville une Académie des sciences, la plus célèbre de toute l'Égypte : qu'on y apprenait toute la Théologie égyptienne, les Lettres hiéroglyphiques ; qu'on y initiait les Prêtres dans les mystères sacrés, et qu'il n'y avait pas un autre lieu où on les expliquât avec plus d'attention et d'exactitude ; c'est pour cette raison que les Grecs y faisaient de si fréquents voyages. Sans doute qu'en donnant des instructions sur le Dieu Canope, on se trouvait dans la nécessité d'expliquer en même temps tous les mystères voilés sous l'ombre des hiéroglyphes, dont la superficie de ce Dieu était remplie ; au lieu que dans les autres villes où l'on ado-

²⁶⁴ Strom. l. 6. 266

rait Osiris et Isis, etc., on ne se trouvait que dans le cas de faire l'histoire que du Dieu ou de la Déesse qui y étaient révéérés en particulier.

Voilà les principaux Dieux de l'Égypte, dans lesquels on comprend tous les autres. Hérodote²⁶⁵ nomme aussi Pan comme le plus ancien de tous les Dieux de ce pays ; et dit qu'en langue égyptienne on le nommait *Mendès*. Diodore²⁶⁶ nous assure qu'il était en si grande vénération dans ce pays-là qu'on voyait sa statue dans tous les temples et qu'il fût un de ceux qui accompagnèrent Osiris dans son expédition des Indes. Mais comme ce Dieu n'indique autre chose que le principe générant de tout, et qu'on le confond en conséquence avec Osiris, je n'en dirai rien de plus. Nous dirons ces deux mots de Sérapis dans la troisième section. On décerna aussi les honneurs du culte à Saturne, Vulcain, Jupiter, Mercure, Hercule, etc. Nous en traiterons dans les livres suivants, lorsque nous expliquerons la Mythologie des Grecs.

²⁶⁵ L. 2.

²⁶⁶ L. I. p. 16.

SECTION SECONDE : ROIS D'ÉGYPTE ET MONUMENTS ÉLEVÉS DANS CE PAYS-LÀ

L'histoire ne nous apprend sur les premiers Rois d'Égypte, rien de plus certain que sur ceux de la Grèce et des autres Nations. La Royauté n'était pas héréditaire chez les Égyptiens, suivant Diodore. Ils élisaient pour Rois ceux qui s'étaient rendus recommandables, soit par l'invention de quelques arts utiles, soit par leurs bienfaits envers le peuple. Le premier dans ce genre, si nous en voulons croire les Arabes, fut *Hanuch* ; le même qu'*Henoc*, fils de Jared, qui fut aussi nommé *Idris* ou *Idaris*, et que le P. Kircher dit²⁶⁷ être le même qu'Osiris, sur le témoignage d'Abenéphi et de quelques autres Arabes. Mais sans nous amuser à discuter si ces Arabes et Manéthon I, ou le Sybenite disent la vérité pour ce qui a précédé le Déluge, c'est de cette époque remarquable que nous devons dater. Plusieurs Auteurs sont même persuadés que Manéthon, qui était Prêtre d'Égypte, n'a formé ses Dynasties, et n'a écrit beaucoup d'autres choses que conformément aux fables qui avaient été inventées et divulguées longtemps avant lui. Ce sentiment est d'autant mieux fondé que ces fables contenaient

²⁶⁷ Œdip. Ægypt. T. I. p. 66. et suiv.

l'histoire de la succession prétendue des Rois du pays, pour cacher leur véritable objet, dont les Prêtres faisaient un mystère et un secret qu'il leur était défendu de révéler sous peine de la vie. Manéthon, comme Prêtre, fut donc obligé d'écrire conformément à ce que l'on débitait au peuple. Mais le secret auquel il était tenu, ne l'obligeant pas à défigurer ce qu'il y avait de vrai dans l'histoire, il a bien pu nous le conserver au moins en partie. La discussion de la succession des Rois d'Égypte m'entraînerait dans une dissertation qui n'entre point dans le plan que je me suis proposé. Je laisse ce soin à ceux qui veulent entreprendre l'histoire de ce pays-là. Il suffit, pour remplir mon objet, de rapporter les Rois que les Auteurs citent comme ayant laissé des monuments qui prouvent que l'Art sacerdotal ou hermétique était connu et en vigueur dans l'Égypte.

Le premier qui s'y établit après le Déluge fut Cham, fils de Noé, qui, suivant Abénéphi²⁶⁸, fut nommé Zoroastre et Osiris, c'est-à-dire, *feu répandu dans toute la Nature*. À Cham succéda Mesraïm. La chronique d'Alexandre²⁶⁹ donne le surnom de Zoroastre à celui-ci, et Opmecrus le nomme Osiris. Le portrait que les Auteurs font de Cham et de Mesraïm ou Misraïm, est celui d'un Prince idolâtre, sacrilège, adonné à toutes sortes de vices et de débauches, et ne peut convenir à Osiris, qui n'était occupé qu'à remettre le vrai culte

²⁶⁸ Kirch. *Loc. cit.* p. 85.

²⁶⁹ L. I.

de Dieu en vigueur, à faire fleurir la Religion et les Arts, et à rendre ses peuples heureux sous la conduite prudente, sage et religieuse de l'incomparable Hermès Trismégiste. Ce seul contraste devrait faire abandonner l'opinion de ceux qui soutiennent que Cham, ou Misraïm son fils étaient les mêmes qu'Osiris. Il est bien plus naturel de penser que le prétendu Zoroastre ou Osiris, qui signifient feu caché ou, feu répandu dans tout l'Univers, n'eut jamais d'autre Royauté que l'empire de la Nature, que de regarder ce nom comme surnom d'un homme, fût-il Roi, puisqu'il ne saurait même convenir à toute l'humanité réunie.

La chronique d'Alexandrie fait Mercure successeur de Misraïm, et dit qu'il régna 35 ans; elle ajoute qu'il quitta l'Italie pour se rendre en Égypte, où il philosophait sous un habit tressé d'or; qu'il y enseigna une infinité de choses²⁷⁰, que les Égyptiens le proclamèrent Dieu, et l'appelaient le *Dieu d'or*, à cause des grandes richesses qu'il leur procurait. Plutarque²⁷¹

²⁷⁰ Convasato ingenti auri pondere Italiâ excessit, atque in Ægyptum se contulit ad stirpam à Chamo Noëmi filio patruo suo oriundam, à quâ per honorificè exceptus est, qui dum ibi ageret, præ se contempsit omnes, aureumque amiculum indutus philosophabatur apud Ægyptios, multa mirabilia docens eos, et multa eis prædicebat eventura, naturâ enim erat ingeniosus. Ægyptii ergo eum Mercurium Deum proclamaverunt, ut qui futura prænunciaret, illisque à Deo oracula et responsa de duturis, veluti internuncius reserret, aurumque subministraret, quem opum largitorem appellabant, aureumque Deum vocabant.

²⁷¹ De Iside et Osiride.

donne à Mercure 38 ans de règne. C'est sans doute ce même Mercure qui, suivant Diodore, fut donné pour conseil à Isis.

Mais, si les choses sont ainsi, où placera-t-on le règne des Dieux ? Si Vulcain, le Soleil, Jupiter, Saturne, etc., ont été Rois d'Égypte, et que chacun n'ait pas régné moins de douze cents ans, comme nous l'avons dit ci-devant ; il n'est pas possible de concilier tout cela, quand même on dirait que ces noms des Dieux n'étaient que des surnoms donnés à de véritables Rois. La chose deviendra encore moins vraisemblable, si l'on veut s'en rapporter à la chronique d'Alexandrie, qui donne Vulcain pour successeur à Mercure, et le Soleil pour successeur à Vulcain. Après le Soleil elle met Sosin, ou Sothin, ou Sochin. Après Sosin, Osiris, puis Horus, ensuite Thulen, qui pourrait être le même qu'Eusèbe nomme Thuois, et Hérodote Thonis. Diodore bouleverse tout l'ordre de cette prétendue succession ; et la confusion, qui naît de-là, forme un labyrinthe de difficultés donc il n'est pas possible de se tirer. Mais enfin, il faut s'en tenir à quelque chose ; c'est pourquoi nous dirons, avec Hérodote et Diodore²⁷², que le premier Roi qui régna en Égypte, après les Dieux, fut un homme appelé Ménas ou Mènes, qui apprit aux peuples le culte des Dieux et les cérémonies qu'on devait y observer.

Ainsi commença donc le règne des hommes en

²⁷² Diod. l. I. p. 2. c. I.

Égypte, qui dura, suivant quelques-uns, jusqu'à la cent quatre-vingtième Olympiade, temps auquel Diodore fut en Égypte, et auquel régnait Ptolémée IX, surnommé Denis.

Ménas donna aux Égyptiens des lois par écrit, qu'il disait avoir promulguées par ordre de Mercure, comme le principe et la cause de leur bonheur. On voit que Mercure se trouve partout, soit pendant le règne des Dieux que les Auteurs font durer un peu moins de huit mille ans, et dont le dernier fut Horus, soit pendant le règne des hommes, qui commença à Ménas; d'où l'on doit conclure, contre le sentiment du P. Kircher²⁷³, que ce Ménas ne peut être le même que Mythras et Osiris, puisque ce dernier fut le père d'Horus. Mais suivons Diodore. La race de Ménas donna 52 Rois en 1040 ans. Busiris fut ensuite élu, et huit de ses descendants lui succédèrent. Le dernier des huit, qui se nommait aussi Busiris, fit bâtir la ville de Thèbes, ou la ville du Soleil. Elle avait cent quarante stades d'enceinte; Strabon lui en donne quatre-vingts de longueur: elle avait cent portes, deux cents hommes passaient par chacune avec leurs chariots et leurs chevaux²⁷⁴. Tous les édifices en étaient superbes

²⁷³ Œdip. T. I. p. 93.

²⁷⁴ Nec quot Orchomenon advenium necquot Thebas
 Ægyptias ubi plurimæ in domibus opes conditæ jacent,
 Quæ centum habent portas, ducenti autem per
 unamquenque
 Viri egrediuntur cum equi et curribus
 Neque mihi si tot daret. Homer. *Iliad.* 9. v. 381.

et d'une magnificence au-delà de ce qu'on peut imaginer. Les successeurs de ce Busiris se firent une gloire de contribuer à l'ornement de cette ville. Ils la décorèrent de temples, de statues d'or, d'argent, d'ivoire de grandeur colossale. Ils y firent élever des obélisques d'une seule pierre, et la rendirent enfin supérieure à toutes les villes du monde. Ce sont les propres termes de Diodore de Sicile, qui est en cela d'accord avec Strabon.

Cette ville, devenue célèbre dans tout le monde, et dont les Grecs, ne sachant rien pendant longtemps que par oui-dire, n'ont pu en parler que d'une manière fort suspecte, fut bâtie en l'honneur d'Orus ou Apollon, le même que le Soleil, dernier des Dieux qui furent Rois en Égypte ; et non pas en l'honneur de l'astre qui porte ce nom, comme les monuments qu'on y voyait le témoignent. Une ville si opulente, si remplie d'or et d'argent, apportés en Égypte par Mercure, qui, comme nous l'avons dit d'après les Auteurs, apprit aux Égyptiens la manière de le faire, n'est-elle pas une preuve convaincante de la science des Égyptiens, quant à la Philosophie ou l'Art hermétique ? Il y avait dans cette même ville, continue Diodore, quarante-sept mausolées de Rois, dont dix-sept subsistaient encore du temps de Ptolémée Lagus. Après les incendies arrivés du temps de Cambyse, qui en transporta l'or et l'argent dans la Perse, on y trouva encore 300 talents pesant d'or et 2 300 d'argent.

Busiris, fondateur de cette ville, était fils de Roi,

par conséquent Philosophe instruit de l'Art sacerdotal ; il était même Prêtre de Vulcain. L'entrée en était défendue aux étrangers. Ce fut sans doute une des raisons qui engagèrent les Grecs à décrier si hautement ce Busiris, le même dont il est fait mention dans les travaux d'Hercule. Mais de quoi n'est pas capable l'envie, la jalousie ? Les Grecs ne pouvaient qu'aboyer après ces richesses qu'ils ne voyaient qu'en perspective.

Les Obélisques seuls suffiraient pour prouver que ceux qui les faisaient élever, étaient parfaitement au fait de l'Art hermétique. Les hiéroglyphes dont ils étaient revêtus, les dépenses excessives qu'il fallait faire, et jusqu'à la matière, ou plutôt le choix affecté de la pierre, décèlent cette science. Je n'apporterai même pas en preuves ce que dit le P. Kircher²⁷⁵, que l'on doit la première invention des Obélisques à un fils d'Osiris, qu'il nomme *Mesramuthisis*, qui faisait sa résidence à Héliopolis, et qui en éleva le premier, parce qu'il était instruit des sciences d'Hermès, et qu'il fréquentait habituellement les Prêtres. Je dirai seulement avec le même Auteur²⁷⁶, qu'afin que tout fût mystérieux dans ces Obélisques, les inventeurs

²⁷⁵ Obelisc. pamph. p. 48.

²⁷⁶ Ne quicquam mysteriorum tam arcanæ Obeliscorum machinationi deesset ; materiam lapidis, primi illi hieroglyphicæ literaturæ inventores elegerunt, mysteriis quæ continebant congruam. *Ibid.* p. 49.

des caractères hiéroglyphiques firent même choix d'une matière convenable à ces mystères.

« La pierre de ces Obélisques, dit le même Auteur²⁷⁷, était une espèce de marbre dont les couleurs différentes semblaient avoir été jetées goutte à goutte ; sa dureté ne le cédait point à celle du porphyre, que les Grecs appellent *πυροποικιλος*, les Latins *Pierres de Thèbes*, et les Italiens *Granito rosso*. La carrière d'où l'on tirait ce marbre était près de cette fameuse ville de Thèbes, où résidaient autrefois les Rois d'Égypte, auprès des montagnes qui regardaient l'Éthiopie et les sources du Nil, en tirant vers le midi. Il n'est point de sortes de marbres que l'Égypte ne fournisse ; je ne vois pas par quelle raison les *Hiéromyste* choisissaient pour les Obélisques celle-là plutôt qu'une autre. Il y avait certainement quelque mystère caché là-dessous, et c'était sans doute en vue de quelque secret de la Nature. » On dira peut-être que la dureté, la ténacité faisait préférer ce marbre à tout autre, parce qu'il était propre à résister aux injures du temps. Mais le porphyre, si commun dans ce pays-là, était bien aussi solide, et par conséquent aussi durable. Pourquoi d'ailleurs n'y regardait-on pas de si près quand il s'agissait d'élever d'autres monuments plus grands ou plus petits que les Obélisques, et l'on employait alors d'autres espèces de marbres ? Je dis donc, ajoute le même Auteur, que ces Obélisques étant élevés en

²⁷⁷ *Loc. cit.*

l'honneur de la Divinité solaire, on choisissait, pour les faire, une matière dans laquelle on connaissait quelques propriétés de cette Divinité, ou qui avait quelque analogie de ressemblance avec elle.

Le P. Kircher avait raison de soupçonner du mystère dans la préférence que l'on donnait à ce marbre, dont les couleurs étaient constamment au nombre de quatre. Il n'a même pas mal rencontré lorsqu'il dit que c'était à cause d'une espèce d'analogie avec le Soleil ; il aurait pu assurer la chose, s'il avait suivi notre système, pour le guider dans ses explications. Car il aurait vu clairement que les couleurs de ce marbre font précisément celles qui surviennent à la matière que l'on emploie dans les opérations du grand œuvre, pour faire le soleil philosophique, en l'honneur et en mémoire duquel on élevait ces Obélisques. On en jugera par la description suivante qu'en fait le même Auteur²⁷⁸ : « La Nature a mélangé quatre substances pour la composition de ce Pyrite égyptienne ; la principale, qui en fait comme la base et le fond, est d'un rouge éclatant, dans laquelle sont comme incrustés des morceaux de cristal, d'autres d'améthystes, les uns de couleur cendrée, les autres bleus, d'autres enfin noirs, qui sont semés çà et là dans toute la substance de cette pierre. Les Égyptiens ayant donc observé ce mélange, jugèrent cette matière comme la plus propre à représenter leurs mystères. » Un Phi-

²⁷⁸ *Ibid.* p. 50.

losophe hermétique ne s'exprimerait pas autrement que le P. Kircher ; mais il aurait des idées bien différentes. On sait, et nous l'avons répété assez souvent, que les trois couleurs principales de l'œuvre sont la noire, la blanche et la rouge. Ne sont-ce pas celles de ce marbre ? La couleur cendrée n'est-elle pas celle que les Philosophes appellent Jupiter, qui se trouve intermédiaire entre la noire nommée Saturne et la blanche appelée Lune ou Diane ? La rouge qui domine dans ce marbre ne désigne-t-elle pas clairement celle qui, dans les livres des Philosophes Hermétiques, est comparée à la couleur des pavots des champs, et constitue la perfection du Soleil ou Apollon des Sages ? La bleue n'est-elle pas celle qui précède la noirceur dans l'œuvre, que Flamel²⁷⁹ et Philalèthe²⁸⁰ disent être un signe que la putréfaction n'est pas encore parfaite ? Nous en parlerons plus au long dans le chapitre de Cérès au IVe Livre, lorsque nous expliquerons ce que c'était que le lac Cyanée, par lequel se sauva Pluton en enlevant Proserpine.

Voilà tout le mystère dévoilé. Voilà le motif de la préférence que les Égyptiens donnèrent à ce marbre pour en former les Obélisques, et c'était, comme l'on voit, avec raison, puisqu'il s'agissait de les élever en l'honneur d'Horus ou du Soleil philosophique, et de représenter sur leurs surfaces des hiéroglyphes, sous les ténèbres desquels étaient ensevelies et la matière

²⁷⁹ Explic. des fig. hiéroglyp.

²⁸⁰ Enarrat. Method. 3. Gebri Medic.

dont Horus se faisait et les opérations requises pour y parvenir. Je ne prétends cependant pas que ce fût l'objet unique de l'érection de ces Obélisques et des Pyramides. Je sais que toute la Philosophie de la Nature y était hiéroglyphiquement renfermée en général, et que Pythagore, Socrate, Platon, et la plupart des autres Philosophes grecs puisèrent leur Science dans cette source ténébreuse, où l'on ne pouvait pénétrer, à moins que les Prêtres d'Égypte n'y portassent le flambeau de leurs instructions ; mais je sais aussi que les Philosophes disent²⁸¹ que la connaissance du grand œuvre donne celle de toute la Nature, et qu'on y voit toutes ses opérations et ses procédés comme dans un miroir.

Pline n'est pas d'accord avec Diodore sur le Roi d'Égypte qui le premier fit élever des Obélisques.

Pline²⁸² en attribue l'invention à Mitrès ou Mitras : *Trabes ex os fecere reges, quodam certamine Obeliscos vocantes Solis Numini sacratos ; radiorum ejus argumentum in effigie est, et ita significat in nomine Ægyptio. Primus omnium id instituit Mitres, qui id urbe Solis (Heliopoli seu Thebis intellige) primus regnabat, somnio jussus, et hoc ipsum scriptum in eo.*

Mais sans doute que cette différence ne vient que de ce que Mitrès ou Mithras signifiait le soleil, et Ménas la Lune. Il y a même grande apparence que

²⁸¹ Cosmop. novum lumen Chemic. d'Espagnet, Raymond Lulle, etc.

²⁸² L. 36. c. 8.

ce Mithras et ce Ménas étaient les mêmes qu'Osiris et Isis ; non qu'ils aient en effet fait élever des Obélisques, puisqu'ils n'ont jamais existé sous forme humaine ; mais parce que c'est en leur honneur qu'on les éleva. On ne prouve pas mieux leur existence réelle en disant qu'ils bâtirent Memphis²⁸³ ou quelque autre ville d'Égypte ; puisque Vulcain, Neptune et Apollon ne sont pas moins des personnages fabuleux pour avoir bâti la ville de Troie, comme nous le prouverons dans le cours de cet Ouvrage, et particulièrement dans le VI^e Livre.

Sans m'attacher scrupuleusement à la succession chronologique des Rois d'Égypte, puisque leur histoire entière n'entre point dans mon plan, je passe à quelques-uns de ceux qui ont laissé des monuments particuliers de l'œuvre Hermétique, et je m'en tiens à Diodore de Sicile pour éviter les discussions.

Simandius, au rapport d'Hécatee et de Diodore, fit des choses surprenantes à Thèbes, et surpassa ses prédécesseurs en ce genre. Il fit ériger un monument admirable par sa grandeur, et par l'art avec lequel il était travaillé. Il avait dix stades, la porte par où l'on y entraient, avait deux arpents de longueur, et quarante-cinq coudées de hauteur. Sur ce monument était une inscription en ces termes :

Je suis Simandius roi des rois. Si quelqu'un

²⁸³ Hérodote, in Euterp.

désire savoir ce que j'ai été et où je suis, qu'il considère mes ouvrages.

J'omets la description de ce superbe monument ; on peut la voir dans les Auteurs cités ; je dirai seulement, avec eux, qu'entre les peintures et les sculptures placées sur un des côtés de ce fameux péristyle, on voyait Simandius offrant aux Dieux l'or et l'argent qu'il faisait tous les ans ; la somme en était marquée, et montait à 131 200 000 000 mines, suivant le même Diodore.

Auprès de ce monument, on voyait la Bibliothèque Sacrée, sur la porte de laquelle était écrit REMÈDE DE L'ESPRIT. Sur le derrière était une belle maison, où l'on voyait 20 couffins ou petits lits dressés pour Jupiter et Junon, la statue du Roi et son tombeau. Autour étaient distribués divers appartements ornés de peintures, qui représentaient tous les animaux révéérés en Égypte, et tous semblant diriger leurs pas vers le tombeau. Ce monument était environné d'un cercle d'or massif, épais d'une coudée, et sa circonférence était de 365. Chaque coudée était un cube d'or, et marquée par des divisions. Sur chacune étaient gravés les jours, les années, le lever et le coucher des Astres, et tout ce que cela signifiait suivant les observations astrologiques des Égyptiens. Ce cercle fut enlevé, dit-on, du temps que Cambyse et les Perses régnèrent en Égypte.

Ce que nous venons de rapporter de la magnifi-

cence de Simandius, montre assez, tant par la matière dont ces choses étaient faites, que par la forme qu'on leur donnait, pour quelle raison et à quel dessein on les avait ainsi faites. Quelque interprétation que les Historiens puissent y donner, comment pourront-ils supposer que Simandius ait pu tirer, soit des mines, soit des impôts une si prodigieuse quantité d'or ? Et quand on pourrait le supposer, Simandius aurait-il eu droit de s'en faire une gloire particulière, et d'en parler comme de son ouvrage ? Si les autres Rois avaient le même revenu, ils pouvaient s'en glorifier comme lui. Il y eût eu de la folie à faire graver sur son tombeau qu'il ne tenait ces richesses que de ses exactions, et de la puérité à faire marquer la somme des richesses qu'il tirait annuellement de la terre. Une si grande somme paraît à la vérité incroyable ; mais elle ne l'est pas à ceux qui savent ce que peut transmuier un gros de poudre de projection multipliée en qualité autant qu'elle peut l'être.

L'inscription mise au-dessus de la porte de la Bibliothèque, annonce combien la lecture est utile ; mais elle ne paraît y avoir été placée que pour marquer le trésor qui y était renfermé ; c'est-à-dire les livres que les Égyptiens appelaient *sacrés*, ou ceux qui contenaient en termes allégoriques, et en caractères hiéroglyphiques toute la Philosophie hermétique ou l'art de faire l'or, et le remède pour guérir toutes les maladies ; puisque la possession de cet art fait évanouir la source de toutes les maladies de l'esprit, l'ambition,

l'avarice, et les autres passions qui le tyrannisent. Cette science étant celle de la Sagesse, on peut dire avec Salomon²⁸⁴, l'or n'est que du sable vil en comparaison de la sagesse, et l'argent n'est que de la boue. Son acquisition vaut mieux que tout le commerce de l'or et de l'argent ; son fruit plus précieux que toutes les richesses du monde : tout ce qu'on y désire ne peut lui être comparé. La santé et la longueur de la vie est à sa droite²⁸⁵, la gloire et des richesses infinies sont à sa gauche. Ses voies sont des opérations belles, louables et nullement à mépriser ; elles ne se font point avec précipitation ni à la hâte, mais avec patience et attention pendant un long travail : c'est l'arbre de vie à ceux qui la possèdent et heureux sont ceux qui l'ont en leur pouvoir !

On explique communément ces paroles, de la sagesse et de la piété, mais quoiqu'on possède tout quand on possède Jésus-Christ, et que l'on est fidèle à observer sa loi, l'expérience de tous les temps nous démontre que la santé, la longueur de la vie, la gloire et les richesses ne sont pas l'apanage de tous les Saints. Pourquoi Salomon ne l'aurait-il pas dit de la sagesse hermétique, puisque tout y convient parfaitement, et en est proprement la définition ?

Le huitième Roi d'Égypte après Simandius, ou Smendes, appelé aussi Osymandrias, fut Uchorens,

²⁸⁴ Sap. 7.

²⁸⁵ Prov. c. 3.

suivant Diodore²⁸⁶, que je me suis proposé de suivre. Il fit bâtir Memphis, lui donna cent cinquante stades de circuit, et la rendit la plus belle ville de l'Égypte ; les Rois ses successeurs la choisirent pour leur séjour. Miris, le douzième de sa race, régna dans la suite, et fit construire à Memphis le vestibule septentrional du temple, dont la magnificence n'était point inférieure à ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. Il fit aussi creuser le lac Mœris de trois mille six cents stades de tour et de cinquante brasses de profondeur, afin de recevoir les eaux du Nil, lorsqu'elles débordaient avec trop d'abondance, et de pouvoir les distribuer dans les champs des environs, quand les eaux manquaient d'inonder le pays. Chaque fois qu'on donnait issue ou entrée à ces eaux, il en coûtait cinquante talents. Au milieu de cette espèce de lac, Miris fit élever un mausolée à deux pyramides de la hauteur d'un stade chacune, l'une pour lui, l'autre pour son épouse, à laquelle il accorda, pour sa toilette, tout le produit de l'impôt mis sur le poisson qui se pêchait dans ce lac. Sur chaque pyramide était une statue de pierre, assise sur un trône, le tout d'un ouvrage exquis.

Sésostris prit ensuite la couronne, et surpassa tous ses prédécesseurs en gloire et en magnificence. Après qu'il fut né, Vulcain apparut en songe à son père, et lui dit que Sésostris son fils commanderait à tout l'Univers. Il le fit en conséquence élever avec

²⁸⁶ Lib. I. p. 2. c. I.

nombre d'autres enfants du même âge ; l'obligea aux mêmes exercices fatigants, et ne voulut pas qu'il eût d'autre éducation qu'eux, tant afin que la fréquentation les rendît plus liés, que pour l'endurcir au travail. Pour se concilier l'attachement de tout le monde, il employa les bienfaits, les présents, la douceur, l'impunité même à l'égard de ceux qui l'avaient offensé. Assuré de la bienveillance des chefs et des soldats, il entreprit cette grande expédition, dont les Historiens nous ont conservé la mémoire. De retour en Égypte, il fit une infinité de belles choses à grands frais, afin d'immortaliser son nom. Il commença par construire dans chaque ville de ses États un temple magnifique en l'honneur du Dieu qui y était adoré ; et fit mettre une inscription dans tous les temples, qui annonçait à la postérité qu'il les avait fait tous élever à ses frais, sans avoir levé aucune contribution sur ses peuples. Il fit amonceler des terres en forme de montagnes, bâtir des villes sur ces élévations, et les peupla des habitants qu'il tira des villes basses, trop exposées à être submergées dans les débordements du Nil. On creusa par ses ordres un grand nombre de canaux de communication, tant pour faciliter le commerce que pour défendre l'entrée de l'Égypte à ses ennemis. Il fit construire un navire de bois de cèdre, long de 280 coudées, tout doré en dehors, et argenté en dedans, qu'il offrit au Dieu qu'on révérait particulièrement à Thèbes. Il plaça dans le temple de Vulcain à Memphis sa statue et celle de son épouse, faites

d'une seule pierre, haute de trente coudées, et celles de ses enfants hautes de vingt. Il s'acquît enfin tant de gloire, et sa mémoire fut en telle vénération, que plusieurs siècles après, Darius, père de Xerxès, ayant voulu faire placer sa statue avant celle de Sésostris dans le temple de Memphis, le Prince des Prêtres s'y opposa, en lui représentant qu'il n'avait pas encore fait tant et de si grandes choses que Sésostris. Darius, loin de se fâcher de la liberté du Grand Prêtre, lui répondit qu'il donnerait tous ses soins pour y parvenir, et que si le ciel lui conservait la vie, il ferait en sorte de ne lui céder en rien.

Sésostris ayant régné trente-trois ans mourut, et son fils qui lui succéda, ne fit rien de remarquable en fait de magnificence, sinon deux obélisques chacun d'une même pierre, haute de cent coudées et large de huit, qu'il fit dresser en l'honneur du Dieu d'Héliopolis, c'est-à-dire du Soleil ou d'Horus. Hérodote²⁸⁷ nomme Pheron ce fils de Sésostris, et lui donne Prothée pour successeur, au lieu que Diodore en met plusieurs entre eux, et n'en nomme aucun jusqu'à Amasis, qui eut pour successeur Actisanes Éthiopien, ensuite Ménides, que quelques-uns appellent Marus. C'est lui qui fit faire ce célèbre labyrinthe, dont Dédale fut si enchanté qu'il en construisit un semblable à Crète pendant le règne de Minos. Ce dernier

²⁸⁷ L. 2. c. 3.

n'existait plus du temps de Diodore et celui d'Égypte subsistait dans tout son entier.

Cétès, que les Grecs nomment Prothée, régna après Ménide, Cétès était expert dans tous les arts. C'est le Prothée des Grecs, qui se changeait en toutes sortes de figures et qui prenait les formes tantôt de lion, puis de taureau, de dragon, d'arbre, de feu. Nous expliquerons pourquoi dans les livres suivants.

Le neuvième qui porta la couronne en Égypte après Prothée, fut Chembis, qui régna cinquante ans, et fit élever la plus grande des trois pyramides, que l'on met au nombre des merveilles du monde. La plus grande couvre de sa base sept arpents de terrain, sa hauteur en a six, et sa largeur de chacun des quatre côtés, qui diminue à mesure que la pyramide s'élève, a soixante-cinq coudées. Tout l'ouvrage est d'une pierre extrêmement dure, très difficile à travailler. On ne peut revenir de l'étonnement qui saisit à la vue d'un édifice si admirable. Quelques-uns assurent, continue Diodore, qu'il y a plus de trois mille ans que cette masse énorme de bâtisse a été élevée, elle subsiste néanmoins encore dans tout son entier. Ces Pyramides sont d'autant plus surprenantes, qu'elles sont dans un terrain sablonneux, fort éloigné de toutes sortes de carrières, et que chaque pierre de la plus grande de ces Pyramides n'avait pas moins de trente pieds de face, selon le rapport d'Hérodote²⁸⁸. La tra-

²⁸⁸ Lib. 2.

dition du pays était qu'on avait fait transporter ces pierres des montagnes de l'Arabie. Une inscription gravée sur cette Pyramide apprenait que la dépense faite en oignons, ails et raves donnés pour vivre aux ouvriers qui avaient travaillé à sa construction, montait à seize cents talents d'or ; que trois cent soixante mille hommes y furent employés pendant vingt ans, et qu'il en coûta douze millions d'or pour transporter les pierres, les tailler et les poser. Suivant Ammien Marcellin, on ne fit pas moins de dépenses pour le Labyrinthe. Combien en dût-il coûter, dit Hérodote, pour le fer, les vêtements des ouvriers, et les autres choses requises ?

Chabrée et Mycerin, qui régnèrent après Chembis, firent aussi élever des Pyramides superbes, avec des frais proportionnés, mais immenses. Bocchorus vint ensuite ; Sabachus, qui abdiqua la couronne, et se retira en Éthiopie. L'Égypte après cela fut gouvernée par douze Pairs pendant quinze ans, au bout desquels un des douze, nommé Psammeticus, se fit Roi. Il attira le premier les étrangers en Égypte²⁸⁹ et leur procura toute la sûreté dont ils n'avaient point joui sous ses prédécesseurs, qui les faisaient mourir, ou les réduisaient en servitude. La cruauté que les Égyptiens exercèrent envers les étrangers sous le règne de Busiris, donna occasion aux Grecs, dit Diodore, d'invectiver contre ce Roi, de la manière qu'ils l'ont fait

²⁸⁹ Herodot. I. 2. c. 154.

dans leurs fables, quoique tout ce qu'ils en rapportent soit contraire à la vérité.

Après la mort de Psammeticus commença la quatrième race des Rois d'Égypte, c'est-à-dire d'Apries, qui ayant été attaqué par Amasis, chef des Égyptiens révoltés, fut pris et étranglé. Amasis fut élu à sa place environ l'an du monde 3390, qui fut celui du retour de Pythagore dans la Grèce sa patrie. Pendant le règne du successeur d'Amasis, Cambyses, Roi de Perse, subjuga l'Égypte vers la troisième année de la soixante-troisième Olympiade. Des Éthiopiens, des Perses, des Macédoniens portèrent aussi la couronne d'Égypte ; et, parmi ceux qui y ont régné, on compte six femmes.

Quelques réflexions sur ce que nous avons rapporté, d'après Diodore, ne seront pas hors de propos. Les superbes monuments que le temps avait détruits, ou qui subsistaient encore lorsque cet Auteur fut en Égypte ; les frais immenses avec lesquels on les avait élevés ; l'usage de choisir les Rois dans le nombre des Prêtres, et tant d'autres choses qui se présentent à l'esprit, sont des preuves bien convaincantes de la science Chimico-Hermétique des Égyptiens. Diodore parle en Historien, et ne peut être suspect quant à cet Art sacerdotal, à cette Chimie qu'il ignorait, selon les apparences, avoir été en vigueur dans ce pays-là. Il ne soupçonnait même pas qu'on pût avoir de l'or d'ail-

leurs que des mines. Ce qu'il dit²⁹⁰ de la manière de le tirer des terres frontières de l'Arabie et de l'Éthiopie ; le travail immense qui était requis pour cela, le grand nombre de personnes qui y étaient occupées, donne assez à entendre qu'il ne croyait pas qu'on en tirât d'ailleurs. Aussi n'avait-il pas été initié dans les mystères de ce pays. Il ne paraît même pas qu'il ait eu une liaison particulière avec les Prêtres. Il ne rapporte que ce qu'il avait vu ou appris de ceux qui, comme lui, n'y soupçonnaient sans doute rien de mystérieux : il avoue cependant quelquefois, que ce qu'il rapporte a tout l'air de fable ; mais il ne s'avise pas de vouloir pénétrer dans leur obscurité. Il dit que les Prêtres conservaient inviolablement un secret qu'ils se confiaient successivement. Mais il était du nombre de ceux qui pensaient voir clair où ils ne voyaient goutte ; et qui s'imaginaient que ce secret n'avait d'autre objet que le tombeau d'Osiris, et peut-être ce qu'on entendait par les cérémonies du culte de ce Dieu, de Vulcain et des autres. S'il avait fait attention au culte particulier que l'on rendait à Osiris, Isis, Horus, qui ne passaient que pour des hommes ; celui de Vulcain, dont tous les Rois se firent un devoir d'embellir le temple à Memphis, les cérémonies particulières que l'on observait dans ce culte ; que les Rois étaient appelés *Prêtres de Vulcain*, pendant que chez les autres Nations, Vulcain était regardé comme un misérable Dieu, chassé du ciel à cause de sa laide figure, et condamné à tra-

²⁹⁰ Rer. Antiq. l. 3. c. 2.

vailler pour eux. Si Diodore avait réfléchi sur l'attention qu'avaient les Rois d'Égypte, avant Psamméticus, d'empêcher l'entrée de leur pays aux autres Nations, il aurait vu sans peine qu'ils ne le faisaient pas sans raison. Le commerce des étrangers, pouvant apporter dans l'Égypte les richesses abondantes qu'il porte dans les autres pays, il y eût eu de la folie aux Égyptiens de l'interdire, Diodore convient cependant, avec tous les Auteurs, que les Égyptiens étaient les plus sages de tous les Peuples ; et cette idée ne peut convenir à ces puérités introduites dans leur culte, à moins qu'on ne suppose qu'elles renfermaient des mystères sublimes et conformes à l'idée que l'on avait de leur haute sagesse. Puisque le commerce ne portait en Égypte ni l'or, ni l'argent, ils avaient sans doute une autre ressource pour trouver ces métaux chez eux ; mais, en supposant avec Diodore qu'on tirait au moins l'or d'une terre noire et d'un marbre blanc, peut-on penser qu'ils en fournissaient assez pour ces dépenses excessives que les Rois firent pour la construction de ces merveilles du monde ? ces métaux pouvaient-ils devenir assez communs pour que le peuple en eût cette abondance dont l'écriture fait mention, au sujet de la fuite des Hébreux de l'Égypte ? Si ces mines avaient été si riches, eût-il fallu tant de travail pour les exploiter ? Je serais tenté de croire que Diodore ne parle de ces mines que par ouï-dire. Cette terre noire, ce marbre blanc d'où l'on tirait de l'or, m'ont bien l'air de n'être autres que la terre noire et le marbre

blanc des Philosophes hermétiques ; c'est-à-dire la couleur noire, de laquelle Hermès et ceux qu'il avait instruits, savaient tirer l'or philosophique. C'était là le secret de l'Art sacerdotal, de l'Art des Prêtres d'où l'on tirait les Rois ; aussi Diodore dit-il que l'invention des métaux était fort ancienne chez les Égyptiens, et qu'ils l'avaient apprise des premiers Rois du pays. Que les Métallurgistes de nos jours suivent dans le travail des mines la méthode que Diodore détaille si bien, et qu'ils nous disent ensuite quelle réussite aura eu leur travail. Le P. Kircher sentait bien son insuffisance et l'impossibilité de la chose, lorsque, pour prouver que la Philosophie hermétique ou l'art de faire de l'or n'était pas connue des Égyptiens, il apporte le témoignage de Diodore en preuve que ces peuples le tiraient des mines, et se voit enfin obligé de recourir à un secret qu'ils avaient de tirer ce métal de toutes sortes de matières. Ce secret suppose donc que l'or se trouve dans tous les mixtes. Les Philosophes hermétiques disent, il est vrai, qu'il y est en puissance ; c'est pourquoi leur matière, selon eux, se trouve partout et dans tout ; mais le P. Kircher ne l'entendait pas dans ce sens-là ; et le secret d'extraire en réalité l'or de tous les mixtes est une supposition sans fondement. La science hermétique, l'Art sacerdotal, était la source de toutes ces richesses des Rois d'Égypte, et l'objet de ces mystères si cachés sous le voile de leur prétendue Religion.

Quel autre motif aurait pu les engager à ne s'ex-

pliquer que par des hiéroglyphes ? une chose aussi essentielle que la Religion demande-t-elle à être enseignée par des figures inintelligibles à d'autres qu'aux Prêtres ?

Que le fond de la Religion ou plutôt l'objet soient des mystères, il n'y a rien d'étonnant : tout le monde sait que l'esprit humain est trop borné pour concevoir clairement tout ce qui regarde Dieu et ses attributs ; mais loin de vouloir les rendre encore plus incompréhensibles en les présentant sous les ténèbres presque impénétrables des hiéroglyphes.

Hermès et les Prêtres qui se proposaient de donner au peuple la connaissance de Dieu, auraient pris des moyens plus à sa portée, ce qui ne s'accordait en aucune façon, et qui eût été même contradictoire avec ce secret qui leur avait été recommandé, et qu'ils gardaient si inviolablement. Cela eût été prendre précisément les moyens de ne pas réussir dans leur dessein.

Je sais que, de quelques-unes des fables égyptiennes, on pouvait former un modèle de morale ; mais les autres n'y convenaient nullement. Il y a donc grande apparence qu'elles avaient un autre objet que celui de la Religion. On a inventé une infinité de systèmes pour expliquer et les hiéroglyphes et les fables ; M. Peluche²⁹¹, en suivant les idées de quelques autres, a prétendu qu'ils n'avaient d'autres rapports qu'avec les saisons, et qu'ils n'étaient que des instructions

²⁹¹ Hist. du Ciel.

que l'on donnait au peuple pour la culture des terres ; mais quelle connexion peut avoir cela avec tous ces superbes monuments, ces richesses immenses dont nous avons parlé, ces Pyramides où les Auteurs nous assurent que les anciens Philosophes grecs puisèrent leur Philosophie ?

Ces sages y voyaient donc ce que les inventeurs de ces hiéroglyphes n'avaient pas eu dessein d'y mettre, disons plutôt que les fabricateurs du système de M. Peluche n'y voyaient eux-mêmes goutte.

Un peuple qui n'eut été occupé que de la culture des terres, et qui n'exerçait aucun commerce avec les autres Nations, aurait-il trouvé, en labourant, ces trésors qui fournissaient à tant de dépenses ?

Comment M. Peluche adaptera-t-il ce secret si recommandé à son système ? y aurait-il eu du mystère à représenter hiéroglyphiquement ce que l'on aurait ensuite expliqué ouvertement à tout le monde ? Peut-on en même temps cacher et découvrir une même chose ?

Cela eût été le secret de la comédie. Il n'est pas vraisemblable que l'on eût non seulement fait un mystère de ce que tout le monde savait, mais qu'on eût défendu sous peine de la vie de le divulguer.

Voyons quelques-uns de ces hiéroglyphes, et par les explications que nous en donnerons, tirées de la Philosophie hermétique, on aura lieu de se convaincre de l'illusion de M. Peluche et de tant d'autres.

SECTION TROISIÈME : DES ANIMAUX RÉVÉRÉS EN ÉGYPTÉ ET DES PLANTES HIÉROGLYPHIQUES

Chapitre I : Du bœuf Apis

Tous les Historiens qui parlent de l'Égypte font mention du Bœuf sacré. « Nous ajouterons à ce que nous avons rapporté du culte rendu aux animaux, les attentions et le soin que les Égyptiens ont pour le Taureau sacré, qu'ils appellent *Apis*. Lorsque ce Bœuf est mort²⁹², et qu'il a été magnifiquement inhumé, des Prêtres commis pour cela en cherchent un semblable, et le deuil du peuple cesse lorsque ce Taureau est trouvé. Les Prêtres, à qui l'on confie ce soin, conduisent le jeune animal à la ville du Nil, où ils le nourrissent pendant quarante jours. Ils l'introduisent ensuite dans un vaisseau couvert, dans lequel on lui a préparé un logement d'or, et l'ayant conduit à Memphis avec tous les honneurs dus à un Dieu, ils le logent dans le temple de Vulcain. Pendant tout ce temps-là, les femmes seules ont permission de voir le Bœuf; elles se tiennent debout devant lui d'une manière très indécente. C'est le seul temps où elles

²⁹² Diodor. l. i. c. 4.

puissent le voir. » Strabon²⁹³ dit que ce Bœuf doit être noir, avec une seule marque blanche formée en croissant de lune, au front ou sur l'un des côtés. Pline est du même sentiment²⁹⁴. Hérodote²⁹⁵, en parlant d'Apis, que les Grecs nomment *Epaphus*, dit qu'il doit avoir été conçu par le tonnerre ; qu'il doit être tout noir, ayant une marque carrée au front, la figure d'une aigle sur le dos, celle d'un escarbot au palais, et le poil double à queue²⁹⁶.

Pomponius Méla est d'accord avec Hérodote, quant à la conception d'Apis, de même qu'Élien. « Les Grecs, dit ce dernier, le nomment *epaphus*, et prétendent qu'il tire son origine d'Io l'Argienne, fille d'Inaque ; mais les Égyptiens le nient, et en prouvent le faux, en assurant que l'*Epaphus* des Grecs est venu bien des siècles après Apis. Les Égyptiens le regardent comme

²⁹³ Geogr. l. dernier.

²⁹⁴ *Bos ad Ægyptiis numinis vice cultus Apis vocatur, ac candicanti maculâ in dextro latere, ac cornibus lunæ crescentis insignibus, nodum sub lingua habet quem cantharum appellant. Hunc Bovem certis vitæ annis transactis, mersum in sacerdotum fonte enecant ; interim luctu alium quem substituant quæsituri, donec inveniant derasis capitibus lugent, inventus deducitur à sacerdotibus Memphim. L. 8. c. 46.*

²⁹⁵ L. III. c. 28.

²⁹⁶ *Est aurem hic Apis, idemque Epaphus, è vacca genitus quæ nullum dum alim potest concipere fœtum : quam Ægyptii aiunt fulgure ictam concipere ex eo Apim. Habet autem hic vitulus, qui appellatur Apis hæc signa. Toto corpore est niger, in fronte habens candorem figuræ quadratæ : in tergo effigiem Aquilæ, cantharum in palato, duplices in cauda pilos. Herod. l. 3. c. 28.*

un grand Dieu, conçu d'une Vache par l'impression de la foudre. » On nourrissait ce Taureau pendant quatre ans, au bout desquels on le conduisait en grande solennité à la fontaine des Prêtres, dans laquelle on le faisait noyer, pour l'enterrer ensuite dans un magnifique tombeau.

Plusieurs Auteurs font mention des Palais superbes et des appartements magnifiques que les Égyptiens bâtissaient à Memphis pour loger le Taureau sacré. On sait les soins que les Prêtres se donnaient pour son entretien, et la vénération que le peuple avait pour lui. Diodore nous apprend que de son temps le culte de ce Bœuf était encore en vigueur, et ajoute qu'il était fort ancien. Nous en avons une preuve dans le Veau d'or que les Israélites fabriquèrent dans le désert. Ce peuple sortait de l'Égypte, et avait emporté avec lui son penchant pour l'idolâtrie égyptienne. Il s'était écoulé bien des siècles, depuis Moïse jusqu'à Diodore, qui vivait, suivant son propre témoignage, du temps de Jules César, et fut en Égypte sous le règne de Ptolomée Aulète, environ 55 avant la naissance de J.-C.

Les Égyptiens, du temps du voyage de cet Auteur, ignoraient probablement la véritable origine du culte qu'ils rendaient à Apis, puisque leurs sentiments variaient sur cet article. Les uns, dit-il, pensent qu'ils adorent ce Bœuf, parce que l'âme d'Osiris, après sa mort, passa dans le corps de cet animal, et de celui-ci dans ses successeurs. D'autres racontent qu'un certain Apis ramassa les membres épars d'Osiris tué

par Typhon, les mit dans un Bœuf de bois, couvert de la peau blanche d'un Bœuf, et que pour cette raison on donne à la ville le nom de Busiris. Cet Historien rapporte les sentiments du peuple ; mais il avoue lui-même²⁹⁷ que les Prêtres avaient une autre tradition secrète, conservée même par écrit. Les raisons que Diodore déduit, d'après les Égyptiens, du culte qu'ils rendaient aux animaux, lui ont paru fabuleuses à lui-même, et sont en effet si peu vraisemblables que j'ai cru devoir les passer sous silence. Il n'est pas surprenant que le Peuple et Diodore n'en aient pas su le vrai, puisque les Prêtres, obligés à un secret inviolable sur cet article, s'étaient bien donné de garde de les leur déclarer. Ce sont ces mauvaises raisons qui ont jeté un si grand ridicule sur le culte que les Égyptiens rendaient aux animaux. Regardés dans tous les temps comme les plus sages, les plus avisés, les plus industrieux des hommes, la source même où les Grecs et les autres Nations puisèrent toute leur Philosophie et leur Sagesse, comment les Égyptiens auraient-ils donné dans de si grandes absurdités ? Pythagore, Démocrite, Platon, Socrate, etc., savaient bien sans

²⁹⁷ Mulla alia de Api fabulantur, quæ longum effet singulatum referre. Omnia vero miranda et fide majora de hujusmodi animalium honore differentes Ægyptii, dubitationem haud parvam quærentibus causas injecerunt. Sacerdotes secretiora quædam scripta, ut jam diximus habent. Multi Ægyptorum tres causas reddunt, quarum prima præfertim, omnino fabulosa est, et antiquorum simplicitate digna. L. I. *rerum Antiq.* c. 4.

doute qu'elles renfermaient quelques mystères que le peuple ignorait, mais dont les Prêtres étaient parfaitement instruits. Ce culte était par lui-même si puéril, qu'il ne pouvait être tombé dans l'esprit d'un aussi grand homme que l'école Hermès Trismégiste son inventeur, s'il n'avait eu des vues ultérieures, qu'il ne jugea pas à propos de manifester à d'autres qu'aux Prêtres, pensant que les instructions qu'on donnait d'ailleurs au peuple pour lui faire connaître le vrai Dieu, et en conserver le culte, suffiraient pour l'empêcher de tomber dans l'idolâtrie. Hé, malgré les instructions journalières que l'on donne de la vraie Religion, et du culte religieux qui doit l'accompagner, combien les peuples n'y introduisent-ils pas de superstitions ? Je ne crois pas, dit M. l'Abbé Banier²⁹⁸, qu'il y eut de Religion dans le monde qui fut exempte de ce reproche. Si l'on n'avait égard qu'aux pratiques populaires, qui ne sont souvent qu'une superstition peu éclairée.

Le secret confié aux Prêtres d'Égypte n'avait donc pas pour objet le culte du vrai Dieu ; et le culte des animaux était relatif à ce secret. Intimidés par la peine de mort, et connaissant d'ailleurs les conséquences funestes de la divulgation de ce Secret, ils le gardaient inviolablement. Le peuple ignorant les vraies causes de ce prétendu culte des animaux, ne pouvait en donner que des raisons frivoles, conjectu-

²⁹⁸ Myth. T. I. p. 512.

rales et fabuleuses. Il eût fallu les apprendre de ceux qui avaient été initiés, et ils ne les disaient pas. Les Historiens qui n'étaient pas de ce nombre se sont trouvés dans le même cas que Diodore. L'on entrevoit seulement, à travers les nuages de ces traditions fabuleuses, quelques rayons de lumière que les Prêtres et les Philosophes avaient laissé échapper. Horus Apollo n'a suivi lui-même que les idées populaires dans l'interprétation qu'il a donné des hiéroglyphes Égyptiens. Ce n'est donc pas aux explications qu'en donnent ces Auteurs, qu'il faut s'en tenir, puisqu'on sait très bien qu'ils n'étaient pas du nombre des initiés, et que les Prêtres ne leur avaient pas dévoilé leur secret. Il faut examiner seulement le simple récit qu'ils font des choses, et voir s'il y a moyen de trouver une base sur laquelle tout cela puisse rouler, un objet auquel et les animaux pris en eux-mêmes, et les cérémonies de leur culte prétendu, puissent tendre et se rapporter en tout, au moins dans leur institution primitive. Tous ceux qui, comme le P. Kircher, ont voulu donner dans leurs propres idées, ou fonder leurs interprétations sur celle des Historiens qui n'étaient pas au fait, ont prouvé clairement par leurs explications forcées, qu'il ne faut pas s'en rapporter à eux. La base dont j'ai parlé est la Philosophie hermétique; et l'objet de ce culte n'est autre que la matière requise de l'Art sacerdotal, et les couleurs qui lui surviennent pendant les opérations, lesquelles, pour la plupart, sont indiquées par la nature des animaux, et par les

cérémonies qu'on observait dans leur culte. Afin d'en convaincre ceux qui voudraient encore en douter, examinons chaque chose en particulier.

Il fallait un Taureau noir, ayant une marque blanche au front ou à l'un des côtés du corps, cette marque devait avoir la forme d'un croissant, selon quelques Auteurs; ce Taureau devait même avoir été conçu par les impressions de la foudre. On ne pouvait mieux désigner la matière de l'Art hermétique que par tous ces caractères. Quant à sa conception, Haymon²⁹⁹ dit en termes exprès qu'elle s'engendre parmi la foudre et le tonnerre. Le noir est le caractère indubitable de la vraie matière, comme le disent unanimement tous les Philosophes hermétiques, parce que la couleur noire est le commencement et la clef de l'œuvre. La marque blanche en forme de croissant, était le hiéroglyphe de la couleur blanche qui succède à la noire, et que les Philosophes ont nommé *Lune*. Le Taureau, par ces deux couleurs, avait un rapport avec le Soleil et la Lune, qu'Hermès³⁰⁰ dit être le père et la mère de la matière. Porphyre³⁰¹ confirme cette idée,

²⁹⁹ Jam ostendam vobis fideliter locum ubi lapidem nostrum tolletis. Ite secretè et moroè cum magno silentio, et accedite posteriora mundi, et audietis tonitrum sonantem, sensietis ventum flatem, et videnbitis grandinem et pluviam cadentem, et hæc est res quam desideratis. *Epist.*

³⁰⁰ Table d'Emeraude.

³⁰¹ Lunæ præterea taurum dedicarunt Ægyptii, quem Apim nuncupant, nigrum præ cæteris et signa Solis et Lunæ habentem; mutuatur autem ex Sole Luna lumen, solis symbolum est nigredo; nam et solis ardor nigriora reddit corpora

en disant que les Égyptiens avaient consacré le Taureau Apis au Soleil et à la Lune, parce qu'il en portait les caractères dans ses couleurs noires et blanches, et le scarabée qu'il devait avoir sur la langue. Apis était plus en particulier le symbole de la Lune, tant à cause de ses cornes qui représentent le croissant, que parce que la Lune, n'étant pas dans son plein, a toujours une partie ténébreuse indiquée par le noir, et l'autre partie blanche, claire et resplendissante, caractérisée par la marque blanche, ou en forme de croissant.

Ces raisons étaient suffisantes pour faire choisir un Taureau de cette espèce pour caractère hiéroglyphique, préférablement à tout autre animal ; mais les Prêtres en avaient d'autres encore, dont le motif n'était pas moins raisonnable. Le Soleil produit cette matière, la Lune l'engendre ; la terre est la matrice où elle se nourrit, c'est elle qui nous la fournit, comme les autres choses nécessaires à la vie, et le Bœuf est le plus utile à l'homme, par sa force, sa docilité, son travail dans l'agriculture, dont les Philosophes emploient sans cesse l'allégorie pour exprimer les opérations de l'Art hermétique. C'est pour cette raison que les Égyptiens disaient allégoriquement qu'Isis et Osiris avaient inventé l'agriculture ; et qu'ils en faisaient les Symboles du Soleil et de la Lune. Osiris et Isis n'étaient pas mal désignés par le Bœuf, même suivant les idées que quelques Auteurs attribuent aux Égypt-

humana, et qui sub lingua est scarabæus. Lunæ vero coloris divisio. *Porph. lib. de abstinentia.*

tiens à cet égard. Osiris signifie feu caché, le feu qui anime tout dans la Nature, et qui est le principe de la génération et de la vie des mixtes. Les Égyptiens pensaient, suivant le témoignage d'Abénéphi³⁰², que le génie et l'âme du monde habitaient dans le Bœuf ; que tous les signes ou marques distinctives d'Apis étaient autant de caractères symboliques de la Nature ; les Égyptiens, au rapport d'Eusèbe, disaient aussi qu'ils remarquaient dans le Bœuf beaucoup de propriétés solaires, et qu'ils ne pouvaient mieux représenter Osiris, ou le Soleil, que par cet animal.

Mais s'il est vrai, dira-t-on, que les Prêtres d'Égypte ne prétendaient pas donner au peuple Apis pour un Dieu, pourquoi lui décerner un culte et des cérémonies ? je réponds à cela que le culte n'était pas un culte de latrie ou une véritable adoration, mais seulement relatif, et des cérémonies telles que celles qui sont en usage dans les fêtes publiques, ou à peu près comme l'on donne de l'encens aux personnes vivantes, ou aux figures qui sont représentées sur leurs tombeaux. C'est une pure marque de vénération pour leur rang, ou pour leur mémoire, et l'on ne prétend pas leur rendre les mêmes honneurs qu'à la Divinité. Les Prêtres avaient d'ailleurs deux raisons plausibles d'en agir ainsi. Pénétrés de reconnais-

³⁰² Dicebant autem Ægyptii quod sub Bove habitaret genius, ipse est anima mundi ; et omne signum, quod observabant in corpore ejus, illud putabant signum quoddam et caracterem Naturæ. *Abenephius, de cultu Ægypt.*

sance envers le Créateur, pour une grâce si spéciale que celle de la connaissance de l'Art sacerdotal, ils voulaient non seulement lui en rendre des actions de grâce en particulier, mais ils voulaient aussi engager le peuple à y joindre les siennes, puisqu'il profitait de cette grâce, quoique sans le savoir, par les avantages qu'il retirait des productions de l'Art hermétique. On présentait en conséquence à ce peuple, qui ne se conduit guère que par les sens, l'animal le plus utile et le plus nécessaire, pour l'engager à penser au Créateur et à recourir à lui, en lui donnant occasion de réfléchir sur ses bienfaits. Il ne pouvait voir Dieu. Tout occupé des choses terrestres, il lui fallait un objet sensible qui le lui rappelât sans cesse, et en particulier dans certains temps, c'est-à-dire les jours de fêtes et de pompes instituées pour cela. C'est l'idée que l'on doit avoir des Prêtres d'Égypte à cet égard ; et je crois que l'on doit penser avec le P. Kircher³⁰³ et bien d'autres savants, que ces Prêtres qui furent les maîtres de ces Philosophes, à qui la postérité a consacré le nom de sages par excellence, étaient trop

³⁰³ Quicquid igitur portentorum coluit Ægyptus : quicquid fabularum de Diis fuis, Osiride, Iside, Typhone, Horo aliisque tradidit, iis sacerdotes sapientissimos, nequam existimandum est, vel fidem habuisse ; aut stolidâ quâdam, ac insipiente persuasionem (uti plebs faciebat) inducto, simulachra veluti numina quædam adorasse ; hoc enim quam ab animo sapienti alienum esse nemo non novit. Sed magna iis mysteria significasse, neque hæc ratione carere, sed certas causas habere, vel historiâ, vel naturâ introductas, symbolis istis tam multiformibus luculenter confessi sunt. *Kirch. Mystag. Ægypt.* l. 3. c. 3.

sensés pour croire à la lettre les fables d'Osiris, Isis, Horus, Typhon, etc., et pour rendre un culte aussi extravagant à des animaux ou autres symboles de la Divinité. Les témoignages d'Hermès Trismégiste même, de Jamblique sur les mystères des Égyptiens, ce que disent Plotinus dans son troisième livre des Hypostases, Hérodote, Diodore de Sicile, Plutarque, etc., sont plus que suffisants pour fixer ce que nous devons en penser. Défions-nous des Auteurs grecs et latins, qui n'étaient pas toujours assez bien instruits des mystères des Égyptiens, que les Prêtres leur cachaient comme à des profanes.

La seconde raison est que le secret de l'Art sacerdotal étant d'une nature à ne pas être communiqué sans avoir éprouvé la discrétion et la prudence de ceux que l'on se proposait d'initier, les jeunes Prêtres que l'on y disposait par des instructions, ayant toujours ces hiéroglyphes devant les yeux, sentaient réveiller leur curiosité, et se trouvaient animés, par leur présence, à la recherche de ce qu'ils pouvaient signifier. Ils passaient leur noviciat de sept ans à recevoir ces instructions, et à s'exercer sur ce que ces animaux représentaient, afin de savoir parfaitement la théorie avant que de s'adonner à la pratique.

Il fallait aussi avoir égard au peuple, qu'on ne voulait pas instruire du fond du mystère, et employer des explications feintes, mais avec un air de vraisemblance, qui peut du moins l'empêcher de soupçonner le vrai fond de la chose. Sans cette adresse,

les Prêtres n'auraient pu garder tranquillement un secret dont le peuple aurait senti tout l'avantage. Les idées de Religion, que ce peuple y accommoda dans la suite, devinrent aussi un frein qu'il posa lui-même à sa curiosité. Le feu entretenu perpétuellement dans le temple de Vulcain aurait bien pu l'irriter ; mais les explications simulées, les fables allégoriques que l'on débitait à ce sujet, empêchaient de faire attention à son véritable objet.

La matière de l'Art philosophique était donc désignée par Osiris et Isis, dont le symbole hiéroglyphique était le Taureau, dans lequel les Égyptiens disaient que les âmes de ces Dieux avaient passé après leur mort ; ce qui lui faisait donner le nom de Sérapis, et les engageait à lui rendre les mêmes honneurs qu'à Osiris et Isis. Nous en dirons deux mots ci-après.

Les Grecs, instruits par les Égyptiens, représentaient aussi la matière Philosophique par un ou plusieurs Taureaux, comme on le voit dans la fable du Minotaure, renfermé dans le Labyrinthe de Crète, vaincu par Thésée, avec le secours du filet d'Ariane ; par les Bœufs qu'Hercule enleva à Gérion ; ceux d'Au-gias ; par les Bœufs du Soleil, qui paissaient en Trinacrie, ceux que Mercure vola ; par les Taureaux que Jason fut obligé de mettre sous le joug, pour parvenir à enlever la Toison d'or, et bien d'autres qu'on peut voir dans les Fables. Tous ces Bœufs n'étaient pas noirs et blancs comme devait l'être Apis, puisque ceux de Gérion étaient rouges ; mais il faut observer que la

couleur noire et la blanche qui lui succède dans les opérations de l'œuvre, ne sont pas les deux seules qui surviennent à la matière ; la couleur rouge vient aussi après la blanche, et ceux qui ont inventé ces fables ont eu en vue ces différentes circonstances. Les voiles du vaisseau de Thésée étaient noires, même après qu'il eût vaincu le Minotaure, et celles du vaisseau d'Ulysse l'étaient aussi, lorsqu'il partit pour reconduire Chryséis à son père ; mais il en prit de blanches pour son retour, parce que les deux circonstances étaient bien différentes, comme nous le verrons dans leurs histoires.

Apis devait être un Taureau jeune, sain, hardi ; c'est pourquoi les Philosophes disent qu'il faut choisir la matière fraîche, nouvelle et dans toute sa vigueur ; ne la prenez point si elle n'est fraîche et crue dit Haimon³⁰⁴. On n'entretenait Apis que pendant quatre ans et son logement était dans le temple de Vulcain. Après ce temps-là, on le faisait noyer dans la fontaine des Prêtres et l'on en cherchait un nouveau tout semblable pour lui succéder, c'est que la première œuvre étant finie dans le fourneau Philosophique, il faut commencer la seconde semblable à la première. Suivant le témoignage de Morien³⁰⁵, le fourneau secret des Philosophes est le temple de Vulcain, où l'on entretenait un feu perpétuel, pour indiquer que le feu Philosophique doit être aussi conservé sans

³⁰⁴ Épître.

³⁰⁵ Entretien du Roi Calid.

interruption, c'est pourquoi ils ont donné à leur fourneau secret le nom d'*Athantor*. On sait que Vulcain ne signifie que le feu. Si ce feu s'éteignait un instant, et que la matière sentit le moindre froid, Philalèthe, Raymond Lulle, Arnaud de Villeneuve et tous les Philosophes assurent que l'œuvre serait perdue. Ils apportent à ce sujet l'exemple de la poule qui couve : si les œufs se refroidissent un instant seulement, le poussin périra. Les quatre saisons des Philosophes et les quatre couleurs principales, qui doivent paraître dans chaque œuvre, sont indiquées par les quatre années d'entretien d'Apis ; ces quatre ans, pris même dans le sens naturel, signifiaient aussi quelque chose ; mais lorsque les Philosophes parlent du temps que dure chaque *disposition*, pour me servir du terme de Morien, ils en parlent aussi mystérieusement que du reste, et ne veulent pas déclarer pourquoi on noie le Taureau dans la cinquième année. Nous donnerons quelques éclaircissements là-dessus, lorsque nous traiterons des fêtes et des jeux des Anciens, dans le quatrième livre de cet Ouvrage.

De même que le Taureau était le Symbole du chaos Philosophique, de même aussi les autres animaux signifiaient ou les différentes qualités de la matière, comme sa fixité, sa volatilité, sa ponticité, sa vertu résolutive, dévorante, ses couleurs variées, suivant les différents progrès de l'œuvre, ses propriétés relatives aux éléments et à la nature de ces animaux. Le peuple les ayant vus sculptés ou peints auprès d'Osi-

ris, d'Apis, d'Isis, de Typhon, d'Horus, etc., commencent d'abord à n'avoir qu'un certain respect pour eux, relatif aux prétendus Dieux auprès desquels il les voyaient. Ce respect se fortifia peu à peu ; la superstition se mit de la partie, et l'on crut qu'ils méritaient un culte particulier comme Apis avait le sien. On ne vit pas plus de difficultés, et l'on ne trouva pas plus d'extravagance à adorer un Bélier qu'à rendre un culte à un Bœuf ; le Lion valait bien le Bélier, on lui décerna le sien, et ainsi des autres, selon que le peuple était affecté. Les superstitions se couvent à la sourdine, elles s'enracinent au point qu'il n'est presque pas possible de les détruire. Les Prêtres n'en sont souvent instruits que lorsque le remède deviendrait capable d'aigrir le mal.

Le progrès va toujours son train, il se fortifie de plus en plus. Les successeurs d'Hermès pouvaient bien désabuser le peuple d'Égypte de ces erreurs ; ils le faisaient sans doute : nous en avons une preuve dans la réponse que le Grand Prêtre fit à Alexandre, dans les instructions qu'ils donnèrent aux Grecs et aux autres Nations, qui furent prendre des leçons en Égypte : mais il fallait, à ces Prêtres, de la circonspection et de la prudence ; en détrompant le peuple, ils couraient risque de dévoiler leur secret.

Si, par exemple, en expliquant l'expédition d'Osi-
ris, ils avaient dit qu'on ne devait pas l'entendre d'une
expédition réelle, et que les prétendus enseignements
qu'il donnait aux différentes Nations sur la manière

de cultiver les terres, de les ensemercer, et d'en cueillir les fruits, devaient s'entendre de la culture d'un champ bien différent que celui des terres communes, on leur aurait demandé quel était ce champ.

Auraient-ils dit, sans violer leur serment, que ce champ était la terre feuillée des Philosophes³⁰⁶, où tous les Adeptes disent qu'il faut semer leur or ? Basile Valentin en a fait l'emblème de sa huitième clef. Ils auraient été ensuite dans la nécessité de dire ce qu'ils entendaient par cette terre feuillée. C'est dans le même sens que les Grecs parlaient de Cérès, de Triptolême, de Denis, etc.

Cette erreur du peuple, à l'égard des animaux, le conduisit insensiblement dans ces cultes ridicules qu'on reproche aux Égyptiens. L'ignorance fit prendre le symbole pour la réalité ; ainsi de superstition en superstition, d'erreur en erreur, le mal s'accrut toujours et infecta presque tout le monde ; chaque ville prit occasion de se choisir un Dieu à sa fantaisie, et en prit le nom, comme si quelque Dieu, sous la forme de cet animal, en avait été le fondateur. On vit alors Bubaste, ainsi nommée de Bœuf, Léoncopolis de Lion, Lycopolis de Loup, etc. Strabon³⁰⁷, parlant du culte que les Égyptiens rendaient aux animaux, dit que les Saïtes et les Thébains adoraient particulièrement le Bœuf ; les Latopolitains, le Latus, poisson du Nil ; les Lycopolitains, le Loup ; les Hermopolitains, le Cyno-

³⁰⁶ Maïer. Atalanta fugiens. Embl. VI.

³⁰⁷ Georg. l. 17.

céphale, les Babyloniens, la Baleine. Ceux de Thèbes adoraient aussi l'Aigle ; les Mendesiens, le Bouc et la Chèvre ; les Atribites, le Rat, l'Araignée. Nous ne parlerons que de quelques-uns, tels que le Chien, le Loup, le Chat, le Bouc, l'Ichneumon, le Cynocéphale, le Crocodile, l'Aigle, l'Épervier, et l'Ibis : on pourra juger des autres par ceux-ci.

Chapitre II : Du chien et du loup

Cet animal était consacré à Mercure, à cause de sa fidélité, de sa vigilance et de son industrie. Il était même le caractère hiéroglyphique de ce Dieu ; c'est pourquoi on le représentait avec une tête de chien, et on l'appelait anubis ; ce qui a fait dire à Virgile : *Omnigenumque deum monstra et latrator anubis.*

Horus-Apollo donne une raison pour laquelle les Égyptiens prenaient le Chien pour symbole de Mercure ; c'est, dit-il³⁰⁸, que cet animal regarde fixement les simulacres des Dieux, ce que ne font pas les autres animaux ; et que le Chien est chez eux le hiéroglyphe d'un Secrétaire ou Ministre. Quoique cette première raison ne paraisse pas avoir un rapport visible et palpable avec l'Art sacerdotal, les Philosophes hermétiques ne s'exprimeraient guère autrement dans leur style énigmatique. Ils disent tous que leur Mercure

³⁰⁸ L. I. c. 40

est le seul qui puisse avoir action sur leurs métaux, auxquels ils donnent les noms des Dieux ou des Planètes ; que leur Mercure est un Aigle qui regarde le soleil fixement sans cligner les yeux et sans en être ébloui ; ils donnent à leur Mercure les noms de *Chien de Corascene*, et *Chiennes d'Arménie*. Nous en avons apporté d'autres raisons dans le chap. d'Anubis.

Le Loup ayant beaucoup de ressemblance avec le Chien, et n'étant, pour ainsi dire, qu'un Chien sauvage, il n'est pas surprenant qu'il ait participé aux mêmes honneurs que le Chien. Il avait aussi quelque rapport avec Osiris, puisque les Égyptiens pensaient qu'Osiris avait pris la forme de Loup pour venir au secours d'Isis et d'Horus contre Typhon. Cette fable paraît ridicule à un homme qui n'y cherche que l'histoire ; mais elle ne l'est nullement dans le sens Philosophique, puisque les Philosophes hermétiques cachent, sous le nom de *Loup*, leur matière perfectionnée à un certain degré. Basile Valentin³⁰⁹ dit qu'il faut prendre un Loup ravissant et affamé qui court dans le désert, en cherchant toujours de quoi dévorer. Celui qui fera attention à ce que nous avons dit dans le chapitre d'Osiris, et du combat d'Isis contre Typhon, verra aisément l'analogie qui se trouve entre Osiris et le Loup dans certaines circonstances de l'œuvre ; et pourquoi les Égyptiens débitaient cette fiction. Il suffit, pour remettre sur les voies, de faire observer que

³⁰⁹ Douze Clefs. Clef I.

le Loup était consacré à Apollon ; ce qui le fit nommer *Apollo Lycius*. La Fable disait aussi, selon le rapport de quelques Auteurs, que Latone, pour éviter les poursuites et les effets de la jalousie de Junon, s'était cachée sous la forme d'une Louve, et avait, sous cette forme, mis Apollon au monde. On sait qu'Osiris et Horus étaient des hiéroglyphes d'Apollon ; ce qui doit s'entendre du Soleil ou or Philosophique. « Notre Loup, dit Rhasis³¹⁰, se trouve en Orient, et notre Chien en Occident. Ils se mordent l'un et l'autre, deviennent enragés, et se tuent. De leur corruption se forme un poison, qui dans la suite se change en thériaque. » L'Auteur anonyme des Rimes Allemandes dit aussi : « Le Philosophe Alexandre nous apprend qu'un Loup et un Chien ont été élevés dans cette argile, et qu'ils ont tous deux la même origine. » Cette origine est marquée dans la fiction de l'expédition d'Osiris, où l'on dit que ce Prince s'y fit accompagner de ses deux fils, Anubis sous la forme de Chien, et Macedon sous celle de Loup. Ces deux animaux ne représentent donc hiéroglyphiquement que deux choses prises d'un même sujet, ou d'une même substance, dont l'une est plus traitable, l'autre plus féroce. Isis, suivant l'inscription de sa colonne, dit elle-même, qu'elle est ce Chien brillant parmi les Astres que nous appelons la Canicule.

³¹⁰ Épître.

Chapitre III : Du Chat ou Ælurus

Le Chat était en grande vénération chez les Égyptiens, parce qu'il était consacré à Isis. On représentait communément cet animal sur le haut du cistre, instrument que l'on voit souvent à la main de cette Déesse.

Lorsqu'un Chat mourait, les Égyptiens l'embaumaient, et le portaient en grand deuil dans la ville de Bubaste, où Isis était particulièrement révérée. Il serait surprenant que le Chat n'eût pas eu les mêmes honneurs que bien d'autres animaux chez un peuple qui avait fait une étude si particulière de la nature des choses, et des rapports qu'elles ont, ou paraissent avoir entre elles, Isis étant le symbole de la Lune, pouvaient-ils choisir un animal qui eût plus de rapport avec cet Astre, puisque tout le monde sait que la figure de la prunelle des yeux du Chat semble suivre les différents changements qui arrivent à la Lune, dans son accroissement ou son déclin. Les yeux de cet animal brillent la nuit comme les Astres du firmament. Quelques

Auteurs ont voulu même nous persuader que la femelle du Chat faisait dans l'année autant de petits qu'il y avait de jours dans un mois lunaire. Ces traits de ressemblance donnèrent sans doute occasion de dire que la Lune ou Diane se cacha sous la forme du Chat, lorsqu'elle se sauva en Égypte avec les autres

Dieux, pour se mettre à couvert des poursuites de Typhon. *fele soror Phœbi*³¹¹.

Tous ces traits de ressemblance étaient plus que suffisants pour déterminer les Égyptiens à prendre le Chat pour symbole de la Lune céleste ; mais les Prêtres qui avaient une intention ultérieure, spécifiaient ce symbole par des attributs dont le sens mystérieux n'était connu que d'eux seuls. Ce Dieu Chat est représenté dans des différents monuments, tantôt tenant un cistre d'une main, et portant, comme Isis, un vase à anses de l'autre, tantôt assis, et tenant une croix attachée à un cercle. On sait que la croix chez les Égyptiens était le symbole des quatre éléments ; quant aux autres attributs nous les avons expliqués dans le chapitre d'Isis.

Chapitre IV : Du Lion

Cet animal tenait un des premiers rangs dans le culte que les Égyptiens rendaient aux animaux. Il passe pour leur Roi par sa force, son courage, et ses autres qualités fort supérieures à celles des autres. Le trône d'Horus avait des Lions pour supports. Élien dit que les Égyptiens consacraient les Lions à Vulcain, parce que cet animal est d'une nature ardente et pleine de feu. L'idée qu'il donne de Vulcain confirme

³¹¹ Ovid. *Metam.* l. 5.

celle que nous en avons donnée. *Eos ideo vulcano consecrant (est autem vulcanus nihil aliud, nisi ignea quædam solis subterranei virtus, et fulgure elucescens), quod sint naturæ vehementer ignita, atque ideo exteriorem ignem, ob inferioris vehementiam ægerrime intuentur.* Cette interprétation d'Élien montre assez quelle était l'idée des Prêtres d'Égypte, en consacrant le Lion à Vulcain. Toutes les explications que je pourrais donner s'y rapportent entièrement, puisque nous avons dit que Vulcain était le feu Philosophique. Le Lion a été pris par presque tous les Philosophes pour un symbole de l'Art hermétique. Il n'est guère d'animal dont il soit fait mention si souvent dans les ouvrages qui en traitent, et toujours dans le sens d'Élien. Nous aurons si souvent occasion d'en parler dans la suite qu'il est inutile de nous étendre ici plus au long sur cet article.

Chapitre V : Du Bouc

Toutes les Nations se sont accordées à regarder le Bouc comme le symbole de la fécondité, il était celui de Pan, ou le principe fécondant de la Nature ; c'est-à-dire le feu inné, principe de vie et de génération. Les Égyptiens avaient, pour cette raison, consacré le Bouc à Osiris. Eusèbe³¹², en nous rapportant un hiéroglyphe

³¹² De præp. Ev. l. 2. c. I.

égyptien, nous donne à entendre les idées que ce peuple en avait. Selon l'interprétation qu'il en donne ; mais, en faisant un peu d'attention à la description qu'il fait de ce hiéroglyphe, on doit voir dans notre système le sens caché que les Prêtres y attachaient. « Lorsqu'ils veulent, dit-il, représenter la fécondité du Printemps, et l'abondance dont il est la source, ils peignent un enfant assis sur un Bouc, et tourné vers Mercure. » J'y verrais plutôt avec les Prêtres l'analogie du Soleil avec Mercure, et la fécondité dont la matière des Philosophes est le principe dans tous les êtres ; c'est cette matière esprit universel corporifié, principe de végétation, qui devient huile dans l'olive, vin dans le raisin, gomme, résine dans les arbres, etc. Si le soleil par sa chaleur est un principe de végétation, ce n'est qu'en excitant le feu assoupi dans les semences, où il reste comme engourdi jusqu'à ce qu'il soit réveillé et animé par un agent extérieur. C'est ce qui arrive aussi dans les opérations de l'Art hermétique, où le mercure Philosophique travaille par son action sur la matière fixe, où est comme en prison ce feu inné ; il le développe en rompant ses liens et le met en état d'agir pour conduire l'œuvre à sa perfection. C'est là cet enfant assis sur le Bouc, et en même temps la raison pourquoi il se tourne vers Mercure. Osiris étant ce feu inné ne diffère pas de Pan ; aussi le Bouc était-il consacré à l'un et à l'autre. C'était aussi un des attributs de Bacchus, par la même raison.

Chapitre VI : De l'Ichneumon et du Crocodile

On regardait cet animal comme l'ennemi juré du Crocodile, et ne pouvant le vaincre par la force, n'étant qu'une espèce de Rat, il employait l'adresse. Lorsque le Crocodile dort, l'ichneumon s'insinue, dit-on, dans sa gueule béante, descend dans ses intestins et les ronge. Il arrive quelque chose à peu près semblable dans les opérations de l'œuvre. Le fixe, qui ne paraît d'abord que peu de chose, ou plutôt le feu qu'il renferme semble n'avoir aucune force, il paraît pendant longtemps dominé par le volatil ; mais à mesure qu'il se développe, il s'y insinue de manière qu'il prend enfin le dessus, et le tue, c'est-à-dire le fixe comme lui. Nous avons parlé du Crocodile dans le chapitre d'Anubis ; mais nous en dirons encore deux mots.

Le Crocodile était un hiéroglyphe naturel de la matière Philosophique, composée d'eau et de terre, puisque cet animal est amphibie : aussi le voit-on souvent pour accompagnement des figures d'Osiris et d'Isis. Eusèbe³¹³ dit que les Égyptiens représentaient le soleil dans un navire comme Pilote, et ce navire porté par un Crocodile, pour signifier, ajoute-t-il, le mouvement du soleil dans l'humide ; mais bien plutôt pour marquer que la matière de l'Art hermétique est le principe ou la base de l'or ou Soleil Philosophique ; l'eau où nage le Crocodile est ce mercure ou

³¹³ Præpar. Evang. l. 3. c. 3

cette matière réduite en eau ; le navire représente le vase de la Nature, dans lequel le Soleil ou le principe igné et sulfureux est comme Pilote, parce que c'est lui qui conduit l'œuvre par son action sur l'humide ou le mercure. Le Crocodile était aussi le hiéroglyphe de l'Égypte même, et particulièrement de la basse, parce que ce pays-là est marécageux.

Chapitre VII : Du Cynocéphale

Rien parmi les hiéroglyphes des Égyptiens n'est plus fréquent que le Cynocéphale, parce que c'était proprement la figure d'Anubis ou de Mercure : car cet animal a le corps presque semblable à celui d'un homme, et la tête à celle d'un chien. S. Augustin³¹⁴ en fait mention et Thomas de Valois dit³¹⁵ que saint Augustin entendait parler de Mercure ou Hermès égyptien par le Cynocéphale. Isidore³¹⁶ dit qu'Hermès avait une tête de chien. Virgile, Ovide, Properce, Prudence, Ammien, lui donnent tous l'épithète d'*aboyeur*. Les Égyptiens avaient remarqué tant de rapport du Cynocéphale avec le Soleil et la Lune, qu'ils l'employaient souvent pour symbole de ces deux Astres, si nous en croyons Horapollo. Cet animal urinait une

³¹⁴ De la Cité de Dieu, ch. 14.

³¹⁵ Liv. 3. ch. 12. et 16.

³¹⁶ L. 8. c. dern.

fois à chaque heure du jour et de la nuit dans le temps des équinoxes³¹⁷. Il devenait triste et mélancolique pendant les deux ou trois premiers jours de la Lune, parce qu'alors ne paraissant pas à nos yeux, il la pleurait comme si elle nous avait été ravie. Les Égyptiens supposant aussi que le Cynocéphale avait indiqué à Isis le corps d'Osiris qu'elle cherchait, mettaient souvent cet animal auprès de ce Dieu et de cette Déesse. Tous ces raisonnements ne sont proprement qu'allégoriques ; le vrai de tout cela, est que le Cynocéphale était le hiéroglyphe de Mercure et du mercure Philosophique, qui doit toujours accompagner Isis, comme son Ministre, parce que, comme nous l'avons dit dans les chapitres de ces Dieux, sans le mercure, Isis et Osiris ne peuvent rien faire dans l'œuvre. Hermès ou Mercure Philosophe ayant donné occasion, par son nom, de le confondre avec le mercure Philosophique, dont on le suppose l'inventeur, il n'est pas étonnant que les Égyptiens et les Auteurs qui n'étaient pas au fait, aient confondu la chose inventée avec son inventeur, puisqu'ils portaient le même nom ; et qu'ils aient en conséquence pris le hiéroglyphe de l'un pour le hiéroglyphe de l'autre. Lorsque le Cynocéphale est représenté avec le caducée, quelques vases, ou avec un croissant, ou avec la fleur de lotus, ou quelque chose d'aquatique, ou volatile, il est alors un hiéroglyphe du mercure des Philosophes ; mais quand on le voit avec un roseau, ou un rouleau de papier, il représente

³¹⁷ L. I. c. 16.

Hermès, qu'on dit être l'inventeur de l'écriture et des sciences, et de plus secrétaire et Conseiller d'Isis. L'idée de prendre cet animal pour symbole d'Hermès est venue de ce que les Égyptiens pensaient que le Cynocéphale savait naturellement écrire les lettres qui étaient en usage dans leur pays ; c'est pourquoi quand on apportait aux Prêtres un Cynocéphale pour être nourri avec les autres dans le Temple, on lui présentait un morceau de canne ou de jonc propre à former les caractères de l'écriture, avec de l'encre et du papier, afin de connaître s'il était de la race de ceux qui connaissaient l'écriture, et qui savaient écrire. Horapollo fait mention de cet usage dans le 14^e chapitre du premier livre de son interprétation des Hiéroglyphes Égyptiens, et dit que c'est pour cette raison que le Cynocéphale était consacré à Hermès.

Chapitre VIII : Du Bélier

La nature du Bélier, qu'on regardait comme chaude et humide, répondant parfaitement à celle du mercure Philosophique, les Égyptiens n'oublièrent pas de mettre cet animal au nombre de leurs principaux hiéroglyphes. Ils débitèrent dans la suite la fable de la fuite des Dieux en Égypte, où ils dirent que Jupiter se cacha sous la forme de Bélier, et l'ayant représenté en conséquence avec une tête de cet animal, ils lui donnèrent le nom d'*Amun* ou Ammon.

*Duxque gregis dixit, sit Jupiter, unde recurvis
Nunc quoque formatus Lybis est, cum cornibus
ammon.*

OVID. MÉTAMORPH. L. 5.

Toutes les autres fables que les Anciens ont débitées à ce sujet, ne méritent pas d'être rapportées. Une d'entre toutes suffira pour faire voir qu'elles ne furent inventées en effet que pour indiquer le mercure des Philosophes. Bacchus, dit-on, étant dans la Libye avec son armée, se trouva extrêmement pressé de la soif, et invoqua Jupiter pour en avoir du secours contre un mal si pressant. Jupiter lui apparut sous la forme d'un Bélier, et le conduisit à travers les déserts à une fontaine où il se désaltéra, et où, en mémoire de cet événement, on éleva un Temple en l'honneur de Jupiter, sous le nom de *Jupiter Ammon*, et on représenta ce Dieu avec une tête de Bélier. Ce qui confirme mon sentiment est que cet animal était un des symboles de Mercure³¹⁸. Le Bélier apparaît à Bacchus dans la Libye ; parce que la Libye signifie une pierre d'où découle de l'eau, de λιβη venant de λειβω, je distille, le mercure dont la nature est chaude et humide ne se forme que par la résolution de la matière Philosophique en eau. « Cherchez, dit le Cosmopolite³¹⁹, une matière de laquelle vous puissiez tirer une eau qui puisse dissoudre l'or sans violence et sans corrosion,

³¹⁸ Pausan. in Corinth.

³¹⁹ Nov. Lum. Chim.

mais naturellement. Cette eau est notre mercure, que nous tirons au moyen de notre aimant qui se trouve dans le ventre du Bélier. » Hérodote³²⁰ dit que Jupiter apparut à Hercule sous la même forme ; et que c'est pour cela qu'on consacra le Bélier à ce père des Dieux et des hommes, et qu'on le représente ayant la tête de cet animal. Cette faveur que Jupiter accorda aux instantes prières d'Hercule, caractérise précisément le violent désir qu'ont tous les Artistes hermétiques de voir le Jupiter Philosophique, qui ne peut se montrer que dans la Libye, c'est-à-dire lorsque la matière a passé par la dissolution ; parce qu'ils ont alors le mercure après lequel ils ont tant soupiré. Nous prouverons, dans le cinquième Livre, que tant en Égypte que dans la Grèce, Hercule fut toujours le symbole de l'Artiste ou Philosophe hermétique. L'allégorie de la fontaine a été employée par plusieurs Adeptes, et en particulier par le Trévisan³²¹, et par Abraham Juif, dans ses figures hiéroglyphiques rapportées par Nicolas Flamel. Nous parlerons encore du Bélier dans le livre 2, lorsque nous expliquerons la fable de la Toison d'or. Le Bélier était une victime que l'on sacrifiait

³²⁰ Itaque Thebani, et quicumque proper illos ovibus parcum, aiunt ideo fibi conditam hanc legem, quod Jupiter, quam ab Hercule cernere eum volente, cerni nollet, tandem exoratus, hoc commentus sit, ut amputato arietis capite, pelleque villosâ, qua milli detraxerat, indutasibi, ita fese Herculi ostenderet : et ob id Ægyptios instituisset jovis simulacrum facere arietino capite. L. 2 c. 42.

³²¹ Philoso. des Métaux.

presque à tous les Dieux, parce que le Mercure, dont il était le symbole, les accompagne tous dans les opérations de l'Art sacerdotal ; mais l'on disait que Mercure, quoique Messenger des Dieux, l'était plus spécialement de Jupiter, et en particulier pour les messages gracieux, au lieu qu'Isis n'était guère envoyée que pour des affaires tristes, pour des guerres, des combats, etc. La raison en est toute naturelle pour un Philosophe, qui sait qu'on ne doit entendre par Isis que les couleurs variées de l'arc-en-ciel, qui ne se manifestent sur la matière que pendant la dissolution de la matière, temps auquel se donne le combat du fixe et du volatil.

Chapitre IX : De l'Aigle et de l'Épervier

Ces deux oiseaux ont assez de rapport par leur nature ; l'un et l'autre sont forts, hardis, entreprenants, d'un tempérament chaud, igné, bouillant ; et les raisons qui, selon Horus, avaient déterminé les Égyptiens à insérer l'Épervier dans leurs hiéroglyphes, conviennent très bien avec celles qui ont engagé les Philosophes à emprunter le nom de cet oiseau pour le donner à leur matière parvenue à un certain degré de perfection, où elle acquiert une ignéité qui la caractérise particulièrement ; je veux dire : lorsqu'elle est devenue soufre Philosophique ; c'est dans cet état que

Raymond Lulle³²² l'appelle *notre épervier*, ou la première matière fixe des deux grands luminaires.

L'Aigle est le Roi des oiseaux, et consacré à Jupiter, parce qu'elle fut d'un heureux présage pour ce Dieu, lorsqu'il fut combattre son père Saturne, et qu'elle fournit des armes au même Jupiter, lorsqu'il vainquit les Titans, etc. Son char est attelé de deux Aigles, et l'on ne représente presque jamais ce Dieu sans mettre cet oiseau auprès de lui. Si peu qu'on ait lu les ouvrages des Philosophes Hermétiques, on est au fait de l'idée de ceux qui ont inventé ces fictions. Tous appellent *Aigle* leur mercure, ou la partie volatile de leur matière.

C'est le nom le plus commun qu'ils lui aient donné dans tous les temps. Les Adeptes de toutes les Nations sont d'accord là-dessus. Chez eux, le Lion est la partie fixe et l'Aigle la partie volatile. Ils ne parlent que des combats de ces deux animaux. Il est donc inutile d'en rapporter les textes : je suppose parler à des personnes qui les ont au moins feuilletés.

On a feint avec raison que l'Aigle fut d'un bon augure à Jupiter, puisque la matière se volatilise dans le temps que Jupiter remporte la victoire sur Saturne, c'est-à-dire lorsque la couleur grise prend la place de la noire.

Elle fournit par la même raison des armes à ce Dieu contre les Titans, comme nous le prouverons dans le

³²² Lib. Experim. 13.

troisième livre au chapitre de Jupiter, où nous renvoyons l'explication de ce fait. Le même motif a fait dire que le char de ce Dieu était attelé de deux Aigles.

Mais pourquoi représentait-on Osiris avec une tête d'Épervier ? Ceux qui ont fait attention à ce que nous avons dit de ce Dieu le devineront aisément. L'Épervier est un oiseau qui attaque tous les autres, qui les dévore et les transforme en sa nature, en les changeant en sa propre substance puisqu'ils lui servent d'aliments.

Osiris est un principe igné et fixe, qui fixe les parties volatiles de la matière désignées par les oiseaux. Le texte que j'ai cité de Raymond Lulle prouve la vérité de mon interprétation. J'ai dit aussi qu'Osiris était l'or, le Soleil, le Soufre des Philosophes, et l'Épervier est un symbole du Soleil. Homère³²³ l'appelle le Messager d'Apollon, lorsqu'il raconte que Télémaque étant prêt de retourner à Ithaque, en aperçut un qui dévorait une colombe ; d'où il conjectura qu'il aurait le dessus sur ses rivaux. Les Égyptiens donnaient pour raison du culte rendu à cet oiseau, qu'il était venu des pays inconnus à Thèbes, où il avait apporté aux Prêtres un livre écrit en lettres rouges, dans lequel étaient toutes les cérémonies de leur culte religieux.

Il n'est personne qui ne voie combien un tel fait est fabuleux ; mais on doit bien sentir qu'on ne l'a pas inventé sans raison. On dira sans doute que les Prêtres

³²³ Odyss.

débitaient une telle fable, pour donner plus de respect au peuple, en lui faisant croire que quelque Dieu avait envoyé cet oiseau chargé de cette commission. Mais ils n'auraient pas été d'accord avec eux-mêmes, puisqu'ils publiaient en même temps qu'Hermès avec Isis étaient les inventeurs et les instituteurs de ce culte et des cérémonies qu'on y observait. Il y aurait eu une contradiction, au moins apparente ; car dans le fond tout s'accordait parfaitement. Le livre prétendu était écrit en lettres rouges, parce que le magistère Philosophique, l'Élixir parfait de l'Art sacerdotal, Osiris, dont l'épervier était le symbole, ou l'Apollon des Philosophes, est rouge, et d'un rouge de pavot des champs. Les cérémonies de leur culte y étaient écrites, puisqu'elles étaient une allégorie des opérations, et de tout ce qui se passe depuis le commencement de l'œuvre jusqu'à sa perfection, temps auquel se montre l'épervier ; c'est pourquoi l'on disait que cet oiseau avait apporté ce livre, voilà la fiction. Hermès, d'un autre côté, avait institué ces cérémonies et avait établi des Prêtres, auxquels il avait confié son secret, pour les observer, voilà le vrai. Isis était mêlée dans cette institution, parce qu'elle y avait en effet bonne part, en étant l'objet, et comme matière, elle y avait donné lieu. Ceux qui chez les Égyptiens étaient chargés d'écrire ce qui regardait ce culte, portaient, au rapport de Diodore³²⁴, un chapeau rouge avec une aile d'Épervier, pour les raisons ci-dessus.

³²⁴ L. I. c. 4.

Il semble qu'il y a une autre contradiction dans ce que je viens de dire, de conforme cependant à ce que disaient les Égyptiens. Osiris et Horus n'étaient pas le même, puisque l'un était le père, l'autre le fils. On convient cependant que l'un et l'autre étaient le symbole du Soleil, ou d'Apollon. Je demande aux Mythologues comment, suivant leurs différents systèmes, ils pourront résoudre cette difficulté. Deux personnes différentes, deux Rois qui ont régné successivement, de manière qu'il y a même eu le règne d'Isis intermédiaire, peuvent-ils être censés une même personne ? L'histoire même fabuleuse du règne des Dieux en Égypte, ne nous apprend pas que le Soleil ait régné deux fois. Elle nous dit qu'Osiris mourut par la perfidie et la manœuvre de Typhon ; mais elle ne dit pas qu'il ressuscita. Osiris était cependant le même que le Soleil, Horus le même qu'Apollon, et le Soleil ne diffère pas d'Apollon. Je ne vois donc pas comment nos Mythologues pourraient se tirer de ce labyrinthe. Mais ce qui prouve bien clairement la vérité de mon système, c'est qu'en le suivant, les Égyptiens ne pouvaient pas combiner cette histoire d'une autre manière, sans s'écarter de la vérité, je veux dire, sans changer l'ordre de ce qui se passe successivement dans le progrès de l'œuvre. En effet, il y a deux opérations, ou, si l'on veut, deux œuvres qui se succèdent immédiatement. Dans le premier, dit d'Espagnet³²⁵, on crée le soufre, et dans le second on fait l'élixir, le

³²⁵ Can. 121.

soufre et l'or vif des Philosophes, leur Soleil ou Osiris. Dans le second œuvre, il faut faire mourir cet Osiris, par la dissolution et la putréfaction, après laquelle règne Isis ou la Lune, c'est-à-dire la couleur blanche, appelée Lune par les Philosophes. Cette couleur disparaît pour faire place à la jaune safranée et c'est Isis qui meurt et Horus qui règne, ou l'Apollon de l'Art hermétique, il est inutile de s'étendre davantage là-dessus, nous l'avons expliqué assez au long, tant dans le traité de cet Art, que dans les chapitres de ce livre qui concernent ces Dieux.

Chapitre X : De l'Ibis

Hérodote³²⁶ rapporte qu'il y a en Égypte deux

³²⁶ Est autem Arabia locus, ad Butum urbem ferè positus : ad quem ego me contuli, quod audirem volucres esse serpentes. Eo quum perveni ossa serpentum aspexi, et spinas multitudine supra si lem ad enarrandum, quarum acervi erant magni, et his alii atque alii minores ingenti numero. Est autem hic locus ubi spinæ projectæ jacebant, hujuscemodi. Exarctis montibus exporrigitur in vastam planitiem Ægyptiæ contiguam. Fertur ex Arabia serpentes alatos ineunte statim vere in Ægyptum volare, sed eis ad ingressum planitiei occurrentes aves *Ibides*, non permittere, sed ipsos interimere : et ob id opus Ibin in magno honore ab Ægyptiis haberi Arabès aiunt, confitentibus et ipsis Ægyptiis. Ejus avis species talis est : nigra tota vehementer est, cruribus gruinis, rostro maximâ ex parte adunco, eadem qua crex magnitudine. Et hæc quidem species est nigratum quæ cum serpentibus pugnant. At earum quæ pedes

espèces d'Ibis, l'une toute noire qui combat contre les serpents ailés et les empêche de pénétrer dans le pays, lorsqu'au printemps ils viennent en troupes de l'Arabie ; l'autre est blanche et noire. C'est cette seconde espèce que l'on emploie pour représenter Isis. Hérodote ne dit pas avoir vu ces serpents ailés ; mais seulement des tas de squelettes de serpents. Il ne rapporte donc que ces reptiles sont ailés que sur un oui-dire. Il pourrait bien se faire que la chose ne fût pas réelle quant à cette circonstance : mais, quand elle le serait, l'allégorie n'en serait que plus juste. Élien, Plutarque, Horapollo, Abénéphi, Platon, Cicéron, Pomponius Méla, Diodore de Sicile et tant d'autres Auteurs parlent de l'Ibis et disent les rapports qu'elle a avec la Lune et Mercure, qu'il est inutile de se mettre en devoir de les prouver.

Les grands services que cet oiseau rendait à toute l'Égypte, soit en tuant les serpents dont nous avons parlé, soit en cassant les œufs des crocodiles, étaient bien propres à déterminer les Égyptiens à lui rendre les mêmes honneurs qu'aux autres animaux. Mais ils avaient d'autres raisons de l'insérer parmi leurs hiéroglyphes. Mercure, en fuyant devant Typhon, prit la forme d'Ibis : d'ailleurs, Hermès sous cette forme

humanis similes habent, gracile caput ac totum colum pennæ candidæ, præter caput cervicemque, et extrema alarum et natium, quæ omnia quæ dixi sunt vehementer nigra, crura et rostrum alteri consentanea serpentis porto figura qualis hydrarum, alas peenatas non gerit, sed glabras et alis vispertilionum valde similes. *Lib. 2. c. 75 et 76.*

veillait, suivant Abénéphi³²⁷, à la conservation des Égyptiens, et les instruisait de toutes les sciences. Ils remarquaient aussi, dans sa couleur, son tempérament et ses actions, beaucoup de rapport avec la Lune dont Isis était le symbole. Voilà pourquoi ils donnaient à cette Déesse une tête d'Ibis ; et pourquoi elle était en même temps consacrée à Mercure. Car on voit entre Isis et Mercure une si grande analogie et un rapport si intime, qu'on ne les séparait presque jamais ; aussi supposait-on qu'Hermès était le conseiller de ce Prince et qu'ils agissaient toujours de concert : c'était avec raison, puisque la Lune et le Mercure Philosophique ne sont dans certains cas qu'une même chose, et les Philosophes les nomment indifféremment l'un pour l'autre. « Celui qui dirait que la Lune des Philosophes, ou, ce qui est la même chose, leur Mercure est le Mercure vulgaire, voudrait tromper avec connaissance de cause, dit d'Espagnet³²⁸, ou se tromperait lui-même. Ceux qui établissent, pour matière de la pierre, le soufre et le mercure, entendent l'or et l'argent commun par le Soufre, et par le mercure la Lune des Philosophes. »

Par les couleurs noires et blanches de l'Ibis, elle voit avec la Lune le même rapport que le Taureau Apis, et devenait par là le symbole de la matière de l'Art sacerdotal.

L'Ibis toute noire qui combattait et tuait les ser-

³²⁷ De cultu Ægypt.

³²⁸ Can. 44 et 24.

pents ailés, indiquait le combat qui se fait entre les parties de la matière pendant la dissolution ; la mort de ces serpents signifiait la putréfaction qui est une suite de cette dissolution, où la matière devient noire. Flamel a supposé dans ce cas le combat de deux Dragons, l'un ailé, l'autre sans aile, d'où résulte le mercure.

Plusieurs autres ont employé des allégories semblables. Après cette putréfaction la matière devient en partie noire, en partie blanche, temps auquel le mercure se fait ; c'est la seconde espèce d'ibis, dont Mercure emprunta la forme.

Telles sont les raisons simples et naturelles que les Prêtres égyptiens avaient d'introduire les animaux dans leur culte apparent de Religion et dans leurs hiéroglyphes. Ils inventèrent une quantité d'autres figures, telles qu'on les voit sur les pyramides et les autres monuments égyptiens.

Mais toutes avaient quelque rapport prochain ou éloigné avec les mystères de l'Art hermétique. En vain fera-t-on de grands commentaires pour expliquer ces hiéroglyphes dans un autre sens que le Chimique.

Si Vulcain et Mercure ne sont pas la base de toutes ces explications, on trouvera à chaque pas des difficultés insurmontables, et quand, à force de s'être donné la torture pour en trouver de vraisemblables, à l'imitation de Plutarque, de Diodore, et d'autres Grecs anciens et modernes, on sentira toujours qu'elles sont

tirées de loin, qu'elles sont forcées, enfin qu'elles ne satisfont pas.

On aura toujours devant les yeux cet Harpocrate avec le doigt sur la bouche, qui nous annoncera sans cesse que tout ce culte, ces cérémonies, ces hiéroglyphes renfermaient des mystères qu'il n'était pas permis à tout le monde de pénétrer, qu'il fallait les méditer en silence, que le peuple n'en était pas instruit, et qu'on ne les dévoilait pas à ces gens que les Prêtres étaient persuadés n'être venus en Égypte que pour satisfaire leur curiosité.

Les Historiens sont de ce nombre, et ils ne sont pas plus croyables, dans les interprétations qu'ils donnent, que l'était le peuple d'Égypte, qui rendait les honneurs du culte aux animaux, parce qu'on lui avait dit que les Dieux en avaient pris la figure.

*Huc quoque terrigenam venisse Typhona narrat,
Et se mentitis superos celasse figuris.
Duxque gregis dixit, sit Jupiter, unde recurvis
Nunc quoque formatur Libyci cum cornibus Ammon,
Delius in corvo est, proles Semeleia capro,
Fele soror Phœbi, nivei Saturnia vacca,
Pisce Venus latuit, Cyllenius Ibidis alis.*

OVID. METAM. L. 5.

Chapitre XI : Du Lotus et de la fève d'Égypte

Le Lotus est une espèce de lys qui croît en abondance après l'inondation du Nil³²⁹. Les Égyptiens, après l'avoir coupé, le faisaient sécher au Soleil, et d'une partie de cette plante, qui ressemble au pavot, ils faisaient du pain. Sa racine est ronde, de la grosseur d'une pomme, et fort bonne à manger.

Le même Auteur dit³³⁰ que le fruit du Lotus ressemble à celui du lentisque, aussi agréable au goût que celui du palmier. Les Lotophages, ainsi nommés de ce qu'ils usaient de ce fruit pour toute nourriture, en faisaient du vin. Les Égyptiens, au rapport de Plutarque³³¹, peignaient le Soleil naissant de la fleur de Lotus, non pas, dit-il, qu'ils croyaient qu'il soit né ainsi, mais parce qu'ils représentent allégoriquement la plupart des choses.

M. Mahudel lut à l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres, en 1716, un Mémoire fort judicieux et très circonstancié sur les différentes plantes d'Égypte que l'on trouve dans les monuments de ce pays-là, et

³²⁹ Cæterum ad victûs facilitatem alia sunt eis excogitata. Siquidem quum fluvius plenus campos inundavit, in ipsa aqua exoritur ingens copia liliorum, quæ loton Ægyptii vocant... est autem hujus loti radix quoque esculenta, etiam suavitate præstanti orbiculata, mali magnitudine. Sunt et alia lilia rosis similia, et ipsa in flumine nascentia. *Herod.* l. 2. c. 92.

³³⁰ Liv. 4. c. 177

³³¹ De Isis et Osir.

qui servent d'ornements ou d'attributs à Osiris, Isis, etc. Suivant lui, le Lotus est une espèce de *Nymphœa*, qui ne diffère de la Fève d'Égypte que par la couleur de sa fleur, qui est blanche, pendant que l'autre est d'un rouge incarnat, ce qui convient à l'idée que nous en donne Hérodote dans l'endroit que nous avons cité. Il est inutile d'en chercher la description dans Théophraste, Pline et Dioscoride, qui n'avaient pas vu ces plantes dans leur lieu natal. Si M. Mahudel avait soupçonné que la couleur du fruit et de la racine du Lotus et de la Fève d'Égypte eussent mérité qu'il en fit mention, il n'aurait pas oublié d'en faire le détail ; mais il ne voyait que le fruit et la fleur dans les monuments ; il ne s'est attaché particulièrement qu'à cela. La feuille entrain aussi pour quelque chose dans les idées hiéroglyphiques des Égyptiens, puisqu'elle représente en quelque façon le Soleil par sa rondeur, et par ses fibres, qui d'un petit cercle, placé au centre de cette feuille, se répandent de tous côtés comme des rayons jusqu'à la circonférence. La fleur épanouie représente à peu près la même chose. Mais cette fleur est, de toutes les parties de la plante, celle qui se remarque le plus communément sur la tête d'Isis, d'Osiris et des Prêtres mêmes qui étaient à leur service. Le rapport que les Égyptiens croyaient que la fleur du Lotus avait avec le Soleil, parce qu'au lever de cet Astre elle se montrait à la surface de l'eau, et s'y replongeait dès qu'il était couché, n'était pas précisément le seul qui la lui avait fait consacrer. Si les

Antiquaires avaient pu distinguer, ou du moins s'ils avaient eu l'attention d'examiner quelle était la couleur des fleurs qu'on mettait sur la tête d'Osiris, et de celles qu'on mettait sur celle d'Isis, ils auraient vu sans doute que la fleur incarnate de la Fève d'Égypte ne se trouvait jamais sur la tête d'Isis, mais seulement la fleur blanche du Lotus, et qu'on affectait la première à Osiris. La ressemblance entière de ces deux plantes a empêché de soupçonner du mystère dans le choix et de remarquer cette différence. On pourra trouver dans la suite, ou l'on a peut-être déjà quelques monuments égyptiens colorés, sur lesquels on verra cette distinction.

Les inventeurs des hiéroglyphes n'en admirent aucun qui n'eût un rapport avec la chose signifiée. Plutarque³³² l'a entrevu dans la couleur du fruit des plantes donc nous parlons, qui a la forme d'une coupe de ciboire, et qui en portait le nom chez les Grecs. Voyant un enfant représenté assis sur ce fruit, il a dit que cet enfant était le crépuscule, par rapport à la ressemblance de la couleur de ce beau moment du jour avec celle de ce fruit. Il était donc à propos de faire attention à la couleur même de ces attributs pour pouvoir en donner des interprétations justes et conformes aux idées de leurs instituteurs. On a dû remarquer jusqu'ici que la couleur jaune et la rouge étaient particulièrement celles d'Horus et d'Osiris, et

³³² *Loc. cit.*

la blanche celle d'Isis ; parce que les deux premières étaient les couleurs du Soleil, et la blanche celle de la Lune, dans le système hermétique même. Il est donc vraisemblable que les Égyptiens employèrent le Lotus et la Fève d'Égypte dans leurs hiéroglyphes, à cause de leur couleur différente, puisqu'étant semblables pour tout le reste, une de ces deux plantes aurait suffi. La plupart des vases, sur la coupe desquels on voit un enfant assis, sont le fruit du Lotus.

Chapitre XII : Du Colocasia

Le Colocasia est une espèce d'Arum ou de pied de veau, qui croît dans les lieux aquatiques. Ses feuilles sont grandes, nerveuses en dessous, attachées à des queues longues et grosses : sa fleur est du genre des fleurs de pied de veau, fait en forme d'oreilles d'âne ou de cornet, dans lequel est placé le fruit, composé de différentes baies rouges, entassées comme en grappe tout le long d'une espèce de pilon qui s'élève du fond de la fleur. Les Arabes font un grand commerce de sa racine qui est bonne à manger.

On reconnaît cette fleur sur la tête de plusieurs Divinités, et plus souvent sur celle de quelques Harpocrates ; non qu'elle fût un symbole de fécondité, comme le disent quelques-uns ; mais parce que la couleur rouge de ses fruits représentait Horus Her-

métique, avec lequel on a souvent confondu Harpocrate, et que ce Dieu du silence ne fut inventé que pour marquer le silence que l'on devait garder au sujet de ce même Horus.

Chapitre XIII : Du Persea

C'est un arbre qui croît aux environs du grand Caire. Ses feuilles sont très semblables à celles du laurier, excepté qu'elles sont plus grandes. Son fruit a la figure d'une poire et renferme un noyau qui a le goût d'une châtaigne.

La beauté de cet arbre qui est toujours vert, la ressemblance de ses feuilles à une langue, et celle de son noyau à un cœur, l'avaient fait consacrer au Dieu du silence, sur la tête duquel on le voit plus ordinairement que sur celle d'aucune autre Divinité. Il y est quelquefois entier, d'autres fois ouvert pour faire paraître l'amande; mais toujours pour annoncer qu'il faut savoir conduire sa langue, et conserver dans le cœur le secret des mystères d'Isis, d'Osiris, et des autres Divinités dorées de l'Égypte. C'est pour cette raison qu'on le voit quelquefois sur la tête d'Harpocrate rayonnante, ou posé sur un croissant³³³.

³³³ Antiq. Explicat. De Montfaucon, T. II. p. 2. pl. 124. fig. 8. et 10.

Chapitre XIV : Du Musca ou Amusa

Quelques Botanistes et plusieurs Historiens l'ont qualifié d'arbre, quoiqu'il soit sans branches. Son tronc est ordinairement gros comme la cuisse d'un homme, spongieux, couvert de plusieurs écorces ou feuilles écailleuses, couchées les unes sur les autres ; ses feuilles sont larges, obtuses, et leur longueur surpasse quelquefois sept coudées³³⁴. Elles sont afferemies par une côte grosse et large, qui règne au milieu tout du long ; du sommet de la tige naissent des fleurs rouges ou jaunâtres. Les fruits qui leur succèdent sont d'un goût agréable, et ressemblent assez à un concombre doré. Sa racine est longue, grosse, noire en dehors, charnue et blanche en dedans. Quand on fait des incisions à cette racine, elle rend un suc blanc, mais qui devient ensuite rouge.

M. Mahudel, avec plusieurs Antiquaires, ne voient dans cette plante que sa seule beauté, capable d'avoir déterminé les Égyptiens à la consacrer aux Divinités locales de la contrée où elle croissait avec plus d'abondance ; mais, puisque tout était mystère chez ce peuple, puisqu'il l'employait dans ses hiéroglyphes, sans doute qu'il y attachait quelque idée particulière et qu'il avait remarqué dans cette plante quelque rapport avec ces Divinités. Les panaches d'Osiris et de ses Prêtres ; ceux d'Isis, où ces feuilles se trouvent

³³⁴ Mém. de l'Acad. des Inscript. et Bell. Lett. T.III.

quelquefois ; le fruit coupé qui se fait voir entre les deux feuilles qui forment le panache ; Isis enfin qui présente la tige fleurie de cette plante à son époux, sont des choses que la Table Isiaque nous met plus d'une fois devant les yeux, croira-t-on que la seule beauté de cette plante en soit le motif ? n'est-il pas plus naturel de penser qu'un peuple aussi mystérieux ne le faisait pas sans avoir quelque autre objet en vue ? Il pouvait donc y avoir du mystère là-dessous, et il s'y en trouvait en effet ; mais un mystère très aisé à dévoiler pour celui qui, après avoir fait quelques réflexions sur ce que nous avons dit, verra dans la description de cette plante les quatre couleurs principales du grand œuvre. Le noir se trouve dans la racine, comme la couleur noire est la racine, la base, ou la clef de l'œuvre ; si l'on enlève cette écorce noire, on découvre le blanc ; la pulpe du fruit est aussi de cette dernière couleur ; les fleurs qu'Isis présente à Osiris sont jaunes et rouges, et la pelure du fruit est dorée. La Lune des Philosophes est la matière parvenue au blanc ; la couleur jaune safranée et la rouge qui succèdent à la blanche, sont le Soleil ou l'Osiris de l'art ; on avait donc raison de représenter Isis dans la posture d'une personne qui offre une fleur rouge à Osiris. On peut enfin observer que les attributs d'Osiris participent tous, en tout ou en partie, de la couleur rouge ou de la jaune, ou de la safranée ; et ceux d'Isis, du noir et du blanc pris séparément, ou mélangés, parce que les monuments Égyptiens nous

représentent ces Divinités, suivant les différents états où se trouve la matière de l'œuvre pendant le cours des opérations. On peut donc rencontrer des Osiris de toutes les couleurs ; mais il faut alors faire attention aux attributs qui l'accompagnent. Si l'Auteur du monument était au fait des mystères d'Égypte, et qu'il ait voulu représenter Osiris dans sa gloire, les attributs seront rouges ou du moins safranés ; dans son expédition des Indes, ils seront variés de différentes couleurs ; ce qui était indiqué par les tigres et les léopards qui accompagnaient Bacchus en Éthiopie, ou mort, les couleurs seront ou noires ou violettes, mais jamais on y trouvera du blanc sans mélange, comme on ne verra jamais aucun attribut d'Isis purement rouge. Il serait à souhaiter, quand on trouve quelque ancien monument coloré, que l'on recommandât au Graveur de blasonner tout ce qui y est représenté ; ou que celui qui en donne la description au Public, eut l'attention d'en désigner exactement les couleurs. Il ne serait pas moins à propos d'obliger le Graveur à représenter les monuments tels qu'ils sont, ne pas leur laisser la liberté de changer les proportions et les attitudes des figures, sous prétexte de suppléer à l'ignorance des anciens Artistes, et de donner une forme plus gracieuse à ces figures. L'exactitude est d'une très grande conséquence, particulièrement pour les attributs. Un ouvrage sur les Antiques, mis au jour depuis peu d'années, m'oblige à faire cette observation.

Les Grecs et les Romains qui regardaient comme barbare tout ce qui n'était pas né à Rome ou à Athènes, exceptèrent les Égyptiens d'une imputation si injuste ; et leurs meilleurs Auteurs, loin d'imiter Juvénal, Virgile, Martial, et surtout Lucien, qui déploient les railleries les plus fines contre les superstitions des Égyptiens, sont remplis des éloges qu'ils donnent à leur politesse et à leur savoir. Ils avouaient que leurs grands hommes y avaient puisé toutes ces belles connaissances, dont ils ornèrent dans la suite leurs ouvrages. Si l'on ne peut absolument justifier le peuple d'Égypte sur l'absurdité et le ridicule du culte qu'il rendait aux animaux, n'attribuons pas aux Prêtres et aux savants de ce pays-là des excès donc leur sagesse et leurs connaissances les rendaient incapables. Les traditions s'obscurcissent quelquefois à mesure qu'elles s'éloignent de leur source. Les hiéroglyphes si multipliés peuvent dans la suite des temps avoir été interprétés par des gens peu ou point instruits de leur véritable signification. Les Auteurs qui ont puisé dans cette source impure n'ont pu le transmettre que de la manière qu'ils l'ont reçue, ou peut-être encore plus défigurée. Il semble même Hérodote, Diodore de Sicile, Plutarque, et quelques autres chercher à excuser les Égyptiens, en apportant des raisons vraisemblables du culte qu'ils rendaient aux animaux. Ils disent qu'ils adoraient dans ces animaux la Divinité dont les attributs se manifestaient dans chaque animal, comme le Soleil dans une goutte

d'eau qui est frappée de ses rayons³³⁵. Il est certain d'ailleurs que tout culte n'est pas un culte religieux, et encore moins une vraie adoration ; et tout ce qui est placé dans les temples, même pour être l'objet de la vénération publique, n'est pas au rang des Dieux. Les Historiens ont donc pu se tromper dans le récit qu'ils ont fait des Dieux de l'Égypte, même quant à ce qui regardait le culte du peuple, et à plus forte raison pour ce qui regardait les Prêtres et les Philosophes, dont ils ignoraient les mystères.

L'écriture symbolique, connue sous le nom de hiéroglyphes, n'était pas contraire au dessein que les Égyptiens avaient de travailler pour la postérité. M. le Comte de Caylus³³⁶ n'est pas entré dans leurs idées à cet égard. Ces hiéroglyphes furent un mystère dans le temps même de leur institution, comme ils le sont encore, et le seront toujours pour ceux qui cherchent à les expliquer par d'autres moyens que ceux que je propose. Le dessein de leurs instituteurs n'était pas d'en rendre la connaissance publique, et, en les gravant sur leurs monuments pour les conserver à la postérité, ils ont agi comme les Philosophes hermétiques qui n'écrivent en quelque façon que pour être entendus de ceux qui sont au fait de leur science, ou pour donner quelques traits de lumières absorbés, pour ainsi dire, dans une obscurité si grande, que les

³³⁵ Plutarq. de Isid. et Osir.

³³⁶ Recueil. d'Antiq. pag. 2.

yeux les plus clairvoyants n'en sont frappés qu'après de longues recherches et de profondes méditations.

La plupart des antiquités égyptiennes sont donc de nature à ne pouvoir nous flatter de les éclaircir parfaitement. Toutes les explications qu'on voudra tenter de donner pour les ramener à l'histoire, se réduiront à des conjectures, parce que tout se ressent du mystère qui régnait dans ce pays, et que, pour fonder ses raisonnements sur l'enchaînement des faits, on trouve que le premier anneau de la chaîne qui les lie, aboutit à des fables.

C'est donc à ces fables qu'il faut avoir recours ; et, en les regardant comme telles, faire ses efforts pour en pénétrer la véritable signification. Quand on trouve un système qui les développe naturellement, il faut le prendre pour guide. Tous ceux que l'on a suivis jusqu'ici sont reconnus insuffisants par tous les Auteurs qui ont écrit sur les Antiquités.

On y trouve à chaque pas des obstacles qu'on ne peut surmonter. Ils ne sont donc pas les vrais filets d'Ariane qui nous serviront à nous tirer de ce labyrinthe ; il faut par conséquent les abandonner. En se conduisant sur les principes de la Philosophie hermétique, et en les étudiant assez pour se mettre en état d'en faire de justes applications, il est peu de hiéroglyphes qu'on ne puisse expliquer. On ne serait pas dans le cas d'admettre comme faits historiques ceux qui sont purement fabuleux, et de rejeter de ces faits des circonstances qui les caractérisent particulière-

ment, sous prétexte qu'elles y ont été cousues pour embellir la narration, et en augmenter le merveilleux.

Cette dernière méthode a été suivie par M. l'Abbé Banier dans sa *Mythologie*; et quelque facilité qu'elle lui ait procuré, il se trouve souvent dans la fâcheuse nécessité d'avouer qu'il lui est impossible de débrouiller ce chaos.

SECTION QUATRIÈME : DES COLONIES ÉGYPTIENNES

La Philosophie hermétique ne fut pas toujours renfermée dans les Bornes de l'Égypte, où il semble qu'Hermès l'avait fait fleurir. Les habitants de ce pays-là s'étant trop multipliés, quelques-uns prirent le parti d'en sortir pour aller s'établir d'abord dans le voisinage, et puis dans les pays plus éloignés. Plusieurs chefs de famille y conduisirent des colonies et emmenèrent des Prêtres instruits avec eux. Bélus qui fixa son séjour près de l'Euphrate, en établit à Babylone, qui furent surnommés Chaldéens. Ils devinrent célèbres par les connaissances qu'ils acquirent en observant les Astres à la manière d'Égypte. Des savants croient que le *Sabisme*, ou cette sorte d'idolâtrie, qui a pour objet de son culte les Astres et les Planètes, commença dans la Chaldée, où ces Philosophes égyptiens s'étaient fixés ; mais il est bien plus vraisemblable qu'ils l'y portèrent de l'Égypte d'où ils sortaient, et où le Soleil et la Lune étaient adorés sous le nom d'Osiris et d'Isis ; puisqu'Hérodote dit que l'Astrologie prit naissance en Égypte, où l'on convient qu'elle y était cultivée dès les temps les plus reculés. Le nom de science Chaldaïque qu'elle a porté depuis longtemps, prouve tout au plus que les Astrologues de la Chaldée devinrent plus célèbres que ceux des

autres Nations. Babylone, capitale du pays, quoique la plus idolâtre de toutes les villes du monde, suivant l'idée que nous en donne le Prophète Jérémie³³⁷, en l'appelant une terre d'Idoles, *terra sculptilium*, paraît avoir tiré ses Dieux de l'Égypte, dont elle avait conservé jusqu'aux monstres; et *in portentis gloriantur*. Les Prêtres, instruits dans les mêmes sciences que ceux dont ils venaient de se séparer, savaient aussi sans doute à quoi s'en tenir au sujet du culte de ces Idoles; mais obligés au même secret que ceux d'Égypte, ils se firent successivement un devoir de ne pas le divulguer. Les noms de Saturne et de Jupiter donnés à Bélus, prouvent assez clairement qu'on connaissait dans la Chaldée la généalogie des Dieux hermétiques des Égyptiens.

Danaüs tenta aussi un établissement hors de son pays. Il quitta l'Égypte sa patrie, et partit avec cinquante filles qu'il avait eues de plusieurs femmes, avec tous ses domestiques et quelques Égyptiens qui voulurent bien le suivre. Il relâcha, dit-on, d'abord à Rhodes, où, après avoir consacré une statue à Minerve, une des grandes Divinités de l'Égypte, il s'embarqua et arriva dans la Grèce, où, si nous en croyons Diodore, il fit bâtir la ville d'Argos et en Lydie celle de Chypre, dans laquelle il fit élever un Temple à Minerve, et y établit sans doute des Prêtres pour le service du même culte qu'on rendait en Égypte à

³³⁷ Ch. 50.

cette Déesse. Le nom de Béléides donné aux filles de Danaüs, prouve qu'il avait quelque affinité avec Bélus; et quelques Auteurs ont en effet regardé ce Bélus comme le père de Danaüs. Les allégories que les Poètes ont faites sur le supplice des Danaïdes, et sur le massacre de leurs époux, est une nouvelle preuve qu'elles furent imitées d'Égypte, où Diodore raconte³³⁸ que 360 prêtres d'Achante avaient coutume de puiser de l'eau dans un vaisseau percé. Nous expliquerons ces allégories dans les Livres suivants.

Cécrops venu d'Égypte s'établit dans l'Attique. Il y porta avec les lois de son pays le culte des Dieux qu'on y adorait, et surtout celui de Minerve, honorée à Saïs sa patrie, celui de Jupiter et des autres Dieux d'Égypte: ce fait est attesté par toute l'Antiquité. Eusèbe³³⁹ dit que ce fut lui qui le premier donna le nom de Dieu à Jupiter, lui éleva un autel, et érigea une statue en l'honneur de Minerve.

S. Épiphane répète la même chose, et Pausanias l'avait dit avant eux; mais ce dernier³⁴⁰ remarque qu'il n'offrait dans ses sacrifices que des choses inanimées. Athènes, le triomphe des arts et des sciences, le siège de la politesse et de l'érudition, doit donc ses commencements à l'Égypte.

Quoi qu'il en soit de cette histoire, les Athéniens en convenaient, et se glorifiaient d'être descendus

³³⁸ L. 2. c. 6.

³³⁹ Prep. Evang. l. 10. c. 9.

³⁴⁰ In Attic. l. 8.

des Saïtes ; quelques-uns disaient que Dipetes, père de Mnestée, Roi d'Athènes, était Égyptien, de même qu'Erichthée, qui le premier leur apporta les grains d'Égypte, et la manière de les cultiver, ce qui le fit établir Roi. Il leur enseigna aussi les cérémonies de Cérès Eléusine, suivant celles qu'observaient les Égyptiens ; c'est pourquoi les Athéniens pensaient que ce Roi était contemporain de Cérès. Diodore, en rapportant ceci, ignorait sans doute que Cérès et Isis n'étaient qu'une même Divinité. Il aurait dû se souvenir qu'il avait raconté la même chose de Triptolême. Nous parlerons de la nature de ces grains, et de toute cette histoire dans le quatrième Livre.

Les habitants de la Colchide étaient aussi une colonie d'Égypte, suivant Diodore et Hérodote³⁴¹, qui apporte en preuve beaucoup de raisons, entre autres qu'ils font circoncire leurs enfants, comme ayant apporté cet usage d'Égypte. Il ignorait sans doute l'Écriture sainte qui nous marque si positivement l'origine de la circoncision. Diodore concluait, par la même raison, que les Juifs, habitants entre l'Arabie et la Syrie, étaient venus d'Égypte, mais il ne parle de ces Juifs qu'après leur servitude dans ce pays, et c'est l'occasion de son erreur. Cette fuite des Juifs est remarquable par tous les événements qui la précédèrent et la suivirent ; celui qui a le plus de rapport à notre sujet, est la quantité prodigieuse d'or et d'argent

³⁴¹ L. 2. c. 104. et suiv.

qui se trouvait alors parmi les Égyptiens. Moïse signifia aux Juifs d'emprunter de leurs Hôtes tous les vases d'or et d'argent qu'ils pourraient en obtenir. Et quels étaient ces Hôtes ? des gens du commun. À qui prêtaient-ils ces vases ? à des Juifs esclaves, méprisés, haïs, sans ressource, gens qu'on ne pouvait guère ignorer avoir le dessein de quitter le pays, et de s'enfuir pour se soustraire à la servitude ; et si le peuple en était si bien fourni, combien devaient en avoir le Roi et les Prêtres qui, comme nous l'apprend Hérodote, faisaient construire des bâtiments pour le conserver ?

Cadmus était originaire de Thèbes d'Égypte. Ayant été envoyé à la recherche de sa sœur par Agénor son père, Roi de Phénicie, il se trouva exposé à une furieuse tempête, qui l'obligea de relâcher à Rhodes, où il érigea un Temple en l'honneur de Neptune, et en confia le service à des Phéniciens qu'il laissa dans cette île. Il offrit à Minerve un vase de cuivre très beau, et de forme antique, sur lequel était une inscription, qui portait que l'île de Rhodes serait ravagée par les serpents. Cette inscription seule indique que toute cette histoire est une allégorie de l'Art sacerdotal. Car pourquoi offrir à Minerve un vase antique, et de cuivre ? Cadmus doit être supposé avoir vécu dans des temps bien reculés : quelle pouvait donc être l'antiquité de ce vase ? Il y a apparence qu'il faut avoir égard à la matière, et non à la forme.

Cette matière est la terre de Rhodes, ou la terre rouge Philosophique, qui doit être ravagée par des

serpents, c'est-à-dire dissoute par l'eau des Philosophes, qui est souvent appelée serpent. Cadmus, au fait de ces mystères, n'eut pas beaucoup de peine à prédire cette dévastation. Le présent d'un vase de cuivre, même antique, était-il d'une si grande conséquence qu'il eût le mérite d'être présenté à la Déesse de la Sagesse ? L'or, les pierreries auraient été plus dignes d'elle. Mais sans doute il y avait du mystère là-dessous ; il fallait un vase de cuivre, non du vulgaire, mais de l'airain Philosophique, que les favoris de Minerve, les Sages Philosophes appellent communément laton pour leton. Blanchissez le laton, dit Morien³⁴², et déchirez vos livres. L'azot et le laton vous suffisent.

Toute l'histoire de Cadmus sera toujours considérée comme une fable pure, qui paraîtra ridicule à tout homme de bon sens, dès qu'il ne l'expliquera pas conformément à la Chimie hermétique. Quelle idée en effet de suivre un Bœuf de différentes couleurs, de bâtir une ville où ce Bœuf s'arrête, d'envoyer ses compagnons à une fontaine, qui y sont dévorés par un horrible dragon, fils de Typhon et d'Échidna ; lequel dragon est ensuite tué par Cadmus, qui lui arrache les dents, les sème dans un champ comme on sème du grain, d'où naissent des hommes qui attaquent Cadmus ; et qui enfin, à l'occasion d'une pierre jetée entre eux, se détruisent les uns et les autres sans qu'il

³⁴² Entret. du Roi Calid.

en reste un seul ? Nous prouverons, dans la suite de cet ouvrage, que cette histoire est une allégorie suivie de tout ce qui se passe dans le cours des opérations de l'œuvre Philosophique.

M. l'Abbé Banier³⁴³ dit que Cadmus porta en Grèce les mystères de Bacchus et d'Osiris. La Fable nous apprend cependant que Bacchus était petit-fils de Cadmus. Il est vrai que ce Mythologue introduit un autre Bacchus, fils de Sémélé, afin d'ajuster son histoire ; mais sur quel fondement ? Est-il permis d'introduire ainsi de son propre chef des personnages nouveaux pour se tirer d'embarras ? Orphée, en transposant dans la Grèce les Fables égyptiennes, les habilla à la Grecque, et supposa un Denis, qui ne diffère point de l'Osiris des Égyptiens, et du Bacchus des Latins : mais ce Denis ou Osiris était célèbre en Égypte longtemps avant qu'il fût question de Cadmus. C'est pourquoi les Égyptiens se moquaient des Grecs, lorsqu'ils entendaient ceux-ci dire que Denis était né parmi eux.

D'autres attribuent à Mélampe l'institution des cérémonies du culte de Denis dans la Grèce, l'histoire de Saturne et la guerre des Titans. Dédale fut, dit-on, l'Architecte du fameux vestibule du Temple élevé à Memphis en l'honneur de Vulcain. Mais les Grecs, dit Diodore, ayant appris les histoires et les allégories des Égyptiens, en prirent occasion d'en inventer d'autres

³⁴³ Mythol. T. I. p. 67. et T. II. p. 262.

sur ces modèles. En effet, les Poètes et les Théologiens du Paganisme semblent n'avoir copié que ces fables d'Égypte, transportées dans la Grèce par Orphée, Musée, Mélampe, et Homère. Les Législateurs ont formé leurs lois sur celles de Lycurgue ; les Princes des sectes philosophiques ont puisé leur système dans Pythagore, Platon, Eudoxe et Démocrite. Et s'ils ont été si différents entre eux, c'est qu'ils n'étaient pas tous au fait des mystères égyptiens et qu'ils en ont, en conséquence, mal expliqué les allégories.

Les colonnes de Mercure, desquelles ces premiers Philosophes tirèrent leur science, par les explications que les Prêtres d'Égypte leur en donnèrent, pourraient bien être celles d'Osiris et d'Isis, dont nous avons parlé ; peut-être les obélisques qu'on voit encore à Rome, qu'on sait y avoir été transportés d'Égypte, et dont la surface est remplie de triangles, de cercles, de carrés et de figures hiéroglyphiques. Plus d'un Auteur s'est donné la torture pour les expliquer : le P. Kircher à fait un traité exprès ; mais, malgré son ton décisif, soutenu d'une science fort étendue, on ne l'a pas cru sur sa parole. C'est dans les Auteurs anciens, qui puisèrent leur science en Égypte, qu'il faudrait en chercher l'interprétation ; mais pour entendre la plupart d'entre eux, on aurait aussi besoin du secours d'un Œdipe, parce qu'ils ont écrit allégoriquement comme leurs maîtres.

N'ayant donc point de guides assurés, les plus

célèbres Auteurs sont tous différents entre eux. Selon Bochart, Mercure est le même que Chanaan, et selon

M. Huet, le même que Moïse. L'un dit qu'Hercule est Samson, et l'autre que c'est Josué ; l'un que Noé est Saturne, l'autre que c'est Abraham. L'un soutient que Cérès fut une Reine de Sicile ; l'autre qu'elle ne diffère point d'Isis qui ne fut jamais dans ce pays-là. Les plus anciens Auteurs ne sont pas même d'accord entre eux ; et outre les contradictions qu'on y trouve, combien y voit-on de choses gratuites, pour ne rien dire de plus. Quant aux parallèles dont les livres de quelques savants modernes sont remplis, je demanderais si l'on est reçu à dire que Thamas-Kouli-Cham est le même que Tamerlan, parce qu'on trouve beaucoup de ressemblance dans l'humeur et dans les actions de ces deux Princes ?

Je crois qu'on peut tirer beaucoup de lumières des anciens Auteurs grecs, pour pénétrer dans l'obscurité des fables ; non pas qu'on doive précisément s'en rapporter à eux sur la véritable origine des anciens peuples, puisque ce qu'ils en disent est presque tout fabuleux ; mais parce qu'ils ont copié les Égyptiens, qui furent les premiers inventeurs des Fables, et qu'en faisant le parallèle des Fables anciennes de la Grèce avec celles de l'Égypte, on y remarque aisément qu'elles sont toutes sorties de la même source et qu'elles ressemblent à un voyageur qui s'habille, dans chaque pays qu'il parcourt, suivant la mode qui y est en usage. Les ouvrages Égyptiens, qui auraient pu

nous donner quelques idées de leur façon de penser, ceux d'Hermès et des autres Philosophes nous ont échappé avec le temps, et nous pleurerons toujours sur les tristes cendres de la Bibliothèque d'Alexandrie. Nous n'avons plus d'autre ressource que celle des Grecs, disciples des savants Prêtres d'Égypte ; c'est donc à eux qu'il faut avoir recours, persuadés qu'ils sont entrés dans les idées des maîtres dont ils avaient reçu des leçons.

Je suis surpris que M. l'Abbé Banier soit à cet égard si peu d'accord avec lui-même, qu'après avoir dit³⁴⁴ et avoir même employé toutes les raisons possibles pour prouver que ce n'est pas chez les Écrivains Grecs qu'il faut chercher l'origine des anciens Peuples, ni des autres monuments de l'Antiquité, ce savant les apporte en preuves de ce qu'il établit dans tout le cours de son ouvrage. Il est vrai qu'il a une attention toute particulière à choisir tout ce que les Auteurs ont avancé de favorable à son système, et à rejeter comme fable tout ce qui peut y être contraire. Il décide même sur cela avec le ton d'un juge en dernier ressort ; mais, comme il n'est pas toujours conforme à lui-même et qu'il déclare en plus d'un endroit qu'il faut tenir ses garants pour suspects, il nous rétablit dans nos droits et nous laisse la liberté d'en penser ce que nous voudrons.

Je serais assez du sentiment de Diodore, quant aux

³⁴⁴ *Ibid.* p. 55. et suiv.

noms de quelques anciennes villes, des montagnes, des fleuves, etc. Cet Auteur dit que les anciens Philosophes tirèrent de leur doctrine la plupart de ces noms, et dénommèrent les lieux suivant les rapports qu'ils y voyaient avec quelques traits de cette science. Il s'agit donc de savoir quelle était cette doctrine. Or personne ne doute que ce ne soit celle qu'ils apprirent en Égypte ; Jamblique³⁴⁵ nous assure que cette science était gravée sur les colonnes d'Hermès. Josèphe³⁴⁶ parle de deux colonnes, l'une de pierre, l'autre de brique, élevées avant le Déluge, sur lesquelles les principes des Arts étaient gravés. Bernard, Comte de la Marche Trévisane³⁴⁷, instruit par la lecture des livres anciens, dit qu'Hermès trouva sept tables dans la vallée d'Hébron, sur lesquelles étaient gravés les principes des Arts libéraux. Mais qu'Hermès les ait trouvées ou qu'il les ait inventées, il y a grande apparence que ces principes n'y étaient qu'en hiéroglyphes ; que cette manière d'enseigner marquait que le fond de cette science était un mystère qu'on ne voulait pas dévoiler à tout le monde : par conséquent que les termes et les noms employés faisaient aussi partie de ce mystère, d'où nous devons conclure que les noms donnés aux lieux par les anciens Philosophes, tenaient par quelque endroit aux mystères des Égyptiens.

³⁴⁵ Des mystères des Égyptiens.

³⁴⁶ Des Antiq. des Juifs.

³⁴⁷ Philos. des Métaux.

Tout esprit qui ne voudra pas demeurer opiniâtrement attaché à son préjugé doit voir dans ce que nous avons dit quel était l'objet de ces mystères. La magnificence des Rois d'Égypte, qui, si nous en croyons Pline³⁴⁸, ne faisaient élever ces merveilles du monde qu'afin d'employer leurs richesses immenses, est une preuve bien palpable de l'Art hermétique. Sémiramis fit élever à Babylone un Temple en l'honneur de Jupiter, au haut duquel elle plaça trois statues d'or, l'une de ce Dieu, la seconde de Junon, et la troisième de la Déesse Ops. Celle de Jupiter, au rapport de Diodore, subsistait encore de son temps, avait quarante pieds de hauteur, et pesait mille talents babyloniens. La statue d'Ops, du même poids, se voit encore dans la salle dorée. Deux lions, ajoute cet Auteur, et des serpents d'argent d'une grosseur énorme sont placés auprès. Chaque figure est du poids de trente talents. La Déesse tient à la main droite une tête de serpent, et de la gauche un sceptre de pierre. Dans la même salle se trouve aussi une table d'or de quarante pieds de longueur, large de douze, et pesant cinquante talents. La statue de Junon est du poids de huit cents.

Diodore et les autres Historiens rapportent beaucoup de choses qui prouvent les richesses immenses des Égyptiens et des Babyloniens, qui, par Bélus, en tiraient leur origine. Mais ce qui aurait dû frapper ces Historiens, et tous ceux qui voyaient la statue d'Ops,

³⁴⁸ L. 26. ch. 12.

c'est son attitude et ses attributs. Je voudrais que nos savants m'expliquassent pourquoi on avait mis un sceptre de pierre à l'une des mains de cette Déesse, et un serpent à l'autre ? Fait-on des sceptres de pierre à une statue d'or ? une telle idée ne passerait-elle pas pour ridicule aux yeux de ceux qui n'y verraient rien d'allégorique ? Mais la Déesse Ops étant prise hermétiquement, il était naturel de la représenter ainsi, parce que l'or des Philosophes est appelé *pierre*, et leur mercure *serpent*. Ops ou la Terre qui en était la matière, tenait ces deux symboles à la main pour indiquer qu'elle contenait ces deux principes de l'Art. Et comme cet Art était la source des richesses, Ops en fut re-gardée comme la Déesse. On avait même désigné la chose plus particulièrement en mettant, auprès d'Ops, deux lions et deux serpents, parce que les Philosophes employaient pour l'ordinaire l'allégorie de ces animaux, pour signifier les principes matériels de l'œuvre, pendant le cours des opérations.

Jupiter et Junon, frère et sœur, époux et épouse, se trouvaient dans cette salle avec leur grand-mère, et devant eux une table d'or commune aux trois, parce qu'ils sortent du même principe aurifique, duquel l'on extrait deux choses, une humidité aérienne et mercurielle, et une terre fixe, ignée, qui réunies ne sont qu'une et même chose, appelée or hermétique, commun aux trois, puisqu'il en est composé ; et le vrai remède de l'esprit, dont nous avons parlé, auquel Diodore donne le nom de Nepentes, parce qu'il est

fait de l'herbe prétendue de ce nom, dont Homère³⁴⁹ dit qu'on compose en Égypte le remède qui fait oublier tous les maux, et fait mener à l'homme une vie exempte de douleur et de chagrin ; propriétés tant vantées de l'or hermétique. Le même Poète ajoute que ce remède était celui d'Hélène, fille de Jupiter, celle qui occasionna la guerre de Troie. Nous en verrons ses raisons dans le sixième Livre. L'origine égyptienne, et du remède et de la manière de le faire, est une preuve qu'Homère nous donne en passant, qu'il était instruit de la nature de ce remède, de ses propriétés, et du lieu où il était en vogue. Il a donc pu le prendre pour sujet de son allégorie de la prise de la ville de Troie, ou tout au moins avoir pris occasion d'une guerre, d'un siège réel, pour en former une allégorie du grand œuvre, comme nous le prouverons en discutant toutes les circonstances de ce siège ; je ne vois guère sur quoi est fondé M. l'Abbé Banier, pour dire³⁵⁰ qu'il y avait eu, avant Homère, des Poètes qui avaient traité le sujet de la guerre de Troie, et qui avaient fait des Iliades ; la seule raison que ce savant en apporte, c'est que la Poésie grecque n'aurait pas commencé par des chefs-d'œuvre. Je laisse au Lecteur à juger de la bonté de ce raisonnement. L'ouvrage de cet Abbé, quoique très savant et très bien concerté, fourmille de preuves de cette trempe. Si Homère, pour donner un air de vraisemblance à sa fiction, a introduit des noms de

³⁴⁹ Odyss. l. 4. v. 221. et suiv.

³⁵⁰ *Ibid.* T. I. p. 67.

villes et de peuples existants, on est obligé d'avouer qu'on ne connaît Ithaque, les Cimmériens, l'île de Calypso, et beaucoup d'autres choses, que dans ses ouvrages. Où vit-on jamais les Arimaspes, les Issedons, les Hyperboréens, les Acéphales, etc. ? Mais on convient que les fables tirent leur origine d'Égypte et de la Phénicie ; c'est donc par celles qui se débitaient dans ces pays-là qu'il faut juger des autres, au moins des plus anciennes.

Je ne pense pas trouver des contradicteurs sur cet article ; mais conviendra-t-on avec moi que tous les monuments dont j'ai parlé soient une preuve convaincante que l'Art hermétique était connu et pratiqué chez les Égyptiens ? Les savants, quelque peu d'accord qu'ils soient entre eux, ont fortifié par leurs ouvrages le préjugé qui a pris naissance dans le récit des anciens Historiens. On a cru qu'étant plus près que nous ne le sommes de ces temps obscurs, on ne pouvait mieux faire que de suivre le chemin qu'ils nous ont tracé, persuadé qu'ils étaient au fait de tout cela. On savait cependant, et ces Anciens le disent eux-mêmes, que les Prêtres d'Égypte gardaient un secret inviolable sur la véritable signification de leurs Hiéroglyphes ; mais on n'a pas fait assez de réflexions là-dessus. Il s'agirait donc de dépouiller tout préjugé à cet égard ; d'examiner les choses sans prévention, et de comparer les explications que les Antiquaires ou les Mythologues ont donné des Hiéroglyphes et des Fables égyptiennes, avec celle que j'en donne, et

juger ensuite de la vérité des unes et des autres. Par cette méthode, on se trouvera en état de décider si la Morale, la Religion, la Physique et l'Histoire ont fourni matière à ces Fables et à ces Hiéroglyphes ; ou s'il n'est pas plus simple de leur donner un seul et unique objet, tel qu'un secret aussi précieux, et d'une aussi grande conséquence que peut l'être celui qui conserve l'humanité dans tout l'état parfait dont elle est susceptible, en lui procurant la source des richesses et de la santé.

LIVRE II : DES ALLÉGORIES QUI ONT UN RAPPORT PLUS PALPABLE AVEC L'ART HERMÉTIQUE

Jamais pays ne fut plus fertile en fables que la Grèce. Celles qu'elle avait reçues d'Égypte ne lui suffisaient pas, elle en inventa un nombre infini. Les Égyptiens ne reconnaissaient proprement pour Dieux qu'Osiris, Isis et Orus, mais ils en multiplièrent les noms, et se trouvèrent engagés par là à en multiplier les fictions historiques. De là vinrent douze Dieux principaux, Jupiter, Neptune, Mars, Mercure, Vulcain, Apollon, Junon, Vesta, Cérès, Vénus, Diane et Minerve, six mâles et six femelles. Ces douze seuls regardés comme grands Dieux étaient représentés en statues d'or. Dans la suite, on en imagina d'autres, auxquels on donna le nom de demi-Dieux, qui n'étaient pas connus du temps d'Hérodote, ou du moins dont il ne fait pas mention sous ce titre. Leurs figures étaient sculptées en bois, ou en pierre, ou en terre. Le même Hérodote dit³⁵¹ que les Égyptiens imposèrent les premiers ces douze noms et que les Grecs les reçurent d'eux.

Les premiers des Grecs qui passèrent en Égypte, sont, suivant Diodore de Sicile, Orphée, Musée,

³⁵¹ In Euterp. c. 50.

Mélampe, et les autres dont nous avons parlé dans le livre précédent. Ils y puisèrent les principes de la Philosophie et des autres sciences et les transportèrent dans leur pays, où ils les enseignèrent de la manière dont ils les avaient apprises ; c'est-à-dire sous le voile des allégories et des fables. Orphée y trouva le sujet de ses Hymnes sur les Dieux, et les Orgies³⁵². Que ces solennités tirent leur origine de l'Égypte, c'est un fait dont conviennent également les Mythologues et les Antiquaires, et qu'on n'a pas besoin de prouver. Ce Poète introduisit dans le culte de Denys les mêmes cérémonies qu'on observait dans le culte d'Osi-
ris. Celles de Cérès se rapportaient à celles d'Isis. Il fit mention le premier des peines des impies, des Champs Élysées, et fit naître l'usage des statues. Il feignit que Mercure était destiné à conduire les âmes des défunts, et devint l'imitateur des Égyptiens dans une infinité d'autres fictions.

Lorsque les Grecs virent que Psamméticus protégeait les étrangers, et qu'ils pourraient voyager en Égypte sans risque de leur vie ou de leur liberté, ils y abordèrent en assez grand nombre, les uns pour satisfaire leur curiosité sur les merveilles qu'ils avaient apprises de ce pays-là, les autres pour s'instruire. Orphée, Musée, Linus, Mélampe et Homère y passèrent successivement. Ces cinq avec Hésiode furent les propagateurs des Fables dans la Grèce, par

³⁵² M. l'Abbé Banier, *Myth. T. II. p. 273.*

les Poèmes pleins des fictions qu'ils y répandirent. Sans doute que ces grands hommes n'auraient pas adopté et répandu de sang-froid tant d'absurdités apparentes, s'ils n'avaient au moins soupçonné un sens caché, raisonnable, et un objet réel enveloppé dans ces ténèbres. Auraient-ils, par dérision et malicieusement, voulu tromper les Peuples ? et s'ils pensaient sérieusement que ces personnages étaient des Dieux qu'ils devaient représenter comme des modèles de perfection et de conduite, leur auraient-ils attribué des adultères, des incestes, des parricides, et tant d'autres crimes de toute espèce ? Le ton sur lequel Homère en parle suffit pour donner à entendre quelles étaient ses idées à cet égard. Il est donc bien plus probable qu'ils ne pressentaient ces fictions que comme des symboles et des allégories, qu'ils voulurent rendre plus sensibles en personnifiant et déifiant les effets de la Nature. Ils assignèrent en conséquence un office particulier à chacun de ces personnages déifiés, réservant seulement l'Empire universel de l'Univers à un seul et unique vrai Dieu. Orphée s'explique assez clairement là-dessus, en disant que tous ne sont qu'une même chose comprise sous divers noms. Car tels sont ses termes : « Le Messenger interprète Cyllenien est à tous. Les Nymphes sont l'eau ; Cérès les grains ; Vulcain est le feu ; Neptune la mer ; Mars la guerre ; Vénus la paix ; Thémis la justice ; Apollon, dardant ses flèches, est le même que le Soleil rayonnant, soit que cet Apollon soit regardé comme agissant de loin ou de

près, soit comme Devin, Augure, ou comme le Dieu d'Epidaure, qui guérit les maladies. Toutes ces choses ne sont qu'une, quoiqu'elles aient plusieurs noms. » Hermésianax dit que Pluton, Perséphone, Cérès, Vénus et les Amours, les Tritons, Nérée, Thétis, Neptune, Mercure, Junon, Vulcain, Jupiter, Pan, Diane et Phœbus ne sont que le même Dieu.

Tous les offices de la Nature devinrent donc des Dieux entre leurs mains ; mais des Dieux soumis à un seul Dieu suprême, suivant ce qu'ils en avaient appris en Égypte. Ces différents attributs de la Nature regardaient cependant des effets particuliers, ignorés du Peuple, et connus seulement des Philosophes.

Si quelques-unes de ces fictions eurent l'Univers en général pour objet, on ne saurait nier que le plus grand nombre n'ait eu une application particulière ; et plusieurs d'entre elles sont si spécialement déterminées qu'on ne saurait s'y méprendre. Il suffit de passer les principales en revue, pour mettre en état de porter son jugement sur les autres. Je parlerai donc en premier lieu de l'expédition de la Toison d'or, des pommes d'or, du jardin des Hespérides, et quelques autres qui manifestent plus clairement que l'intention des Auteurs de ces fictions était d'y envelopper les mystères de l'Art hermétique.

Orphée est le premier qui ait fait mention de l'expédition de la Toison d'or, si l'on veut admettre les ouvrages d'Orphée comme appartenant à ce premier des Poètes Grecs ; mais je n'entre pas dans cette dis-

cussion des savants : que ces ouvrages soient vrais ou supposés, peu m'importe ; il me suffit qu'ils soient partis d'une plume très ancienne, savante, et au fait des mystères des Égyptiens et des Grecs. S. Justin en son Parenet ; Lactance, et S. Clément d'Alexandrie, dans son discours aux Gentils, parlent d'Orphée sur ce ton-là.

Ce Poète a donné à cette fiction un air d'histoire qui l'a fait regarder comme telle par nos Mythologues modernes mêmes, malgré l'impossibilité où ils se trouvent d'en ajuster les circonstances. Ils ont mieux aimé y échouer, que d'y voir le sens caché et mystérieux qu'elle présente, et que l'Auteur même a manifesté assez visiblement en citant, dans le cours de cette fiction, quelques autres de ses ouvrages ; savoir, un *Traité des petites pierres*, et un autre de *l'ancre de Mercure comme source de tous les biens*. Il est aisé de voir de quel Mercure il entend parler, puisqu'il le présente comme faisant partie de l'objet que se proposait Jason dans la conquête de la Toison d'or.

Chapitre I : Histoire de la conquête de la Toison d'Or

Il y a peu d'Auteurs anciens qui ne parlent de cette fameuse conquête. Elle a exercé l'esprit de nos savants, qui ont fait beaucoup de dissertations sur ce

sujet, et M. l'Abbé Banier, qui en a inséré plusieurs dans les Mémoires de l'académie des Belles Lettres, regarde ce fait comme si constant, qu'on ne peut, dit-il³⁵³, le détacher de l'histoire ancienne de la Grèce, sans renverser presque toutes les généalogies de ce temps-là. Nous avons un Poème là-dessus sous le nom d'Orphée ; mais Vossius prétend que ce Poète n'en est pas l'Auteur, et que ce Poème n'est pas plus ancien que Pisistrate³⁵⁴.

On l'attribue à Onomacrite, et l'on dit qu'il fut composé vers la 55^e Olympiade. Il pourrait bien se faire que cet Onomacrite n'en fût pas l'Auteur, mais seulement le restaurateur, ou qu'il en eut recueilli tous les fragments dispersés, comme Aristarque ceux d'Homère. Apollonius de Rhodes en composa un sur la même matière vers le temps des premiers Ptolomées. Pindare en fait un assez long détail dans la quatrième Olympique et dans la troisième Isthmique ; beaucoup d'autres Poètes font de fréquentes allusions à cette conquête. Mais ce qui prouve l'antiquité de cette fable, c'est qu'Homère en dit deux mots dans le douzième Livre de l'Odyssée. M. l'Abbé Banier trouve une erreur dans cet endroit de ce dernier Poète, et dit qu'il fait parler Circé de certaines roches errantes comme situées sur le détroit qui

³⁵³ Mytholog T. III. p. 198.

³⁵⁴ Quæ vero nunc Orphei nomen sunt, non sunt antiquiora Pisistrati temporibus. Vossius. de Poëtis Græcis et Latinis Cap. 9.

sépare la Sicile de l'Italie, et qu'elles sont en effet à l'entrée du Pont-Euxin. Pour ajuster cette expédition aux idées de M. l'Abbé Banier, ces roches ne sauraient à la vérité se trouver au lieu marqué dans Homère ; mais j'aurais cru qu'il était plus à propos de chercher les moyens d'accorder M. l'abbé Banier avec Homère, que d'accuser ce Poète d'erreur, pour éluder les difficultés que cet endroit faisait naître. Il est aisé de se tirer d'embarras quand on a recours à de semblables ressources. Homère avait sans doute ses raisons pour placer là ces roches errantes ; car la plupart des erreurs que l'on trouve dans ce Poète, et dans les autres inventeurs des fables, semblent y être mises avec affectation, comme pour indiquer à la postérité que ce sont des fictions pures qu'ils débitent et non de véritables histoires. Les lieux que l'on fait parcourir aux Argonautes, les endroits où on les fait aborder sont si éloignés de la route qu'ils auraient dû et pu tenir ; il y a même une impossibilité si manifeste qu'ils aient tenu celle dont Orphée parle, qu'on voit clairement que l'intention de ce Poète n'était que de raconter une fable.

Les difficultés qui se présentent en foule à un Mythologue qui veut trouver une véritable histoire dans cette fiction, n'ont pas rebuté la plupart des savants. Eustathe³⁵⁵ parmi les Anciens, l'a regardé comme une expédition militaire, laquelle, outre l'ob-

³⁵⁵ Sur le vers 686 de Denys Periégète.

jet de la Toison d'or, c'est-à-dire, selon lui, le recouvrement des biens que Phryxus avait emportés dans la Colchide, avait encore d'autres motifs, comme celui de trafiquer sur les côtes du Pont-Euxin et d'y établir quelques colonies pour en assurer le commerce.

Ceux qui ont voulu ramener la plupart des Fables anciennes à l'Histoire sainte, comme le P. Thomasin et M. Huet, se sont imaginé y voir l'histoire d'Abraham, d'Agar et de Sara, de Moïse et de Josué. En suivant de pareilles idées, il n'est point de fables, si palpablement fables qu'elles soient, qu'on ne puisse y faire venir.

Eustathe, pour accréditer son sentiment, dit qu'il y avait un nombre de vaisseaux réunis en une flotte, dont le Navire Argo en était comme l'Amiral ; mais que les Poètes n'ont parlé que d'un seul vaisseau, et n'ont nommé que les seuls chefs de cette expédition. Je ne pense pas qu'on en croie cet Auteur sur sa parole, puisqu'il n'en a d'autre garant que la raison de convenance, qui exigeait que les choses fussent ainsi pour que son sentiment pût se soutenir.

M. l'Abbé Banier, qui suit assez bien Eustathe dans ce genre de preuves, décide hardiment que cette expédition n'est point le mystère du grand œuvre. A-t-il prononcé avec connaissance de cause ? Avait-il lu les Philosophes ? Avait-il même du grand œuvre l'idée qu'il faut en avoir ? Je répondrais bien qu'il n'en connaissait que le nom, mais nullement les principes.

Pour donner une idée juste de cette fiction, il faut

drait prendre la chose dès son origine, expliquer comment cette prétendue Toison d'or fut portée dans la Colchide, et faire toute l'histoire d'Athamas, d'Ino, de Nephelé, d'Hellé et de Phryxus, de Léarque et de Méricette ; mais comme nous aurons occasion d'en parler dans le quatrième Livre, en expliquant les Jeux Isthmiques, nous entrerons seulement dans le détail de cette expédition, en suivant ce qu'Orphée et Apollonius en ont rapporté.

Jason eut pour père Éson, Créthéus pour aïeul, Éole pour bisaïeul, et Jupiter pour trisaïeul. Sa mère fut Polimède, fille d'Autolycus, d'autres disent Alcimède, ce qui convient également pour le fond de l'histoire, suivant mon système. Tyro, fille de Salmonée, élevée par Créthéus, frère de celui-ci, plut à Neptune, et en eut Nélée et Pélias ; elle ne laissa pas ensuite d'épouser Créthéus son oncle, dont elle eut trois fils, Éson, Phérès et Amithaon. Créthéus bâtit la ville d'Iolcos, dont il fit la capitale de ses États, et laissa en mourant la couronne à Éson. Pélias, à qui Créthéus n'avait point donné d'établissement, comme ne lui appartenant pas, se rendit puissant par ses intrigues et détrôna Éson. Jason qui vint au monde sur ces entrefaites, donna de la jalousie et de l'inquiétude à Pélias qui chercha en conséquence tous les moyens de le faire périr. Mais Éson, avec son épouse, ayant pénétré les mauvais desseins de l'usurpateur, portèrent le jeune Jason, qui s'appelait alors Diomède, dans l'ancre de Chiron, fils de Saturne et de la Nymphé Philyre, qui

habitait sur le Mont Pélion, et lui confièrent son éducation. Le Centaure passait pour l'homme le plus sage et le plus habile de son temps. Jason y apprit la Médecine et les Arts utiles à la vie.

Ce jeune Prince, devenu grand, s'introduisit dans la cour d'Iolcos, après avoir exécuté de point en point tout ce que l'Oracle lui avait prescrit. Pélias ne douta pas que Jason ne s'acquît bientôt la faveur du Peuple et des Grands. Il en devint jaloux et, ne cherchant qu'un honnête prétexte pour s'en défaire, il lui proposa la conquête de la Toison d'or, persuadé que Jason ne refuserait pas une occasion si favorable d'acquérir de la gloire. Pélias, qui en connaissait tous les risques, pensait qu'il y périrait. Jason prévoyait lui-même tous les dangers qu'il avait à courir. La proposition fut néanmoins de son goût, et son grand courage ne lui permit pas de ne point l'accepter.

Il disposa donc tout pour cet effet, et suivant les conseils de Pallas, il fit construire un vaisseau, auquel il mit un mât fait d'un chêne parlant de la forêt de Dodone. Ce vaisseau fut nommé le Navire Argo ; et les Auteurs ne sont pas d'accord sur le motif qui le fit nommer ainsi. Apollonius, Diodore de Sicile, Servius et quelques autres prétendent que ce nom lui fut donné parce qu'Argus en proposa le dessein ; et l'on varie encore beaucoup sur cet Argus, les uns le prenant pour le même que Junon employa à la garde

d'Io, fils d'Arustor ; mais Meziriac³⁵⁶ veut qu'on lise dans Apollonius de Rhodes, *fils d'Alector*, au lieu de *fils d'Arestor*. Sans entrer dans le détail des différents sentiments au sujet de la dénomination de ce vaisseau, que l'on peut voir dans plusieurs Auteurs, je dirai seulement qu'il fut construit du bois du Mont Pélion, suivant l'opinion la plus commune des Anciens.

Ptolémée Ephestion dit, au rapport de Photius, qu'Hercule lui-même en fut le constructeur. La raison que M. l'Abbé Banier apporte pour rejeter cette opinion, n'est point du tout concluante à cet égard. Quant à la forme de ce vaisseau, les Auteurs ne sont pas plus d'accord entre eux. Les uns disent qu'il était long, les autres rond ; ceux-là, qu'il avait vingt-cinq rames de chaque côté ; ceux-ci qu'il en avait trente ; mais on convient en général qu'il n'était pas fait comme les vaisseaux ordinaires. Orphée et les plus anciens Auteurs qui en ont parlé, n'ayant rien dit de cette forme, tout ce que les autres en rapportent n'est fondé que sur des conjectures.

Toutes les circonstances de cette expédition prétendue souffrent contradiction. On varie et sur le Chef et sur le nombre de ceux qui l'accompagnèrent. Quelques-uns assurent qu'Hercule fut d'abord choisi pour Chef, et que Jason ne le devint qu'après qu'Hercule eut été abandonné dans la Troade, où il était

³⁵⁶ Sur l'Ep. d'Hypsiphile à Jason.

descendu à terre pour aller chercher Hylas. D'autres prétendent qu'il n'eut aucune part à cette entreprise ; mais le sentiment ordinaire est qu'il s'embarqua avec les Argonautes. Quant au nombre de ceux-ci, on ne peut rien établir de certain, puisque des Auteurs en nomment dont les autres ne font aucune mention. On en compte communément cinquante, tous d'origine divine. Les uns fils de Neptune, les autres de Mercure, de Mars, de Bacchus, de Jupiter. On peut en voir les noms et l'histoire abrégée dans le Tome troisième de la Mythologie de M. l'Abbé Banier³⁵⁷ où il explique le tout conformément à ses idées, et décide à son ordinaire qu'il faut rejeter ce qu'il ne peut y ajuster. Il admet, par exemple, dans le nombre de ces Argonautes, Acaste, fils de Pélias, et Nélée, frère de celui-ci. Y a-t-il apparence, si cette expédition était un fait véritable, qu'on eût supposé que Pélias, persécuteur et ennemi juré de Jason, ce Pélias même qui n'engageait ce neveu dans cette expédition périlleuse, que parce qu'il regardait sa perte comme assurée, eût permis à Acaste de l'y accompagner, lui qui ne cherchait à faire périr Jason que pour conserver la couronne à ce fils ? On ne manquerait pas de raison pour en rejeter d'autres que ce savant Mythologue admet sur la foi d'autres Auteurs ; et il serait aisé de prouver qu'ils ne pouvaient s'y être trouvés, suivant le système de ce savant ; mais il faudrait une discussion qui n'entre pas dans mon plan.

³⁵⁷ Page 211 et suiv.

Lorsque tout fut prêt pour le voyage, la troupe de Héros s'embarqua, et le vent étant favorable on mit à la voile, on aborda en premier lieu à Lemnos, afin de se rendre Vulcain favorable. Les femmes de cette île ayant, dit-on, manqué de respect à Vénus, cette Déesse, pour les en punir, leur avoir attaché une odeur insupportable, qui les rendit méprisables aux hommes de cette île. Les Lemniennes piquées complotèrent entre elles de les assassiner tous pendant leur sommeil. La seule Hypsiphile conserva la vie à son père Thoas, qui pour lors était Roi de l'île, Jason s'acquiesça des bonnes grâces d'Hypsiphile, et en eut des enfants.

Au sortir de Lemnos, les Tyrréniens leur livrèrent un sanglant combat, où tous ces Héros furent blessés, excepté Glaucus qui disparut, et fut mis au nombre des Dieux de la mer³⁵⁸. De là ils tournèrent vers l'Asie, abordèrent à Marsias, à Cius, à Cyzique, en Ibérie : ils s'arrêtèrent ensuite dans la Bébrycie, qui était l'ancien nom de la Bithynie, s'il faut en croire Servius³⁵⁹. Amycus qui y régnait, avait coutume de défier au combat de ceux qui arrivaient dans ses États. Pollux accepta le défi et le fit périr sous ses coups. Nos voyageurs arrivèrent après cela vers les Syrtes de la Lybie, par où l'on va en Égypte. Le danger qu'il y avait à traverser ces Syrtes, fit prendre à Jason et à ses compagnons le parti de porter leur vaisseau sur leurs

³⁵⁸ Pausan. dans Athen. l. 7. c. 12.

³⁵⁹ Sur le 3^e liv. de l'Enéide, v. 373.

épaules pendant douze jours, à travers les déserts de la Lybie ; au bout duquel temps, ayant retrouvé la mer, ils le remirent à flots. Ils furent aussi rendre visite à Phinée, Prince aveugle, et sans cesse tourmenté par les Harpies, dont il fut délivré par Calais et Zethès, enfants de Borée, qui avaient des ailes. Phinée, devin et plus clairvoyant des yeux de l'esprit que de ceux du corps, leur indiqua la route qu'ils devaient tenir. Il faut, leur dit-il, aborder premièrement aux îles Cyanées, que quelques-uns ont appelé *Symplegades*, ou écueils qui s'entre-heurtent. Ces îles jettent beaucoup de feu ; mais vous éviterez le danger en y envoyant une colombe. Vous passerez de là en Bithynie, et laisserez à côté l'île Thyniade. Vous verrez Mariandynos, Achéruse, la Ville des Enetes, Carambim, Halym, Iris, Thémiscyre, la Cappadoce, les Calybes, et vous arriverez enfin au fleuve Phasis, qui arrose la terre de Circée, et de là en Colchide où est la Toison d'or. Avant d'y arriver, les Argonautes perdirent leur Pilote Tiphis, et mirent Ancée à sa place.

Toute la troupe débarqua enfin sur les terres d'Ætes, fils du Soleil et Roi de Colchos, qui leur fit un accueil très gracieux. Mais, comme il était extrêmement jaloux du trésor qu'il possédait, lorsque Jason parut devant lui, et qu'il eut été informé du motif qui l'amenait, il parut consentir de bonne grâce à lui accorder sa demande ; mais il lui fit le détail des obstacles qui s'opposaient à ses désirs. Les conditions qu'il lui prescrivit étaient si dures qu'elles auraient été capables

de faire désister Jason de son dessein. Mais Junon qui chérissait Jason, convint avec Minerve qu'il fallait rendre Médée amoureuse de ce jeune Prince, afin qu'au moyen de l'art des enchantements dont cette Princesse était parfaitement instruite, elle le tirerait des périls où il s'exposerait pour réussir dans son entreprise. Médée prit en effet un tendre intérêt à Jason; elle lui releva le courage et lui promit tous les secours qui dépendaient d'elle, pourvu qu'il s'engageât à lui donner sa foi.

La Toison d'or était suspendue dans la forêt de Mars, enceinte d'un bon mur, et l'on ne pouvait y entrer que par une seule porte gardée par un horrible Dragon, fils de Typhon et d'Echidna. Jason devait mettre sous le joug deux Taureaux, présent de Vulcain, qui avaient les pieds et les cornes d'airain et qui jetaient des tourbillons de feu et de flammes par la bouche et les narines; les atteler à une charrue, leur faire labourer le champ de Mars, et y semer les dents du Dragon qu'il fallait avoir tué auparavant. Des dents de ce Dragon semées devaient naître des hommes armés, qu'il fallait exterminer jusqu'au dernier, et que la Toison d'or serait ainsi la récompense de sa victoire.

Jason apprit de son amante quatre moyens pour réussir. Elle lui donna un onguent dont il s'oignit tout le corps pour se préserver contre le venin du Dragon et le feu des Taureaux. Le second fut une composition somnifère qui assoupirait le Dragon sitôt que Jason la

lui aurait jetée dans la gueule. Le troisième, une eau limpide pour éteindre le feu des Taureaux ; le quatrième enfin, une médaille sur laquelle le Soleil et la Lune étaient représentés.

Dès le lendemain Jason muni de tout cela se présente devant le Dragon, lui jette la composition enchantée ; il s'assoupit, s'endort, devient enflé et crève. Jason lui coupe la tête et lui arrache les dents. À peine a-t-il fini, que les Taureaux viennent à lui en faisant jaillir une pluie de feu. Il s'en garantit en leur jetant son eau limpide. Ils s'apprivoisent à l'instant ; Jason les saisit, les met sous le joug, laboure le champ et y sème les dents du Dragon. Tout aussitôt on voit sortir des combattants ; mais, suivant toujours les bons conseils de Médée, il s'en éloigne un peu, leur jette une pierre qui les met en fureur ; ils tournent leurs armes les uns contre les autres et s'entretuent tous. Jason, délivré de tous ces périls, court se saisir de la Toison d'or, revient victorieux à son vaisseau, et part avec Médée, pour retourner dans sa patrie.

Telle est en abrégé la narration d'Orphée, ou, si l'on veut, d'Onomacrite.

M. l'Abbé Banier dit que l'Argonaute Orphée avait écrit une relation de ce voyage en langue phénicienne. Je ne vois pas sur quoi ce Mythologue fonde cette supposition. Orphée n'était pas Phénicien ; il accompagnait des Grecs, et il écrivait pour des Grecs. Brochart lui aura sans doute fourni cette idée, parce qu'il prétendait trouver l'explication de ces fictions

dans l'étymologie des noms phéniciens. Mais ce système ne peut avoir lieu à l'égard de l'expédition des Argonautes, dont tous les noms sont Grecs et non Phéniciens. Si Onomacrite a fait son Poème grec sur le Poème phénicien d'Orphée, et qu'il n'entendît pas cette dernière langue, comme le prétend M. l'Abbé Banier, Onomacrite aura-t-il pu suivre Orphée ? Si l'on me présentait un Poème chinois que je n'entendisse pas, pourrais-je le traduire ou l'imiter ?

La relation d'Apollonius de Rhodes, et celle de Valérius Flaccus ne diffèrent guère de celle d'Orphée ; mais plusieurs Anciens y ont ajouté des circonstances qu'il est inutile de rapporter. Ceux qui ont lu ces Auteurs y ont vu que Médée, en se sauvant avec Jason, massacra son frère Absyrthe, le coupa en morceaux, et répandit ses membres sur la route, pour retarder les pas de son père et de ceux qui la poursuivaient ; qu'étant arrivée dans le pays de Jason, elle rajeunit Éson, père de son amant et fit beaucoup d'autres prodiges. Ils y auront lu que Phryxus traversa l'Hellespont sur un Bélier, arriva à Colchos, y sacrifia ce Bélier à Mercure et en suspendit la Toison, dorée par ce Dieu, dans la forêt de Mars ; qu'enfin de tous ceux qui entreprirent de s'en emparer, Jason fut le seul à qui Médée prêta son secours, sans lequel on ne pouvait réussir.

Avant d'entrer dans le détail des explications hermétiques de cette fiction, voyons en peu de mots ce qu'en ont pensé quelques savants accrédités. Le plus grand nombre l'a regardée comme la relation d'une

expédition réelle, qui contribuait beaucoup à éclaircir l'histoire d'un siècle, dont l'étude est accompagnée de difficultés sans nombre. M. le Clerc³⁶⁰ l'a prise pour le récit d'un simple voyage de Marchands grecs, qui entreprirent de trafiquer sur les côtes orientales du Pont-Euxin. D'autres prétendent que Jason fut à Colchos pour revendiquer les richesses réelles que Phryxus y avait emportées, d'autres enfin que c'est une allégorie. Plusieurs ont imaginé que cette prétendue Toison d'or devait s'entendre de l'or des mines emporté par les torrents du pays de Colchos, que l'on ramassait avec des toisons de Bélier ; ce qui se pratique encore aujourd'hui en différents endroits. Strabon est de ce dernier sentiment. Mais Pline pense avec Varron que les belles laines de ce pays-là ont donné lieu à ce voyage et aux fables que l'on en a faites. Paléphate, qui voulait expliquer tout à sa fantaisie, a imaginé que sous l'emblème de la Toison d'or, on avait voulu parler d'une belle statue de ce métal, que la mère de Pélops avait fait faire, et que Phryxus avait emportée avec lui dans la Colchide. Suidas croit que la Toison d'or était un livre de parchemin qui contenait l'Art hermétique ou le secret de faire de l'or. Tollius a voulu, dit M. l'Abbé Banier, faire revivre cette opinion, et a été suivi par tous les Alchimistes. Il est vrai que Jacques Tollius dans son *Traité Fortuita*, a adopté ce sentiment ; mais M. l'Abbé Banier, en disant que tous les Alchimistes pensent comme lui, donne une

³⁶⁰ Bibliot. Univ. c. 21.

preuve bien convaincante qu'il n'a pas lu les ouvrages des Philosophes hermétiques, qui regardent la fable de la Toison d'or, non pas comme Suidas et Tollius, mais comme une allégorie du grand œuvre et de ce qui se passe dans le cours des opérations de cet Art. On en sera convaincu si l'on veut prendre la peine de lire les ouvrages de Nicolas Flamel, d'Augurelle, de d'Espagne, de Philalèthe, etc. Quelques Auteurs ont tenté de donner à cette fable un sens purement moral, mais ils ont échoué ; d'autres enfin, forcés par l'évidence, ont avoué que c'était une allégorie faite pour expliquer les secrets de la Nature et les opérations de l'Art hermétique, Noël le Comte est de ce sentiment³⁶¹, quant à cette fiction, sans cependant l'admettre pour les autres. Eustathius parmi les Anciens l'explique de la même sorte dans des notes sur Denis le Géographe.

Examinons légèrement ces différentes opinions, le Lecteur pourra, juger en-suite quelle est la mieux fondée. Quelque différentes et extravagantes que soient, au moins en apparence, les relations des Auteurs, tant de l'allée que du retour des Argonautes, on prétend tirer de l'existence réelle de ces lieux qu'on leur fait parcourir une preuve de la réalité de cette expédition. De graves Historiens les ont en conséquence adoptées en tout ou en partie, tels qu'Hécatée de Milet, Timagète, Timée, etc. Strabon même, qui n'y ajoute pas foi, fait mention des monuments trouvés dans les lieux

³⁶¹ Mythol. l. 6. c. 8.

cités par les Poètes. Mais ne sait-on pas qu'une fiction, un roman, n'ont de grâce qu'autant que ce qu'ils mettent sur la scène approche du vrai ? Le vraisemblable les fait prendre pour des histoires ; sans cette qualité, on n'y verrait qu'une fable pure, aussi puérole et aussi insipide que les Contes des Fées. L'existence réelle des lieux de ces pays-là ne saurait d'ailleurs former une preuve, pas même une présomption pour établir la réalité de cette histoire, puisque Diodore de Sicile³⁶² assure positivement que la plupart des lieux de la Grèce ont tiré leurs noms de la doctrine de Musée, d'Orphée, etc. Or la doctrine de ces Poètes était celle qu'ils apprirent des Prêtres d'Égypte, et l'on a vu ci-devant que celle des Prêtres d'Égypte était la Philosophie d'Hermès, ou l'Art sacerdotal, appelé depuis l'Art Hermétique.

Mais ce qui prouve clairement que l'histoire des Argonautes n'est pas véritable, c'est que le temps, les personnes et leurs actions, jointes aux circonstances qu'on en rapporte, ne sont point du tout conformes à la vérité. Si l'on fait attention au temps, il sera aisé de voir combien se sont trompés ceux qui ont voulu en déterminer l'époque.

Les savants ont trouvé un si grand embarras à ce sujet, qu'ils n'ont pu s'accorder entre eux. Presque tous ont pris pour point fixe l'événement de la guerre de Troie, parce qu'Homère dans son Iliade nomme

³⁶² Liv. 2. ch. 6.

quelques-uns de ces guerriers, ou leurs fils, ou leurs petits-fils comme ayant assisté à cette seconde expédition. Mais pour avoir un pôle fixe, avec lequel on pût faire comparaison, il eût fallu que l'époque même de la guerre de Troie fût déterminée ; ce qui n'est pas, comme nous le démontrerons dans le sixième livre. Ces deux époques étant donc aussi incertaines l'une que l'autre, elles ne peuvent se servir de preuves réciproques ; et tous les raisonnements que nos savants font en conséquence tombent d'eux-mêmes. Toute l'érudition que l'on étale à ce sujet, n'est que de la poudre que l'on nous jette devant les yeux. Que Castor et Pollux, Philoctète, Euryalus, Nestor, Ascalaphus, Jalmenus et quelques autres soient supposés s'être trouvés aux deux expéditions, on prouverait tout au plus par-là qu'elles ne furent pas beaucoup éloignées l'une de l'autre ; mais cela n'en déterminerait pas l'époque précise. Les uns, avec Eusèbe, mettent entre ces deux événements une distance de 96 ans, les autres, avec Scaliger, en comptent seulement 20 ; et M. l'Abbé Banier, pour partager le différend, ne met qu'environ trente-cinq ans.

Apollodore fait mourir Hercule 53 ans avant la guerre de Troie³⁶³. Hérodote ne compte qu'environ 400 ans depuis Homère jusqu'à lui, et près de 500 depuis Hercule jusqu'à Homère, quoiqu'il ne mette qu'environ 160 ans d'intervalle entre ce dernier et

³⁶³ Clem. d'Alex. Strom. l. I.

le siège de Troie. Hercule, suivant Hérodote, serait mort plus de 300 ans avant ce siège ; il faut donc en conclure qu'Hercule ayant été du nombre des Argonautes, cette expédition doit avoir précédé de 300 ans la prise de Troie. Mais, suivant ce calcul, comment quelques-uns des Argonautes, ou leurs fils auraient-ils pu se trouver à cette dernière expédition ? Hélène, qu'on dit en avoir été le sujet, eût été alors une beauté bien surannée, et peu capable d'être la récompense du jugement de Pâris. Cette difficulté a paru si difficile à lever, que quelques Anciens, pour se tirer d'embarras, ont imaginé qu'Hélène, comme fille de Jupiter, était immortelle. Tous les Argonautes étant fils de quelque Dieu, ou descendus d'eux, ne pouvaient-ils pas avoir eu le même privilège ? Hérodote parle à la vérité de ce siège de Troie ; mais les difficultés et les objections qu'il se fait à lui-même sur sa réalité, et les réponses qu'il y donne, prouvent assez qu'il ne le croyait pas véritable. Nous discuterons tout cela dans le sixième Livre.

Une autre difficulté non moins difficile à résoudre, se présente dans Thésée et sa mère Æthra. Thésée avait enlevé Ariane, et l'abandonna dans l'île de Naxos, où, Bacchus l'ayant épousée, en eut Thoas, qui devint Roi de Lemnos et père d'Hypsiphile, qui reçut Jason dans cette île ; Thésée eut donc pu alors avoir été l'aïeul d'Hypsiphile, Æthra sa bisaïeule. Comment celle-ci aura-t-elle pu se trouver esclave d'Hélène dans le temps de la prise de Troie ? Il n'est

pas possible d'accorder tous ces faits, en n'admettant même avec M. l'Abbé Banier que 35 ans de distance entre ces deux événements.

Thésée avait au moins 30 ans, lorsqu'il entreprit le voyage de l'île de Crète, pour délivrer sa patrie du tribut qu'elle payait à Minos ; puisqu'il avait déjà fait presque toutes les grandes actions qu'on lui attribue ; et qu'il avait été reconnu Roi d'Athènes. Æthra devait par conséquent en avoir au moins 45. Depuis ce voyage de Thésée jusqu'à celui des Argonautes, il doit s'être écoulé environ 40 ans ; puisque Thoas naquit d'Ariane, devint grand, régna même dans l'île de Lemnos, et eut entre autres enfants Hypsiphile, qui régnait dans cette île lorsque Jason y aborda. Les Auteurs disent même que Jason racontait à Hypsiphile l'histoire de Thésée, comme une histoire du vieux temps.

Nouvelle difficulté. Toute l'Antiquité convient que Thésée, âgé au moins de cinquante ans, et déjà célèbre par mille belles actions, ayant appris des nouvelles de la beauté d'Hélène, résolut de l'enlever. Il fallait bien qu'elle fût nubile, puisque d'anciens Auteurs assurent que Thésée, après l'avoir enlevée, la laissa grosse entre les mains de sa mère Æthra ; d'où elle fut ensuite retirée par ses frères Castor et Pollux. Ce fait doit avoir nécessairement précédé la conquête de la Toison d'or, à laquelle ces deux frères assistèrent. Que nos Mythologues lèvent toutes ces difficultés, et tant d'autres qu'il serait aisé de leur faire. Et, quand

même ils en viendraient à bout d'une manière à satisfaire les esprits les plus difficiles, pourraient-ils se flatter d'avoir déterminé l'époque précise du voyage des Argonautes ? Loin que M. l'Abbé Banier, dans ses Mémoires présentés à l'académie des Belles Lettres et dans sa Mythologie, ait touché le but à cet égard, il semble n'avoir écrit que pour rendre cet événement plus douteux.

Venons à la chose même. Peut-on regarder comme une histoire véritable, un événement qui ne semble avoir été imaginé que pour amuser des enfants ? Persuadera-t-on à des gens sensés que l'on ait construit un vaisseau de chênes parlants ; que des Taureaux jettent des tourbillons de feu par la bouche et les narines ; que, des dents d'un Dragon semées dans un champ labouré, il en naisse aussitôt des hommes armés qui s'entre-tuent pour une pierre jetée au milieu d'eux ; enfin, tant d'autres puérités qui sont sans exception toutes les circonstances de cette célèbre expédition ? Y en a-t-il une seule en effet qui ne soit marquée au coin de la Fable, et d'une Fable même assez mal concertée, et très insipide, si l'on ne l'envisage pas dans un point de vue allégorique ? C'est sans doute ce qui a frappé ceux qui ont regardé cette relation comme une allégorie prise des mines qu'on supposait être dans la Colchide. Ils ont approché plus près du vrai, et plus encore ceux qui l'ont interprétée d'un livre de parchemin qui concernait la manière de faire de l'or. Mais quel est l'homme qui pour un tel

objet voulût s'exposer aux périls que Jason surmonta ? De quelle utilité pouvaient leur être les conseils de Médée, ses onguents, son eau, ses pharmaques enchantés, sa médaille du Soleil et de la Lune, etc. ? Quel rapport avaient des Bœufs vomissant du feu, un Dragon gardien de la porte, des hommes armés qui sortent de terre, avec un livre écrit en parchemin, ou de l'or que l'on ramasse avec des Toisons de Brebis ? Était-il donc nécessaire que Jason (qui signifie Médecin) fût élevé pour cela sous la discipline de Chiron ? Quelle relation aurait encore avec cela le rajeunissement d'Éson par Médée après cette conquête ?

Je sais que les Mythologues se sont efforcés de donner des explications à toutes ces circonstances. On a expliqué le char de Médée traîné par deux Dragons, d'un vaisseau appelé Dragon ; et quand on n'a pu réussir à y donner un sens, même forcé, on a cru avoir tranché le nœud de la difficulté en disant avec M. l'Abbé Banier³⁶⁴ : *c'est encore ici une fiction dénuée de tout fondement*. Ressource heureuse ! pouvait-on en imaginer une plus propre à faire disparaître tout ce qui se trouve d'embarrassant pour un Mythologue ? Mais est-elle capable de contenter un homme sensé, qui doit naturellement penser que les Auteurs de ces fictions avaient sans doute leurs raisons pour y introduire toutes ces circonstances ? Presque toutes les explications données par les Mythologues, ou ne

³⁶⁴ Mythol. T. III. p.259.

portent sur rien, ou sont imaginées pour éluder les difficultés.

Il est donc évident qu'on doit regarder la relation de la conquête de la Toison d'or comme une allégorie. Examinons chaque chose en particulier. Quel fut Jason ? Son nom, son éducation, et ses actions l'annoncent assez. Son nom signifie Médecin, et guérison. On le mit sous la discipline de Chiron, le même qui prit soin aussi de l'éducation d'Hercule et d'Achille, deux Héros, dont l'un se montra invincible à la guerre de Troie, et l'autre fait pour délivrer la terre des monstres qui l'infestaient. Ainsi, Jason eut deux maîtres, Chiron et Médée. Le premier lui donna les premières instructions et la théorie, le second le guida dans la pratique par ses conseils assidus. Sans leur secours, un Artiste ne réussirait jamais et tomberait d'erreur en erreur. Le détail que Bernard Trévisan, et Denis Zachaire³⁶⁵ font des leurs, serait capable de faire perdre à un Artiste l'espérance de parvenir à la fin de la pratique de cet Art, s'ils ne donnaient en même temps les avertissements nécessaires pour les éviter.

Jason était de la race des Dieux. Mais comment a-t-il pu être élevé par Chiron, si Saturne, père de celui-ci, et Phyllire sa mère n'ont jamais existé en personne ?

On dit que Médée, épouse de Jason, était petite-fille du Soleil et de l'Océan, et fille d'Ætes, frère de

³⁶⁵ Philos. des Métaux. Opuscule.

Pasiphaé, et de Circé l'enchanteresse. Avouons que de tels parents convenaient parfaitement à Jason pour toutes les circonstances des événements de sa vie. Tout chez lui tient du divin, jusqu'aux compagnons mêmes de son voyage.

Il y a, de plus, bien des choses à observer dans cette fiction. Le Navire Argo fut construit, selon quelques-uns, sur le Mont Pélion, des chênes parlants de la forêt de Dodone ; au moins y en mit-on un, soit pour servir de mât, soit à la poupe ou à la proue. Pallas ou la sagesse présida à sa construction. Orphée en fut désigné le Pilote, avec Typhus et Ancée, suivant quelques Auteurs. Les Argonautes portèrent ce Navire sur leurs épaules pendant douze jours à travers les déserts de la Libye. Jason s'étant mis à l'abri du Navire Argo, qui tombait de vétusté, fut écrasé, et périt sous ses ruines. Le Navire enfin fut mis au rang des Astres.

Toutes ces choses indiquent évidemment qu'Orphée en fut le constructeur et le Pilote ; c'est-à-dire que ce Poète se déclare lui-même pour Auteur de cette fiction, et qu'il plaça le Navire au rang des Astres, afin de mieux en conserver la mémoire à la postérité. S'il la gouverna au son de sa lyre, c'était pour donner à entendre qu'il en composa l'histoire en vers que l'on chantait. Il la construisit suivant les conseils de Pallas, parce que Minerve ou Pallas était regardée comme la Déesse des Sciences, et qu'il ne faut point, comme on dit, se mettre en tête de vou-

loir *rimer malgré Minerve*. Le chêne qu'on employa à la construction de ce Navire, est le même que celui contre lequel Cadmus tua le serpent qui avait dévoré ses compagnons ; c'est ce chêne creux, au pied duquel était planté le rosier d'Abraham Juif, dont parle Flamel³⁶⁶ ; le même encore qui environnait la fontaine du Trévisan³⁶⁷, et celui donc d'Espagnet fait mention au 114^e Canon de son Traité. Il faut donc que ce tronc de chêne soit creux ; ce qui lui a fait donner le nom de *Vaisseau*. On a feint aussi que Typhis fût un des Pilotes, parce que le feu est le conducteur de l'œuvre ; car τῶφω, *sumum excito in flammo*. On lui donna Ancée pour adjoint, afin d'indiquer que le feu doit être le même que celui d'une poule qui couve, comme le disent les Philosophes ; car Ancée vient d'ἄλκαι, *ulnæ*.

Suivons à présent Jason dans son expédition. Il aborde premièrement à Lemnos, et pourquoi ? pour se rendre, dit-on, Vulcain favorable. Quel rapport et quelle relation a le Dieu du feu avec Neptune Dieu de la mer ? Si le Poète avait voulu nous faire entendre

³⁶⁶ Au cinquième feuillet, il y avait un beau rosier fleuri au milieu d'un beau jardin, appuyé contre un *chêne creux* ; au pied desquels bouillonnait d'une fontaine d'eau très blanche, qui s'allait précipiter dans des abîmes. *Explicat. Des Hiérog.*

³⁶⁷ Une nuit advint que je devais étudier pour le lendemain disputer : je trouvai une petite fontanelle, belle et claire, toute environnée d'une belle pierre. Et cette pierre-là était au-dessus d'un vieux chêne creux. Voilà la fontaine de Cadmus, et le chêne creux contre lequel il perça le Dragon. *Philos. des Métaux*, 4. part.

que la relation qu'il nous donnait était en effet celle d'une expédition de mer, serait-il tombé dans une méprise si grossière. Il n'ignorait pas sans doute que c'était au Dieu des eaux qu'il fallait adresser ses vœux. Mais c'était Vulcain qu'il était nécessaire de se rendre favorable, parce que le feu est absolument requis, et quel feu ? Un feu de corruption et de putréfaction. Les Argonautes en reconnurent les effets à Lemnos ; ils y trouvèrent des femmes qui exhalaient une odeur puante et insupportable. Telle est celle de la matière Philosophique, lorsqu'elle est tombée en putréfaction. Toute putréfaction étant occasionnée par l'humidité et le feu interne qui agit sur elle, on ne pouvait mieux la signifier que par les femmes, qui dans le style hermétique en sont le symbole ordinaire. Morien dit³⁶⁸ que l'odeur de la matière est semblable à celle des cadavres ; et quelques Philosophes ont donné à la matière dans cet état le nom d'*Assa fætida*. Le massacre que ces femmes avaient fait de leurs maris, signifie la dissolution du fixe par l'action du volatil communément désigné par des femmes. La volatilisation est indiquée plus particulièrement dans cette circonstance du voyage des Argonautes, car Thoas père d'Hypsiphile, qui vient de θοος, celer, θοαζω, *celeriter moveo*. Et par sa fille dont le nom signifie, qui aime les hauteurs. C'est ainsi que M. l'Abbé Banier et plusieurs autres la nomment toujours, quoiqu'Homère³⁶⁹

³⁶⁸ Entretien du Roi Calid.

³⁶⁹ Iliad. l. 7. v. 469.

et Apollonius³⁷⁰ l'appellent Hypsiphile *υψιούλεια*. Ce qui convient aussi à la partie volatile de la matière, qui s'élève jusqu'à l'entrée ou l'embouchure du vase scellée, et fermée comme une porte murée et bien clause.

Les Argonautes se plaisaient dans cette île, et semblaient avoir oublié le motif de leur voyage, lorsqu'Hercule les réveilla de cet assoupissement et les détermina à quitter ce séjour³⁷¹. À peine eurent-ils quitté le rivage, que les Tyrrhéniens leur livrèrent un combat sanglant, où tous furent blessés, et Glaucus disparut. C'est le combat du volatil et du fixe, auquel succède la noirceur qui a été précédée de la couleur bleue. Aussi Apollonius ajoute-t-il v. 922 :

*Illinc profunda nigri pelagi remis transmiserunt.
Ut hac Thracum tellurem, hac contrariam
Haberent superius imbrum.*

Et comme les Philosophes donnent aussi les noms de *nuit, ténèbres* à cette noirceur, le même Auteur continue :

*...at sole commodum
Occaso devenerunt ad procurrentem peninsulam.*

Les Argonautes ayant abordé en une certaine île, ils dressèrent un Autel de petites pierres³⁷² en l'honneur

³⁷⁰ Argonaut. l. I. v. 637.

³⁷¹ Apoll. *ibid.* v. 864.

³⁷² *Ibid.*, v. 112_ et suiv.

de la mère des Dieux ou Cybèle Dindymène, c'est-à-dire la Terre. Titye et Mercure, qui seuls avaient secouru et favorisé nos Héros, ne furent pas oubliés. Ce n'était pas sans raison. Lorsque la matière commence à se fixer, elle se change en terre, qui devient la mère des Dieux hermétiques. Dans l'état de noirceur, c'est Saturne le premier de tous. Cybèle ou Rhée son épouse est cette première terre Philosophique, qui devient mère de Jupiter ou de la couleur grise que cette terre prend. Titye était ce Géant célèbre, fils de Jupiter et de la Nymphé Elate, que Jupiter cacha dans la terre pour le soustraire au courroux de Junon. Homère dit Titye fils de la Terre même :

*Et Tityum vidi, terræ gloriosæ filium,
Prestratum in solo.*

ODYS. L. II. v. 575.

Comme le volume de la terre Philosophique augmente toujours à mesure que l'eau se coagule et se fixe, les Poètes ont feint que ce Titye allait toujours en croissant, de manière qu'il devint d'une grandeur énorme. Il voulut, dit-on, attenter à l'honneur de Latone, mère d'Apollon et de Diane, qui le tuèrent à coup de flèche. C'est-à-dire que cette terre Philosophique, qui n'est pas encore absolument fixée, et qui est désignée par Latone, comme nous le verrons dans le Livre suivant, devient fixe, lorsque la blancheur, appelée Diane ou la Lune des Philosophes, et la rougeur ou Apollon paraissent. Quant aux honneurs ren-

dus à Mercure, on en sait la raison, puisqu'il est un des principaux agents de l'œuvre. Apollonius ne met que ces trois comme les seuls protecteurs et les seuls guides des Argonautes³⁷³ : en effet, il n'y a que ces trois choses, la Terre, le fils de cette Terre, et l'eau ou Mercure dans cette circonstance de l'œuvre.

Après que nos Héros eurent parcouru les côtes de la petite Mysie et de la Troade, ils s'entêtèrent en Bebrycie, où Pollux tua Amycus qui l'avait défié au combat du ceste ; c'est-à-dire que la matière commença à se fixer après sa volatilisation désignée par le combat. Elle est encore plus particulièrement indiquée par les Harpies, qui avaient des mains crochues et des ailes d'airain, chassées par Calais et Zétès fils de Borée ; car les Philosophes donnent le nom d'airain ou laton ou leton à leur matière dans cet état : *De albate latonem et rumpite libros, ne corda vestra disrumpantur*³⁷⁴. Les Argonautes ayant quitté la Bebrycie, abordèrent dans le pays où Phinée, fils d'Agénor, devin et aveugle, était molesté sans cesse par ces Harpies. Elles enlevaient les viandes qu'on lui servait, et infectaient celles qu'elles laissaient. Volatiliser, c'est enlever. Calais, qui est le nom d'une pierre, et Zétès les chassèrent et les confinèrent dans l'île Plote, c'est-à-dire qui flotte ou qui nage, parce que la matière, en se coa-

³⁷³ ... *Prætereaque Tityam et Cyllenum,
Qui soli de multis duces cohortis et assessores
Martis Idææ audierunt.* Lib. I. v. 1125.

³⁷⁴ Morien et presque tous les Adeptes.

gulant, forme une île flottante, comme celle de Délos, où Latone accoucha de Diane. Les deux fils de Borée sont exprimés dans Basile Valentin en ces termes³⁷⁵. « Deux vents doivent alors souffler sur la matière, l'un appelé Vulturnus, ou vent d'Orient, l'autre Notus, ou vent du Midi. Ces vents doivent donc souffler sans relâche, jusqu'à ce que l'air soit devenu eau ; alors ayez confiance, et comptez que le spirituel deviendra corporel, c'est-à-dire que les parties volatiles se fixeront. » Tous les noms donnés aux Harpies expriment quelque chose de volatil et de ténébreux. Suivant Brochart, *Occipete*, qui vole ; *Celeno*, obscurité, nuage ; *Aello*, tempête ; d'où il a conclu qu'elles ne signifiaient que des sauterelles. Elles étaient filles de Neptune et de la Terre ; c'est-à-dire de la terre et de l'eau mercurielle des Philosophes. On dit les Harpies sœurs d'Isis, et l'on a raison ; puisqu'Isis n'est autre que les couleurs de l'arc-en-ciel qui paraissent sur la matière, après sa putréfaction, et quand elle commence à se volatiliser.

Suivant Apollonius, Phinée était fils d'Agénor, et faisait son séjour sur une côte opposée à la Bithynie. M. l'Abbé Banier le dit fils de Phœnix, Roi de Salmidesse, sans nous apprendre d'où descendait ce Phœnix. Il serait assez difficile que Phinée eût vécu jusqu'au temps des Argonautes, et même qu'il se fût trouvé en Thrace, car il devait s'être écoulé deux

³⁷⁵ 12 Clefs. Cl. 6.

siècles, selon le calcul même de M. l'Abbé Banier, depuis Agénor jusqu'à la guerre de Troie ; par conséquent, selon lui, Phinée aurait eu alors au moins 165 ans. Si on le dit petit-fils d'Agénor par Phœnix, ce Mythologue ne fera pas moins embarrassé, puisqu'il dit³⁷⁶, d'après Hygin³⁷⁷, que Phœnix s'établit en Afrique, lorsqu'il cherchait sa sœur Europe. Phinée était aveugle ; ce qui a été ajouté pour marquer la noirceur appelée nuit et ténèbres, puisqu'il est toujours nuit pour un aveugle. Les Harpies ne le tourmentèrent qu'après que Neptune lui eut ôté la vue ; c'est-à-dire que l'eau mercurielle eut occasionné la putréfaction. Ces monstres, symboles des parties volatiles, avaient des ailes et une figure de femme, pour marquer leur légèreté, puisque, suivant un Ancien :

*Quid levius fumo ? flamen. Quid flamine ? ventus.
Quid vento ? mulier. Quid mulisre ? nihil.*

Quand on dit que Phinée était devin, c'est que la noirceur étant la clef de l'œuvre, elle annonce la réussite à l'Artiste, qui sachant la théorie du reste des opérations, voit tout ce qui arrivera dans la suite.

Pour convaincre le Lecteur de la justesse et de la vérité des explications que je viens de donner, il suffit de lui mettre devant les yeux ce que dit Flamel à ce sujet³⁷⁸ ; il y verra ces Harpies sous le nom de Dragons

³⁷⁶ T. III. p. 67.

³⁷⁷ Fab. 178.

³⁷⁸ Explicat. de ses fig. ch. 4.

ailés ; l'infection et la puanteur qu'elles produisaient sur les mets de Phinée, et enfin leur fuite. Il pourra en faire la comparaison avec les portraits que Virgile³⁷⁹ et Ovide³⁸⁰ en font ; il en conclura que le nom de Dragon leur convient parfaitement.

« La cause pourquoi j'ai peint ces deux spermes en forme de Dragon, dit Flamel, c'est parce que leur puanteur est très grande, comme est celle des Dragons, et les exhalaisons qui montent dans le matras sont obscures, noires et bleues, jaunâtres, ainsi que sont ces Dragons peints ; la force desquels et des corps dissous est si venimeuse que véritablement il n'y a point au monde de plus grand venin ; car il est capable par sa force et sa puanteur de faire mourir et tuer toute chose vivante. Le Philosophe ne sent jamais cette puanteur s'il ne casse ses vaisseaux ; mais seulement, il la juge telle par la vue et le changement des couleurs qui proviennent de la pourriture de ses confections. »

« Au même temps la matière se dissout, se corrompt, noircit et conçoit pour engendrer, parce que toute corruption est génération, et l'on doit toujours souhaiter cette noirceur. Elle est aussi ce voile noir,

³⁷⁹ Virginei volucrum vultus, fœdissima ventris
Proluvies, uncæque manus, et pallida semper
Ora fame. (*Æn.* l. 3).

³⁸⁰ Grande caput, stantes oculi, rostra apta rapinis,
Canicies pennis, unguibus humus inest.
Nocte volant, puerosque petunt nutricis egentes,
Et vitiant cunis corpora rapta suis. (*Fast.* l. 6.)

avec lequel le Navire de Thésée revint victorieux de Crète, qui fut cause de la mort de son père. Aussi faut-il que le père meure, afin que des cendres de ce Phœnix, il en renaisse un autre, et que le fils soit Roi. »

« Certes qui ne voit cette noirceur au commencement de ses opérations, durant les jours de la pierre ! quelle autre couleur qu'il voie, il manque entièrement au magistère, et ne le peut plus parfaire avec ce chaos. Car il ne travaille pas bien, ne putréfiant point, d'autant que si l'on ne pourrit, on ne corrompt ni n'engendre point : et véritablement je te dis derechef que, quand même tu travaillerais sur les vraies matières, si au commencement, après avoir mis les confections dans l'œuf philosophique, c'est-à-dire quelque temps après que le feu les a irritées, tu ne vois cette *tête de corbeau noire du noir très noir*, il te faut recommencer. Que donc ceux qui n'auront point ce *présage* essentiel se retirent de bonne heure des opérations, afin qu'ils évitent une perte assurée... Quelque temps après, l'eau commence à s'engrossir et coaguler davantage, venant comme de la poix très noire ; et enfin vient corps et terre, que les envieux ont appelée *terre fétide et puante*. Car alors, à cause de la parfaite putréfaction qui est aussi naturelle que toute autre, cette terre est puante, et donne une odeur semblable au relent des sépulcres remplis de pourritures et d'ossements encore chargés d'humeur naturelle. Cette terre a été appelée par Hermès la *terre des feuilles* ; néanmoins, son plus propre et vrai nom est le *laton* ou *laiton* qu'on

doit puis après blanchir. Les anciens sages Cabalistes l'ont décrite dans les métamorphoses sous différentes histoires, entre autres sous celle du serpent de Mars qui avait dévoré les compagnons de Cadmus, lequel le tua en le perçant de sa lance contre un chêne creux. »
Remarque ce chêne.

On ne peut donc avoir un plus heureux présage dans les quarante premiers jours, que cette noirceur ou Phinée aveugle ; c'est-à-dire la matière qui, dans la première œuvre, avait acquis la couleur rouge et tant de splendeur et d'éclat, qu'elle avait mérité les noms de Phœnix et de Soleil, se trouve dans le commencement du second, obscurci, éclipsé et sans lumière ; ce qui ne pouvait être guère mieux exprimé que par la perte de la vue. Phinée avait, dit-on, reçu le don de prophétie d'Apollon ; parce que Phinée était lui-même l'Apollon des Philosophes dans le premier œuvre, ou la première préparation. Flamel dit positivement que ce que je viens de rapporter de lui doit s'entendre de la seconde opération. « Je te peins donc ici deux corps, un de mâle et l'autre de femelle continue-t-il au commencement du chapitre V, pour t'enseigner qu'en cette *seconde opération* tu as véritablement, mais non pas encore parfaitement, deux natures conjointes et mariées, la masculine et la féminine, ou plutôt les quatre éléments. »

Orphée, ou l'inventeur de cette relation du voyage des Argonautes, étant au fait de l'œuvre, il ne lui fut pas difficile de leur faire dire par Phinée la route qu'ils

devaient tenir, et ce qu'ils devaient faire dans la suite ; aussi le sage et prudent Pilote Orphée les conduisit au son de sa guitare, et leur dit ce qu'il faut faire pour se garantir des dangers dont ils sont menacés par les Syrtes, les Sirènes, Scylla, Carybde, les Roches Cyanées et tous les autres écueils. Ces deux derniers sont deux amas de rochers à l'entrée du Pont-Euxin, d'une figure irrégulière, dont une partie est du côté de l'Asie, l'autre de l'Europe ; et qui ne laissent entre eux, selon Strabon³⁸¹, qu'un espace de vingt stades. Les Anciens disaient que ces rochers étaient mobiles, et qu'ils se rapprochaient pour engloutir les vaisseaux, ce qui leur fit donner le nom de *Symplegades*, qui signifie qu'ils s'entrechoquaient.

Ces deux écueils avaient de quoi étonner nos Héros ; le portrait que leur en avait fait Phinée eût été capable de les intimider, s'il ne leur avait en même temps appris comment ils devaient s'en tirer. C'était de lâcher une colombe de ce côté-là, et, si elle volait au-delà, ils n'avaient qu'à continuer leur route, sinon ils devaient prendre le parti de s'en retourner.

On ne peut que trop louer l'inventeur de cette fiction de l'attention qu'il a eue de ne pas omettre presque une seule circonstance remarquable de ce qui se passe dans le progrès des opérations. Lorsque la couleur noire commence à s'éclaircir, la matière se revêt d'une couleur bleu foncé, qui participe du

³⁸¹ Liv. 7.

noir et du bleu ; ces deux couleurs, quoique distinctes entre elles, semblent cependant, à une certaine distance, n'en former qu'une violette. C'est pourquoi Flamel dit³⁸² : « J'ai fait peindre le champ où sont ces deux figures azuré et bleu, pour montrer que la matière ne fait que commencer à sortir de la noirceur très noire. Car l'azuré et bleu est une des premières couleurs que nous laisse voir l'obscurité, c'est-à-dire l'humidité, cédant un peu à la chaleur et à la sécheresse... Quand la sécheresse dominera, tout sera blanc. » Peut-on ne pas voir, dans cette description, les roches Cyanées, puisqu'on sait que leur nom même de Κυάνειος, ou Κυάνος veut dire une couleur bleue noirâtre. Il fallait, avant de les traverser, y faire passer une colombe par-dessus ; c'est-à-dire volatiliser la matière ; c'était l'unique moyen, parce qu'on ne peut réussir sans cela.

Au-delà des roches Cyanées, nos Héros devaient laisser à droite la Bithynie, toucher seulement à l'île Thyérée, et aborder chez les Mariandiniens. Les tombeaux des Paphlagoniens, sur lesquels Pélops avait régné autrefois, et dont ils se flattent d'être descendus, ne sont pas loin de là, leur dit Phinée³⁸³. Il avait raison ; puisque la matière ne fait alors que quitter la couleur noire, désignée là par Pélops de *πελος niger*, et d'ὄψ, *oculus*. C'est aussi de cette couleur, qui vient de la putréfaction, que les Philosophes ont pris occa-

³⁸² *Loc. cit.*

³⁸³ Apol. Argon. l. 2. v. 356.

sion, dit Flamel, de faire leurs allégories des tombeaux, et de lui en donner le nom. À l'opposite, vers la grande Ourse, s'élevait dans la mer une montagne nommée Carambim, au-dessus de laquelle l'Aquilon excitait des orages.

Abraham Juif a employé ce symbole pour signifier la même chose ; on le trouve dans ses figures hiéroglyphiques, rapportées par Flamel³⁸⁴ : « À l'autre côté du quatrième feuillet, était une belle fleur au sommet d'une montagne très haute, que l'Aquilon ébranlait fort rudement. Elle avait la tige bleue, les fleurs blanches et rouges, les feuilles reluisantes comme l'or fin, à l'entour de laquelle les Dragons et Griffons Aquiloniens faisaient leur nid et leur demeure. » Non loin de là, continue Apollonius le petit fleuve Iris roule ses eaux argentées, et va se jeter dans la mer. Après avoir passé l'embouchure du Termodon, les terres des Calybes, qui sont tous ouvriers en fer, et le promontoire de Jupiter l'hospitalier, vous descendrez dans une île inhabitée, de laquelle vous chasserez tous les oiseaux qui y sont en grand nombre. Vous y trouverez un Temple que les Amazones Otrera et Antiope ont fait construire en l'honneur de Mars, après leur expédition. N'y manquez pas, je vous en conjure, car on vous y présentera de la mer une chose d'une valeur inexprimable. De l'autre côté, habitent les Philyres, au-dessus les Macrones, puis les Byzeres,

³⁸⁴ Explic. des fig. Avant-propos.

et enfin vous arriverez en Colchide. Vous y passerez par le territoire Cytaique, qui s'étend jusqu'à la montagne de l'Amaranthe, en-suite par les terres qu'arrose le Phasis, de l'embouchure duquel vous apercevez le palais d'Ætes, et la forêt de Mars, où la Toison d'or est suspendue.

Voilà toute la route que leur prescrit Phinée, et ce n'est pas à tort qu'il les assure n'avoir rien oublié³⁸⁵. Après la couleur noire vient la grise, à laquelle succède la blanche ou l'argent, la Lune des Philosophes; Phinée l'indique par les eaux argentées du petit fleuve Iris; il en marque la qualité ignée par le fleuve Thermodon. Après la blanche, vient la couleur de rouille de fer, que les Philosophes appellent Mars. Phinée la désigne par la demeure des Calybes ouvriers en fer, par l'île et le Temple de Mars élevé par les Amazones Otrera et Antiope, c'est-à-dire par l'action des parties volatiles sur le fixe, que l'on doit reconnaître au terme d'expédition qui avait précédé. Il fallait chasser de cette île tous les oiseaux, c'est-à-dire qu'il faut fixer tout ce qui est volatil; car lorsque la matière a acquis la couleur de rouille, elle est absolument fixe, et il ne lui manque plus que de se fortifier en couleur; c'est pourquoi Phinée dit qu'ils passeront par le territoire Cytaique, ou de couleur de la fleur de grenade, qui conduit au Mont Amaranthe. On sait que l'amaranthe est une fleur de couleur de pourpre, et qui est une

³⁸⁵ Apollonius, l. 2. v. 392.

espèce d'immortelle. C'est la couleur qui indique la perfection de la pierre ou du soufre des Philosophes. Toutes ces couleurs sont annoncées en peu de mots par d'Espagnet³⁸⁶ : « On doit, dit-il, chercher et nécessairement trouver trois sortes de très belles fleurs dans le Jardin des sages. Des violettes, des lys et des amarantes immortelles de couleur de pourpre. Les violettes se trouvent dès l'entrée. Le fleuve doré qui les arrose leur fait prendre une couleur de saphir ; l'industrie et le travail font ensuite trouver le lys, auquel succède insensiblement l'amarante. » Ne reconnaît-on pas dans ce peu de mots tout ce voyage des Argonautes ? Que leur restait-il de plus à faire ? Il fallait entrer dans le fleuve Phasis, ou qui porte de l'or. Ils y entrèrent en effet, les fils de Phryxus accueillirent parfaitement nos Héros ; Jason fut conduit à Ætes, fils du Soleil, qui avait épousé la fille de l'Océan, de laquelle il avait eu Médée. Le fils du Soleil est donc le possesseur de ce trésor, et sa petite-fille fournit les moyens de l'acquérir ; c'est-à-dire que la préparation parfaite des principes matériels de l'œuvre est achevée ; et que l'Artiste est parvenu à la génération du fils du Soleil des Philosophes. Mais il y a trois travaux pour achever l'œuvre en entier ; le premier est représenté par le voyage des Argonautes en Colchide ; le second par ce que Jason y fit pour s'emparer de la Toison d'or, et le troisième par leur retour dans leur patrie.

³⁸⁶ Can. 53.

Nous avons expliqué le premier assez au long pour donner une idée des autres ; c'est pourquoi nous serons plus courts sur les deux suivants.

Une infinité d'obstacles et de périls se présentent sur les pas de Jason. Un Dragon de la grandeur d'un navire à cinquante rames est le gardien de la Toison d'or ; il faut le vaincre, et qui oserait l'entreprendre sans la protection de Pallas et l'arc de Médée ? C'est ce Dragon dont parlent tant de Philosophes, et desquels il suffit de rapporter seulement quelques textes. « Il faut, dit Raymond Lulle³⁸⁷, extraire, de ces trois choses, le grand Dragon, qui est le commencement radical et principal de l'altération permanente. » Et plus bas³⁸⁸ : « Par cette raison il faut dire allégoriquement que ce grand Dragon est sorti des quatre éléments³⁸⁹. » « Le grand Dragon est rectifié dans cette liqueur³⁹⁰. » « Le Dragon habite dans toutes choses, c'est-à-dire le feu dans lequel est notre pierre aérienne. Cette propriété se trouve dans tous les individus du monde³⁹¹. Le feu contre nature est renfermé dans le menstrue fétide, qui transmue notre pierre en un certain Dragon venimeux, vigoureux et vorace, qui engrosse sa propre mère. »

Il est peu de Philosophes qui n'emploient l'allégo-

³⁸⁷ Théor. ch. 6.

³⁸⁸ Chap. 10.

³⁸⁹ Chap. 9.

³⁹⁰ Chap. 52.

³⁹¹ Chap. 54.

rie du Dragon : on en trouvera des preuves plus que suffisantes dans tout cet ouvrage. Ce Dragon étant un feu, suivant l'expression de Raymond Lulle, il n'est pas surprenant qu'on ait feint que celui de la Toison d'or en jetait par la bouche et les narines. On ne peut réussir à le tuer qu'en lui jetant dans la gueule une composition narcotique et somnifère ; c'est-à-dire qu'on ne peut parvenir à la putréfaction de la matière fixée que par le secours et l'action de l'eau mercurielle, qui semble l'éteindre en la dissolvant. Ce n'est que par ce moyen qu'on peut lui arracher les dents, c'est-à-dire la semence de l'or Philosophique, qui doit être ensuite semée.

Chaque opération n'étant qu'une répétition de celle qui l'a précédée, quant à ce qui se manifeste dans le progrès, il est aisé d'expliquer l'une quand on a l'intelligence de l'autre. Celle-ci commence donc, comme la précédente, par la putréfaction ; le genre de mort de ce Dragon, et les accidents qui l'accompagnent sont exprimés dans le Testament d'Arnaud de Ville-neuve³⁹². D'Espagnet dit³⁹³ aussi qu'on ne peut venir

³⁹² Lapis Philosophorum de terre scaturiens, in igne perficitur ; exahatur limpidissimæ aquæ potu satitus ; sopitur et ad minus horis duodecim unique visibiliter tumescit. Deinde in furno aëris mediocriter calidi decoquitur, quo usque in pulverem redigi, et sit aptus contritioni. Quibus peractis lac virgineum exprimitur ex purissimis ejus partibus ; quod protinus in ovum Philosophorum positum tandiu ab igne variatur, dum varii colores cessent in candore fixo ; et tandem purpureo diademate infans coronetur.

³⁹³ Can. 50.

à bout du Dragon Philosophique qu'en le baignant dans l'eau. C'est cette eau limpide que Médée donna à Jason.

Mais ce n'est pas assez d'avoir tué le Dragon ; des Taureaux se présentent aussi en vomissant du feu ; il faut les dompter par le même moyen, et les mettre sous le joug. J'ai assez expliqué dans le chapitre d'Apis ce qu'on doit entendre par les Taureaux, c'est-à-dire la véritable matière primordiale de l'œuvre ; c'est avec ces animaux qu'il faut labourer le champ Philosophique et y jeter la semence préparée qui convient. Jason usa du même stratagème pour venir à bout du Dragon et des Taureaux ; mais le principal moyen qu'il employa fut de se munir de la médaille du Soleil et de la Lune. Avec ce pantacule, on est sûr de réussir. C'est dans les opérations précédentes qu'on le trouve ; et il n'est rien dont les Philosophes fassent plus de mention que de ces deux luminaires.

À peine les dents du Dragon sont-elles en terre, qu'il en sort des hommes armés qui s'entretuent. C'est-à-dire, qu'aussitôt que la semence aurifique est mise sur la terre, les natures fixes et volatiles agissent l'une sur l'autre ; il se fait une fermentation occasionnée par la matière fixée en pierre ; le combat s'engage ; les vapeurs montent et descendent, jusqu'à ce que tout se précipite, et qu'il en résulte une substance fixe et permanence, dont la possession procure

celle de la Toison d'or. Virgile parle de ces Taureaux³⁹⁴ en ces termes :

Hæc loca non Tauri spirantes naribus ignem

Invertere, satis immanis dentibus hydri,

Nec galeis, densisque virum, seges horruit hastis.

Les uns disent que cette Toison était blanche, les autres de couleur de pourpre ; mais la Fable nous apprend qu'elle avait été dorée par Mercure, avant qu'elle fût suspendue dans la forêt de Mars. Elle avait par conséquent passé de la couleur blanche à la jaune, puis à la couleur de rouille, et enfin à la couleur de pourpre. Mercure l'avait dorée, puisque la couleur citrine qui se trouve intermédiaire entre la blanche et la rouillée, est un effet du mercure.

Il est à propos de faire remarquer, avec Apollonius³⁹⁵, que Médée et Ariane, l'une et l'autre petites-filles du Soleil, fournissent à Thésée et à Jason les moyens de vaincre les monstres contre lesquels ils veulent combattre. La ressemblance qui se trouve entre les expéditions de ces deux Princes, prouve bien que ces deux fictions furent imaginées en vue du même objet. Ils s'embarquent tous deux avec quelques compagnons, Thésée arrivé trouve un monstre à combattre, le Minotaure ; Jason a aussi des

³⁹⁴ Georg. 2.

³⁹⁵ Argonaut. l. 3. v. 996.

Taureaux à vaincre. Thésée, pour parvenir au Minotaure, est obligé de passer par tous les détours d'un labyrinthe toujours en danger d'y périr ; Jason a une route à faire non moins difficile, à travers des écueils et des ennemis. Ariane se prend d'amour pour Thésée, et contre les intérêts de son propre père, fournit à son amant les moyens de sortir victorieux des dangers auxquels il doit s'exposer ; Médée se trouve dans le même cas ; et dans une semblable circonstance, elle procure à Jason tout ce qu'il lui faut pour vaincre ; Ariane quitte son père, sa patrie, et s'enfuit avec Thésée, qui l'abandonne ensuite dans l'île de Naxos, pour épouser Phèdre, dont il eut Hippolyte et Démophon, après avoir eu, selon quelques Auteurs, Œnopion et Staphilus d'Ariane. Médée se sauve aussi avec Jason qui, en ayant eu deux enfants, la laissa pour prendre Créuse. Les enfants des uns et des autres périrent misérablement comme leurs mères ; Thésée mourut précipité du haut d'un rocher dans la mer, Jason périt sous les ruines de la Navire Argo. Médée, abandonnée de Jason épousa Egée, Ariane Bacchus. Il est enfin visible que ces deux fictions ne sont qu'une même chose expliquée par des allégories, dont on a voulu varier les circonstances pour en faire deux différentes histoires. Si les Mythologues voulaient se donner la peine de réfléchir sur cette ressemblance, pourraient-ils s'empêcher d'ouvrir les yeux sur leur erreur ; et se donneraient-ils tant de peines pour rapporter à l'histoire ce qui n'est palpablement qu'une fiction toute

pure ? Ce ne sont pas les deux seules fables qui aient un rapport immédiat ; celle de Cadmus ne ressemble pas moins à celle de Jason. Même Dragon qu'il faut faire périr, mêmes dents qu'il faut semer, mêmes hommes armés qui en naissent et s'entretuent : là est un Taureau que Cadmus suit ; ici des Taureaux que Jason combat. Si l'on voulait enfin rapprocher toutes les Fables anciennes, on verrait sans peine que j'ai raison de les réduire toutes à un même principe, parce qu'elles n'ont réellement qu'un même objet.

Retour des Argonautes

Les Auteurs sont encore moins d'accord sur la route que les Argonautes tinrent pour retourner en Grèce qu'ils le sont sur les autres circonstances de cette expédition ; aussi n'est-ce pas à de simples Historiens, ou à des Poètes qui ne sont pas au fait de la Philosophie hermétique, à décrire ce qui se passe dans le progrès des opérations de cet Art.

Hérodote³⁹⁶ n'en fait pas un assez long détail pour que M. l'Abbé Banier puisse dire³⁹⁷ avec raison que cet Historien fournit seul de quoi rectifier la relation des autres ; on pourrait seulement conjecturer, de ce qu'il en dit, que les Argonautes suivirent en s'en retournant à peu près la même route qu'ils avaient

³⁹⁶ L. 4.

³⁹⁷ T. III. p. 242.

tenue en allant. Hécatee de Millet veut que, du fleuve Phasis, ces Héros soient passés dans l'Océan, de là dans le Nil, ensuite dans la mer de Tyrrhène, ou Méditerranée, et enfin dans leur pays. Artémidore d'Éphèse réfute cet Auteur, et apporte pour preuve que le Phasis ne communique point à l'Océan. Timagète, Timée et plusieurs autres soutiennent que les Argonautes ont passé par tous les endroits cités par Orphée, Apollonius de Rhodes, etc., parce qu'ils prétendent que de leur temps on trouvait encore dans ces lieux des monuments qui attestaient ce passage. Comme si de tels monuments, imaginés sans doute sur les relations mêmes, ou cités par ces Poètes, parce qu'ils venaient à propos aux circonstances qu'ils inséraient dans leurs fictions, pouvaient rendre possible ce qui ne l'est pas.

Orphée fait parcourir aux Argonautes les côtes Orientales de l'Asie, traverser le Bosphore Cimmérien, les Palus Méotides, puis un détroit qui n'exista jamais, par lequel ils entrèrent après neuf jours dans l'Océan septentrional ; de là, ils arrivèrent à l'île Peuceste, connue du Pilote Ancée ; puis à celle de Circé, ensuite aux colonnes d'Hercule, rentrèrent dans la Méditerranée, côtoyèrent la Sicile, évitèrent Scylla et Carybde, par le secours de Thétis, qui s'intéressait pour la vie de Pelée son époux, abordèrent au pays des Phéaciens, après avoir été sauvés des Sirènes par l'éloquence d'Orphée ; au sortir de là ils furent jetés sur les Syrtes d'Afrique, desquels un Triton les garan-

tit moyennant un trépied. Enfin, ils gagnèrent le cap Malée, et puis la Thessalie.

Il semble qu'Orphée ait voulu déclarer ouvertement que sa relation était absolument feinte, par le peu de vraisemblance qu'il y a mis ; mais Apollonius de Rhodes a beaucoup encore enchéri sur Orphée. Les Argonautes, selon lui, s'étant ressouvenus que Phinée leur avait recommandé de s'en retourner dans la Grèce par une route différente de celle qu'ils avaient tenue en allant à la Colchide, et que cette route avait été marquée par les Prêtres de Thèbes en Égypte, entrèrent dans un grand fleuve qui leur manqua. Ils furent obligés de porter leur vaisseau pendant douze jours jusqu'à ce qu'ils retrouvèrent la mer, avec Absyrthe, frère de Médée, qui les poursuivait, et dont ils se défirent, en le coupant en morceaux. Alors, le chêne de Dodone prononça un oracle qui prédisait à Jason qu'il ne reverrait pas sa patrie avant qu'il se fût soumis à la cérémonie de l'expiation de ce meurtre. Les Argonautes prirent en conséquence la route de *Æea*, où Circé, sœur du Roi de Colchos, et tante de Médée, faisait son séjour. Elle fit toutes les cérémonies usitées dans les expiations et puis les renvoya.

Leur navigation fut assez heureuse pendant quelque temps ; mais ils furent jetés sur les Syrtes d'Afrique, d'où ils ne se retirèrent qu'avec peine, et aux conditions rapportées par Orphée.

Il est évident que ces relations sont absolument fausses. On excuse ces Auteurs sur le défaut de

connaissance de la géographie et de la navigation qui n'était pas encore assez perfectionnée dans ces temps-là. Mais ces erreurs sont si grossières et si palpables, que M. l'Abbé Banier, avec beaucoup d'autres Mythologues qui admettent la vérité de cette expédition, n'ont pu s'empêcher de dire³⁹⁸ que c'était le comble de l'ignorance et une fiction puérile, que ces Auteurs n'ont employée que pour étaler ce qui se savait de leur temps sur les Peuples qui habitaient ces contrées éloignées. Ce savant Mythologue avoue aussi que la plupart de ces Peuples sont inconnus, et n'existaient même pas au temps d'Orphée, ou d'Onomatrice. Il était cependant nécessaire de trouver dans ces Poètes quelques choses sur lesquelles M. l'Abbé Banier pût établir son système historique. Apollonius lui a fourni un fondement bien peu solide à la vérité. Ce sont des prétendues colonnes de la Colchide, sur lesquelles ce Poète dit que toutes les routes connues en ce temps-là étaient gravées. Sésostris est précisément celui qui, suivant ce Mythologue, avait fait élever ces colonnes. Malheureusement, Sésostris ne vint au monde que longtemps après cette prétendue expédition, en admettant même la réalité de ce voyage au temps où ce savant en fixe l'époque. Mais cette difficulté n'était pas de conséquence pour lui. Apollonius, dit-il, *possédait sans doute l'histoire de Sésostris ; et quoiqu'elle fût postérieure à l'expédition des argonautes, il a pu par anticipation parler des monu-*

³⁹⁸ T. III. p. 242.

ments que ce conquérant laissa dans la Colchide. Je laisse au Lecteur à juger de la solidité de cette preuve. Pour moi, j'aime mieux expliquer Apollonius par lui-même, et dire avec lui que la route qu'il fait tenir aux Argonautes est la même qui leur avait été marquée par les Prêtres d'Égypte. C'est insinuer assez clairement que le tout n'est qu'une pure fiction, et une relation allégorique de ce qui se passe dans les opérations de l'art sacerdotal ou hermétique. C'était de ces Prêtres mêmes qu'Orphée, Apollonius, et beaucoup d'autres avaient appris la route qu'il faut tenir pour parvenir à la fin que l'on se propose dans la pratique de cet Art. Il y a donc grande apparence que ces prétendues colonnes étaient de même nature que celles d'Osiris, de Bacchus, d'Hercule ; c'est-à-dire la pierre au blanc et la pierre au rouge, qui sont les deux termes des voyages de ces Héros. Les fautes contre la Géographie qu'on reproche à ces Poètes, ne sont des fautes que lorsqu'on les envisage dans le point de vue qui présenterait une histoire véritable, mais nullement dans une allégorie de ce genre, puisque tout y convient parfaitement. Les lieux qui se seraient trouvés naturellement sur la route de la Colchide en Grèce, n'auraient pas été propres à exprimer les idées allégoriques de ces Poètes, qui, sans se soucier beaucoup de se conformer à la Géographie, en ont sacrifié la vérité à celle qu'ils avaient en vue. En allant de la Grèce à la Colchide, tout se trouvait disposé comme il le fallait ; Lemnos se présentait d'abord, après cela

venaient les Cyanées, et tout le reste ; mais Phinée avait eu raison de leur prescrire une autre route pour le retour, parce que l'opération figurée par ce retour, devant être semblable à celle qui était figurée par le voyage à Colchos, ils n'auraient pas trouvé un Lemnos au sortir du Phasis, ni les roches Cyanées. C'eût été renverser l'ordre de ce qui doit arriver dans cette dernière opération. La dissolution de la matière, la couleur noire qui doit lui succéder, et la putréfaction ayant été désignées par Lemnos et la mauvaise odeur des femmes de cette île, se seraient trouvées alors dans la relation à la fin de l'œuvre, au lieu qu'elles doivent paraître dès le commencement, puisqu'elles en sont la clef. Il a donc fallu imaginer une autre allégorie, au risque de s'écarter du vraisemblable quant à la Géographie. Cette dissolution a été désignée, dans le retour, par le meurtre d'Absyrthe, et la division de ses membres, par le présent qu'Eurypile fit à Jason ; c'est-à-dire une motte de terre qui tomba dans l'eau, où Médée, l'ayant vu dissoudre, prédit beaucoup de choses favorables aux Argonautes. Cette terre est celle des Philosophes, qui s'est formée de l'eau ; il faut, pour réussir, la réduire en sa première matière, qui est l'eau ; c'est pourquoi l'on a feint qu'un fils de Neptune avait fait le présent, et qu'il avait été donné en garde à Euphème, fils du même Dieu, et de Mécioni, ou Oris, fille du fleuve Eurotas ; d'autres lui donnent pour mère Europe, fille du fameux Titye. Apollonius

de Rhodes et Hygin³⁹⁹ vantent beaucoup Euphème pour sa légèreté à la course, qui était telle, disaient-ils, qu'en courant sur la mer, à peine mouillait-il ses pieds. Pausanias⁴⁰⁰ lui attribue une grande habileté à conduire un char. Apollonius en faisait un si grand cas, qu'il l'honore des mêmes épithètes qu'Homère donne à Achille dans l'Iliade ; aussi étaient-ils fils, l'un de Thétis, fille de Nérée, l'autre, d'Oris, fille du fleuve Eurotas, c'est-à-dire de l'eau. La preuve que ces deux Poètes avaient la même idée de ces Héros, est qu'Apollonius fait aussi venir Thétis, pour sauver les Argonautes des écueils de Scylla et de Carybde, à cause de son mari Pélée qui se trouvait parmi eux.

La manière dont ce Poète raconte l'événement de la motte de terre, prouve clairement, à ceux qui ont lu avec attention les explications précédentes, que c'est une allégorie toute pure de ce qui se passe dans l'œuvre depuis la dissolution de la matière jusqu'à ce qu'elle redevient terre et qu'elle prend la couleur blanche. Les Argonautes étant dans l'île d'Anaphé, l'une des Sporades, voisine de celle de Thera, Euphème se ressouvint d'un songe qu'il avait eu la nuit d'après l'entrevue du Triton, et d'Eurypile, qui lui avait confié la motte de terre, et le raconta à Jason et aux autres Argonautes. Il avait vu en songe qu'il tenait la motte de terre dans ses bras, et qu'il voyait couler de son sein sur elle, quantité de gouttes de lait,

³⁹⁹ Fab. 14.

⁴⁰⁰ In Eliac.

qui, à mesure qu'elles la détrempeaient, lui faisaient prendre insensiblement la forme d'une jeune fille fort aimable. Il en était devenu amoureux aussitôt qu'elle lui parut parfaite, et n'avait eu aucune peine à la faire consentir à ce qu'il voulait ; mais il s'était repenti dans le moment d'un commerce qu'il croyait incestueux. La fille l'avait rassuré en lui disant qu'il n'était pas son père ; qu'elle était fille du Triton et de la Libye, et qu'elle serait un jour la nourrice de ses enfants. Elle avait ajouté qu'elle demeurait aux environs de l'île d'Anaphé, et qu'elle paraîtrait sur la surface des eaux, lorsqu'il en serait temps. Pour mettre le Lecteur au fait, il suffit de lui rappeler ce que nous avons dit ci-devant de l'île flottante, de celle de Délos où Latone accoucha de Diane. Quand on sait que la matière commence à se volatiliser après sa dissolution, on voit pourquoi l'on dit qu'Euphème était si léger à la course, qu'il ne mouillait presque pas ses pieds en courant sur les eaux.

Il est à propos de remarquer que le Trépied dont Jason fit présent au Triton, était de cuivre, qu'il le mit dans son Temple. Je fais cette observation pour montrer combien toutes ces circonstances s'accordent avec les opérations de l'Art hermétique, lorsqu'elles sont parvenues au point dont nous parlons, puisque les Philosophes donnent aussi le nom de cuivre à leur matière dans cet état, en disant *blanchissez le leton*.

Les Déesses de la mer et les Génies qu'Apollonius fait apparaître aux Argonautes, ne sont donc pas les

habitants des côtes de la Libye ; et le cheval ailé dételé du char de Neptune, un vaisseau d'Eurypile⁴⁰¹ ; mais les parties aqueuses et volatiles qui se subliment. Le navire Argo n'étant que la matière qui nage dans ou sur la mer des Philosophes, c'est-à-dire leur eau mercurielle, il ne leur était pas difficile de porter leur vaisseau, et de se conformer en même temps aux ordres qu'ils avaient de suivre les traces de ce cheval ailé qui allait aussi vite que l'oiseau le plus léger. Pour rapprocher ici les fables, qu'on se souvienne qu'un Héros fit aussi présent à Minerve d'un vase antique de cuivre. Diodore de Sicile, qui parle aussi du Trépied, dit qu'il portait une inscription en caractères fort antiques. Les Auteurs racontent beaucoup d'autres choses du retour des Argonautes, mais je crois que les explications que j'ai données me dispensent d'entrer dans un plus long détail ; il faudrait, pour ainsi dire, faire un commentaire, avec des notes sur tout ce qu'avancent ces Auteurs. Je me restreins donc à dire deux mots de ce qui se passa après le retour de Jason.

Tous conviennent que Médée, étant arrivée dans la patrie de son amant, y rajeunit Éson, après l'avoir coupé en morceaux, et fait cuire. Eschyle en dit autant des nourrices de Bacchus. On raconte la même chose de Denys et d'Osiris. Les Philosophes hermétiques sont d'accord avec ces Auteurs, et attribuent

⁴⁰¹ M. l'Abbé Banier, T. III, p. 245.

à leur médecine la propriété de rajeunir ; mais on les prend à la lettre, et l'on tombe dans l'erreur.

Balgus⁴⁰² va nous apprendre quel est ce Vieillard : « Prenez, dit-il, l'arbre blanc, bâtissez-lui une maison ronde, ténébreuse et environnée de rosée ; mettez dedans avec lui un Vieillard de cent ans, et ayant fermé exactement la maison de manière que la pluie ni le vent même n'y puissent entrer, laissez-les-y 80 jours. Je vous dis avec vérité que ce Vieillard ne cessera de manger du fruit de l'arbre jusqu'à ce qu'il soit rajeuni. O que la Nature est admirable qui transforme l'âme de ce Vieillard en un corps jeune et vigoureux, et qui fait que le père devient fils ! Béni soit Dieu notre Créateur. »

Ces dernières paroles expliquent le fait de Médée à l'égard de Pélias, rapporté par Ovide et Pausanias⁴⁰³ ; savoir, que Médée, pour tromper les filles de Pélias, après avoir rajeuni Éson, prit un vieux Bélier qu'elle coupa en morceaux, le jeta dans une chaudière, le fit cuire, et le retira transformé en un jeune Agneau. Les filles de Pélias, persuadées qu'il en arriverait autant à leur père, le disséquèrent, le jetèrent dans une chaudière d'eau bouillante, où il fut tellement consumé, qu'il n'en resta aucune partie capable de sépulture. Médée après ce coup monta sur son char attelé de deux Dragons ailés, et se sauva dans les airs. Voilà les Dragons ailés de Nicolas Flamel ; c'est-à-dire les

⁴⁰² La Tourbe.

⁴⁰³ In Arcad.

parties volatiles. C'est pour cela qu'on a fait précéder cette fuite par la mort de Pélías, pour marquer la dissolution et la noirceur, de πηλός, boue, ou πελός, noir. Une expédition aussi périlleuse, une navigation aussi pénible, la route que les Argonautes ont tenue soit en allant, soit en revenant, demandaient plus de temps que quelques Auteurs n'en comptent. Les uns assurent que tout fut achevé en une année; ce qui ne saurait s'accorder avec les deux ans de séjour que Jason fit dans l'île de Lymnos. Il faudrait alors compter trois ans; temps que les vaisseaux de Salomon employaient pour aller chercher l'or dans l'île d'Ophir. Mais en vain les Mythologues voudraient-ils essayer de déterminer la durée de la navigation des Argonautes. Si Jason était jeune quand il partit pour la Colchide, il est certain qu'Éson n'était pas vieux, non plus que Pélías. Les Auteurs nous les représentent cependant comme des vieillards décrépits au retour des Argonautes. La preuve en est toute simple par la table généalogique qui suit.

Éole eut pour fils	Créthéus eut de Tyro	Æson eut de d'Alcimède	Jason	
	Athamas de Néphélé	Phryxus, Hellé	Argos, Phrontis, Mélias, Cylindus	
	Salmonée eut	Tyro eut de Neptune	Nélée, Pelias	Acaste

On voit par là que Pélias, Éson et Phryxus devaient être à peu près du même âge. Calciope, femme de Phryxus, était sœur de Médée, et fit tout ce qui était en son pouvoir pour favoriser la passion de Jason pour sa sœur. Phryxus était jeune lorsqu'il épousa Calciope, qui ne devait pas être vieille, lorsque Jason, âgé d'une vingtaine d'années, arriva à Colchos, puisque Médée sa sœur était jeune aussi. Il faut donc que les Mythologues concluent ou que l'expédition des Argonautes a duré beaucoup d'années, ou que Pélias et Éson n'étaient pas si vieux que les Auteurs le disent.

Cette difficulté, mise dans tout son jour, ne serait pas facile à résoudre pour les Mythologues. Mais il paraît que les Auteurs des relations du voyage de la Colchide ne se sont pas mis beaucoup en peine de celles qui pourraient en résulter. Ceux qui étaient au fait de l'Art hermétique savaient bien que ces prétendues difficultés disparaîtraient aux yeux des Philosophes, dont la manière de compter les mois et les années est bien différente de celle du commun des Chronologistes. On a vu, dans le Traité de cet Art sacerdotal, que les Adeptes ont leurs saisons, leurs mois, leurs semaines, et que leur manière de compter la durée du temps varie même suivant les différentes dispositions ou opérations de l'œuvre. C'est pourquoi ils ne paraissent pas d'accord entre eux, quand ils fixent la durée de l'œuvre les uns à un an, les autres à quinze mois, d'autres à dix-huit, d'autres à trois ans. On en voit même qui la poussent jusqu'à dix et douze

années. On peut dire en général que l'œuvre s'achève en douze mois ou quatre saisons qui font l'année Philosophique ; mais cette durée, quoique composée des mêmes saisons, est infiniment abrégée dans le travail de la multiplication de la pierre, et chaque multiplication est plus courte que celle qui l'a précédée. Nous expliquerons ces saisons dans le dictionnaire Mytho-Hermétique, qui forme une suite nécessaire à cet ouvrage. C'est dans ce sens-là qu'il faut expliquer la durée des voyages d'Osiris, de Bacchus ; il faut aussi faire attention que chaque Fable n'est pas toujours une allégorie entière de l'œuvre complet. La plupart des Auteurs n'en ont qu'une partie pour objet, et plus communément les deux œuvres du soufre et de l'élixir, mais particulièrement ce dernier, comme étant la fin de l'œuvre avant la multiplication, qu'on peut se dispenser de faire, quand on veut s'en tenir là.

Avouons-le de bonne foi, quand on a lu les histoires d'Athamas, d'Ino, de Néphélé, de Phryxus et d'Hellé, de Léarque et de Méricerte, qui donnèrent lieu à la conquête de la Toison d'or ; quand on a réfléchi sur celles de Pélias, d'Éson, de Jason et du voyage des Argonautes ; trouve-t-on dans la tournure même de M. l'Abbé Banier, et dans les explications que ce Mythologue et les autres savants en ont données, de quoi satisfaire un esprit exempt de préjugés ? Il semble que les doutes se multiplient à mesure qu'ils s'efforcent de les lever. Ils se voient sans cesse forcés d'avouer que telles et telles circonstances sont de

pures fictions ; et si l'on ôtait de ces histoires tout ce qu'ils déclarent fiction, il ne resterait peut-être pas une seule circonstance qui pût raisonnablement s'expliquer historiquement. En voici la preuve. L'histoire de Néphélé est une fable, dit M. l'Abbé Banier⁴⁰⁴. Celle du transport de la Toison d'or dans la Colchide l'est aussi, puisqu'il dit : « Pour expliquer des circonstances si visiblement fausses, les anciens Mythologues inventèrent une nouvelle fable, et dirent, etc.⁴⁰⁵. » On ne peut douter que le voyage de Jason du mont Pélion à Iolcos, la perte de son soulier, son passage du fleuve Anaure ou Enipée, suivant Homère⁴⁰⁶, sur les épaules de Junon, ne soient aussi marqués au même coin. On ne croira certainement pas que le navire Argo ait été construit de chênes parlants. Presque tous les traits qui composent l'histoire des compagnons de Jason, chacun en particulier, sont reconnus fabuleux, soit dans leur généalogie, puisqu'ils sont tous ou fils des Dieux, ou leurs descendants. Il serait trop long d'entrer dans le détail à cet égard. Voilà ce qui a précédé le départ ; voyons la navigation. L'infection générale des femmes de Lemnos, occasionnée par le courroux de Vénus, n'est pas vraisemblable, en faisant même disparaître le courroux de la Déesse ; ou ce serait avoir bien mauvaise idée de la délicatesse des Argonautes, qui valaient bien les Lemniens ; et loin de faire dans

⁴⁰⁴ Tom. III. p. 203.

⁴⁰⁵ *Ibid.*

⁴⁰⁶ Odys. l. II. v. 237.

cette île un séjour de deux ans, comment y auraient-ils passé deux jours ? L'abandonnement d'Hercule dans la Troade, qui va chercher Hylas enlevé par les Nymphes ; les Géants de Cyzique qui avaient chacun six bras et six jambes ; la fontaine que la mère des Dieux y fit sortir de terre, pour que Jason pût expier le meurtre involontaire de Cyzicus.

La visite rendue à Phinée, molesté sans cesse par les Harpies, chances par le fils de Borée, *est une fiction qui cache sans doute quelque vérité*⁴⁰⁷ ; l'entrechoque des rochers Cyanées, ou Symplegades, est une fable⁴⁰⁸. La fixation de ces rochers, la colombe qui y perd sa queue dans le trajet, ne sont pas plus vrais. Les oiseaux de l'île d'Arécie, qui lançaient de loin des plumes meurtrières aux Argonautes, n'existèrent jamais.

Enfin les voilà dans la Colchide ; et tout ce qui s'y passa sont *des fables aussi extraordinaires que difficiles à expliquer*⁴⁰⁹. L'enchanteresse Médée, le Dragon et les Taureaux aux pieds d'airain, les hommes armés qui sortent de terre, les herbes enchantées, le breuvage préparé, la victoire de Jason, son départ avec Médée ; *on peut dire seulement que toutes ces fables ne sont qu'un pur jeu de l'imagination des Poètes*⁴¹⁰.

Venons au retour des Argonautes. *Les Poètes ont*

⁴⁰⁷ M. l'Abbé Ban. *Loc. cit.* p. 229.

⁴⁰⁸ *Ibid.* p. 231.

⁴⁰⁹ *Ibid.* p. 233.

⁴¹⁰ *Ibid.* p. 235.

*imaginé le meurtre d'absyrthe*⁴¹¹. Les relations de ce retour sont extravagantes. Celle d'Onomacrite n'est pas vraisemblable, et celle d'apollonius l'est encore moins⁴¹². c'est une fiction⁴¹³. Les peuples cités par ces auteurs sont ou inconnus, ou n'existaient pas du temps de ces Poètes, ou sont placés à l'aventure⁴¹⁴. Ce qui se passa au lac Tritonide est un conte sur lequel l'on doit faire peu de fond⁴¹⁵. L'histoire de Jason et celle de Médée sont enfin mêlées de tant de fictions, qui se détruisent même les unes et les autres, qu'il est bien difficile d'établir quelque chose de certain à leur sujet⁴¹⁶.

Ne doit-on pas être surpris qu'après de tels aveux, M. l'Abbé Banier ait entrepris de donner ces fables pour des histoires réelles, et qu'il ait voulu se donner la peine de faire les frais des preuves qu'il en apporte ? Je ne me suis pas proposé de discuter toutes ses explications ; je les abandonne au jugement de ceux qui ne se laissent point éblouir par la grande érudition.

⁴¹¹ *Ibid.* p. 238..

⁴¹² *Ibid.* p. 240.

⁴¹³ *Ibid.* p. 241.

⁴¹⁴ *Ibid.* p. 242.

⁴¹⁵ *Ibid.* p. 244.

⁴¹⁶ *Ibid.* p. 253.

Chapitre II : Histoire de l'enlèvement des pommes d'or du jardin des Hespérides

Après l'histoire de la conquête de la Toison d'or, il n'en est guère qui vienne mieux à notre sujet que celle de l'expédition d'Hercule pour se mettre en possession de ces fameux fruits connus de si peu de personnes, que les Auteurs qui en ont parlé n'ont pas même été d'accord sur leur vrai nom.

Les anciens Poètes ont donné carrière à leur imagination sur ce sujet ; et les Historiens qui n'en ont parlé que d'après ces pères des fables, après avoir cherché en vain le lieu où était ce Jardin, le nom et la nature de ces fruits, sont presque tous contraires les uns aux autres. Et comment auraient-ils pu dire quelque chose de certain sur un fait qui n'exista jamais ?

Il est inutile de faire des dissertations pour favoriser le sentiment de l'un plutôt que de l'autre, puisqu'ils sont tous également dans l'erreur à cet égard.

C'est donc avec raison qu'on peut regarder comme des idées creuses et chimériques les explications de la plupart des Mythologues qui ont voulu tout rapporter à l'histoire, quelque ingénieuses et quelque brillantes qu'elles soient, et quoiqu'elles aient d'illustres garants. Je ne fais ici que rétorquer contre les Mythologues l'argument qu'un d'entre eux⁴¹⁷ a fait contre

⁴¹⁷ M. l'Abbé Massieu, Mémoires des Belles-Lettres, T. III. p. 49.

Michel Maïer ; l'on jugera si je suis fondé à le faire par les explications que nous donnerons ci-après.

Il ne faut pas juger des premiers Poètes grecs comme de ceux qui n'ont été, pour ainsi dire, que leurs imitateurs, soit pour n'avoir traité que les mêmes sujets, soit pour avoir travaillé sur d'autres, mais dans le goût des premiers. Ceux-ci, instruits par les Égyptiens, prirent chez ce Peuple les sujets de leurs Poèmes, et les travestirent à la grecque, suivant le génie de leur langue et de leur nation. Frappés de la grandeur de l'objet qu'ils avaient en vue, mais qu'ils ne voulaient pas dévoiler aux Peuples, ils s'attachèrent à le traiter par des allégories, dont le merveilleux excitât l'admiration et la surprise, souvent sans nul égard pour le vraisemblable, afin que les gens sensés ne prissent pas pour une histoire réelle ce qui n'était qu'une fiction ; et qu'ils sentissent en même temps que ces allégories portaient sur quelque chose de réel.

Les Poètes qui parurent dans la suite, et qui ignoraient le point de vue des premiers, ne virent dans leurs ouvrages que le merveilleux. Ils traitèrent les matières suivant leur génie, et abusèrent du privilège qu'ils avaient de tout oser.

*... Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.*

HOR. ART. POËT.

Sur ce principe, quand ils choisirent pour matière

de leurs ouvrages des sujets déjà traités, ils en conservèrent le fond, mais ils y ajoutèrent, ou en retranchèrent des circonstances, ou y firent quelques changements à leur fantaisie, et ne s'appliquèrent, pour ainsi dire, qu'à exciter l'admiration et la surprise, par le merveilleux qu'ils y répandaient, sans avoir d'autre but que celui de plaire. Il n'est donc pas surprenant que l'on trouve chez eux des traits qui peuvent s'expliquer de l'objet que s'étaient proposés leurs prédécesseurs. Mais comme un sujet est susceptible de mille allégories différentes, chaque Poète l'a traité à sa manière. Je ne prétends donc pas que toutes les Fables puissent être expliquées par mon système, mais seulement les anciennes, qui ont pour base les fictions égyptiennes et phéniciennes; puisqu'on sait que les plus anciens Poètes grecs y ont puisé les leurs, comme il serait aisé de le prouver en en faisant une concordance, qui prouverait clairement qu'elles ont toutes le même objet.

Les fables ne sont donc pas toutes des mensonges ingénieux, mais celles-là seulement qui n'ont d'autre objet que de plaire. Celle dont il est ici question, et presque toutes celles d'Orphée, d'Homère et des plus anciens Poètes sont des allégories qui cachent des instructions sous le voile de la généalogie et des actions prétendues des Dieux, des Déeses ou de leurs descendants.

Lorsqu'on veut réduire la fable des Hespérides à l'histoire, on ne sait comment s'y prendre pour déter-

miner quelque chose de précis. Chaque Historien prétend qu'on doit l'en croire préférablement à tout autre, et ne donne cependant aucune preuve solide de son sentiment. Ils sont partagés en tant d'opinions différentes, qu'on ne sait à laquelle se fixer. Hérodote, le plus ancien des Historiens, et très instruit de toutes les fables, ne fait pas mention de celle des Hespérides, ni de beaucoup d'autres; sans doute parce qu'il les regardait comme des fictions. Les traditions étant toujours plus pures à mesure qu'elles approchent de leur source, il eût été plus en état que les autres Historiens de nous laisser quelque chose de moins douteux, quoiqu'on l'accuse d'avoir été un peu trop crédule. Sera-ce à Paléphate qu'il faudra s'en rapporter? Tous les Mythologues conviennent que c'est un Auteur très suspect, accoutumé à forger des explications, et à donner à sa fantaisie l'existence à des personnes qui n'ont jamais été⁴¹⁸.

Il dit⁴¹⁹ qu'Hespérus était un riche Milésien, qui alla s'établir dans la Carie. Il eut deux filles, nommées Hespérides, qui avaient de nombreux troupeaux de brebis, qu'on appelait *Brebis d'or*, à cause de leur beauté. Elles en confiaient la garde à un Berger, nommé *Dragon*; mais Hercule, passant par le pays, enleva le Berger et les troupeaux. Il n'y aurait rien de plus simple que cette explication de Paléphate; toute admiration, tout le merveilleux de cette fable

⁴¹⁸ M. l'Abbé Banier, Myth. T. III. p. 283.

⁴¹⁹ Chap. 19.

se réduirait à si peu de chose qu'elle ne mériterait certainement pas d'être mise au nombre des célèbres travaux du fils de Jupiter et d'Alcmène.

Il n'est point de fables qu'on ne puisse expliquer aussi facilement, en imitant Paléphate; mais est-il permis de changer les noms, les lieux, les circonstances des faits, et la nature même des choses? Malgré le peu de solidité du raisonnement de cet Auteur; malgré le peu de conformité qui se trouve entre son explication et le fait rapporté par les Poètes, Agroetas, autre Historien cité par les anciens Scholiastes, semble avoir suivi Paléphate, et dit au troisième livre des choses libyques, que ce n'était point des Pommes, mais des Brebis, qu'on appelait *Brebis d'or*, à cause de leur beauté. Et le Berger qui en avait la garde, n'était point un *Dragon*, mais un homme ainsi nommé, parce qu'il avait la vigilance et la férocité de cet animal. Varron et Servius ont adopté ces idées. Cette opinion n'a cependant pas eu autant de partisans que celle de ceux qui s'en sont tenus aux termes propres des Poètes. Ceux-ci ont prétendu que les autres avaient été trompés par l'équivoque du terme μάλα, qui signifie également *Brebis* et *Pomme*, et l'on ne voit pas d'autres raisons qui aient pu leur faire prendre le change. Ceux qui ont regardé ces fruits comme de vrais fruits, n'ont été guère moins embarrassés quand il a fallu en déterminer l'espèce. Des pommes d'or ne croissent pas sur des arbres; mais on les a, disent-ils, appelées ainsi, parce qu'elles étaient excellentes; ou

parce que les arbres qui les portaient, étaient d'un grand rapport ; ou enfin parce que ces fruits avaient une couleur approchante de celle de l'or.

Diodore de Sicile⁴²⁰, incertain sur le parti qu'il devait prendre, laisse la liberté de penser ce qu'on voudra, et dit que c'étaient des fruits ou des Brebis. Il fabrique une histoire à cet égard absolument contraire à ce qu'en avaient dit les Poètes.

M. l'Abbé Massieu⁴²¹ regarde cette histoire comme ce qui nous reste de plus solide sur le sujet que nous examinons, quoiqu'il n'y soit fait aucune mention des ordres d'Eurystée, ni de ce qui a précédé l'enlèvement de ces fruits, ni d'aucunes des circonstances de cette expédition.

Selon Diodore, le hasard conduisit Hercule sur le rivage de la mer Atlantide, au retour de quelques-unes de ses expéditions. Il y trouva les filles d'Atlas qu'un Pirate avait enlevées par ordre de Busiris ; il tua les corsaires et ramena les Hespérides chez leur père, qui par reconnaissance fit présent à Hercule des fruits, ou des Brebis que ses filles gardaient ou cultivaient avec un soin extrême.

Atlas, qui était très versé dans la Science des Astres, voulut aussi initier le Héros dans les principes de l'Astronomie, et lui donna une sphère. Voilà en substance l'histoire que fait Diodore, qui place ce fait

⁴²⁰ Bibliot. l. 5. c. 13.

⁴²¹ Mém. des Belles-Lettres, T. III p. 31.

dans la partie la plus occidentale de l'Afrique, au lieu que Paléphate le met dans la Carie.

Pline le Naturaliste⁴²² ne sait où le placer ; comme il suit le sentiment de ceux qui admettaient des fruits, il fallait aussi trouver le jardin où ils croissaient. De son temps, les uns le mettaient à Bérénice, ville de Libye, les autres à Lixe, ville de Mauritanie. Un bras de mer qui serpente autour de cette ville, a donné, dit-il, aux Poètes l'idée de leur Dragon. Les savants tiennent pour ce dernier lieu.

Cette différence de sentiments prouve l'incertitude des Historiens à ce sujet. On ne sait quel parti prendre, même après avoir rapproché et confronté leurs témoignages. Paléphate n'admet que deux Hespérides, filles d'Hespérus Milésien ; Diodore dit qu'elles étaient sept filles d'Atlas dans la Mauritanie. Selon quelques-uns, Hercule se présenta à main armée pour enlever les pommes d'or. Selon d'autres, il n'y parut que comme libérateur. Il y en a qui prétendent qu'un homme féroce et brutal gardait ces Brebis : si l'on en croit les autres, c'était non un homme, ni un dragon, mais un bras de mer. S'il y avait donc quelque chose d'historique à conclure de tout cela, tout se réduirait au plus à dire qu'il y a eu des sœurs nommées Hespérides, qui cultivaient de beaux fruits, ou qui prenaient soin de belles Brebis, et qu'Hercule en emporta ou en emmena dans la Grèce. Ce peu de

⁴²² Liv. 5.

chose ne serait même pas sans difficulté ; il s'agirait alors de savoir si le fils d'Alcmène fut jamais en Mauritanie ; s'il vivait du temps d'Atlas, et même si Atlas vivait du temps de Busiris. Chaque article demanderait encore une dissertation, d'où l'on ne conclurait rien de plus certain.

En admettant pour un moment que ces pommes d'or furent des fruits, les savants, aussi incertains sur leur espèce que sur le lieu où ils croissaient, ont élevé de grandes contestations entre eux. Budée⁴²³ prétend que ce sont des coings ; Saumaise et Spanheim, que c'était des oranges, et plusieurs savants, que c'était des citrons.

Le premier fonde son opinion sur le terme de χρυσομήλα qui veut dire pommes d'or, nom qui a été souvent donné aux coings. Mais ce nom ne prouve pas plus pour les coings que pour les oranges et les citrons, qui ont aussi la couleur d'or ; et ceux qui sont pour ces derniers fruits s'appuient de la même preuve ; ils y en ajoutent quelques autres aussi peu solides, c'est pourquoi je ne les rapporterai pas. Et d'ailleurs ces fruits étaient-ils donc si rares, qu'il fallût les confier à la garde d'un Dragon monstrueux ?

Il est surprenant que Paléphate, et ceux qui ont adopté son opinion, se soient avisés d'une explication si peu naturelle. L'équivoque du terme ne saurait l'excuser, puisque les brebis ne naissent pas sur les

⁴²³ Comment. sur Théophr.

arbres, comme les fruits. Quant à ceux qui prennent ces pommes pour des oranges ou des citrons, ils auraient dû faire attention que les Poètes ne disent pas que c'était des pommes de couleur d'or, mais des pommes d'or, et jusqu'aux arbres mêmes qui les portaient.

*Arborea frondes, dit Ovid., auro radiante nitentes,
Ex auro ramos, ex auro poma ferebant.*

MÉTAM. L. 4.

Voyons donc ce que les Poètes ont dit de ce Jardin célèbre : le lieu qu'habitaient les Hespérides était un jardin où tout ce que la Nature a de beau se trouvait rassemblé. L'or y brillait de toutes parts ; c'était le séjour des délices et des Fées. Celles qui l'habitaient chantaient admirablement bien⁴²⁴. Elles aimaient à prendre toutes sortes de figures, et à surprendre les spectateurs par des métamorphoses subites. Si nous en croyons le même Poète, les Argonautes rendirent visite aux Hespérides ; ils s'adressèrent à elles en les conjurant de leur montrer quelque source d'eau, parce qu'ils étaient extrêmement pressés par la soif. Mais au lieu de leur répondre, elles se changèrent à l'instant en terre et en poussière :

Ταὶ δ' αἶψα κόνις καὶ γαῖα κίονται
Ἐσσυμενῶς ἐγένοντο καταυτόθι⁴²⁵.

⁴²⁴ Apoll. Argonaut. l. 4. v. 1396.

⁴²⁵ *Ibid.* v. 1408.

Orphée qui était au fait du prodige n'en fut point déconcerté ; il conjura de nouveau ces filles de l'Océan, et redoubla ses prières. Elles l'écoutèrent favorablement ; mais avant de les exaucer, elles se métamorphosèrent d'abord en herbes, qui croissaient peu à peu de cette terre. Ces plantes s'élevèrent insensiblement, il s'y forma des branches et des feuilles, de manière qu'en un moment Hespera devint Peuplier, Erytheis un Ormeau, Eglé se trouva un Saule. Les autres Argonautes, saisis d'étonnement à ce spectacle, ne savaient que penser ni que faire, lorsque Eglé, sous la forme d'arbre, les rassura, et leur dit, qu'heureusement pour eux un homme intrépide était venu la veille, qui sans respect pour elles avait tué le Dragon gardien des pommes d'or, et s'était sauvé avec ces fruits des Déesses, que cet homme avait le coup d'œil fier, la physionomie dure, qu'il était couvert d'une peau de Lion, armé d'une massue et d'un arc avec des flèches, dont il s'était servi pour tuer le monstrueux Dragon. Cet homme brûlait aussi de soif, et ne savait où trouver de l'eau. Mais enfin soit par industrie, soit par inspiration, il frappa du pied la terre, et il en jaillit une source abondante, dont il but à longs traits. Les Argonautes s'étant aperçus qu'Eglé pendant son discours avait fait un geste de la main, qui semblait leur indiquer la source d'eau sortie du rocher, ils y coururent, et s'y désaltérèrent, en rendant grâces à Hercule de ce qu'il avait rendu un si grand service à ses compagnons, quoiqu'il ne fût pas avec eux.

Après avoir fait des enchanteresses de ces filles d'Atlas, il ne restait plus aux Poètes qu'à en faire des Divinités ; les Anciens n'en avaient peut-être pas eu l'idée, mais Virgile y a suppléé⁴²⁶. Il leur a donné un Temple et une Prêtresse, redoutable par l'empire souverain qu'elle exerce sur toute la Nature. C'est elle qui est la gardienne des rameaux sacrés, et qui nourrit le Dragon ; elle commande aux noirs chagrins, elle arrête les fleuves dans leur course, elle fait rétrograder les astres, et oblige les morts à sortir de leurs tombeaux.

Tel est le portrait que les Poètes font des Hespérides, et s'ils ne conviennent pas tous soit du nombre de ces Nymphes, soit du lieu où était situé ce célèbre Jardin, au moins s'accordent-ils tous à dire que c'était des pommes d'or et non des Brebis ; que le Jardin était gardé par un Dragon, qu'Hercule le tua et enleva ces fruits. Junon, dit-on, apporta pour dot de son mariage avec Jupiter des arbres qui portaient ces pommes d'or. Ce Dieu en fut enchanté ; et comme il les avait infiniment à cœur, il chercha les moyens de les mettre à l'abri des atteintes de ceux à qui ces fruits feraient envie, il les confia pour cet effet aux soins

⁴²⁶ Hinc mihi Massylæ gentis monstrata sacerdos
 Hesperidum templi custos, epulasque Draconi
 Quæ dabat, et sacros sevabat in arbore ramos.
 Spargens humidas mella, soporiferumque papaver.
 Hæc se carminibus promittit solvere mentes
 Quas velit, ast aliis duras immitere curas :
 Sistere aquam fluviis, et sidera vertere retro.
 Nocturnosque ciet manes. *Æneid.* l. 4

des Nymphes Hespérides, qui firent enclore de murs le lieu où ces arbres étaient plantés, et placèrent un Dragon pour en garder l'entrée.

On n'admet communément que trois Nymphes Hespérides, filles d'Hespérus, frère d'Atlas, et leurs noms étaient Eglé, Aréthuse et Hespéréthuse. Quelques Poètes en ajoutent une quatrième qui est Hespéra ; d'autres une cinquième qui est Erytheis, et d'autres enfin une sixième sous le nom de Vesta, Diodore de Sicile les fait monter jusqu'à sept. Hésiode⁴²⁷ leur donne la nuit pour mère ;

M. l'Abbé Massieu est surpris, et ne saurait, dit-il, *deviner pourquoi ce Poète donne une mère si laide à des filles si belles*. On en trouvera une bonne raison ci-après. Chérécrate les fait filles de Phorcys et de Céro, deux Divinités de la mer. Pour ce qui est du Dragon, Phérécyde le dit fils de Thyphon et d'Echidna, et Pisandre de la terre, ce qui est la même chose dans mon système. Le peu d'accord qu'il y a entre les Auteurs sur la situation du Jardin des Hespérides, prouve en quelque manière qu'il n'a jamais existé.

La plupart des Poètes le placent vers le mont Atlas, sur les côtes occidentales de l'Afrique.

*Oceani finem juxta, solemque cadentem
Ultimus Æthyopum locus est, ubi maximus atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.*

ÆNEID. L. 4.

⁴²⁷ Théogon. v. 215.

Les Historiens les mettent près de Lixe, ville de Mauritanie sur les confins de l'Éthiopie ; quelques-uns à Tingi, avec Pline⁴²⁸. Mais Hésiode le transporte au-delà de l'Océan, et d'autres, à son exemple, le placent dans les Canaries ou Îles fortunées, sans doute par la raison qui a fait conjecturer à Bochart⁴²⁹ que ces Pommes ou Brebis ne signifiaient que les richesses d'Atlas ; parce que le mot phénicien *Melon*, dont les Grecs ont fait *Malon*, signifie également des richesses et des pommes. Ce dernier sentiment approche un peu plus de la vérité que les autres, parce qu'il a un rapport plus immédiat avec le vrai sens de l'allégorie. Mais enfin, puisque les Historiens ne peuvent rien conclure de certain de cette variété d'opinions, ils devraient donc convenir que c'est une fiction. Ils en ont une bonne raison, puisque les Historiens n'en parlent que d'après les Poètes ; et que, quand même il se trouverait quelque chose d'historique dans ceux-ci, il est tellement absorbé par ce qui n'est que pure fiction, qu'il est impossible de l'en débrouiller. L'affectation que l'on remarque chez eux à rendre les faits peu vraisemblables, doit naturellement faire penser qu'ils n'ont jamais eu dessein de nous conserver la mémoire de faits réellement historiques.

Parmi ceux qui ont regardé cette fable comme une allégorie, Noël le Conte y a vu la plus belle moralité

⁴²⁸ L. 5. c. 5.

⁴²⁹ Myth. I. 7. c. 7.

du monde. Il prétend⁴³⁰ que le Dragon surveillant qui gardait les Pommes d'or est l'image naturelle des avarés, hommes durs, et impitoyables, qui ne ferment l'œil ni jour ni nuit ; et qui, rongés par leur folle passion, ne veulent pas que les autres touchent à un or dont ils ne font aucun usage.

Tzetzès, et après lui Vossius⁴³¹, trouvent dans cette fable le Soleil, les Astres et tous les corps lumineux du firmament. Les Hespérides sont les dernières heures de la journée. Leur Jardin est le firmament. Les Pommes d'or sont les étoiles. Le Dragon est ou l'horizon, qui excepté sous la ligne, coupe l'équateur à angles obliques, ou le zodiaque, qui s'étend obliquement d'un tropique à l'autre. Hercule est le soleil, parce que son nom, venant de Ἡρα κλεος, signifie la gloire de l'air. Le Soleil en paraissant sur l'horizon en fait disparaître les étoiles, c'est Hercule qui enlevé les Pommes d'or.

Quand on fait tant que d'expliquer une chose, il faut faire en sorte que l'explication convienne à toutes les circonstances. Quelque ingénieuse et quelque brillante qu'elle soit, elle manque de fondement et de solidité, si quelques-unes de ces circonstances ne peuvent y convenir. Voilà précisément le cas où se trouvent les Mythologues et les Historiens par rapport à la fable dont il est ici question, comme on le verra ci-après. On aurait tort de blâmer ceux qui

⁴³⁰ Chan. l. I. c. I.

⁴³¹ De orig. et progr. Idol. l. 2. p.

se donnent la peine de chercher les moyens d'expliquer les fables : leur motif est très louable ; les Moralistes travaillent à former les mœurs ; les Historiens à éclaircir quelques points de l'Histoire ancienne. Les uns et les autres concourent à l'utilité publique, on doit donc leur en savoir gré. Quoiqu'on n'aperçoive pas de rapport entre des Pommes d'or, qui croissent sur des arbres, et des étoiles placées au firmament, entre Hercule qui tue un Dragon, et le soleil qui parcourt le Zodiaque ; entre ces Pommes portées à Eurysthée, et les Astres qui restent au Ciel, Tzetzes n'est pas plus blâmable que ceux qui coupent et tranchent cette fable en morceaux pour n'en prendre que ceux qui peuvent convenir à leur système. Si c'est un préjugé défavorable contre la vérité de leurs explications, l'attention que j'aurai de ne pas laisser une seule circonstance de cette fable sans être expliquée, doit faire pencher la balance du côté de mon système. Entrons en matière.

Thémis avait prédit à Atlas qu'un fils de Jupiter enlèverait un jour ces Pommes⁴³² : cette entreprise fut tentée par plusieurs, mais il était réservé à Hercule d'y réussir. Ne sachant où était situé ce Jardin, il prit le parti d'aller consulter quatre Nymphes de Jupiter

⁴³² ... Memor vetustae
Sortis erat. Themis hanc dederat Parnassia fortem
Tempus, Atla, veniet, tua quo spoliabitur auro
Arbor, et hunc praedae titulum Jove natus habebit.
Ovid. Métam. l. 4.

et de Thémis, qui faisaient leur séjour dans un antre. Elles l'adressèrent à Nérée ; celui-ci le renvoya à Prométhée, qui, selon quelques Auteurs, lui dit d'envoyer Atlas chercher ces fruits, et de se charger de soutenir le Ciel sur ses épaules jusqu'à son retour, mais suivant d'autres, Hercule ayant pris conseil de Prométhée, fut droit au Jardin, tua le Dragon, s'empara des pommes et les porta à Eurysthée, suivant l'ordre qu'il en avait reçu. Il s'agit donc de découvrir le noyau caché sous cette enveloppe, de ne pas prendre les termes à la lettre, et de ne pas confondre ces Pommes du Jardin des Hespérides avec celles dont parle Virgile dans ses églogues :

Aurea mala decem misi, cras altera mittam.

Les Pommes dont il est ici question croissent sur les arbres que Junon apporta pour sa dot, lorsqu'elle se maria avec Jupiter. Ce sont des fruits d'or, et qui produisent des semences d'or, des arbres dont les feuilles et les branches sont de ce même métal ; les mêmes rameaux dont Virgile fait mention dans le sixième livre de son Énéïde, en ces termes :

*Accipe quæperagenda prius latet arbore opaca,
Aureus et solii, et lento vimine ramus,
Junoni inferne dictus sacer,*

.....

*... Primo avulso, non deficit alter
Aureus, et simili frondescit virga metallo.*

Nous avons vu ci-devant qu'Ovide en dit autant des Pommiers du Jardin des Hespérides. Il est donc inutile de recourir à des citrons, à des oranges, à des coings, à des brebis, pour avoir une explication simple et naturelle de cette fable, qui, comme beaucoup d'autres, fut imitée des Fables égyptiennes. Pour montrer le faux de l'histoire que Diodore a fabriquée, il suffit sur cela de dire que Busiris étant contemporain d'Osiris, il n'est pas possible, qu'il le fût aussi de l'Hercule Grec, auquel on attribue cette expédition, puisque celui-ci ne vint au monde que bien des siècles après Busiris. On répondra sans doute que ce Tyran, tué par Hercule, était différent de celui qui voulut faire enlever les filles d'Atlas ; mais il y a grande apparence que Diodore, et nos modernes après lui, ayant transporté Atlas⁴³³ de la Phénicie ou des pays voisins sur les côtes occidentales de l'Afrique, il ne leur était pas plus difficile d'en faire venir Busiris, et de l'établir Roi d'Espagne. Diodore est le premier des Anciens qui en fasse mention. Mais enfin le mont Atlas, célèbre dans ce temps-là, comme il l'est encore, produit bien des espèces de minéraux, et abonde en cette matière de laquelle se forme l'or. Il n'est donc pas surprenant qu'on y ait placé le Jardin des Hespérides. La même raison a fait dire que Mercure était fils de Maïa, l'une des filles d'Atlas : car le mercure des Philosophes se compose de cette matière primitive de l'or. Il fut pour cela surnommé *Atlantiade*.

⁴³³ M. l'Abbé Banier, Myth. T. II. p. 111.

Le Sommet du mont Atlas est presque toujours couvert de nuages, de manière que, ne pouvant être aperçu, il semble que la cime s'élève jusqu'au Ciel; en fallait-il davantage pour le personnifier, et feindre qu'il portait le Ciel sur ses épaules? Ajoutez à cela que l'Égypte et l'Afrique jouissent d'un Ciel serein, et qu'il n'est point dans le monde de lieu plus propre à l'observation des Astres, particulièrement le mont Atlas, à cause de la grande élévation. Il n'est donc pas nécessaire d'en faire un Astronome, inventeur de la sphère; et l'on feint, avec encore moins de vraisemblance, qu'il fut Roi de Mauritanie, métamorphosé en cette montagne à l'aspect de la tête de Méduse que Persée lui présenta. Je donnerai la raison de cette fiction quand je parlerai de Persée.

Plusieurs Auteurs ont confondu les Pléiades avec les Hespérides, et les ont toutes regardées comme filles d'Atlas; mais les premières au nombre de sept, dont les noms étaient Maïa, mère de Mercure, Electere, mère de Dardanus, Taygete, Astérope, Mérope, Alcyone et Céléno, sont proprement filles d'Atlas, et les Hespérides filles d'Hespérus. Je trouve dans cette généalogie une nouvelle preuve qui montre bien clairement que cette histoire prétendue des Hespérides n'est qu'une fiction. Tous les Mythologues conviennent qu'Électre fut mère de Dardanus, fondateur de Dardanie, et premier Roi des Troyens. Atlas était donc aïeul de Dardanus. Ce qui s'accorderait

presque avec le calcul de Théophile d'Antioche⁴³⁴, au rapport de Tallus, qui dit positivement que Chronos ou Saturne, frère d'Atlas, vivait 321 ans avant la prise de Troie. Si l'on ne veut pas accorder que cette Électre fut la même qu'Électre fille d'Atlas, parce que la mère de Dardanus est dite Nymphé, fille d'Océan et de Thétis, on conviendra du moins que la fille d'Atlas était nièce de Saturne⁴³⁵. M. l'Abbé Banier assure⁴³⁶ qu'il croit devoir s'en tenir au témoignage de Diodore à cet égard. Ce savant Mythologue reconnaît néanmoins qu'Électre, mère de Dardanus, était fille d'Atlas; et dit⁴³⁷ que le Jupiter qui eut affaire avec elle, devait vivre environ 150 ans avant la guerre de Troie. Ainsi quand nous abandonnerions Théophile d'Antioche pour suivre le calcul de Diodore, ou même celui de M. l'Abbé Banier, il ne serait pas possible qu'Hercule, fils d'Alcmène, eût été l'Auteur de l'enlèvement des Pommes d'or du Jardin des Hespérides, puisque, suivant ce Mythologue, le Jupiter, père d'Alcide, *quel qu'il soit, vivait 60 ou 80 ans seulement avant la prise de Troie*⁴³⁸. Il est vrai que cet Auteur est sujet à tomber en contradiction avec lui-même, et que l'on ne doit pas beaucoup compter sur ce qu'il assure même positivement; car, si on veut l'en croire sur l'article d'Hercule, ce Héros n'est mort qu'environ 30 ans

434 M. l'Abbé Banier, Myth. T. II. p. 111.

435 Diod. de Sicile.

436 T. II. p. 111.

437 *Ibid.* p. 15.

438 *Ibid.*

avant la prise de cette ville, et n'ayant vécu que 52 ans, pourrait-il avoir vu Atlas et les Hespérides ? Mais passons une discussion qui nous mènerait trop loin : nous ne finirions pas si nous voulions comparer toutes les époques qu'il détermine.

Le mont Atlas comprend presque toutes les montagnes qui règnent le long de la côte occidentale de l'Afrique, comme on nomme en général le Mont Taurus, les Alpes, le Mont d'Or, les Pyrénées, etc., une chaîne de montagnes, et non une montagne seule ; les petits monts qui se trouvent adjacents aux monts Atlas et Hespérus, semblent naître de ceux-ci, ce qui peut avoir donné lieu de les regarder comme leurs enfants ; c'est pourquoi on les appelle *Atlantides*. Mais Maïer s'est trompé, lorsqu'il a dit⁴³⁹, en expliquant cette fable, qu'on appelait ces montagnes Hespérides, et qu'on les disait gardiennes des Pommes d'or, parce que la matière propre à former ce métal se trouve sur ces petites montagnes. Il ne serait pas tombé dans cette erreur, s'il eut fait attention que le Mercure des Philosophes, fils de Maïa, l'une d'entre elles, ne naît point sur ces montagnes, mais dans le vase de l'Art sacerdotal ou hermétique. Les trois noms des Hespérides ne leur ont été donnés que parce qu'ils signifient les trois principales choses qui affectent la matière de l'œuvre avant qu'elle soit proprement l'or Philosophique. Hespéra est fille d'Hespérus, ou

⁴³⁹ Arcana arcaniss. l. 2.

de la fin du jour, par conséquent la nuit ou la noirceur. Hespéréthuse ou Hesperthuse, a pris ce nom de la matière qui se volatilise pendant et après cette noirceur, d'ἔσπερος, diei finis, et de θῶω, *impetu feror*. Eglé signifie la blancheur qui succède à la noirceur, d'αἰγλή, *splendor, fulgor*, parce que la matière étant parvenue au blanc, est brillante et a beaucoup d'éclat. On voit par là pourquoi Hésiode dit que la nuit fut mère des Hespérides ; mais M. l'Abbé Massieu n'avait garde d'en deviner la raison, puisqu'il ne savait sans doute que le nom de l'Art hermétique et nullement ce qui se passe dans ses opérations. En accusant Maïer de chimère, il annonce à tout le monde son ignorance dans cet Art, et prouve, en jugeant ainsi sans connaissance de cause, qu'il se laissait conduire par le préjugé.

Apollonius de Rhodes n'a confédéré dans les noms qu'il donne aux Hespérides, que les trois couleurs principales de l'œuvre, la noire sous le nom d'Hespéra, la blanche sous celui d'Eglé, et la rouge sous celui d'Erytheis, qui vient d'ἔρευθως, *rubor*. Il semble même avoir voulu l'indiquer plus particulièrement par les métamorphoses qu'il rapporte d'elles. De Nymphes qu'elles étaient, elles se changèrent en terre et en poussière à l'abord des Argonautes. Hermès⁴⁴⁰ dit que la force ou puissance de la matière de l'œuvre est entière, si elle est convertie en terre. Tous

⁴⁴⁰ Table d'Émeraude.

les Philosophes hermétiques assurent qu'on ne réussira jamais si l'on ne change l'eau en terre. Apollonius fait mention d'une seconde métamorphose. De cette terre pullulèrent, dit-il, trois plantes, et chaque Hespéride se trouva insensiblement changée en un arbre qui convenait à sa nature. Ces arbres croissent plus volontiers dans les lieux humides, le peuplier, le saule et l'ormeau. Le premier ou peuplier noir est celui dont Hespéra prit la figure, parce qu'elle indique la couleur noire. L'Auteur de la fable de la descente d'Hercule aux enfers, a feint aussi que ce Héros y trouva un peuplier, dont les feuilles étaient noires d'un côté et blanches de l'autre, afin de faire entendre que la couleur blanche succède à la noire ; Apollonius a désigné cette blancheur par Eglé changée en saule, parce que les feuilles de cet arbre sont lanugineuses et blanchâtres. Erytheis, ou la couleur rouge de la pierre des Philosophes, ne pouvait être guère mieux indiquée que par l'orme, dont le bois est jaune quand il est vert, et prend insensiblement une couleur rougeâtre à mesure qu'il sèche. C'est ce qui arrive dans les opérations de l'œuvre, où le citrin succède au blanc et le rouge au citrin, suivant le témoignage d'Hermès. Ceux enfin qui ont mis une Vesta au nombre des Hespérides, ont eu égard à la propriété ignée de l'eau mercurielle des Philosophes, qui leur a fait dire : *nous lavons avec le feu, et nous brûlons avec l'eau*. « Notre feu humide, dit Riplée⁴⁴¹, ou le feu per-

⁴⁴¹ Douze Port.

manent de notre eau, brûle avec plus d'activité et de force que le feu ordinaire, puisqu'il dissout et calcine l'or, ce que le feu commun ne saurait faire. »

Les Pléiades, filles d'Atlas, annoncent le temps pluvieux dans le cours ordinaire des saisons, et les Pléiades Philosophiques sont en effet les vapeurs qui s'élèvent de la matière, se condensent au haut du vase, et retombent en pluie, que les Philosophes appellent rosée de Mai ou du Printemps, parce qu'elle se manifeste après la putréfaction et la dissolution de la matière, qu'ils appellent leur Hiver. Une de ces Pléiades, Électre, femme de Dardanus, se cacha au temps de la prise de Troie, et ne parut plus, dit la Fable ; non qu'en effet une de ces Pléiades célestes ait disparu un peu avant le siège de Troie, qui n'eut jamais lieu ; mais parce qu'une partie de cette pluie, ou rosée Philosophique, se change en terre, c'est disparaître que de ne plus se montrer sous une forme connue. Cette terre est l'origine de la ville de Troie. Lorsqu'elle était encore sous la forme d'eau, elle était mère de Dardanus, fondateur de l'empire Troyen. Le temps même, où l'eau se change en terre, est le temps du siège ; nous expliquerons tout cela plus au long dans le sixième Livre. Mais l'on observera que cette terre est désignée par le nom même d'Électre, puisque les Philosophes l'appellent leur Soleil, lorsqu'elle est devenue fixe et qu'on fait venir d'Ἡλικτῆρ d'Ἡλεκταρ, soleil. Plusieurs Auteurs hermétiques, entre

autres Albert le Grand et Paracelse, donnent le nom d'*Électre* à la matière de l'Art.

L'entrée du Jardin des Philosophes est gardée par le Dragon des Hespérides, dit d'Espagne⁴⁴². Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce Dragon était fils de Typhon et d'Echidna, par conséquent frère de celui qui gardait la Toison d'or ; frère de celui qui dévora les compagnons de Cadmus ; de celui qui était auprès des bœufs de Géryon, du Cerbère, du Sphinx, de la Chimère, et de tant d'autres monstres dont nous parlerons dans leurs lieux. Tous ces événements se sont cependant passés en des pays bien différents, et en des temps bien éloignés les uns des autres. Comment les inventeurs de ces fictions se seraient-ils si bien accordés, et auraient-ils feint précisément la même chose dans des circonstances semblables, s'ils n'avaient eu le même objet en vue ? Cette raison seule aurait dû faire faire quelques réflexions aux Mythologues et les déterminer à s'accorder aussi dans leurs explications. Mais quand ils auraient voulu le faire, auraient-ils pu réussir ? Les sentiments différents entre lesquels ils se sont partagés ne le leur permettaient pas. Ils sont trop divisés entre eux pour pouvoir s'accorder ; ils se combattent les uns et les autres ; aussi leurs opinions ne sauraient-elles se soutenir ; tout État divisé tend à sa ruine. Pour savoir la nature de ces monstres, il eût fallu connaître celle de leur père commun. En consi-

⁴⁴² Can. 52.

dérant Typhon comme un Prince d'Égypte, il n'était pas possible qu'on pût le regarder comme père de ces monstres, quelque explication que l'on put imaginer. Ils ont donc été contraints d'avouer que tout cela n'était que fictions. Il suffisait de lire la Théogonie d'Hésiode pour en être convaincu. La généalogie qu'il fait de Typhon, d'Echidna et de leurs enfants, n'est susceptible d'aucune explication historique, même un peu vraisemblable.

Il n'en est pas ainsi d'une explication Philosopho-Hermétique. On y voit dans Typhon un esprit actif, violent, sulfureux, igné, dissolvant, sous la forme d'un vent impétueux et empoisonné qui détruit tout. On reconnaît dans Echidna une eau corrompue, mêlée avec une terre noire, puante, sous le portrait d'une Nymphé aux yeux noirs. De tels pères pouvaient-ils engendrer autre chose que des monstres, et des monstres de même nature qu'eux ; c'est-à-dire une Hydre de Lerne, engendrée dans un marais ; des Dragons vomissant du feu, parce qu'ils sont d'une nature ignée comme Typhon ; enfin la peste, et la destruction des lieux qu'ils habitent, pour marquer leur vertu dissolvante, résolutive, et la putréfaction qui en est une suite.

C'est de là que les Philosophes hermétiques, d'accord avec les Poètes qu'ils entendaient bien, ont tiré leurs allégories. C'est le Dragon Babylonien de Fla-

mel⁴⁴³, les deux Dragons du même Auteur, l'un ailé, comme ceux, de Médée et de Cérès, l'autre sans ailes, tel que celui de Cadmus et de la Toison d'or, des Hespérides, etc. C'est encore le Dragon de Basile Valentin⁴⁴⁴, et de tant d'autres qu'il serait trop long de rapporter.

Quelques Chimistes ont cru voir ces Dragons dans les parties arsenicales des minéraux et les ont, en conséquence, regardés comme la matière de la pierre des Philosophes. Philalèthe en a confirmé plusieurs dans cette idée, par ce qu'il dit à ce sujet dans son *Introitus apertus ad oclusum regis palatium, cap. de investigatione Magisterii*, dans lequel il paraît désigner clairement l'antimoine ; mais Artéphius, Synésius, et beaucoup d'autres Philosophes se contentent de dire que cette matière est un antimoine, parce qu'elle en a les propriétés. « Ils ont soin d'avertir que l'arsenic, les vitriols, les atraments, les borax, les aluns, le nitre, les sels, les grands, les moyens et les bas minéraux, et les métaux seuletts, dit le Trévisan⁴⁴⁵, ne sont point la matière requise pour le Magistère. » En vain les souffleurs tourmentent-ils donc ces matières par le feu et l'eau pour en faire l'œuvre d'Hermès, ils n'en retirent que de la cendre, de la fumée, du travail et de la misère : *car les Philosophes qui en parlent, ajoute le même Auteur, ou ont voulu tromper, ou n'étaient pas*

⁴⁴³ Désir désiré.

⁴⁴⁴ Douze Clefs.

⁴⁴⁵ Philos. des Métaux.

encore au fait quand ils y ont travaillé, et n'y ont guère dépendu de biens quand ils l'ont su.

On ne peut guère voir de description, ou plutôt de tableau peint avec des couleurs plus vives que celui qu'Apollonius fait du Dragon des Hespérides expirant⁴⁴⁶. « Ladus, dit-il, ce serpent qui gardait encore hier les Pommes d'or, dont les Nymphes Hespérides prenaient un si grand soin, ce monstre, percé des traits d'Hercule, est étendu au pied de l'arbre ; l'extrémité de sa queue remue encore ; mais le reste de son corps est sans mouvement et sans vie. Les mouches s'assemblent par troupes sur son noir cadavre, pour sucer le sang corrompu de ses plaies, et le fiel amer de l'Hydre de Lerne, dont les flèches étaient teintes. Les Hespérides, désolées à ce triste spectacle, appuient sur leurs mains leur visage couvert d'un voile blanc tirant sur le jaune, et pleurent en poussant des cris lamentables. »

Si la description d'Apollonius plaît par la beauté du tableau qu'elle présente aux yeux de ceux qui ne sont pas au fait de l'objet de cette allégorie, combien ne doit-elle pas plaire à un Philosophe hermétique qui y voit, comme dans un miroir, ce qui se passe dans le vase de son Art pendant et après la putréfaction de la matière ? Hier encore ce Ladus, ce serpent terrestre, *χθόνιος ὄφις*, qui gardait les pommes d'or, et que les Nymphes alimentaient, est étendu mort, percé

⁴⁴⁶ Argonaut. l. 4. v. 1400. et suiv.

de flèches. N'est-ce pas comme si l'on disait : cette masse terrestre et fixe, si difficile à dissoudre, et qui par cette raison gardait opiniâtrement et avec soin la semence aurifique ou le fruit d'or qu'elle renfermait, se trouve aujourd'hui dissoute par l'action des parties volatiles. L'extrémité de sa queue remue encore, mais le reste de son corps est sans mouvement et sans vie ; les mouches s'assemblent en troupes sur son noir cadavre, pour sucer le sang *corrompu* de ses plaies ; c'est-à-dire peu s'en faut que la dissolution ne soit parfaite ; la putréfaction et la couleur noire paraissent déjà ; les parties volatiles circulent en grand nombre, et volatilisent avec elles les parties fixes dissoutes. Les Nymphes désolées pleurent et se lamentent, la tête couverte d'un voile blanc jaunâtre. La dissolution en eau est faite, ces parties aqueuses volatilisées retombent en gouttes comme des larmes, et la blancheur commence à se manifester.

Le portrait et le pouvoir que Virgile prête à la Prêtresse des Hespérides, nous annoncent précisément les propriétés du mercure des Philosophes. C'est lui qui nourrit le Dragon Philosophique ; c'est lui qui fait rétrograder les Astres, c'est-à-dire qui dissout les métaux, et les réduit à leur première matière. C'est lui qui fait sortir les morts de leurs tombeaux, ou qui, après avoir fait tomber les métaux en putréfaction, appelée *mort*, les ressuscite en les faisant passer de la couleur noire à la blanche appelée *vie* ; ou en volatilisent le fixe, puisque la fixité est un état de mort

dans le langage des Philosophes, et la volatilité un état de vie : nous trouverons une infinité d'exemples de l'un et l'autre dans cet ouvrage.

Mais suivons cette fable dans toutes ces circonstances. Hercule va consulter les Nymphes de Jupiter et de Thémis, qui faisaient leur séjour dans un antre sur les bords du fleuve Éridan, connu aujourd'hui sous le nom du Pô en Italie. "Ἐρις, ἴδο veut dire dispute, débat. Au commencement de l'œuvre, les parties aqueuses mercurielles excitent une fermentation, par conséquent un débat, voilà les Nymphes du fleuve Éridan.

Ces Nymphes étaient au nombre de quatre, à cause des quatre éléments, dont les Philosophes disent que leur matière est comme l'abrégé quintessencié par la nature, suivant ses poids, ses mesures et ses proportions, que l'Artiste ou Hercule doit prendre pour modèles. C'est pourquoi elles sont appelées Nymphes de Jupiter et de Thémis. Or, qu'un Artiste doive consulter la Nature⁴⁴⁷, et imiter ses opérations pour réussir dans celles de l'Art hermétique, tous les Philosophes en conviennent, et assurent même qu'on travaillerait en vain sans cela. Geber et les autres disent que tout homme qui ignore la Nature et ses procé-

⁴⁴⁷ Denique nolite vobis res adeo subtiles imaginari, de quibus natura nihil scit ; sed manete, manete inquam in via naturae simplici ; quia in simplicitate rem citius palpare, quam eandem in subtilitate videre poteritis. *Cosmop. Praefat. In Aenigma Philosophicum.*

dés ne parviendra jamais à la fin qu'il se propose, si Dieu ou un ami ne lui révèle le tout. Et quoique Basile Valentin⁴⁴⁸ dise : « Notre matière est vile et abjecte, et l'œuvre, que l'on conduit seulement par le régime du feu, est aisé à faire... Tu n'as pas besoin d'autres instructions pour savoir gouverner ton feu, et bâtir ton fourneau, comme celui qui a de la farine ne tarde guère à trouver un four, et n'est pas beaucoup embarrassé pour faire cuire du pain. » Le Cosmopolite nous dit aussi⁴⁴⁹ que, quand les Philosophes assurent que l'œuvre est facile, ils auraient dû ajouter, à *ceux qui le savent*. Et Pontanus⁴⁵⁰, nous apprend qu'il a erré plus de deux cents fois en travaillant sur la vraie matière, parce qu'il ignorait le feu des Philosophes. L'embaras est donc de trouver cette matière, et c'est sur cela qu'Hercule va consulter les Nymphes, qui le renvoient à Nérée, le plus ancien des Dieux, suivant Orphée, fils de la Terre et de l'Eau, ou de l'Océan et de Thétis ; celui-là même qui prédit à Pâris la ruine de Troie, et qui fut père de Thétis, mère d'Achille. Homère⁴⁵¹ l'appelle le *vieillard* ; et son nom signifie *humide*. Voilà donc cette matière si commune, si vile, si méprisée. Lorsqu'Hercule se présentait à lui, il ne pouvait le reconnaître et avoir raison de lui, parce qu'il le trouvait chaque fois sous une nouvelle forme ; mais enfin,

⁴⁴⁸ Deuxième addit. aux Douze Clefs.

⁴⁴⁹ Nov. Lum. Chemic.

⁴⁵⁰ Epist.

⁴⁵¹ Iliad. l. 18. v. 36.

il le reconnut, et le pressa avec tant d'instances, qu'il l'obligea à lui déclarer tout. Ces métamorphoses sont prises de la nature même de cette matière, que Basile Valentin⁴⁵², Haimon⁴⁵³ et beaucoup d'autres disent n'avoir aucune forme déterminée, mais qu'elle est susceptible de toutes; qu'elle devient huile dans la noix et l'olive, vin dans le raisin, amère dans l'absinthe, douce dans le sucre, poison dans un sujet, thériaque dans l'autre. Hercule voyait Nérée sous toutes ces formes différentes; mais ce n'était pas sous celles-là qu'il voulait le voir. Il fit donc tant qu'enfin il le découvrit sous cette forme, qui ne présente rien de gracieux ni de spécifié, telle qu'est la matière Philosophique. Il est donc nécessaire d'avoir recours à Nérée; mais, comme ce n'est pas assez d'avoir trouvé la matière vraie et prochaine de l'œuvre pour parvenir à sa fin, Nérée envoie Hercule à Prométhée, qui avait volé le feu du Ciel pour en faire part aux hommes, c'est-à-dire au feu Philosophique, qui donne la vie à cette matière, sans lequel on ne pourrait rien faire. Prométhée fut toujours regardé comme le Titan igné, ami de l'Océan. Il avait un Autel commun avec Pallas et Vulcain, parce que son nom signifie *prévoyant, judicieux*; ce qui convient à Pallas, Déesse de la sagesse et de la Prudence; et que le feu de Prométhée était le même que Vulcain. On a aussi voulu marquer par là

⁴⁵² Douze Clefs.

⁴⁵³ Epit.

la prudence et l'adresse qu'il faut à un Artiste pour donner à ce feu le régime convenable.

Ce Titan judicieux engagea Jupiter à détrôner Saturne son père. Jupiter suivit ses conseils, et réussit. Mais il crut néanmoins devoir le punir du vol qu'il avait fait, et le condamna dans la suite à être attaché à un rocher du mont Taurus, et à avoir le foie déchiré sans cesse par un Vautour, de manière cependant que son foie renaîtrait à mesure que le Vautour le dévorait. Mercure fut chargé de cette expédition ; et le supplice dura jusqu'à ce qu'Hercule par reconnaissance tuât le Vautour, ou l'Aigle, selon quelques-uns, et l'en délivra. Comme cette fable forme un épisode, et qu'elle se trouve expliquée dans un autre endroit de cet ouvrage, nous n'en dirons que deux mots. Prométhée ou le feu Philosophique est celui qui opère toutes les variations des couleurs que la matière prend successivement dans le vase. Saturne est la première ou la couleur noire ; Jupiter est la grise qui lui succède. C'est donc par le conseil et le secours de Prométhée, que Jupiter détrône son père ; mais ce Titan vole le feu du Ciel, et en est puni. Ce feu volé est celui qui est inné dans la matière. Elle en a été imprégnée comme par attraction ; il lui a été infusé par le Soleil et la Lune ses père et mère, selon l'expression d'Hermès⁴⁵⁴, *pater ejus est Sol, et mater ejus Luna* ; c'est ce qui lui a fait donner le nom de feu céleste. Prométhée

⁴⁵⁴ Tab. Samarag.

est ensuite attaché à un rocher : n'est-ce pas comme si l'on disait que ce feu se concentre, et s'attache à la matière qui commence à se coaguler en pierre après la couleur grise, et que cela se fait par l'opération du mercure des Philosophes ? La partie volatile qui agit sans cesse sur la partie ignée et fixée, pour ainsi dire, pouvait-elle être mieux désignée que par une Aigle, ou un Vautour, et ce feu concentré, que par le foie ? Ces oiseaux sont carnassiers et voraces, le foie est, pour ainsi dire, le siège du feu naturel dans les animaux. Le volatil agit donc jusqu'à ce que l'Artiste, dont Hercule est le symbole, ait tué cette Aigle, c'est-à-dire fixé le volatil.

Ces couleurs qui se succèdent sont les Dieux et les Métaux des Philosophes, qui leur ont donné les noms des Sept Planètes. La première entre les principales est la noire, le plomb des Sages, ou Saturne. La grise qui vient après est affectée à Jupiter et porte son nom. La couleur de la queue de Paon à Mercure, la blanche à la Lune, la jaune à Vénus, la rougeâtre à Mars, et la pourprée au Soleil ; ils ont même appelé *règne* le temps que dure chaque couleur. Tels sont les métaux Philosophiques, et non les vulgaires, auxquels les Chimistes ont donné les mêmes noms. Faisons une réflexion à ce sujet. Un composé de deux choses, l'une aqueuse et volatile, l'autre terrestre et fixe, étant mise dans un vase, s'il y survient une fermentation et une dissolution, il apparaîtra des couleurs ou qui se succéderont, ou qui se manifesteront

mélangées comme celles de la queue de Paon ou de l'Arc-en-ciel. Je suppose qu'un homme d'esprit, de génie, d'une imagination féconde, se mette en tête de personnifier la matière du composé et les couleurs qui y surviennent, qu'étant ensuite parfaitement au fait, par ses observations, des combats qui se donnent entre le fixe et ce volatil, et des différents changements, ou des variations de couleurs qu'ils produisent, il lui prenne envie d'en fabriquer une fable, une fiction allégorique, un roman, qu'il remplira des actions de personnes feintes, que son imagination lui fournira; lui sera-t-il difficile de donner à cette fiction l'air d'une histoire vraisemblable? puisque suivant le témoignage d'Horace :

*... cui lecta patenter erit res ;
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.*

IN ART. POET.

Ne suffira-t-il pas, pour parvenir à ce but, d'y faire entrer les lieux connus, qui conviendront d'une manière ou d'autre à ce que l'on veut exprimer allégoriquement? qui empêchera même de supposer l'expédition dans un lieu éloigné et inconnu? et si l'Auteur de la Fable veut qu'elle ne soit prise que pour une allégorie, il ne sera plus alors gêné par le vraisemblable; il pourra donner dans le merveilleux tant qu'il lui plaira. Il supposera s'il veut des lieux et des peuples qui n'existent jamais, et ne s'attachera qu'à plaire, en conservant cependant toujours une allusion

exacte dans les événements feints, tant dans le caractère convenable aux acteurs que dans la suite des variations d'état et de couleurs que subit sa matière dans les opérations.

Voilà l'origine des Fables ; et comme une fiction de cette espèce peut être variée à l'infini par une ou plusieurs personnes de génie, les Fables se sont extrêmement multipliées. De là tant d'ouvrages allégoriques composés sur la théorie et la pratique de l'Art hermétique. Le Cosmopolite sentait bien combien il est facile d'inventer sur une matière aussi féconde, lorsqu'il dit⁴⁵⁵ : *Vobis dico ut sitis simplices, et non nimium prudentes, donec arcanum inveneritis, quo habito necessario aderit prudentia, tunc vobis non deerit libros infinitos, scribendi facilitas*. Le Lecteur excusera, s'il lui plaît, cette digression ; si elle est hors de sa place, elle n'est pas hors de propos.

Revenons à la fable des Hespérides ; elle a tous les caractères dont je viens de parler. Hercule, ayant vu et pris conseil de Nérée et de Prométhée, n'est plus embarrassé pour réussir ; il prend le chemin du Jardin des Hespérides et, instruit de ce qu'il doit faire, il se met en devoir d'exécuter son entreprise. À peine y est-il arrivé qu'un Dragon monstrueux se présente à l'entrée. Il l'attaque, le tue, et cet animal tombe en putréfaction de la manière que je l'ai rapporté. L'allusion n'aurait pas été exacte, si ce monstre n'avait pas

⁴⁵⁵ Præsat, in Ænigma Philosop.

été supposé tué à l'entrée, la noirceur, suite de la corruption, étant la clef de l'œuvre, comme le prouvent Synésius⁴⁵⁶ : « Quand notre matière Hylé commence à ne plus monter et descendre, qu'elle tient de la substance, fumeuse, et se putréfie, elle devient ténébreuse, ce qui s'appelle robe noire, ou la tête du corbeau... Cela fait aussi qu'il n'y a que deux éléments formels en notre pierre, savoir, la terre et l'eau ; mais la terre contient en sa substance la vertu et la siccité du feu ; et l'eau comprend l'air avec son humidité... Remarquez que la noirceur est le signe de la putréfaction (que nous appelons Saturne) ; et que le commencement de la dissolution est le signe de la conjonction des deux matières... Or, mon fils, vous avez déjà par la grâce de Dieu, un élément de notre pierre, qui est la tête noire, la tête de corbeau, qui est le fondement et la clef de tout le Magistère, sans lesquels vous ne réussirez jamais. » Morien s'exprime dans le même sens, et dit⁴⁵⁷ : « Sachez maintenant, ô magnifique Roi, qu'en ce Magistère rien n'est animé, rien ne naît, et rien ne croît qu'après la noirceur de la putréfaction, et après avoir souffert, par un combat mutuel, de l'altération et du changement. Ce qui a fait dire au sage, que toute la force du Magistère n'est qu'après la pourriture. »

Nicolas Flamel⁴⁵⁸, qui a employé l'allégorie du Dra-

⁴⁵⁶ De l'œuv. des Sages.

⁴⁵⁷ Entret. du Roi Calid.

⁴⁵⁸ Explicat. des fig.

gon, dit aussi : « Au même temps la matière se dissout, se corrompt, noircit, et conçoit pour engendrer ; parce que toute corruption est génération, et l'on doit toujours souhaiter cette noirceur... Certes qui ne voit cette noirceur durant les premiers jours de la pierre, quelle autre couleur qu'il voie, il manque entièrement au Magistère, et ne le peut plus parfaire avec ce chaos ; car il ne travaille pas bien, ne putréfiant point. » Basile Valentin en traite dans ses douze clefs ; Riplée dans ses douze Portes, enfin tous les autres Philosophes qu'il serait trop long de citer. Les Anciens ayant observé que la dissolution se faisait par l'humidité et la putréfaction, ou le noir étant leur Saturne, ils avaient coutume de mettre un Triton sur le Temple de ce fils du Ciel et de la Terre ; et l'on sait que Triton avait un rapport immédiat avec Nérée. Maïer⁴⁵⁹ nous assure que les premières monnaies furent frappées sous les auspices de Saturne, et qu'elles portaient pour empreinte une brebis et un vaisseau ; ce qui faisait allusion à la Toison d'or et au navire Argo.

Les Auteurs qui ont prétendu qu'Hercule n'employa point la violence pour emporter les Pommes d'or, mais qu'il les reçut de la main d'Atlas, n'ont pas sans doute fait attention que la Fable dit positivement qu'il fallait, pour y parvenir, tuer ce Dragon effroyable qui gardait l'entrée du Jardin. Mais, et ceux qui sont de ce sentiment et ceux qui sont d'une opinion contraire

⁴⁵⁹ Arcana arcanissima.

ont également raison. Les rôles pleins de supercherie que Péricide⁴⁶⁰ fait jouer à Hercule et à Atlas dans cette occasion, sont trop indignes d'eux, et trop mal combinés pour mériter qu'on en fasse mention. Hercule usa de violence en tuant le Dragon, dans le sens et de la manière que nous l'avons dit ; et l'on peut dire aussi qu'il reçut les Pommes de la main d'Atlas, en ce que ce prétendu Roi de Mauritanie ne signifie autre chose que le rocher dans lequel il fut changé, c'est-à-dire le rocher ou la pierre des Philosophes, de laquelle se forme l'or des Sages, que quelques Philosophes ont appelé fruit du Soleil ou Pommes d'or.

Mais quelle raison les Philosophes anciens et modernes ont-ils pu avoir de feindre des Pommes d'or ? Cette idée doit venir assez naturellement à un homme qui sait que les filons des mines s'étendent sous terre à peu près comme les racines des arbres. Les substances sulfureuses et mercurielles se rencontrant dans les pores et les veines de la terre et des rochers, se coagulent pour former les minéraux et les métaux, de même que la terre et l'eau imprégnées de différents sels fixes et volatils, concourent au développement des germes et à l'accroissement des végétaux. Cette allégorie des arbres métalliques est donc prise de la nature même des choses.

Presque tous les Philosophes hermétiques ont parlé de ces arbres minéraux. Les uns se sont expli-

⁴⁶⁰ Schol. Apollon. I. 4. Argon.

qué d'une façon, les autres d'une autre ; mais de manière que tous concourent à toucher au même but. « Le grain fixe, dit Flamel⁴⁶¹, est comme la pomme, et le mercure est l'arbre ; il ne faut donc pas séparer le fruit de l'arbre avant sa maturité, parce qu'il ne pourrait y parvenir faute de nourriture... Il faut transplanter l'arbre, sans lui ôter son fruit, dans une terre fertile, grasse et plus noble, qui fournira plus de nourriture au fruit dans un jour, que la première terre ne lui en aurait fourni en cent ans, à cause de l'agitation continuelle des vents. L'autre terre étant proche du Soleil, perpétuellement échauffée par ses rayons, et abreuvée sans cesse de rosée, fait végéter et croître abondamment l'arbre planté dans le Jardin Philosophique. » Quelque marqué que soit le rapport de cette allégorie de Flamel, avec celle du Jardin des Hespérides, celle du Cosmopolite est encore plus précise. « Neptune, dit-il⁴⁶², me conduisit dans une prairie, au milieu de laquelle était un Jardin planté de divers arbres très remarquables. Il m'en montra sept entre les autres qui avaient leurs noms particuliers, et m'en fit remarquer deux de ces sept, beaucoup plus beaux et plus élevés : l'un portait des fruits qui brillaient comme le Soleil, et ses feuilles étaient comme de l'or ; l'autre produisait des fruits d'une blancheur qui surpasse celle des lys, et ses feuilles ressemblaient à l'argent le plus fin. Neptune appelait le premier *Arbre*

⁴⁶¹ *Loc. cit.*

⁴⁶² Parabole.

solaire, et l'autre *Arbre lunaire*. » Un autre Auteur a intitulé son traité sur cette matière : *Arbor solaris*. On le trouve dans le sixième Tome du Théâtre chimique.

Après un rapport, si palpable, pourrait-on se persuader que ces allégories anciennes et modernes n'aient pas le même objet ? et si elles ne l'avaient pas en effet, comment serait-il arrivé que les Philosophes hermétiques les ayant employées pour expliquer leurs opérations et la matière du Magistère, elles soient entre elles si conformes ? On dira peut-être, ce ne sont pas les Poètes qui ont puisé leurs fables chez les Philosophes ; ce sont ces derniers qui ont pris leurs allégories dans les fables des Poètes. Mais si les choses étaient ainsi, et que les Poètes n'aient eu en vue que l'histoire ancienne, ou la morale, comment la suite successive de toutes les circonstances des actions rapportées par les Poètes, et les circonstances de presque toutes les fables se trouvent-elles précisément propres à expliquer allégoriquement tout ce qui se passe successivement dans les opérations de l'œuvre ? et comment peut-on expliquer l'un par l'autre ? S'il n'y avait qu'une ou deux fables qui pussent s'y rapporter, on dirait peut-être qu'en leur donnant la torture à la manière des Mythologues portés pour l'historique ou le moral, on pourrait les faire venir au grand œuvre tant bien que mal ; mais qu'il n'y en ait pas une seule des anciennes Égyptiennes et Grecques qui ne puissent s'expliquer, jusqu'aux circonstances mêmes qui paraissent les moins intéres-

santes aux autres Mythologues, et qui se trouvent nécessaires dans mon système ; c'est un argument que nos Mythologues auraient bien de la peine à résoudre.

Orphée et les anciens Poètes ne se sont cependant pas proposé de décrire allégoriquement la suite entière de l'œuvre dans chaque fable, et plusieurs Philosophes hermétiques n'en ont aussi décrit que la partie qui les frappait le plus. L'un n'a eu en vue que de faire allusion à ce qui se passe dans l'œuvre du soufre ; l'autre dans les opérations de l'élixir ; un troisième n'a parlé que de la multiplication. Quelquefois, pour donner le change, ces derniers ont entremêlé des opérations de l'un et de l'autre œuvre. C'est ce qui les rend si inintelligibles à ceux qui ne savent pas faire cette distinction ; c'est aussi ce qui fait qu'on trouve souvent des contradictions apparentes dans leurs ouvrages, lorsqu'on les compare les uns avec les autres. Par exemple, un Philosophe hermétique, en parlant des matières qui entrent dans la composition de l'élixir, dit qu'il en faut plusieurs, et celui qui parle de la composition du soufre, assure qu'il n'en faut qu'une. Ils ont raison tous deux ; il suffirait pour les accorder, de faire attention qu'ils ne parlent pas des mêmes circonstances de l'œuvre. Ce qui contribue à confirmer l'idée de contradiction que l'on y remarque, c'est que la description des opérations est souvent la même dans l'un et dans l'autre ; mais ils ont encore raison en cela, puisque Morien, l'un d'entre eux, nous assure avec beaucoup d'autres Philosophes, que le

second œuvre, qu'il appelle disposition, est tout semblable au premier quant aux opérations.

On doit juger des fables de la même façon. Les travaux d'Hercule pris séparément, ne font pas allusion à tous les travaux de l'œuvre ; mais la conquête de la Toison d'or le renferme dans son entier. C'est pourquoi l'on voit reparaître plusieurs fois dans cette dernière fiction des faits différents en eux-mêmes quant aux lieux et aux actions, mais qui, pris dans le sens allégorique, ne signifient que la même chose. Les lieux par lesquels il était tout naturel que les Argonautes passassent pour retourner dans leur pays, n'étant plus propres à exprimer ce qu'Orphée avait en vue, il en a feint d'autres qui n'ont jamais existé, ou a feint qu'ils avaient passé par des lieux connus, mais qu'il leur était impossible de trouver sur leur route. Cette remarque a lieu pour les autres, comme nous le verrons dans la suite. La propriété que Midas avait reçue de Bacchus de changer en or tout ce qu'il touchait, n'est qu'une allégorie de la projection ou transmutation des métaux en or. L'art nous fournit tous les jours dans le règne végétal des exemples de transmutation, qui prouve la possibilité de celle des métaux. Ne voyons-nous pas qu'un petit œil pris sur un arbre franc, et enté sur un sauvageon, porte des fruits de la même espèce que ceux de l'arbre d'où l'œil a été tiré ? Pourquoi l'art ne réussirait-il pas dans le règne minéral en fournissant aussi l'œil métallique au sauvageon de la Nature, et en travaillant avec elle.

La Nature emploie un an entier pour faire produire à un pommier des feuilles, des fleurs et des fruits. Mais si, au commencement de décembre avant les gelées, on coupe d'un pommier une petite branche à fruit, et que l'ayant mise dans de l'eau dans une étuve, on la verra dans peu de jours pousser des feuilles et des fleurs. Que font les Philosophes ? ils prennent une branche de leur pommier hermétique ; ils la mettent dans leur eau, et dans un lieu modérément chaud : elle leur donne des fleurs et des fruits dans son temps. La Nature, aidée de l'art, abrège donc la durée de ses opérations ordinaires. Chaque règne a ses procédés, mais ceux que la Nature met en usage pour l'un justifient ceux de l'autre, parce qu'elle agit toujours par une voie simple et droite ; l'art doit l'imiter : mais il emploie divers moyens quand il s'agit de parvenir à des buts différents.

La fable des Hespérides est une preuve que le Philosophe hermétique doit consulter la Nature avant de travailler, et imiter les procédés dans ses opérations, s'il veut, comme Hercule, réussir à enlever les Pommes d'or. C'est dans ce même Jardin que fut cueillie la pomme, première semence de la guerre de Troie. Vénus y prit aussi celles dont elle fit présent à Hippomène pour arrêter Atalante dans sa course. Nous expliquerons cette dernière fable dans le Chapitre suivant, et nous réservons l'autre pour le sixième Livre.

Chapitre III : Histoire d'Atalante

La fable d'Atalante est tellement liée avec celle du Jardin des Hespérides, qu'elle en dépend absolument, puisque Vénus y prit les Pommes qu'elle donna à Hippomène ; Ovide avait sans doute appris de quelque ancien Poète, que Vénus avait cueilli ces pommes dans le champ Danuséen de l'île de Chypre⁴⁶³. L'inventeur de cette circonstance a fait allusion, à l'effet de ces pommes, puisque le nom du champ où l'on suppose qu'elles croissent, signifie, vaincre, dompter, de *δαμω*, *subigo*, *domo* ; qualité qu'ont les Pommes d'or du Jardin philosophique ; ce qui est pris de la nature même de la chose, comme nous le verrons ci-après.

On a varié sur les parents de cette Héroïne, les uns la disant, avec Apollodore, fille de Jasus, et les autres filles de Schænée, Roi d'Arcadie. Quelques Auteurs ont même supposé une autre Atalante, fille de Métalion, qu'ils disent avoir été si légère à la course, qu'aucun homme, quelque vigoureux qu'il fût, ne pouvait l'atteindre.

M. l'Abbé Banier semble la distinguer de celle qui assista à la chasse du Sanglier de Calydon, mais les Poètes la font communément fille de Schænée, Roi de Schytre. Elle était vierge, et d'une beauté surprenante. Elle avait résolu de conserver sa virginité⁴⁶⁴,

⁴⁶³ Métam. l. 10. Fab. 11.

⁴⁶⁴ Ovid. *Loc. cit.*

parce que, ayant consulté l'Oracle pour savoir si elle devait se marier, il lui répondit qu'elle ne devait pas se lier avec un époux, mais qu'elle ne pourrait cependant l'éviter. Sa beauté lui attira beaucoup d'amants ; mais elle les éloignait tous par les conditions dures qu'elle imposait à ceux qui prétendaient à l'épouser. Elle leur proposait de disputer avec elle à la course, à condition qu'ils courraient sans armes ; qu'elle les suivrait avec un javelot, et que ceux qu'elle pourrait atteindre avant d'être arrivés au but, elle les percerait de cette arme ; mais que le premier qui y arriverait avant elle, serait son époux. Plusieurs le tentèrent, et y périrent. Hippomène, arrière-petit-fils du Dieu des Eaux⁴⁶⁵, frappé lui-même de la valeur connue de la beauté d'Atalante, ne fut point rebuté par le malheur des autres poursuivants de cette valeureuse fille. Il invoqua Vénus, et en obtint trois pommes d'or. Muni de ce secours, il se présenta pour courir avec Atalante aux mêmes conditions que les autres. Comme l'amant, suivant la convention, passait devant, Hippomène en courant laissa tomber adroitement ces trois pommes à quelque distance l'une de l'autre, et Atalante s'étant amusée à les ramasser, il eut toujours l'avance, et arriva le premier au but. Ce stratagème l'ayant ainsi rendu vainqueur, il épousa cette Princesse. Comme elle aimait beaucoup la chasse, elle prenait souvent cet exercice. Un jour qu'elle s'y était beaucoup fatiguée, elle se sentit atteinte d'une soif violente auprès

⁴⁶⁵ Ovid. *Loc. cit.*

d'un Temple d'Esculape. Elle frappa un rocher, dit la fable, et en fit saillir une source d'eau fraîche, dont elle se désaltéra. Mais ayant dans la suite profané avec Hippomène un Temple de Cybèle, il fut changé en Lion, et Atalante en Lionne.

Quelque envie que l'on puisse avoir de regarder cette fiction comme une histoire véritable, toutes les circonstances ont un air si fabuleux, que M. l'Abbé Banier lui-même s'est contenté de rapporter ce qu'en disent divers Auteurs, sans en faire aucune application. Ceux qui trouvent dans toutes les fables des règles pour les mœurs, réussissent-ils mieux en disant que celle-ci est le portrait de l'avarice et de la volupté ? Que cette vitesse à la course indique l'inconstance qui ne peut être fixée que par l'appât de l'or ? Et que leur métamorphose en animaux, fait voir l'abrutissement de ceux qui se livrent sans modération à la volupté ? Quelque peu vraisemblables que soient ces explications, combien d'autres circonstances trouvent-on dans cette fiction qui les démentent, et qui ne sauraient s'y ajuster ? Mais il n'en est aucune qui devienne difficulté dans mon système.

Atalante a Schænée pour père, ou une plante qui croît dans les marais, de *σχοινος*, *juncus* ; elle était vierge et d'une beauté surprenante, si légère à la courte, qu'elle parut à Hippomène courir aussi vite que vole une flèche ou un oiseau ;

... *Dum talia secum*

*Exigit Hyppomenes, passu volat alite virgo.
Quæquanquam Scythica non segnius ire sagitta,
Aonio visa est juvenis.*

OVID. *LOC. CIT.*

L'eau mercurielle des Philosophes a toutes ces qualités ; c'est une vierge ailée, extrêmement belle⁴⁶⁶, née de l'eau marécageuse de la mer, ou du lac Philosophique. Elle a des joues vermeilles, et se trouve issue de sang royal, telle qu'Ovide, dans l'endroit cité, nous représente Atalante :

*Inque puellari corpus candore, ruborem
Traxerat.*

Rien de plus volatil que cette eau mercurielle ; il n'est donc pas surprenant qu'elle surpasse tous ses Amants à la course. Les Philosophes lui donnent même souvent les noms de flèches et d'oiseaux. C'était avec de telles flèches qu'Apollon tua le Serpent Python ; Diane les employait à la chasse, et Hercule dans les combats qu'il avait à soutenir contre certains monstres ; la même raison a fait supposer qu'Atalante tuait avec un javelot, et non avec une pique, ceux qui couraient devant elle, Hippomène fut le seul qui la vainquit, non seulement parce qu'il était descendu du Dieu des Eaux, par conséquent de même race qu'Atalante, mais avec le secours des pommes d'or du Jar-

⁴⁶⁶ Recipe Virginem alatum, optime lotam et nundatam... tinctae puniceo colore genae pro-dent. *Espagnet. Can.* 58.

din des Hespérides, qui ne sont autre chose que l'or ou la matière des Philosophes fixée et fixative. Cet or est seul capable de fixer le mercure des Sages en le coagulant, et le changeant en terre. Atalante court; Hippomène court à cause d'elle, parce que c'est une condition sans laquelle il ne pouvait l'épouser. En effet, il est absolument requis dans l'œuvre que le fixe soit premièrement volatilisé, avant de fixer le volatil; et l'union des deux ne peut par conséquent se faire avant cette succession d'opérations; c'est pourquoi l'on a feint qu'Hippomène avait laissé tomber ses pommes de distance en distance.

Atalante enfin devenue amoureuse de son vainqueur, l'épouse, et ils vivent ensemble en bonne intelligence; ils sont même inséparables, mais ils s'adonnent encore à la chasse; c'est-à-dire qu'après que la partie volatile est réunie avec la fixe, le mariage est fait; ce fameux mariage dont les Philosophes parlent dans tous leurs Traités⁴⁶⁷. Mais comme la matière n'est pas alors absolument fixe, on suppose Atalante et Hippomène encore adonnés à la chasse. La soif dont Atalante est atteinte, est la même que celle dont brûlaient Hercule et les Argonautes auprès du Jardin des Hespérides; et ce prétendu Temple d'Esculape n'en diffère tout au plus que de nom. Her-

⁴⁶⁷ D'Espagnet. Can. 58. Morien, entretien du Roi Calid. 2. parties. Flamel. Désir désiré. L'Auteur anonyme du *Traité, Consilium conjugii massæ Solis et Lunæ; Thesaurus Philosophiæ* et tant d'autres.

cule dans le même cas fit sortir, comme Atalante, une source d'eau vive d'un rocher, mais à la manière des Philosophes, dont la pierre se change en eau. Car, comme dit Synésius⁴⁶⁸, tout notre art consiste à savoir tirer l'eau de la pierre ou de notre terre, et à remettre cette eau sur sa terre. Riplée s'explique à peu près dans les mêmes termes : « Notre art produit l'eau de la terre, et l'huile du rocher le plus dur. » « Si vous ne changez notre pierre en eau, dit Hermès⁴⁶⁹, et notre eau en pierre, vous ne réussirez pas. » Voilà la fontaine du Trévisan, et l'eau vive des Sages. Synésius, que nous venons de citer, avait reconnu dans l'œuvre une Atalante et un Hippomène, lorsqu'il dit⁴⁷⁰ : « Cependant, s'ils pensaient m'entendre sans connaître la nature des éléments et des choses créées, et sans avoir une notion parfaite de notre riche métal, ils se tromperaient, et travailleraient inutilement. Mais, s'ils connaissent les natures qui fuient, et celles qui *suivent*, ils pourront, par la grâce de Dieu, parvenir où tendent leurs désirs. » Michel Maïer a fait un traité d'emblèmes hermétiques, qu'il a intitulé en conséquence *Atalanta fugiens*, etc.

Ceux d'entre les Anciens qui ont dit qu'Hippomène était fils de Mars, ne sont point contraires dans le fond à ceux qui le disent descendu de Neptune⁴⁷¹

⁴⁶⁸ Sur l'œuvre des Philosophes.

⁴⁶⁹ Sept Chap.

⁴⁷⁰ *Loc. cit.*

⁴⁷¹ Jam solitos poscunt cursus, populusque paterque,

puisque le Mars Philosophique se forme de la terre provenue de l'eau des Sages, qu'ils appellent aussi leur mer. Cette matière fixe est proprement le Dieu des Eaux; d'elle est composée l'île de Délos que Neptune, dit-on, fixa pour favoriser la retraite et l'accouchement de Latone, qui y mit au monde Apollon et Diane; c'est-à-dire la pierre au blanc et la pierre au rouge, qui sont la Lune et le Soleil des Philosophes, et qui ne diffèrent point d'Atalante changée en Lionne, et d'Hippomène métamorphosé en Lion. Ils sont l'un et l'autre d'une nature ignée, et d'une force à dévorer les métaux imparfaits représentés par les animaux plus faibles qu'eux, et à les transformer en leur propre substance, comme fait la poudre de projection au blanc et au rouge, qui transmue ces bas métaux en argent ou en or, suivant sa qualité. Le Temple de Cybèle, où se fit la profanation qui occasionna la métamorphose, est le vase Philosophique, dans lequel est la terre des Sages, mère des Dieux Chimiques.

Quoique Appollodore ait suivi une tradition un peu différente de celle que nous venons de rapporter, le fond en est le même, et s'explique aussi facilement. Suivant cet Auteur, elle fut exposée dès sa naissance dans un lieu désert, trouvée et élevée par des chasseurs; ce qui lui fit prendre beaucoup de goût pour la

Cum me sollicita prole Neptunia voce
 Invocat Hyppomenes. *Ovid. Metam.* l. X. fab XI.
 Namque mihi genitor Megareus, Onchestus, et illi
 Est Neptunus avus, pronepos ego regis aquarum. *Ibid.*

chasse. Elle se trouva à celle du monstrueux Sanglier de Calydon, et ensuite aux combats et aux jeux institués en l'honneur de Pélidas, où elle lutta contre Pelée, et remporta le prix. Elle trouva depuis ses parents, qui la pressant de se marier, elle consentit d'épouser celui qui pourrait la vaincre à la course, ainsi qu'on l'a dit.

Le désert où Atalante est exposée, est le lieu même où se trouve la matière des Philosophes, fille de la Lune, suivant Hermès⁴⁷² : *In depopulatis terris invenitur, Sol est ejus pater, et mater Luna, comme Atalante avait Ménalion pour mère, qui semble venir de mnhh, Luna, et de lhikn, seges*. Les chasseurs qui la trouvèrent, sont les Artistes auxquels Raymond Lulle⁴⁷³ donne le nom de Chasseurs dans cette circonstance même. *Cum venatus fueris eam (materiam) a terra noli ponere in ea aquam, aut pulverem, aut aliam quamcumque rem*. L'Artiste en prend soin, il la met dans le vase, et lui donne le goût de la chasse, c'est-à-dire la dispose à la volatilisatation ; quand elle fut en âge de soutenir la fatigue, et qu'elle fut exercée, elle assista à la chasse du Sanglier de Calydon, c'est-à-dire au combat qui se donne entre le volatil et le fixe, où le premier agit sur le second, et le surmonte comme Atalante blessa le premier d'une flèche le fier animal, et fut cause de sa prise, c'est pourquoi on lui en adjugea la hure et la peau. À ce combat succède la dis-

⁴⁷² Tab. Smarag.

⁴⁷³ Theorica Testam. c. 18.

solution et la noirceur, représentées par les combats institués en l'honneur de Pélias, comme nous le verrons dans le quatrième Livre. Enfin après y avoir remporté le prix contre Pelée, elle retrouva ses parents ; c'est-à-dire qu'après que la couleur noire a disparu, la matière commence à se fixer, et à devenir Lune et Soleil des Philosophes, qui sont les père et mère de leur matière. Le reste a été expliqué ci-devant. Ce que je viens de dire de la guerre de Calydon semblerait exiger que j'entrasse dans un plus grand détail à ce sujet ; mais cette fable n'étant pas de la nature de celles que ne me suis proposé d'expliquer dans ce second Livre, à cause de leur rapport plus apparent avec l'Art hermétique, je n'en ferai pas une mention plus étendue.

Chapitre IV : La biche aux cornes d'or

L'histoire de la prise de la Biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain, est si manifestement une fable, qu'aucun Mythologue, je pense, ne se mettra en tête de la traiter autrement. M. l'Abbé Banier⁴⁷⁴ a bien senti lui-même que des cornes, et qui plus est des cornes d'or données à une Biche, qui n'en porte d'aucune espèce, formaient une circonstance qui rend l'histoire au moins allégorique, et que les pieds d'ai-

⁴⁷⁴ T. III. p. 276.

rain devaient faire allusion à quelque chose ; mais il a rapporté simplement le fait des cornes sans y donner aucune explication, quelque envie qu'il eût de donner cette fiction pour une histoire véritable. Il aurait bien fait de se taire aussi sur les pieds d'airain. « Hercule, dit-il, ayant poursuivi pendant un an une Biche qu'Eurysthée lui avait ordonné de lui amener en vie, on publia dans la suite qu'elle avait les pieds d'airain ; expression figurée, qui marquait la vitesse avec laquelle elle courait. » Le Lecteur pensera-t-il, avec ce Mythologue, que des pieds d'airain soient très propres à donner de la légèreté à un animal et à augmenter sa vitesse ? Pour moi, si je voulais expliquer cette fable dans le système de ce savant, j'aurais supposé, au contraire, que l'Auteur de cette fiction avait feint ces pieds d'airain pour rendre le fait plus croyable ; non pas quant aux pieds d'airain en eux-mêmes, mais pour donner à entendre figurativement, que cette Biche était d'une nature beaucoup plus pesante que les Biches ne le sont communément ; par conséquent bien moins légère à la course, et plus facile à être prise par un homme qui la poursuivait.

Mais, cette difficulté levée, il reste encore celle des cornes d'or, celle de la poursuite d'une année entière ; celle de ne pouvoir être tuée par aucune arme, ni prise à la course par aucun homme qu'un Héros tel qu'Hercule, enfin toutes les autres circonstances de cette fiction. Une histoire de cette espèce deviendrait un conte puéril, et un fait très peu digne d'être mis au

nombre des travaux d'un si grand Héros, s'il ne renfermait quelques mystères.

Cette Biche était, dit-on, consacrée à Diane. Elle habitait le mont Ménale ; il n'était pas permis de la chasser aux chiens, ni à l'arc ; il fallait la prendre à la course, en vie, et sans perte de son sang. Eurystée commanda à Hercule de la lui amener. Hercule la poursuivit sans relâche un an entier, et l'attrapa enfin dans la forêt d'Artémise, consacrée à Diane, lorsque cet animal était sur le point de traverser le fleuve Ladon.

La Biche est un animal des plus vite à la course, et aucun homme ne pourrait se flatter de l'atteindre. Mais celle-ci avait des cornes d'or et des pieds d'airain ; elle en était moins leste, et par conséquent plus aisée à prendre ; et malgré cela, il fallait un Hercule. Dans toute autre circonstance, celui qui se serait avisé de prendre une Biche consacrée à Diane, dans les bois de cette Déesse, etc., aurait infailliblement encouru l'indignation de la sœur d'Apollon, extrêmement jalouse de ce qui lui appartenait, et punissant sévèrement ceux qui lui manquaient. Mais dans celle-ci, Diane semble avoir agi de concert avec l'Alcide, quoiqu'elle parût faire pour fournir matière aux travaux de ce Héros. Le Lion Néméen, le Sanglier d'Erymante en sont des preuves. Hercule, qui lançait des flèches contre le Soleil même, aurait-il à craindre le courroux de Diane ? Mais quelque téméraire qu'il eût pu être, lui qui était dans le monde pour le pur-

ger des monstres et des malfaiteurs qui l'infestaient, aurait-il osé s'en prendre aux Dieux, s'il avait regardé ces Dieux comme réels, et s'il n'avait su qu'ils étaient de nature à pouvoir être attaqués impunément par des hommes ? Il brave Neptune, Pluton, Vulcain, Junon. Tous cherchent à lui nuire, à lui donner de l'embaras, et il s'en tire. Mais, tels sont les Dieux fabriqués par l'Art hermétique : ils donnent de la peine à l'Artiste ; mais celui-ci les poursuit tout à coup de flèches ou de massue, et vient à bout d'en faire ce qu'il se propose. Dans la poursuite qu'il fait de cette Biche, il n'emploie pas de telles armes ; mais l'or même dont les cornes de cet animal sont faites, et ses pieds d'airain favorisent son entreprise. C'est en effet ce qu'il faut dans l'Art chimique, où la partie volatile, figurée par la course légère de la Biche, est volatile au point, qu'il ne faut rien moins qu'une matière fixe comme l'or pour la fixer. L'Auteur du rosaire a employé figurativement des expressions qui signifient la même chose, lorsqu'il a dit : « L'argent-vif volatil ne sert de rien, s'il n'est mortifié avec son corps, ce corps est de la nature du *Soleil*. » « Deux animaux sont dans notre forêt, dit un ancien Philosophe Allemand⁴⁷⁵, l'un vif, léger, alerte, beau, grand et robuste ; c'est un Cerf ; l'autre est la Licorne. »

Basile Valentin, dans une allégorie sur le Magistère des sages, s'exprime ainsi : « Un âne, ayant été

⁴⁷⁵ Rythmi German.

enterré, s'est corrompu et putréfié; il en est venu un cerf ayant des cornes d'or et des pieds d'airain beaux et blancs; parce que la chose dont la tête est rouge, les yeux noirs et les pieds blancs, constitue le Magistère.»

Les Philosophes parlent souvent du *laton* ou leton qu'il faut blanchir. Ce la-ton ou la matière parvenue au noir par la putréfaction, est la base de l'œuvre. Blanchissez le *laton*, et déchirez vos livres, dit Morien; l'azoth et le *laton* vous suffisent. On a donc feint avec raison que cette Biche avait des pieds d'airain. De cet airain étaient ces vases antiques que quelques Héros de la fable offrirent à Minerve; le Trépied dont les Argonautes firent présent à Apollon; l'instrument au bruit duquel Hercule chassa les oiseaux du lac Stymphale; la tour dans laquelle Danae fut renfermée, etc.

Tout dans cette fable a un rapport immédiat avec Diane. La Biche lui est consacrée; elle habite sur le mont Ménale, ou pierre de la Lune, de $\mu\eta\nu\eta$, *luna*, et de $\lambda\alpha\alpha\varsigma$, *lapis*; elle fut prise dans la forêt Artémise qui signifie aussi Diane. La Lune et Diane ne sont qu'une même chose, et les Philosophes appellent *Lune* la partie volatile ou mercurielle de leur matière. *Lunam Philosophorum sive eorum mercurium, qui mercurium vulgarem dixerit, aut sciens fallit, aut ipse fallitur*⁴⁷⁶. Ils nomment aussi diane leur matière parvenue au blanc: *Viderunt illam sine veste dianam hisce*

⁴⁷⁶ D'Espagn. Can. 44.

elapsis annis (sciens loquor) multi et supremæ et infinæ sortis homines, dit le Cosmopolite dans la Préface de ses douze Traités. C'est alors que la Biche se laisse prendre, c'est-à-dire la matière de volatile qu'elle était devient fixe. Le fleuve Ladon fut le terme de sa course, parce qu'après la circulation longue elle se précipite au fond du vase dans l'eau mercurielle, où le volatil et le fixe se réunissent. Cette fixité est désignée par le présent qu'Hercule en fait à Eurysthée ; car Eurysthée vient de Εὐρύς, *latus, amplius*, et de σταω, *sto, maneo*. Comme on a fait Εὐρυσθηύς, *firmiter, stans, ou potens*, de Εὐρύς, *latus*, et de σθεός, *robur*. C'est donc comme si l'on disait que l'Artiste, après avoir travaillé à fixer la matière lunaire pendant le temps requis, qui est celui d'un an, il réussit à en faire leur Diane, ou à parvenir au blanc, et lui donne ensuite le dernier degré de fixité signifié par Eurystée. Ce terme d'un an ne doit pas s'entendre d'une année commune, mais d'une année Philosophique, dont les saisons ne sont pas non plus les saisons vulgaires. J'ai expliqué ce que c'était dans le Traité hermétique qui se trouve au commencement de cet Ouvrage, et dans le Dictionnaire qui lui sert de Table.

Cette poursuite d'un an aurait dû faire soupçonner quelque mystère caché sous cette fiction. Mais les Mythologues, n'étant pas au fait de ce mystère, n'ont pu y voir que du fabuleux. Chaque chose a un temps fixe et déterminé pour parvenir à sa perfection. La Nature agit toujours longuement, et quoique

l'Art puisse abrégé les opérations, il ne réussirait pas s'il en précipitait trop les procédés. Au moyen d'une chaleur douce, mais plus vive que celle de la Nature, on peut prématurer une fleur ou un fruit ; mais une chaleur trop violente brûlerait la plante, avant qu'elle eût pu produire ce qu'on en attendait. Il faut plus de patience et de temps dans l'Artiste, que de travail et de dépense, dit d'Espagnet⁴⁷⁷. Riplée nous assure d'ailleurs⁴⁷⁸, et beaucoup d'autres, qu'il faut un an pour parvenir à la perfection de la pierre au blanc, ou la Diane des Philosophes, que cet Auteur appelle chaux. « Il nous faut, dit-il, un an, pour que notre chaux devienne fusible, fixe, et prenne une couleur permanente. » Zacharie et le plus grand nombre des Philosophes disent qu'il faut 90 jours, et autant de nuits pour pousser l'œuvre au rouge après le vrai blanc, et 275 jours pour parvenir à ce blanc ; ce qui fait un an entier, auquel Trévisan ajoute sept jours.

Quelques Mythologues ont fait de cette fable une application assez extraordinaire. Hercule, disent-ils, figure le Soleil, qui fait son cours tous les ans. Mais quand il faut dire quelle est cette Biche que le Soleil poursuit, ils restent en chemin, tant il est vrai que toute explication fautive cloche toujours par quelque endroit.

⁴⁷⁷ Can. 35.

⁴⁷⁸ Douze Portes.

Chapitre V : Midas

Quoique la fable de Midas ne renferme pas une seule circonstance qu'on puisse avec fondement regarder comme historique, M. l'Abbé Banier prétend que tout en est vrai⁴⁷⁹. « C'est ainsi, dit ce Mythologue, que les Grecs se plaisaient à travestir l'histoire en fables ingénieuses. Je dis l'histoire, car c'en est une véritable. » Les Auteurs de cette fiction ne pourraient-ils pas dire de M. l'Abbé Banier avec plus de raison : C'est ainsi que ce savant travestit en histoire ce qui ne fut jamais qu'un fruit de notre imagination ; car l'histoire prétendue de Midas est une fable pure. En effet, tous les Acteurs de la pièce ne sont-ils pas imaginaires ? Nous avons donné Cybèle, mère de Midas, pour mère des Dieux, et il plaît à ce Mythologue d'en faire une Reine de Phrygie, fille de Dindyme et de Méon, Roi de Phrygie et de Lydie. Silène était pour nous le nourricier du Dieu Bacchus qui n'exista jamais, il le métamorphose en Philosophe aussi célèbre par sa science que par son ivrognerie. Je sais bien que plusieurs anciens Auteurs sont de son sentiment, et qu'ils ne regardent cette ivresse dont on a tant parlé, que comme une ivresse mystérieuse, qui signifiait que Silène était profondément enseveli dans ses spéculations. Cicéron, Plutarque et bien d'autres encore avaient conçu de lui une idée à peu près semblable ; mais les uns ne

⁴⁷⁹ Mythol. T. II. p. 396.

parlent que d'après les autres, et lorsqu'on remonte à la source, on ne voit Silène que comme un véritable ivrogne, père nourricier du Dieu Bacchus.

La singularité même de l'aventure qui livra Silène, à Midas, et ce qui en résulta ne peut être regardé que comme une pure fiction. Y a-t-il apparence que Midas, en tant que le plus avare des hommes, eût prodigué du vin jusqu'à en remplir une fontaine pour engager Silène d'en boire avec excès, et l'avoir en sa possession ? Un avare n'aurait-il pas trouvé un moyen plus conforme à son avarice, et fallait-il user d'un stratagème aussi coûteux pour obtenir une chose aussi aisée ? Les façons dont Midas en usa envers Silène, suivant ce qu'en rapporte M. l'Abbé Banier⁴⁸⁰, détruisent même absolument l'idée de réalité. « Silène, dit ce Mythologue, rôdait dans le pays, monté sur son âne, et s'arrêtait souvent près d'une fontaine pour cuver son vin et se reposer de ses fatigues. L'occasion parut favorable à Midas : il fit jeter du vin dans cette fontaine, et mit quelques paysans en embuscade. Silène but un jour de ce vin avec excès, et ces paysans, qui le virent ivre, se jetèrent sur lui, le lièrent avec des guirlandes de fleurs et le menèrent ainsi au Roi. Ce Prince, qui était lui-même initié aux mystères de Bacchus, reçut Silène avec de grandes marques de respect, et après avoir célébré avec lui les Orgies pendant dix jours et dix nuits consécutives,

⁴⁸⁰ *Loc. cit.* p, 391.

et l'avoir entendu discourir sur plusieurs matières, le ramena à Bacchus. Ce Dieu, charmé de revoir son père nourricier, dont l'absence lui avait causé beaucoup d'inquiétudes, ordonna à Midas de lui demander tout ce qu'il voudrait. Midas qui était extrêmement avare, souhaita de pouvoir convertir en or tout ce qu'il toucherait ; ce qui lui fut accordé. »

Si l'on en croit le même Auteur, Silène était donc un Philosophe très savant, dont Midas employa les lumières pour l'établissement de la Religion et les changements qu'il fit dans celle des Lydiens. Et pour avoir un garant de la vérité de cette histoire prétendue, il cite Hérodote⁴⁸¹, à qui il fait dire ce qu'il ne dit pas en effet. Les autres explications sont si peu naturelles, et s'éloignent si fort du vraisemblable, que je ne crois pas devoir les rapporter.

Si Silène était un Philosophe, quelle raison peut avoir engagé de le supposer nourricier de Bacchus ? La Philosophie n'est-elle pas incompatible avec l'ivresse ? Un homme adonné habituellement à ce vice, n'est aucunement propre aux profondes spéculations que demande cette Science. puisque ce Philosophe prétendu avait coutume d'aller cuver son vin auprès de la fontaine où il fut pris, était-il nécessaire de prendre tant de mesures pour s'en saisir ? Pensera-t-on avec le Scholiaste d'Aristophane et M. l'Abbé Banier, qu'on n'a feint que Midas avait des

⁴⁸¹ L. I. c. 14.

oreilles d'âne, que parce que ce Prince avait partout des espions qu'il interrogeait et écoutait avec attention ? Dira-t-on, avec ce Mythologue, qu'il communiqua sa vertu aurifique au fleuve Pactole, parce qu'il obligeait ses sujets à ramasser l'or que les eaux de ce fleuve entraînaient ? Et s'il est vrai qu'il était extrêmement grossier et stupide⁴⁸², comment avait-il assez d'esprit pour entreprendre de donner des lois aux Lydiens et d'instituer des cérémonies religieuses⁴⁸³ ? Pour s'accréditer parmi les peuples et se faire regarder comme un second Numa ? Pour conduire un commerce de manière à devenir si opulent, qu'on ait feint qu'il changeait tout en or ?

Telles sont les explications, ou plutôt les contradictions de ce savant Mythologue, qui sait ingénieusement faire usage de tous les Auteurs pour parvenir à son but. Dans un endroit Midas, règne le long du fleuve Sangar ; dans l'autre, c'est le long du fleuve Pactole.

Là, c'est un homme grossier et stupide qui mérite en conséquence qu'on feigne qu'il avait des oreilles d'âne ; ici, c'est un homme d'esprit, un génie vaste et étendu, capable de grandes entreprises, digne d'être comparé à Numa ; et qui, ayant trouvé le secret de savoir tout par ses espions, avait par là donné lieu de feindre qu'il portait des oreilles d'âne.

⁴⁸² T. II, p. 227.

⁴⁸³ *Ibid.* p. 398.

Les Poètes n'avaient pas trouvé un dénouement si ingénieux à cette fiction. Ovide⁴⁸⁴ nous dit qu'Apollon ne crut pas pouvoir mieux punir Midas, que de lui faire croître des oreilles d'âne, pour faire connaître à tout le monde le peu de discernement de ce Roi, qui avait adjugé la victoire à Pan sur ce Dieu de la Musique ; ce qui prouve assez clairement que les Historiens sont assez mal entrés dans l'esprit des Poètes en voulant nous donner Midas pour un homme d'esprit et de génie. Mais prenons la chose de la manière que les Poètes la racontent. Midas était, disent-ils, un Roi de Phrygie qu'Orphée avait initié dans le secret des Orgies. Bacchus allant un jour voir ce pays-là, Silène son père nourricier se sépara de lui, et s'étant arrêté auprès d'une fontaine de vin dans un jardin de Midas, où croissaient d'elles-mêmes les plus belles roses du monde, Silène s'y enivra, et s'endormit. Midas s'en étant aperçu, et sachant l'inquiétude où l'absence de Silène avait jeté le fils de Sémélé ; il se saisit de Silène, l'environna de guirlandes de fleurs de toutes espèces, et après lui avoir fait l'accueil le plus gracieux qu'il lui fut possible, il le reconduisit vers Bacchus. Il fut enchanté de revoir son père nourricier ; et voulant reconnaître ce bienfait de Midas, il lui promit de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait. Midas demanda que tout ce qu'il toucherait devînt or : ce qui lui fut accordé. Mais une telle propriété lui étant devenue onéreuse, parce que les mets qu'on lui ser-

⁴⁸⁴ Métam. l. II. Fab. 4.

vait pour sa nourriture, se convertissaient en or dès qu'il les touchait, et qu'il était sur le point de mourir de faim, il s'adressa au même Dieu pour être délivré d'un pouvoir si incommode. Bacchus y consentit, et lui ordonna pour cet effet d'aller laver ses mains dans le Pactole. Il le fit, et communiqua aux eaux de ce fleuve la vertu fatale dont il se débarrassait.

Quand on sait ce qui se passe dans l'œuvre hermétique, lorsqu'on travaille à l'élixir, la fable de Midas le représente comme dans un miroir. On peut se rappeler que quand Osiris, Denys ou Bacchus des Philosophes se forme, il se fait une terre. Cette terre est Bacchus que l'on feint visiter la Phrygie, à cause de sa vertu ignée, brûlante et sèche, parce que φρυγία veut dire *terra torrida et arida*, de φρύγα, *torreo, arefacio*. On suppose que Midas y règne; mais pour indiquer clairement ce qu'on doit entendre par ce Roi prétendu, on le dit fils de Cybèle ou de la Terre, la même qu'on regardait comme mère des Dieux, mais des Dieux Philosophico-Hermétiques. Ainsi Bacchus, accompagné de ses Bacchantes et de ses Satyres, dont Silène était le Chef, et Satyre lui-même, quitte la Thrace pour aller vers le Pactole qui descend du mont Θρήκη; c'est précisément comme si l'on disait le Bacchus Philosophique, ou le soufre, après avoir été dissous et volatilisé, tend à la coagulation; puisque Thracia, vient de τρέχω, *curro*, ou de Θρέω, *tumulando clamo*, ce qui désigne toujours une agitation violente, telle que celle de la matière fixe quand elle

se volatilité après sa dissolution. On ne pouvait guère mieux exprimer la coagulation que par le nom de Pactole, qui vient naturellement de $\pi\alpha\kappa\tau\acute{o}\varsigma$, $\pi\alpha\kappa\pi\acute{o}\omega$, *compactus*, *compingo*, assembler, lier, joindre l'un à l'autre. Par cette réunion se forme cette terre Phrygienne, ou ignée et aride, dans laquelle règne Midas. Ce qui était alors volatil est arrêté par le fixe, ou cette terre. C'est Silène sur le territoire de Midas. La fontaine auprès de laquelle ce Satyre se repose, est l'eau mercurielle. On feint que Midas y avait mis du vin, dont Silène but avec excès, parce que cette eau mercurielle, que le Trévisan appelle aussi fontaine⁴⁸⁵, et Raymond Lulle⁴⁸⁶ vin, devient rouge à mesure que cette terre devient plus fixe. Le sommeil de Silène marque le repos de la partie volatile, et les guirlandes de fleurs dont on le ceignit pour le mener à Midas, sont les différentes couleurs par lesquelles la matière passe avant d'arriver à la fixation. Les Orgies qu'ils célébrèrent ensemble avant de joindre Bacchus, sont les derniers jours qui précèdent la parfaite fixation, qui est elle-même le terme de l'œuvre. On pourrait même croire qu'on a voulu exprimer ce terme par le nom de Denys donné à Bacchus ; puisqu'il peut venir de $\Delta\iota\acute{o}\varsigma$, et de $\nu\acute{o}\sigma\sigma\alpha$, *meta*, le Dieu qui est la fin ou le terme.

Les Poètes font des descriptions admirables du Pactole ; lorsqu'ils veulent peindre une région for-

⁴⁸⁵ Philosoph. des Métaux.

⁴⁸⁶ Dans presque tous tes Ouvrages.

tunée, ils la comparent au pays qu'arrose le Pactole, dans les eaux duquel Midas déposa le don funeste qui lui avait été communiqué. Crésus n'eût été sans le Pactole qu'un Monarque borné dans la puissance, et incapable de piquer la jalousie de Cyrus.

Suivant M. l'Abbé Barthelemi⁴⁸⁷, le Pactole n'a jamais été qu'une rivière très médiocre, sortie du Mont Tmolus, dirigée dans son cours au travers de la plaine, et même de la ville de Sardes, terminée par le fleuve Hemus. Homère, voisin de ces contrées, n'en parle pas, non plus qu'Hésiode, quoiqu'il soit attentif à nommer les rivières de l'Asie Mineure. Longtemps avant Strabon, le Pactole ne roulait plus d'or, et tous les siècles postérieurs n'ont point reconnu de richesses dans ce ruisseau si fortuné sous la plume des Poètes. Quoique plusieurs Historiens graves lui attribuent cette propriété, je ne vois pas sur quoi M. l'Abbé Barthelemi peut fixer l'époque de cette fécondité du Pactole au huitième siècle avant l'Ère Chrétienne, sous les ancêtres de Crésus, qui perdit son Royaume ___ ans avant Jésus-Christ. La Lydie pouvait être riche en or, indépendamment du Pactole, et les richesses que Cyrus y trouva ne prouvent point du tout qu'elles venaient de ce fleuve. On n'a jamais trouvé d'or sur le mont Tmolus; aucun Historien ne parle des mines de ce Mont. Je conclus donc de ces raisons que le tout est une fable.

⁴⁸⁷ Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres pour l'année 1747. Jusque et compris l'année 1748. T. XXI.

Bacchus est charmé de revoir son père nourricier, et récompense Midas par le pouvoir qu'il lui donne de convertir en or tout ce qu'il toucherait. Ce Dieu ne pouvait donner que ce qu'il possédait lui-même ; il était donc un Dieu aurifique. Cette propriété aurait dû occasionner aux Mythologues quelques réflexions, mais comme ils n'ont lu les fables qu'avec un esprit rempli de préjugés pour l'histoire ou la morale, ils n'y ont vu que cela. L'or est l'objet de la passion des avaricieux ; on feint que Midas demande à Denys le pouvoir d'en faire tout ce qu'il voudra ; on conclut qu'il est un avare, et le plus avare des hommes. Mais si l'on avait fait attention que c'est à Denys qu'il fait cette demande, et que ce Dieu la lui accorde de sa pleine autorité, sans recourir ni à Jupiter son père, ni à Pluton Dieu des richesses ; on aurait pensé naturellement que Bacchus était un Dieu d'or, un principe aurifique, qui peut transmuier lui-même, et communiquer à d'autres le même pouvoir de convertir tout en or, au moins tout ce qui est transmutable. Lorsque les Poètes nous disent que tout devenait or dans les mains de Midas, jusqu'aux mets qu'on lui servait pour sa nourriture, on sait bien qu'on ne peut l'entendre qu'allégoriquement. Aussi est-ce une suite naturelle de ce qui avait précédé. Midas ayant conduit Silène à Bacchus ; c'est-à-dire la terre Phrygienne ayant fixé une partie du volatil, tout est devenu fixe, et par conséquent pierre transmuante des Philosophes. Il reçoit de Bacchus le pouvoir de transmuier, il l'avait

quant à l'argent ; mais il ne pouvait obtenir cette propriété quant à l'or, que de Bacchus, parce que ce Dieu est la pierre au rouge, qui seule peut convertir en or les métaux imparfaits. Je l'ai expliqué assez au long dans le premier Livre, en parlant d'Osiris, que tout le monde convient être le même que Denys ou Bacchus.

On peut aussi se rappeler que j'ai expliqué les Satyres et les Bacchantes des parties volatiles de la matière, qui circulent dans le vase. C'est la raison qui a fait dire aux inventeurs de ces fictions, que Silène était lui-même un Satyre fils d'une Nymphé ou de l'Eau, et le père des autres Satyres ; car on ne pouvait, ce semble, mieux indiquer la matière de l'Art hermétique, que par le portrait que l'on nous fait du bonhomme Silène. Son extérieur grossier, pesant, rustique et fait, ce semble, pour être tourné en ridicule, propre à exciter la risée des enfants, cachait cependant quelque chose de bien excellent, puisque l'idée qu'on a voulu nous en donner est celle d'un Philosophe consommé. Il en est de même de la matière du Magistère, méprisée de tout le monde, foulée aux pieds, et quelquefois même servant de jouet aux enfants, comme le disent les Philosophes ; elle n'a rien qui attire les regards. On la trouve partout comme les Nymphes, dans les prés, les champs, les bois, les montagnes, les vallées, les jardins : tout le monde la voit, et tout le monde la méprise, à cause de son apparence vile, et qu'elle est si commune, que le pauvre peut en

avoir comme le riche, sans que personne s'y oppose, et sans employer de l'argent pour l'acquérir.

Il faut donc imiter Midas, et faire un bon accueil à ce Silène, que les Philosophes disent fils de la Lune et du Soleil, et que la Terre est sa nourrice. Aussi *σελήνη* signifie la Lune, et l'on peut très bien avoir fait Silène de *Selène*, en changeant le premier *e* en *i*, comme on a fait *lira* de *λήρος*, *plico* de *πλέκω*, aries d'Ἄρειος et cent autres mots semblables⁴⁸⁸. Les Ioniens changeaient même assez souvent le *e* en *i*, et disaient *ἐπίσιος* pour *ἐφέσιος*, *domesticus*, *familiaris*; il n'y aurait donc rien de surprenant qu'on eût fait ce changement pour le nom de Silène.

Cette matière étant le principe de l'or, on a raison de regarder Silène comme le père nourricier d'un Dieu aurifique. Elle est même le nectar et l'ambrosie des Dieux. Elle est, comme Silène, fille de Nymphé, et Nymphé elle-même, puisqu'elle est eau; mais une eau, disent les Philosophes, qui ne mouille pas les mains. La terre sèche, aride et ignée, figurée par Midas, boit cette eau avidement; et, dans le mélange qui se fait des deux, il survient différentes couleurs. C'est l'accueil que Midas fait à Silène, et les guirlandes de fleurs dont il le lie. Au lieu de nous donner Silène pour un grand Philosophe, on aurait mieux rencontré, et l'on serait mieux entré dans l'esprit de celui qui a inventé cette fiction, si l'on avait dit que

⁴⁸⁸ Vossius, Etymolog.

Silène était propre à faire des Philosophes, étant la matière même sur laquelle raisonnent et travaillent les Philosophes hermétiques. Et si Virgile⁴⁸⁹ le fait raisonner sur les principes du monde, sa formation et celles des êtres qui le composent ; c'est sans doute parce que si l'on en croit les disciples d'Hermès, cette matière est la même dont tout est fait dans le monde. C'est un reste de cette masse première et informe qui fut le principe de tout⁴⁹⁰. C'est le plus précieux don de la Nature, et un abrégé de la quintessence céleste. Élien⁴⁹¹ disait en conséquence, que quoique Silène ne fût pas au nombre des Dieux, il était cependant d'une nature supérieure à celle de l'homme. C'est-à-dire, en bon français, qu'on devait le regarder comme un être aussi imaginaire que les Dieux de la fable et que les Nymphes dont Hésiode⁴⁹² dit que tous les Satyres sont sortis.

Enfin, Midas se défait du pouvoir incommode de changer tout en or, et le communique au Pactole

⁴⁸⁹ Eglog. 6.

⁴⁹⁰ *Antiquæ illius massæ confusæ, seu materiæ primæ specimen aliquod nobis natura reliquit in aquâ siccâ non made-ficiente, quæ ex terræ vomicis, aut etiam lacubus scaturiens, multiplici rerum femine prægnans effluit, tota calore etiam levissimo volatis ; ex quâ cum suo masculo copulatâ qui intrin-seca elementa eruere, et ingeniosè separare, ac iterum conjungere noverit, pretiosissimum naturæ et artis arcanum, imo cœlestis essentiæ compendium adeptum se jacet. D'Espagnet* **Ench. Phys. resti. Can. 49.**

⁴⁹¹ *Variar. Hist. l. 3 c. 12.*

⁴⁹² Théog.

en se lavant dans ses eaux. C'est précisément ce qui arrive à la pierre des Philosophes, lorsqu'il s'agit de la multiplier. On est alors obligé de la mettre dans l'eau mercurielle, où le Roi du pays, dit Trévisan⁴⁹³, doit se baigner. Là, il dépouille sa robe de drap de fin or. Et cette fontaine donne ensuite à ses frères cette robe, et sa chair sanguine et vermeille, pour qu'ils deviennent comme lui. Cette eau mercurielle est véritablement une eau pactole, puisqu'elle doit se coaguler en partie, et devenir or Philosophique.

Chapitre VI : De l'âge d'or

Tout est embarras, tout est difficulté, et tout présente aux Mythologues un labyrinthe dont ils ne sauraient se tirer quand il s'agit de rapporter à l'histoire ce que les Auteurs nous ont transmis sur les temps fabuleux. Il n'en est pas un seul qui n'attribue l'âge d'or au règne de Saturne ; mais, quand il faut déterminer et l'endroit où ce Dieu a régné, et l'époque de ce règne, et les raisons qui ont pu engager à le faire nommer le *Siècle d'or*, on ne sait plus comment s'y prendre. On aurait bien plutôt fait d'avouer que toutes ces prétendues histoires ne sont que des fictions ; mais on veut y trouver de la réalité, comme s'il intéressait beaucoup de justifier aujourd'hui le trop de crédulité

⁴⁹³ Philoso. des Métaux, 4. part.

de la plupart des Anciens. Et l'on ne fait pas attention qu'en s'étayant de l'autorité de plusieurs d'entre eux, que l'on tient même pour suspects, on prouve aux Lecteurs qu'on ne mérite pas d'être cru davantage. Si l'on avait pour garants des Auteurs contemporains, ou qui eussent du moins travaillé d'après des monuments assurés, et dont l'authenticité fut bien avérée, on pourrait les en croire ; mais on convient que toutes ces histoires nous viennent des Poètes, qui ont imité les fictions égyptiennes. On sait que ces Poètes ont presque tous puisé dans leur imagination, et que les Historiens n'ont parlé de ces temps-là que d'après eux. Hérodote, le plus ancien que nous connaissions, n'a écrit que plus de 400 ans après Homère, et celui-ci longtemps après Orphée, Lin, etc. Aucun de ceux-ci ne dit avoir vu ce qu'il rapporte, ailleurs que dans son imagination. Leurs descriptions mêmes sont absolument poétiques. Celle qu'Ovide nous fait⁴⁹⁴ du siècle d'or, est plutôt un portrait d'un Paradis terrestre et de gens qui l'auraient habité, que d'un temps postérieur au Déluge, et d'une terre sujette aux variations des saisons. « On observait alors, dit-il, les règles de la bonne foi et de la justice, sans y être contraint par les lois. La crainte n'était point le motif qui faisait agir les hommes : on ne connaissait point encore les supplices. Dans cet heureux siècle, il ne fallait point graver sur l'airain, ces lois menaçantes, qui ont servi dans la suite de frein à la licence. On ne voyait point,

⁴⁹⁴ Métam. l. I. fab. 3.

en ce temps-là, de criminels trembler en présence de leurs Juges ; la sécurité où l'on vivait n'était pas l'effet de l'autorité que donnent les lois. Les arbres tirés des forêts, n'avaient point encore été transportés dans un monde qui leur était inconnu : l'homme n'habitait que la terre où il avait pris naissance et ne se servait point de vaisseaux pour s'exposer à la fureur des flots. Les villes, sans murailles ni fossés, étaient un asile assuré. Les trompettes, les casques, l'épée étaient des choses qu'on ne connaissait pas encore, et le soldat était inutile pour assurer aux citoyens une vie douce et tranquille. La terre, sans être déchirée par la charrue, fournissait toutes sortes de fruits ; et ses habitants, satisfaits des aliments qu'elle leur présentait sans être cultivée, se nourrissaient de fruits sauvages, ou du gland qui tombait des chênes. Le Printemps régnait toute l'année ; les doux zéphyrS animaient de leur chaleur les fleurs qui naissaient de la terre : les moissons se succédaient sans qu'il fût besoin de labourer ni de semer. On voyait de toutes parts couler des ruisseaux de lait et de nectar ; et le miel sortait en abondance du creux des chênes et des autres arbres. »

Vouloir admettre avec Ovide un temps où les hommes aient vécu de la manière que nous venons de le rapporter, c'est se repaître de chimères, et d'êtres de raison. Mais quoique ce Poète l'ait dépeint tel qu'il devait être pour un siècle d'or, ce portrait n'est pas du goût de M. l'Abbé Banier. Des gens qui auraient vécu

de cette manière, auraient été, selon lui⁴⁹⁵, des gens qui menaient une vie sauvage, sans lois et presque sans religion. Janus se présente, il les assemble, leur donne des lois ; le bonheur de la vie se manifeste, on voit naître un siècle d'or. La crainte, la contrainte qu'occasionnent des lois menaçantes avaient paru à Ovide contraires au bonheur de la vie. Elles sont une source de félicité pour M. l'Abbé Banier. Mais enfin quelles raisons peuvent avoir eu les Anciens pour attribuer au règne de Saturne, la vie d'un siècle d'or ? Jamais règne ne fut souillé de plus de vices ; les guerres, le carnage, les crimes de toutes espèces inondèrent la terre pendant tout ce temps-là. Saturne ne monta sur le trône qu'en en chassant son père, après l'avoir mutilé. Que fit Jupiter de plus que Saturne, pour avoir mérité qu'on ne donnât pas à son règne le nom d'âge d'or ? Jupiter le traita à la vérité précisément et de la même manière que Saturne, avait traité son père. Jupiter était un adultère, un homicide, un incestueux, etc. Mais Saturne valait-il davantage ? N'avait-il pas aussi épousé sa sœur Rhée ? N'eut-il pas Philyre pour concubine, sans compter les autres ? Vit-on un Roi plus inhumain que celui qui dévore ses propres enfants ? Il est vrai qu'il ne dévora pas Jupiter ; mais il y allait à la bonne foi, et l'on ne doit pas lui en savoir gré : on lui présenta un caillou ; il l'avalait, et ne pouvant le digérer, il le rendit. Cette pierre, suivant Hésiode, fut placée sur le Mont Hélicon, pour

⁴⁹⁵ Mythol. T. II. p. 110.

servir de monument aux hommes. Beau monument bien propre à rappeler le souvenir d'un siècle d'or !

N'est-il pas surprenant qu'un tel paradoxe n'ait pas fait ouvrir les yeux aux Anciens, et que tous soient convenus d'attribuer un âge d'or au règne de Saturne ? M. l'Abbé Banier le donne à celui de Janus, qui régna conjointement avec Saturne. « Ce Prince, dit ce Mythologue⁴⁹⁶, adoucit la férocité de leurs mœurs, les rassembla dans les villes et dans les villages, leur donna des lois, et sous son règne, ses sujets jouirent d'un bonheur qu'ils ne connaissaient pas : ce qui fit regarder le temps où il avait régné comme un temps heureux, et un siècle d'or. » Mais il n'y a pas moins de difficultés en prenant les choses de ce côté-là. Il n'est même pas possible de faire vivre Saturne avec Janus. Les temps ne s'y accordent point du tout. Théophile d'Antioche nous assure, sur l'autorité de Tallus⁴⁹⁷, que Chronos, appelé Saturne par les Latins, vivait trois cent vingt et un ans avant la prise de Troie ; ce qui, en admettant le calcul des Historiens mêmes, supposerait plus d'un siècle et demi entre lui et Janus. D'où il faudrait conclure, ou que Saturne n'alla jamais en Italie ou qu'il y alla longtemps avant le règne de Janus.

Toute l'Antiquité atteste cependant la contemporanéité de ces deux Princes. On pourrait supposer, dit M. l'Abbé Banier avec quelques autres, qu'il s'agit d'un autre Saturne, et que celui qui était contempo-

⁴⁹⁶ *Loc. cit.*

⁴⁹⁷ Lib. 3. adv. Ant.

rain de Janus, était Stercès, père de Picus, qui, après son apothéose, fut nommé Saturne. Mais ces Auteurs ne font pas attention que Janus ne partagea pas sa couronne avec Stercès ; que la fable dit que Janus régnait déjà, lorsque Saturne vint en Italie. On ne peut donc le dire de Stercès, puisqu'il régna avant Janus. Ce Saturne même qui, suivant Virgile⁴⁹⁸, rassembla ces hommes sauvages, cette race indocile, dispersée sur les montagnes, qui leur donna des lois, et qui appela cette terre *latium*, parce qu'il s'y était caché, pour éviter la fureur de son fils, ne peut-être Stercès, père de Picus, puisque celui-ci était dans un âge fort tendre, lorsque son père mourut. Il l'entendait donc de Saturne, père de Jupiter.

Puisqu'il n'est pas possible de concilier tout cela, il est naturel de penser que l'inventeur de cette fable n'avait pas l'histoire en vue, mais quelque allégorie, dont les Historiens n'ont pas soupçonné le sens. Non, Saturne, Janus, Jupiter n'ont jamais régné ; parce que pour régner, il faut être homme, et tous ces Dieux dont nous parlons n'existèrent jamais que dans l'esprit des inventeurs de ces fables, que la plupart des

⁴⁹⁸ Primus ab æthereo venit Saturnus Olympo
Arma jovis fugiens, et regnis exul ademptis,
Is genus indocile, ac dispersum montibus altis
Composuit, legesque dedit ; latiumque vocari
Maluit, his quoniam latuisset tutus in oris,
Auroaque ut perhibent, illo sub rege fuere
Sæcula, sic placida populos in pace regebat.
Æneid. l. 8.

Peuples regardaient comme histoires réelles, parce que leur amour-propre s'en trouvait extrêmement flatté. Il leur était infiniment glorieux d'avoir des Dieux pour les premiers de leurs ancêtres, ou pour Rois, ou enfin pour fondateurs de leurs villes. Chaque Peuple s'en flattait à l'envi, et se croyait supérieur aux autres, à proportion de la grandeur du Dieu et de son antiquité. Il faut donc chercher d'autres raisons qui aient fait donner au prétendu règne de Saturne le nom de siècle ou d'âge d'or. J'en trouve plus d'une dans l'Art hermétique, où ces Philosophes appellent *règne de Saturne* le temps que dure la noirceur, parce qu'ils nomment Saturne cette même noirceur ; c'est-à-dire lorsque la matière hermétique, mise dans le vase, est devenue comme de la poix fondue. Cette noirceur étant aussi, comme ils le disent, l'entrée, la porte et la clef de l'œuvre, elle représente Janus, qui règne par conséquent conjointement avec Saturne. On a cherché et l'on cherchera longtemps encore la raison qui faisait ouvrir la porte du Temple de Janus, lorsqu'il s'agissait de déclarer la guerre, et qu'on la fermait à la paix. Un Philosophe hermétique la trouve plus simplement que tous ces Mythologues. La voici. La noirceur est une suite de la dissolution ; la dissolution est la clef et la porte de l'œuvre. Elle ne peut se faire que par la guerre qui s'élève entre le fixe et le volatil, et par les combats qui se donnent entre eux. Janus étant cette porte, il était tout naturel qu'on ouvrît celle du Temple qui lui était consacré, pour annoncer

une guerre déclarée. Tant que la guerre durait, elle demeurait ouverte, et on la fermait à la paix, parce que cette guerre du fixe et du volatil dure jusqu'à ce que la matière soit absolument devenue toute fixe. La paix se fait alors. C'est pourquoi la Tourbe dit, *fac pacem inter inimicos, et opus completum est*. Les Philosophes ont même dit figurativement, ouvrir, délier, pour dire *dissoudre*, et fermer, lier, pour dire fixer. Macrobe dit que les Anciens prenaient Janus pour le Soleil. Ceux qui entendaient mal cette dénomination l'attribuaient au Soleil céleste qui règle les saisons ; au lieu qu'il fallait l'entendre du Soleil Philosophique ; et c'est une des raisons qui firent appeler son règne *siècle d'or*.

Pendant la noirceur dont nous avons parlé, ou le règne de Saturne, l'âme de l'or, suivant les Philosophes, se joint avec le mercure ; et ils appellent en conséquence ce Saturne, *le tombeau du roi*, ou du Soleil. C'est alors que commence le règne des Dieux, parce que Saturne en est regardé comme le père ; c'est donc en effet l'âge d'or, puisque cette matière devenue noire contient en elle le principe aurifique et l'or des Sages. L'Artiste se trouve d'ailleurs dans le cas des sujets de Janus et de Saturne ; dès que la noirceur a paru, il est hors d'embarras et d'inquiétude. Jusquelà il avait travaillé sans relâche, et toujours incertain de la réussite. Peut-être avait-il *erré* dans les bois, les forêts, et sur les montagnes, c'est-à-dire travaillé sur différentes matières peu propres à cet Art ; peut-être

même avait-il *erré* près de deux cents fois en travaillant comme Pontanus⁴⁹⁹ sur la vraie matière, il commence alors à sentir une joie, une satisfaction et une véritable tranquillité, parce qu'il voit ses espérances fondées sur une base solide. Ne serait-ce donc pas un âge vraiment d'or, dans le sens même d'Ovide, où l'homme vivrait content, et le cœur et l'esprit pleins de satisfaction ?

Chapitre VII : Des pluies d'or

Les Poètes ont souvent parlé des pluies d'or, et quelques Auteurs païens ont eu la faiblesse de rapporter comme vrai, qu'il tomba une pluie d'or à Rhodes, lorsque le Soleil y coucha avec Vénus. On pardonnerait cela aux Poètes ; mais que Strabon nous dise⁵⁰⁰ qu'il plut de l'or à Rhodes, lorsque Minerve naquit du cerveau de Jupiter, on ne saurait la lui passer. Plusieurs Auteurs nous assurent à la vérité, qu'en tel ou tel temps il plut des pierres, du sang, ou quelque liqueur qui lui ressemblait, des insectes. Bien des gens protestent même encore aujourd'hui avoir vu pleuvoir des petites grenouilles ; qu'elles tombaient en abondance sur leurs chapeaux, mêlées avec une pluie d'orage ; qu'ils en avaient vu une si grande

⁴⁹⁹ Epist.

⁵⁰⁰ Liv. 14.

quantité, que la terre en était presque couverte. Sans entrer dans la recherche des causes physiques de tels phénomènes, et sans vouloir les contredire ou les approuver, parce qu'ils ne viennent pas au sujet que je traite, je dirai seulement que cela peut être ; mais quant à une pluie d'or, on aurait beau le certifier, je ne crois personne assez crédule pour le croire sans l'avoir vu. Il faut donc regarder cette histoire comme une allégorie.

On peut appeler en effet *pluie d'or*, une pluie qui produirait de l'or, ou une matière propre à en faire, comme le Peuple dit assez communément qu'il pleut du vin, lorsqu'il vient une pluie dans le temps qu'on la désire, soit pour attendrir le raisin, soit pour le faire grossir. C'est précisément ce qui arrive par la circulation de la matière Philosophique dans le vase où elle est renfermée. Elle se dissout, et ayant monté en vapeurs au haut du vase, elle s'y condense, et retombe en pluie sur celle qui reste au fond. C'est pour cela que les Philosophes ont donné quelquefois le nom d'*eau de nuée* à leur eau mercurielle. Ils ont même appelé Vénus cette partie volatile, et Soleil la matière fixe. Rien n'est si commun dans leurs ouvrages que ces noms. « Notre Lune, dit Philalèthe, qui fait dans notre œuvre la fonction de femelle, est de race de Saturne ; c'est pourquoi quelques-uns de nos Auteurs envieux l'ont appelé *Vénus*. » D'Espagnet a parlé plusieurs fois de cette eau mercurielle sous le nom de *Lune* et de *Vénus*, et a parfaitement exprimé cette conjonction

du Soleil et de Vénus, lorsqu'il a dit⁵⁰¹ : « La génération des enfants est l'objet et la fin du légitime mariage. Mais pour que les enfants naissent sains, robustes et vigoureux, il faut que les deux époux le soient aussi, parce qu'une semence pure et nette produit une génération qui lui ressemble. C'est ainsi que doivent être le Soleil et la Lune avant d'entrer dans le lit nuptial. Alors se consommera le mariage, et de cette conjonction naîtra un Roi puissant, dont le Soleil sera le père, et la Lune la mère. » Il avait dit⁵⁰² que la Lune des Philosophes est leur Mercure, et qu'ils lui ont donné plusieurs noms⁵⁰³, entre autres ceux de terre subtile, d'eau-de-vie, d'eau ardente et permanente, d'eau d'or et d'argent, enfin de *Vénus* Hermaphrodite. Cette épithète seule explique assez clairement de quelle nature et substance était formée cette prétendue Déesse, et l'idée qu'on devait y attacher, puisque le nom d'Hermaphrodite a été fait selon toutes les apparences de

⁵⁰¹ Can. 27.

⁵⁰² Lunam Philosophorum sive eorum mercurium qui mercurium vulgarem dixerit ; aut sciens sallit, aut ipse sallitur. Can. 44.

⁵⁰³ Variis nominibus mercurius ille Philosophorum enunciat ; modo terra, modo aqua diversa ratione dicitur, tum etiam quia ex utrâque naturaliter conlatur, alba sulfurea, in quâ elementa figuntur, et aurum Philosophorum seminatur. Illa est aqua vitæ, sive ardens, aqua permanens, aqua limpidissima, aqua auri et argenti nuncupata. Hic vero mercurius, quia suum in se habet sulfur, quod artificio multiplicatur, sulfur argenti vivi vocari meruit. Denique substantia illa pretiosissima est Venus priscorum hermaphrodita utroque sexu polens. *D'Espagnet, Can. 46.*

Ἑρμῆς, Mercurius, et d'Ἀφροῖς, Spuma, comme si l'on disait écume de mercure. C'est sans doute pour cela que la Fable dit Hermaphrodite fils de Mercure et de Vénus. On a feint que cette conjonction du Soleil et de Vénus se fit à Rhodes, parce que l'union du Soleil et du Mercure Philosophiques ne se fait que quand la matière commence à rougir ; ce qui est indiqué par le nom de cette île, qui vient de ῥόδον, *rosa*. La matière fixe ou l'or Philosophique, qui après s'être volatilisée retombe alors en forme de pluie, a donc pris avec raison le nom de pluie d'or ; sans cette pluie l'enfant Hermétique ne se formerait pas.

Une pluie semblable se fit voir lorsque Pallas naquit du cerveau de Jupiter, et cela par la même raison ; car Jupiter n'aurait pu accoucher d'elle, si Vulcain ou le feu Philosophique ne lui avait servi de sage-femme. Si l'on regarde Pallas dans cette occasion comme la Déesse des Sciences et de l'Étude, on peut dire, quant à l'Art Hermétique, qu'on aurait en vain la théorie la mieux raisonnée, et la matière même du Magistère appelée Vierge, fille de la Mer, ou de l'Eau, ou de Neptune, et du marais Tritonis, on ne réussira jamais à faire l'œuvre si l'on n'emploie le secours de Vulcain ou du feu Philosophique. Quelques Poètes ont feint en conséquence que Pallas ayant résisté vigoureusement à Vulcain, qui voulait lui faire violence, la semence de celui-ci étant tombée à terre, il en naquit un monstre, qui fut nommé Ericthon, ayant la figure humaine depuis la tête jusqu'à la ceinture, et celle

d'un Dragon dans toute la partie inférieure. Cet Ericthon est le résultat des opérations des Artistes ignorants, qui mettent la main à l'œuvre sans savoir les principes, et veulent travailler malgré Minerve. Ils ne produisent que des monstres, même avec le secours de Vulcain.

M. l'Abbé Banier prétend⁵⁰⁴ que cet Ericthonius fut réellement un Roi d'Athènes, qui succéda à un nommé Amphiction son compétiteur, par lequel il avait été vaincu. Cet Amphiction avoir succédé à Cranaus, et celui-ci à Cécrops, qui vivait, suivant les interprètes des marbres d'Arondel, la chronologie de Censorin, et de Denys d'Halycarnasse, 400 ans avant la prise de Troie. M. l'Abbé Banier rejette cette chronologie, parce qu'elle n'est pas propre à confirmer son système, et assure que ces Auteurs reculent trop l'arrivée de Cécrops dans la Grèce. Il détermine donc cette arrivée à 330 ans avant la guerre de Troie⁵⁰⁵. Mais ce Mythologue a oublié son propre calcul quelques pages après, où parlant de l'arrivée de Deucalion dans la Thessalie, il en fixe l'époque à la neuvième année du règne de Cécrops, *c'est-à-dire*, dit notre Auteur⁵⁰⁶, *vers l'an 215 ou 220 avant la guerre de Troie*. Ce qui fait une erreur de 110 ans au moins dans sa chronologie même. Mais, quand on lui passerait cela, l'en croira-

⁵⁰⁴ T. III. p. 39.

⁵⁰⁵ *Ibid.* p. 37

⁵⁰⁶ *Ibid.* p. 42.

t-on sur sa parole, lorsqu'il dit⁵⁰⁷ qu'Erichthonius n'avait passé pour être fils de Minerve et de Vulcain, que parce qu'il avait été exposé dans un Temple qui leur était consacré ? Une telle exposition pouvait-elle fournir matière à la Fable, qui donne à Erichthonius une origine tout à fait infâme ? Il n'est dans cette fiction aucune circonstance qui ait le moindre rapport à cette exposition. La suite même de la Fable, qui dit que Minerve voyant cet enfant né avec des jambes de serpents, en donna le soin à Aglaure, fille de Cécrops, qui, contre la défense de Minerve, eut la curiosité de regarder dans la corbeille où il était enfermé, et en fut punie par une passion de jalousie contre sa sœur, dont Mercure était amoureux. Qu'ayant un jour voulu empêcher ce Dieu d'entrer dans la chambre où sa Sœur Hersé était, il la frappa de son caducée et la changea en rocher. Cette fuite de la fiction montre bien que c'est une pure fable, qu'on ne peut expliquer qu'allégoriquement. Pallas, Vulcain, Mercure et les filles de Cécrops ne peuvent être supposés avoir vécu ensemble, quand même on regarderait les uns et les autres comme des personnes réelles : je crois qu'on n'exigera pas que j'en donne la preuve. Mais si l'on fait attention au rapport que cette fable peut avoir avec l'Art hermétique, on y trouve d'abord deux Dieux et une Déesse qui lui appartiennent tellement, qu'ils y font absolument requis, savoir la science de cet Art, et la prudence pour la conduite du régime du

⁵⁰⁷ *Ibid.* p. 40.

feu et des opérations ; en second lieu, le feu Philosophique, ou Vulcain ; ensuite le mercure des Sages. Si l'Artiste anime et pousse trop ce feu, c'est Vulcain qui veut faire violence à Pallas, que les Philosophes ont souvent pris pour la matière. Malgré la résistance de cette vierge, Vulcain agit toujours, il ouvre la matière des Philosophes, et la dissout. Cette dissolution ne peut se faire que par cette espèce de combat entre la matière Philosophique, appelée Vierge, comme nous l'avons prouvé plus d'une fois, et le feu. Mais qu'en résulte-t-il ? un monstre, qu'on nomme Ericthonius, parce que ce nom même désigne la chose, c'est-à-dire la contestation et la terre. On ne sera pas étonné que ce soit un monstre, quand on se rappellera tous les autres de la Fable, Cerbère, l'Hydre de Lerne, les différents Dragons dont il est fait mention dans les autres Fables, et qui signifient la même chose qu'Ericthonius ; c'est-à-dire la dissolution, et la putréfaction, qu'on dit avec raison fils de Vulcain et de la Terre, puisque cette putréfaction est celle de la terre Philosophique même, et un effet de Vulcain, ou du feu des Sages.

C'est donc la semence de Vulcain qui produit Ericthonius. Et si l'on dit qu'Aglaure fut chargée par Minerve d'en avoir soin, sans qu'il lui fût permis de regarder ce que la corbeille contenait, on sent bien qu'une condition telle que celle-là, qui rendait la chose impossible, ne peut avoir été inventée qu'en vue d'une allégorie, de même que sa métamorphose

en rocher. C'est en effet une suite de l'allusion au progrès de l'œuvre hermétique. Aglaure signifie éclat, splendeur, et les Philosophes appellent de ce nom leur matière parvenue au blanc à mesure qu'elle quitte la noirceur ; cet intervalle du blanc au noir est le temps de l'éducation d'Ericthonius. Et si Mercure la changea en rocher, c'est que la matière même se coagule, et devient pierre lorsqu'elle parvient à cet état de blancheur éclatante dont nous venons de parler ; c'est pourquoi les Philosophes l'appellent alors leur *Pierre au blanc*, leur *Lune*, etc. Le Mercure étant l'agent principal, produit cette métamorphose. On suppose ce Dieu amoureux d'Hersé, sœur d'Aglaure, parce que hersé signifie la rosée, et que le Mercure Philosophique circule alors dans le vase, et retombe comme une rosée.

D'une troisième pluie d'or naquit un Héros ; mais un Héros bien plus fameux qu'Ericthonius. Danaé fut renfermée dans une tour d'airain par son père Acrise, parce qu'il avait appris de l'Oracle que l'enfant qui naîtrait de sa fille le priverait de la couronne et de la vie, et il ne voulut entendre à aucune proposition de mariage pour elle. Jupiter fut épris d'amour pour cette belle prisonnière. La tour était bien fermée et bien gardée ; mais l'amour est ingénieux. Jupiter, accoutumé aux métamorphoses, se transforma en pluie d'or, et se glissa par ce moyen dans le sein de Danaé, qui de cette visite conçut Persée.

Persea quem pluvio danæ conceperat auro.

OVID. MÉTAM. L. 6.

Ce fils de Jupiter étant devenu grand, entre autres exploits, coupa la tête à Méduse, et s'en servit pour pétrifier tout ce à quoi il la présentait. Des gouttes du sang qui découlait de la plaie de Méduse naquit Chrysaor, père de Géryon, à trois corps ; quelques-uns disent à trois têtes.

L'explication de cette fable sera très aisée à qui voudra se rappeler celles que nous avons données des autres pluies d'or. On conçoit aisément que Danaë et la tour sont la matière et l'airain des Philosophes qu'ils appellent *cuivre*, *laton*, ou *laiton* ; que la pluie d'or sont les gouttes d'eau d'or, ou la rosée aurifique qui montent dans la circulation, et retombent sur la terre, qui est au fond du vase. On pourrait dire même, avec les Mythologues, que Jupiter est pris pour l'air ; mais il faut l'entendre ici de la couleur grise appelée Jupiter, parce que la pluie d'or se manifeste pendant le temps que la matière passe de la couleur noire à la grise. Persée est le fruit qui naît de cette circulation. Je ne vois pas trop sur quel fondement M. l'Abbé Banier tire l'étymologie de Persée du mot hébreu *Paras* ; il est vrai qu'il signifie *Cavalier* ; et que Persée monta sur un cheval. Mais pourquoi les Grecs auraient-ils été chercher dans la langue Hébraïque les noms que la langue Grecque leur fournissait abondamment ? Des gouttes du sang de Méduse naquit

Chrysaor, et de celui-ci Géryon. C'est comme si l'on disait que de l'eau rouge des Philosophes, que Pythagore nomme *sang*⁵⁰⁸, avec bien d'autres Adeptes, et Raymond Lulle avec Riplée, *vin rouge*, naît l'or, ou le soufre philosophique. On sait d'ailleurs que Chrysaor vient du grec χρυσός, *aurum*. Cet or dissous dans sa propre eau rouge comme du sang, produit l'élixir ou Géryon, à trois corps ou trois têtes, parce qu'il est composé de la combinaison exacte des trois principes soufre, sel et mercure. J'expliquerai plus au long cette fable dans le chapitre de Persée. J'aurais pu en mettre quelques autres dans ce second Livre; mais, par celles-ci, on peut juger des autres. Je ne me suis pas proposé de faire une Mythologie entière; il suffit, pour prouver mon système, d'expliquer les principales et les plus anciennes. J'aurai d'ailleurs occasion d'en passer en revue un grand nombre dans le Livre suivant, qui traitera de la généalogie des Dieux.

Fin de la première Partie et du second Livre.

⁵⁰⁸ Et des quatre parts s'élève airain, rouille, fer, safran, or, sang et pavot. Et la Tourbe: Sachez que notre œuvre a plusieurs noms: fer, airain, argent, rouge sanguin et rouge très hautain, etc. *La Tourbe*.

Table des matières

PRÉFACE	4
DISCOURS PRÉLIMINAIRE	11
PRINCIPES GÉNÉRAUX DE PHYSIQUE, SUIVANT LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE	56
De la première matière	62
De la Nature	68
De la lumière, et de ses effets	73
De l'Homme	75
Des Éléments	87
De la Terre	91
De l'Eau	93
De l'air	97
Du Feu	99
Des opérations de la Nature	108
Des manières d'être générales des Mixtes	111
De la différence qui se trouve entre ces trois Règnes	112
Le Minéral	112
Le Végétal	113
L'animal	113
De l'âme des Mixtes	114
De la génération et de la corruption des Mixtes	118
De la Lumière	122
De la conservation des Mixtes	129
De l'humide radical	131
De l'harmonie de l'Univers	135
Du Mouvement	136
TRAITÉ DE L'ŒUVRE HERMÉTIQUE	140
Conseils Philosophiques	142
Aphorisme de la vérité des sciences	144

La clef des Sciences	144
Du Secret	145
Des moyens pour parvenir au Secret	146
Des clefs de la Nature	147
Des Principes métalliques	148
De la matière du grand œuvre en général	149
Des noms que les anciens Philosophes ont donnés à la matière	153
La matière est une et toute chose	156
La clef de l'Œuvre	164
Définitions et propriétés de ce Mercure	175
Du vase de l'Art, et de celui de la Nature	178
Noms donnés à ce vase par les Anciens	179
Du Feu en général	183
Du Feu Philosophique	186
Principes opératifs	190
Principes opératifs en particulier	195
La calcination	195
Solution	196
Putréfaction	197
Fermentation	198
Signes ou principes démonstratifs	198
De l'Élixir	210
Pratique de l'élixir suivant d'Espagnet	212
Quintessence	213
La Teinture	214
La Multiplication	215
Des poids dans l'Œuvre	217
Règles générales très instructives	220
Des vertus de la Médecine	225
Des maladies des Métaux	227
Des temps de la Pierre	229
Conclusion	231
LES FABLES ET LES HIÉROGLYPHES DES ÉGYPTIENS	234
LIVRE PREMIER	234
Introduction	234

Chapitre I : Des hiéroglyphes des Égyptiens	265
Chapitre II : Des dieux de L'Égypte	276
Chapitre III : Histoire d'Osiris	286
Chapitre IV : Histoire d'Isis	308
Chapitre V : Histoire d'Horus	326
Chapitre VI : Histoire de Typhon	333
Chapitre VII : Harpocrate	343
Chapitre VIII : Anubis	351
Chapitre IX : Canope	358

SECTION SECONDE : ROIS D'ÉGYPTE ET MONUMENTS ÉLEVÉS DANS CE PAYS-LÀ	362
--	------------

SECTION TROISIÈME : DES ANIMAUX RÉVÉRÉS EN ÉGYPTE ET DES PLANTES HIÉROGLYPHIQUES	388
---	------------

Chapitre I : Du bœuf Apis	388
Chapitre II : Du chien et du loup	404
Chapitre III : Du Chat ou Ælurus	407
Chapitre IV : Du Lion	408
Chapitre V : Du Bouc	409
Chapitre VI : De l'Ichneumon et du Crocodile	411
Chapitre VII : Du Cynocéphale	412
Chapitre VIII : Du Bélier	414
Chapitre IX : De l'Aigle et de l'Épervier	417
Chapitre X : De l'Ibis	422
Chapitre XI : Du Lotus et de la fève d'Égypte	427
Chapitre XII : Du Colocasia	430
Chapitre XIII : Du Persea	431
Chapitre XIV : Du Musca ou Amusa	432

SECTION QUATRIÈME : DES COLONIES ÉGYPTIENNES	439
---	------------

LIVRE II : DES ALLÉGORIES QUI ONT UN RAPPORT PLUS PALPABLE AVEC L'ART HERMÉTIQUE	455
---	------------

Chapitre I : Histoire de la conquête de la Toison d'Or	459
Retour des Argonautes	502

Chapitre II : Histoire de l'enlèvement des pommes d'or du jardin des Hespérides	518
Chapitre III : Histoire d'Atalante	561
Chapitre IV : La biche aux cornes d'or	569
Chapitre V : Midas	576
Chapitre VI : De l'âge d'or	588
Chapitre VII : Des pluies d'or	596



© Arbre d'Or, Genève, mars 2006

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : David Roberts, *Sous le grand portique de Philae*, D.R.

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS